



**HAL**  
open science

**“ Il faut en passer par là, Michèle ”. Enquête ethnographique sur la vie ordinaire de personnes au grand âge dans un village du Béarn.**

Michèle Pédezert

► **To cite this version:**

Michèle Pédezert. “ Il faut en passer par là, Michèle ”. Enquête ethnographique sur la vie ordinaire de personnes au grand âge dans un village du Béarn.. Anthropologie sociale et ethnologie. Université de Bordeaux, 2022. Français. NNT : 2022BORD0126 . tel-03669414

**HAL Id: tel-03669414**

**<https://theses.hal.science/tel-03669414>**

Submitted on 16 May 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE PRÉSENTÉE POUR OBTENIR LE GRADE DE

**DOCTEUR DE  
L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX**

École Doctorale Sociétés, Politique, Santé Publique (ED SP2)

SPÉCIALITÉ ETHNOLOGIE (OPTION ANTHROPOLOGIE SOCIALE ET  
CULTURELLE)

**« *Il faut en passer par là, Michèle.* »  
Enquête ethnographique sur la vie ordinaire de personnes  
au grand âge dans un village du Béarn.**

Par Michèle PÉDEZERT

Sous la direction d'Éric CHAUVIER et de Sophie CHAVE-DARTOEN

Soutenue publiquement le 31 mars 2022

**Membres du jury**

**Éric CHAUVIER**, Professeur, ENSA de Versailles, directeur.

**Sophie CHAVE-DARTOEN**, MCF HDR, Université de Bordeaux, directrice.

**Chantal CRENN**, Professeure, Université Paul Valéry Montpellier 3, rapporteure.

**Bernard DAVASSE**, Professeur, ENSAP de Bordeaux, examinateur.

**Anne DOQUET**, Chargée de recherches, IRD, examinatrice.

**Cécile LEGUY**, Professeure, Université Sorbonne Nouvelle, rapporteure et présidente.



## Remerciements

Je voudrais commencer par remercier mes directeur·rice·s Éric Chauvier et Sophie Chave-Dartoen pour leur confiance, leur écoute et leur présence. Chaque fois que nous nous sommes vu·e·s, nos rencontres avaient l'intensité du présent. Elles réactualisaient le travail de l'enquête et le rendaient de nouveau possible. J'ai aimé vous voir comme le parfait duo pour diriger ma thèse.

Je remercie Amélie Bussy pour les conversations autour d'un feu à propos de cinéma documentaire-philosophie-anthropologie, qui nous éclairent dans nos travaux et dans notre vie quotidienne, et puis, pour avoir eu la patience d'écouter « radio Michèle », une émission matinale dans la cuisine de l'appart. Merci pour avoir inventé, dans une pièce de séjour d'une maison pas trop loin de l'estuaire de la Gironde, l'émission télévisée « *Grande conversation* » dans laquelle je pouvais préciser ma méthode. Merci pour les attentions que tu as portées à regarder mon travail prendre forme très lentement. Merci pour ça et ça. Nous avons fait deux thèses en dix ans.

Un grand merci également à Chantal Puyravaud pour son travail de relecture. Avec ses corrections, ma langue maternelle est devenue du français.

Je remercie aussi Valérie pour son aide précieuse sur le terrain. Je ne savais pas qu'elle serait un personnage de cette thèse.

Enfin, mes pensées vont aux étudiant·e·s de troisième année de Licence de la Faculté d'anthropologie de Bordeaux, aux trois promotions qui, de 2016 à 2019, sont venu·e·s en TD. Je les remercie vivement pour nos échanges.



## Résumé et mots clés

**« *Il faut en passer par là, Michèle* ». Enquête ethnographique sur la vie ordinaire de personnes au grand âge dans un village du Béarn.**

J'ai mené une enquête dans le village d'où je viens, sur les devenirs vieux à la maison. Mes vieux voisins et vieilles voisines ont l'âge qu'auraient eu mes parents : ils et elles vivent ce que Vincent Caradec a nommé « l'épreuve du grand âge ». Avec l'usage du paradigme narratif, la thèse analyse les situations que traversent *mes* interlocuteur·rice·s au village pour vivre leurs vieillesse chez eux·elles. En tant qu'anthropologue indigène, ce travail de terrain est réalisé à partir de conversations, de situations, dans lesquelles l'anthropologue et ses interlocuteur·rice·s sont « engagé·e·s » (Goffman, Gumperz). Par la mise en récit, la description, l'analyse des pratiques langagières, l'étude des anomalies et dissonances, je réalise une anthropologie de l'ordinaire (Chauvier). Il s'agit de saisir au plus près « le vécu du vieillir » de *mes* interlocuteur·rice·s – depuis leurs derniers jours au village jusqu'à leur fin de vie en EHPAD.

Dans une première partie, la thèse s'attache à leur vie en institution. Les situations analysent en détails les moments vécus et le quotidien de *mes* interlocuteur·rice·s en hébergement collectif. Je les vois découvrir cet univers avec un étonnement singulier. Par quelques retours en arrière ou *flashbacks* au village, je tente de faire comprendre ce qu'ils·elles traversent et comment chacun·e d'entre eux·elles, dans son parcours, a dû faire ce choix de l'institution. L'étude et la narration détaillées de ce qu'ils·elles vivent et de ce qu'ils·elles me disent, les situations que je vis sur le terrain avec eux·elles, l'attention à leur façon de parler, aux « anomalies » (Chauvier), laissent entrevoir la « vie parodique » que constitue l'EHPAD pour eux·elles, et la manière dont l'institution entend prendre en charge les vies de ceux·celles qu'elle ne cesse de voir comme des « personnes âgées ».

Dans une seconde partie, je reviens au village, au début de l'enquête. J'observe cette fois ma propre manière de voisiner avec *mes* interlocuteur·rice·s. Pour rester vivre à la maison, ils·elles ont contractualisé un certain nombre d'aides qui s'entremêlent avec celles, plus informelles, d'ami·e·s, de parent·e·s et de voisin·e·s. Si l'enjeu est d'étudier ce qu'ils·elles ont mis en place pour vivre leur « grand âge » (Caradec) à domicile, cette deuxième partie met l'accent sur un désir contrarié : celui de « mourir » à la maison et au village. J'y étudie comment

un certain nombre de décisions vont à l'encontre de ce désir, et je tente de faire le récit de ce parcours qui les mène à mourir en EHPAD.

Mots Clés : Enquête ; Grand âge ; Ethnographie ; Ordinaire ; Village.

## Abstract and key words

**« One must go through this, Michèle ». Ethnographic fieldwork on the ordinary life of elderly people in a village of Bearn.**

My fieldwork takes place in my own village. Some old neighbors are growing old and intend to remain at home. They live what Vincent Caradec called « experience of old age ». By the use of narrative paradigm, the thesis intends to analyze the situations they live in the village and their wishes to become old in their homes. As indigenous anthropologist, the fieldwork is based on conversations and situations, in which I am engaged with my interlocutors (Goffman, Gumperz). I made this anthropology of the ordinary with descriptions and literary account, with the analysis of acts of speeches, and the detection of anomalies and dissonance. Thus, I mean to seize what is experienced by my interlocutors, from their remaining days in the village to the end of their lives in nursing homes.

In the first part, the thesis deals with the life my interlocutors are experiencing in their own nursing homes. The situations shows their everyday life and how they live it. I see them discovering this universe with a great amazement. Through flashbacks to the village, I try to understand what they are going through and how every single one of them, in their own way, decided to enter a specialized institution for elderly people. The close study of details and language, the various situations I live with them on the field, the particular attention given to their ways of speaking and to “anomalies” (Chauvier), allow me to understand their experience and to give a glimpse of the “parodic life” the nursing home constitutes from their point of view. With the notion of “parodic life”, this research explores the way the institution intends to take care of the lives of those they consider as “elderly people” where I see only specific interlocutors and persons.

In a second part, I return to the village, at the beginning of the fieldwork. This time I observe my own way of being neighbors with my interlocutors. To stay at home in their “old age” (Caradec), they contracted various helps for the tasks of the daily life, while receiving informal help from friends, relatives and neighbors. Both are intertwined and let see more clearly the resources at their disposal in order to remain at home. If the challenge is to study what they have put in place to live their “old age” at home, this second part explores the question of “dying” at home, in their houses, in the village. I study how a certain number of decisions



are taken against this desire and try to tell the story of this path that has led my interlocutors to experience the end of their lives in an institution.

Key words : Fieldwork ; Elderly people ; Ethnographic ; Ordinary ; Village.

## **UMR Passages**

[UMR CNRS 5319, Université de Bordeaux

Campus Victoire – Anthropologie

3 ter Place de la Victoire, 33000 Bordeaux]





## SOMMAIRE

REMERCIEMENTS.....	3
RESUME ET MOTS CLES .....	5
ABSTRACT AND KEY WORDS .....	7
PREAMBULE .....	19
INTRODUCTION GENERALE .....	23
Une position sur le <i>fieldwork</i> .....	23
Des études sur le vieillissement au vécu du vieillir .....	25
Mettre en scène : de la métaphore théâtrale et à la métaphore cinématographique .....	34
Des situations et leurs interlocuteur-ric-e-s, des moments et leurs hommes : une anthropologie de l'ordinaire .....	36
La conversation et l'anthropologie des pratiques langagières .....	37
Dire « je » et la position de l'indigène .....	43
Le magnétophone et le carnet de terrain .....	44
De singularité en singularité .....	46
Un récit littéraire non-chronologique .....	48
Co-présence du lecteur et anthropologie de la rencontre .....	50
Organisation du manuscrit de la thèse .....	53
Note sur l'écriture inclusive .....	55
<b>I. UNE VIE PARODIQUE .....</b>	<b>57</b>
<b>1. LE VOYAGE INTERSIDERAL .....</b>	<b>61</b>
<b>A. Visite à Hannah.....</b>	<b>61</b>
« Tu es arrivée quand ici ? » .....	61
Jour de culte.....	67
« Tu veux de l'aide ? » .....	69
Faire un chèque.....	74
« Voilà pourquoi Simone est là ! ».....	75
Descendre et remonter Hannah .....	76
<b>B. Intersidéral.....</b>	<b>77</b>
Hannah et le déplacement en déambulateur dans l'EHPAD .....	77
« Ces couloirs ! » .....	80
« Appuie sur le au H » .....	81
Les activités de la semaine.....	84
Perdues .....	85
« Mais ce n'est pas là que nous allons ! » .....	88

C.	<i>Un an plus tôt dans le village-rue : rester leste</i> .....	88
	La canne .....	89
	Championne de gymkhana .....	90
	Aménager le rez-de-chaussée.....	92
	« Par terre » .....	92
	La salle de bain dans la grange.....	93
	Une première visite de l’infirmière .....	94
	Une propension à engager le dialogue .....	95
	« C’est très compliqué » .....	96
	Quand l'idée fait son chemin .....	100
	Un village désert, un village comme déserté par les habitant-e-s au grand-âge.....	101
	Des discours (d’un fils) aux obsèques .....	103
	De la vie idéalisée au scénario commun, quelle réalité du placement ? .....	105
2.	UNE ENTITE ABSTRAITE .....	110
A.	<i>Dans la chambre de Marguerite</i> .....	110
	Les lunettes noires .....	110
	Au restaurant de l’EHPAD.....	111
	L’hécatombe.....	112
	La ronde .....	116
	Une visite baroque.....	119
	Le crocodile .....	122
	« Quel coumbaït, si tu savais » .....	124
B.	<i>Une chambre pour la fin de la vie</i> .....	131
	Assis au bord du lit.....	131
	Énumération .....	132
	Les photographies au fond du placard.....	133
	Petit désordre optimiste .....	134
	Je dors chimiquement.....	134
	Élisée n’est pas « Zinzin » .....	135
	« Que de discipline » .....	135
	Une vie disciplinée .....	136
	Alors je me souviens .....	137
	Il veut que je sache .....	138
C.	<i>Le « glissement » de Hannah</i> .....	140
	Une chambre avec vue.....	140
	Une chambre avec mur.....	142
	« Seulement » .....	142
	« Tu en as parlé ? » .....	143
	Alors je me souviens .....	147
	Plan séquence.....	149
	Souvent indignée .....	155

Histoire du kiné.....	157
Chez le dermatologue .....	167
<b>3. UN UNIVERS FAIT POUR EUX.....</b>	<b>173</b>
Les activités comme inconfort psychologique .....	173
« Comme si » : parodie et faux-semblant .....	177
Un univers fait pour eux.....	179
Comme si domestique ou marchand .....	181
Adapté·e·s ou inadapté·e·s .....	182
(Dé)placement en maison de retraite .....	183
Si mes locuteurs étaient adaptés (fiction).....	184
« Les spectres de l’institution » pour les recherches actuelles.....	184
Une visite en temps de Covid.....	188
<i>Conclusion de la partie</i> .....	<i>191</i>
Un outil convivial .....	191
Des désuet·e·s magnifiques .....	193
<b>II. RESTER VIVRE À LA MAISON AU GRAND ÂGE.....</b>	<b>195</b>
<b>1. UNE MAISON ET DES VOISINS .....</b>	<b>200</b>
<b>A. Les signaux du voisiner .....</b>	<b>200</b>
J’arrive .....	200
La porte cochère .....	204
Premiers voisins .....	206
La maison fermée.....	208
Une mort au village.....	210
<b>B. Les nouveaux voisins et les voisins historiques .....</b>	<b>217</b>
Le figuier .....	217
Le nouveau voisin de chez Maupas.....	222
Mes voisins historiques.....	225
Les hirondelles .....	227
Une cartographie des voisins .....	229
<b>C. Un présent fébrile .....</b>	<b>235</b>
Les parcelles.....	235
Les draps .....	241
« On dirait qu’on habille la reine ».....	245
« Y’a quelqu’un ?! » : l’anthropologue de la situation.....	247
<b>2. L’AIDE A DOMICILE .....</b>	<b>255</b>
<b>A. Chez Hannah.....</b>	<b>258</b>
Un déambulateur et des visites .....	258
La fulgurance.....	264

La ruse.....	266
L'appareil.....	268
<b>B. « Présence Verte », un dispositif de secours .....</b>	<b>272</b>
Chez Jean et Jeanne .....	272
La pastille rouge .....	272
Le dispositif « Présence Verte » .....	273
Le réseau d'Hannah .....	274
Jean et Jeanne face aux deux faces du dispositif.....	277
« À la grande prairie » .....	283
<b>3. UNE MORT SEREINE .....</b>	<b>284</b>
<b>A. Le récit d'une mort.....</b>	<b>284</b>
Un an plus tard.....	284
« Tu entends quoi par “partir sereinement” ? » .....	285
La mort convenable .....	290
Mourir vite .....	293
La promesse .....	295
Une négociation constante .....	298
<b>B. Une autre mort.....</b>	<b>299</b>
La comparaison .....	299
La plainte.....	300
La dégradation .....	302
L'impatience des enfants .....	307
<b>C. Jean à la maison de retraite .....</b>	<b>313</b>
Satisfaction des enfants .....	313
La décision du placement .....	317
Le retour impossible .....	321
La culpabilité.....	323
Le sucre de la terre.....	326
<b>Conclusion de la partie .....</b>	<b>330</b>
S'entourer .....	330
Des aides diverses.....	331
La question du placement et les limites des enfants .....	336
<b>CONCLUSION GENERALE .....</b>	<b>339</b>
<b>EPILOGUE .....</b>	<b>343</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>351</b>







« L'émotion [...] est un des éléments d'une vie "gouvernée par le raisonnement critique" et à ce titre, elle devrait être valorisée.<sup>1</sup> »

Pierre Goldstein

---

<sup>1</sup> Pierre Goldstein, 2015 (2<sup>ème</sup> édition), *Vulnérabilité et Autonomie dans la pensée de Martha C. Nussbaum*, éd. PUF, coll. Philosophie, Paris, p. 88.



## Préambule

« Si un tel assemblage d'arbres, de montagnes, d'eau et de maisons que nous appelons un paysage est beau, ce n'est pas par lui-même, mais par moi, par ma grâce propre, par l'idée ou le sentiment que j'y attache.<sup>2</sup> »

Charles Baudelaire

Je fais mon terrain dans un village du Béarn, c'est le village d'où je viens. Carrère est situé dans la plaine avant le relief. Il n'est pas à mes yeux « un beau village Béarnais », il ne ressemble en rien à un petit village des Pyrénées. Dans ce village-rue aux façades austères et barricadées, on trouve une ancienne bastide du XIII<sup>ème</sup> siècle avec son château, que les habitant·e·s nomment le plus souvent « les tours », le Gave et le bord du Gave, deux clochers : un protestant, un catholique, trois cimetières : un protestant, un catholique, un municipal. Il existe aussi un monument aux morts récent, un rond-point pour prendre le contournement du village, et l'échangeur via Pau ou Bayonne suite à la création de l'autoroute et au remembrement des terres en 1985. Il y a une cave coopérative et un vignoble, aujourd'hui rattaché à celui de Jurançon, une école primaire, une cantine scolaire et des nouveaux·elles habitant·e·s avec des piscines suivant l'alignement des maisons anciennes et des granges de paysans, deux nouveaux quartiers, types pavillonnaires, d'habitats HLM. Depuis une dizaine d'années, les maisons ont un numéro, pair ou impair, et les rues portent un nom. Il y a une auberge ouverte le midi qui sert un plat du jour. Il n'y a plus de boulanger, il n'y a plus d'épicerie, il y a un peu plus de 900 habitant·e·s. Il y a des vieux·vieilles habitant·e·s, pour la plupart d'anciens paysans-vignerons qui se reconnaissent et qui se nomment encore par le nom de la maison. C'est un village à la campagne, dans « une campagne contemporaine » et au temps présent.

Les personnes avec qui je travaille pour l'enquête sont issues d'un monde paysan qui n'existe plus. Elles se désignent souvent encore par le nom de la maison, untel de « chez », il vient de « chez » : les hommes se nomment par le nom de la propriété dont ils sont issus. Le

---

<sup>2</sup> Charles Baudelaire, 1973, *Œuvres complètes II*, texte établi et annoté par Claude Pichois, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 660.

« chez » (*tau*) en gascon, de chez C., chez B., chez Y., désigne le nom de la maison et les terres : la propriété. Le « chez » comprenait parents, enfants, grands-parents, domestiques. Trois générations pouvaient vivre sous le même toit, comme c'était le cas chez moi lorsque j'étais enfant. Le « chez » dit et renseigne d'où l'on vient : « c'est une Y. », la personne sort de cette maison, elle vient « de là ». Aussi, le « chez » désigne-t-il encore aujourd'hui à la fois la propriété et les gens de la maison. En Béarn, tous les gens du village-rue avaient un morceau de terre et une vigne ou un pré. Le commerçant, le boulanger, l'ouvrier, l'artisan étaient « tous un peu paysans<sup>3</sup> ». Cet usage de la langue, dire « chez » pour parler d'une maison et des terres attenantes, ainsi que des personnes considérées comme attachées à cette maison, se retrouvera chez mes interlocuteur·rice·s. À Carrère, tout le monde avait une vigne et un bout de champ. Aujourd'hui encore, certaines maisons d'ancien·ne·s paysan·ne·s ont encore de la terre mise en fermage (loué à un agriculteur). Les paysan·ne·s avaient tou·t·e·s des vaches, de la vigne et un cheval pour la travailler. En 1950, sur la commune, on comptait 400 hectares de vigne, aujourd'hui il en reste 150 ha, répartis entre 70 propriétaires et travaillés par 16 exploitants agricoles. La vigne était très importante dans la vie des habitant·e·s. Jusqu'en 1950, avant la mécanisation de l'agriculture, la vigne nécessitait du monde pour la travailler. Les paysans qui en possédaient avaient souvent un ou deux domestiques qui vivaient à la maison. Chez Y., la maison d'où je viens, il y avait deux domestiques et une dizaine d'hectares de vigne, le vin était vinifié, mis en fût à la maison et vendu en primeur. Les négociants et restaurants de la région passaient une fois par an pour acheter le vin dans les maisons qui en produisaient. En 1945, des paysans ont formé un syndicat pour monter la cave coopérative de Carrère. Aux alentours des années 1955, pratiquement tous les paysans-vignerons portaient ainsi le raisin à la cave coopérative viticole. Quelques-uns ont continué à faire le vin pour la maison.

Toute sa vie, mon père a nommé les champs qui nous faisaient vivre. Il connaissait la haie d'où provenait la branche dans laquelle il avait fabriqué le manche en bois de sa faux ! Il nommait les lieux qu'il traversait pour se rendre aux champs. Il possédait des noms et des repères personnels. Il connaissait la vigne en coteau et le champ en plaine. Il aimait la terre, il savait la décrire et parler d'elle. Il la qualifiait de bonne ou de méchante terre. Pour se rendre d'un lieu à un autre, il se déplaçait à pied, à vélo, à cheval, en tracteur ou en voiture. Il changeait d'itinéraire. Il passait par là puis par le pré de Lacasette, de Lacoste, puis longeait la vigne du C. Il traçait des lignes de désir selon ce qu'il avait à faire. Et puis, le paysage, les lieux, ont changé. Ils ne se sont pas transformés tout seuls. L'homme qui nommait les champs y a

---

<sup>3</sup> Pierre Bourdieu, 2002, *Le Bal des Célibataires*, éd. du Seuil, coll. points, p. 89.

participé, et d'autres après lui, pour l'économie, pour la politique, pour paraître moderne, pour le mythe du progrès, pour partir en vacances, voir des paysages peut-être ? Je vois au temps présent, je vis le paysage en transformation, avec ce que je suis, d'où je viens, avec mes connaissances, qui me permettent de trouver et de produire du sens aux lieux et de rester en mouvement. Dans un cheminement. Je viens de là.



# Introduction générale

## Une position sur le *fieldwork*

En menant une enquête dans mon propre village, j'ai choisi un terrain qui m'est proche. Je suis donc une anthropologue indigène. Je suis née à Carrère, ou plutôt, dans la petite ville d'à côté où se situait « la » clinique. Mes parent·e·s ont habité toute leur vie ce village, où ma mère a rejoint mon père après leur mariage. Paysan·ne·s, il et elle possédaient un peu de terre, quelques hectares de vignes, une basse-cour. Mon père, né dans la maison qu'il a habitée toute sa vie et dans laquelle il est mort, était l'aîné ; après l'arrangement<sup>4</sup> de famille, il a hérité de la maison et des terres. Ma mère vient d'un hameau proche. Elle s'est occupée de sa belle-mère, ma grand-mère paternelle, jusqu'à sa mort à la maison à 104 ans. Quelques années après la mort de mon père, elle est morte à l'hôpital avant d'être transportée à la maison pour les rites funéraires. Si mes parent·e·s ont choisi de se marier au temple protestant, il et elle ont préféré un enterrement civil dans le nouveau cimetière communal sans obédience.

Depuis quelques années, mes frères et sœurs et moi venons à la maison, au village. Jusqu'en 2009, année où elle est morte, nous rendions visite à ma mère. Maintenant qu'elle est décédée, la maison est en indivision et l'on s'y retrouve quelques fois. En 2013, alors que le cursus universitaire de Master s'ouvrait à l'enquête, j'ai eu le désir de travailler dans ce village auprès d'interlocuteur·rice·s que je connaissais. Il s'agissait de vieux·vieilles habitant·e·s qui avaient l'âge de mes parents et qui vivaient au village. Je ne savais pas ce que je cherchais. Seul l'attrait de cet univers familial me le désignait comme terrain d'études.

J'ai débuté sans sujet à étudier. Je n'ai pas monté de toute pièce une enquête particulière à mener, en partant préalablement avec un objet à construire ou un sujet d'étude. J'ai choisi le terrain, le lieu, pour « camper » au milieu du « village<sup>5</sup> », ainsi que le préconisait Malinowski afin de mener à bien son enquête au plus proche des indigènes. Je me suis donc établie avec plaisir et curiosité au quartier général qu'est devenue la maison de famille. Mes interlocuteur·rice·s étaient mes voisins de la rue principale. Ils·elles me connaissaient comme venant de la maison Y., de « chez Y. », ils·elles connaissaient mes parent·e·s. Petits paysans, boulangers, épiciers, instituteur·rice·s, tou·t·es ont passé leur vie au village, et étaient leurs voisin·e·s. En tant que venant de « chez Y. », j'avais une expérience antérieure des relations et

---

<sup>4</sup> Voir les pages sur « le partage » dans Pierre Bourdieu, 2002, *op. cit.*, p. 26-27.

<sup>5</sup> Bronislaw Malinowski, [1922] 1963, *Les Argonautes du Pacifique Occidental*, éd. Gallimard, coll. Tel, p. 63.



interrelations avec les habitant·e·s et voisin·e·s qui deviendront, avec le temps long, les interlocuteur·rice·s de mon enquête sur le vécu de vieillir à la maison.

Je n'ai pas seulement « campé » au milieu du village, j'y ai habité sur des temps longs, en immersion totale, ce que je n'avais pu faire depuis que, jeune adulte, j'avais quitté la maison pour vivre de mon travail dans l'équitation. Ainsi que l'écrit Pierre Bourdieu :

« À travers l'immersion totale s'accomplit une réconciliation avec des choses et des gens dont l'entrée dans une autre vie m'avait insensiblement éloigné et que la posture ethnographique impose tout naturellement de respecter. Le retour aux origines s'accompagne d'un retour, mais contrôlé, du refoulé. De tout cela, le texte ne porte guère la trace<sup>6</sup> ».

Je n'ai, pour ma part, pas cherché à masquer ces traces, ni même nécessairement à contrôler ce « retour du refoulé », pour en faire une des données du terrain. J'ai décidé de rester à la maison, cette maison connue, à laquelle *mes* interlocuteur·rice·s me rattachent. Les situations elles-mêmes me fourniraient les questions.

Les deux premières années, à chaque arrivée au village, je ne pouvais m'empêcher de constater que les volets des maisons étaient fermés à l'étage. Les maisons en façade, alignées, fournissaient ainsi une vision étrange. De loin, je scrutais chaque centimètre carré et remarquais l'ouverture en tuile des volets qui désigne leur entrebâillement au premier. À mes yeux, ce détail est une anomalie et me renvoie à un passé proche où les maisons étaient toujours ouvertes. Il exprime la vieillesse de certain·e·s habitants, qui ne montent plus à l'étage. Il montre que les maisons ne sont plus habitées par beaucoup de monde. Cette émotion, liée à la découverte de l'anomalie, m'a poussée à travailler sur le présent du village. J'ai eu envie d'aller voir ce que vivaient les voisin·e·s qui avaient l'âge de mes parents. Ils elles venaient tout·e·s d'une même génération, né·e·s presque la même année, à un ou deux ans près, et je les savais aujourd'hui, autour de leurs 90 ans, particulièrement vieux·vieilles.

C'est en voisinant avec eux et elles que j'ai commencé à me demander quel était le présent des relations sociales au village, entre le départ des enfants dans les années 1960, le fait qu'il n'y ait plus que trois agriculteurs dans tout le village (travaillant à eux seuls la moitié des terres de toutes celles et ceux qui les cultivaient il y a encore quelques décennies), une partie

---

<sup>6</sup> Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 11.

des maisons vides ou (re)habitées par de nouveaux·elles habitant·e·s. Je me demandais ce que vieillir dans ce contexte leur faisait, comment ils·elles vivaient aujourd’hui. Peu à peu, j’ai saisi qu’ils·elles organisaient pour partie leurs devenir-vieux à la maison, afin de s’assurer de rester vivre au village, dans l’idée d’y mourir. Et c’est devenu le sujet principal de mon mémoire de Master 2 en même temps que de leur présent.

Parce que cet itinéraire de définition du sujet s’offrait à moi comme quelque chose qui nécessitait de devenir une question et non d’en être une *a priori*, il m’a semblé important de prendre position par rapport à tout un champ sociologique et anthropologique de la vieillesse. Parmi les ouvrages (phares) de sociologues (célèbres), il m’a été donné de voir que la vieillesse était un champ d’études délimité, avec ses notions, ses concepts, ses thèmes et objets de recherches. Pour partie, ces ouvrages m’ont aidée à saisir l’ampleur de certaines catégorisations, certains ont nourri mes recherches théoriques sur le vécu du vieillir en institution, notamment lorsqu’il a été question, pour *mes* interlocuteur·rice·s, de vivre leur fin de vie en maison de retraite ou en Établissement d’Hébergement pour Personnes Âgées et Dépendantes (EHPAD).

### **Des études sur le vieillissement au vécu du vieillir**

S’il fallait situer ma recherche dans le champ de la vieillesse, il faudrait choisir de l’inscrire non pas dans les études des strates d’âge de la vieillesse et du vieillissement, ni dans les études du groupe d’âge des « personnes âgées » comme catégorie – et dont le nom s’est peu à peu imposé, non sans euphémisme, à la place du terme « vieillard<sup>7</sup> » – mais plutôt dans celle de l’étude du vieillissement individuel qui, à petite échelle, « s’interroge sur les transformations du rapport au monde au cours de l’avancée en âge, depuis la retraite jusqu’à la mort<sup>8</sup> ». Ce programme de la microsociologie n’est pourtant pas entièrement le mien. Je n’ai pas étudié le vieillissement, mais un groupe d’interlocuteur·rice·s qui se « disaient vieux ou vieilles ». D’ailleurs, le moment où j’ai perçu mes voisin·e·s comme vieux·vieilles et le moment où ils·elles se sont considéré·e·s comme tel·le·s n’est pas le même. Sur mon terrain d’enquête, les « vieux » se disaient « vieux » ou « vieilles » alors qu’ils·elles avaient tout juste dépassé les 88 ans. Hannah me disait même : « *Jusqu’à 88 ans, je retournais la terre au jardin sans ressentir de mal au dos* ». Si je les ai nommé·e·s personnes « au grand âge », il s’agit peut-être encore

---

<sup>7</sup> Selon Jack Messy, les termes « vieux » ou « vieillards », au masculin ou au féminin même, ont été « remplacés par l’expression “personne âgée” qui désigne une catégorie sociale et non individuelle ». Il désigne ainsi le sort réservé à ceux qui appartiennent à et *sont placés dans* ces catégories.

Voir Jack Messy, 2002, *La personne âgée n’existe pas*, éd. Payot & Rivages, coll. Petite Bibliothèque Payot, Paris, p. 34-39.

<sup>8</sup> Vincent Caradec, 2004, *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*, éd. Armand Colin, p. 9.

de la catégorie que je réussis à donner sans ressentir une trahison. Dire « la personne âgée » ou « les personnes âgées », c'est aujourd'hui, jusqu'à l'article défini, créer une catégorie essentielle, abstraite, homogène, qui ne renvoie à aucune expérience vécue. Si « les dangers de la catégorie de personne âgée<sup>9</sup> » n'échappent pas aux sociologues, notamment pour l'homogénéité supposée d'une population que le terrain montre dans sa diversité, le problème demeure lorsque les propos et « résultats restent au niveau de ces entités très générales<sup>10</sup> ». Selon Jack Messy, « la personne âgée n'existe pas<sup>11</sup> », car nous sommes toujours « le vieux » de quelqu'un·e. De plus, il ne faudrait pas parler de la vieillesse mais des vieillesse, le vieillissement étant un processus qui contient des vieillesse plurielles. L'expression « devenir vieux » de mon titre, avec son infinitif, rend compte de ce processus et de cette pluralité.

Pour Vincent Caradec, le grand âge commencerait autour de 80 ans, mais il avoue qu'il s'agit d'une « une catégorie (fort) imprécise ». Selon lui, il n'est pas vraiment « pertinent de fixer une borne chronologique qui marquerait le début » du grand âge, car « l'âge chronologique est un indicateur très grossier et il existe une grande variabilité interindividuelle aux âges élevés<sup>12</sup> ». Le trait essentiel de cette perspective est qu'elle lui permet de penser les divers processus de déprises<sup>13</sup> auxquels sont confrontées les personnes au grand âge. Cela m'a permis, quant à mon terrain, de penser finement la manière dont *mes* interlocuteur·rice·s se trouvaient, souvent, en position de réévaluer leurs dépendances. En effet, groupée à certaines observations de Bernadette Veysset sur la notion de dépendance, qui signalent que l'on n'est ou ne devient pas « dépendant » avec la vieillesse, mais que nous vivons, tout au long de notre vie, divers « réajustements de nos dépendances<sup>14</sup> » (que l'on soit enfant, adolescent, adultes ou autre, nos relations de dépendances, vis-à-vis de ceux qui nous entourent, changent), les remarques de Vincent Caradec sur la déprise m'ont permis de penser la vieillesse comme un processus, non linéaire, vécu et expérimenté par chacun·e de manière individuelle. Dès lors, ces deux auteur·e·s me fournissaient des outils précieux pour décrire et comprendre ce que *mes* interlocuteur·rice·s vivaient. Certaines blessures, fragilités, voire certaines décisions et manières de parler de soi, révélaient des phénomènes de déprises et les percevoir comme tels

---

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 123.

<sup>10</sup> *Idem*.

<sup>11</sup> Jack Messy, *op. cit.*, p. 34-39.

<sup>12</sup> Vincent Caradec, 2007, « L'Épreuve du grand âge », *Retraite et société*, 2007/3 (n°52), p. 13 pour cette citation et les précédentes du paragraphe.

<sup>13</sup> Vincent Caradec, *op. cit.*, p. 28.

<sup>14</sup> Bernadette Veysset, 1989, *Dépendance et Vieillesse*, éd. L'Harmattan, coll. Logiques Sociales, Paris, p. 23.

me permettait d'entrevoir la manière dont *mes* interlocuteur·rice·s se confrontaient à cette expérience.

Avec *Dépendance et Vieillesse*, Bernadette Veysset est une des premières sociologues à avoir mené des enquêtes basées sur les parcours de vie et des biographies, analysant « l'être vieux » à partir d'entretiens réalisés à domicile et en maison de retraite. Son ouvrage de 1989, dans son entier, constitue une restitution de paroles. Cependant, lorsqu'elle rencontre ses interlocuteur·rice·s – comme Madame Prune par exemple – elle ne les rencontre que brièvement, dans le cadre d'une enquête courte. Elle ne dispose d'aucune donnée antérieure et, malgré le fait qu'elle dispose de la parole pour y accéder et qu'elle offre justement à Mme Prune « l'agrément d'une conversation sur le passé<sup>15</sup> », sa recherche tend à les percevoir dans un présent figé. Il me semblait alors que non seulement elle n'avait pu franchir le seuil de la porte de la chambre (l'entretien de deux heures est réalisé sur le pas de la porte), mais aussi qu'un terrain long et une connaissance préalable des interlocuteur·rice·s fourniraient des matières non seulement plus précises mais plus vives et plus critiques envers le cadre que constitue l'institution.

C'est dans cette perspective que j'ai notamment cherché à me documenter sur les études qui ont été réalisées en maison de retraite, et, dans une perspective critique, à établir un certain historique à ce sujet. Parmi ceux que j'ai consultés, deux ouvrages m'ont aidée à travailler sur les notions d'institution « totale » et « disciplinaire » et à saisir la place qu'elles ont pu prendre dans l'analyse des maisons de retraite. Le premier, *Vivre en maison de retraite. Le dernier chez-soi*, d'Isabelle Mallon, établit que la notion d'institution « totalitaire » a primé jusque dans les années 1970, lorsque des sociologues – tels que F. Jandrot-Louka et J.-M. Louka, dans leur étude parue en 1977 – étudiaient les « hospices ». Or, lorsque les hospices sont devenus des « maisons de retraite », Isabelle Mallon remarque un changement de terme, chez Marcel Druhle notamment, qui, en 1978, lui préfère le terme d'institution « disciplinaire »<sup>16</sup>. Ceci s'explique aisément. Les personnes dans les hospices étaient bien souvent considérées comme des indigent·e·s, il·elle·s étaient des pensionnaires soumis à des disciplines fortes ainsi qu'à des formes de vie collective avec dortoir collectif, prise de repas en réfectoire, salle de vie commune, permissions de sortie. En 1975, les hospices disparaissent officiellement pour donner naissance aux maisons de retraite qui, à l'inverse, sont exclusivement prévues pour les personnes à l'âge de la retraite. Il s'agit ainsi de différencier le social du médico-social en

---

<sup>15</sup> Bernadette Veysset, *op. cit.*, p. 46-47.

<sup>16</sup> Isabelle Mallon, *op. cit.*, p. 15-16.

supprimant les hospices, et de promouvoir légalement davantage de libertés. Une de *mes* interlocutrices, Hannah, est d'ailleurs dans une maison de retraite qui était un hospice. Quand elle évoque « l'hospice » lors d'une conversation dans sa chambre d'EHPAD, elle emploie tour à tour les noms « *hospice* », « *l'hospice protestant d'O.* », « *hospice pour indigents* » et « *asile* », révélant, par le vocabulaire employé, un passé proche et connu d'elle.

Depuis ce contexte du passage de l'hospice à la maison de retraite, une controverse subsiste dans les recherches et continue, plus tard, lorsque les maisons de retraite deviendront à leur tour des « EHPAD » (ou Établissements d'Hébergement pour Personnes Âgées Dépendantes). En effet, si pour Mallon, les hospices étaient décrits soit avec la notion d'institution « totalitaire » propre à Erving Goffman<sup>17</sup> dans son étude sur l'asile, soit avec la notion d'institution « disciplinaire » empruntée à Michel Foucault<sup>18</sup> et son travail sur les prisons, ces théorisations constituent ce qu'elle nomme des « vulgates ». Ses propres recherches entendent s'en démarquer en ces termes, dans l'introduction à son terrain :

« *A contrario* de ces théorisations, devenues des “vulgates” (P. Champagne, 1990) fort bien partagées, et des représentations plus communes de la vie en institution, cette recherche montre qu'il est possible, à certaines conditions socialement constituées, de créer un chez-soi en institution, un monde privé dans la collectivité ; qu'à bien des égards, les maisons de retraite sont des lieux comme les autres, ni meilleurs ni pires, et que leurs modes de fonctionnement obéissent à des logiques sociales présentes dans d'autres domaines de la société<sup>19</sup>. »

Ce faisant, elle consent non seulement à un certain exercice du pouvoir au sein des institutions, mais elle minimise son existence en le fondant dans les « représentations » « communes » de la vie en institution. Cela se comprend : la perspective de Mallon consiste à analyser les maisons de retraite comme un possible « dernier chez-soi ». Elle analyse les décorations de la chambre d'EHPAD auxquelles se livrent les résident·e·s pour affirmer qu'une intégration peut être réussie dans de tels établissements, si tant est que l'on y déménage assez tôt afin de ne pas y entrer en grande incapacité physique et psychologique. Dans sa préconisation d'éviter les placements au dernier moment de « la » personne dépendante, dans

---

<sup>17</sup> Erving Goffman, 1968, *Asiles. Études sur la condition des malades mentaux*, Les Éditions de Minuit, coll. Le Sens commun, Paris.

<sup>18</sup> Michel Foucault, 1975, *Surveiller et Punir*, éd. Gallimard, coll. Tel, Paris.

<sup>19</sup> Isabelle Mallon, *op. cit.*, p. 16.

son insistance sur la question du choix de l'institution, Isabelle Mallon semble peu remettre en question ces institutions, jusqu'à en faire des lieux « communs » pour la fin de vie. Cependant, Elle nuance plus loin son analyse en écrivant que la maison de retraite n'est pas « toujours une institution totale.<sup>20</sup> » Cela signifie qu'elle peut *aussi* revêtir des formes totalitaires. Ceci, Isabelle Mallon le remarque notamment quant à la question de la quantité des personnels disponibles en maison de retraite :

« La dotation en personnel est le facteur le plus discriminant dans l'inégale individualisation des institutions. Le manque chronique de personnel conduit en effet à perpétuer les traitements collectivistes, voire déshumanisants, des anciens hospices, alignant les maisons pauvrement dotées en personnel sur les fonctionnements de type bureaucratique, proches de l'institution totale<sup>21</sup>. »

Si, dans ses travaux, Isabelle Mallon semble considérer qu'il s'agit donc d'une question de moyens disponibles et qu'ils constituent, à eux seuls, un facteur déterminant dans la transformation du fonctionnement d'une maison de retraite en institution totale, Iris Loffeier, dans ses recherches, lui préfère le terme de « spectres » de « l'institution totale et disciplinaire<sup>22</sup> », attestant de l'existence « omniprésente<sup>23</sup> » de ces traits et caractères dans les EHPAD actuels, que ce soit « pour les sociologues<sup>24</sup> », c'est-à-dire quant à la manière dont leurs travaux sont hantés par les études précédentes, ou que ce soit au niveau des institutions elles-mêmes, lorsqu'elles convoquent « les critères de définition de l'institution totale ou de la maltraitance » qui « correspondent à autant d'idées négatives<sup>25</sup> » afin de les « exploiter » et de les « mobilis[er] elles-mêmes dans leurs discours promotionnels<sup>26</sup> ».

Jusque dans son titre à la forme interrogative, « *Panser des jambes de bois ?* », le livre issu de la thèse d'Iris Loffeier questionne de manière critique la présence de ces spectres de

---

<sup>20</sup> Isabelle Mallon, *op. cit.*, p. 50.

<sup>21</sup> Isabelle Mallon, *op. cit.*, p. 260.

<sup>22</sup> Iris Loffeier, 2015, « Les spectres omniprésents de l'institution totale et disciplinaire » (chapitre 1), in *Panser des jambes de bois ? La vieillesse, catégorie d'existence et de travail en maison de retraite*, éd. PUF, coll. Partage du savoir, p. 30.

<sup>23</sup> *Idem.*

<sup>24</sup> *Ibidem*, p. 14.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>26</sup> *Idem.* Elle ajoute : « S'adressant majoritairement à une clientèle captive, elles revendiquent, à l'inverse, des soins individualisés, la possibilité de choisir et de participer, des animations tous les jours de la semaine, une présence rassurante, pour convaincre les clients potentiels de se tourner vers elles dans ce qui est devenu un marché de l'accompagnement dans l'avancée en âge. »

l'institution totale et disciplinaire. Elle cherche à interroger comment les maisons de retraite « héritent<sup>27</sup> » de leurs formes passées tout en constatant « l'accumulation progressive de solutions, qui ne sont pas toujours cohérentes entre elles<sup>28</sup> » et qu'elle observe dans le présent. Dès lors, elle perçoit l'EHPAD comme une institution dont les strates historiques font partie de l'objet que le sociologue se doit d'analyser. Par l'étude, notamment, des guides de bonne pratique édités par l'ANESM (Agence Nationale d'Évaluation des services Sociaux et Médico-sociaux) qui constituent pour elle autant de « traces du travail qui contribue à fabriquer les conditions d'existence de ces établissements<sup>29</sup> », elle cherche à comprendre les modalités présentes de l'institution, s'inscrivant dans la lignée de Michel Foucault pour qui la philosophie critique sert à « diagnostiquer ce qu'est le présent<sup>30</sup> ».

Les travaux d'Iris Loffeier gagnent ainsi une épaisseur historique, sociale et critique, lui permettant de poser par ce biais la question de l'institution totale et de la « maltraitance », notamment, dont elle fait un « problème éthique<sup>31</sup> ». En ne récusant pas le caractère critique et politique des catégories mobilisées, en élaborant avec minutie une méthode à même d'étudier les « spectres » de l'institution dans le présent, Iris Loffeier ouvre la voie à une étude des EHPAD qui prend en compte le caractère totalitaire des institutions, tout en se focalisant sur leur présent. Pour saisir le « vécu » de *mes* interlocuteur·rice·s en maison de retraite, cette notion de spectres a été fondamentale en ce qu'elle a permis de saisir combien affleure, dans le présent, des moments vécus par eux·elles qui peuvent être perçus comme des réminiscences de politiques « disciplinaires » des maisons de retraite, ce que je questionnerai à partir de ma propre enquête de terrain et, bien entendu, des propos et du vécu de *mes* interlocuteur·rice·s eux-mêmes.

Ingénieur de formation et directeur d'un service d'aide à domicile associatif de mars 1978 à juin 2011, Bernard Ennuyer a consacré son doctorat et un grand nombre de ses ouvrages au maintien à domicile, qu'il défend jusqu'au bout de la vie. Les recherches du sociologue portent tout d'abord sur les « limites » au maintien à domicile, ne cessant d'entrevoir dans ses limites celles que posent les détracteurs au vivre chez soi. Et de fait, Bernard Ennuyer insiste sur le fait que l'expression « maintien à domicile » devrait surtout être entendue comme désir de la personne et que c'est celui-ci, avant tout, qu'il s'agit de respecter. Sans cesse contrarié, ce

---

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 2.

<sup>28</sup> *Idem*.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>30</sup> Michel Foucault, 2001, « Foucault répond à Sartre » (texte n° 55), in *Dits et Écrits I*, 1954-1975, éd. Gallimard, coll. Quarto, Paris, p. 693.

<sup>31</sup> Iris Loffeier consacre une partie du premier chapitre à ce sujet. Voir Iris Loffeier, *op. cit.*, p. 27-30.

désir de maintien à domicile n'est selon lui pas observé suffisamment, en raison de limites diverses. Pour lui, le problème n'est pas uniquement celui de l'état physique et mental, « comme on l'entend souvent dire, notamment, par le monde médical<sup>32</sup> ». Il s'agit bien plutôt de percevoir qu'« aucune maladie chronique n'est incompatible avec le maintien à domicile<sup>33</sup> », mettant l'accent sur les « moyens d'aide » – « moyens suffisants d'aide et d'accompagnement à domicile<sup>34</sup> » précise-t-il plus loin – pour respecter le souhait des personnes de rester vivre chez elles et d'y mourir.

Si cette solution se couple, évidemment, avec celle de « l'argent », l'importance de ses travaux provient d'une très grande connaissance des différentes lois sur la vieillesse autour de la question. Les recherches de Bernard Ennuyer sont précieuses en ce qu'elles posent cette question des « limites » comme étant une des erreurs qui égraine le Rapport Laroque. En effet, en 1962, ce rapport a inclus, dans sa formulation, l'idée que le « maintien » à domicile serait davantage soutenu, en ajoutant une condition : « le plus longtemps possible<sup>35</sup> ». Dès lors, le rapport semble admettre un seuil au-delà duquel ce maintien ne « tient plus », et que Bernard Ennuyer décrit en ces termes :

« [C]ette fourniture de moyens à mener une vie indépendante semble assortie d'une condition : le plus longtemps possible. [...] le Rapport Laroque prône le maintien à domicile et en fixe en même temps la limite : “le plus longtemps possible”. Cette locution semble déjà annoncer que ce ne sera pas possible jusqu'au bout de la vie, jusqu'à la mort<sup>36</sup>. »

Quant à mon travail de terrain, qui concerne un groupe d'interlocuteur·rice·s et de voisin·e·s qui, au grand-âge, ont le souhait de rester vivre chez eux·elles jusqu'à la fin de leur vie, et donc de mourir à la maison, cette question de la limite s'est posée avec beaucoup d'acuité, sinon de problèmes. Je voyais en effet que le souhait de mes voisins au grand âge ne pouvait être respecté jusqu'au bout, alors même que « se maintenir » devait pouvoir dire ne jamais partir. Avec les travaux de Bernard Ennuyer, j'ai pu reprendre à mon compte ces questions des limites, du seuil ou du « moment » où le maintien à domicile ne semble plus

---

<sup>32</sup> Bernard Ennuyer, 2014, *Repenser le maintien à domicile. Enjeux, acteurs, organisation*, éd. Dunod, Paris, p. 238.

<sup>33</sup> *Idem.*

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 239.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 236.

<sup>36</sup> *Idem.*



suffisant, afin de le questionner dans toute son ampleur mentale, émotionnelle et matérielle. J'avais en effet la sensation que le maintien à domicile était perçu, par *mes* interlocuteur·rice·s, leur entourage, les voisins, les amis et la famille, comme une solution temporaire, admettant par là ce seuil induit dans ledit Rapport Laroque. Comment cette idée avait-elle pu devenir si banale, dans un village où, quelques années auparavant, les habitant·e·s mouraient chez eux·elles ? Afin de démêler et expliciter l'ampleur du désir de rester vivre à la maison, j'ai étudié ce que *mes* interlocuteur·rice·s et voisins avaient sollicité comme aide, et observé comment ils·elles les recevaient, les pensaient et les vivaient. Les travaux de Bernard Ennuyer, comme ceux d'Iris Loffeier, sur les différents dispositifs légaux, médicaux et sociaux auxquels les aides et le maintien à domicile sont liées, m'ont permis de contextualiser une partie des données de mon terrain.

Parce que je n'ai pas cherché à travailler sur la vieillesse mais sur l'expérience de *mes* interlocuteur·rice·s et ce qu'ils·elles vivent et disent avoir vécu, mes propres analyses se démarquent pourtant des études précédentes. Je réalise un terrain long, avec *mes* interlocuteur·rice·s, depuis six ans<sup>37</sup>, ce qui me permet de saisir plus finement ce qui est vécu dans ce processus qu'est le vieillissement. Trop souvent, au cours de mes lectures et de mes recherches, j'ai constaté que les études sociologiques sur la vieillesse se détachaient des singularités que constituaient les personnes âgées étudiées pour substituer à celles-ci leurs problèmes, dépendances et incapacités et faire de ces dernière·e·s des objets d'études. J'ai remarqué également que la plupart des enquêtes qui analysaient ou racontaient des situations en maison de retraite occultaient le passé des interlocuteur·rice·s et travaillaient sur un présent dans l'institution qui ne prenait pas en compte d'où provenaient les « résident·e·s ». Dès lors, quand j'ai su que l'entrée en maison de retraite de Hannah ferait partie de mon terrain (c'est-à-dire non pas quand je l'ai décidé, mais quand cela lui est arrivé et que j'ai dû en tenir compte), j'ai opté pour l'analyse des données en intégrant le temps long, les données biographiques et mes connaissances d'arrière-plan. Cela a notamment transformé mon terrain situé (au village) en un terrain multi-situé<sup>38</sup> et localisé. J'ai donc accepté que les savoirs seraient partiels et que le « monde rencontré au cours des recherches est une entité active<sup>39</sup> ».

---

<sup>37</sup> Voire neuf, si l'on compte les deux années de Master et l'année entre l'obtention du diplôme de Master et mon entrée en doctorat.

<sup>38</sup> Marcus E. Georges, 2010, « L'ethnographie du/dans le système-monde. Ethnographie multi-située et processus de globalisation » (chapitre 6), in Daniel Céfai (dir.), *L'Engagement ethnographique*, éd. de l'EHESS, Paris.

<sup>39</sup> Donna Haraway, 2007, « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », in *Manifeste cyborg et autres essais*, éd. Exils, coll. essais, p. 131.

Si mon but principal est ainsi d'acquiescer au fait que « [...] toute recherche est d'abord dialogue avec l'objet, et c'est ce dialogue qui en permet l'expression [...]»<sup>40</sup>, je crois cette méthode en adéquation avec ce qui s'est dessiné comme objet d'étude : le vécu du vieillir. Pour le restituer le plus finement possible, pour tenter de ne jamais l'objectiver, mais en rendre compte dans sa complexité, sa profondeur, son ampleur, j'ai mis au point une méthode et choisi mes moyens afin de m'en prémunir.

« Que ce soit l'analyse conceptuelle, que ce soit l'enquête directe, c'est toute une machinerie intellectuelle qui est mise en branle pour figer le vécu immédiat et en isoler sa structure objective ; avec elle et suivant les processus de pensée qui lui correspondent, on reconstruit l'image de la vie sociale, de la société. Nous devons donc renverser cette perspective : ne plus détruire le vécu, mais le conserver (ce, sans négliger les moyens techniques adéquats : magnétophones, caméra). Dans des investigations directes, chercher à extraire les éléments objectifs d'une réalité qui ne les possède pas (ce que font de multiples enquêtes par les questionnaires [...]) c'est poursuivre on ne sait quelle chimère, et construire avec les résultats ainsi obtenus quelque château fantasmagorique, qui ne réussit même pas à être l'ombre de la réalité<sup>41</sup>. »

Dans ce texte de 1963, Gérard Althabe formule le souhait de changer de méthode en même temps que de se doter de moyens, techniques notamment<sup>42</sup>, adéquats à ne pas « détruire le vécu ». Si le fait de « ne pas chercher à extraire les éléments objectifs d'une réalité qui ne les possède pas » invite à une plus grande attention vis-à-vis des constructions intellectuelles qui nous font voir et décrire « la réalité », je ne suis pas certaine que l'accès à « la réalité » soit possible sans la médiation du langage, d'un point de vue subjectif. L'usage de moyens tels que la caméra ou le magnétophone n'exclut pas que le réel ou la réalité ne se capture ou ne se perçoive jamais « telle quel ».

---

<sup>40</sup> Gérard Althabe, 1997, « Extrait de "Étude du chômage à Brazzaville en 1957" », publié dans les *Cahiers de l'ORSTOM*, Paris, 1963 et repris en annexe in *Les Fleurs du Congo. Une utopie du Lumumbisme*, L'Harmattan, Paris, p. 380.

<sup>41</sup> *Ibidem*, p. 383.

<sup>42</sup> Je reviendrai plus tard sur mon propre usage du magnétophone, modérant ces propos d'Althabe.

## Mettre en scène : de la métaphore théâtrale et à la métaphore cinématographique

L'approche d'Erving Goffman envers les situations de la vie quotidienne a donné à voir combien l'ordinaire et le quotidien étaient « mis en scène ». Si la métaphore théâtrale empruntée à Shakespeare (« *All the world's a stage* » / « le monde entier est un théâtre / une scène ») lui permet de penser les interactions et toute situation sociale comme jeu, avec ses acteur·rice·s, il admet la part de mise en scène dans la vie quotidienne. Cela lui permet d'analyser les situations et les interactions langagières avec une précision et une réflexivité inédites.

Or, j'irai plus loin : ce n'est pas seulement le quotidien qui est mis en scène ou le réel et ses acteur·rice·s qui « jouent », mais c'est aussi la forme littéraire qui, par la mise en récit (« le faux, le fictif » dirait l'historien Carlo Ginzburg), permet d'atteindre un peu de réalité. Le réel n'existe pas, il se met en scène. Je choisis les « moments saillants<sup>43</sup> » et les mots pour les décrire, j'emploie un nombre précis de noms propres, de noms communs qui, par le langage, fabriquent l'illusion d'un monde. L'« effet de réel<sup>44</sup> » nait d'un choix poétique de description dans lequel les noms sont capitaux. Jusque dans le processus d'anonymisation, cette question s'est posée. J'ai longtemps choisi des noms pour anonymiser *mes* interlocuteur·rice·s qui ne me convenaient pas. Car ils doivent correspondre à la sensibilité que j'attribue à leur sonorité : un nom renvoie à la personne qui le porte, le son renvoie à des connaissances, des souvenirs, des savoirs, des émotions qu'un nom anonymisé doit pouvoir faire sentir. Ce n'est donc pas « malgré » le faux, mais « avec » lui que l'on reconstitue, par l'écriture, ce qui advient sur le terrain. L'anonymisation que j'ai inventée, aujourd'hui me satisfait, c'est-à-dire que penser, dire, écrire Hannah, Élisée, Marguerite ou encore Simone, me fait plaisir : c'est à chaque fois à travers ces prénoms que je parle d'eux·elles, que je pense à eux·elles, que j'écris. Pour des questions d'éthique, j'ai anonymisé interlocuteur·rice·s mais aussi habitant·e·s, voisin·e·s, maisons, rues, champs, maisons de retraite, établissements d'hébergement pour personnes dépendantes (ÉHPAD), ainsi que le village lui-même. Quand je n'en ai pas trouvé de convenable, je me suis contentée d'anonymiser avec une lettre. Bien sûr, je ne me fais aucune illusion sur ces faux noms qui ne sauraient cacher complètement la vraie personne. Les habitant·e·s du village, les parentés, sans aucun doute, se reconnaîtront. Toujours est-il, dans l'optique de préserver toutes les personnes de près ou de loin ayant participé, y compris

---

<sup>43</sup> Arlette Farge, 2002, « Penser et définir l'événement en histoire », *Terrain*, n° 38, mars 2002, p. 70.

<sup>44</sup> Roland Barthes, [1968], « L'effet de réel », in *Le Bruissement de la langue. Essais critiques IV*, éd. du Seuil, coll. Points, Paris.

l'anthropologue qui a mené l'enquête, il s'imposait à moi de faire exister d'autres noms sans pour autant renoncer au « monde » qu'ils constituent<sup>45</sup>.

Tout au long de la thèse, j'emploie pour ma part la métaphore cinématographique. Le cinéma documentaire de création saisit à quel point, pour le filmer, le réel se met en scène, qu'il ne peut s'enregistrer tel quel sur la pellicule sans l'intervention de celui ou celle qui filme, avec son regard, ce qui advient devant lui, ses interactions avec les filmé·e·s ou le choix d'un plan, d'un cadre, d'un lieu, de ce qui est montré. La mise en scène du réel de ce cinéma documentaire de création n'est donc pas seulement à la fois subjective et réflexive, elle atteste de la construction du récit documentaire, voire même de la mise en scène fictive du réel. Dans *Les Maîtres Fous*, Jean Rouch filme un culte de possession des Hauka<sup>46</sup> durant lequel, en transe, les acteur·rice·s incarnent et deviennent des figures de la colonisation – le gouverneur, la femme du capitaine, etc. – exorcisant par le jeu et la transe un quotidien colonial vécu comme oppression. Or, en face du film comme dans le rite, c'est la frontière que la personne ou le personnage réel ne cesse de franchir entre celui qu'il est et qu'il interprète<sup>47</sup> qui fait la valeur et le sens de ce moment filmé. Les cinéastes du documentaire sont ainsi allés, dans d'autres films, jusqu'à *faire rejouer* à certaines personnes réelles qu'ils voulaient filmer, des situations de leur quotidien. Ce n'est pas parce qu'elles sont jouées qu'elles sont moins réelles, c'est en tant qu'elles sont jouées qu'elles montrent quelque chose de la réalité. Prendre conscience du caractère « joué » du réel et du quotidien dans les situations anthropologiques me mène pour ma part à pousser le récit du réel dans des formes littéraires explicites et volontaires, comme par exemple lorsque je fais revenir dans la situation narrée le « *poctsuuii posctuui* » sonore des roulettes du déambulateur de Hannah, une de mes interlocutrices. Je fais revenir le son (et l'onomatopée) dans le récit non pas forcément là où il a eu lieu réellement mais pour *recréer* la sensation réelle procurée par le fait de traverser et remonter ces couloirs avec elle. Le récit compose le réel pour le restituer dans sa dimension vécue.

L'autre entremêlement du réel et de la fiction dans le récit littéraire que j'emprunte au cinéma documentaire de création se nomme « fictions du réel » ou « scénario alternatifs ». À

---

<sup>45</sup> Dans deux situations, des situations d'énumérations d'habitant·e·s sont dites, il m'a été très difficile de changer le nom de chaque personne citée. Rendus anonymes, les nouveaux-noms ne me parlaient pas. C'est en véritable traduction et interprétation des noms sur les visages, les mimiques, les intonations, les personnalités, les singularités que j'ai choisi ceux de ce terrain anonymisé. Hannah n'aurait pas pu s'appeler Marie.

<sup>46</sup> Jean Rouch, 2009, « Filmographie », in *Jean Rouch. Cinéma et anthropologie. Textes réunis par Jean-Paul Colleyn*, éd. Cahiers du Cinéma / INA, p. 182.

<sup>47</sup> À ce sujet, voir Gilles Deleuze, 1985, « Les puissances du faux » (chapitre 6), in *L'Image-Temps. Cinéma 2*, Les Éditions de Minuit, Paris, p. 195-197.

deux reprises, j'invente des moments qui n'ont pas eu lieu, je les narre au conditionnel, et ils viennent, en contrepoint de la situation ethnographiée, en désigner les implicites ou la violence. Ce sont des moments du récit où le fictif vient éclairer la situation.

Enfin, j'emploie à deux reprises des descriptions où je fais « comme si » j'avais une caméra sur mon terrain. Non point parce que je voulais utiliser une caméra sur mon terrain et que je ne l'ai pas fait, mais parce qu'avant de faire des études d'anthropologie, j'ai réalisé des films documentaires et que cette manière de voir habite mon regard. Quand je regarde Hannah remonter la rue principale du village et se diriger vers moi, dans ma description je ne peux m'empêcher de penser au plan séquence que j'aurais fait pour la filmer. Ainsi, de la même manière que Goffman parle de « *strip*<sup>48</sup> » (de séquence) dans *Les Cadres de l'expérience*, je pense les situations comme des « séquences » ou moments « en cours », j'inclus la métaphore du plan cinématographique, de la prise de vue, de cadre, de durée de plan et de plan-séquence, pour parfois décrire le moment en cours.

### **Des situations et leurs interlocuteur·rice·s, des moments et leurs hommes : une anthropologie de l'ordinaire**

Ma perspective est situationnelle. Ce n'est pas seulement sur le terrain que j'observe des situations, c'est tout le récit de l'enquête qui est une suite de situations mises en récit. Il en va du souhait de restituer la situation d'interactions et les moments ordinaires vécus sur le terrain. En tant qu'anthropologue indigène, j'ai du mal à parler d'anthropologie « participante ». Mes interlocuteur·rice·s ne sont pas des « observé·e·s ». Par exemple, quand je suis au village et que je regarde Hannah remonter la rue jusque vers chez moi, je ne la regarde pas pour l'observer, je l'attends pour lui dire bonjour. C'est bel et bien une interlocutrice et nous fabriquons ensemble un moment ordinaire. Reconnaître les interactions que je vis avec eux·elles comme provenant de l'ordinaire, c'est, comme le précise Éric Chauvier dans son ouvrage *Anthropologie de l'ordinaire*, ne pas gâcher ce « temps partagé » informel en « une » observation participante où « l'autre-observée n'est pas encore pleinement un interlocuteur<sup>49</sup> ».

Mes interlocuteur·rice·s ne sont donc pas des locuteur·rice·s, des observé·e·s. Hannah n'est pas une informatrice, pas plus qu'Élisée. Les personnes de mon enquête ne sont pas des informateur·rice·s avec lesquels j'aurais accédé à une quantité incalculable d'informations. Pour le dire le plus simplement possible : les indigènes n'informent pas du temps qu'il fait ou

---

<sup>48</sup> Erving Goffman, 1991, *Les Cadres de l'expérience*, Les Éditions de Minuit, coll. Sens commun, Paris, p. 19.

<sup>49</sup> Éric Chauvier, 2011, *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*, éd. Anacharsis, coll. Essai, Toulouse, p. 53.

qu'il va faire ; les indigènes parlent du temps qu'il fait par le biais d'une conversation informelle, souvent dans des échanges de « menus propos<sup>50</sup> ». Toutefois, comme l'indique Éric Chauvier, il ne faut pas se méprendre sur l'ordinaire, comme si accoler cet adjectif à côté du mot « anthropologie » la vouait à étudier des situations quotidiennes. Selon lui, penser les « moments » et l'enquête comme des « moments constamment expérimentés<sup>51</sup> » consiste à « admettre que l'ordinaire n'est pas réductible au “quotidien”<sup>52</sup> » mais que celui-ci est « une problématique propre à toute situation de communication, repérable par l'attention portée aux anomalies et dysfonctionnements conversationnels<sup>53</sup> » et « réévaluant en creux<sup>54</sup> » ce qui fait la teneur des situations sociales. L'anthropologie de l'ordinaire se donne alors pour tâche de rendre compte de la situation d'interactions. En ce sens, faire primer la situation, c'est ne pas réduire les interlocuteur·rice·s à des informateur·rice·s ; c'est considérer que seuls les moments en cours peuvent nous aider à saisir ce qui est vécu de l'intérieur dans une situation au présent par ses acteur·rice·s et interlocuteur·rice·s. Ainsi, le choix narratif de restituer les situations comme moments en cours et comme moments ordinaires s'est imposé. Le récit de l'enquête est le texte scientifique lui-même. Les situations qui sont données à lire ne sont pas uniquement celles d'où je pourrais extraire des informations ; elles sont des moments vécus, restitués en tant que tels, avec leurs aléas, leur vide, leurs événements.

### **La conversation et l'anthropologie des pratiques langagières**

Mon terrain ne s'est donc pas circonscrit par l'établissement d'une question, mais par une attention et une présence. Je me suis focalisée sur un groupe d'interlocuteur·rice·s qui étaient *mes* voisin·e·s et tentaient de voir comment ils·elles vivaient leurs vieillesse au village. Cette attention au vécu m'a elle aussi obligée à remodeler mes interrogations ou à être constamment à l'affut de ce qui surgit comme événements dans le vécu, les situations ou les discours. Au village, très vite, Hannah, Élisée et Marguerite, Jean et Jeanne sont devenu·e·s celles et ceux avec qui je voisinais, avec qui je conversais. Je n'ai pas réalisé d'entretien, mais passé des moments du quotidien avec eux, en leur rendant visite en tant que voisine. Ils elles savaient que je faisais une enquête, je posais des questions, mais je n'ai pas pour autant réalisé

---

<sup>50</sup> Je reviendrai sur la « conversation » dans la sous-partie suivante. Pour la citation de l'expression « menus propos », se référer à Erving Goffman, « Les ressources sûres », in *Les Moments et leurs hommes*, Textes réunis et présentés par Yves Winkin, éd. du Seuil, coll. Points, p. 130.

<sup>51</sup> Éric Chauvier, *op. cit.*, p. 153.

<sup>52</sup> *Ibidem*, p. 154

<sup>53</sup> *Idem*.

<sup>54</sup> *Id.*

des entretiens. L'unité de nos échanges est avant tout la conversation : nous nous rendons visites, nous vivons au village, nous nous parlons.

Parce que « mes » interlocuteur·rice·s n'étaient pas « les » interlocuteur·rice·s, j'ai opté pour l'adjectif possessif que je mets en italique tout au long du texte : « *mes* ». Par là, je voulais spécifier la relation qui me liait à eux·elles en tant qu'anthropologue indigène. J'étais indigène parmi les indigènes. Mon texte rend compte de situations vécues par et avec les interlocuteur·rice·s au moment du travail sur le terrain. C'est une des données qui m'a poussée à redéfinir la place que je donne à l'écriture. Il m'a fallu narrer ce que c'était que de vivre et voir de l'intérieur, par exemple, un après-midi avec Hannah. Mais c'est aussi ce qui me pousse, au sein du texte, à analyser les formes langagières employées dans nos conversations, afin d'analyser les situations.

Dans le chapitre « Pour une anthropologie pragmatique et énonciative » de l'ouvrage *L'Anthropologie des pratiques langagières*, Sandra Borman et Cécile Leguy proposent différents aspects qu'une anthropologie pragmatique et l'étude des pratiques langagières invitent à analyser, tels que la performativité des énoncés, les pratiques langagières des dominé·e·s et certaines ruses dont témoignent la parole, les implicites, les silences.

« Si la parole est performative, l'anthropologue est invité à prêter attention à toute pratique langagière dans la mesure où elle peut avoir une action sur la vie sociale. Il ne s'agit pas seulement de se mettre à l'écoute de "ce qui est dit", mais de confronter discours et pratiques en étant également attentif à tout ce qui ne se dit pas, tout ce qui se dit de manière détournée. [...] Une anthropologie des pratiques langagières ne saurait se limiter au discours. Elle se doit aussi d'être vigilante à tout ce qui lui échappe et qui, d'une manière ou d'une autre, "parle"<sup>55</sup>. »

La restitution de mon terrain prête attention à ces pratiques langagières. Par leur analyse, elles permettent de saisir et de donner à comprendre plus intensément ce qui arrive. Néanmoins, lors de la rédaction, j'ai tenté de convoquer chaque fois des analyses qui explicitaient les pratiques langagières pour la compréhension du moment en cours. Il fallait toujours revenir à la situation d'interlocution, à son déroulé, ce qui exigeait que l'analyse ne s'écarte pas du moment vécu trop longtemps, au risque de figer celle-ci en un objet. C'est en entremêlant le

---

<sup>55</sup> Sandra Borman, Cécile Leguy, 2013, *Anthropologie des pratiques langagières*, éd. Armand Colin, p. 169.

paradigme narratif comme outil pour faire le récit du terrain et l'analyse des pratiques langagières que la situation est comprise dans toute sa complexité.

J'y ajoute également une attention marquée au « dialecte corporel », au sens où les circonstances n'exigent pas toujours « que des paroles soient échangées<sup>56</sup> », sans pour autant rompre la communication. Ainsi que l'écrit Erving Goffman dans un texte intitulé « Engagement » et publié en français dans le recueil *La Nouvelle communication* :

« C'est que dans toute situation, une signification est assignée à divers éléments qui ne sont pas nécessairement verbaux : il faut entendre par là l'apparence physique et des actes personnels tels que l'habillement, le maintien, les mouvements et les attitudes, l'intensité de la voix, les gestes comme les saluts et les signes de la main, l'ornementation du visage et l'expression émotionnelle en général<sup>57</sup>. »

Ce « dialecte corporel » des vieux·vieilles habitant·e·s et voisin·e·s parcourt les descriptions et les analyses. En tant que « signes expressifs corporels<sup>58</sup> », ayant tantôt une signification commune, étant parfois une anomalie, ils ont toute leur place dans une analyse des situations ordinaires.

Faire de la conversation un des outils principaux du terrain a pour condition « d'engager la conversation<sup>59</sup> » et de s'y engager pleinement. La conversation est ni plus ni moins *l'outil* de l'anthropologie indigène. À Carrère, les échanges vont de « menus propos<sup>60</sup> », sur des sujets apparemment anodins (par exemple la météo<sup>61</sup>) mais qui affirment une coprésence au village, à la conversation. Nous passons de l'un à l'autre. En ce sens, et plus largement, les conversations sur mon terrain sont faites de modulations et de variations. En effet, si la conversation nécessite d'abord du tact, pour ne pas se froisser mutuellement, elle nécessite aussi une forme d'engagement qui produit « une légère infraction aux règles du tact » – que Goffman nomme dysphorie – ce qui permet aux participant·e·s de maintenir une conversation impliquée.

---

<sup>56</sup> Erving Goffman, « Engagement », in G. Bateson, R. Birdwhistell, E. Goffman, E.T. Hall, D. Jackson, A. Schlegel, S. Sigman et P. Watzlawick, *La Nouvelle Communication*, Textes recueillis et présentés par Yves Winkin, éd. du Seuil, coll. Points, p. 267.

<sup>57</sup> *Idem*.

<sup>58</sup> *Ibidem*, p. 268.

<sup>59</sup> John Gumperz, 1989, *Engager la conversation*, Les Éditions de Minuit, coll. Sens commun, Paris.

<sup>60</sup> Erving Goffman, 1988, « Les ressources sûres », in *Les Moments et leurs hommes*, textes recueillis et présentés par Yves Winkin, éd. du Seuil, coll. Points, p. 130.

<sup>61</sup> Selon Erving Goffman : « Dans notre société, les animaux, les enfants et la météo constituent des objets habituels de ces menus propos ». Voir Erving Goffman, *op. cit.*, p. 131.



Comme le souligne Yves Winkin, « [l']engagement (*involvement*) est donc un très subtil dosage de spontanéité et de calcul<sup>62</sup> ». La participation est au rendez-vous de la conversation. En d'autres termes, il n'y a pas de conversation sans engagement et participation des participant·e·s.

*Mes* interlocuteur·rice·s au grand âge témoignent à ce titre d'une inventivité hors pair pour maintenir la conversation, au cours de laquelle nous nous entretenions des thèmes abordés tout au long de mon enquête et sur lesquels nous ne cessions de revenir par petites touches, et lors desquelles affleuraient des accords et désaccords qui, visibles, étaient mis sans peur sur la table. En effet, « les différences d'opinion », dans nos conversations, « [ne portent pas] préjudice à l'avenir de la relation entre les participant·e·s<sup>63</sup> ». J'ai donc travaillé à partir de conversations parce que c'est une des choses que j'ai reconnue sur mon terrain comme étant un lieu où l'anthropologue indigène prête tout à fait attention à ce qui est vécu, à ce qui se dit, à ce qui se dit de ce qui est vécu, tout en étant au centre de l'interaction conversationnelle où le propos est énoncé. Dès lors, la connaissance du contexte de la parole me permet d'en faire résonner toute la puissance.

Mais c'est aussi, comme pour l'historien qui découvre l'entretien avec les témoins, une pratique « chronophage<sup>64</sup> », qui oblige à enregistrer et retranscrire les paroles prononcées au sein de l'interaction conversationnelle. De plus, cela exige que les données existent au sein des situations vécues avec l'anthropologue indigène, car je ne faisais pas d'entretiens, ni dirigés ni semi-dirigés. Il m'a donc fallu un temps considérable, non pas pour retranscrire et écouter mais sur le terrain, pour faire l'enquête à partir de conversations.

J'ai aimé me dire qu'avec le temps, les questions et le sujet émergeraient. Puis c'est arrivé : étant impliquée, un certain nombre de questionnements et d'émotions m'ont travaillée intimement et je n'ai pas cherché à les mettre à distance, pour poser froidement la question, par l'entretien, à *mes* interlocuteur·rice·s. J'ai aimé me dire qu'avec le temps, les questions qui me travaillaient seraient abordées. Et elles sont revenues, remises sur le « plateau » de nos conversations parce que mes interlocuteur·rice·s et moi-même en avons besoin. Nous avons une nécessité commune, ou une relation, une rencontre. Peu à peu, ma présence a fini par faire

---

<sup>62</sup> Yves Winkin, précise qu'il se réfère au chapitre XIX de la thèse de Erving Goffman *Communication in an Island Community*, p. 257, in Erving Goffman, 1988, « Portrait du sociologue en jeune homme », in *Les Moments et leurs hommes*, textes recueillis et présentés par Yves Winkin, éd. du Seuil, coll. Points, p. 93.

<sup>63</sup> C'est ce que dit Erving Goffman de la conversation. Voir plus bas et voir Erving Goffman, [1981] 1987, *Façons de parler*, Les Éditions de Minuit, coll. Sens commun, Paris p. 20.

<sup>64</sup> Annette Wieviorka, *L'Heure d'exactitude. Histoire, Mémoire, Témoignage. Entretiens avec Séverine Nikel*, éd. Albin Michel, coll. Itinéraires du savoir, Paris, 2011.

émerger certaines questions que nous nous sommes posées ensemble, parce que j'étais là, parce qu'ils·elles étaient là. Faire de l'anthropologie avec les conversations, c'est une anthropologie de la présence.

Selon Goffman, la conversation est une « poubelle ». Dans sa recherche des « cadres », « la conversation est une sorte de dépôt d'ordures de la structure, une décharge »<sup>65</sup>. Pour lui, tout et n'importe quoi s'y dit, ce qui fait qu'on ne peut se fier à ce type d'échanges. Dans *Façon de parler*, il n'y consacre qu'une note de bas de page, précisant : « Suivant la pratique de la sociolinguistique, “conversation” sera utilisé ici de façon non rigoureuse, comme équivalent de parole échangée, de rencontre où l'on parle<sup>66</sup>. » Dans *Les Cadres de l'expérience*, il la désigne comme « type particulier de langage informel » ou « bavardage », « causette », termes pour le moins péjoratifs par lesquels il décrit la conversation. Il en donne néanmoins une définition simple et utile :

« Ce type de langage suppose un échange facile des rôles de locuteur et d'auditeur et implique un petit nombre de participants qui ont peut-être décidé de passer ensemble un moment, plus ou moins long, où ils prendront plaisir à ne rien faire ou qui s'accordent un court instant de diversion<sup>67</sup>. »

Cette définition, il la reprend à quelques mots près dans *Façons de parler* :

« On définirait alors la conversation comme la parole qui se manifeste quand un petit nombre de participants se rassemblent et s'installent dans ce qu'ils perçoivent comme étant une courte période [...] ; un moment de loisir ressenti comme fin en soi, durant lequel chacun se voit accorder le droit de parler aussi bien que d'écouter, sans programme déterminé ; où chacun reçoit le statut de quelqu'un dont l'évaluation globale du sujet en train [...] doit être encouragée et traitée avec respect ; où enfin il n'est exigé aucun accord ni synthèse finals, les différences d'opinion étant réputées ne pas porter préjudice à l'avenir de la relation entre les participants<sup>68</sup>. »

---

<sup>65</sup> Erving Goffman, 1991, *op. cit.*, p. 489.

<sup>66</sup> Erving Goffman, 1987, *op. cit.*, p. 20.

<sup>67</sup> Erving Goffman, 1991, *op. cit.*, p. 488.

<sup>68</sup> Erving Goffman, 1987, *op. cit.*, p. 20.

J'ai décidé néanmoins de restituer ce type d'échanges, notamment parce qu'ils figurent pour moi ce qu'Isaac Joseph a nommé une « *présomption d'égalité* entre les participants<sup>69</sup> » et que les conversations figurent une anthropologie relationnelle où l'anthropologue n'a pas une position de surplomb. Il en va d'une « réciprocité » qui dépasse la seule « interconnaissance de deux sujets » ou « la réciprocité fondée sur un système de références, de croyance commune<sup>70</sup> ».

L'attention que je porte aux pratiques langagières m'a également permis de donner à sentir toute l'importance d'un « genre de propos où des liens se créent grâce à un simple échange de mots<sup>71</sup> » et à leur donner toute leur place au sein du texte scientifique. Bronislaw Malinowski nomme « communion phatique<sup>72</sup> » ces moments où « très peu d'information nouvelle apparaît offerte », mais les restituer m'a paru capital en ce qu'ils mettent « l'accent [...] sur le renforcement permanent de la relation interpersonnelle<sup>73</sup> ». Ne pas faire l'impasse sur l'importance de ces moments dans la narration des situations me permettait de mieux cerner et restituer ce qu'être anthropologue indigène veut dire, d'en faire sentir la teneur affective, et l'émotion soulevée par les données par le fait d'en saisir toute l'ampleur. La conversation est donc l'outil de l'anthropologue indigène, mais aussi le fait d'une anthropologie qui donne à l'émotion une place inédite.

L'engagement dans la conversation et dans la situation de l'anthropologue et des interlocuteurs nécessite ici une dernière précision de méthode. Pour Erving Goffman, c'est « au sein de la situation<sup>74</sup> » que nous sommes engagés :

« La première chose à noter dans l'expression « engagement en situation », c'est son ambiguïté terminologique. Je ne veux parler ici que des engagements *localisés*, ceux qui sont soutenus *au sein* de la situation ; l'expression « engagement dans la situation » a bien la même signification, mais aussi une signification plus précise : celle qui renvoie à la façon dont un individu a pu, en quelque sorte, se donner à la situation prise *dans son ensemble*, étant conduit ainsi à un engagement faisant corps avec la situation.

---

<sup>69</sup> Isaac Joseph, 2009, *Erving Goffman et la Microsociologie*, éd. PUF, coll. Philosophies, Paris, p. 21.

<sup>70</sup> *Idem*.

<sup>71</sup> Bronislaw Malinowski cité par Stuart J. Sigman, 1981, « “Qui a donné l'ordre de larguer la bombe atomique ?” Une relation ethnographique des règles de conversation dans un établissement gériatrique », in G. Bateson, R. Birdwhistell, E. Goffman, E.T. Hall, D. Jackson, A. Schlegel, S. Sigman et P. Watzlawick, *La Nouvelle Communication*, textes recueillis et présentés par Yves Winkin, éd. Du Seuil, coll. Points, Paris, p. 261.

<sup>72</sup> Stuart J. Sigman, *op. cit.*, p. 261.

<sup>73</sup> *Idem*.

<sup>74</sup> Erving Goffman, 1981, « Engagement », in *La Nouvelle Communication*, p. 271.

Je me propose d'employer engagement *au sein* de la situation pour qualifier la façon dont un individu prend en main ses actes localisés et je m'abstiendrais momentanément d'employer : engagement dans la situation<sup>75</sup>. »

Là où Goffman a besoin de faire la distinction entre « au sein de » et « dans » pour préciser qu'avec le second déterminant la situation est prise dans son ensemble, l'utilisation du « au sein de » lui permet de se pencher sur l'engagement de l'individu au sein de la situation, ce qui favorise l'observation du vécu de l'individu. Pour lui, en effet, « [l']engagement qu'un individu soutient au sein d'une situation donnée est question de sentiment intérieur<sup>76</sup>. » Pour ce terrain, le bénéfice d'employer et de penser le « au sein de » la situation me permet d'éviter de la raconter depuis un point de vue extérieur qui prétendrait la saisir dans son ensemble, pour la narrer plutôt comme situation vécue par les acteur·rice·s, avec son aspect fragmentaire, empirique, à même de donner à sentir ce « sentiment intérieur » dont parle Erving Goffman.

### **Dire « je » et la position de l'indigène**

Si ma position d'anthropologue indigène me mène à collecter des données qui sont des situations ordinaires, des conversations, je suis « un[e] des act[rices] du jeu social que j'étudie » au sens fort du terme.

« Constater que le chercheur est un des acteurs du jeu social dont il s'est donné la tâche de rendre compte, de mettre en évidence la cohérence, de définir les règles, permet de traiter l'enquête elle-même comme un terrain d'investigation ; la manière dont l'ethnologue est “produit” en acteur, les transformations dont sa position est le cadre, les relations dans lesquelles il est impliqué font partie de l'univers social étudié et sont élaborées par le mode de communication dont il construit les termes<sup>77</sup>. »

J'ai donc, à plusieurs reprises, cherché à comprendre la place qui m'était attribuée par celles et ceux avec qui je parlais, comme Jeanne Favret-Saada et Gérard Althabe dans leurs enquêtes respectives. Je viens du village, mes parents et moi sommes né·e·s ici et avons un passé de relations sociales au village. Si le fait même que ma thèse s'attache à la « question »

---

<sup>75</sup> *Idem.*

<sup>76</sup> *Ibidem*, p. 271-272.

<sup>77</sup> Gérard Althabe, 1990, « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain », *Terrain*, n° 14, « L'incroyable ses preuves », mis en ligne le 17 juillet 2007, consulté le 21 novembre 2013. URL : <http://terrain.revues.org/2976> ; DOI : 10.4000/terrain.2976

des voisin·e·s montre l'importance de cette relation, je ne cesse de chercher dans mes connaissances d'arrière-plan ce qui affleure dans ce qui est dit là, maintenant. Au moment de la rédaction, j'ai choisi d'écrire à la première personne afin de restituer ces connaissances au lecteur, le passé enfoui<sup>78</sup>, le jeu des positions.

### **Le magnétophone et le carnet de terrain**

J'ai enregistré les situations, interactions et conversations avec un magnétophone, ou plus exactement un « enregistreur numérique<sup>79</sup> » que je nomme parfois de son nom « l'enregistreur Tascam<sup>80</sup> » ou « l'enregistreur de paroles<sup>81</sup> ». Chez Hannah, je le plaçais au centre de la table ou sur la tablette du déambulateur ; parfois, elle m'aidait à lui trouver une place. On postule souvent que l'enregistrement modifie la présence et les paroles des interlocuteur·rice·s. Ayant réalisé des films documentaires de création (et donc ayant enregistré son et image), je rectifierais ce jugement hâtif pour apporter deux précisions :

- l'interaction entre l'anthropologue et l'interlocuteur·rice, déjà, définit la teneur de la situation ; ma présence, notre co-présence, fabrique le moment en cours, pas uniquement le magnétophone,
- poser l'enregistreur et le tenir ou le placer *là*, sans le masquer, très volontairement, rend le moment acceptable et partagé ; la situation d'enregistrement est un accord. Très souvent, ce sont les anthropologues ou les cinéastes qui anticipent le fait qu'être présent·e avec du matériel d'enregistrement va créer une présence maladroite des personnes filmées ou des interlocuteur·rice·s, alors que l'inverse est vrai : parce que j'ai une certaine présence *avec* le matériel qui est la même que ma présence *avec* les personnes (assumée dans l'interaction comme « présence avec »), la situation n'est pas modifiée mais créée dans ces conditions.

J'ai enregistré non seulement les paroles mais les moments : remonter le couloir de l'EHPAD avec Hannah, allumer l'enregistreur dans la cuisine à l'heure du thé alors que je viens

---

<sup>78</sup> Voir le « retour du refoulé » en note 5 ci-dessus, et dans Pierre Bourdieu, 2004, *Esquisse pour une auto-analyse*, éd. Raisons d'agir, Paris, p. 82-84, où le sociologue reprend légèrement différemment, à quelques mots près, les réflexions du *Bal des Célibataires*.

<sup>79</sup> Le magnétophone supposait l'enregistrement du son sur une bande magnétique aujourd'hui disparue et remplacée par une carte mémoire.

<sup>80</sup> Qui s'avère être la marque de l'enregistreur. J'utilise le modèle Tascam DR-40.

<sup>81</sup> Bernard Traimond, 2008, *L'Anthropologie à l'époque de l'enregistreur de paroles*, éd. William Blake and co., Bordeaux.

à peine d'arriver. Je n'enregistre donc pas que les propos mais toute la situation d'interaction, en de longues prises.

L'enregistreur est un modèle Tascam qui, loin d'être aussi bon qu'une prise de son avec un microphone séparé, n'est pas pour autant un « dictaphone ». La qualité sonore des enregistrements me permet de réécouter les moments avec leur « relief » pour ensuite le transcrire. Comme les notes de carnet de terrain de Favret-Saada, ils me donnent la possibilité de « réhalluciner les événements<sup>82</sup> ». Bien sûr, ce n'est pas parce qu'ils sont enregistrés que les moments sont plus « réels » que des notes. Ils sont des fragments qui nécessitent et révèlent, comme les notes écrites, autant de traduction pour accéder à ce que le moment vécu contient. Si Gérard Althabe suggère de se donner pour « perspective » de « ne plus détruire le vécu, mais le conserver<sup>83</sup> » et qu'il croit aux « moyens techniques » que sont les « magnétophones » et la « caméra<sup>84</sup> » pour réaliser ce projet, traiter les enregistrements obtenus comme du vécu « tel quel » et non comme « traces<sup>85</sup> » relèverait d'un certain positivisme<sup>86</sup>. Les fichiers audio sont des inscriptions<sup>87</sup>, des matières sonores fragmentaires. Il est donné à l'anthropologue de pouvoir les réécouter, pour retranscrire les propos, conversations et paroles et constitue un outil précieux pour l'analyse des pratiques langagières. Employé comme je l'ai utilisé, il permet de se (re)figurer la situation ordinaire dans son ensemble, mais le son ne peut se substituer à elle. Il est son enregistrement.

Dans le corps du texte, toute parole enregistrée est mise en italique. C'est le cas notamment du son. S'il est placé entre guillemets et en italique, cela signifie qu'il provient de l'enregistrement. S'il est placé au sein du texte sans guillemets et sans italique, c'est qu'il est repris par moi-même, en tant que narratrice. De même, pour la voix intérieure de l'anthropologue : qu'elle soit une voix intérieure sur le terrain ou une voix intérieure au moment de l'écriture, elle n'est pas placée entre guillemets, mise au rang, plutôt, de texte fabriqué par l'auteure. Les propos et paroles des interlocuteur·rice·s placé·e·s au discours indirect ou sans guillemets, quant à eux·elles, ne sont pas enregistrés et proviennent du carnet de terrain, écrits de mémoire après-coup.

---

<sup>82</sup> Jeanne Favret-Saada, 1990, « Être affecté », *Gradhiva*, n°8, p. 6.

<sup>83</sup> Gérard Althabe, *op. cit.*, p. 383.

<sup>84</sup> *Idem.*

<sup>85</sup> J'emploie volontairement ce mot en ce qu'il introduit le paradigme indiciaire dont je me sers et qui sera développé ci-après.

<sup>86</sup> Althabe n'était lui-même pas dupe à ce sujet. Il citait pourtant peu les paroles de ses interlocuteur·rice·s, tout en procédant à « l'enregistrement généralisé ». Voir Bernard Traimond, 2012, *Penser la servitude volontaire. Gérard Althabe, un anthropologue de notre présent*, éd. Le Bord de l'eau, Bordeaux, p. 167 notamment.

<sup>87</sup> Même virtuel, le son s'inscrit sur un support, d'où le terme d'inscription.

L'usage du carnet de terrain me permet notamment de consigner mes émotions quant à des situations, notes qui me servent ensuite lorsque je rédige la thèse. Parfois, ce que je vis avec *mes* interlocuteur·rice·s me rend mutique. Pendant quelques jours, je pense continuellement à ce que nous avons vécu et à la façon de parler, à la manière de dire. J'ai ressassé des jours et des nuits certaines paroles, telles que : « *que de discipline* », « *tant de discipline* », « *il faut en passer par là, Michèle* ». Cela signale à mes yeux leur caractère d'anomalies, mais me permet aussi de réfléchir, par le ressassement, à une forme d'écriture qui rende compte de la manière dont ces anomalies m'apparaissent et comment elles me touchent. On notera d'ailleurs que j'emploie la répétition pour faire sentir au lecteur l'anomalie qu'elles constituent. Par la répétition, le ressassement trouve une forme qui exprime mon inquiétude et qui permet aussi de se pencher, avec le lecteur, de manière critique, sur ce que ces paroles disent sans dire. Le ressassement est la forme de la hantise, et travaille au sein du texte la question de l'implicite.

Par ailleurs, j'emploie une narration à la première personne, en disant « je ». Par la focalisation interne et un texte à la fois subjectif et réflexif, je tente de donner à voir au lecteur le processus de recherche. En le partageant avec lui, il devient à part égale celui qui fabrique le sens du texte.

### **De singularité en singularité**

Je n'ai pas uniquement choisi de dire « je », mais mis au point une forme de mise en récit du terrain et de son analyse afin de rendre difficile toute « universalisation » des situations, ou en tout cas de généralisation qui viendrait recouvrir la singularité des personnes, des situations et de ce qui est vécu.

Mon travail n'a aucune vocation finale à l'universalité. Hannah n'est pas généralisable. Hannah est Hannah. Elle est la personne, l'héroïne de mon enquête anthropologique et non « la personne âgée », la catégorie, ou faisant partie d'un échantillon, d'une cohorte, d'un panel censé représenter « la personne âgée » au grand âge pour une recherche où l'on travaillerait sur la personne âgée en milieu rural.

Si l'anthropologie inductive fait un travail auprès d'interlocuteur·rice·s singulier·e·s, elle induit qu'il en est de même pour d'autres et, dans son mouvement de généralisation, absorbe la singularité. Pour ma part, aujourd'hui, je m'inscris dans une épistémologie allant de singularité en singularité qui aurait pour but de produire du singulier pour aboutir à (voir) (créer) de l'universel. Si Hannah est Hannah, singulière, elle ne doit selon moi à aucun moment être prise dans un biais qui la généraliserait. Il en va de même pour l'ensemble de *mes* interlocuteur·rice·s.

Dans une perspective aristotélicienne, le philosophe Giorgio Agamben suggère de penser par « paradigmes ». Selon lui, « le statut épistémologique du paradigme ne devient clair que si on comprend, en radicalisant la thèse d'Aristote, que celui-ci remet en question l'opposition dichotomique entre le particulier et l'universel » et propose une forme de pensée paradigmatique en ce qu'il nous « présente une singularité qui ne se laisse pas réduire à aucun des deux termes de la dichotomie<sup>88</sup> ». Giorgio Agamben dresse les traits de cette épistémologie : « le paradigme », écrit-il, « est une forme de connaissance ni inductive ni déductive, mais analogique, qui procède de singularité en singularité<sup>89</sup> ». Chose à côté de chose, c'est la méthodologie de la mise en série qui refuse la mise en opposition du singulier et de l'universel.

Pour mon terrain, cela m'a été capital. Hannah n'est pas « la personne âgée » ou « les personnes âgées ». Bien sûr, elle est une personne âgée parmi les personnes âgées. Mais elle n'est pas toutes les personnes âgées. La pensée paradigmatique tient à préserver cette non-appartenance à l'ensemble généré par l'exemple. En choisissant un exemple, on extrait d'une série de phénomènes singuliers celui qui sera le plus à même de représenter les autres. Mais Giorgio Agamben précise ce fonctionnement paradigmatique de l'exemple : pour lui, l'exemple, c'est ce qui, en s'extirpant de la série qu'il représente, présente son absolue singularité *en même temps* qu'il vaut pour les autres. Et j'ajouterais : c'est *en tant qu'*il est absolument et irréductiblement lui-même qu'il vaut pour les autres. Tout en les représentant par le jeu par lequel il est choisi comme exemple et par lequel il s'avance sur la scène des idées (au nom de la série de phénomènes qu'il représente) il leur est irréductible.

Le paradigme comprend deux expressions : « *en même temps que* » (le principe de simultanéité et d'individuation) et « *en tant que* » (la question du valoir et de l'analogie). C'est en même temps qu'Hannah est elle-même et qu'elle vaut pour les autres, tout en leur restant irréductible. C'est en présentant son absolue singularité qu'un exemple vaut pour toute la série. Hannah est Hannah. Ce qu'elle vit parle de ce que vivent les autres personnes âgées, mais en tant qu'elle est elle-même, résolument<sup>90</sup>.

---

<sup>88</sup> Giorgio Agamben, 2008, *Signatura rerum. Sur la méthode*, éd. Vrin, coll. Textes philosophiques, Paris, p. 21.

<sup>89</sup> *Idem*.

<sup>90</sup> C'est aussi pour cela que j'ai choisi l'écriture inclusive. Lorsque je parle de deux personnes du village où il est question d'un homme et d'une femme, l'écriture inclusive permet de ne pas réduire les singularités. Je présente plus loin le modèle d'écriture inclusive auquel je me réfère.



## Un récit littéraire non-chronologique

Cette méthode, travailler par « paradigmes », travailler de « singularité en singularité<sup>91</sup> », m'a conduite à des choix narratifs particuliers. Le choix des faux prénoms, essentiel, s'est doublé d'une mise en récit du terrain. Dans ce récit, je suis au village et rends visite à *mes* interlocuteur·rice·s, voisin·e·s, vit avec eux·elles. Les situations sont narrées au présent. Elles sont l'unité première, la matière ethnographique à analyser et la matière à lire.

Pour les organiser, je l'ai signalé maintes fois, j'ai opté pour le récit de l'enquête. Mais celui-ci est effectué de manière non-chronologique. Car écrire les situations et faire d'elles, presque, la seule matière de la thèse, exigeait tout de même de rendre perceptible ce qui y était vécu et la raison pour laquelle je les avais choisies. D'ailleurs, la non-chronologie n'est pas venue sans raison, elle s'est imposée. Par le terrain long, par le besoin que j'avais de faire comprendre au lecteur ou à la lectrice des données antérieures à la situation. Dès lors, c'est le flashback qui s'est instauré comme figure à même de faire revenir des savoirs antérieurs pour les lecteur·rice·s et comme manière de respecter le choix des « situations » comme matière première et par extension comme unité dramatique.

Quand Hannah s'est retrouvée en maison de retraite, quand j'ai commencé à écrire ce qu'elle vivait dans une chambre d'EHPAD avec une fenêtre obstruée, quand j'ai rédigé nos longues traversées des couloirs d'un étage du bâtiment avec son déambulateur, il m'est apparu que ce que je savais d'elle au village, sa persistance à lire près de la fenêtre ou faire des promenades dans la rue principale et le chemin de derrière, tout cela venait éclairer ce qu'elle vivait sur le moment : déception, lutte, habileté. Tout ce qui est vécu ne l'est que si l'on a connaissance des événements précédents.

Le récit littéraire, avec ses flashbacks, vient les restituer. La fragmentation laisse aussi penser au lecteur et à la lectrice que c'est à lui-même ou à elle-même de se rendre compte de ce qui est expérimenté. La fragmentation laisse voir le temps long de l'enquête, par le fait de faire revenir un fragment du passé. Mais en le faisant revenir sur le mode du flashback, c'est-à-dire au présent, le récit met aussi celui qui lit dans une forme d'attention à ce qui lie les deux fragments entre eux. Il fait primer l'association, et exige du lecteur qu'il soit actif dans la composition non point du récit mais de sa compréhension du récit, et par extension (c'est l'intention du moins) de ce qui est vécu tantôt par Hannah, Élisée, Marguerite et les autres. En somme, le récit non-chronologique fait primer les situations et leur présent, quand bien même elles ne seraient pas racontées dans l'ordre. Il produit, à son échelle et à sa manière, quelque

---

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 34.

chose de la méthode paradigmatique décrite un peu plus haut : il respecte l'absolue singularité des moments, tout en donnant à voir que ce n'est qu'en les pensant ensemble qu'ils vont s'éclairer les uns les autres<sup>92</sup>.

Enfin, si j'ai opté pour le récit de l'enquête et fait le choix d'user du paradigme narratif, c'est notamment pour produire une certaine distance envers la manière dont le savoir est produit en anthropologie. Il y a la question de l'anthropologie « par le bas » et la manière dont elle restitue les « savoirs assujettis », certes, mais aussi la question du récit de l'enquête et la manière dont cette dernière elle-même produit du savoir. Dans les années 1960, tant chez les anthropologues que chez les historiens (de la micro-histoire, en Italie, notamment) il s'agissait de penser de nouvelles formes narratives à même de rendre compte de la recherche. Ainsi que le confie Carlo Ginzburg :

« Avant de commencer à écrire *Le Fromage et les Vers*, j'avais cogité longtemps sur les rapports entre hypothèses de recherche et stratégies narratives. [...] Je m'étais proposé de reconstruire le monde intellectuel, moral et imaginaire du meunier Menocchio à travers la documentation qu'avait produite ceux qui l'avaient envoyé au bûcher. Un tel projet, par certains aspects paradoxal, pouvait se traduire en un récit capable de transformer les lacunes de la documentation en une surface lisse. Il le pouvait, mais évidemment il ne le devait pas : pour des raisons qui étaient à la fois d'ordre cognitif, éthique et esthétique. Les obstacles qui se dressaient contre cette recherche appartenaient à la documentation, et ils devaient faire partie du récit ; tout comme les hésitations et les silences du protagoniste face aux questions de ses persécuteurs – ou face aux miennes. De cette manière, les hypothèses, les doutes, les incertitudes faisaient partie du récit ; la recherche de la vérité faisait partie de l'exposition de la vérité atteinte (nécessairement incomplète). Pouvait-on encore définir ce résultat comme de "l'histoire narrative" ?<sup>93</sup> »

En narrant à la fois les hypothèses au sujet du document et sa confrontation avec l'archive, Ginzburg fait date dans l'historiographie en proposant d'user du paradigme narratif pour narrer *l'enquête* autour des documents. C'est d'ailleurs ainsi que l'historien a cherché à dépasser « l'effet de réel » recherché par Roland Barthes et lui préférer le terme d'« effet de

---

<sup>92</sup> En cela, le paradigme aristotélien comme agambenien est pour partie dialectique.

<sup>93</sup> Carlo Ginzburg, « Microhistoire. Deux ou trois choses que je sais d'elle », in *Le Fil et les Traces. Vrai, faux, fictif*, éd. Verdier, Paris, 2010, p. 384-385.

vérité ». Selon Bérenger Boulay, l'historien aurait commencé dès le texte « Description et citation » à s'intéresser aux « procédés littéraires par lesquels un historien parvient à faire percevoir comme réels les événements qu'il raconte, en produisant un effet de vérité<sup>94</sup> », tout en précisant qu'il était capital, pour Carlo Ginzburg, de faire un tel récit afin de présenter au lecteur les traces ou les preuves qui les fondent, tout en montrant le processus de questionnement et de mise en récit du document :

« Carlo Ginzburg attire [...] l'attention sur la nécessité de ne pas séparer les narrations historiographiques des recherches qui les fondent. Car la plupart des récits portent traces des “problèmes concrets liés aux sources et aux techniques de recherche”, que les historiens se posent dans leur travail. [...] C'est pourquoi, à la suite de Marc Bloch qui enjoint aux historiens de donner à leurs lecteurs le “spectacle de la recherche, avec ses succès et ses traverses”, Carlo Ginzburg considère que “les obstacles rencontrés dans la recherche sous la forme de lacunes ou de distorsion dans la documentation doivent faire partie du récit”<sup>95</sup>. »

### **Co-présence du lecteur et anthropologie de la rencontre**

Sur le terrain, avec moi, le lecteur de ma narration de l'enquête est amené à voir comment je procède. Il me regarde « faire », entrer en relation, voisiner, « me débrouiller<sup>96</sup> ». Il est mis en intimité avec ma manière de faire. Je rends compte de l'enquête « pas uniquement pour [le] convaincre » mais aussi pour « l'associer à l'enquête<sup>97</sup> ». Ainsi, comme la fragmentation, faire le récit de mes interrogations, de mes émotions, sur le présent et après-coup, tend à l'inviter à se saisir par lui-même de ce qui me travaille et me questionne. La focalisation interne, les confidences à la première personne, ajoutées à la fragmentation, conduisent donc le lecteur à éprouver le processus par lequel la connaissance du terrain est produite.

Cela me permet aussi de montrer la relation que j'entretiens avec *mes* interlocuteur·rice·s. Je réalise une anthropologie de la rencontre. Je présente le terrain dans la relation intersubjective qu'est la rencontre. Dans sa présentation de l'ouvrage *Je et Tu* de Martin

---

<sup>94</sup> Bérenger Boulay, 2011, « Un nouveau discours de l'histoire », *Critique*, n° 769-770, « Sur les traces de Carlo Ginzburg », Les Éditions de Minuit, Paris, p. 559.

<sup>95</sup> *Ibidem*, p. 561-562.

<sup>96</sup> Je paraphrase ici la question posée par Jean Rouch et Edgar Morin au début de *Chronique d'un été*.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 562.

Buber, Robert Misrahi souligne l'importance de la rencontre chez le philosophe et signale qu'il en va d'une « décision radicale », un acte qui désigne « le mouvement intuitif de se tourner vers autrui » :

« “Toute vie véritable est rencontre”. Mais celle-ci n'est pas un événement empirique, le simple croisement de série causales et de “hasards”. Elle est un acte. Elle est l'acte simultané et réciproque de deux consciences qui, dans le face à face, s'engagent activement à l'égard de l'autre. [...] Et cet acte [...] n'est pas le fruit d'un processus temporel ou d'une élaboration réflexive. Il est, comme le dit très précisément Buber, une *décision*. Une décision radicale dont nous savons déjà qu'elle est le mouvement intuitif de se tourner vers autrui. [...] [C]hacun affirme l'autre dans une reconnaissance immédiate et désintéressée. [...] La rencontre est l'acte immédiat par lequel surgit la présence. La réalité de l'autre surgit avec éclat parce qu'il entre dans la présence. [...] Et Buber relie cette présence forte de l'autre conscience à l'expérience partagée du temps vécu : la rencontre se fait au présent, dans le temps présent. C'est même la rencontre active qui crée, avec la présence de l'autre, la réalité du temps comme présent<sup>98</sup>. »

Sur le terrain, avec *mes* interlocuteur·rice·s, par mes choix narratifs, avec les lecteur·rice·s, je tente d'affirmer combien être présent fabrique une « expérience partagée du temps vécu » extrêmement forte, dans laquelle la reconnaissance de l'autre est première, et de signaler que le « face à face » est un « engagement actif » à l'égard de l'autre. De plus, en redonnant à lire les situations sur le terrain comme des rencontres, cela me permet d'inviter le lecteur dans cette anthropologie du quotidien où je peux tout aussi bien me trouver en train de boire la Ricoré à l'heure du thé avec Hannah, que croiser C. à sa fenêtre donnant sur la rue et l'interroger sur son départ proche en maison de retraite. Enfin, cela me permet de travailler à partir des anomalies qui surgissent dans l'ordinaire. Il s'agit de les repérer, comme dissonances, dans ce que je vois, dans le langage ordinaire. À la manière du paradigme indiciaire chez Ginzburg qui, dans son travail autour des archives de l'Inquisition, témoignait d'une « volonté d'être attentif aux inflexions les plus subtiles, des discours, aux nuances les plus perceptibles dans les différents usages d'un même mot, aux petites anicroches qui viennent troubler, ne fut-

---

<sup>98</sup> Robert Misrahi, 2012, « Martin Buber, philosophe de la relation », in Martin Buber, *Je et tu*, éd. Aubier, coll. Philosophie, Paris, p. 17-18.

ce qu'un instant, la mise en scène bien ordonnée de la procédure<sup>99</sup> », mon travail consiste pour partie à rechercher et narrer les anomalies, dans le cadre d'une anthropologie attentive aux pratiques langagières et à l'engagement de l'anthropologue sur le terrain.

---

<sup>99</sup> Pedro Cordoba, 2011, « Les formules de la peur. Carlo Ginzburg, *Peur, révérence, terreur. Quatre essais d'iconographie politique* », *Critique*, n° 769-770, « Sur les traces de Carlo Ginzburg », Les Éditions de Minuit, Paris, juin-juillet 2011, p. 464.

## Organisation du manuscrit de la thèse

Dans une première partie, la thèse s'attache à la vie en institution de *mes* interlocuteur·rice·s. Elle commence avec une visite à Hannah, que nous trouvons depuis peu en maison de retraite. Les situations s'attachent à analyser les moments vécus et le quotidien de *mes* interlocuteur·rice·s en hébergement collectif. Je les vois découvrir cet univers avec un étonnement singulier. Par quelques retours en arrière ou *flashbacks* au village, je tente de faire comprendre ce qu'ils·elles traversent et comment chacun·e, dans leurs parcours, a décidé d'y entrer. À chaque chapitre ou sous-chapitre, on découvre un·e nouvel·le interlocuteur·rice, dans l'optique de conserver l'unité dramatique des « séquences », ainsi que je l'ai signalé dans l'introduction méthodologique. L'étude et la narration rapprochées de ce qu'ils·elles vivent et de ce qu'ils·elles me disent, les situations que je vis sur le terrain avec eux·elles, l'attention à leur façon de parler, à des anomalies, laissent entrevoir le monde « parodique » que constitue l'EHPAD pour eux·elles, et la manière dont l'institution entend prendre en charge les vies de ceux·celles qu'elle ne cesse de considérer comme « personnes âgées ». En reprenant les travaux de Goffman sur l'institution totale, on y découvrira un nouveau sens de « totalitaire », qui rend compte de ce que traversent ceux·celles dont les vies s'y déroulent (I. Une vie parodique).

Dans une seconde partie, je reviens au village, au début de l'enquête. J'observe cette fois ma propre manière de voisiner avec *mes* interlocuteur·rice·s, afin de montrer une certaine teneur des relations sociales au village à laquelle ils·elles sont attaché·e·s. C'est également dans ce présent que Hannah, Élisée et Marguerite, Jean et Jeanne reçoivent, pour la première fois, des aides médicales et ménagères à domicile. Pour rester vivre à la maison au grand âge, ils ont en effet contractualisé un certain nombre d'aides pour les tâches de la vie quotidienne, tout en recevant au village des aides informelles, d'ami·e·s, de parent·e·s et de voisin·e·s. Les deux, parfois, s'interpénètrent, et laissent voir les ressources dont disposent *mes* interlocuteur·rice·s pour rester chez eux·elles

Si, comme on l'a vu avec Bernard Ennuyer, le maintien à domicile est soumis à des conditions, il en va de même pour les aides sociales. J'ai observé et étudié comment *mes* interlocuteur·rice·s qui ont vécu toutes leurs vies de peu de ressources dans ce village paysan, ont perçu le fait de se faire aider. Parfois, les aides contractualisées ne sont pas « utiles » ou « données » à ceux qui les demandent sans violence, ainsi que nous le verrons dans un sous-chapitre dédié à l'étude d'un dispositif de secours contractualisé nommé « Présence Verte ».

En même temps, *mes* interlocuteur·rice·s au village avaient connu l'entraide entre voisin·e·s, que ce soit au travail ou pour les morts et enterrements, et ce passé proche travaillait, je le sentais, la manière dont ils·elles acceptaient ces aides formelles. C'est ce que la dernière sous-partie tente de faire ressurgir de nouveau, dans le récit de la mort de Jean et Jeanne en maison de retraite. J'y étudie comment rester « mourir à la maison » se trouve confronté à des décisions qui sont prises à l'encontre de ce désir. Dans le cas de Jean et Jeanne, entre leur souhait de rester vivre à la maison et d'y mourir, et le récit par leurs enfants de leurs morts, un décalage naît, qui rend compte avec violence de ce qu'ils·elles ont pu vivre et expérimenté dans leur fin de vie. Pourtant, comme Hannah ou Marguerite plus tard, Jean et Jeanne vivaient non pas leurs derniers jours mais simplement leurs vies (II. Rester vivre à la maison au grand âge).

## Note sur l'écriture inclusive

J'ai choisi d'utiliser le point médian pour les noms, adjectifs et participes passés pour faire apparaître le féminin et le masculin. Par exemple : « *mes* interlocuteur·rice·s ».

Certains noms ou adjectifs étant trop complexes à lire, j'ai opté pour la répétition du mot au féminin et au masculin, séparée par un simple point médian. Par exemple, « vieux » devient « vieux·vieilles » (plus facile à lire que « vi·eux·eilles »).

De plus, à chaque fois qu'un « ils » au masculin pluriel viendrait normalement remplacer un groupe de personnes dans lequel se trouvent *et* une femme *et* un homme, j'ai choisi de le signifier en écrivant par exemple « il et elle mangent ». Ce choix est respecté lorsque je parle d'un groupe d'interlocuteur·rice·s précis·es de mon enquête. Élisée et Marguerite ne sauraient devenir « ils », mais sont bel·le·s et bien il et elle, à savoir deux personnes à appréhender dans leur singularité.

À l'inverse, lorsqu'un groupe de personnes ne contient que des hommes ou que des femmes, je conserve l'accord de genre afin de montrer la non-mixité de ces groupes. Par exemple, « les infirmières » lorsque je constate que ce ne sont que des femmes qui exercent ce métier, soit à domicile, soit dans l'établissement (à noter que s'il y avait un infirmier, j'aurais opté pour l'écriture inclusive).

Enfin, comme l'écrivent les féministes, il ne faudrait cependant pas confondre sexe et identité de genre. Aucun·e de *mes* interlocuteur·rice·s ne m'a signalé de genre précis ou autre auquel il me fallait les genrer, j'ai donc conservé leurs genres et pronoms usuels.





Première partie

## I. UNE VIE PARODIQUE



*Mes* interlocuteur·rice·s ont 89 ans et plus. Ce groupe d'interlocuteur·rice·s s'est constitué sur le terrain, alors que je commençais mon enquête en m'installant pour un temps long au village. Élisée, Marguerite, Hannah, Jean et Jeanne entrent dans ce que le sociologue Vincent Caradec nomme « l'épreuve du grand âge<sup>100</sup> ». Je constate cependant, qu'avant même de vivre cette épreuve, une autre leur est proposée : celle de finir leurs vies en Établissement d'Hébergement pour Personnes Âgées Dépendantes. Il y a encore quelques mois, ils·elles vivaient tou·t·e·s chez eux, à Carrère. Ils·elles se faisaient aider à domicile, ils·elles vivaient dans leurs maisons, celles où souvent ils·elles étaient né·e·s, et j'étais chez moi, je faisais l'enquête, nous voisinions. En 2016, Hannah est partie en maison de retraite, suite à un moyen séjour à l'hôpital. Elle était la troisième personne de l'enquête à quitter le village, parmi les nombreux·ses habitant·e·s à qui cela était arrivé auparavant. Puis d'autres ont suivi. Le terrain s'est alors déplacé et j'ai commencé à leur rendre visite en EHPAD. Cette partie rend compte de ce moment de l'enquête. Dans un premier temps, je rends visite à Hannah, et on découvre peu à peu de nouveaux·elles interlocuteur·rice·s qui y sont arrivé·e·s entretemps. Avec la notion de « vie parodique », cette première partie entend reprendre à son compte les recherches d'Erving Goffman, puis celles d'Iris Loffeier, sur l'institution totale, afin d'analyser la vie vécue en institution par *mes* interlocuteur·rice·s.

Dans un premier chapitre, cette vie parodique se vérifie par l'organisation de la maison de retraite, les activités proposées à mes interlocuteur·rice·s, mais aussi par la disposition spatiale et matérielle des couloirs. Les lieux et leur organisation constituent la base sous-jacente du premier chapitre, où je montrerai combien ils sont faits principalement pour les soignant·e·s et les personnel·le·s, et ce aux dépens de ceux·celles qui y vivent. Il en résulte un dessaisissement vis-à-vis de l'environnement quotidien que mon récit intersidéral, avec la métaphore du voyage spatial, entend faire saisir dans toute sa violence (1. Le voyage intersidéral).

Dans un deuxième chapitre, où Marguerite et Élisée font leur apparition dans le récit, c'est la dimension abstraite de la maison de retraite qui est soulevée, tant dans leur façon de percevoir l'emploi du temps quotidien, les règles de l'EHPAD et la vie en collectivité, que dans leur manière de vivre cela au quotidien. En effet, que ce soit pour la discipline générale et les règles de bien-être implicites telles que la douche ou l'heure des repas, je les sens soumis à un rythme ou une forme de vie qui ne leur convient pas et à laquelle il et elle ne peuvent se soustraire. Là où l'institution, justement, leur demande de « s'adapter », je tente de voir, avec

---

<sup>100</sup> Vincent Caradec, *op. cit.*

mes connaissances d'arrière-plan, et par le fait que je les côtoie depuis longtemps, combien l'EHPAD ne tient pas compte de leur vie antérieure et postule une même vie pour chacun, faite d'horaires, de règles et de lieux qui miment une vie qui leur semble factice (2. Une entité abstraite).

Dans un troisième et dernier chapitre, les activités ludiques ou les sorties hors de l'établissement qui visent à divertir les résident·e·s, se trouvent de nouveau au centre des situations étudiées. C'est à partir d'elles que je mobilise pour la première fois, en accord avec les données du terrain, les notions de parodie et de faux-semblant. En reliant les thèses de Goffman sur « l'institution totale » à celles d'Iris Loffeier au sujet des « spectres » de l'institution, je parviens à saisir plus finement comment il est possible, pour Marguerite et Élisée, de percevoir l'EHPAD où il et elle sont comme un lieu disciplinaire. Dans un même mouvement, cette partie entend saisir la « vie parodique » que constitue l'EHPAD pour eux·elles, tant de leur point de vue qu'en la mettant en perspective avec la manière dont l'institution entend prendre en charge les vies de ceux·celles qu'elle ne cesse de considérer à travers la catégorie de « personnes âgées », modelant l'EHPAD comme un monde sur mesure à partir d'*a priori* liés à cette catégorie (3. Un univers fait pour eux).

## 1. Le voyage intersidéral

### A. Visite à Hannah

#### « *Tu es arrivée quand ici ?* »

Je rends visite à Hannah qui est depuis peu en maison de retraite. Je la trouve dans sa chambre avec Simone, son amie, qui est venue la voir. C'est le jour du culte à la maison de retraite. Nous passons l'après-midi toutes les trois. Au fur et à mesure que le temps passe, je constate que les relations entre les deux amies ont quelque peu changé. Mais pour l'instant, elles semblent lancées dans une de leurs discussions-fleuve rebondissant de péripéties en péripéties, dans lesquelles elles s'accordent et vérifient leur connivence.

Simone raconte une histoire qui lui est arrivée récemment, elle a trouvé un homme au milieu de son salon et la discussion tourne autour des cambriolages puis bifurque sur le thème du vol dans les magasins d'alimentation, « *les vols chez Leclerc commis par certaines femmes [...]* ». Je les écoute échanger sur *ces femmes* qui font des larcins, je n'ai pas grand-chose à dire tant mes pensées sont à l'opposé.

Sur un ton de l'explication savante, Simone précise, au cas où nous serions dupes, que ce ne sont pas seuls les pauvres, les mal-nés, les sans situation qui volent. Écarquillant les yeux, relevant les plis du front de façon horizontale, avec un petit sourire en coin elle nous envoie en partage l'apport de ses savoirs (connaissances) sociologiques : « *oui mais y'a des gens très très bien qui sont voleurs, hein ?* », ajoutant de la sorte une complexité à ce sujet des vols en épicerie. Lorsqu'elle dit « *des gens très bien qui sont voleurs* », j'imagine là des gens de bonne famille qui porteraient un stigmate invisible depuis la naissance, un genre de petite excroissance qui les doterait d'une capacité innée à être voleurs. Certaines personnes, considérées comme faisant partie d'une catégorie de gens « *très bien* » c'est-à-dire issues de bonne famille, ayant une bonne situation, seraient non pas des voleurs au sens commun de « voleur », être un voleur, mais des gens dont on reconnaîtrait une capacité innée à « être voleur ». C'est-à-dire que les gens très bien ne sont pas des voleurs tout court et auraient plutôt cette chose qui tiendrait du registre du vice ; ils *sont voleurs* et non ils sont *des voleurs* qui rejoindrait, dans ce cas, la catégorie en question des « voleurs ». Seule Hannah répond sur le ton évident de l'acquiescement, « *mais bien sûr !* ». Simone maintenant délaisse le ton des savoirs, elle adopte un ton bas et *rusé* pour dire les ragots que lui avait racontés, en son temps, l'épicier O. Elle

nous dit que nous en serions surprises, donnant ainsi le gage de la véracité à des vols commis. Simone fine observatrice saisit mon mutisme. Alors avec malice pour ré-introduire toutes les histoires de ces femmes qui volent à l'épicerie, celle de proximité, disposée en rayons, qui a l'air d'une supérette, elle me demande : « *avez-vous connu O., Michèle, une petite épicerie ?* » Hannah avec promptitude répond avant moi, d'un lever d'épaules ample pour dire à Simone le grotesque de sa question. J'acquiesce les lèvres en forme de bec de canard avec un mouvement de tête et d'épaules qui singent l'évidence, et rassurée par ma connaissance d'arrière-plan Simone continue : « *il m'a raconté quelques anecdotes, vous en serez, surprises* » insinue-t-elle, « [...] *et les filles (les vendeuses, dit d'un ton condescendant) elles le disent aussi chez Leclerc elles disent aussi* ». Face à Hannah, Simone sur mon côté droit, je suis cernée, emprisonnée, je ne participerai pas, je ne participerai pas pensais-je, je sur-joue l'indifférente, j'écoute, après tout je les sens inspirées, Hannah rebondit sur les dires de son amie, passe au-dessus de sa voix sur le ton de l'indignation « *et des femmes dont le mari avait un poste (c'est-à-dire un travail, une situation) et qui se permettaient de voler chez O., tu vois ?* ».

Je m'ennuie et j'angoisse, je ne dis rien, je suis gênée par l'évidence des tons employés pour parler de vols commis par des femmes qu'obligatoirement nous connaissons et pourrions reconnaître si elles étaient citées ou davantage contextualisées. Les connaissances d'arrière-plan me font parfois mal vivre mon expérience d'anthropologue indigène. De plus, je ressens une appréhension, je ne sais pas pourquoi, car je sais aussi que les noms ne seront pas cités. Pourtant je souffre de la conversation au sujet des vols de femmes dont le mari a un poste quelque part. Surgit dans ma pensée l'idée que lui seul ramène un salaire au foyer et qu'elle est celle qui fait les courses avec une partie de la paye salariale, en qualité de femme au foyer. La précision devient pour moi insupportable, je leur fausse compagnie physiquement et intellectuellement, je me mets en retrait, je les regarde je ne dis pas un mot, aucun geste si ce n'est que je suis tendue. J'écoute et je prends en pleine figure le « hein », le « tu vois », sans broncher. Je ne peux pas dire, ou n'ai pas le courage de dire à *mes* interlocutrices que je suis solidaire des femmes qui volent dans les alimentations. Alors je souffre, ma figure porte les traits de l'anxiété, la ride au milieu de mon front fait un sillon gigantesque, je le sens, j'angoisse car je ne suis pas en accord avec moi-même, mon exercice d'anthropologue sur mon enquête me pèse, je sens que je louvoie, mon courage prompt à la critique me manque, je sens les limites que je supposais à la démarche tout au moins la mienne, celle d'indigène et d'anthropologue indigène, je sens apparaître un point douloureux dans mon estomac, le thorax empêche la régularité de ma respiration, je ferme la bouche pour desserrer mes mâchoires. Je le sais, je me heurte lamentablement dans mon for intérieur à mon aptitude à la critique des normes, je

censure mon point de vue, mon esprit batailleur : elle surgit ici même cette angoisse, je ne me donne pas l'opportunité de mettre en route ma façon de penser d'appréhender le sujet. Dire ce que je pense, amener un autre mouvement dans l'échange au beau milieu de mon travail d'enquête en prenant mon tour de parole, amener ma façon de penser au sujet des vols des femmes qui n'ont peut-être pas même un sou pour s'offrir une chemisette, une robe, un foulard, une pâtisserie en solo, ou peut-être même avaient-elles besoin ou envie d'adrénaline. Je me pose la question au sein même de la séquence d'interaction : « *Comment est-il possible de ne pas converser et comment pourrais-je rentrer dans le mouvement de la parole ?* ». Pourtant j'en avais passé des sujets, des thèmes, lors de nos conversations fleuves dans lesquelles nos divergences, nos accords et désaccords entretenaient les mouvements de la parole et des gestuelles en dehors de la parole qui nous permettaient de rebondir, commenter, entretenir la vivacité, la jeunesse, des sujets parfois surgissant comme des apparitions ou naissant en relation d'idées.

Je me réfugiais donc dans mon for intérieur, je le sais. Mais je dois rajouter quelque chose qui me tracasse : je ne suis potentiellement pas intervenue en raison de l'âge de *mes* interlocutrices. N'aurais-je pas été clémente parce que je considérais *mes* interlocutrices comme trop *vieilles* pour dire ce que j'avais à dire sur ces femmes qui volaient ? Et donc ma posture intellectuelle était, elle aussi, mise à mal par l'idée de ne pas exprimer des idées à cause de mon préjugé sur l'âge. Je me demandais, si l'âge des interlocutrices n'avait pas influencé le fait de ne pas avoir pris mon tour de parole dans les échanges sur le sujet. J'avais bien pensé un moment leur dire que je connaissais quelques jardins potagers vivriers travaillés par les femmes de paysan (comme l'on disait), appelées aussi "femmes au foyer", ou sur les papiers administratifs, "femmes sans emploi", qui cultivaient le long (au bord) d'un champ de longues lignes de carottes, betteraves, poireaux, haricots verts et autres selon les saisons et les goûts de chacune et qui, en quelques jours, se faisaient voler les légumes. Ici nous passions d'une jardinière courbée pour travailler le jardin en ligne à une jardinière désolée au regard de son potager récolté à sa place. Elle rentrait à la maison pour annoncer la mauvaise nouvelle, et il arrivait qu'on lui rétorque sans ménagement que c'était une mauvaise idée de faire le jardin là-bas, loin de la maison. Il avait d'ailleurs fallu qu'elle insiste auprès de son mari paysan pour obtenir cette ligne afin de la convertir en jardin vivrier.

Je les entends en arrière-fond, leur conversation suit son cours. Je décide de les interrompre, espérant clore enfin la thématique, je saisis l'occasion d'un interstice silencieux dans le flux de la parole et, passant du coq à l'âne, je glisse la question :



MOI. – *tu es arrivée quand Hannah ici, alors ?*

HANNAH. – *comment ?!*

MOI. – *t'es arrivée quand ici, Hannah ?* (Je reformule la question)

HANNAH. – *des ?!* (Toujours dans l'incompréhension)

MOI. – *Hannah tu es arrivée quand, ici* (j'articule outrageusement et je crie presque la question)

HANNAH. – *ha-a, ho-o* (elle a enfin compris) *je suis partie de la maison le 24 novembre, ça je me le rappelle, après y'en a eu tellement [...]*

Ma question est tellement hors sujet que je dois m'y reprendre à trois fois pour être comprise par *mon* interlocutrice. Sans prévenir, je casse le « principe de coopération » cher à Paul Grice, en passant du coq à l'âne ; ma voix n'est pas très assurée, consciente de la rupture introduite par ma question, je détruis le mouvement de la conversation en cours. Les deux interlocutrices sont dans un flux de paroles qui leur est très commun, elles parlent de connaissances d'arrière-plan et d'un thème qui les fait bavarder avec animation. Lorsqu'elle a enfin compris, Hannah me répond qu'elle ne se souvient pas de la date à laquelle elle est arrivée à la maison de retraite. En revanche, on remarquera qu'elle se souvient de la date à laquelle elle a quitté « la maison » : « *je suis partie de la maison le 24 novembre, j'ai fait une grande crise de sciatique, Mme L., la docteresse* (catégorie indigène), *m'a envoyée à l'hôpital. Alors là je suis restée à l'hôpital presque un mois ! De l'hôpital, je suis passée au moyen séjour et du moyen séjour je suis arrivée à Marguerite de Navarre* (l'EHPAD). »

En une phrase-fleuve, Hannah énumère distinctement les lieux où elle est passée. Après être restée à l'hôpital « *presque un mois* », elle passe d'un service à l'autre. Elle refait son parcours et je remarque que la date gardée en mémoire est celle de son départ de la maison et non celle de l'entrée dans l'établissement. Alors je pense à un périple de l'exil par la force des choses : partie de la maison et passée de service en service, elle n'a vécu que dans des endroits de vie possibles pour un temps. Et puis, pour finir, comme « *on ne voulait pas [la] garder au moyen séjour* », elle est « *arrivée ici* ».

En effet, Simone explique que les « moyens séjours » ne voulaient plus garder Hannah, et qu'ils comptaient la renvoyer chez elle. Si elle s'est retrouvée ici, c'est parce que Simone lui a « *fait un dossier* » lui permettant d'entrer à Marguerite de Navarre pour une période provisoire de trois mois. Si pour Hannah la date de départ de la maison est importante (et que pour cette raison elle la garde en mémoire car l'événement marquera sa biographie et ses devenirs), elle

connait également une autre date tout aussi importante, celle à laquelle elle devra prendre une décision définitive :

*HANNAH. – Je suis là jusqu’au 31 mars, mais je puis dire que*

*SIMONE. (lui coupe la parole) – On verra à ce moment-là, pour l’instant c’est comme ça.*

Simone lui coupe la parole en parlant au-dessus du volume de la voix de Hannah, avec empressement elle dit qu’« *on verra à ce moment-là* ». J’apprends alors que l’entrée de Hannah est provisoire. Elle est à *l’essai* pour trois mois, délai après lequel elle devra prendre une décision : rester ou partir, rester définitivement sans retour possible à la maison. J’éprouve un sentiment contradictoire. Hannah, je l’ai bien compris à son ton, semble penser qu’elle restera définitivement ici : la fin de phrase interrompue par Simone « *je suis là jusqu’au 31 mars, mais je puis dire que* », sous-entend qu’elle comptait peut-être rester ici, qu’elle l’envisageait déjà. Cependant, lorsqu’elle m’annonce que son séjour en maison de retraite n’est pas définitif, qu’elle avait encore jusqu’au moment du printemps pour décider si elle allait revenir chez elle, je ressens comme une satisfaction. Je suis heureuse à l’idée de savoir qu’un possible retour à la vie seule à la maison est encore possible.

Sur le coup cette précision était une bonne nouvelle. Je me disais que Hannah pouvait encore réfléchir à d’autres possibilités que celle de rentrer définitivement en EHPAD. Je ressentais une sorte d’optimisme et de joie intérieure, secrète, jusqu’au moment où j’exprimai ma joie à Simone : « *tu as eu raison !* » qui sous-entend « tu as eu raison d’opter pour une période temporaire de trois mois ». Aussitôt dit, aussitôt ennuyée d’avoir divulgué aussi nettement mon enthousiasme. Maintenant c’était fait. Après cela, Simone n’aura de cesse de me convaincre ou de me demander, tantôt sous la forme interrogative tantôt sur le ton de l’orgueil, guettant ma réaction : « *j’ai bien fait, je pense ?!* » ou encore : « *je crois que j’ai bien fait* », questions auxquelles je ne prends pas part et qui embarrassent maintenant Hannah. J’avais exprimé mon avis en donnant raison à Simone et celle-ci voulait en sortir avec grandeur. Ce qui existait maintenant dans notre conversation, ce n’était plus que son désir de reconnaissance, ajouté à celui de montrer (de prouver ?) qu’elle avait des capacités dont son amie était elle-même, depuis peu, de plus en plus dépourvue. Simone cherchait mon assentiment, mais, par-là, elle montrait aussi une forme d’ascendance sur son amie de longue date.

Pourtant Hannah ne tarissait pas d'éloges à propos de son amie. Elle avouait volontiers ne s'être « *occupée de rien* », que Simone avait elle-même inscrit Hannah à la maison de retraite, que Hannah n'a même pas eu à la visiter, qu'elle y a eu une place dès la sortie de l'hôpital. Et quand il a été question de *décider de rester* à l'EHPAD Marguerite de Navarre, elles sont allées toutes deux rencontrer la directrice de l'établissement pour préciser l'intention de rester :

*« alors j'y suis allée avec Simone,  
heureusement que j'ai Simone, hé,  
heureusement que je l'ai, hé,  
je t'assure elle m'est précieuse,  
je lui dis souvent »*

Dans une phrase rythmée par vagues chantées, Hannah me signifie le bonheur d'y être allée avec Simone : « *alors j'y suis allée avec Simone, heureusement que j'ai Simone, hé, heureusement que je l'ai, hé* ». Elle chante le plaisir d'avoir une telle amie. Dans la répétition qui anime sa tirade, je perçois chez Hannah toute l'importance de l'amitié dans cette période de vie. Le rythme est là pour donner à saisir l'importance de son amie, c'est-à-dire que j'entends dans la répétition de la poésie ordinaire, une poésie en son honneur :

*« alors j'y suis allée avec Simone,  
heureusement que j'ai Simone, hé,  
heureusement que je l'ai, hé,  
je t'assure elle m'est précieuse,  
je lui dis souvent »*

Par ailleurs, faisant écho au rendez-vous avec la directrice auquel elles sont allées ensemble, Hannah est contente de mettre en avant le « bien parler » de son amie : « *[...] Tu sais elle, elle parle très bien aussi, elle a l'habitude Simone de ça, ouaie, [...]. Heureusement que Simone est là, parce que maintenant les SPS (la famille SPS qui l'aide) ils se font vieux et puis ils ne sont pas aussi dégourdis* ».

## Jour de culte

Tous les mardi, Simone et Hannah vont ensemble au culte qui a lieu dans la maison de retraite. Et je l'avais oublié, nous sommes mardi.

*HANNAH. – vous voulez venir au culte ? maintenant ?*

*SIMONE. – oui*

*HANNAH. (sur le ton de l'invitation) – Michèle tu viens avec nous ?!*

*SIMONE. (regarde sa montre) – quatre heures moins le quart*

*MOI. – c'est à quelle heure ?*

*HANNAH ET SIMONE. (ensemble) – à quatre heures*

*MOI. (un rire fort surjoué sur le mode du rire ha ha) – ha ! ha ! ha ! [...] Hannah va pouvoir rire de me voir au culte [...]*

*HANNAH. (rire taquin) – hie, hie, o-oh ! je propose, hein ? après tu fais ce que tu veux*

Nous prévoyons donc de nous rendre toutes trois au culte. Mon père ayant lui-même coupé tout lien avec la religion à un moment de sa vie, faisant que ses derniers enfants, dont je suis, n'ont pas été baptisés, je ne suis jamais allée au Temple. Hannah me taquine et prend acte du quart d'heure qu'il lui reste pour se préparer. Simone continue la discussion et m'interroge sur les raisons de n'être jamais allée au Temple, au culte, sur ma croyance : « *et vous êtes contre, ou...* ». Hannah nous demande plusieurs fois de lui libérer le passage. « *Bon ! si vous me prenez ceci* », désignant mon enregistreur placé sur la tablette de son déambulateur, et me demandant par la même occasion de poser le *Nouvel Obs.* « *là-bas, sur le petit meuble* ». Nous tardons à nous exécuter, elle réitère sa demande sur un ton plus fort à la fois autoritaire (pour nous réveiller) et poli (sur le mode de la supplication) : « *BON ! je vous prie de me prendre ceci, je regrette mais,* ». Nous réagissons cette fois au quart de tour. Le siège du déambulateur libéré, je me lève pour laisser le passage, Simone continue de m'interroger, Hannah se déplace avec son déambulateur. Elle se dirige à l'opposé de la chambre, de l'autre côté du lit, vers le cabinet de toilette. Quelques instants plus tard elle en ressort, la porte restée grande ouverte. Je remarque que la salle de bain de Hannah, que nous désignons communément, elle et moi, comme *salle d'eau*, reçoit un cabinet (les *W.-C.*) une douche italienne, un lavabo, un miroir. Compacte et aménagée pour le soin à la personne, elle ressemble à ces architectures intérieures fonctionnelles des collectivités, qui se ressemblent toutes. La chambre elle-même n'est pas bien large. Tandis qu'elle se prépare, Hannah s'installe de l'autre côté du lit, en retrait, à l'opposé

du coin séjour de la chambre. Elle procède à un repli géographique, pour être plus tranquille. J'observe Hannah en train de se préparer, et pose mon regard sur les gestes d'une femme qui soigne sa tenue et s'ajuste avant de sortir, avec une attention minutieuse et pondérée. Elle reste debout et avec ses doigts, sans miroir elle retape sa coiffure, elle remet l'une sur l'autre une ou deux mèches qu'elle aplatit avec la paume des mains. Les cheveux plaqués, elle leur donne un léger volume qu'elle obtient en tapotant sa coiffure du bout des doigts repliés *en araignée*. Hannah reste attentive à la discussion que nous avons avec Simone au sujet du culte. Je réponds que je ne vais jamais au Temple car je ne suis pas croyante, que ça ne m'intéresse pas. Et je finis par dire que je me sens tout de même de culture protestante. Une fois dit ces « gros mots », que j'aurais du mal à expliquer, que je me sens gênée d'avoir dits, Hannah, par une bifurcation majestueuse et profondément amicale, me « sauve » en quelque sorte d'une explication hasardeuse au sujet de l'appartenance que je viens de revendiquer. D'une manière enjouée, et, signifiant à Simone que nous nous connaissons bien elle et moi, elle choisit de témoigner de ce qu'elle apprécie le plus chez l'anthropologue que je suis : « *j'aime beaucoup parler avec Michèle, Ah ! et en politique alors elle s'y connaît beaucoup !* ». Sans transition. Dit comme ça, subrepticement. Elle l'a glissé d'un coup, et pour cela j'adore ici plus que jamais *mon* interlocutrice. Je ressens cette connivence qui résulte de nombreuses heures passées à discuter, où souvent *la politique* est débattue avec passion.

Bien entendu ce n'est pas une question d'adoration ou d'idolâtrie. J'entretiens avec Hannah une familiarité qui se rapprocherait de la familiarité ordinaire, cependant singulière, faite d'une épaisseur domestique. Elle me rappelle d'où je viens et vient à ma rescousse, dans la conversation, au sujet d'une chose que nous savons pertinemment que nous n'avons pas en commun : la croyance, la foi. Elle évoque nos dialogues et la politique que soi-disant « *je connais beaucoup !* » pour me sortir de l'impasse de ma soi-disant appartenance à la culture protestante. C'est justement ce qui nous appartient : une culture sans idole. Je l'adore à ce moment-là, je pense à comment elle aimait passer à la maison, chez..., où elle recevait les deniers du culte dans une enveloppe de la main de ma grand-mère, puis plus tard de ma mère. La collecte se passait à la maison. Une ou deux semaines avant, Hannah distribuait les enveloppes aux protestant·e·s. Pour nous, notre maison, elle donnait d'abord l'enveloppe à « mémé », de la main à la main. Ma grand-mère était croyante mais n'allait plus au culte. Elle glissait néanmoins l'enveloppe dans son tablier de coton toujours noir, son habit la rendait encore plus austère. L'enveloppe qui passait de la main de Hannah à celle de ma grand-mère qui la glissait dans la poche du tablier-robe, réapparaissait quelques jours plus tard en sens

inverse, Hannah glissant cette fois l'enveloppe dans sa poche de veste au milieu d'une discussion politique avec mon père ; les échanges allaient bon train, passionnés, ils·elles bataillaient toujours. C'est comme cela que je me suis forgé l'idée du « laïque ». Cette tablee dans la cuisine était laïque, enfant j'ai saisi cette chose ; il circulait une enveloppe (le denier du culte) et les personnes bataillaient vivement sur la politique socialiste de gauche, ils·elles parlaient toujours pour les petits paysans, ouvriers, services publics... Ils·elles ne parlaient pas de religions ou de sujets s'y rapportant.

Je l'adore à ce moment-là, car nous sommes fortes de connaître les discussions politiques, les batailles de ce qu'ils·elles appelaient la gauche progressiste, défendant une croyance au progrès qui me semble aujourd'hui illusoire. Si Hannah incarnait parfaitement « la protestante intégriste », et à la maison nous le pensions, il était important de se réclamer de gauche. Paradoxalement mon père, qui n'allait plus au temple, avait la fierté d'être protestant laïque paysan de gauche. Je viens de là, je sais que lorsque je vois ces voisin·e·s, je les situe politiquement, nous le savons.

### **« Tu veux de l'aide ? »**

Après avoir contenu toute rébellion capillaire, Hannah passe à l'ajustement de sa chemisette, elle vérifie les plis et le bouffant à la ceinture de sa jupe. Elle effectue ensuite une manœuvre, elle stoppe devant une porte, le déambulateur devant elle, elle lâche une des poignées de l'outil de la marche pour ouvrir une porte accordéon. C'est le dressing. A ce moment-là, l'interrompant dans sa tranquillité intime à choisir une veste, avec ses gestes lents, dans une gestuelle qui peut me paraître approximative, je lui propose : « *tu veux de l'aide ?* » Elle me répond « *attends* », pour que je la laisse faire. Elle me demande de patienter, d'attendre pour l'aider ou ne pas l'aider, car ce n'est pas encore décidé, c'est précipité. Elle me demande de ne pas m'en occuper, mais plus encore elle me demande de la laisser faire, de lui laisser le temps de faire à sa manière et avec ses capacités, avec le temps dont elle a besoin pour réaliser ce qu'elle fait, ici sortir une veste d'un cintre. Certes l'action est réalisée dans un équilibre instable avec quelques difficultés manifestes, pour tendre le dos, se pencher en avant, reprendre appui d'une main sur une poignée du déambulateur, allonger un bras et se saisir du vêtement. À mes yeux cette gymnastique apparaît compliquée voire périlleuse. Tandis que Hannah saisit le vêtement choisi, je réfléchis à la patience qu'elle vient de me demander dans cette situation. La seule chose que je parviens à lui répondre, au bout du compte, c'est un mince « *ho, fais-le ! comme ça tu vas rester, tu vas rester hardide ! [...]* » (Qui veut dire tu vas rester leste). Je tente de lui rendre un rôle actif. Pourtant Hannah nous avait montré qu'elle gérait complètement la

situation, à moins le quart de quatre heures, pour être à l'heure, elle avait dû nous demander à deux fois de lui faire le passage pour aller d'une part aux cabinets, puis se préparer pour sortir. Ici même, alors qu'elle nous demandait de l'aider, nous ne l'avions pas écoutée tout de suite. Il lui avait alors fallu réitérer sa demande. Elle nous avait priées de lui rendre possible l'accès à la salle d'eau pour se préparer à sortir juste à temps avant le culte : « *Je vous prie* » et « *je regrette* », mais il est temps que je me lève. Elle seule connaissait le temps dont elle avait besoin.

Peut-être l'avons-nous senti sur le moment, car nous avons, Simone et moi, éprouvé le besoin de nous sortir de l'embarras. Tandis que mon « tu vas rester *hardide* ! » résonne encore dans la pièce, Simone se lance dans une tirade faussement joyeuse ou trop enjouée : « *Elle est très volontaire, elle se débrouille toute seule, elle est remarquable. Vous êtes remarquable, hé Hannah !* ». Simone chante les louanges de Hannah en usant de la forme délocutive. Elle fait un genre de description flatteuse de son amie qui est présente et active dans l'interaction. Elle envoie des fleurs comme si elle n'était pas au sein de l'interaction. Elle choisit la délocution pour scander les mérites de son amie dans une tirade qu'elle m'adresse en aparté. Ici, je suis malgré moi une intermédiaire de la relation de flatterie. La succession des mérites sur le mode de la prouesse héroïque (elle est volontaire, elle se débrouille, elle est remarquable) va conduire tout de même Simone à *ré-introduire* Hannah dans la situation, en lui adressant pour finir un « *vous êtes remarquable, hé Hannah* ». Mais j'ai la sensation désagréable tout au long de sa tirade qu'elle me prend en otage, qu'elle crée une bulle de discussion avec moi sans Hannah, qu'elle nous extrait de la relation avec Hannah.

De mon côté, je tente alors le conseil sous la forme de réprobation :

*MOI.* (sur le ton énervant d'un conseil) – *tu pourrais t'asseoir, oui, pour faire ça quand même*

*HANNAH.* (patiente) – *non il faut que je le fasse* –

*SIMONE.* (elle m'adresse coupant la parole et imitant Hannah d'un ton aigu) – *Il faut que je le fasse seule. J'ai essayé moi aussi* (de l'aider).

*MOI.* – *Non mais elle a raison de la faire seule, comme ça elle garde*

*SIMONE.* (elle coupe la parole, expéditive) – *oui, oui*

Je me rends compte que nous entretenons minutieusement une forme d'échange où la délocution prend le dessus, brisant ainsi un certain équilibre. Observant le calme apparent de Hannah, Simone va adopter un nouveau ton, c'est-à-dire qu'elle va faire une reprise à l'identique de la réponse de Hannah, mais sur un ton sarcastique. En répétant son « *il faut que je le fasse seule* », je constate qu'elle contrefait un soi-disant entêtement de Hannah à vouloir faire les choses. Elle imite le ton de quelqu'un qui s'entêterait à refuser toute aide. Je tente alors maigrement de prendre la défense de Hannah en lui donnant raison, mais hélas, sur le mode identique de la délocution. Bien que je défende sa manière de faire, je parle d'elle comme si elle n'était pas là. Je n'ai même pas eu le temps de finir ma phrase (« *non mais elle a raison de le faire seule, comme ça elle garde* ») que Simone s'empresse d'acquiescer, en faisant « *oui, oui* » pour me dire l'évidence. Seulement, elle n'est pas juste d'accord avec moi. Elle emploie également un ton que je perçois comme désinvolte et appliqué bizarrement pour minimiser, dans le sens de diminution, les capacités de son amie. Le « *oui oui* » n'est pas très sympathique, il est expéditif.

Je me trouve de plus en plus gênée par la tournure que prend mon idée d'avoir proposé mon aide à Hannah. De plus, je m'étonne du comportement de Simone. J'ai l'impression pénible que celle-ci a pris l'ascendant sur Hannah. Je me surprends à penser aux conversations lointaines que les deux amies avaient au début de mon enquête et où il était question de visites faites aux personnes qu'elles connaissaient résidant en maison de retraite et où les deux constataient un genre de déchéance survenue assez rapidement après l'entrée en EHPAD. Il s'agit là d'une croyance plus ou moins vérifiée qu'elles partagent, une croyance ordinaire et plutôt répandue au village, au sujet de laquelle nous avons de nombreuses fois débattu : la croyance d'une forme de « *décrépitude* » qui surgit après un court moment de vie en maison de retraite. Sitôt entrées dans l'établissement, les personnes se laissent aller ou perdent de leur vivacité. *Mes* interlocutrices relataient des situations perçues et constatées comme malheureuses, et de là s'en suivaient des grands « *N-non N-non* », « *je n'irai pas en maison de retraite, ho-o n-non, n-non* » par lesquels elles se défendaient activement contre cette situation. Comme deux vieilles lionnes, je les voyais s'agiter pendant qu'elles se faisaient mutuellement le récit de leurs visites. Elles se disaient la sidération partagée devant la salle d'accueil, où tous les résidents se trouvent l'après-midi et où il est possible de recevoir les visites. Avec leurs deux corps, leurs deux voix chamboulées, j'avais l'impression qu'elles disaient, dès le début, en arrivant, dès le seuil franchi, qu'il fallait qu'elles soient concentrées sur l'amie ou la connaissance qu'elles venaient voir, autrement, si elles s'arrêtaient un tant soit peu, c'était cuit, elles voyaient « *tous ces fauteuils* » (roulants). Je comprenais en étudiant quelques expressions



de leurs deux visages, de leurs mains s'agitant, tapotant, tapant plus que d'habitude la table, je saisis l'inquiétude que procurait ce constat. À la vue de ce tableau, elles étaient fichues, elles prenaient un coup. J'avais peur lorsqu'elles entamaient ensemble leur récit, elles racontaient : « *ils sont tous là devant la télévision de dos et d'autres en rond, et tu dois passer devant, ils te regardent avec des yeux de tristesse* ». « *N-non, n-non* », « *si vous les voyiez* » me disait Simone, « *ce n'est pas reluisant* », « *tous ces fauteuils* », « *tant de fauteuils* ». Avec Hannah, elles parlaient souvent des femmes qui étaient entrées en maison de retraite : « *alors si vous la voyiez, elle était belle femme* », « *je la revois maintenant, une loque, une loque, une loque en trois ans une loque* », « *alors tu rentres là et au contact de tous ces gens* », « *mais on va les chercher, on les met en groupe, alors elles sont toutes* », « *mais quand elles sont dans ces maison de retraite, elles ont tout perdu, croyez-moi, elles ont tout perdu [...]* » (la tête et le physique). Il fallait voir Simone les imiter sans ménagement la bouche ouverte, amorphe, et continuer sans pitié appuyant sur des mots « *elles ne prennent plus d'initiatives de descendre, elles pourraient descendre, N-non elles ne PRENNENT plus aucune responsabilité, moi je trouve ça la-mentable. Je trouve ça triste. On ne les laisse pas dans leur chambre, on les descend, on les trouve PERDUES, alors elles sont là y'a une grande pièce, alors tu les as devant la télé, je suis sûre que la télé marche TOUTE la journée. Elles sont là* ». Soudain, Simone faisait voir d'un geste du bras une hauteur dérisoire et me disait : « *et puis elles sont hautes comme ça* », mimant d'un repli de buste un corps rabougri. Par ce jeu, elle donnait une réalité très crue du spectacle des résidentes que l'on emmène sur les fauteuils chaque après-midi dans la salle d'accueil et qui attendent, comme une totalité, dans une posture de l'attente infinie.

Le « *oui oui* » de Simone sous-entend donc beaucoup de choses. Peut-être croit-elle son amie déjà entrée dans cette phase de décrépitude. De son côté, Hannah admet avoir perdu de ses capacités depuis qu'elle est ici, à l'EHPAD Marguerite de Navarre : « *j'ai perdu toute capacité de travail* » constate-t-elle sobrement. Elle emploie « travail » pour signifier sa propre capacité à faire non seulement des efforts, mais des choses simples du quotidien. Au début, alors qu'elle venait d'arriver, Hannah faisait par exemple encore son lit tous les matins. Mais peu à peu, le personnel soignant lui a bien fait comprendre que c'était une tâche qui, ici, leur incombait. « *Ho-oo [signifiant un « tu t'imagines »], je recouvrais mon lit, on m'a dit ! Ho ! mais vous n'avez pas à le faire ! on le fait, hé, nous ! Alors je ne couvre même plus mon lit – Tu vois. — on te fait tout, là* ». Par le long « *Hooo* » étiré, sidéré, le menton rentré, je perceis combien la stupéfaction avait été grande de recevoir la proposition appuyée (l'injonction) du soignant. Hannah s'était fait reprendre, et les soignant·e·s, semble-t-il, ont l'ordre de faire eux·elles-mêmes le lit de chaque résident·e. Pourtant, ce que Hannah tente de m'expliquer ici

est plus important. Il n'est pas question d'ordre ou de fonctionnement de la maison de retraite où elle se trouve, mais de *goût*. Car Hannah n'est pas le moins du monde dépitée lorsqu'elle me dit « *on te fait tout, là* ». Le « *tu vois* » qui le précède dit plutôt : comment voudrais-tu que j'aie encore l'énergie et le désir de faire mon lit, d'organiser mon quotidien, quand tout est prévu pour le faire à ta place ? Les soignants ne se substituent pas à la force de « *travail* » et à la « *capacité* » des personnes âgées, ils les *servent* et par là leur enlèvent l'idée ou l'envie de le faire par eux-mêmes. En outre, je faisais le constat que les noms des salles de l'EHPAD avaient tendance à le faire penser, « *accueil* », « *salle des visites* », « *salle de réception* », « *salle de restaurant* » le choix même des noms des espaces de vie dans l'EHPAD démontre sa prise en main totale. La dénomination employée me semblait écarter les résident·e·s de toutes possibilités de faire par « *soi-même* », semblait ôter l'idée même du désir de faire ou le choix ou pas de réaliser tout simplement.

L'autonomie n'est pas une question de « *pouvoir faire* » mais de « *désirer faire* » et d'être assez mouvant à l'intérieur de soi pour prendre soin, dans chaque acte du quotidien, de ce qui fait le fil des jours. Ce que Hannah a perdu, c'est sa capacité de travail, et non sa capacité tout court. Mais peu à peu, parce qu'on lui « *fait tout* » comme elle dit, quelque chose de la décrépitude qu'elle avait vue auparavant chez d'autres résidents d'EHPAD lui arrivait à elle. « *Tu vois* », me disait-elle. Elle voulait que je saisisse avec elle sa condition de résident, et je ressentais toute son honnêteté à dire ce qu'elle était déjà en train de vivre :

HANNAH. – *Alors tu sais, tu viens là et ça périclite, ça périclite, ça périclite pourquoi je n'en sais rien. C'est ce que j'entends dire, souvent, entrer dans une maison de retraite, c'est tsss.*

Hannah s'agace d'un « *tsss* » qu'il lui arrive à elle-même ce qu'elle avait tant redouté et vu chez d'autres : « *ça périclite* ». Elle le dit plusieurs fois, comme si c'était un processus avilissant qui s'effectuait de manière continue et rapide. Mais surtout, j'entends sa lucidité et son calme gorgé d'émotion : elle tentait de me faire comprendre sa condition de résidente, aujourd'hui, son état de maintenant. Enfin, j'appréciais à quel point elle admettait, devant moi, une forme d'irrésolution : « *pourquoi, j'en sais rien* ». Elle avait renoncé à comprendre, c'était comme ça. Ce renoncement parlait peut-être du fait qu'elle avait saisi qu'elle resterait là.

## Faire un chèque

Je constate à plusieurs reprises que Simone dévalue les capacités de Hannah.

*SIMONE. – Est-ce que vous faites toujours un chèque encore, non ?!*

*HANNAH. (étonnée) – je fais oui encore un chèque*

*SIMONE. – Oui ?!*

*HANNAH. – oui !*

Hannah est ébahie par la question posée. Levant très haut ses sourcils, assortie d'un ton à la hauteur de son étonnement, jaillit la réponse avec une jolie syntaxe : elle formule en premier sa capacité à faire, indiquant son autonomie, par la formule « *je fais* » doublé d'un « *oui* » évident. Si elle parle d'un chèque au singulier, Hannah fait des chèques ; elle semble avoir gardé la gestion de son compte en banque et de ses affaires. Simone pose cette question au moment où Hannah tente de nous dire que la famille SPS s'occupe aussi (un peu) d'elle. C'est dans ce contexte que Simone va lui demander : « *est-ce que vous faites toujours un chèque encore, non ?!* » Par là, Simone sous-entendait-elle que ses affaires étaient placées sous tutelle ? Avec le ton de la conversation, j'en avais conclu que Simone s'enquêrait d'une question importante, est-ce que Hannah avait conservé la gestion de ses affaires courantes ? Faire un chèque, gérer son compte en banque, mais aussi gérer ses biens... Effectivement, Hannah et Simone, plus loin dans la discussion, ont échangé au sujet de la facture qu'Hannah devait recevoir pour son séjour dans la maison de retraite, ainsi que du chèque qu'elle continuait à faire à « *Ginette* », la femme de ménage qui réalisait deux heures de ménage chez elle, pour faire la poussière et balayer le devant de porte de la maison (côté rue). Hannah avait précisé qu'elle diminuerait probablement les heures de ménage mais qu'elle garderait le ménage, « *le coup de balai devant la porte* ». Il s'agit donc ici de gérer le bien qu'est la maison.

Par ailleurs, nous pouvons comprendre l'extrême étonnement de Hannah devant la question à l'aune d'une autre situation. Il y a encore deux mois, alors qu'elle vivait encore chez elle, Hannah remboursait les « *petites courses* » en faisant un chèque. Le règlement par chèque était un temps ritualisé. Au moment du départ de Simone, Hannah lui posait la question, « *tu as pris la petite feuille ?* » en lui envoyant un large sourire soit de reconnaissance soit de connivence. A ce moment, je savais que Simone allait s'éterniser un peu plus, comme si les deux amies avaient besoin d'allonger l'après-midi jusqu'à sa fin bien étirée. Simone acquiesçait. Elle agitait un bout de feuille. Alors elles commentaient la liste des courses, celles

que Simone lui faisait chaque semaine dans un supermarché du village d'à côté et qui était notée sur « la petite feuille ». Puis Simone se souvenait des factures, elle sortait les tickets de caisse bien archivés de la poche intérieure de son sac à main, et les deux, accoudées à la table de la cuisine, additionnaient des tickets de caisse. Hannah lui faisait alors un chèque. Cette scène de remboursement des courses avec un chèque minutieusement rempli avait eu lieu de nombreuses fois jusqu'à son hospitalisation. C'était un moment important entre les deux amies. C'était il y a encore deux mois. D'où le « encore » de la question formulée par Simone. Loin de seulement évoquer un souvenir commun, ce « encore » révèle que, dès lors que Hannah est entrée en institution, depuis son tout nouveau statut de résidente provisoire, Simone remet une nouvelle fois en cause les capacités de son amie à faire les choses qu'elle faisait encore il y a deux mois chez elle.

**« Voilà pourquoi Simone est là ! »**

*HANNAH. – vous voulez venir au culte ? maintenant ?*

*SIMONE. – oui*

*HANNAH. (sur un ton de l'invitation) – Michèle tu viens avec nous ?!*

*MOI. – c'est à quelle l'heure ?*

*HANNAH ET SIMONE. (ensemble) – à quatre heures*

*HANNAH. – Et voilà pourquoi Simone est là !*

*SIMONE. – parce que j'aide Hannah à descendre au culte*

*HANNAH. (étonnée, ennuyée) – mais non ! tu*

*SIMONE. (lui coupe la parole, modérant son indélicatesse, se ravise et rectifie) – mais je n'ai pas besoin de l'aider, mais la première fois*

*HANNAH. (sur le ton de la réprobation) – je n'ai pas besoin d'être aidée Simone tu vas me faire passer pour, ho ho ho ho*

Si Hannah m'invite au culte, je la sens tout de même quelque peu chiffonnée de ma visite ce jour-ci, car celle-ci sera courte et elle en semble déçue. Elle ne pourra pas profiter d'une visite longue dont nous sommes, il faut l'admettre, les championnes coutumières. De là, avec beaucoup de gaieté dans la voix et un visage qui s'éclaire, Hannah m'annonce « *c'est pour cela que Simone est là !* ». Elle monte la phrase joyeusement jusqu'au « *là* ». Son intonation témoigne de son plaisir d'aller au culte avec son amie. Simone casse l'ambiance heureuse, elle dit « *parce que j'aide Hannah à descendre au culte* ». Je regarde interloquée Hannah puis

Simone et à nouveau Hannah qui, ennuyée, prend son tour en élevant la voix pour recadrer son amie : « *mais non ! tu* ». Simone, qui s'aperçoit de sa bévue, lui coupe la parole pour rectifier le tir : « *mais je n'ai pas besoin de l'aider, mais la première fois...* » modérant ainsi son indécatesse. Sans attendre la fin, Hannah à son tour coupe la parole et reprend sur le ton de la réprobation : « *je n'ai pas besoin d'être aidée Simone tu vas me faire passer pour, oh-oh-oh-oh !* », elle dit quatre « *oh* » comme elle dirait « c'est ridicule ». Je me rends compte que Hannah a peur que je la considère maintenant comme une personne qui a besoin d'aide pour descendre aux étages inférieurs.

### **Descendre et remonter Hannah**

Dans la même discussion, alors que nous avons prévu toutes les trois que je rentrerai à Carrère avec Simone et le pasteur, je pose la question de l'heure de retour. Simone me répond :

*SIMONE. – Nous partons vers cinq heures. Après le culte, le temps de remonter Hannah.*

*HANNAH. (sur un ton réprobateur, recadrant Simone) – écoute Simone, le temps de remonter Hannah, Hannah elle remonte plusieurs fois dans la semaine.*

Tandis que Simone discute avec moi du retour à Carrère en covoiturage avec le pasteur, elle évoque le fait d'aider Hannah à remonter avant de partir. Alors celle-ci, calmement toujours sur un ton réprobateur, recadre son amie en reprenant sa phrase qui n'est pas tombée dans l'oreille d'une sourde. D'un ton qui interpelle, qui appelle (« *écoute Simone* »), elle fait régner un arrêt bref, sec, comme un coup de hache, qui met en relief le sérieux demandé. « *Écoute Simone* », reprend-elle d'un ton très calme, assuré, propice à la remarque carrée, à la remontrance : « *le temps de remonter Hannah, Hannah elle remonte plusieurs fois dans la semaine [...]* ». Cette fois, c'en est trop. Elle signifie qu'elle n'a pas toujours besoin de quelqu'un. Qu'elle a son quotidien, qu'elle fait également les choses seule lorsqu'elle n'a pas de visite. Elle nous renvoie aux moments dont nous ne pouvons pas être témoins et où, seule, elle fait bien les choses. Cette brève phrase éclaire la manière dont nous pensons, nous, devoir l'aider en permanence. Elle nous signale et nous rend visible la forme d'ingérence ordinaire qui recouvre notre désir de l'aider. Elle met fin à notre empiètement sur sa puissance d'agir et de faire, de composer son quotidien, que nous ne cessons pas de contrarier par nos propositions. Puis sans transition Hannah nous demande si nous sommes prêtes car nous devons nous mettre en route pour le culte.

### Hannah et le déplacement en déambulateur dans l'EHPAD

« *Allez nous allons à l'ascenseur maintenant* » nous dit Hannah, avec un trait d'impatience. Sur cette invitation nous nous mettons en route. Je regarde Hannah sortir de la chambre, dès le seuil franchi de la porte, je constate qu'elle a quelques difficultés à faire glisser/rouler le déambulateur sur le sol stratifié du couloir de l'EHPAD.

Simone, embêtée, prétend que Hannah ne prend pas la bonne direction pour aller au lieu de l'office :

*SIMONE. – non ! vous vous trompez de côté Hannah*

*HANNAH. – comment !?*

*SIMONE. – vous vous trompez de côté*

Hannah élève la voix, feignant un étonnement, un « *comment !?* » qui indique qu'elle n'entend aucunement la remise en question de la direction prise. Simone, elle, semble croire que Hannah n'a pas entendu et répète aussitôt : « *vous vous trompez de côté* ». Elle appuie sur les deux syllabes afin d'être tout à fait claire sur la mauvaise direction prise. Mais la résidente des lieux, certaine de ne pas se tromper, lui répond sans sourciller : « *n-noon ! y-yaa un ascenseur là-bas au bout* ». Simone, hésitante, capitule humblement devant l'obstination de Hannah : « *Haaaa m-mais ! Haaa moi je ne prends pas le même. Ça fait rien* » dit-elle. Elle baisse les bras devant l'assurance de son amie, qui, pour finir, lui répond un évident et court « *voilà* », et nous nous dirigeons vers le couloir.

Le constructeur du Rollator 2, le déambulateur de Hannah, vante l'ancrage au sol du modèle. Il aiderait au mieux la personne à l'équilibre instable à se déplacer. Alors que nous nous avançons vers l'ascenseur, je porte mon attention sur le son que produisent les embouts en caoutchouc sur le revêtement du sol plastique. Ils semblent coller au linoléum. Les deux matériaux, le caoutchouc des embouts et le revêtement en linoléum épais, font des sons et composent une mélodie nouvelle faite de « *poctsss poctss* » et de « *swouii swouii* ». En effet, si on décompose la mélodie, les impacts au sol font « *poctsss poctss poctss* » suivis d'un son de roues « *swouii swouii swouii* », ce qui donne un son général de « *pocssswouiiispocqueutss swouiiispocqueutss* » qui nous suit tout au long du couloir. Si le bruit traduit l'adhérence, il montre également un cruel manque de caractère pratique pour *glisser*. Le sol plastique est d'un

contact gras, collant, il ne facilite pas la technique des petits sauts/glissés/roulés qu'adopte Hannah pour mettre en mouvement le déambulateur. Le déplacement en est donc pénible, elle se débat et produit des sons de voix tout juste perceptibles pour s'encourager, en faisant quelques renvois d'expirations. Je suis concentrée sur les souffrances qu'elle rend inconsciemment au commun par ses soupirs. Ses expirations renseignent sur la difficulté qu'elle rencontre à manier le déambulateur. Elle souffle des petits « haa » ou « haaan » qui se mélangent aux sons que font les roues. Je me demande si, comme moi, Hannah a conscience que le déambulateur et le sol ne sont pas vraiment adaptés à la technique de sa marche, si elle saisit par ses onomatopées qu'elle devra fournir plus d'efforts encore, pour soulever les embouts caoutchouc qui collent au sol plastifié. A-t-elle perçu, de manière physique et psychologique, que le type de déambulateur qu'elle possède – qui demande une technique de lever/glisser – ne convient pas du tout au sol des couloirs de l'EHPAD, qu'il faudrait en fin de compte adapter un peu celui-ci, comme on le fait parfois, avec des balles de tennis pour le faire rouler tout à fait, voire le changer ? Hannah, dans ses petits sons d'effort, se montre vindicative, comme s'il lui incombait à elle de bien faire marcher ce déambulateur. J'entends dans ces sons toute la détresse que cause un instrument mal choisi et que personne n'a pensé à adapter.

Nous progressons toutes les trois côte à côte au son des pocssswouiii poc-tss, pocssswouiii poc-tss, et je dirige mon attention vers les pas de Hannah. A la mesure du déplacement lent et laborieux, j'avance d'un geste du bras l'enregistreur, les microphones orientés vers le sol en direction des patins-caoutchouc et des roues et des pas. Simone aperçoit mon geste, ce qui la fait participer. Elle reprend la parole, elle tente une remarque drôle, elle me jette un coup d'œil furtif m'appelant à la *complicité d'équipe*. Elle tente la blague. « Dites ! », en s'adressant à Hannah, « *il va falloir leur dire de vous zz uil de vous huiler, de huiler un petit peu leees les roulettes !* » Simone joue sa remarque sur le ton crescendo. Elle bute sur les mots, ce n'est pas facile dans notre situation de faire diversion, nous le savons toutes les trois. Elle a choisi le ton de l'humour, mais celui-ci fait lever en moi une colère jusque-là contenue : « *ceci dit, il va falloir le changer ce truc* », dis-je, désignant le déambulateur par ce truc, « *y'en a des mieux, y'en a des mieux aussi, hé, non ?!* ». Personne ne semblait l'avoir compris et il fallait que je le dise. Hannah, de son côté, expire un « haaaa » presque intérieur, pour elle-même, tout juste audible, comme pour se donner du courage. Elle se tait un laps de temps, elle semble avoir pris congé de nous. Quand elle reprend la parole, sa voix est basse. « *Qu'est-ce que vous dites qu'il va falloir leur diii-re ?* » demande-t-elle faiblement. « *De huiler un petit peu leees les roulettes* » répète Simone sur le ton de la rigolade. Je me range

alors du côté de l'humour, un peu bêtement avec Simone nous continuons notre équipée de la blague, nous faisons des rires gentiment moqueurs. Hannah nous sauve immédiatement de l'inconfort, elle prend le ton et le rythme de l'explication, elle dit : « *mais c'est depuis hier,* ».

Je profite d'un arrêt dans la réponse de Hannah pour insister sur le fait que « *ce truc* », qui est indéniablement lourd à décoller, n'est pas fait pour elle et je répète « *autrement y'en a des mieux aussi* ». À mon grand dam, Hannah ne relève pas l'« autrement » possible. Elle préfère continuer sur la question du son des roues et poursuit l'explication : « *c'est che'ch'est depuis hier qu'elles font du bruiiiiit, autrement c'était très bien* », et ajoute plus loin : « *jusqu'à maintenant* ».

« *Pocssswouii,, poc-tss, pocssswouii poc-tss* ». Hannah répond à Simone et à sa blague sur « *les roulettes* ». Le choix même du mot pour désigner les roues de l'outil n'est pas anodin. Elle met dans la prononciation du mot « *roulettes* » une intention de douceur et de ruse. Elle prononce « *roulette* » à la manière que nous avons parfois de prononcer certains ingrédients d'une recette de cuisine, faisant du « *-cre* » de « *sucré* » une syllabe salivée, gourmande. SuCre, FaRine, plat Creux (avec du sucre, de la farine, un plat creux, six z'œufs, pour une recette assurément prometteuse). Elle prononce « *roulette* » comme si elle désignait les roulettes d'un jeu de société qui tourneraient parfaitement pour rafler la mise. Simone ne pointe pas du doigt les capacités entravées du déambulateur inadapté, elle choisit plutôt de se moquer des « *roulettes* » qui auraient besoin d'être huilées. Cependant, je n'avais pas avancé mes microphones pour enregistrer le bruit des roues. Ce ne sont pas sur elles que je focalisais mon attention, c'étaient les patins de caoutchouc qui m'intriguaient. Simone relève l'anomalie du son des roues qui couinent, alors qu'il s'agit d'un problème lié à la technologie de la transmission. Les « *roulettes* », qui devraient logiquement faciliter la mobilité pour une utilisation aisée et maniable, sont d'une technologie des plus rudimentaires. Il s'agit de deux roues à l'avant de petite taille, d'où l'appellation de roulettes. Celles-ci sont montées sur un axe simple, c'est-à-dire qu'elles ne pivotent pas pour changer de direction et que les roues restent toujours droites sur l'essieu. La manœuvre de l'outil s'en trouve parfois compliquée. Lorsque l'utilisatrice veut changer de direction (ou changer d'angle ne fut-ce que de façon très minime) elle doit effectuer plusieurs mouvements simultanés. Elle doit orienter les poignées et lever les embouts caoutchouc afin de libérer les roues. Avec les mains à hauteur des hanches, posées sur les poignées du déambulateur, Hannah soulève la partie arrière par petits à-coup successifs et continus. Elle effectue de petits sauts en pagaille tels des trépignements, afin de lever les patins et libérer les roues pour avancer. Si tout est si problématique, c'est que ce modèle est



rudimentaire. L'autre problème, ce sont les patins en caoutchouc, qui freinent trop sur ce sol en plastique. Leur fonction normale serait de glisser tout en maintenant un certain équilibre. Ici, ils sont comme des ventouses. Comme elle n'arrive pas à le faire glisser, Hannah n'est pas obligée de soulever le déambulateur uniquement pour changer de direction mais pour tout simplement avancer. C'est de là que viennent les « poctspeu » qui sont en vérité des petits sauts qu'elle est obligée de faire faire à l'outil, qui remplacent le glisser.

Quand je comprends que c'est cela qui ne va pas dans le déambulateur que possède Hannah, je lance un « *ceci dit, il va falloir changer ce truc* ». De fait, Hannah n'a pas besoin d'un « charriot » pour se déplacer mais d'un outil. Je le signifie à *mon* interlocutrice dans un mouvement de révolte : « *autrement il y en a des mieux aussi, hé* » mais cette remarque ne produit rien.

Hannah n'a pas besoin d'un charriot pour marcher mais d'un déambulateur adapté au contexte. Mais à qui faudrait-il dire de “changer ce truc” ? A qui faudrait-il s'adresser pour le changer ? A l'intéressée, bien sûr, qui n'entend pas mes remarques, occupée à se déplacer laborieusement dans les longs couloirs de l'EHPAD. À son docteur généraliste ? À un ergothérapeute ? Aux infirmières ? À son amie Simone, qui aura eu le mérite d'interpeler Hannah sur le fonctionnement inadéquat du déambulateur tout en douceur, avec ce mot si charmant de « roulettes » ?

### **« Ces couloirs ! »**

Longueur inhumaine, je vois le bout au loin, les confins après des mètres et des mètres, le fond. Je ne parviens pas à évaluer la distance. Je marche à la mesure des pas de Hannah. Les murs sont peints ton pastel sur une tapisserie. D'un côté, une succession de portes de chambres avec une sonnette et des Madame et Monsieur untel et untelle inscrit·e·s sur une étiquette. Il y a une rampe fixée au mur qui court jusqu'au bout qui radicalise l'architecture. Nous passons devant une fenêtre qui me fait regarder le dehors où il pleut à verse. La ligne de fuite me fait dire à voix haute, « *je ne dois pas oublier le parapluie* ». Nous nous taisons, je suis dans une grande solitude, celle-ci semble contagieuse. Nous nous réfugions pour un temps dans nos fors intérieurs accompagnées des sons de la marche et de l'ambiance cotonneuse de la maison de retraite. Certaines portes et cloisons laissent passer des éclats de voix des sons de téléviseurs, plus loin, j'entends une voix de femme qui crie. Nous avançons à la mesure des pas de Hannah qui à certains moments prononce des « *là* » qui indiqueraient des paliers surmontés. Elle jalonne les longueurs de couloir, telle une arpenteuse elle ponctue les mètres parcourus.

Sur le côté droit du couloir se trouve un recoin architectural. Ici est assise en retrait dans un fauteuil roulant la femme que j’entendais crier, elle crie une litanie, un appel à quelqu’un qui ne viendra pas, elle appelle « *maman ! maman ! Maman !* ». Hannah passe devant elle sans la regarder. De mon côté, je lui envoie spontanément sans savoir pourquoi un clin d’œil, elle trouve de l’étrangeté à mon adresse, elle se tait un instant très court pour reprendre presque aussitôt ses *maman, maman...* (les appels sous forme de plaintes, des au secours.) Je me souviens d’une visite antérieure où j’avais porté attention (depuis la chambre) à ces appels sans fin de cette femme. Hannah elle était choquée par cette présence, elle ne comprenait pas qu’elle puisse être résidente de l’EHPAD, « *elle ne devrait pas être ici celle-ci, non, non, [...].* »

« *Pocssswouii,, poc-tss, pocssswouii poc-tss* ». Simone, comme si elle se réveillait après un grand voyage intergalactique, s’étonne de devoir aller aussi loin pour trouver l’ascenseur. « *Hé-é!* », dit-elle avec l’intonation du hé gascon, étonné, surpris, le hé-é d’une interpellation. « *Hé-é! vous l’avez où l’ascenseur ? il est très loin ?!* » demande-t-elle tandis que Hannah, patiente, répond de manière radicale : « *à gauche* ». C’est au tour de Simone de pousser de dépit un long « *Haaaa* ».

« *Pocssswouii,, poc-tss, pocssswouii poc-tss* ». À mon tour, je m’exclame comme si nous avions enfin trouvé la porte du vaisseau spatial : « *ha si ! elle a raison oui* ». Celle-ci répond qu’il « *y’en a un à chaque bout* ». En attendant l’ascenseur, Hannah nous dit, appuyée sur les poignées, « *je me promène jusque là-bas au fo-ond – SOIXANTE QUINZE MÈTRES ça fait – allez, montez – de long, alors un aller et retour ça me fait 150 – deux aller et retours ça me fait.* » Elle n’a pas le temps de finir son calcul des distances que Simone pousse un « *Hé* », la porte de l’ascenseur se referme sur elle, elle n’a pas le temps de monter.

### « **Appuie sur le au H** »

Hannah lui lance un « *Attention Simone !* » qui me fait rigoler avec des « *ha-ha-ha* » car son intonation est calquée sur « *en avant Simone !* ». « *A-at-tention Simone, elle est très, très pressée de se fermer cette, tssss, cette porte* » dit-elle agacée. À la réouverture de la porte, Simone envoie Hannah en premier : « *Allez passez !* ». J’ai l’impression qu’elles inventent un code de la route en direct. « *Allez je vais passer la premi-ère, LÀ,* ». Alors ça donne l’ordre de passage selon la règle suivante : les encombrant·e·s avant, puis les plus rapides. Tandis que Hannah est passée et se range, Simone est longue à rentrer alors qu’elle vient juste de se faire coincer dans la porte qui se referme vite. Cette fois je la bloque avec mon pied. La technique fait sourire Simone. À l’intérieur Hannah effectue une manœuvre pour tourner son déambulateur dans le bon sens, je mesure la difficulté aux sons des trépignements étriqués et

en pagaille. J'entre enfin dans l'habitacle et je me fais une place. Je nous trouve toutes les trois dans un drôle d'état, c'est-à-dire que je nous sens inquiètes aussi bien que prêtes à ironiser sur la situation vécue. Je dirais notre capacité critique à comprendre que notre voyage commence bien.

Nous nous taisons, nous étudions de loin le tableau des boutons. C'est Simone qui prend les manettes, c'est elle dans l'ascenseur qui se retrouve le nez devant le tableau des boutons et a donc gagné le poste de pilotage. Je suis assez contente que lui revienne cette mission du choix du bouton. Hannah indique à son amie « *tu appuies sur le au H, enfin tu sais comment ça se fait, hé* ». Elle dit cela sur le ton de l'évidence comme si d'une part, l'indication de « *tu appuies sur le au H* » était claire et d'autre part, la lecture des boutons était simple, logique et compréhensible. Je vois bien que Hannah ne comprend pas grand-chose. Elle feint de savoir très bien comment fonctionne un ascenseur et que tout le monde le sait, qu'elle n'a pas à apprendre à Simone à le faire. Mais le tableau des boutons est compliqué. Il exige un décodage que Hannah a peut-être oublié. J'observe de ma place la feinte (le bluff) de Hannah et l'hésitation de Simone, elle réfléchit à voix haute alors que son index va de l'un à l'autre des boutons : « *Z-zéro... chais pas* », laissant un laps de temps silencieux. Je sens du suspense avant la reprise, je me dis que Hannah a quitté le vaisseau pendant que Simone appelle à la rescousse : « *DITES ! alors qu'est-ce que vous faites ici ?!* », désignant, un peu ahurie, le panneau des boutons des destinations et posant le problème à résoudre insinuant les inconnus que veulent dire le H et le B. Je me sens dans l'obligation de dire quelque chose, et puis je m'aperçois je vais enfoncer le clou de la confusion, « *on va où ?* », je pose la question aux deux protagonistes du voyage. Simone répond « *au B ou au H* » toujours en réfléchissant sur le ton de l'interrogation, mais pour elle seule. J'ai envie de rire alors je souris grandement. Hannah répond de manière concise et avec assurance « *au H* », Simone quelque peu dubitative, « *au H ?* », je demande à Hannah, « *au H c'est quoi ?* », celle-ci fait un petit « *Poutzz* » en gonflant légèrement les joues et dit, « *au H ? descendre* » traduit-elle, avant de reprendre : « *j'sais pas qu'est-ce que ça veut dire* ». À ce moment, je vois Hannah à la fois embêtée et perplexe, un peu perdue.

Il faut dire que la situation comporte sa part d'illisible. Si on regarde notre dialogue seul, voici ce que l'on peut lire de nos échanges :

| HANNAH. – *tu appuies sur le au H, enfin tu sais comment ça se fait, hé*

*SIMONE. – zé-roo... chais pas (silence avant reprise) Dites ! alors qu'est-ce que vous faites ici*

*MOI. – on va où ?*

*SIMONE. – au B ou au H*

*HANNAH. – au H*

*SIMONE. – au H ?*

*MOI. – au H c'est quoi*

*HANNAH. – au H ? descendre. ... sais pas qu'est-ce que ça veut dire*

Ici, la violence réside dans les appellations employées. C'est-à-dire que nous sommes toutes les trois dans un ascenseur, un simple ascenseur avec un tableau de boutons. Il est composé de lettres et non de chiffres, qui habituellement indiquent les étages. Ce qui nous met en difficulté pour repérer et décider d'une concordance entre la lettre et le lieu auquel elle est équivalente. Les lettres ne nous disent rien. Nous ne savons pas où elles mènent, ni même véritablement ce qu'elles signifient. La construction du début de la phrase de Hannah : « *tu appuies sur le au H* » témoigne du fait que le tableau est pour partie incompréhensible. De plus, ce tableau ne permet pas à Hannah, qui est pourtant résidente de la maison de retraite, d'élaborer une géographie des lieux. Même le bouton zéro, encadré des lettres B et H, ne parle à personne. Pour *mes* interlocutrices comme pour moi-même, il ne renvoie à aucune destination plausible. L'ascenseur est pourtant censé aider la mobilité. Lorsque Simone lit les boutons, elle demeure dans l'expectative, elle s'interroge (« *zéro ?* ») avant de s'en remettre à la résidente : « *le H ou le B ?* » Que répondre ? Hannah croit savoir que le H descend. Quant à moi, des mois après, je me suis demandé si H concordait avec le Haut et si B valait pour le Bas. Ce qui me semble le plus problématique dans toute cette histoire, c'est que la situation pousse Hannah à bluffer. Elle est dans l'obligation de faire semblant de savoir, et même, de prétendre que Simone sait lire les boutons mieux que quiconque (« *tu sais comment ça marche* »). Comment, dès lors, ne se trouverait-elle pas dans une situation d'inconfort vis-à-vis de nous ? L'ascenseur et son tableau de boutons sont le générateur d'une gêne, d'une confusion blessante. Simone et moi le sentons peut-être nous-mêmes dans la situation puisque je m'évertue à y semer davantage de confusion (« *on va où ?* ») comme si je voulais minimiser le problème ou le déplacer, tandis que Simone, pour éviter à Hannah de perdre la face, s'interroge à voix haute sur le fonctionnement de l'ascenseur comme si elle se posait des questions à elle-même.

## Les activités de la semaine

Dans l'ascenseur, je me trouve face à une feuille A4 scotchée sur la paroi. Je regarde sans me rapprocher de la feuille, je m'apprête à en faire une lecture pour moi quand Hannah prend la parole en me regardant : « *Alors tu vois là, ya le planning de la semaine. Alors Mardi 16 heures : culte* ». Hannah me montre une étrangeté qu'elle nomme le planning de la semaine, le programme des activités hebdomadaires, je comprends que le culte est compris comme activité. Les deux amies vont les décortiquer sur un ton moqueur et critique. Simone commence en s'adressant à l'intéressée :

*SIMONE. – Jeu de lettres (silence comme si elle réfléchissait à l'intonation qu'elle allait plaquer, puis avec entrain). Est-ce que vous y allez au jeu de lettres ?!*

*HANNAH. – oui-i (elle n'est pas convaincante)*

*SIMONE. – c'est bien ?*

*HANNAH. – heu, heu, jeu de lettres ?! hoof pfeu, enfin,*

*SIMONE. (d'un air moqueur) – et là vous pourriez y aller, atelier épiluchage cuisine*

*HANNAH. – (ricane, moment de complicité avec Simone qui lui envoie un large sourire.)*

*MOI. – pour les mains (arrêt – reprise) Hé ! quoi ? si vous faites un peu de cuisine, c'est bien, hein ?*

*SIMONE. – tricot ?! et tricot (puis sans transition, sur un ton vif) Dites ! vous croyez qu'il a marché l'ascenseur, oui ?*

Quand son amie l'interroge sur l'activité nommée « jeu de lettres » afin de savoir si elle s'y rend, Hannah fait trainer un « ouiii » indifférent, qui n'est pas fait pour nous convaincre. « *C'est bien ?* » doit demander de nouveau Simone. Ici Hannah semble revenir d'une rêverie, « *Heu, heu, jeu de lettres ?!* » Elle calcule, hésite le temps d'un haussement d'épaule et reprend, « *hof-f, pf-feu, enfin* ». Je sens monter un air de moquerie entre amies qui se connaissent et qui n'ont jamais joué à aucun jeu de société. Simone qui étudie maintenant les activités en détail, en trouve une qui les propulse sur la même longueur d'ondes, la voilà partie avec son air de pince sans rire. « *Et là vous pourriez y aller !* », dit-elle en laissant un tout petit suspense avant de reprendre sans décoller son nez de la feuille, « *atelier épiluchage cuisine* » puis de se tourner pour regarder Hannah. J'assiste à un moment de complicité. L'interaction s'imprègne des regards complices, l'ambiance est à la moquerie. Hannah ricane de la proposition, Simone lui envoie un large sourire. Les deux se moquent de l'activité, je crois que c'est leur manière d'être

critiques. Je prends la parole ironique, « *pour les mains !* », J'entends ma voix, une voix jouée, j'entrevois ma gaucherie venir, je marque un bref arrêt et je reprends « *hé ! quoi ?* » sous-entendu que cela peut être une bonne occasion de faire fonctionner les mains, « *si vous faites un peu de cuisine, c'est bien, hein ?* », s'il est question d'un atelier que l'on fait à plusieurs, de manière collective. Je constate surtout que je m'adresse à Hannah en la désignant par le groupe, le « *vous* » représentant une totalité désignant l'ensemble des résident·e·s. Simone toujours vive et d'humeur joueuse ricoche sur l'activité suivante, et dit en pouffant de rire, avec un très beau rythme « *tricot ?! et tricot* » comme si cette activité les surpassait toutes. Si l'ensemble de ces activités leur apparaissent étranges, car elles n'ont jamais fait de jeux ou de divertissements, le tricot, au même titre que le culte, les fait rire lorsqu'il est rangé au rang d'activité. « *Dites ! vous croyez qu'il a marché l'ascenseur, oui ?* » lance alors Simone et nous revenons toutes les trois sur terre, nous retournons au sérieux. Hannah bouge le déambulateur et fait mine de scruter les boutons. Elle demande à Simone et d'un air suspicieux (défiant), « *Tu as appuyé sur le au H ?!* ».

Simone n'avait pas appuyé. Sur le ton pédagogue et pendant que son amie appuie sur le bouton, Hannah reste attentive et fait une dernière remarque, précisant qu'« *il faut appuyer suffisamment pour que le rouge, le feu rouge s'allume* ». Cette fois-ci nous bougeons, je ressens de légères secousses attestant du départ. Assez vite, l'ascenseur fait une nouvelle gamme de soubresauts, et Simone, qui devine que nous sommes sur le point d'arriver, se met en position pour sortir : « *ça y est ! on est arrivées* ». Hannah reste à sa place et ne bouge pas d'un cil. Elle semble épier l'ouverture de la porte qui prouvera que l'ascenseur est bien arrivé. Si elle n'a aucunement l'intention de se préparer à sortir avant l'ouverture, elle semble même agacée par l'anticipation de Simone : « *ATTENDS, ATTENDS MAIS – laisse ouvrir la porte* ». Alors nous attendons sagement l'ouverture du vaisseau.

## **Perdues**

Nous sortons de l'ascenseur. Nous sommes au bout d'un couloir. Je regarde Simone partir dans une drôle de danse sur place qui retient mon attention. Elle fait des demi-tours avec son buste, un coup à droite, un coup à gauche, en même temps qu'elle jette des coups d'œil dans chaque direction. Elle joue la personne qui ne reconnaît pas les lieux. Au fur et à mesure que nous avançons, elle continue de feindre l'étonnement : « *je ne m'y retrouve pas très bien ici, où allez-vous de ce côté-ci ?! mais je prends pas cet ascenseur, où allez-vous maintenant ?! de quel côté ?* ». Elle pose cette question en sachant très bien que Hannah s'est trompée. Cette dernière ne répond pas. Elle fait faire quelques sauts désordonnés aux embouts du

déambulateur, elle regarde à son tour comme si elle cherchait un point de repère qui l'aiderait à dire quelque chose. Elle semble ne pas reconnaître les lieux. Je marche à ses côtés le long du couloir. Tandis que nous passons devant une salle ouverte, je lis sur le haut de la porte un panneau qui indique *Salle à Manger*. Et naïvement j'annonce : « *ici c'est la salle à manger* ». Sur mon indication, d'une manière qui me fend le cœur, Hannah perdue, souffle un « *mais ce n'est pas là* ».

Je peux dire que nous n'en menons pas large. Hannah, dans sa détresse, semble perdue. Sa phrase m'atteint, je sens qu'elle vit une catastrophe. Elle pensait être au bon endroit. Elle n'a pas senti la remise en question de Simone, au moment où nous nous sommes dirigées vers cet ascenseur. Elle était sûre que ce second ascenseur permettait de se rendre au culte, elle le pensait réellement et en est désolée. Je perçois sa fragilité. Son « *mais ce n'est pas là* » montre qu'elle est chiffonnée. De mon côté, je ressens combien la situation l'affecte et que cela est dû partiellement à notre présence. Je pense aux scénarios alternatifs, qui sont autant de fictions du réel<sup>101</sup>. Seule, Hannah se serait trompée, elle aurait, sans se décourager, repris l'ascenseur pour en reprendre un autre, le bon, celui qu'il faut utiliser pour rejoindre l'aile du bâtiment recevant le culte, du bon côté de la planète Mars. Tout simplement elle aurait constaté son erreur, au pire aurait pensé qu'elle n'y comprenait pas grand-chose au labyrinthe de l'établissement, et sans regard témoin elle aurait réfléchi calmement, s'appliquant à déjouer ou à éviter du mieux qu'elle pouvait les stratégies des normes architecturales. Seule, elle aurait porté son attention sur quelques points de repères *mémo-sensoriels* d'un repérage antérieur. Elle aurait refait le chemin inverse, et depuis la chambre, aurait pris la bonne direction qui la conduirait au bon ascenseur et fait un choix patient du bouton correspondant, qui aurait peut-être été moins énigmatique. Elle aurait alors vu le « feu » passer au « rouge » signifiant son bon départ. Elle aurait composé son itinéraire selon ce qu'elle avait saisi jusqu'à présent des appellations désignant des correspondances avec les niveaux, les côtés, les ailes du bâtiment.

Dans un autre scénario encore, elle se serait, après avoir constaté son erreur d'aiguillage, reposée un moment assez long pour éprouver le désir de s'asseoir sur le siège du déambulateur, la tête appuyée sur une des poignées, dans la posture d'une vieille penseuse. Par chance, une soignante serait passée et elle lui aurait demandé son chemin. Elle aurait discuté de géographie ordinaire, de concordance des lieux, elles auraient discuté des différents chemins et de leur

---

<sup>101</sup> Là où Erving Goffman utilise la métaphore théâtrale et parle de mise en scène de la vie quotidienne, j'emploie pour ma part le vocabulaire du cinéma documentaire de création, pour lequel la mise en scène du réel peut passer par des formes fictives variées (ici celle du scénario alternatif).

distribution. La soignante n'aurait pas mis cette situation de « Hannah perdue » sur le compte de la grande vieillesse ou d'une sénilité probable. Après avoir renseigné Hannah, elle aurait fait remonter l'incident à l'équipe du personnel de l'EHPAD qui aurait lancé une réflexion collective, il va sans dire avec les résident·e·s, à propos des concordances des boutons et autres signalétiques afin d'assurer une circulation aisée et compréhensible à chacun·e·s. Ces fictions du réel pourraient se décliner à l'infini des possibles.

Dans le couloir, Hannah m'apparaît fatiguée, arc-boutée sur le déambulateur, perdue. Je la regarde faire et être. Elle adopte une posture de quelqu'un·e qui est battu·e à plate couture. Elle semble vexée, peut-être un peu triste ou déçue. J'ai envie de la prendre dans mes bras pour la reconforter, lui témoigner de la reconnaissance ou de l'amour. Mais j'ai peur. J'ai envie de lui dire que ce n'est pas grave. De lui avouer que, lorsque je suis venue à l'EHPAD la première fois, je me suis trompée moi aussi, que je ne comprends pas grand-chose à ce bâtiment, qu'il m'est opaque, impénétrable. La première fois, quand j'ai cherché à pénétrer dans l'enceinte de l'établissement, je me suis approchée de la porte en fer, pensant ainsi déclencher une cellule de capteurs autorisant l'ouverture de la porte. J'ai attendu sur la moto, les deux pieds de chaque côté du bolide un peu inquiète de te trouver pour (la première fois) dans l'établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes. Pour attendre, j'ai lu le panneau EHPAD Marguerite de Navarre, j'ai regardé en détail la grande porte, carcérale, en me disant qu'on ne voit pas à travers. C'est un rideau vert et opaque avec des bâtons pointus sur le haut du châssis. Contrariée, j'ai essayé de ne pas trop me laisser envahir par mon opinion négative et ai chassé de mon esprit la notion d'« institution totale » à laquelle j'avais envie, un peu abruptement, d'associer ce lieu. J'ai attendu, longtemps, laissant le stress m'envahir comme une décharge progressive dans tout mon corps avant de me rendre compte qu'une petite affichette sur un boîtier indique que je dois appuyer sur le bouton pour prévenir de mon arrivée et entrer. J'ai trouvé l'accueil, j'ai demandé ta chambre, j'ai pris l'ascenseur, je me suis trompée de chemin alors je suis redescendue pour demander à nouveau comment aller à ta chambre, il n'y avait plus personne, j'ai trouvé un désert, j'ai repris un périple et j'ai aperçu ton nom avec Mademoiselle en entête sur une porte de chambre. J'avais trouvé.

Mais à quoi servirait mon expérience des lieux ? Elle ne diminue pas l'ampleur du moment, l'ampleur du désastre. Hannah semble atteinte en plein cœur. Je me demande pourquoi elle ne décide pas de s'accorder une pause en s'asseyant sur le siège. Mais sait-elle au moins que ce qu'elle dénomme « *la tablette du déambulateur* » est en réalité un siège pour le repos momentané ? Pourquoi ne pas lui en faire la proposition ? Je me demande même si elle ne



trouverait pas l'idée saugrenue. Bref, je passe cette idée. Maintenant, comme si nous allions nous promener, j'ai envie de la prendre par le bras. Je préfère avec « on », comme si on allait se promener. L'idée m'effleure l'esprit, je divague. On pourrait se promener dans les couloirs ou prendre l'ascenseur comme s'ils étaient des virages ou des passages obligatoires : l'ascenseur comme un talus, les couloirs comme des chemins. Hélas fabuler, que dis-je, « halluciner » les lieux, ne minimise pas leur aspect médical, hospitalier.

**« Mais ce n'est pas là que nous allons ! »**

Simone, qui a accepté jusqu'ici de douter de son orientation, est maintenant sans compromis avec son amie et assène, fulmine, tempête « *que ce n'est pas là que nous allons* ». Face à son énervement, je leur propose de ne pas stresser et je dis simplement que nous allons chercher. Simone ne lâche pas si vite l'affaire. Elle avait suivi jusqu'ici son amie dans son entêtement, et, comme si elle avait eu le temps de re-visionner la bande enregistrée de la séquence en cours pour la reprendre depuis le début, elle vocifère maintenant « *mais il fallait me suivre Hannah !* ». Hannah lui répond « *comment ?* » sur le ton identique du premier « *comment ?* » lorsque Simone au tout début insinuait qu'elle se trompait de côté. Je crois comprendre que Hannah fait la sourde oreille. Elle n'a pas vraiment envie d'entendre ce que Simone assure et le ton autoritaire sur lequel elle lui dit. Hannah emploie l'adverbe dans le but de se défendre, il est comme une petite armure avec laquelle elle se protège. Simone répète sans compassion « *il fallait me suivre, ce n'est pas cet ascenseur* ». Comme si elle était collée au sol, Hannah reste sans bouger. Courbée sur le déambulateur, elle porte le poids du monde sur ses épaules. Puis elle lâche d'une voix très basse un « *haaa* » long et chevrotant, un peu soufflé, qui dit son impuissance à sortir de son étonnement. Simone a pris la tête, comme une première de cordée. Avec Hannah nous nous mettons péniblement en route. Simone, maintenant sûre d'elle et autoritaire, lance : « *nous n'y sommes pas du-tout, du-tout, ALLEZ !* » en prenant cette fois les choses en main « *on va reprendre l'ascenseur* ». L'équipée se remet en route.

C. Un an plus tôt dans le village-rue : rester leste

Hannah marche dans la grange, elle fait plusieurs fois le tour avec le déambulateur, pour essayer de se redresser, pour maintenir la marche, pour tenter de rester leste. Habituellement, elle s'entraîne sur un petit chemin de béton le long de la façade arrière de la maison. Parce que c'est l'hiver, elle réalise cet exercice dans la grange, attenante à la maison d'habitation. « *Je fais dix tours* », me dit Hannah. Il y a peu, Hannah est tombée chez elle. Elle a fait une série de

chutes, dont une sérieuse à l'hôpital alors qu'elle effectuait une rééducation fonctionnelle post-opératoire après une chute à domicile. C'est à l'issue d'une hospitalisation longue de plusieurs mois qu'elle est rentrée à la maison avec un déambulateur. Elle dit avoir maintenant une grande appréhension pour se mettre en mouvement. « *Je suis obligée de me faire suivre toujours cet instrument [le déambulateur]* », explique-t-elle. Je sais que la capacité de pouvoir marcher lui est essentielle afin de pouvoir rester seule et autonome à la maison. C'est pour cela que Hannah « *travaille avec* » comme lorsqu'elle s'entraîne dans la grange. Même si elle avoue être consciente d'en avoir toujours besoin, c'est un instrument qu'elle a choisi.

### **La canne**

Avant ces chutes à répétition, Hannah utilisait une canne. Il lui arrivait de faire le tour du village ce qui lui permettait de rencontrer habitants, voisins et enfants. Cette promenade, qu'elle réalisait quasi-quotidiennement, elle n'a plus voulu la faire quand par la suite elle a dû utiliser le déambulateur. « *Je ne fais plus ma course* » m'a-t-elle lancé un jour, un peu déçue et étonnée, comme si elle me disait : « tu te rends compte ! », d'un ton qui désigne également l'ampleur de ce qui lui manque avec cette « course », à savoir les relations sociales avec ses cousins de la rue Elisée et Marguerite, chez qui chaque jour elle effectuait une visite de courtoisie, mais aussi les habitant·e·s, voisin·e·s et enfants qu'elle pouvait croiser. « *Non je ne veux pas !* », avait-elle alors rétorqué d'un refus à la fois tranché et gêné. « *C'est une certaine fierté. Je l'avoue tu vois. [...] La canne, bon, c'était rien, une canne bon, et puis je marchais encore d'un pas alerte. Je n'avais pas de problèmes.* » La confidence à voix basse comme si elle avait peur d'être entendue et le ton disant combien, par fierté, Hannah a dû se couper d'une promenade quotidienne qui lui apportait le plaisir de se trouver dans le village-rue, arpentant d'un pas alerte la voirie mal aménagée. Elle faisait « sa » course, « son » tour du village, comme elle les appelait.

Je me souviens, un jour d'été, Hannah s'était arrêtée devant chez moi, trouvant sur le seuil de la porte de la maison ma petite nièce Lilas. J'étais présente pour les vacances, je n'étais pas vraiment là pour faire mon « travail d'enquête », mais leur conversation m'a marquée. Après que Hannah se soit arrêtée pour lui dire bonjour, j'avais observé ma nièce qui écarquillait les yeux en passant d'une jambe sur l'autre montrant quelques signes de timidité. Je la voyais intriguée, et courageuse elle avait alors demandé : « *pourquoi t'as ça ?* », désignant la canne de Hannah. « *Parce que je suis une très vieille personne et que j'en ai besoin pour me soutenir* » avait répondu Hannah d'un ton chaleureux et pédagogique. Elle n'avait eu aucune honte à fournir cette explication, qui lui était venue simplement. La canne ne semblait pas lui poser de

problème. Lilas et elle avaient ensuite échangé un deux tours de parole avant que Hannah ne reparte. Aujourd'hui, le caractère affable de Hannah, cette manière de nouer en quelques phrases un échange avec quelqu'un·e, ne trouve plus à s'exprimer au dehors. Par peur du regard d'autrui, d'être exposée et vue avec son déambulateur, Hannah a délaissé la promenade quotidienne.

### **Championne de gymkhana**

Dans le village-rue, il y a un trottoir très étroit qui borde la rue principale. Il permet tout juste à un piéton habile de l'emprunter. Le trottoir est ainsi fait, il est ancien. J'ai un faible esthétique pour lui. Il court de façon intermittente le long des façades et le long les voitures stationnées. À chaque porte cochère, il forme un bateau, avec deux rampes, une qui descend, une qui monte. Ces petites rampes, situées au passage des granges ou des portes de garages, ne sont que de quelques centimètres au-dessus du niveau de la rue. Enfant (j'ai conservé cette pratique assez tardivement) je m'amusais à rouler dessus en vélo sans les mains. Ce n'est que sur la section descendante, celle qui conduisait au niveau de la rue, que je reprenais le guidon, profitant ensuite de la dalle qui montait pour lever d'un coup la roue avant de mon vélo. Aujourd'hui encore, je trouve du plaisir à le prendre à pied, j'ai le plaisir d'entendre l'entrechoquement de deux dalles qui bougent très légèrement entre elles lorsque je passe dessus, mais je finis toujours par quitter le trottoir, préférant emprunter la chaussée. Ce trottoir me donne l'impression d'être un marchepied pour descendre de voiture et déposer un sac ou un paquet avant de sortir de l'habitacle. Mais pour marcher, il est à la fois trop intermittent et trop étroit. Il se situe du côté pair de la rue où sont garées les voitures, ce qui fait que la place pour les piétons est vraiment étriquée.

Il m'est arrivée de voir Hannah remonter la rue longue de chez elle vers chez moi, ce qui équivaut à une distance d'environ cinquante mètres. Avec la canne anglaise, elle me donnait l'impression de connaître parfaitement son terrain. Elle me semblait être une championne de gymkhana. Hannah était relativement redressée, la canne anglaise semblait bien ajustée. Je voyais ses hanches larges ainsi que ses épaules avancer, les mouvements ondulés de sa jupe dessinaient des formes arabesques. Je m'imaginai faire une prise de vue de cette remontée où de temps à autre l'héroïne de mon enquête sortait du cadre pour entrer à nouveau dans le viseur. Hannah avançait, dans le temps du plan, entre voitures stationnées, la chaussée et le bas-côté. Elle faisait parfois des arrêts pour regarder devant elle (comme si elle scrutait la ligne d'horizon de la rue longue) ou pour jeter un œil derrière elle (d'où pouvait surgir subitement un danger vrombissant) ou alors elle ralentissait drôlement pour ajuster ses pas à la chaussée. Il y avait

une durée plaisante, la durée propre à Hannah pour remonter la rue. Cette durée me permettait d'apercevoir quelques grimaces fugitives sur son visage et ses œillades précises éparses qui allaient de ses pieds pour vérifier les embûches, au regard au loin qui tenait plus de la promenade peuplée de plaisirs. J'apercevais son nez se creuser, elle avait l'habitude de mettre les ailettes du nez en extension complète avec un petit sourire humble sans montrer ses difficultés ou sa victoire à avancer dans la rue presque impraticable aux piétons. Elle s'arrêtait à ma hauteur et nous nous mettions à l'abri de la chaussée passante pour, devant la porte cochère, échanger quelques tours de paroles au sujet de rien, de la pluie et du beau temps. De toute façon nous disposions en tant qu'indigènes de « ressources sûres<sup>102</sup> » pour entretenir sans gêne des « menus propos<sup>103</sup> ». Ce pouvait-être un échange rapide au sujet de l'automobiliste qui n'avait pas ralenti ou d'un·e voisin·e qui passait en voiture. L'une ou l'autre commentait son passage du genre « *elle revient de P.* », « *il est allé chercher le pain* », « *Ha, oui, il le prend au boulanger de P.* ». Elle ne s'éternisait pas, c'était l'heure de sa course.

Que ce soit pour affronter les obstacles ou pour faire face aux regards des habitant·e·s et voisin·e·s, la canne pose à Hannah des difficultés qu'elle a l'habitude de maîtriser. Elle peut très bien remonter la rue longue et l'arpenter avec des efforts mesurés, sans se sentir gênée. La canne est un accessoire connu au village, tel un attribut de la vieillesse que les habitant·e·s âgé·e·s portaient (utilisaient) une fois leur équilibre devenu un peu plus précaire. Le déambulateur, quant à lui, pose un certain nombre de problèmes. Le modèle que possède Hannah, en plus d'être bien trop large pour le village-rue, est un outil massif, imposant, difficile à manier avec la technique du glisser-rouler sur les trottoirs intermittents. S'en servir le long de la rue relève des montagnes russes. S'en servir au milieu de la chaussée implique un danger constant, et l'oreille ou le regard alors se tendent au-devant ou derrière pour vérifier que l'on n'est pas « dans le passage ». On comprend donc que Hannah ne se serve jamais du déambulateur dans les rues du village. Avec la canne, les choses étaient relativement plus simples. Quand Hannah faisait sa promenade, son *tour de village* consistait à prendre trois rues droites et longues. Elle passait devant une enfilade continue de maisons, chez des voisins qu'elle pouvait croiser à l'occasion, devant le temple qu'elle avait plaisir à voir, elle tournait ensuite à la « *petite route* » très calme qui passe derrière chez elle et qui ceinture le centre ancien. En soi, c'est une jolie petite boucle. Si elle était encore leste, comme elle le dit, sa canne l'aidait à se soutenir et franchir les aléas de la voirie sans trop d'appréhension. Hannah avec sa canne passait

---

<sup>102</sup> Erving Goffman, 1988, *Les Moments et leurs hommes*, Textes recueillis et présentés par Yves Winkin, éd. du Seuil, coll. Points, Paris, p. 128-138.

<sup>103</sup> *Ibidem*, p. 130.

partout. Le déambulateur est aujourd'hui l'unique outil de la marche qu'elle utilise, y compris dans l'espace domestique.

### **Aménager le rez-de-chaussée**

Je suis chez Hannah en fin d'après-midi. Nous sommes assises à la table de la cuisine et nous parlons de sa peur de tomber chez elle. Un jour où elle allait « *tout simplement* » de la salle à manger à la cuisine, en ouvrant la porte ses jambes l'ont « *lâchée* ». Elle en est encore étonnée. Depuis la table où nous sommes assises, elle mime sa perte d'équilibre, faisant un mouvement des bras comme si elle était happée d'un coup vers l'avant. « *C'est ces chutes qui m'ont mise par terre* », dit-elle, attestant de la désolation, et « *la dernière ne m'a pas fait du bien encore* ». Lorsque Hannah me parle de ses chutes successives et rapprochées, je sens chez elle une crainte. J'entends une forme d'anxiété dans sa voix que je ne lui ai jamais vue. L'appréhension de la chute s'était invitée dans son corps comme une lubie qui lui causait d'extrêmes soucis. Lorsque Hannah emploie l'expression « *ces chutes qui l'ont mise par terre* », cela signifie qu'elle y a laissé quelque chose de très important, de fondamental. Elle a perdu sa capacité à marcher sans appréhension. C'est dans ce contexte que Hannah a adopté le déambulateur. Se munir pour la première fois de l'outil de la marche lui a procuré un bol d'air, comme si elle avait trouvé un·e acolyte non-humain·e pour continuer à marcher dans une confiance relative. Le déambulateur n'évite pas à coup sûr les chutes ; il permet cependant la mobilité, quand bien même cette dernière serait réduite au chez soi de la maison. Elle ne le quitte plus, il est « *l'engin* », « *l'instrument* » qu'elle est « *obligée de se faire suivre* ».

### **« Par terre »**

Afin de se déplacer avec le déambulateur dans l'espace réduit du domicile, Hannah a aménagé le rez-de-chaussée de sa maison. L'agencement de l'intérieur est sobre, il n'y a aucun superflu. Il ne traîne rien par terre, rien n'encombre le passage, les chaises sont tirées sous les tables, les portes sont laissées ouvertes pour faciliter le passage. Le sol au carrelage lisse et usé de la maison convient à la technique du glisser/rouler du déambulateur deux roues. De plus, les pièces sont relativement grandes, ce qui facilite la circulation. Je remarque également que c'est côté jardin que Hannah a installé son lit, dans un des coins de la salle de séjour, juste avant la porte vitrée donnant sur une petite véranda. Il est de taille moyenne sans cadre, il est fait, sans un pli, impeccable. C'est un lit que l'on ne remarque presque pas, il semble avoir pris sa place dans un agencement logique à cet endroit, le dessus de lit est de couleur beige qui se confond avec le ton du reste de la salle de séjour, un vaisselier et une table en chêne massif, un petit

bahut où est placé l'écran plat du téléviseur. Elle l'a pensé, voulu et désiré là, très tôt, dès qu'elle n'a « *plus été sûre de ses jambes* », pour ne plus monter à l'étage et éviter tant que possible la chute. De plus, elle considère qu'elle n'a « *pas besoin de toute la maison pour vivre* ».

### **La salle de bain dans la grange**

La maison de Hannah a deux entrées en façade, côté rue. Une petite porte qui a toujours été fermée et la porte cochère vitrée qui est celle que l'on prend pour entrer chez elle. Depuis quelques temps elle est fermée et maintenant nous entrons par la petite porte. Au début de ce changement d'usage, je me fais surprendre quelques fois. Je passe chez Élisée pour lui dire que chaque fois que je veux entrer chez Hannah, la porte est fermée et je trouve ça bizarre. Il me dit que, maintenant, il faut passer par l'autre porte, c'est ouvert. Je prends donc la petite porte, je rentre, il y a du monde : Simone, Les Demoiselles S., et Étienne le cousin de Hannah. Ce dernier discute avec elle, ils parlent de travaux au sujet d'une salle de bain. Je m'informe du lieu de ces travaux, et nous nous rendons avec Hannah et son cousin dans la grange où sont installés contre le mur les éléments de la nouvelle salle de bain, chacun munis d'une rampe pour se tenir. Je suis surprise, je reste un laps de temps interdite. Je regarde dubitative les éléments accrochés au mur l'un après l'autre, en enfilade : un W.-C., un lavabo, un bac de douche. J'ai soudain l'impression de me trouver dans le rayon d'exposition d'un magasin pour sanitaire où l'on regarderait un à un les différents modèles, pour se faire une idée, avant l'achat. Étienne me dit qu'il a fallu installer tout ça une semaine avant la sortie de Hannah de l'hôpital et qu'il avait trouvé *in extremis* un artisan qui avait bien voulu travailler le week-end. Hannah précise que c'était une condition imposée par les services de l'APA (Allocation Personnalisée d'Autonomie) pour pouvoir retourner vivre à la maison : « *J'avais tout là-bas au fond, mais y'a les deux marches à monter, alors ils m'ont fait mettre ça, tu te rends compte.* » Nous revenons dans la cuisine. Les Demoiselles S. sont parties, nous continuons à discuter de cette installation. Étienne nous dit qu'il avait pensé installer les W.-C. sous l'escalier mais que Hannah s'y était radicalement opposée. Simone fait alors remarquer à Hannah que, installé comme ça contre le mur, sans paravent ni paroi, accrochés au mur de la grange, ce n'est pas du tout confortable et que ça va être difficile cet hiver. Nous y pensons toutes. Hannah rétorque qu'elle ne passe pas son temps à faire la toilette.

Le cousin Étienne qui réalise cet aménagement est cousin issu de germain. Il habite loin, il intervient ponctuellement ici pour superviser le chantier. Il fait partie du réseau d'entraide sollicité par Hannah pour ces travaux spéciaux car il travaille dans le bâtiment. Il s'est occupé, dans ce cas, de trouver un artisan qui voulait bien travailler au dernier moment, le week-end

précédant le retour de Hannah chez elle. Ce parent est convoqué pour son savoir-faire en qualité de chef de chantier. Il a été réactif, il est venu voir, il a proposé un agencement, il n'a pas imposé sa logique du bâtiment. Il a suggéré à Hannah de faire une salle d'eau en empiétant sur une partie de la cuisine, et d'installer un W.-C. sous les escaliers. Ce plan paraissait adapté à la typologie de la maison d'habitation et à la forme de mobilité réduite de Hannah qui possède maintenant un déambulateur. Il a laissé celle-ci autonome dans les décisions. C'est-à-dire pour Hannah l'impératif de garder la cuisine intacte ainsi que le dessous de l'escalier où trône depuis toujours le téléphone. Hannah aime vivre dans la cuisine, d'ailleurs elle y reçoit pratiquement toutes ses visites. En même temps, la décision de placer toilettes et salle de bain dans la grange n'est pas non plus irrationnelle. La grange est attenante au corps principal de la maison d'habitation et son accessibilité est rendue aisée par une porte simple et facile à ouvrir. Depuis la cuisine, la salle de séjour ou le couloir, on peut s'y rendre sans encombre, sans marche ou autre. Cependant, la grange est grande, elle m'apparaît surdimensionnée pour accueillir la toilette quotidienne. Elle n'est pas chauffée, les nouveaux sanitaires apparaissent froids, perdus au milieu de rien, pas très confortables. Si Hannah fait mine de s'en moquer en rétorquant qu'elle ne passe pas son temps à faire la toilette, elle finira par m'avouer qu'elle fait un brin de toilette au gant dans la cuisine, auprès de l'évier.

### **Une première visite de l'infirmière**

Une fin d'après-midi pluvieuse dans sa cuisine, Hannah et moi sommes lancées dans une longue conversation entrecoupée de questions pour mon terrain d'enquête. Le bruit de la porte d'entrée nous fait lever la tête. « *Ha, on vient m'enlever les chaussettes ! Déjà elle n'est pas en retard, hein !* » s'exclame alors Hannah. Elle parle de l'infirmière qui, chaque soir à peu près à la même heure, vient lui enlever les bas de contention. Laure entre, allume, dit un bonsoir retentissant. Elle nous trouve dans la pénombre, accoudées à la table de la cuisine et devine que nous discutons ainsi accoudées à la table depuis quelques heures.

*LAURE. – Bonsoi-r ! En grande discussion ?*

*HANNAH. – Voi-là, ha, ha, alors le temps, on se demande s'il est au beau ou à la pluie, hein c'est un peu drôle.*

*LAURE. – Oui, c'est mitigé, hein ?*

*HANNAH. – Oui, c'est les giboulées de mars déjà, parce qu'il y a fait du soleil, hein !*

*LAURE. – Un petit peu pas beaucoup.*

HANNAH. – Non, hélas.

LAURE. – Là il fait six dehors !

HANNAH. – Oui, je le sens qu'il fait froid. Je l'ai senti sans sortir vous voyez.

LAURE. – oui-éé

HANNAH. – Ha, c'est pour ça il ne faut pas éteindre le chauffage, mais enfin ici je n'ai pas froid. Ici il fait bon !? je crois.

LAURE. – Si, si, il fait bon.

HANNAH. – J'espère qu'il fait bon.

LAURE. – Oui, oui, il fait bon !

### Une propension à engager le dialogue

Laure commence par une répartie habile et heureuse. Sur le ton de la moquerie amicale, elle remarque que nous sommes en « *grande discussion* », ce qui a le mérite de faire plaisir à Hannah. Elle sait que Hannah « *aime la compagnie* » et les conversations longues, à l'échelle de l'après-midi ; bien souvent elle nous trouve à discuter dans la pénombre de fin de journée. Hannah enjouée lui répond du tac au tac, avec un sourire d'entendement, un « *voilà* » pour signifier que c'est bien cela, qu'elle a bien compris, qu'elle a tapé dans le mille. D'ailleurs elle y accole deux « *ha ! - ha !* » bruyants teintés de satisfaction et d'amusement.

Hannah passe sans transition du rire à un commentaire sur la météo. Je ne prends pas part aux échanges. La discussion est exempte d'une hésitation quelconque. De manière logique, le dialogue avance avec des prises de paroles courtes, sans embarras, spontanées et inspirées. Elles décortiquent le temps qu'il fait. C'est la période des giboulées de mars et des apparitions éparées de rayons de soleil. Comme les fermiers de l'enquête d'Erving Goffman sur l'île de Baltasound, qui disposaient de « *ressources sûres* » avec lesquelles ils échangeaient de « *menus propos* » ou « *menus bavardages* » (sur le temps, les animaux...) lors de rencontres informelles, ici les protagonistes de mon enquête échangent des « *menus propos* » sur le temps, qui les conduisent toutes deux à une information précise (« *il fait 6 dehors* ») par laquelle elles vont ensuite aborder une problématique commune : le chauffage. Elles ont une grande maison à chauffer, située dans une région humide, due à la proximité du Gave. Cette indication sur la température au-dehors ouvre sur la problématique du moment pour elles au village, le chauffage qu'il ne faut pas éteindre puisqu'« *il fait 6 dehors* ». Cet endroit de l'échange ressemble par d'autres aspects au dialogue entre les fermiers de l'île de Baltasound où Goffman explique que « [...] le temps est une contingence importante, mais il y avait plus que cela. Si le temps était



mauvais, [...], les commentaires minimisaient cet aspect des choses et insistaient plutôt sur le fait que le locuteur ne se laissait pas abattre ». Les fermiers échangent sur la météo terrible sans s'apitoyer longuement sur leur condition et préfèrent remarquer que le mauvais temps n'est pas fait pour les patates. Selon Goffman, par de « [...] tels dialogues, les participants semblaient réaffirmer leur loyauté aux conditions régnant sur l'île et aux personnes qui y restaient ». De la même manière, le dialogue de Hannah et Laure sur le temps qu'il fait, froid pour la saison, conduit « les locu[trices] à ne pas se laisser abattre ». D'un même front, elles affrontent les conditions de la région. Pour ma part, cette capacité à échanger avec aisance des propos *a priori* anodins me laisse admirative. Durant l'échange, j'écoute les glissements poétiques auxquels elles s'adonnent, leur manière d'embrayer sans temps morts sur une conversation ordinaire et leur propension à engager tout de suite des tours de paroles à partir du temps qu'il fait. Si j'ai moi-même cette habitude de conversation au village, leurs interactions quotidiennes semblent les avoir rendues habiles, comme si elles prenaient plaisir à jouer chaque fois ce rituel, minutieusement composé et répété au fil du temps. Les ressources sûres leur permettent de naviguer avec aisance dans la conversation.

Laure et Hannah poursuivent le dialogue sur des considérations plus paisibles, à savoir, la bonne température de l'intérieur de la maison. Sentant le froid qu'il fait dehors, Hannah sait que la température ambiante chez elle est bonne, elle suppose qu'« *il fait bon* » et cherche l'approbation de l'infirmière. Elle lui pose même la question par deux fois, l'infirmière venant en réponse confirmer qu'il « *fait bon* » par un « *oui oui* » ou un « *si si* » qui le précède. Si Hannah réitère la question et semble vouloir assurément qu'on lui dise qu'il « fait bon » chez elle, c'est parce qu'elle cherche un brin de contentement. Elle veut finir cette visite sur une note de satisfaction. Aussi, savoir maintenir une bonne température ambiante du « chez soi » pour soi-même et les autres est une manière de montrer qu'elle porte attention à son confort et celui de ses visiteur·euse·s. Elle affirme qu'elle détient à la fois le goût et le devoir de « *la daune* », c'est-à-dire celui de la maîtresse de maison qui tient son foyer pour maintenir une certaine quiétude aux gens qui rentraient (les hommes, le *cap de mestre*, le(s) domestique(s), visiteur·euse·s ...). C'est de ce statut qu'elle tire cet engouement à la question du « il fait bon » qui en définitive correspond à « il fait bon vivre chez moi ».

### **« C'est très compliqué »**

Le soin continue. Laure finit d'enlever les bas de contention de Hannah tandis que je lui demande :

*MOI. – Et le matin vous venez lui mettre ? (Les bas de contention)*

*HANNAH. – Et le matin j'ai*

*LAURE. – Ça dépend.*

*HANNAH. – J'ai, j'ai une auxiliaire de vie, hé, je crois qu'on appelle ça auxiliaire de vie. Bon, alors quand j'en ai une, c'est elle qui me met les chaussettes (bas de contention).*

*Hannah et Laure répondent toutes deux à la question que j'adresse à l'infirmière. De nombreuses personnes aident Hannah dans ce soin, que ce soient des infirmières, des auxiliaires de vie, ou encore sa femme de ménage :*

*HANNAH. – Demain et après-demain j'ai la femme de ménage Ginette qui vient aussi...*

*LAURE. – Demain aussi ?*

*HANNAH. – Alors, oui, demain, jeudi.*

*LAURE. – Demain après-midi elle vient ?*

*HANNAH. – Oui, alors le jeudi et le dimanche, ho, c'est très compliqué, c'est très compliqué.*

*LAURE. – Parce que y'a quinze jours elle est venue à neuf heures.*

*HANNAH. – Oui, parce que c'était exceptionnel parce qu'elle ne pouvait pas venir le jeudi après-midi. Elle vient que une heure. Alors demain elle vient l'après-midi.*

*LAURE. – Alors on vient demain matin, donc.*

*HANNAH. – Alors vous venez demain matin. L'après-midi, y'a pas de calcul à faire, c'est tous les soirs pareils. Y'a que le matin. Alors le matin, j'ai simplement le lundi et le mercredi la femme de ménage. Et après, le vendredi matin j'ai Ginette qui vient le vendredi deux heures le matin, mais demain, ha, vous avez raison, vous venez me mettre les chaussettes (rire).*

*LAURE. – vous mettre les bas.*

*L'infirmière s'apprête à partir et éteint la lumière.*

*HANNAH. – Oh, vous pouvez laisser allumer je vous prie ?*

*LAURE. – Ah, mais, c'est vous qui voyez, vous étiez dans le noir.*

*HANNAH. – Quoi que l'on va passer derrière peut-être aussi. Ho-o, j'aime bien être dans la cuisine.*

*LAURE. – Oui je sais*

Hannah et l'infirmière se perdent dans le planning des aides à domiciles. Les personnes qui l'aident étant multiples, il faut jongler avec les disponibilités de chacun. Tout le long du dialogue, elles refont l'emploi du temps pour être sûres de n'avoir oublié personne ni aucun des

créneaux auquel le soin doit avoir lieu. L'organisation en est d'autant plus compliquée que Hannah reçoit l'aide informelle de sa femme de ménage Ginette qui vient faire le ménage et à qui elle peut demander avec confiance le service de lui mettre ces fameux bas. Cette fois-ci Ginette ne vient pas le jour habituel et cela introduit une certaine pagaille dont Hannah finit par rire. En effet, elle refait une dernière fois toute la synthèse du planning de la semaine qu'elles viennent pourtant tout juste de mettre au clair et s'interrompt, rigolant de s'y perdre encore un fois. Elle conclut même « *mais demain, ha, vous avez raison, vous venez me mettre les chaussettes* (rire). »

Le terme de « chaussettes » rend compte de la dimension familière que peut prendre ce soin pour Hannah qui n'hésite pas à se faire aider par un éventail de personnes ayant divers degrés de professionnalisation. Cependant, on remarquera qu'elle se fait toujours reprendre par l'infirmière, qui corrige « chaussettes » par « bas de contention ». Cette correction opérée par Laure ne recadre pas l'explication pour moi, mais par souci professionnel d'utiliser le terme adéquat.

Un autre terme présent dans le dialogue est sujet à un ajustement, par Hannah cette fois, celui d'« *auxiliaire de vie* ». Hannah n'a pas l'habitude d'employer cette appellation pour désigner l'aide à domicile, lui préférant l'expression « *femme de ménage* ». Lorsqu'elle emploie les mots « *auxiliaire de vie* », elle hésite et par peur de commettre un impair, elle ajoute : « *je crois qu'on appelle ça auxiliaire de vie* ». Cette appellation constitue pour elle un vocable nouveau. Ce dernier est employé dans le champ de l'aide à domicile professionnalisée et elle possède une gêne à en faire usage ; par conséquent, elle nomme cette aide à domicile « *aide-ménagère* » ou « *femme de ménage* », par habitude ou par défaut. La « *femme de ménage* » est le mot ordinaire usité depuis longtemps. Celle-ci est nommée (Ginette) contrairement à l'auxiliaire de vie qui n'a pas de nom ni de prénom. Sans visage, elle est désignée par l'expression « *quand j'en ai une* » (qu'elle genre uniquement au féminin) voire même par le pronom démonstratif « *ça* », qui témoigne tant de l'impersonnalité de celles qui occupent ce statut dans son entourage, que son incompréhension de ce même statut. Elle ne sait pas très bien ce qu'il désigne. À l'opposé, Ginette, qui vient faire le ménage chez elle depuis longtemps, et ce avant même qu'elle ait bénéficié des services de l'aide à domicile en milieu rural (ADMR), possède un nom et un visage, et le visage de Hannah s'anime à l'évocation de cette personne.

Un événement antérieur permet de comprendre dans quelle mesure le terme d'auxiliaire de vie gêne ou a gêné Hannah plus en détail. Au début de l'enquête, Hannah a effectué un long séjour à l'hôpital, à la suite duquel elle a reçu pour la première fois l'aide d'une auxiliaire de vie. Elle évoquait sa gêne de l'avoir et de disposer, de nombreuses heures par jour, de cette aide

à la maison. Pour elle, cette figure évoquait celle de « *la bonne* » d'autrefois, qui était placée dans les familles, et elle n'y était pas « *habituée* ».

HANNAH. – *On était bonne, alors on logeait chez le patron, avec le propriétaire, on mangeait. Mais maintenant je n'aime pas ça.*

La transposition de l'auxiliaire de vie dans la position de « *la bonne* » peut surprendre à plus d'un titre. Hannah semble ici plaquer ses représentations des bonnes que certaines gens dans les maisons bourgeoises avaient à leur service et donne de l'importance à la différence sociale et hiérarchique impliquée dans la relation de servitude (par son « *maintenant je n'aime pas ça* »).

Sans être riche, Hannah vient pourtant d'une « maison » qui possédait un métayer et un domestique, ce dernier étant rattaché au nom de la maison et y vivait. Venant de cette « condition paysanne<sup>104</sup> », elle ne peut cependant pas supporter la condition de bonne, que ce soit dans la maison bourgeoise ou aujourd'hui. Elle me dit d'ailleurs qu'elle n'a pas apprécié d'avoir ces auxiliaires de vie, d'une phrase catégorique et épidermique : « *Je n'aime pas avoir quelqu'un toujours dedans* ». Cette phrase montre qu'au fond Hannah se représente plutôt ici la figure déplaisante de *la bonne à tout faire*, qui l'incommode, qui ne lui semble pas désirable dans son devenir-vieux chez elle.

Selon Bernard Ennuyer, l'auxiliaire de vie constituerait le « pivot de l'aide à domicile<sup>105</sup> » ; il est essentiel au maintien des personnes chez elles, dans la mesure où ces dernières ont majoritairement de plus en plus recours à une aide pour les tâches de la vie quotidienne. Hannah s'accommode de se faire aider par tout un ensemble de personnes et de personnels, mais l'auxiliaire de vie la gêne de par le nom un peu barbare et technique, parce qu'elle a besoin de personnaliser et de mettre un visage sur une aide, ce qui ici n'est pas le cas. L'infirmière engagée par Hannah est de profession libérale, elles sont attachées par des liens moins formels que ceux qui la lient à l'auxiliaire de vie, qui provient du service ADMR, réalisé par une association et qui est plus formaté. Le terme « *auxiliaire de vie* » et la distance que met Hannah à le prononcer s'en ressent. Au creux de la gêne première se situe un manque, celui d'une relation ou d'une présence que Hannah privilégie.

---

<sup>104</sup> Pierre Bourdieu, 2002, *Le Bal des Célibataires*, éd. Le Seuil, coll. Points, Paris, p. 15-148.

<sup>105</sup> Ennuyer Bernard, 2014, *Repenser le maintien à domicile. Enjeux, acteurs, organisation*, 2ème éd., éd. Dunod, Malakoff, p. 174.

## Quand l'idée fait son chemin

Un jour que je discutais avec Élisée devant chez lui, alors que je prenais des nouvelles de Marguerite, il m'a répondu « *avec Marguerite ce n'est pas bien reluisant* » et il évoquait la patience dont il devait user aujourd'hui avec elle. Il rajoutait cette fois une indication qui m'avait interloquée, il m'avait glissé, en baissant la voix, sur le ton de la confidence en m'avouant que certaines connaissances (ami·e·s) lui parlaient de plus en plus souvent de maison de retraite pour sa sœur. Il me disait qu'il n'osait pas en parler à Marguerite. Il disait qu'il ne savait pas comment s'y prendre. Qu'elle refuserait. De cela, il pouvait en être sûr, Marguerite refuserait. Elle ne comprendrait pas. En entendant la confidence, j'étais pour ma part déçue par le fait qu'Élisée considère comme de plus en plus plausible l'entrée en maison de retraite tant sa sœur et lui étaient éloigné·e·s de la forme de vie institutionnelle. Tant il et elle avaient pris sur eux le fait d'être aidé·e·s à domicile par une infirmière et une aide au ménage de deux heures par semaine effectuées par les services de l'association de l'ADMR (Aide à Domicile en Milieu Rural). Je n'en ai rien dit. J'écoutais son embarras. J'avais besoin de réfléchir à cette idée devenue commune selon laquelle la *solution*, finalement, pour la fin de la vie, serait la fin de vie vécue en institution. Comment cette idée a-t-elle fait son chemin alors même que le désir premier de *mes* interlocuteur·rice·s était celui de rester vivre à la maison et d'y mourir ?

Depuis quelque temps déjà, je remarque qu'Élisée se plaint de sa sœur Marguerite, en disant souvent « *ho-o, c'est pas intéressant [...]* », « *c'est pas reluisant [...]* ». Il semblerait que ces propos soient nés principalement depuis que les institutions ont reconnu les handicaps de sa sœur sur la grille AGGIR<sup>106</sup>. Si cette dernière lui a permis d'obtenir de l'aide par le biais de l'*allocation personnalisée d'autonomie* (APA), elle possède aussi une effectivité tangible en s'immisçant dans la pensée de *mes* interlocuteur·rice·s. En effet, j'ai souvent entendu Hannah dire auparavant qu'Élisée « *avait de la chance d'avoir Marguerite* », elle disait « *pourvu que ça dure* ». Or maintenant que la sœur d'Élisée a été reconnue comme *personne en perte d'autonomie* dans la grille des groupes GIR, son discours a changé. Hannah a plutôt tendance à caractériser la situation de son cousin Élisée en disant maintenant : « *il lui faut de la patience,*

---

<sup>106</sup> Iris Loffeier précise que « La Grille AGGIR a été constituée comme outil de mesure administrative depuis 1997. Elle a été adoptée par et pour la mise en place de la première aide destinées aux personnes faisant face à une « dépendance » : la Prestation Spécifique Dépendance (SPD). En 2002, la modification de la SPD, devenue Allocation personnalisée d'autonomie (APA) n'a pas remis en cause l'utilisation de cette grille. Celle-ci permet de diviser les plus de 60 ans en six groupes iso-ressources (GIR) – regroupant la personne de même « niveau de dépendance – allant, depuis GIR 6, des personnes parfaitement autonomes, au GIR 1, des personnes « complètement dépendantes ». Seul le positionnement d'un individu dans cette grille, administrée par une équipe médico-sociale, ouvre droit à la prestation dépendance. Et seul le classement dans l'un des quatre premiers niveaux (GIR 1, 2, 3 et 4) autorise à une aide publique. » Iris Loffeier, 2015,

*il n'a pas de chance avec Marguerite [...] ».* Bien sûr, Marguerite vieillit, et il n'est pas à écarter que sa situation aille en déclinant. Pourtant, un tournant net se remarque par le changement de discours, qui dénote combien une évaluation incapacitaire officielle peut modifier un point de vue sur une personne au grand âge. Ces discours ne sont pas uniquement entrés au village avec les demandes d'aide ; ils semblent avoir modifié la perception des capacités des locuteur·rice·s mêmes de mon enquête, initiant la possibilité, en esprit, d'un changement de vie et de sa prise en charge par une institution. La maison de retraite devient un horizon possible.

### **Un village désert, un village comme déserté par les habitant·e·s au grand-âge**

La commune où je mène mon enquête ressemble à un désert sans vieux·vieilles. Je constate le manque d'habitant·e·s, vieux·vieilles, des personnes au grand âge<sup>107</sup> et à l'épreuve du grand âge. Ceux et celles qui ont 88 ans et plus. Je me surprends à penser à un exode. Plus aucun·e d'entre eux·elles ne sont là ou ne sont visibles. J'imagine avec Hannah, qui dit qu'ils·elles s'y retrouvent « *par la force des choses* », une sorte d'exil obligatoire des habitant·e·s au grand âge, rejoignant un peu au loin, dans une petite ville du canton, une vie en institution pour personnes âgées dépendantes. Le village, quant à lui, est déserté de ses vieilles et de ses vieux.

Comment un village entier, sinon une génération, qui semblait pourtant se préparer à vivre vieux et à l'épreuve du grand âge à la maison, a-t-il pu connaître ce destin si uniforme ? Comme si nous étions lobotomisé·e·s, comme si nous avions suivi des cours tout au long de nos vies actives, comme si nous avions appris par cœur, sans comprendre le sens, que nous passerions de la vie à domicile plus ou moins désirée à une forme de vie en institution, que nous le désirions ou que nous ne le désirions pas. Tant bien que mal nous nous satisfaisons. Comme si nous avions coché dans le menu préférence du *finder* biographique la case « *par défaut* ». Sans être satisfait·e·s., nous nous satisfaisons. C'est cette forme de vie pour la fin de vie que, en soi, nous nous « refilons ». Ce modèle parfait ou imparfait prévu pour les âgé·e·s dit·e·s dépendant·e·s est devenu extrêmement commun. Mais comment, et par qui, cela se décide ? Comment et à quel moment y a-t-il un placement ou une entrée en maison de retraite ? Comment cette interrogation se manifeste-t-elle dans les différents récits et situation au village, des

---

<sup>107</sup> Le sociologue Vincent Caradec précise que « le grand âge est bien une catégorie fort imprécise [...] sans vouloir donner une borne chronologique » et indique « que les analyses sont tirées d'une enquête réalisée essentiellement, auprès de personnes âgées de plus de 80 ans. »

Vincent Caradec, 2014, « Transitions du vieillissement et épreuves du grand âge », in Hummel Cornelia, Mallon Isabelle, Caradec Vincent (dir.), *Veilles et Vieillissements. Regards sociologiques*, PUR, Coll. « Le sens social », p. 278.

vieux·vieilles au grand-âge parti·e·s ? Comment un fait – entrer en maison de retraite – peut-il devenir un sort que chacun semble attendre, pour soi, ses parents, les autres ? Pourquoi cette idée est-elle si banale, commune, normale, inévitable, au point que personne ne semble vouloir la questionner ?

Je croise Gabrielle, à quelques années du grand âge. J’apprécie cette habitante sympathique, très simple d’abord. Elle aime marcher un gilet sur les épaules. Aujourd’hui devant sa maison, petite, de plein pied, située dans une des rues de la bastide militaire, nous parlons de la maison, car sa fille qui est nouvellement voisine fait des *gros travaux* (toiture, façade, intérieur) pour rendre habitable la maison mitoyenne, appartement à la famille, et que celle-ci a désiré rénover pour à l’occasion faire quelques nuitées en location « *Air BNB* » et autres locations à la semaine. À partir de ces travaux, nous discutons de sa maison. Gabrielle remarque que « *c’est ce que l’on appelle “une maison de ville”, il n’y a pas de jardin* ». Je lui demande « *tu habites de quel côté toi ?* » car la maison est en plusieurs ailes qui forment un carré sur une cour intérieure traversante, allant de la rue jusqu’au jardin. De l’extérieur, depuis la rue, à mes yeux l’ensemble est joli, agréable à voir et à vivre. Elle me dit qu’elle habite côté rue, c’est-à-dire dans une extension, petite, construite en béton, de plein pied, donnant sur la cour, avec deux grandes fenêtres en façade, un toit à deux pans. Simultanément, je me dis sans le dire que c’est « *hyper bien* » pour les vieilles, je dois le penser tellement fort qu’elle reprend : « *j’ai tout, là, c’est pratique, plutôt que la grande maison* ». Moi : « *Et le chauffage, tu es à quoi toi ?* ». Elle : « *À l’électrique, des petits radiateurs comme on fait* ». Elle me dit qu’ils·elles, avec son mari, s’étaient rénové·e·s cette partie plus petite pour plus tard, c’est-à-dire pour maintenant. Lui est mort après un ou deux ans de retraite. Gabrielle poursuit :

*GABRIELLE. – L’électricité, heu, tu sais, il faudrait la refaire !*

*MOI. – Pourquoi ?! C’est les prises pour les ordinateurs et tout ça ? »*

*GABRIELLE. – Non tu penses ! Y’a une loi qui vient de passer et à partir de 2019 tu ne pourras plus louer si l’électricité n’est pas aux normes, et il faut des sous pour ça [...] je pensais pouvoir louer pour payer une partie, si je dois, quand j’irais en maison de retraite [...].*

*MOI. (surprise) – : Ha !!! tu penses aller en maison de retraite !?*

*GABRIELLE. – Ha, Hé ! J’y pense (elle lève les épaules, simulant l’évidence, comme « a fortiori », j’y pense, oui, il faudra bien à un moment donné).*

## Des discours (d'un fils) aux obsèques

J'ai écouté des enfants, toujours des fils, lors des obsèques d'un·e de leurs parent·e·s, faire un discours très affecté. J'ai entendu des biographies très honorables de parent·e·s aimé·e·s.

La parente dans le cercueil, au pied de l'autel, le fils lit la biographie d'une fille de paysans devenue femme de paysan, il entreprend une généalogie, les noms sont dits, résonnent, l'accent béarnais s'entend avec puissance, les questions d'héritage ne sont pas oubliées, un mariage d'amour, le déshérité, le couple vit une vie pauvre de paysans sans terre ni maison, le fils unique aimé, dit : « *je me souviens de toi maman, papa, quand tu me prenais sur tes genoux* ». Plus tard, dans le rôle du beau-fils, il fait de même un discours aux obsèques de son beau-père et dit à son propos : « *Toi qui m'as accueilli comme ton fils [...]. Toi qui m'a appris la chasse aux lapins* ». Il fallait bien ajouter quelque chose, pourtant, et parler de ce *surplus* de vie en institution. Alors le fils finissait la biographie de sa mère avec beaucoup d'émotion sans oublier l'EHPAD : « *je remercie tout le personnel de l'EHPAD qui l'a très bien bien accueillie...* ». Parfois le nom de l'EHPAD était prononcé : « *elle a trouvé ... Aux deux gaves... une nouvelle famille* ».

Ces remerciements faits pour la forme, pourtant sincères, m'intriguent ; je m'interroge sur la perfection du discours et ce qu'il recouvre. Je me demande comment ces quelques mots « *une nouvelle famille* » peuvent traduire ce qu'a vécu sa mère de ce *passage* en maison de retraite ? Sa mère était toujours fière lorsqu'elle prenait plaisir à me raconter : « *Il passe tous les jours, il ouvre la boîte dans le tiroir du buffet et prend une bille de chocolat.* » Elle feignait la mère complice par un petit sourire au coin des lèvres. Là où chacun verrait le signe d'un contact agréable avec son fils qui lui rendait visite, celui-ci l'a tout de même placée en maison de retraite. Et le fait qu'il parle d'une « nouvelle famille » est pour le moins glaçant.

Pour finir, juste avant que le corps soit enseveli, lors de l'ultime recueillement dans un entre-soi avec les habitant·e·s du village, il reprend la parole devant la tombe, il sait que maintenant sa vie basculera devant cette absence, désormais orphelin de parents, il désire adresser un ultime message de reconnaissance à sa mère. Son épouse l'aide, l'accompagne d'un geste, l'invite à ne plus hésiter ; elle lui sert de guide, le poussant avec précision par la manche à hauteur de l'avant-bras d'un geste pour conduire, sa main descend de la nuque jusqu'au coude, elle lui donne une légère impulsion, elle l'aide à réaliser une intention intime. Je vois ces interactions infimes depuis le premier arc de cercle que nous formons avec les gens présents au recueillement, je sais qu'il ne manque pas grand monde, les obsèques sont grandes. Alors il



avance de quelques pas pour rejoindre la tombe, il s'arrête devant le trou regardant le cercueil, et dit : « *il faut que je te dise maman : je t'aime* ». Je sais que le fils est sincère. Je suis émue par ce qu'il vient de dire, un message d'amour ultime à sa mère morte. Je trouve cette adresse courageuse, dire « *je t'aime maman* » avec sollicitude, et devant une assemblée, témoigner d'un dernier souci. Beaucoup d'habitant·e·s du village sont là derrière le fils qui s'avance, nous le regardons avancer le temps de la marche vers la tombe pour retrouver le cercueil, je suis suspendue à l'avancée, puis tenue dans le suspense de l'arrêt du fils. Dans le silence, le collectif au pied de la tombe est assemblé dans un dernier recueillement précédent le défilement de chacun·e devant le cercueil avant qu'il ne soit enseveli. Chacun·e sait ici qu'il·elle fait un ultime au revoir à la fois de manière individuelle et collective, et qu'il s'agit de défiler individuellement, singulièrement, mais aussi avec le collectif devant le cercueil. Chacun·e ira de ses souvenirs ou autres implicites, certain·e·s lanceront une poignée de terre, d'autres de fleurs, sur le cercueil de la dernière de sa génération. J'entends le fils me dire « *la dernière de sa génération, la fin d'un monde* ». Ensemble nous le savons.

Retiré maintenant pour laisser passer la file indienne des gens devant la tombe, j'entends résonner l'avant-dernière adresse du fils à la mère. Devant une assemblée de villageois·e·s, parent·e·s, petit·e·s fils·filles, voisin·e·s, jeunes retraité·e·s, il insère dans le dernier adieu et la biographie, dite en éloge, que l'EHPAD a été *une nouvelle famille*. Dans l'assemblée, soudain, je remarque qu'il n'y a pas de vieux et de vieilles au grand âge et pressens cette absence comme une anomalie ou un défaut. Je sens mes semelles s'enfoncer dans le sol accompagnées d'un petit bruit de cailloux, je regarde le sol, et je contemple le désastre simple que l'intercommunalité de communes a infligé au sol de terre battue, enfoui désormais sous une couche de gravillons blancs. C'est à la fois un massacre, disons plutôt une étrangeté ou une faute de goût esthétique et pratique, et une atteinte à la sobriété du cimetière protestant. Il est une incommodité aux pas marchés et aux arrêts prolongés lors des obsèques, une incommodité notoire à la visite du cimetière, où les piétinements et arrêts fréquents sont les techniques requises pour une visite de tombe en tombe. Alors les semelles s'enfoncent plus ou moins en faisant un crissement rond qui change l'ambiance ; il manque les pas silencieux, et le recueillement, plus précis, plus intérieur, qu'ils permettent. On foulait la terre battue avec de petits bruits frottés poussiéreux. Mon appréhension du sol en cailloux blancs fait monter mon angoisse passagère. De plus je fulmine intérieurement : comment est-il possible d'épandre sur les déambulations du cimetière, entre les tombes, une couche de petits cailloux blancs ? Je me dis que les fils ne vont pas au cimetière, je me dis que les filles ne pensent pas non plus aux jours à l'orée du grand âge du haut duquel certaines personnes doivent marcher appareillées

d'un déambulateur ou sur un fauteuil roulant pour aller aux obsèques d'un·e ami·e, d'un·e voisin·e. Pour finir, je me rends à l'évidence ; appareillé ou pas, tout simplement, la texture du sol aujourd'hui n'est pas commode même en sandales. C'est de cette stupeur que me sort le fils lorsqu'il m'adresse personnellement « *c'est la fin d'une génération, la fin d'un monde* ». La mère était en effet la dernière d'une fratrie de quatre enfants (dont nous sommes tous deux issu·e·s) et qui sont tou·te·s décédé·e·s. Puis, sur cette considération, je vaque à mes occupations du regard, je vois et je salue la seule personne de mon âge. Je vois et je salue quelques personnes de 75 ans, d'autres se rapprochant des 80 ans, un, deux personnes au grand âges (83-85 ans), habitant le village d'à côté. Je vois le groupe des jeunes retraité·e·s, ils·elles ont 62 et moins de 68, ils·elles sont les plus nombreux·ses, et en fin de compte, c'est ceux·celles que je connais moins. D'ailleurs eux·elles-mêmes ne me reconnaissent pas, mais nous avons un air de..., alors nous voyons à peu près qui nous sommes, nous nous orientons tant bien que mal à l'intérieur de généalogies du village et des villages alentours. La situation me rend perplexe, je saisis d'un coup ce que l'absence réelle de vieux et vieilles signifie. Elle laisse une sorte de vide sidéral, leur absence détonne. Je trouve paradoxal le fait de me trouver tout à coup au milieu de jeunes vieux·vieilles, je considère autour de moi ceux et celles qui aujourd'hui représentent les vieilles personnes, et qui sont, en fin de compte, les « jeunes retraité·e·s ». Ils·elles sont les vieux·vieilles. Ils·elles représentent cette nouvelle catégorie que l'on vient d'inventer pour les personnes à la retraite qui viennent de quitter la vie active ou depuis moins de dix ans. Au village, ils·elles sont les vieux·vieilles visibles. Avec leur soixantaine passée, il n'y a qu'eux·elles comme vieux, et ils·elles sont jeunes ! Et, surtout, ils·elles sont là, les si peu âgé·e·s, *à la place* des vieux. Cette substitution, illusoire, ne se dévoile pas tout de suite au regard. Violente, elle dit toute la cruauté de l'absence d'une génération à cet enterrement, d'une génération qui n'est plus au village. Elle dit leur exode. Ils·elles ne sont plus là, mais aussi, ils·elles ne reviennent que très peu au village, ne serait-ce que pour rendre des visites ou se rendre à des enterrements. Il n'y a pas de retour possible.

### **De la vie idéalisée au scénario commun, quelle réalité du placement ?**

Un autre facteur récurrent semble avoir fait de ce scénario (« aller en maison de retraite ») une chose commune et banale, la répétition des chutes à domicile qui conduisent souvent à un placement. La chute, tomber, est à double tranchant : tu tombes, tu te fais mal, puis tu as peur de retomber. Et surtout la chute est souvent synonyme de « placement » ou « de prise de décision » pour l'entrée en maison de retraite. Rappelons-nous des chutes de Hannah « *qui l'ont mise par terre* » « *qui ne lui ont pas fait du bien* », qui l'ont laissée plusieurs mois à

l'hôpital... La chute est vécue comme facteur de grande angoisse. Plusieurs personnes au grand âge sont tombées et sont parfois restées une nuit entière, deux jours, quelques heures en plein soleil, sans secours. Ce qui est vécu par l'ensemble des interlocuteur·rice·s de mon enquête comme un stress ou un facteur d'angoisse, ou au bas mot d'inquiétude, c'est la chute et *l'issue* de la chute, l'après. Élisée a eu peur « *d'y rester* », et l'accident en pleine nuit, « *à rester sur le carreau* » sans secours jusqu'au matin, a précipité sa décision de rentrer en maison de retraite. Quelque chose dans sa manière de « se sentir capable » de rester vivre à la maison a été meurtri. C'est pourquoi la chute peut être comprise comme double sentence. En effet, elle fait souvent mal physiquement *et* moralement, mais, aussi, elle peut être un déclencheur pour un placement en EHPAD. Que ce soit par la famille ou, comme avec Élisée, par une décision quelque peu hâtive de peur de rester sans secours un couperet subsiste après la chute, celui d'une hospitalisation, d'une peur, d'un départ : de tout l'indéterminé qu'elle ouvre et fait entrer dans le présent. Elle génère chez les interlocuteur·rice·s de l'enquête une inquiétude permanente. Il y a une vie avant la chute et une vie après la chute. Différentes enquêtes et études anthropologiques et sociologiques ont noté combien les situations de vie des vieux·vieilles à domicile se répètent presque à l'identique. La chute est le premier signe d'une autre étape du parcours de vie.

En témoigne l'histoire de Rose, à sa manière. Celle-ci était locataire d'un appartement de plein pied dans une maison située à quelques centaines de mètres de la maison du fils jeune retraité. Elle est devenue sourde, ce que nous désignons par le nom technique de « malentendante ». C'est-à-dire qu'elle est sourde comme un pot. Rose vit les « épreuves du grand âge<sup>108</sup> » très tardivement. Rose a commencé par faire une chute, sans mal. Elle a décliné en peu de temps. Son fils a sollicité diverses aides à domicile de l'APA. Une fois, il est parti avec son épouse en vacances. Elle est tombée à nouveau à ce moment-là, sans gravité. Une de ses petites-filles était là. Le fils a dû écourter ses vacances d'urgence. C'est à partir de cet incident qu'il a décidé d'un « placement » en maison de retraite. C'est lui qui a payé les frais d'hébergement de l'établissement pour personnes dépendantes. Le fils était satisfait des soins apportés par le personnel soignant et prétendait que sa mère s'y plaisait. Une fois en EHPAD celle-ci très vite a cessé de s'alimenter. Elle est décédée peu de mois après.

Derrière la vie idéalisée (par le fils), il y a un scénario commun. La chute mène à la peur de la chute, à l'hospitalisation, puis au placement en maison de retraite, où la personne vit jusqu'à sa mort. Si Rose mangeait de moins en moins lorsqu'elle habitait à domicile, elle a

---

<sup>108</sup> Vincent Caradec, 2007, « L'Épreuve du grand âge », *Retraite et société*, 2007/3 (52), p. 11-37.

cessé de s'alimenter quelques temps après son placement en maison de retraite. (Elle était peut-être déjà dans un processus de fin de vie, en train de mourir à la maison.)

Marie-Jeanne est tombée plusieurs fois chez elle, dont une chute grave avec multiples fractures, où elle est restée sans secours pendant trois jours. Elle continuait à marcher dedans et au dehors, prenait l'air dans la cour de l'ancienne ferme, prenait le soleil sous le tilleul, sortait pour donner un bol de lait au chat, ouvrait, chaque jour, les volets du bas, recevait la visite quotidienne, le matin, de son voisin un peu plus jeune qu'elle qui lui amenait le journal et qui est mort subitement. Elle avait adapté sa maison en une habitation de plein pied, elle avait un fauteuil neuf, elle avait un déambulateur, je reconnais ces deux appareillages chez la plupart de *mes* interlocuteur·rice·s provenant d'une aide de la caisse de santé agricole ou la sécurité sociale pour acheter un fauteuil. Elle avait opté pour le portage des repas à domicile, et attendait le week-end pour ouvrir une conserve ou sortir du congélateur une cuisse et entrecuisse de poulet fermier pour les cuisiner *en (solo)* et « *mindiat dap erre de plasè* ». Elle recevait l'aide à domicile d'une auxiliaire de vie pour quelques heures de ménage, un kiné à domicile et le docteur généraliste. « *Je passe toujours le balai dans la cuisine, (oui toujours), ha ! bien sûr* » dit sur le ton de l'évidence, comme si elle avait dit, il faut bien, il faut bien faire quelque chose. « *Je m'occupe un peu, je me fais le peu de vaisselle, balaye un peu-eu, des petites bêtises, quoi. Si y'a du soleil je vais un peu dehors.* » Je lui fais remarquer qu'elle est de bonne humeur. Elle répond : « *Ho hé-é !? Bonne humeur ou pas !* », allant en intonation *crescendo*, « *Faire aller il faut !* ». Elle passe au gascon pour continuer dans le même registre : « *Ha an-na !! Ha an-na !* », « *que ça aille ou pas* », « *ha ana* », dit-elle à nouveau en *decrecendo*. Un jour que je rencontrais sa fille aînée, qui habite dans une commune de la métropole bordelaise, nous avons discuté de sa mère, de sa vie à la maison. Elle n'avait évoqué en rien son *placement* en maison de retraite. Dans les mêmes jours, alors que je m'entretenais avec Marie-Jeanne sur sa vie quotidienne, je n'avais pas pressenti *le placement* imminent. Alors que je lui posais la question, si elle pensait éventuellement aller vivre en maison de retraite, elle m'avait répondu que non, qu'elle n'y pensait pas, cependant (plus tard en avant dans la conversation) elle avait fait suivre son affirmation d'un « *je ferai comme les autres* ». Elle juge cette possibilité dans une intonation plaintive, « *ho-o, ça ne doit pas être intéressant, non, ho-o* ». Elle est désolée par l'idée « *d'y être* ». Je comprends implicitement que si *ça ne doit pas être intéressant* c'est que ça doit être difficile à vivre, sans intérêt. *Mon* interlocutrice dit aussi qu'il ne faut pas y penser plus que cela, autrement on ne fait plus rien, et « *ça mine le moral* », alors elle dit qu'elle attend le printemps pour aller dehors pendre le soleil, « *mais il ne fait pas trop coucou* » encore, il ne

vient pas, « *il se fait désirer celui-là* ». Quelques jours après, pourtant, Marie-Jeanne était placée en maison de retraite.

Dans ces différents cas, on peut voir à quel point le départ ou le placement en maison de retraite est devenu un automatisme après les chutes effectuées par les personnes âgées chez elles. Certes *a posteriori* les chutes semblent être le premier signe d'un parcours qui s'amorce vers la maison de retraite, mais la répétition à l'identique des scénarios pose question : pourquoi ce serait nécessairement, et à chaque fois, l'élément déclencheur d'un placement ? Je ne nie pas que certaines personnes n'ont peut-être plus la capacité de vivre chez elles sans se blesser, je me demande juste ce que ce scénario veut dire, comment il est devenu tellement évident, non pas comment il n'a qu'une issue, mais comment il se déroule aussi souvent sous le signe du « même ». La violence, c'est la répétition, l'identique, le *schématisme*. Ce dernier invite à penser qu'une fatalité existe, qu'elle se situerait à un moment donné, qu'il y aurait un seuil d'acceptabilité sur lequel on s'accorderait.

Andrée, une autre voisine que je rencontre parfois dans la rue, se rend chaque jour chez R. puis chez O. puis chez I., pour une visite quotidienne de quelques minutes, qui est l'occasion de « *passer* » le Sud-Ouest<sup>109</sup> (le journal régional) du jour ou de l'échanger contre l'autre journal plus local : La République des Pyrénées. Elle m'a confié qu'elle aussi comptait bientôt, du haut de ses quatre-vingts et quelques années, y aller de son plein gré. C'est-à-dire qu'elle a fait des démarches pour entrer en maison de retraite d'ici peu. Nous échangeons quelques tours de paroles. Lorsque celle-ci m'informe que ses voisines font le nécessaire pour lui bâtir un dossier d'entrée à l'EHPAD de O. des Gaves, troublée, je lui demande si elle « *n'est pas bien ici ?* ». En réponse, elle évoque ses maux de pieds et elle *se voit* de plus en plus handicapée : « *il faut bien un moment donné* ». Effectivement elle marche difficilement avec deux cannes. Néanmoins, le handicap ne l'empêche pas de se déplacer chaque jour pour rendre visite à ses voisines. Elle est locataire depuis quelques cinquante ans d'une partie d'une maison, un appartement de trois pièces donnant sur un jardin. Les conditions lui semblent donc favorables, mais pour elle, l'idée qu'il existe un seuil, « *un moment donné* », semble normale.

Ce seuil, et les mots qu'elle utilise pour en parler, sonne comme un inévitable (« *il faut bien* »). Il désigne un temps, une temporalité, un moment, où la résignation n'est plus qu'une nécessité (« *il faut* »). On se demandera, cependant, si ce seuil est le signe d'une acceptation

---

<sup>109</sup> Expression indigène qui désigne le journal Sud-Ouest et qui est prononcé *sutouest*.

consentie (« bien ») ou s'il est le signe d'un inexorable auquel il faudrait se rendre : un « il faut bien à un moment donné de toute façon ? ».

Que la maison de retraite devienne un horizon probable, voilà ce que longtemps je n'ai pas réussi à imaginer pour Élisée et Marguerite. Lorsque celui-là me confie devant chez lui ses craintes sur leur potentiel départ, j'ai peine à le croire. Je n'imagine pas Élisée en maison de retraite, ni lui ni sa sœur. Je les crois trop indépendant·e·s, ou même libertaires, pour cette vie en collectivité. Ils·elles ont une philosophie de vie des plus austères, sobre, rien ne les y destine, à mon sens, compte tenu de leurs habitudes et leur manière de vivre leur vie dans une forme de décroissance politique ; ils ne se plairont que peu dans cette forme de vie parodique et redondante de la maison de retraite. Je les imagine les deux, frère et sœur, comme des désuets magnifiques ou comme des désuets perdant leur magnifique, dans cette vie.

Quelques mois plus tard, pourtant, je devrais me rendre à l'évidence. Comme l'avait évoqué Hannah, la décision a été prise « *par la force des choses* ». Élisée est tombé dans sa chambre à l'étage. Il est resté la nuit entière par terre sans pouvoir se relever. Sans secours jusqu'au matin, il a *pris* peur. Cet incident l'a décidé à aller, lui et sa sœur, en maison de retraite. Si la décision paraît avoir été prise hâtivement dans l'émotion et la peur, si elle est le produit de la crainte de rester sans secours, il n'en reste pas moins que la possibilité de la maison de retraite avait été pensée en amont par Élisée. Un concours de circonstances a également voulu que la chute en pleine nuit ayant provoqué cette panique et cette décision ait eu lieu au moment où un EHPAD de la petite ville du canton disposait de deux *lits* vacants. Ce premier établissement les a accueilli·e·s temporairement en attendant que deux places se libèrent dans l'EHPAD *O. des Gaves*, l'établissement choisi par Élisée pour une entrée définitive avec sa sœur. C'est dans ce même établissement que travaille l'épouse de Claude, son cousin au deuxième degré qui « *s'occupe* » d'eux·elles. C'est par cette intermédiaire que l'idée a également fait son chemin d'entrer en maison de retraite.

## 2. Une entité abstraite

### A. Dans la chambre de Marguerite

#### **Les lunettes noires**

Assises dans un coin entre le lit et la porte fenêtre donnant sur un petit balcon, le volet roulant est à trois-quarts descendu. La chambre est dans l'obscurité. À cette place nous sommes silencieuses, quelqu'un frappe (tape) à la porte, une aide-soignante entre. Elle est vêtue de la panoplie vestimentaire professionnelle de la santé, un pantalon blanc, une blouse blanche et vert clair ainsi qu'un bonnet blanc en papier tissu. Marguerite lui demande d'attendre, elle marche sans peine jusqu'au cabinet de toilettes et en ressort avec des lunettes de soleil sur le nez. Les verres sont fortement teintés, la monture faite de plastique noir et brillant (*glossy*), leur forme est *profilée*. Incurvées, elles sont prévues pour la pratique d'un sport de glisse, de vitesse ou pour craner en terrasse de café d'une station de sports d'hiver, sur la promenade des Anglais ou que sais-je.

Je ne m'attendais pas à la voir sortir avec cet attribut insolite. Je la regarde, je sais qu'elle ne sait pas comment sont les lunettes qu'elle vient de chausser. De toute façon elle s'en moque. Cela me fait le même effet que si je la voyais sortir avec des mocassins à petits talons neufs, vernis et noirs, ornés d'une petite chaîne dorée reliant deux pompons de cuir. (Or, je connais Marguerite soit avec des espadrilles soit en pantoufles et il y a bien longtemps (*a long time ago*) chaussée de souliers en cuir désuets, portés de manière occasionnelle, une fois par semaine le dimanche pour aller au culte). En bougeant, elle crée un mouvement inhabituel. J'ai la sensation qu'elle contient quelque chose qui lui déplaît. En même temps, dans son agitation et son énervement apparaît une gaucherie, qui prend naissance dans sa contrariété visible. Elle semble inventer une manière de se tenir ou elle essaie de singer la posture d'une personne digne qui lui paraît être la posture adéquate pour la circonstance.

Près de la porte, l'aide-soignante attend et prévient Marguerite qu'il est temps de descendre au « *restaurant* ». Maintenant elle avance vers Marguerite, à ses côtés, elle procède à un ajustement de direction, elle tourne, par un écartement du coude elle fait apparaître un passage entre le pli du coude et le creux de sa hanche. La pointe du coude effleure Marguerite qui passe son bras dans le passage posant sa main quelque part sur l'avant-bras de l'aide-soignante. Je prends la mesure du réel (de la situation) : Marguerite pour descendre diner est conduite par l'aide-soignante (l'aidante). Je regarde le départ, Marguerite me dit : « tu vois je

(ne) me suis jamais montrée maintenant ici je suis obligée de m'exposer ». Le couple aidante-aidée, patiemment, quitte la chambre pour prendre le couloir qui mène en bas au *restaurant*. Je ne les accompagne pas, je ne les quitte pas non plus, je reste interdite un moment, plantée là à regarder « la conduite accompagnée, téléguidée » sans dire au revoir. Je devine son courage, je devine qu'elle réunit non pas « son » courage mais « du » courage. C'est-à-dire qu'elle doit s'armer, se munir (il faudrait utiliser le verbe d'action au plus près de la réalité — *se blinder*) de courage, d'un courage nouveau afin de vivre ces situations nouvelles de vie quotidienne. La phrase qu'elle m'adresse en partant avec beaucoup de sérieux, bien qu'expéditive, constitue une tentative d'explication de ce qu'elle vit. Elle trouve le moyen de me communiquer, au moment où elle part au bras de l'aidante, une phrase qui montre son dépit, une sorte de désappointement à devoir changer quelque chose d'important en elle, sa simplicité toute protestante : « tu vois je [ne] me suis jamais montrée maintenant ici je suis obligée de m'exposer ». Elle rassemble du courage pour « *paraître* » en bas. Concentrée, sa posture droite comme un i, le menton un peu haut me l'indique, Marguerite se prépare à une situation qu'elle doit vivre pudiquement au regard des autres en même temps qu'elle crée, par la posture et les lunettes noires, sa manière de se dévoiler au regard des autres résident·e·s.

### **Au restaurant de l'EHPAD**

Marguerite invente une tenue qu'elle pense appropriée à ce qu'elle doit affronter : c'est-à-dire traverser la salle au regard de tou·te·s. Pour cela, elle doit entrer, traverser la salle, puis prendre place à sa table où elle rejoint son frère, à celle qui leur est spécialement attribuée pour prendre les repas ensemble. De manière similaire à leur gêne d'être ainsi exposé·e·s, la table est située non pas au milieu de la salle du restaurant mais sur un des côtés, contre le mur. Discrète, à l'écart, cette table ronde est celle où les deux déjeunent et dinent tous les jours en tête à tête dans la salle du restaurant de l'établissement.

Marguerite n'est jamais allée au restaurant, ou une fois. Elle ne fait qu'imaginer ce qu'elle doit faire mais, en retour, cela lui dicte, par impulsion, une manière de se tenir dans les espaces collectifs de la maison de retraite. Lorsqu'elle dine, elle lève la tête, son port altier, bizarrement trop haut, beaucoup trop haut, donne l'impression de jouer le rôle de quelqu'un·e qui assure, qui connaît les codes, qui sait tenir une posture adéquate à la situation. Ses efforts exagérés font figure des bonnes conduites dont on pouvait lire les descriptions dans les ouvrages dédiés aux jeunes filles de la bourgeoisie, chargés d'expliquer les conventions et les bonnes manières à suivre au restaurant, « dans le monde ». C'est la conduite qui lui vient lorsqu'elle doit affronter la visibilité dans les espaces collectifs de la maison de retraite. Ainsi, d'une vie



vécue à domicile où elle s'exposait peu, où le retrait était un recueillement apaisé, une forme de vie vécue dans sa cuisine sur un des côtés de la cheminée éteinte, à savoir une forme de vie vécue dans son intérieur de la maison, elle passe à une visibilité qui la fragilise et l'expose. Les lunettes noires, dès lors, sont un subterfuge. Cet attribut vestimentaire ostentatoire est le moyen par lequel elle envoie un signe qui traduit, sans devoir parler, sans devoir dire, son désir de vivre pour soi, sans appareil. Le port de lunettes noires, lorsqu'elle se trouve dans l'obligation de s'afficher, de se montrer aux autres sans envie de paraître, est le signe double de cette violence qui lui est faite et de sa volonté de rester en retrait.

Une autre raison à ce port de lunettes noires est que Marguerite, y voyant franchement mal, a peur de commettre un impair. Dans la salle à manger il y a tant de congénères, tant d'indigènes, tant d'« âgé·e·s »<sup>110</sup> connu·e·s depuis l'enfance et/ou depuis la jeunesse issue du réseau d'interconnaissances. Tant de biographies connues. Alors à son arrivée ici, Marguerite, pour ne pas commettre de maladresse, d'impolitesse, semble avoir trouvé un subterfuge à cela, porter des lunettes noires, l'attribut que portent certains aveugles. Cependant la monture et le design, plutôt destinés à en imposer, à se rendre visible aux autres, sont d'une apparence sportive et habituellement utilisés par une jeunesse consciente de sa beauté. Ressorties aujourd'hui pour l'occasion, Marguerite voudrait les employer comme un signe de sa malvoyance. Avec elles, elle espère passer inaperçue. Pourtant, cet incognito est largement remis en question par le style des lunettes qu'elle a sorties de son tiroir de chevet et qui, certainement, ont dû lui être données par quelqu'un de son entourage, des jeunes un peu parent·e·s très éloigné·e·s, qui n'en faisaient plus usage pour la raison évidente qu'elles sont aujourd'hui démodées.

## L'hécatombe

Si Marguerite est entourée de réseau d'interconnaissance, de gens qu'elle connaît depuis l'enfance, pourquoi alors la situation de devoir aller manger au dit restaurant la gêne ? Pourquoi alors le réseau d'interconnaissance ne produirait-il pas une forme de vie collective désirée ? Pourquoi partant d'un réseau d'interconnaissance la maison de retraite n'est pas vécue par les

---

<sup>110</sup> Bernard Ennuyer précise que le vocable les « âgés » a été employé pour la première fois par Michèle Delaunay : « La ministre déléguée chargée des Personnes âgées et de l'Autonomie a popularisé, en 2013, cette expression en place et lieu des “personnes âgées” ».

Voir Bernard Ennuyer, 2019, « La stigmatisation des “personnes âgées” dans les politiques publiques vieillesse en France des années 1960 à aujourd'hui », in Françoise Le Borgne-Uguen, Florence Douguet, Guillaume Fernandez, Nicole Roux, Geneviève Cresson, (dir.), *Vieillir en société. Une pluralité de regards sociologiques*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, p. 36.

interlocuteur·rice·s de mon enquête comme un espace du « bien-vivre » ? Comment les connaissances d'arrière-plan de *mes* interlocuteur·rice·s de l'enquête les empêchent-elles de mener une vie bonne dans l'institution ?

Élisée et Marguerite ont désormais chacun une chambre définitive dans la maison de retraite à O. Je leur rends visite pour la première fois dans cet EHPAD. Je retrouve d'abord Élisée puis Marguerite, chacun à leur tour dans leur chambre respective. Je traverse une salle commune où il y a du monde. Je salue Andrée qui se trouve là. Quand je viens, je la trouve souvent assise sur une chaise dans le large cercle des personnes assises sur des fauteuils roulants ou sur des chaises accompagnées de déambulateurs dans la salle du bas qui ressemble à un grand hall près de l'accueil, de la porte d'entrée, des ascenseurs, et où résonnent à tout va les voix de la télévision. Élisée dit qu'Andrée se plaît à la maison de retraite, et quand il évoque cette voisine (éloignée de deux rues au village) devenue résidente de l'EHPAD (voisine du même étage et à quelques portes de chambres), il ne manque pas de me dire « *elle s'y plaît elle ici* » sur un ton condescendant ou sur *le* ton quelque peu moqueur. Il me raconte qu'elle prend part aux activités, qu'elle est toujours en bas à bavarder... Lorsque je pénètre dans l'établissement, je la vois assise dans *la salle* à côté de résidentes, et le bavardage n'est pas de mise. Je n'ai jamais trouvé les résidentes embarquées dans de grandes conversations. Elles parlent rarement. Elles sont là, côte à côte, le long des murs, dans des chaises, fauteuils, fauteuils roulants, fauteuils coques, dossiers contre le mur, certaines avec le déambulateur devant elles. J'ai toujours trouvé l'ambiance plombante, « comme si [ici] était en œuvre un processus de désapprentissage d'une forme affinée de communication<sup>111</sup> ». Bien des fois quand je la traverse, je manque de courage, je suis gênée par la disposition des personnes et de la pièce. À vrai dire, si je regarde franchement la salle collective, je devrais m'arrêter pour dire des bonjours individuels à des personnes que je connais et qui ne me reconnaissent pas au premier abord. Alors j'en profite, j'accélère le pas sans bruit ni trop de mouvement, je me dissimule derrière une carapace virtuelle pour ne pas être vue et je file directement par les escaliers pour monter les étages et rejoindre la chambre d'Élisée. Attendre l'ascenseur dos à la salle collective m'est (devenu) insupportable. Depuis quelques temps, je croise Adèle, qui est nouvellement résidente d'*O. des Gaves* et dont la présence ici me surprend. En effet deux ans auparavant, elle était dans une résidence pour personnes âgées avec services améliorés mais, devenue trop « girée », elle a dû rejoindre l'EHPAD pour le D de l'EHPAD (c'est-à-dire Dépendante). Dans la salle, je suis

---

<sup>111</sup> Éric Chauvier, 2018, « Le concept “d’ambiance” à l’épreuve de la vie ordinaire », *Communications*, 2018/1 n°102, p. 100.

surprise également de la trouver assise un peu à l'écart, sur une chaise en retrait, de dos à la salle collective. Je m'arrête sans sourciller, je la salue, je lui dis que je viens voir Élisée et Marguerite car les deux sont de la parenté (la sienne), ce sont des cousins et voisins de la même rue. De là, Adèle me dit qu'elle m'a bien reconnue mais elle ne sait pas si je suis Valérie ou Michèle, ma sœur jumelle : un classique en soi. Adèle a une maladie qui s'entend, c'est-à-dire que sa voix chevrote à l'extrême. On dirait qu'elle retient les syllabes et les sons. Du coup la parole sort, mais par soubresauts coupés dans leurs élans, on dirait une machine à coudre qui pique la parole et la voix comme des petits points trop rapprochés, et donc cette étrangeté de la voix et nos menus échanges font lever les yeux des autres résidentes. Certaines connaissent nos généalogies. Les habitantes de Carrère et résidentes de l'établissement s'éveillent. Maintenant je suis dans l'obligation de dire bonjour, d'échanger des civilités, de donner des nouvelles, de la famille, des voisins, du village, de ce que je fais, comment je suis venue, et autres questions. De là, je vois les autres résidentes, et je me sens à nouveau dans l'obligation de dire quelque chose, alors je prends mon courage à deux mains, je lève ma tête enfouie jusque-là dans les visages connus. Au regard de toutes j'adresse quelques regards et c'est là que je deviens une éponge de compassion. Devant moi, je constate sidérée, qu'il y a la bouchère de P., le cheminot de P., l'épicière de C., le boulanger de C., la fille mère A., la femme de paysan I., la femme de paysan O., la femme de paysan B., la mère de C., la mère de A., le grand-père de Chris.

L'hécatombe me dis-je.

Je les reconnais. Ils et elles sont tou·te·s là ensemble, mais ne devraient pas. C'est l'étrangeté de trouver tant de personnes familières dans cette forme de vie globale collective, où ils n'ont rien à faire ensemble à part peut-être produire leur mort en solo. Je connais leur nom, leur prénom, des histoires, un nom de maison, une maison, un nom de champ, des généalogies. Ils et elles connaissent tout cela aussi, mes parents, mon nom, nous partageons des biographies, mais l'étrangeté ne se situe pas à travers le fait de les reconnaître mais d'éprouver le caractère déplacé de cette situation. Ainsi, les voir tou·te·s là, dans une salle de l'EHPAD suscite en moi ce qu'Éric Chauvier nomme une « impression de familiarité rompue » :

« L'impression de familiarité rompue ne se rapporte pas seulement à une reconnaissance ponctuelle, selon des caractéristiques identifiant telle ou telle personne.

Elle est aussi une découverte abstraite, référée à un genre plutôt qu'à une singularité biographique.<sup>112</sup> »

Tou·t·e·s ces vieux·vieilles sont tou·te·s là, dans une espèce de grande salle à vivre où chaque jour se répète la mise en scène de la vie collective, comme si cela allait de soi, une salle de vie commune de vieux et de vieilles (ici de villageois·e·s.), ensemble en groupe, provenant presque toutes d'un réseau d'interconnaissance large, ils sont réunis dans une salle pour la vie conviviale tant espérée par l'EHPAD. Le strict minimum me dis-je. Dans cette salle, ils semblent plus ou moins attendre docilement quelque chose, et non pas (obligatoirement) la mort, comme on s'arrangerait à le penser, mais des-autres-choses, des autres-occasions, des autres-manières, d'autres-mises-en-scène, une autre-forme-de-vie. Pourtant je les vois là dans un moment de *vie plaquée* tant l'institution façonne les gens et leurs moments selon une traduction qu'elle fait de « la personne âgée » et ses moments de *vie typiques* à l'EHPAD. Aujourd'hui, la situation me donne une « impression de familiarité rompue » ; ces hommes et femmes apparaissent en un groupe qui représente une abstraction troublante et angoissante. L'impression que les *familiarités sincères* devenaient des rassemblements abstraits se manifeste par le fait que ces rassemblements ne correspondent en rien à l'histoire de leurs relations. Dans ces visages qui me frappent, un certain nombre de visages à l'EHPAD, il m'est évident non sans angoisse de penser que quelque chose « cloche ». Un genre de dissonance, de déséquilibre accepté·e·s. Comment est-il possible de voir en un lieu autant de visages connus de loin ou de près ? Ainsi le groupe de résident·e·s m'apparaît-il comme une entité abstraite. Je le découvre dans son abstraction, je suis frappée par elle. « Ils sont tous là », ils me donnent une impression de familiarité rompue, me procurant une charge d'émotion tellement intense que je suis Éric Chauvier lorsqu'il émet l'idée selon laquelle il existerait une « *anthropologie pathologique*<sup>113</sup> ». À la présence de familiarités rompues, « l'enquête est vouée à continuer <sup>114</sup> ». Sur le terrain ou après-coup, les situations qui me paraissent étranges suscitent mon attention, elles *la* produisent (même). Il n'y a pour moi d'anthropologie qu'à partir d'une certaine étrangeté situationnelle.

---

<sup>112</sup> Éric Chauvier, 2006, *Anthropologie*, éd. Allia, Paris, p. 16.

<sup>113</sup> *Ibidem*, p. 19.

<sup>114</sup> *Ibid.*, quatrième de couverture.

## La ronde

« Il me vient une expression « *ça fait flipper* ». Non pas que les vieux-vieilles me fassent peur, non, plutôt « leurs devenirs », nos devenirs. Comment pourrais-je ne « pas flipper » puis « angoisser » puis me sentir triste puis en colère. Non, ce n'est pas ce qui importe, toutes les émotions sont là, mais ça ne changera pas la familiarité rompue qui m'obsède, qui me tracasse. J'ai du souci. Je suis inquiète.<sup>115</sup> »

Deux visiteuses quittent l'EHPAD par la porte coulissante entrée/sortie. Alors qu'elles croisent « la ronde » des vieilles et un vieux qui se trouve à cet endroit, près de la sortie, dans un revers architectural où loge aussi un banc plutôt mal placé, l'une d'elles lance un sur-animé « *En grande conférence !* ». Des vieilles alertes et aux aguets d'une distraction singulière répondent par des rires de connivence quelques peu surfaits. L'une montre sa répartie et fait une réponse qui va dans le sens de *la conférence*, un genre d'acquiescement bien voulu. Les plus lucides peut-être se taisent, certain·e·s le regard hébété (troublé) laissent passer la gêne de leur passage (embarrassé). Les deux visiteuses ne s'attardent pas. (Je me fais la réflexion) qu'elles ont passé tant bien que mal le P.O.<sup>116</sup> de « la ronde » des vieux qui prennent l'air un après-midi d'automne.

Le groupe est stationné juste à la sortie, plus près encore ne serait pas possible, on se trouverait alors à l'intérieur. Je me dis que le choix de l'endroit, même s'il donne l'occasion certainement de voir du monde, n'est pas anodin. La place semble avoir été choisie pour sa

---

<sup>115</sup> Hors-champ de l'auteur. Dans le champ scientifique ça devrait porter le nom de digression ! Je les nomme « hors-champ ». Ces « hors-champs » rendus au commun pourraient s'apparenter au journal de terrain. Mais ils consisteraient à faire ma propre méthode d'écriture afin d'exfiltrer les angoisses ressenties au moment de l'écriture des situations sociales, les données. Ça consisterait non plus à ne pas refouler mes angoisses mais dire à l'écrit les angoisses, les rendre accessibles à l'enquête. Non pas écrire les difficultés à rédiger, mais la réaction aux violences des situations, les « réactions d'angoisses aux données » que je décris pour « rendre compte des points de vue » des interlocuteur·rice·s de l'enquête. Georges Devereux écrivait : « Ma première tâche est de montrer que les données des sciences du comportement provoquent de l'angoisse chez les chercheurs ». Ce pourrait représenter un pan (un bout) de « l'angoisse à la méthode » selon ma propre méthode. L'angoisse en hors-champ, une sorte d'enclassement de l'angoisse avec les situations du réel ainsi que l'écriture du réel.

Les citations du paragraphe ci-dessus sont extraites de : Georges Devereux, [1980], 2012, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, éd. Flammarion, coll. Champs essais, Paris, p. 82.

<sup>116</sup> P.O : dans certaines disciplines sportives (concours complet d'équitation), abréviation de Passage Obligatoire, matérialisé par deux fanions, un blanc et un rouge de chaque côté, pour matérialiser le passage. C'est aussi le cas, lors de ravitaillement (course automobile, marathon, cyclisme...).


proximité, l'accès direct au dedans<sup>117</sup>. Elle atteste d'une facilité et d'une commodité notoire, en ce qu'elle évite les déplacements longs qui demanderaient de conduire la ronde un peu plus loin. Il faudrait bien évidemment du personnel « en plus » pour l'aide au déplacement des personnes handicapées, en déambulateur ou fauteuils roulants. Cette géographie révèle une inattention au site, car l'EHPAD dispose d'un petit espace vert paysagé. Il existe des endroits et des possibilités de se poser, ailleurs, au bord des allées, à proximité d'arbres et de petits arbustes laissant des horizons autres que l'encoignure du bâtiment où la ronde se situe actuellement. Sur les pelouses ce n'est pas possible. Il y a un écriteau de vingt centimètres de haut, en bois, fond vert, typographie sérieuse, caractère blanc :



Merci de respecter les pelouses.

La direction

Et :



Respectons  
la pelouse

On pourrait imaginer autant de « rondes » qui ressembleraient à des lieux de rendez-vous, à un lieu de rassemblement pour préparer un collectif qui saurait être nomade avant d'avoir épuisé l'habitude de ce *stay* à la porte, et qui irait selon, avec d'autres désirs ou pas, avec sa force ou pas, explorer d'autres lieux, sous un arbre, sur un chemin dans la pelouse ou que sais-je encore, elle n'en demeure pas moins, comme une inconditionnalité immuable, « la ronde » de vieux et de vieilles. Cette vision de la ronde où aucun·e ne parle, ou si peu, me donne l'impression d'une décalcomanie ou d'un copié/collé d'une mise en scène de la vie quotidienne en EHPAD. Un ennui qui jure au milieu d'autres possibles, comme si ce cercle rejouait le thème

---

<sup>117</sup> « Tout le système tend à ce qu'il n'existe plus de dehors » constate Lise Cause en 2004 dans son travail de thèse intitulé *La professionnalisation des aides-soignantes en EHPAD en maison de retraite*. Citée par Pearl Morey, dans un chapitre de sa propre thèse au sujet des « résident·e·s immobilisé·e·s » : « “Les déplacements” des personnes âgées sont qualifiés de “réduits” et se font dans “des espaces bien identifiés et bien cloisonnés (...) tout le système tend à ce qu'il n'existe plus de dehors” ». Voir le travail de thèse de Pearl Morey, 2020, « *La Liberté en toute sécurité* ». *Les promesses des dispositifs techniques de géolocalisation des résident·e·s en EHPAD face aux tensions morales du care*, thèse de doctorat soutenue le 8 décembre 2020, EHESS, Paris, p. 139-140.

de l'animation globale pour « la personne âgée » « résidant » en « milieu institutionnel spécialisé » à défaut d'autre chose.

La situation n'est pas sans rappeler l'étonnement du personnage Jacquemort lorsqu'il assiste à la « foire aux vieux » dans *L'Arrache-cœur* de Boris Vian<sup>118</sup>. Lors de cette foire, on expose et propose à la vente nombre de vieux qui ne sont plus utiles mais qui peuvent encore servir comme souffre-douleurs pour des jeux d'enfants sadiques ou pour assouvir quelques frustrations sexuelles, par exemple. Nouvellement arrivé au village, Jacquemort découvre que des vieux misérables y sont vendus, comme dans les ventes d'esclaves. Boris Vian décrit :

« Il y avait un banc de bois, exposé au soleil, et des grosses pierres pour les derniers arrivés. Les vieux s'alignaient sur le banc, et trois des pierres étaient déjà occupées. On pouvait compter sept hommes et cinq femmes.<sup>119</sup> »

Une vieille femme est à vendre. Un « maquignon municipal » harangue la communauté villageoise qui prend part aux ventes avec animation. La scène est horrible et angoissante ; dans le roman, seuls les apprentis, les enfants et les animaux sont traités avec autant de cruauté.

« – Allez, celle-là est en bon état, dit-il. Qui en veut ? Elle a point de dents. Ça peut être commode. [...].<sup>120</sup> »

Jacquemort, qui découvre pour la première fois la foire aux vieux, est surpris par le spectacle. Devant autant de brimades insupportables faisant rire les spectateurs, il interpelle l'homme à ses côtés.

« – Pourquoi riez-vous ? [...] Ça ne vous fait pas honte ? [...]

– Ça me fait quoi, vous dites ?

– Vous n'avez pas honte ? (répète) doucement Jacquemort. Ils sont vieux.<sup>121</sup> »

Pour toute réponse, l'homme lui envoie un coup de poing avant qu'il ait le temps de s'en apercevoir. Jacquemort, psychanalyste, semble être le seul personnage à remarquer que la foire aux vieux a quelque chose d'inapproprié. Il sent, devant le spectacle de leur vente, l'idée

---

<sup>118</sup> Boris Vian, [1953] 1996, *L'Arrache-cœur*, éd. Fayard, coll. Le livre de poche, Paris, p. 44-46.

<sup>119</sup> *Ibidem*, p. 46

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 48.

que quelque chose ne va pas. Le personnage éprouve ici une impression de familiarité rompue, saisit le caractère déplacé de leur présence sur le banc et trois pierres pour leur vente, en pressent la violence. De même la ronde des vieilles que j'observe à l'EHPAD, si elle ne ressemble que peu à la situation exacerbée narrée par Boris Vian, souligne la violence du fait que cette ronde est en fait une constitution abstraite, et que ces gens que je connais vivent cette abstraction.

Car c'est une chose de dire que Jacquemort et moi éprouvons tous deux une impression de familiarité rompue, il n'en demeure pas moins que j'ai l'impression que la violence vécue ici de cette abstraction de la ronde l'est surtout par les villageois·e·s. qui, je l'imagine, perçoivent sans doute le caractère parodique de celle-ci.

Plaqué·e·s dans des mises en scène, me dis-je.

Plus grand-chose ne s'actualise.

### **Une visite baroque**

Marguerite prétend entendre un brouhaha fatigant dans les oreilles, qui lui procure des maux de tête, « *c'est malheureux* » soupire-t-elle. Cette infortune l'empêche de tenir une conversation plus ou moins longue, « *c'est malheureux, tu vois* », « *c'est très gênant, tu comprends* ». Marguerite me renvoie bien souvent sans ménagement à une forme de communication sans parole. Elle prétexte « *ce brouhaha qui la gêne beaucoup* » et s'en suit un retrait (psychologique) ainsi qu'un repli du corps. Partie pour un moment dans une occupation de la pensée, en retrait presque prostrée dans son fauteuil « *made in institution hospitalière* ». Elle reprend, juste pour poser une question, (ou) proférer une remarque, du genre « *on est là maintenant* », « *c'est comme ça* », avec un petit sourire pincé non pas de satisfaction mais d'ironie dépitée. L'expression du visage avec l'intonation appliquée à ces remarques me laissent sans voix car je ressens un « *on est là maintenant* » vécu comme un échec ou « *à contre cœur* » notoire, sans équivoque. Puis elle se tait à nouveau pour un temps pendant quelques minutes, reprend la liste des questions habituelles : « *tu es à la maison pour combien de temps ?* », « *quand es-tu arrivée ?* », « *quand repars-tu ?* », « *tu fais le jardin ?* ». Je remarque qu'elle a emmené ses deux réveils posés en face d'elle sur la table à roulette de service, dont on peut glisser le pied sous le lit afin de passer le petit plateau à niveau juste au-dessus du lit. Aujourd'hui, Marguerite boit de l'eau au goulot d'une bouteille en plastique d'eau minérale, c'est insolite. « *On me dit qu'il faut boire de l'eau* ». Elle se tait à nouveau durant plusieurs minutes. Le silence est là, prenant, elle semble contempler son propre retranchement. Je me dis



qu'elle sculpte le temps, sans me dire lequel. Je me demande à quoi elle pense (ou ce qu'elle fabrique comme possibles dans son retrait). Je ne lui demande pas. C'est son affaire. J'ai pris le parti de m'asseoir à sa droite et de ne rien dire, d'attendre qu'elle prenne la parole, (qu'elle pose une question ou rien du tout) je passe un moment à me taire avec elle. Je reste à ses côtés, l'ambiance est au silence, rempli de soupirs, de hochements de tête, de mouvements infimes, de choses murmurées par moment. Elle est à l'intérieur d'elle-même. Parfois, sans me les adresser, elle effectue de petites sorties au dehors, où des expressions animent son visage. Elle m'apparaît bizarre, singulière, excentrique : baroque. Son intérieur et son extérieur sont deux faces d'un même pli, d'un dedans et d'un dehors qui s'échangent perpétuellement. Elle ne cesse de revenir, venir et revenir, elle ne bouge pas, ou si peu. Comme si elle se faisait des remarques implicites, tues, alors elle lève les sourcils, comme si elle s'étonnait de choses pensées, supposées, questionnées. Nous tenons le plus souvent un silence expressif. Je la regarde et je ne la regarde pas. Je ressens un moment de bien être, dans lequel il m'est possible de porter attention sans nous obliger à la discussion. Certains moments semblent tenir du registre du recueillement, un genre d'attention singulière propre à notre relation, aux interactions verbales éparses.

Lors de ce genre de visites, je me sens à mon aise. Pourtant, lorsque les habitant·e·s du village évoquent leurs visites à Marguerite, ils·elles éprouvent le contraire. Alors qu'ils·elles ne cessent de percevoir Élisée comme celui qu'il a toujours été (« *il est toujours aussi jovial* »), la qualité de la visite à Marguerite fait question. Au village, je rencontre des voisins et voisines proches et moins proches géographiquement, ceux et celles du centre ancien (historique) que je croise en promenant mon chien. Le chien qui n'avance pas m'offre la chance d'une déambulation (lente) dans les trois rues du centre, ce qui me donne quelques opportunités de rencontres, c'est-à-dire au nombre de trois lorsque la chance tourne à mon avantage. Alors, quand il nous arrive de trouver quelqu'un·e, dehors, dans le village désert, nous échangeons quelques menus tours de paroles. C'est dans ces circonstances bien souvent que la question de la visite à Élisée est abordée. Puis la question immuable, « *Tu as été voir Élisée ?* », à laquelle s'ensuit des nouvelles. Souvent le.la voisin.e poursuit généralement par « *il est toujours aussi jovial* » avant de faire une remarque au sujet de la visite faite à Marguerite. Ils·elles évoquent son comportement et le fait qu'ils·elles ne savent pas vraiment comment faire : « *c'est gênant, [...] tu vois, [...] avec elle ce n'est pas facile* ». Je n'échange pas à ce propos, je me tais. Je pense qu'il faut être force de relations ordinaires qui sont par essence, dirais-je, singulières. Je rends visite à Marguerite et occupe le terrain et la lenteur qu'elle m'offre, me plie volontiers à sa demande de parler un jour dans l'oreille un jour en face d'elle, m'échine à essayer de ne pas

« faire la conversation ». Ceux·celles que je croise dans le village rendent visite à Élisée et se trouvent dans la situation de devoir rendre visite à Marguerite, car il leur demande toujours : « *Tu as été voir Marguerite ? [...] tu l'as trouvée comment ?* ». Pour ma part, je rends toujours visite aux deux. Je passe de la visite à une sourde qui entend un brouhaha chaque fois que l'on parle plus de quelques minutes consécutives ou qui n'est pas disposée à parler, à une visite à un sourd qui parle très fort, et auquel je dois répéter plusieurs fois ce que je dis.

Pendant que Marguerite entre dans un de ses énièmes silences, assise dans mon fauteuil, je me surprends à avoir envie de prendre mon pouce dans la bouche. Lorsque je suce mon pouce, je ne produis rien, rien de matériel, je ne suis dans aucune vitesse rapide. Je crée du mouvement arrêté, mon intellect en action, ma pensée va vite, c'est aussi celui (mon pouce) qui me mène hors de la pensée, il me conduit à la rêverie. Il me permet sans honte de longues contemplations visuelles et sonores.

L'activité du pouce, l'expérience durable m'emmène à passer du temps sans usage de la parole, sans rien faire des temps assez longs, des heures à vaquer « au rien faire ». C'est une expérience du temps qui à la fois s'écoule et *reste là* sans s'écouler, un temps arrêté, un temps insouciant peut-être en équilibre et cette appréhension d'un retrait même peuplé (accompagné) me conduit à apprécier les temps que je passe avec Marguerite. Décrire ici ma manie d'appréhender le monde avec mon pouce dans la bouche permet de dire que cette expérience du retrait m'a aidée à saisir la durée du temps et la posture de Marguerite sans peur. Nous échangeons des conversations aux tours de paroles éparées, lorsque nous en avons envie ; ce n'est pas une nécessité, nous ne parlons pas par obligation. Nous ne sommes pas gênées par les longs silences et les reprises. De temps en temps je prends la parole, alors je me penche très près vers son oreille, presque à la toucher, des fois je me trompe, cette fois je ne dois pas parler à l'oreille. Je dois, me demande-t-elle, « *[me] mettre en face* », je me mets dans une position de face à face, face à elle, des fois de biais afin qu'elle puisse voir mon visage, distinguer mes expressions, elle me dit que ça l'aide à entendre, qu'elle aime voir les lèvres parler (bouger). Alors j'articule à outrance, j'ai l'impression que je dessine les paroles que je dis en faisant de grands mouvements de lèvres. Je sens se déformer mon visage, il s'allonge, rétrécit, s'arrondit, il ondule curieusement, mes yeux s'agrandissent, ils vont sortir des orbites, les paupières montent et redescendent, Marguerite coupe ma clownerie grotesque, avec sarcasme elle rejoint le fond du fauteuil pour repartir à l'intérieur d'elle-même comme un chez-elle intime et pudique fermé à autrui le temps qu'il lui faut pour revenir « *sans brouhaha* ». Dans son retrait, il lui arrive avec l'ongle de ses pouces de s'occuper des ongles des autres doigts, ce qui produit un petit bruit de grattement lisse avec un rythme d'aller et retour. Puis elle gratte les bouts, elle

semble faire une manucure vernaculaire sans outil, si ce n'est celui de sa dextérité à manier les ongles de ses doigts comme une lime. Quittant cet ouvrage, elle reprend du regard sa jupe et lui refait une tenue.

Elle dit :

| « *on en est là maintenant, tu comprends* ».

Le « *tu comprends* » qu'elle utilise pour s'assurer de mon attention signale l'abstraction totale que représente à ses yeux la vie en institution (en opposition à la vie réelle, une vie politique, (citoyenne), domestique). Elle a inventé une nouvelle expression du visage pour me dire qu'il et elle sont là ici et qu'il et elle en sont là maintenant, en maison de retraite. Avec cette expression elle a un regard tranché, sévère, elle ne badine en rien. Tout est droit, l'expression du visage est coupé à la serpe. Rien ne dépasse en largeur, tout le visage est en longueur, étriqué, elle a avalé ses pommettes, le menton s'allonge et s'allonge, je pense à une tête de poisson profilée pour filer droit sans tricher, elle regarde avec sévérité, elle avale son « *dtzss* » (agacement) très sec sans salive. Elle dit alors qu'elle a grossi du ventre que depuis qu'elle « *est ici elle a des ballonnements, [...] je dois manger des pruneaux* » qu'elle n'aime pas. Je constate que la fermeture éclair de sa jupe est ouverte avec un ventre gonflé rendu visible sous le panty.

## **Le crocodile**

Assise dans son fauteuil, je remarque le *crocodile vert* floqué sur sa chemise qui a dû être portée puis donnée par une personne de son réseau d'interconnaissance. Depuis son entrée en institution Marguerite a changé d'habitude vestimentaire, elle a quitté son tablier de devant porté sur une jupe et chemisier tergal. Je remarque aujourd'hui qu'elle est vêtue d'une chemise Lacoste *over size* dans laquelle son corps *tout* frêle est perdu. Marguerite porte désormais des chemisiers à carreaux vichy ou des linges de fils coton avec des lignes fines bleues, rouges. Je pourrais dire que c'est son nouveau look. Ces vêtements sont de seconde main, je m'amuse à penser que Marguerite est à la mode *vintage*. Évidemment, elle ne les a pas choisis, ils lui ont été donnés pour constituer une garde-robe au moment de son entrée en institution. Ils constituent un genre de trousseau nécessaire à celui et à celle qui y entre afin de correspondre au rythme de la douche quotidienne et du changement de vêtements qui va avec. Il est possible que cette chemise provienne aussi du stock d'habits disponibles de l'EHPAD lui-même,

constitué de vêtements laissés par les familles de résident·e·s décédé·e·s pour aider les résident·e·s à constituer leur dressing.

Si Marguerite me laisse songeuse au sujet des considérations sur son habillement qu'elle porte désormais, la situation de « devoir » se doucher quotidiennement met en lumière les obligations faites à la résidente, celle, entre autres, de suivre le planning des soins pour une tenue adéquate à la norme institutionnelle, puisque la vie en collectivité nécessite une propreté normative dédiée. La question me renvoie aux techniques que les auxiliaires de vie apprennent à exécuter pour effectuer la douche, devenant une opération technique de soin apportée au corps de la personne en EHPAD. Dans son ouvrage *Panser des jambes de bois ?*, Iris Loffeier décrit les étapes de la douche avec les gestes techniques s'y conformant, elle s'appuie sur le récit d'une élève infirmière en stage dans l'EHPAD, qui critique cette technique de soin cadrée qu'est la douche. Soumise aux canons des normes techniques, l'aide-soignante va trouver des adaptations aussi bien pour l'aidé·e que pour l'aidant·e. L'infirmière de l'enquête relate qu'elle a appris « à l'école [...] à faire la toilette, [qu'il] faut un gant pour les parties intimes, et un gant pour le reste du corps, ou alors tu tournes le gant... Et tu t'aperçois en pratique, c'est pas tellement appliqué. Parce que c'est difficile, [...] t'as les mains mouillées, tu tiens le résident, faut aller chercher un autre gant [...] en pratique, ce que t'as dans les livres, [...] c'est pas forcément applicable<sup>122</sup> ». Pour l'infirmière en formation, les soins pratiqués sont difficiles à réaliser selon les normes des techniques préconisées et enseignées à l'école. À « l'inadéquation des savoirs dits “théoriques” pensés par les écoles, on préfère des savoirs “pratiques” ou “empiriques”, travaillés par expérience<sup>123</sup> » en conclut Iris Loffeier. L'intérêt de son analyse est ici de tenir compte du ressenti de l'infirmière au sujet de la professionnalisation du soin et de cet acte qui manque de prendre en compte la réalité de l'expérience quotidienne. Cependant, cette parole modérée de l'infirmière, qui met un bémol sur les exigences de la théorie et la pratique, le pédagogique et le réel, ne prend elle-même pas en compte les capacités de la personne qui reçoit le soin à décider par elle-même si elle a besoin d'une douche, d'un shampoing ou pas. Si la vie en collectivité nécessite de la propreté, Marguerite trouve excessif le rythme des douches, quotidiennes. Mais il s'agit de maintenir les normes en « us et coutumes » institutionnelles pour autrui, pour l'ensemble des résident·e·s ainsi que pour les visiteur·euse·s.

---

<sup>122</sup> Iris Loffeier, 2015, *Panser des jambes de bois ? La vieillesse, catégorie d'existence et de travail en maison de retraite*, Préface de Nicole Ramognino, éd. PUF, Coll. Partage du savoir, Paris, p. 87.

<sup>123</sup> *Idem.*

### « *Quel coumbaït, si tu savais* »

Un jour que je lui rendais visite, je trouve Marguerite, comme chaque fois, dans son retranchement. Je m'assoie à ses côtés et lui dis « *c'est Michèle* » en forçant le volume de ma voix afin d'être entendue. « Peut-être que je la réveille » pensé-je. Elle abandonne son regard vers le bas et s'étonne par un petit sursaut d'épaules de trouver une présence si près d'elle (à sa droite). Marguerite ne me reconnaît pas. « *Je ne vous (re)connais pas* » dit-elle, joignant à la remarque une mimique étonnée du visage, éloignant son buste dans un mouvement de retrait interrogateur. J'ai l'impression qu'elle ajuste une loupe, ou bien qu'elle décide d'une longueur de focale mettant à l'échelle appropriée mon corps, dans un contexte qui lui serait compréhensible. Remettre mon corps dans sa chambre d'EHPAD, ou mon nom. « *Michèle* » ne lui dit rien dans la chambre de l'EHPAD. Elle cherche, pour elle-même, « *Qui ça peut-être* » s'interroge-t-elle à voix haute mais basse « *vous m'avez fait la toilette !?* » Elle suppose que je pourrais être l'aide-soignante qui lui aurait fait la toilette ce matin. Je lui dis à nouveau qui je suis, puis une autre fois en y accolant le nom de la maison. D'un sursaut tel un animal surpris, elle dit : « *hé-é tu (ne) pouvais pas me le dire* ». La remarque me fait rire, je lui réplique que c'est bien ce que j'ai fait. Mais mon prénom tout seul, ou ma silhouette, n'ont pas suffi à me faire reconnaître. De fait, pour cela, elle doit relier mon prénom au nom de la maison, afin de m'insérer dans une parenté par laquelle elle me connaît, puis, chemin faisant, au nom de famille. Le contexte, le décor de la maison de retraite rendent difficile l'association qui aurait été nécessaire à ma reconnaissance.

Dans le coin gauche de la petite chambre grise tachetée *made in normes architecturales EHPAD*, entre le petit lit appareillé et Marguerite, je suis assise sur une chaise assortie au mobilier. J'ajuste mon corps à la position de Marguerite. M'appuyant sur l'accoudoir gauche de ma chaise, de temps en temps allant sur l'accoudoir du fauteuil de Marguerite, opérant un rapprochement lorsque nous nous parlons, je penche fortement de son côté. La mobilité de nos bustes participe à rendre audibles (perceptibles) nos menues interactions verbales. Lorsque nous échangeons des tours de paroles nous effectuons des rapprochements successifs pour nous entendre, telle une sorte de principe de coopération<sup>124</sup> que nous inventons pour échanger.

Les longs silences ne tardent pas à revenir. Lorsque Marguerite sort de son mutisme caractérisé, elle lance des phrases qui tendent à essayer de me faire partager ce qu'elle ressent. Cette fois, elle sort de son silence pour me dire en partant dans une légère exclamation « *quel*

---

<sup>124</sup> Paul Grice, 1979, « Logique et conversation », *Communications*, n°30 « La conversation », p. 57-72. En ligne sur [http://www.persee.fr/doc/comm\\_0588-8018\\_1979\\_num\\_30\\_1\\_1446](http://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1979_num_30_1_1446)

*coumbaït, si tu savais* ». Elle arbore, exacerbé, son regard incisif, qu'elle m'adresse comme si elle scrutait ma capacité à comprendre. Son tranchant me saisit, à la fois sévère et désolé. Il traduit son état de contrariété, que je ne peux ignorer. Et si elle me pousse allègrement dans un contexte de traduction de ses propos lacunaires et elliptiques, c'est moins pour les mots gascons, que pour les fins de phrases telles que : « *si tu savais* ». Comme s'il me fallait non seulement comprendre mais traduire, c'est-à-dire replacer sa contrariété et son indignation dans un contexte où ce qu'elle vit ne peut être saisi que par empathie. En effet, lorsqu'elle me dit « *quel coumbaït, si tu savais* », sa posture, en retrait, signifie à quel point les bonnes manières institutionnelles banales, telle que la douche, les horaires, le restaurant, sont pour elle des lieux de convenance qui lui pèsent. De plus, le sens de l'expression gasconne « *coumbaït* » voulant dire combat et le ton qu'elle emploie pour le prononcer, ne témoignent pas d'une situation vécue avec tranquillité. En effet, le mot gascon « *coumbaït* » désigne plutôt une mascarade, un spectacle, un combat, comme si elle s'était exclamée « quelle affaire ! » Le « *coumbaït* » est utilisé en tant qu'expression et signifie : « *ils en font toute une affaire* ».

J'attends donc la suite qui ne vient pas. Je ne pose pas de question, je la laisse vaquer à ses occupations de la pensée, le regard vers le bas dans une attitude qui rumine, elle semble loin, elle reprend comme si elle avait réfléchi, elle en conclut (a)battue qu'« *ils se trouvent des cointes* », « *tu comprends* », « *ils se trouvent des cointes* », ils se trouvent du travail. Elle exprime un dépit. Sa manière de dire cela, sans intonation, sa déconvenue, m'atteignent. C'est la première fois que j'entends l'expression gasconne sans expressivité ; l'intonation est plate, sans intention exclamative et cela me frappe. Dans ma tête, je reprends la traduction de « *cointe* » faite par Hannah, qui pour sa part traduit le mot par « travail »<sup>125</sup>. Marguerite prétend que « *ils* », le personnel soignant, fait tout un tintamarre avec la toilette, et qu'« *ils se trouvent du travail* » soi-disant là où il n'y en a pas. J'attends la suite qui arrive comme cela. Elle me demande : « *Tu te laves les cheveux tous les combien ? toi !* » Je suis embarrassée. Je n'ose pas lui avouer à quel rythme je lave mes cheveux. Ma sincérité est à l'épreuve, je devrais lui dire que, par moment je ne me lave pas les cheveux d'une semaine entière voire plus encore, alors j'hésite, pour finir je me dérobe sans courage, je réponds comme une formule, par ce que je considère être la norme, et dont je ne suis pas si sûre que cela : « *une-deux fois par semaine, une fois par semaine, ça dépend ce que je fais* », je louvoie fébrile sans conviction. À nouveau le mutisme entretenu de pair. Elle reprend : « *Ici une fois par semaine, tu penses avec ce que je*

---

<sup>125</sup> Il ne s'agit pas que d'une connaissance d'arrière-plan, mais également d'une situation du terrain que je narre un peu plus loin, dans la deuxième partie.

*fais*, » elle s’interrompt puis reprend, l’arrêt me semble parfait, « *ils se font tout un tintouin...* ». Il m’est très facilement compréhensible que de devoir se laver les cheveux une fois par semaine soit ressenti (entendu) (perçu) par l’interlocutrice comme un tintamarre. Ma voix traduit l’embarras et surtout mon manque d’assurance. C’est-à-dire que je suis prise en défaut de répartie. Je réponds par une formule normative. J’entends ma réponse dite sur le ton avec lequel je pourrais faire avaler une grosse couleuvre. Je suis à côté de la plaque, Marguerite est sincère, elle s’indigne (elle pose la question) avec une distance de vaincue. Elle me dit qu’elle est prise dans le tintamarre de l’institution où le personnel soignant doit faire à tout prix. La résidente juge que le personnel soignant « *se trouve du travail* » c’est-à-dire : là où il n’y en a pas. Je sais qu’elle souffre, qu’elle est contrariée de « devoir être » ce qu’elle n’est pas, une personne tirée à quatre épingles. Je vois que son apparence a changé. Elle a l’aspect d’un sou neuf, brillant, poli. Alors que je réponds avec une intonation neutre (détachée) ce qui n’est pas dans mes habitudes méthodologiques, le ton que j’utilise marque une fois de plus ma posture *d’anthropologue*. Ma difficulté à rester engagée. Pourquoi n’ai-je pas répondu sincèrement comme d’habitude à une question posée par *mon* interlocutrice, sinon par manque de courage de ma part ? Pourquoi ne lui ai-je pas dit que je ne me lavais que très rarement les cheveux et que je me coiffais très rarement. Je pouvais en attester au temps présent puisque je passais une période de plusieurs mois sans un moindre coup de brosse. À nouveau le silence mutique et persistant, entretenu de pair. Elle reprend :

|

*MARGUERITE. – Ici une fois par semaine, tu penses avec ce que je fais, (elle s’interrompt puis reprend), ils se font tout un tintouin [...].*

Alors qu’elle me confie qu’elle perçoit le fait de devoir laver les cheveux une fois par semaine comme un tintamarre, j’aimerais lui dire le bien-être que j’éprouve en certaines périodes à ne pas me coiffer, le plaisir d’avoir des nœuds, de porter des nœuds dans les cheveux. Les voir apparaître, sentir leur fabrication en petits conglomérats d’entremêlés que je juge toujours comme une application concrète dans ma vie du concept d’enchevêtrement propre au « feutre » de l’habitat nomade. J’aimerais lui dire qu’au rythme des enchevêtrements<sup>126</sup> avec le temps et en absence d’un seul coup de brosse, les cheveux entre eux forment des genres de

---

<sup>126</sup> Il s’agit ici d’une référence à l’enchevêtrement de la laine qui fait le feutre. Pour Deleuze, l’enchevêtrement est un *procédé* anarchique à l’inverse du tissage dans le chapitre : « Traité de nomadologie : la machine de guerre » p. 234-527, l’enchevêtrement de la laine en Mongolie, dans Gilles Deleuze et Félix Guattari, 1980, *Mille Plateaux, Capitalisme et Schizophrénie 2*, Les Éditions de Minuit, coll. Critique, p. 594.

dreadlocks anarchiques, la tignasse travaille seule son ouvrage. La laisser faire quelques semaines ou quelques mois, puis sans y réfléchir plus que cela, comme une évidence, un jour tailler dans les *dread*, qui sont en réalité tout simplement des nœuds, tailler en plein dedans puis à la racine, et pour finir, faire *un carré* « bourge » qui tiendra son style un moment. La coupe faite en trois minutes devant le miroir avec *les* ciseaux de *l'appart.*, la coupe made *by myself* devrait pour un temps assurer ma tenue espiègle et entretenir le tour à tour des contrefaçons. Un tour la contrefaçon des *dread* que je laisse faire, un tour la contrefaçon de la coupe carrée vite faite. En aucun cas ne pourraient y participer des mains impérieuses ou des normes inquisitrices. Je crois conserver dans ces coiffures quelque chose d'une liberté de l'enfant espiègle que j'ai été. L'important n'est pas que cette espièglerie me caractériserait en propre, mais qu'adulte, je suis encore l'enfant que j'ai été. En effet, penser les âges de la vie c'est à la fois considérer le vieillissement et le grand âge comme le résultat d'un processus, et en même temps, penser la contemporanéité des temps *dans* le grand âge. Pour l'écrivain Pierre Pachet, « tout vieillard a été jeune<sup>127</sup> ». Il entrevoit avec justesse que les vieillesse existent de manière processuelle. Dans son essai intitulé *Le grand âge*, l'auteur entrevoit un mouvement, « un aller et retour permanent entre le grand âge, et les autres âges de la vie ». De cette « navette » incessante, il considère que c'est une « [n]ouvelle façon d'explorer, sans l'atténuer, la différence qui sépare les hommes les uns des autres, les sépare d'eux-mêmes au cours de leur vie, et donc finalement les constitue<sup>128</sup> ». Pour lui ce mouvement est important, dans la mesure où il s'agit de considérer qu'on n'est pas « vieux » sans être le contemporain de l'enfant qu'on a été.

Ainsi, s'il n'est pas directement question de l'enfance dans la situation de Marguerite, où celle-ci est dans l'obligation de se laver les cheveux selon les rythmes auxquels les soins sont inféodés, il est important de tenir compte de celle qu'elle a été :

« Car la vie a une direction, un sens même, je peux dire que la dégradation y vient *après* la période de pleine jouissance des forces, et non l'inverse [...] ; et donc dans la mesure où le vieillard a de la mémoire, et en particulier, dans les fibres de son corps, la mémoire de ses désirs et de ses impulsions anciennes, comment pourrait-il (lui-même) ne pas souffrir de les sentir réduits, fatigués ou détruits ? Autrement dit encore : tout vieillard a été jeune [...] <sup>129</sup> ».

---

<sup>127</sup> Pierre Pachet, 2018, *Le Grand Âge*, éd. Le temps qu'il fait, coll. Corps neuf, Paris, p.14.

<sup>128</sup> *Ibidem*, quatrième de couverture.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p.13-14.



Pour Pierre Pachet, il ne faut pas manquer d'apercevoir et de sentir présente cette jeunesse, en tant qu'elle existe, fut-ce en mémoire, avec la force de « désirs » ou « d'impulsions anciennes ». Ainsi penser les âges de la vie doit nous faire entrevoir tout vieux comme un vieux « *restant l'enfant étonné et cruel qu'on ne peut cesser d'être* ». Dès lors, les injonctions normatives des soins ordinaires quotidiens, qui sont les prétentions institutionnelles d'une « bonne » prise en charge, des soins « adéquats » octroyés aux corps vieillissants dans un planning hebdomadaire serré, entrent en contradiction avec la biographie et les habitudes de la vie de Marguerite, mais aussi avec le libre arbitre que chacun·e exerce pour ce qui relève de l'intimité et du soin de sa personne.

Les considérations de Marguerite au sujet du « shampoing tous les cinq jours » ne sont donc pas la production d'une vieille récalcitrante ou inadaptée ; elles montrent plutôt combien l'emploi du temps ou l'injonction à se laver se confrontent à ses habitudes antérieures, ses rythmes, sa façon d'être qu'elle a menée sa vie durant. L'institution violente Marguerite en ce qu'elle « supprime » la « possibilité d'actualiser certains comportements<sup>130</sup> » domestiques antérieurs au placement, comme le fait de ne se laver les cheveux que très rarement, ou lorsque soi-même ou un proche estime qu'il est temps de les laver comme cela se faisait au village. Se laver les cheveux peut faire l'objet d'une discussion, d'un questionnement, d'une remarque, « *je vais me laver les cheveux* », « *il faut que je me lave les cheveux ?!* », « *Oui, il faut que je me lave les cheveux* », « *j'en ai besoin* », « *tu crois que je devrais me laver les cheveux ?!* Il arrivait qu'on se dise à soi-même qu'on en avait besoin, ou que d'autres participent à la prise de décision après quelques attentions *triviales*. C'était une discussion de l'espace domestique et intime.

A cette époque aussi, chez nous, le lavage des cheveux était, de plus, un soin à part entière dissocié de la douche ou du bain. Les adultes se lavaient les cheveux dans le lavabo de la salle d'eau. Petite (enfant), avant d'atteindre le lavabo, je me penchais au-dessus de la baignoire afin de mouiller les cheveux. On coupait l'eau le temps du shampoing et on rinçait. On ne prenait pas un bain, on « *se baignait* ». Je me souviens, lorsque mon père « *se baignait* », il mettait « *dix centimètres* » d'eau dans la baignoire d'une dimension des années 1970 (grande-longue-profonde). On entendait des éclaboussures et j'avais l'impression qu'il faisait des longueurs en nage papillon. Après le bain, il mimait entre ses deux mains la quantité d'eau qu'il avait employée et la qualité du bain. Il me paraissait paisible, heureux, satisfait des vagues qu'il

---

<sup>130</sup> Erving Goffman, 1968, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*, Les Éditions de Minuit, coll. Le sens commun, Paris, p. 55.

avait faites en guise de leurre pour faire monter la quantité d'eau. Pour les adultes et pour les enfants, la douche n'était pas dans nos habitudes. Il n'y avait pas d'injonction donnée aux enfants de prendre une douche chaque jour. L'expression : *allez les enfants ! à la douche* ou *Allez ! C'est l'heure du bain !* ne retentissait pas comme un ordre (une commande) et une chose à faire coûte que coûte et pour *le soi-disant* bien-être des enfants. Matin et soir nous nous lavions au gant *au lavabo*, nous disions : « faire la toilette », et elle était vite faite. Nous étions tou·te·s propres sans porter plus que cela les signes d'une propreté systématique ; nous pouvions déroger car, me semble-t-il, les injonctions dans le champ de la douche n'existaient pas. Dans tous les cas, les salles d'eau ont fait leur apparition à la période de l'après-guerre et, dans certaines maisons plus tardivement (ici, à la maison, en 1967). Il a fallu *se faire une culture*, d'abord du bain, puis de la douche. Cette dernière ne s'est pas installée à fréquence quotidienne. L'habitude de se laver à la douche reste hebdomadaire et/ou à l'occasion, si la personne doit aller « au-dehors » de la maison, par exemple faire une course au loin, ou chez soi pour recevoir quelqu'un·e. Dans ce cas « il·elle sort », alors il·elle se repeigne, il·elle s'habille, ça veut dire qu'il·elle change d'habits. Il·elle s'habille bien souvent différemment de lorsqu'il·elle est à la maison, dans l'espace domestique. Lorsqu'il·elle *s'est changé·e*, on dit qu'il·elle *est habillé·e*, au sens esthétique, il·elle est (comme) endimanché·e.

Avec les vieillissements, *mes* interlocuteur·rice·s ne font pas plus usage de la douche<sup>131</sup>, celle-ci ne devient pas plus effective avec leur avancée en âge. Ce que Marguerite vit mal, c'est donc de ne pas recevoir de considération pour ce qu'elle a fait durant sa vie. Selon Goffman, dans *Asiles*, le fait que l'on « entre à l'institution avec une “culture importée” héritée de leur univers familial<sup>132</sup> » pousserait les résidents à être reclus. Si je ne vois pas la résidente en « recluse » à l'EHPAD, je peux attester de sa *culture importée* qui est à même d'éclairer sa contrariété. Elle est contrariée par l'absence de possibilité d'actualiser le « faire le soin » à un rythme qui lui conviendrait, un choix personnel et ancré dans les habitudes jusque-là vécues. Ce serait pour elle réaliser cette toilette au rythme d'un shampoing tous les huit, neuf, dix jours à peu près. Marguerite désire repousser le jour du shampoing sous prétexte qu'elle n'a pas fait grand-chose pour les salir. En effet, la douche quotidienne ne fait pas partie des usages, et le fait de prendre une douche tous les jours n'est même pas pensable. C'est-à-dire que l'ensemble des locuteur·rice·s de l'enquête, jusqu'à l'arrivée des soins à domicile ou l'entrée en maison de retraite ne comprennent pas la douche quotidienne comme habitude ou ligne de conduite.

---

<sup>131</sup> Il en sera question pour les soins faits à domicile.

<sup>132</sup> Erving Goffman, *op. cit.*, p. 55.

S'il faut comprendre les plaintes et le questionnement de Marguerite à partir de sa biographie afin de prendre en compte ses habitudes antérieures à son entrée en maison de retraite, et s'il faut penser les âges de la vie et leur caractère processuel ainsi que l'élément sensible, vécu, temporel, que constitue le passé des résident·e·s, la situation peut aussi être analysée à l'aune de la notion de « *capabilité* » chère à la philosophe Martha C. Nussbaum. Dans son commentaire de la notion, Goldstein retient que « le sens de la production des "capacités" » est « "de manifester du respect pour les pouvoirs qu'ont les individus de façonner une vie"<sup>133</sup> ». Selon lui, pour Martha C. Nussbaum, « "il y a un bien humain distinctif qui se manifeste dans la liberté que nous donnons à nos concitoyens de faire des choix que nous pourrions nous-mêmes tenir pour profondément mauvais"<sup>134</sup> ». L'institution n'est pas en mesure d'accepter que les choix soient différents ou que Marguerite pourrait faire un choix que l'institution estime mauvais mais la laisser faire. On comprend avec Martha C. Nussbaum qu'il s'agit *et d'une liberté et d'une reconnaissance de la capabilité* des personnes.

Marguerite se lève et va aux toilettes. J'aurais dû partir me dis-je, elle a mal au ventre. Peut-être, indisposée, avait-elle besoin de se soulager. Elle se lève franchement, marchant d'un pas alerte, elle appréhende parfaitement l'espace de sa chambre. Après avoir poussé la table à roulettes, elle passe entre celle-ci et le lit, évite mes jambes, puis tourne à main droite, passe entre le pied du lit et le mur, prend une diagonale qui la mène au cabinet de toilette. En attendant son retour, j'aperçois le déambulateur qui semble insolite tant Marguerite se déplace d'un pas alerte. Placé dans un coin, je remarque que les patins caoutchouc disposent de balles de tennis. Au retour des toilettes, Marguerite se saisit tour à tour des deux réveils posés sur la table. Ce sont les deux seuls objets de sa chambre qu'elle a amenés de chez elle. « *Pourquoi tu as deux réveils ?!* », je demande. Elle m'en désigne un avec lequel elle distingue mieux l'aiguille des minutes et l'autre avec lequel elle devine l'aiguille les heures. Il est 17h30, Marguerite m'indique qu'on va venir la chercher pour aller dîner.

---

<sup>133</sup> Pierre Goldstein, 2011, *Vulnérabilité et autonomie dans la pensée de Martha C. Nussbaum*, PUF, coll. Philosophie, Paris, p. 113.

<sup>134</sup> *Ibidem*, p. 114.

## B. Une chambre pour la fin de la vie

### **Assis au bord du lit**

Rendre visite dans la chambre de l'EHPAD n'est pas sans occasionner une petite gêne, un petit stress. Avec Élisée, nous nous asseyons sur le lit et nous sommes côte à côte. Passer de la visite dans la cuisine de la maison à la visite dans une chambre d'EHPAD n'est pas la même chose, cela va sans dire, certainement, mais autant le remarquer. Tout d'abord, lorsque je vois Élisée dans la chambre de l'EHPAD, celle-ci apparaît encore plus petite qu'elle ne l'est. Je me souviens d'une des premières visites que je lui ai rendues, il était assis sur la chaise *bleu-grey-skai authentic-plastic*, habillé pour ses débuts de résident en jeune garçon désuet (et plus tard parfois parfaitement débraillé), ses jambes croisées, avant-bras sur l'accoudoir, laissant tomber ses poignets d'une cassure chez lui très belle. Je me prends à le voir quelque peu féminin ainsi qu'un peu fauve, comme un ours très beau. Un peu classe, un peu altier, un peu humble. Une montre plaquée or avec un bracelet élastique portée au-dessus de la boule du poignet, juste après le pli. Malgré cela, je n'ai de cesse de mesurer la corpulence épaisse et charpentée d'Élisée à la taille très petite du lit *made in EHPAD* : Élisée est gauche dans sa chambre. Ce jour-là je rentre, sans hésitation nous regardons le lit et nous nous asseyons. Avec la proximité des corps, je ressens un plaisir du placement et saisis assez vite pourquoi ce côte-à-côte des corps au bord du lit retient mon attention. Pour comprendre notre « être-bien » assis au bord du lit dans la chambre de l'EHPAD, il me faut revenir au temps des visites chez Élisée et Marguerite : je rentrais dans la cuisine, je prenais une chaise et m'asseyais à côté d'Élisée. Nous étions côte à côte, ce qui nous faisait tourner la tête au rythme des échanges. Par fois nous ne nous regardions pas et les conversations allaient en variations d'intonations, selon les intensités nous produisions des allers et retours des regards.

J'aime ce placement singulier, je pense qu'il vient d'une posture que je qualifierais de vernaculaire issue des pratiques *du devant la cheminée*. Chez Élisée et Marguerite, un poêle dit poêle colonial laissé toujours ouvert a remplacé le feu dans la cheminée. Aussi il arrivait que nous nous mettions dans une position de face à face, les deux bustes de face tirés en avant les coudes appuyés sur les genoux écartés les mains jointes et disjointes en guise d'aiguillage de nos interactions conversationnelles. Tel des conciliabules paysans ou l'idée que je me fais d'une conversation autour d'un feu<sup>135</sup> pour des « pourparlers » ordinaires dans un entre soi familier sérieux et politique. Tout est là dans une proxémique du regard à portée des mains expressives,

---

<sup>135</sup> Jacques Rancière, 2011, *Les Écarts du cinéma*, éd. La Fabrique, Paris, p. 111.

les bustes parfois se redressent pour un repos fugitif ou un désaccord éphémère. Nous avons trouvé de la fierté dans ces postures de causeries domestiques et conviviales, elles sont comme des postures physiques et intellectuelles qui disent notre relation à la conversation et au monde.

### Énumération

Sur le lit, à côté, Élisée énumère ses ami·e·s, voisin·e·s, parent·e·s, habitant·e·s du village étant en maison de retraite à O., la ville petite qui ressemble aujourd'hui plutôt à un grand village. « *Tous en maison de retraite* ». Alors il énumère, il recense, des noms, des noms avec le nom des maisons, des prénoms avec leur patronyme, des intimités, des biographies, des biographies connues de parentèles, des réseaux d'interconnaissances. Il achève fataliste « *c'est comme ça* », « *qu'est-ce qu'il faut faire ?!* » ou « *on ne pouvait pas faire autrement, qu'est-ce que tu veux* », « *qu'est-ce qu'il fallait faire* ». Il finit presque toujours par citer Albert, son voisin de côté éloigné de quatre maisons, qui vit toujours à la maison : « *il ne veut pas y aller lui, pourtant il n'est pas bien* », « *il a un voisin qui l'aide beaucoup* ». Il recense avec ses doigts tou·t·e·s les voisin·e·s au sens large, tou·te·s des connaissances. Jean et Jeanne Hourcq, Alice Lestère, Marie, Albert Sègue, Marie du Portaù, Lucienne du Tuc, Andrée, Hannah, Jean et Adèle Cames, les Plech, Jeanne-Marie Descazeaux, Jeanne Duprat, Janine et Daniel Artigue, Jeanne Candau, Pierre Leyt, Rose, Yvonne, les parents de Daniela, celle du Cèdre, Louise et Louissette. Pas moins de vingt habitant·e·s de la commune faisant partie du réseau d'interconnaissance, des voisin·e·s proches ou éloigné·e·s. Élisée a un réseau d'interconnaissance beaucoup plus étendu que l'échelle de Carrère, son rayon de voisinage est large. Le comptage est dramatique, Élisée perd son calme, il parle très fort à la hauteur de sa surdité. Après avoir désigné les premiers plusieurs fois sur sa main gauche, il laisse tomber sa méthode des doigts pour compter. Dans son énumération, il cite l'un des seuls voisins de côté qui ne soit pas allé en maison de retraite. « *Albert, il ne veut pas y aller lui, pourtant il n'est pas bien* », « *il résiste* », « *il a un voisin qui l'aide beaucoup aussi, il a beaucoup de chance* ». Élisée se tait, réfléchit, reprend de plus belle, dans un récit très incarné, ému, il raconte que lorsqu'il est arrivé avec Marguerite, les premiers jours, Albert a envoyé son auxiliaire de vie à domicile pour vérifier s'ils·elle·s étaient accueilli·e·s dans de bonnes conditions, s'ils·elles ne rencontraient pas de problèmes ou de difficultés avec le personnel soignant. Albert était inquiet suite à une mauvaise expérience qu'avait vécue sa sœur dans une des maisons de retraite. En effet, elle avait dû être *placée* d'urgence dans un EHPAD et, marqué, il se souvenait qu'elle n'y avait pas été bien accueillie, qu'elle avait été très stressée, inquiète sans nouvelle de lui, qu'elle avait eu un comportement très agité, et qu'elle avait subi de la maltraitance de la part du personnel soignant. De plus,

Albert ne pouvait lui-même rendre visite à sa sœur, car l'entrée avait eu lieu au moment où lui-même était hospitalisé pour quelques jours. Il avait quand même fini par trouver une place disponible dans un autre EHPAD et il passait alors tous les après-midis avec sa sœur Raymonde qui reprenait confiance, puis, une fois apaisée, est décédée quelques temps après. Par ce récit, Élisée montre l'inquiétude éprouvée par les vieux·vieilles voisin·e·s au village envers les départs en maison de retraite. Il complète l'énumération par un témoignage de ce qu'Albert et Raymonde ont vécu, touché par la sollicitude du premier envers leur propre entrée ici. Assis·e·s là, au bord du lit notre première partie de conversation se fait sur le ton de l'inquiétude.

### **Les photographies au fond du placard**

Alors, Élisée se lève et fouille dans le dressing. Il saisit une poche plastique de type tabac-presse et en retire une photographie d'école, « *de cette classe il ne reste plus que moi* ». Il me demande de le reconnaître, je ne le trouve pas. Il n'y voit rien mais il connaît le rang qu'il tient. Il me demande de reconnaître mon père, je ne reconnais pas mon père, « *peut-être lui !?* » Non, et il me dit où il se trouve sur la photographie, « *Ha ! oui ! quand tu me le dis, c'est lui, je le reconnais ça lui ressemble !* » Puis il fourre la main dans le sac pour en retirer une photographie de l'équipe de rugby de P. Élisée s'éclaire, s'exclame, il les cite, un à un, il me dit qui ils sont, « *ils sont morts ou en maison de retraite !* », je sais qu'Élisée regarde sans ne plus y voir mais il fait une rétrospective des jeunes hommes de sa jeunesse et je remarque que, dans l'action d'énumérer leurs prénoms et leurs noms, les noms des maisons bien souvent, et leur valeur de rugbyman, il parle des garçons qu'il a trouvé beaux, bon joueurs, valeureux. Puis c'est la fin, il enfouit les deux trois photographies dans le sac plastique et l'envoie voler sans ménagement en guise de rangement au fond du dressing où il n'y a pas grand-chose. Ce geste de jeter les photographies que Bertrand lui a imprimées et emmenées lors d'une visite, ce geste de lancer les photographies qu'on lui a apportées en guise de souvenir, pourrait être analysé en tant qu'intention manifeste de laisser aller, un geste de déprise sur la vie. L'observateur *lambda* pourrait se faire duper par le geste d'Élisée. En effet pourquoi les photographies étaient-elles conservées telles qu'elles étaient arrivées, dans un sac plastique, laissées sans visibilité ? Pourquoi le nouveau résident n'utilisait-il pas les photographies en tant que décoration de la chambre grisâtre ? Il ponctue son voyage photographique avec l'équipe de rugby locale par « *c'est comme ça... si on savait* », suivi du *lancer* dans au fond du dressing. Les voir ne changera rien. Ce qui le tracasse à ce moment-là, c'est la nouvelle qui va avec les photographies dans le sac. Bertrand, qui lui a amené ces archives, lui a en même temps amené une nouvelle. Il lui a annoncé que sa mère, Rose, qui est aussi amie et voisine d'Élisée et avec laquelle il a

des liens de parenté, a été placée par son fils en maison de retraite après une succession de deux chutes faites à son domicile. Élisée est abattu par la nouvelle, car il sait sans *pinaitter* que c'est le fils qui a voulu ce placement. Qu'elle est maintenant résidente de la maison de retraite où sont les beaux-parents du fils. Alors Élisée est préoccupé, il dit « *eh bien, dis donc* », « *c'est comme ça la vie* » ... « *ho, ho, ho* » « *et oui* ». Aujourd'hui il va écourter notre visite, il me demande assez vite au bout de vingt minutes si je suis allée voir Marguerite. C'est la question pour me congédier hors de la chambre. Il en a marre ! Il en a marre de penser à tout cela me dis-je, à toute ces vies qui vont finir, là, dans une ou deux ou trois maisons de retraite, dont il n'avait pas mesuré les devenirs et la forme de vie.

### **Petit désordre optimiste**

En regardant le placard, le dressing de la chambre, je constate une confusion, une pagaille apparente dans les étagères. Je ne serais pas dire pourquoi je vois ce *petit* désordre avec optimisme. J'y retrouve la poésie de l'espace que, chez lui, me faisant visiter les chambres, j'observais alors que deux pantalons gisaient au pied de la chaise, en « vrac ». Dans cette visite, il décrivait les chambres de derrière, depuis lesquelles apparaissait la longue cheminée du fournil qui penchait maintenant du côté où elle tomberait un jour, et la chambre d'été, plus froide, de Marguerite, celle des parents. Lorsque nous étions arrivés à la sienne, il avouait une certaine pagaille de *garçon*, j'avais fait mine de ne pas le voir. Mais j'avais regardé avec plaisir un petit désordre, dont une paire de pantalons qui traînait par terre au pied de la chaise près du lit. La visite à l'étage des maisons est rare. « *Monter en haut* », « *aller en haut* », « *être dans sa chambre* », revient à aller dormir ou faire la sieste, il n'y a pas vraiment l'usage de *passer-temps* dans les chambres.

### **Je dors chimiquement**

Dans la petite chambre grisâtre de l'EHPAD, je demande à Élisée s'il dort bien ici, s'il dort bien dans le petit lit duquel il tombera à plusieurs reprises. « *Je dors bien oui, je dors bien chimiquement !* » me répond-il promptement. Je suis abasourdie par la réponse. Il vocifère, « *voilà, comment je dors !* ». À son entrée en maison de retraite, Élisée prend des médicaments pour dormir. Je m'étonne auprès de lui. Il ne prenait rien pour dormir jusqu'à présent. A son entrée à l'EHPAD, des comprimés pour dormir lui ont été prescrits. Je ne sais pas vraiment ce qu'il insinue dans cette prescription. Pour les chercheur·se·s anglosaxon·e·s, l'entrée en maison de retraite peut constituer un stress, qui justifie parfois la prise de médicaments pour dormir, et c'est peut-être cela qui lui arrive.

### **Élisée n'est pas « Zinzin »**

Sans transition, mon interlocuteur produit un petit rire en faisant des ho-ho-ho ébahis. Il dit qu'une psychologue est venue lui poser une pléthore de questions auxquelles il a (dû) répondre. Élisée s'en est étonné directement face à la praticienne « *Pourquoi vous me posez toutes ces questions ?* » qui l'a laissé sans réponse. C'est seulement au résultat de l'évaluation, au rendez-vous suivant, qu'il réitère la question et que celle-ci lui répond : « *vous n'êtes pas zinzin* ». J'imagine Élisée seul dans la chambre de l'EHPAD recevant la réponse, éberlué. Il me regarde un temps, il me fixe sans relâcher l'attention voulant être sûr que je saisis la maladresse de la praticienne. Il semble désarmé par la situation dans laquelle il est pris. Tout à coup il s'anime : je vais te poser un problème à résoudre, me prévient-il. Je suis mal à l'aise car je suis nulle en problème à résoudre, d'autant plus qu'il s'en amuse, c'est-à-dire qu'il se moque de la situation avec la psychologue et du problème posé par celle-ci. Il raconte l'histoire : « *Vu le nombre d'accidents ferroviaires, la SNCF a décidé de supprimer le dernier wagon des trains, combien de wagons...* », ici bien sûr je ne sais pas répondre, rien que l'énoncé me fait stresser alors je ne peux pas réfléchir, de là il se fiche de moi avec raison, il est moqueur-joueur, j'essaie de ne pas me vexer, et il résout l'équation à voix haute avec un ton montrant l'absurdité du problème, puisque, dit-il, « *il y a toujours un dernier wagon* ». Il s'offusque, « *voilà où nous en sommes* ». Il semble dire que le niveau du problème indique le degré de considération, comme s'il allait plonger dans un monde discriminé par l'âge, un monde de vieux-vieilles malades dépendant·es qui déraillent. Mon interlocuteur n'est pas dupe des tests qu'on lui a fait passer, il n'est pas naïf non plus. Il reste critique et raconte ces situations avec quelque peu de moquerie. Ces situations de la vie quotidienne qui le font réagir tantôt avec humour tantôt avec cynisme, tantôt avec un grand réalisme sur sa condition de vie de nouveau résident, montrent à quel point Élisée n'est pas dupe de ce par quoi il va être croqué : « *on en est là !* », dit-il de lui, et lucide, il le sait.

### **« Que de discipline »**

Je le vois pensif, de profil, il regarde le sol plastifié de la chambre, il prend son crâne chauve dans une main avec le geste de quelqu'un qui remettrait sa casquette en place, une aide pour comprendre ce qu'il lui arrive, ce qu'il vit depuis peu. D'un mouvement de la main il caresse son crâne et lâche, « *que de discipline, si tu savais* ». Je réalise qu'Élisée a pris acte de ce que serait désormais sa vie en institution. Une fin de vie faite de discipline institutionnelle qu'il devra intégrer, vivre. Il me dit « *si tu savais* » comme si je devais m'en rendre compte,



tenir compte de la véracité de ce qu'il vit et de ce qu'il avoue avec gêne sur sa vie quotidienne dans l'établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes. Juste dire le mot discipline et l'entendre, comprendre ce qu'il vit sans méprise. « *Si tu savais* » pour que je ne minimise pas l'effectivité de la discipline. Alors quel que soit le caractère de la discipline (« *quelle discipline !* »), Élisée est choqué devant cette destinée de vie quotidienne « enveloppante ». Ce qui *cloche* dans « *quelle discipline !* » c'est cette densité lorsqu'il me fait l'aveu de ce qu'il dit vivre. Il n'énumère pas des situations qu'il considérerait comme difficiles à vivre, il s'étonne plutôt d'un régime de discipline global, englobant (enveloppant) sa vie quotidienne dans sa totalité. Il s'étonne de manière grave de cette discipline en tant qu'elle sera sa condition de vie. Pour finir, il baisse les bras, il capitule, il analyse cette condition (disciplinaire) de discipline en avançant la cause du nombre de résident·e·s « *on est tellement nombreux* », tellement de vieux·vieilles que la gestion d'un tel lieu avec tant de soins à apporter nécessite fatalement de la discipline.

### **Une vie disciplinée**

Élisée, pourtant, a vécu une vie disciplinée comprise comme forme de vie dédiée au travail, au métier de boulanger. Une vie *ordinaire* de labeur, avec les horaires stricts de travail, (pour pétrir, cuire, « *faire le pain* » durant toute sa vie active pour le village de 390 habitant·e·s et ses alentours). Il travaillait six jours par semaine, le dimanche étant le jour du culte, du rugby, du repos. Il a interrompu son activité une fois, pendant quelques semaines, pour raison de santé. Cela avait provoqué un séisme car c'était la fabrique du pain « l'Épi Béarnais » qui avait fourni en remplacement du pain d'Élisée, c'est-à-dire que nous avons été dans l'obligation de consommer du pain fabriqué de manière industrielle.

Cependant, malgré la forme disciplinée de sa vie, *mon* interlocuteur a mené une vie *suyvant ses propres règles*, et c'est là même la définition de l'autonomie. Autonome et attaché à faire le pain pour « le village ». À l'identique des paysan·e·s et voisin·e·s, qui ne percevaient pas encore les aides de la PAC, ce qui en faisait des gens de la terre, autonomes, loin des subventions issues de la Politique Agricole Commune et des obligations gouvernées par les règles de cette politique. Cela revenait à vivre en survie, c'est-à-dire survivre de la terre, « *à vivre de rien* », « *on s'en voyait* » sont des expressions, les adages habituellement formulés par les paysans avant la PAC. Il faut avoir vu un paysan, faire une sieste après le repas, — « faire

un *cluc*<sup>136</sup> » sur le bord de la table la tête posée dans le creux (*cluc*<sup>137</sup>) des mains jointes les coudes sur la table, puis se lever d'un coup et partir au champ en nommant le champ ou sa vigne « *je m'en vais à Lacasette* ». Le boulanger Élisée et des paysans comme mon père toute leur vie ont pris des décisions pour des vies vivables et surtout vécues de rien. C'est-à-dire de pas grand-chose, sans dépenses. L'un comme l'autre n'étaient pas riches, ils étaient ce que l'on appelait « petits » : un petit boulanger, une petite épicerie, un petit paysan, une petite exploitation agricole, un petit forgeron, une petite forge, un petit mécanicien, une petite alimentation, un petit chemin, une petite route, un petit jardin et jardin en ligne, une petite voiture pour faire la tournée du pain ou pour aller au champ – R6, R4, Diane, Simca – des petits champs, des petits prés, des haies en bordure des champs et des petits prés encerclés de haies, des petites rigoles, des petits tracteurs, des petits outillages, de l'outillage d'occasion, des charrues à deux socs, des *douils* (cuves) en bois châtrés de fer, des petites charrettes en bois de foin, de maïs en épis, des petites remorques métalliques hydrauliques de maïs en grains, d'orge, d'avoine, des tracteurs de seconde main, deux trois chevaux pour le plaisir, quelques vaches pour certain·e·s, presque tout ce qui rendait des vies vivables était petit, miniature aux yeux d'aujourd'hui. Bien sûr, il y avait les paysans plus gros, des « gros paysans », riches ou plus riches, mais presque toutes les maisons étaient grandes, aujourd'hui elles apparaissent même surdimensionnées.

### **Alors je me souviens**

Dans un des tiroirs de la cuisine, celui du milieu, celui qui était plutôt réservé aux affaires domestiques, le tiroir des femmes de la maison dans lequel on trouvait le porte-monnaie, les vieux carnets où étaient « gardées » les recettes du « pâté » de porc, du confit de canard... Les recettes où la quantité de poivre et de sel était d'une importance fondamentale pour une conserve parfaite au goût de la maison. Le tiroir où l'on rangeait, les carnets des deux boulangers. Tous les jours « *nous prenions chez l'un et chez l'autre* ». Chez Cassouret, la boulangerie était très petite et nous avions pour habitude d'acheter le pain du matin, la flûte, excellente « *au déjeuner* »<sup>138</sup>. Le pain du déjeuner (midi), goûter, dîner et petit déjeuner des adultes était acheté chez Élisée, alors nous achetions un ou deux pains. Certain·e·s habitant·e·s en entrant dans la boulangerie demandaient « un sept cents » équivalant à un pain long et blanc de sept cents grammes. Avec ma sœur, nous allions chercher le pain munies du carnet sur lequel

---

<sup>136</sup> Faire un *cluc*, faire une sieste.

<sup>137</sup> *Cluc*, mot gascon ayant le sens de creux, dépression, ou de faire une sieste, « *hare u cluc* ».

<sup>138</sup> Ici le petit déjeuner est appelé le déjeuner.

était « *marqué le pain* » : une flûte ou un pain, un pain et demi avec la date du jour de l'achat, c'est-à-dire chaque jour de la semaine sauf le dimanche, jour de repos pour chaque boulanger. Lorsque la page du carnet était remplie, ma mère se rendait chez le boulanger. Chez Élisée, c'est Marguerite sa sœur qui « *faisait l'épicerie* », qui était chargée de l'addition. Marguerite tenait le carnet dans les mains et avec la pointe d'un « Bic » elle descendait ligne par ligne et s'en suivait un calcul à voix haute, en même temps qu'une discussion sur le modèle de la conversation phatique. Enfant et jusqu'à très tard cette situation m'impressionnait par la rapidité à laquelle était comptée la page. Alors, l'addition faite et le montant annoncé, ma mère choisissait un paquet de biscuits qui faisait office de clôture de compte de cette page de pain. Le pain et les biscuits étaient payés. Avec l'inscription manuscrite : payé. Les derniers carnets de chacun des boulangers datent l'un de 1988 et l'autre de 1991.

De plus, la biographie d'Élisée indique qu'il a connu la discipline institutionnelle et ceci à trois reprises et au cours de sa jeunesse. Une première période à l'école. Si Élisée était un très bon élève il n'en reste pas moins que l'école était dominée par une discipline des plus tatillonnes, avec des maîtres sévères, souvent brutaux. Il a passé le certificat de fin d'études et donc suivi cet enseignement avec des maîtres qui mettaient de la fierté à accompagner avec zèle leurs élèves jusqu'au diplôme. La seconde période celle du service militaire, « *le régiment* » et troisième période, la période de l'Occupation, où dans ce cas extrême la notion (le mot) de « discipline » est ici un euphémisme, cinq années de jeunesse passées sous occupation allemande.

## **Il veut que je sache**

Il veut que je sache que la discipline de l'institution est une réalité qu'il vit au sein de l'institution et dans laquelle il va devoir vivre jusqu'à sa mort. Elle est à l'œuvre pour un « *chez-soi* » espéré par l'EHPAD. Veut-il être sûr que je comprenne parfaitement que l'institution tient ses promesses de services pour personnes âgées dépendantes, en partie par la discipline qu'elle insuffle pour rendre possible la vie collective ? Comme sa sœur, il ponctue son discours par « *si tu savais* » afin que je ne minimise pas l'effectivité de la discipline. Sa sœur pense qu'« *ils se font tout un combat* », c'est-à-dire toute une affaire pour réaliser la toilette quotidienne. Comme s'ils·elles menaient un combat pour que les soins soient réalisés à tout prix. Marguerite sait que le geste de la toilette est technique, que c'est une obligation autant pour elle qui le subit, que pour le personnel soignant qui doit l'exécuter. Elle dit qu'« *ils se trouvent du travail* » soi disant là où il n'y en pas. Elle juge ne pas avoir besoin d'une telle fréquence de lavage, « *avec ce que je fais* » dit-elle, c'est-à-dire pas grand-chose insinue-t-elle. Elle met en avant le fait que ses

activités quotidiennes ne salissent pas ses cheveux au point d'instaurer un lavage aussi fréquent et systématique. Les deux s'étonnent à tour de rôle et à leur manière d'un tel « régime *d'autorité* ». Ils me préviennent que leur vie maintenant est modelée aux rythmes de l'EHPAD.

Le ton de la voix, sa pudeur à dire ce « qui est », ce qui est difficile, impensable, me ramène à écouter les paroles d'Élisée dans ses débuts en maison de retraite avec une attention particulière. En premier lieu, il en est tout simplement étonné, « *que de discipline* » signale l'étonnement. Il en est surpris. Il choisit de me dire ce qu'il vit en dénotant la discipline comme étant la chose qui l'étonne plus que tout. IL N'EN REVIENT PAS. Mais par-delà, il prend également acte que c'est avec cette discipline en vigueur dans l'EHPAD qu'il devra vivre désormais. Il sait qu'il va devoir composer, « faire avec » jusqu'à la fin de sa vie. Il me semble déçu, il relève la tête, un petit sourire en coin, tordu, difforme, son visage rond, il reprend et me prend à partie : « tu vois ». Il fait traîner son « *tu voi-ois !?* », il m'interroge et il s'esclaffe sans bruit, hésitant et timide, il s'assure que je saisis parfaitement le problème qu'il soulève. La rhétorique employée simule le caractère ennuyé qui laisse Élisée penaud au regard de la découverte du mode de gouvernance disciplinaire dont use l'institution. D'autre part, il est gêné dans le sens d'« empêché », « saisi », « pris », « enveloppé » par le régime de « *que de discipline* » qu'il évoque non sans gêne. Il s'interroge, il m'interpelle du regard. Je ne lui demande pas ce qu'il entend par discipline. Je suis très affectée par son ressenti. Les connaissances d'arrière-plan permettent de nous comprendre. Je me tourne vers son visage. Il regarde ailleurs, le sol stratifié grisâtre, sans mon visage (de face), hors de la vue, rien de frontal, hors du face-à-face ; à distance, je suis dans l'espace proxémique dans lequel Élisée est « *à l'aise* », épaule contre épaule, j'éprouve notre condition de vulnérabilité. Il trouve, là, avec son humilité, depuis sa condition, un interstice minimum possible pour me faire cette confidence. Il peut s'étonner à voix haute. Il cherche une raison valable qu'il trouve par dépit, « *mais on est si nombreux* », « *ça se comprend* ». Cette « excuse », bien réelle, du nombre de lits de l'institution cautionnerait, selon lui, de recourir à la discipline, « *ça se comprend* ». Cette excuse, lancée pour ne pas trop souffrir, pour rendre acceptable peut-être, ne minimise en rien la difficulté qu'il éprouve à devoir se plier à de telles conditions de vie.

### C. Le « glissement » de Hannah

Une femme de 85 ans passe la faux autour d'une mare,  
un fils d'un peu plus de cinquante ans passe un désherbant autour  
de la maison,  
les canards de la mare broutent les herbes fraîchement fauchées  
(coupées).

La maison de retraite m'apparaît soudain sous certains aspects comparables à la station Mire. En même temps qu'elle rassemblait tout l'attirail technique les plus *high tech* appropriés à l'exploration de l'espace, la station Mire revêtait les attributs les plus ordinaires, comme son sol qui était (à l'image d'intérieurs plus domestiques, plus modestes) recouvert de *linoléum*. La station Mire incarnait certes l'espace de l'ailleurs, du nouveau, l'imaginaire et l'innovation, l'espace que chacun pouvait s'approprier en rêve d'Icare, mais aussi un contexte où chacun ne comprenait pas grand-chose et se souvenait que cette conquête spatiale déguisait La Guerre froide. La maison de retraite pourrait dessiner cette même déception, jusqu'à son linoléum qui rend incapable le glissé du déambulateur. Après avoir laissé Hannah dans l'espace intersidéral des couloirs de la maison de retraite, je reviens lui rendre visite quelque temps plus tard. Je la trouve dans sa chambre comme à chaque fois. Hannah est en maison de retraite depuis un mois et demi.

#### Une chambre avec vue

Je demande à Hannah si elle dort bien ici.

*HANNAH. – Si je dors bien !? Très bien, c'est cal—lme (elle reprend), seulement, hro—ro, hro—ro, mais c'est la vue qui me gêne, tu te Ren—ends com—mpte ce mu—ur ?! On m'avait dit à la fin de la semaine, à la fin de la semaine (de son arrivée) vous serez là-bas au bout du couloir, une chambre se libère, mais, des chambres se sont libérées, mais Hannah elle est toujours restée.*

*MOI. – Tu en as parlé, tu leur as dit ?*

*HANNAH. – Bien sûr (tranquillement, le ton évident) mais, ils ont (cafouillage et reprend) Tu sais, moi, j'EN AI A-SSEZ d'a-voir à DIRE À RE-DIRE, À RE-DIRE. J'EN AI ASSEZ. Je, je n'ai plus le NIAC !!! Il faut LUTTER !!! hé-é, il faut lutter dans la vie, hé, tu le sais toi-même, alors maintenant, voilà,*

Elle dort bien donc tout semble aller pour le mieux puisque la maison de retraite est calme. Mais il y a la formule du « *seulement* » qui introduit un aléa de taille, celui de la vue qui gêne la résidente. Alors, le calme présumé de la maison de retraite ne suffit pas. Pour commencer Hannah tranche dans ce qui lui fait mal, ce qui l'ébahit. Avec l'emploi de l'adverbe « *seulement* », elle signale qu'il y a un hic. Un malheur, dirais-je. Ce « *seulement* » est un « malheureusement » suivi de « *hro—ro, hro, hro* », l'onomatopée de sa désolation, de sa gêne, de sa stupéfaction, de son agacement à exprimer le plus que visible, la vue, « *ce mur* » qui la regarde.

*HANNAH. – Si je dors bien !? Très bien, c'est cal—lme (elle reprend), seulement, hro—ro, hro—ro, mais c'est la vue qui me gêne, tu te Ren—ends com—mpte ce mu—ur ?! On m'avait dit à la fin de la semaine, à la fin de la semaine (de son arrivée) vous serez là-bas au bout du couloir, une chambre se libère, mais, des chambres se sont libérées, mais Hannah elle est toujours restée.*

Il faut se rendre compte que la vue dont parle Hannah, ce qu'elle voit depuis sa fenêtre, c'est un pan de mur en parpaing. Le mur est à deux ou trois mètres peut être, il est si près *plein cadre* que j'hésite à évaluer la distance qu'il y a entre lui et la fenêtre. La résidente est logée dans une encoignure du bâtiment avec ces blocs de béton qui forment un revers devant sa fenêtre. C'est un angle, un coin, un renforcement d'une autre aile ou extrémité de bâtiment qui, placé là, obstrue toute vue au loin ou sur le parc arboré de gros arbres anciens de la maison de retraite. De plus il cache toute possibilité d'apercevoir un tout petit morceau d'un des quartiers de la ville. Cet angle forme un viseur qui force et aiguise le regard sur deux trois points verts. Alors tout cet extérieur lui manque. Je sens que ça la fait souffrir.

Cet angle forme une orientation du regard dans un seul axe étriqué. Il laisse une vue, mais amenuisée. Hannah s'est fabriquée tant bien que mal une vue, une menue bande verticale entre l'arrête du mur qui lui fait face et celle de sa chambre. Elle a plaqué le fauteuil dans le coin, ce qui lui permet par le biais d'une petite gymnastique de regarder dans une diagonale

dans l'interstice entre l'arrête de « ce mur » et le côté gauche du vitrage de sa fenêtre. Elle fait une percée, mais le mur est là. Elle s'offusque d'une telle possibilité d'accueil. Elle me demande si je me rends compte de ce mur que je vois *comme un nez au milieu de la figure*. Il est beaucoup trop près, *au bout du nez*. De l'intérieur de la chambre on ne voit que lui. Cela rend la chambre d'EHPAD rude. Je comprends aussi qu'une vue lui manque, celle tant aimée lorsqu'elle habitait chez elle dans sa maison, sa vue depuis la porte-fenêtre assise dans son fauteuil dans la salle de séjour.

### **Une chambre avec mur**

La vue la fait souffrir directement et indirectement. La fenêtre sur mur présente un autre inconvénient qui lui provoque une autre gêne d'un autre acabit. Hannah est gênée pour recevoir des visites amicales. Il se pourrait qu'elle ait une pudeur à recevoir des visites dans cette condition. Elle accueille dans sa chambre. Située dans un recoin de la grande maison de maître qu'est la maison de retraite, le problème est que sa chambre semble à l'écart, isolée dans ce renforcement. Pourtant la chambre n'est pas petite. Elle n'a pas l'aspect d'une chambre d'EHPAD. Elle a une grande armoire en bois. Un petit coin qui reçoit un guéridon. Elle apparaît aujourd'hui comme une chambre désuète, qui, par son mobilier et son aménagement, semble presque normale. Ce n'est pas son aspect qui gêne, c'est la situation géographique dans le bâtiment ancien. Lorsque l'on rentre, le mur provoque un malaise, comme si on avait placé Hannah au fin fond d'une aile, tout à un bout, ailleurs, pas vraiment là. Si la pièce n'était pas définie par cette géographie, Hannah pourrait recevoir sans gêne. Quant à moi j'aperçois que, sans le mur, cette chambre, aurait été plutôt d'un bon augure, avec ses dimensions, ses meubles, son calme.

### **« Seulement »**

Je remarque que pour atténuer son embarras et celui du visiteur, Hannah dénonce par avance à autrui qu'elle accueille dans sa chambre avec une vue qui la gêne. Quand j'arrive, je pose moi-même la question du dormir bien sans oser en discuter d'emblée, et elle, aussitôt, me déclame son inconfort par rapport à cette vue horrible :

| *HANNAH. — seulement, hro—ro, hro—ro, mais c'est la vue qui me gêne, tu te Ren—ends com—mpte ce mu—ur ?!*

Elle appuie sur toutes les voyelles, les consonnes, les syllabes. Elle décompose les mots qu'elle dit dans son ton de l'indignation et de l'étonnement et de la déception. Elle est déçue par l'EHPAD dont elle connaît l'histoire, par la maison de retraite anciennement d'obédience protestante, qui lui fait une offense. Les consonnes tel le R de « *tu te R-ends compte* » sont rugueuses tenues droites, rigides, comme si elle avait passé de l'amidon sur des cols de chemises. Le R est un grand R, le son dur sort entre les lèvres. Il naît dans le creux de la gorge où il reste pour fabriquer sa densité gutturale, elle donne une épaisseur charnue pour arrondir le « en », l'accent rond du « en », nous sommes dans notre accent, dans notre langue, dans notre familiarité, sans appareil, si ce n'est les attributs du R roulé mais rugueux. Le « rends » prépare le « compte » le « c » de compte à l'inverse du R rude, guttural. Le « c » est lancé, exempt de tout frottement il est limpide. Il est lisse, aucune aspérité, il n'accroche rien, il lance le « compte » comme une petite balle légère qui fuse, le « rends compte » ressemblerait à un jet d'une balle de ping-pong (ajusté par un coup droit).

**« Tu en as parlé ? »**

<p>MOI. – <i>Tu en as parlé, tu leur as dit ?</i></p> <p>HANNAH. – <i>Bien sûr (tranquillement, le ton évident) mais, ils ont (cafouillage et reprend)</i></p>
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Lorsque qu'elle affirme « qu'elle en a parlé », elle ne nomme pas la directrice de la maison de retraite, ce qui est rare. Pourtant elle ne manquait pas de considération à son égard, faisant à chaque fois précéder le nom de : « *la directrice, Madame Benjamenta* » ou tout simplement « *madame Benjamenta* » toujours énoncé avec un ton qui disait sa reconnaissance, son respect, qu'elle destinait à la fois à la figure de la gestionnaire et à sa qualité de directrice sympathique. Cette fois elle préférera dire « on » plutôt que la directrice, ne désignant ainsi personne en particulier. Une promesse a été rompue, et dans son caractère magnanime, elle n'incrimine personne. Mais dans ce « on » indéfini qu'elle emploie, ce « on » qui ne tient pas sa promesse, je la sens offensée. Elle n'attend plus *rien* de la maison de retraite. Elle ne croit plus qu'il puisse avoir un changement en sa faveur. Lorsqu'elle parle désormais de la maison de retraite, il est très souvent question de « *bout* », « *de là-bas* », « *au fond du couloir* ». « On » lui avait fait miroiter que très prochainement dans les jours qui suivraient son entrée dans la maison de retraite (« *à la fin de la semaine* ») elle changerait de chambre. Un « on » indéfini la sortirait de cette encoignure, de ces arrêtes architectures saillantes, de ce mur pour une chambre avec vue, qu'elle situe aux antipodes de « *là-bas au*



*fond du couloir* » pour dire que « *ce mur* » qui la regarde comme un gouffre profond dont il faudrait qu'elle s'éloigne radicalement en obtenant une chambre loin de lui. Malheureusement, elle évoque des obstacles, des « *mais* ». « *Mais* » une chambre se libère, des chambres se sont libérées car des personnes sont mortes, depuis ce temps où elle est arrivée. Ceci aussi elle en a conscience. Ce n'est pas facile de lutter pour une chambre dont elle sait qu'elle l'obtiendrait à l'issue d'un décès d'une personne. Effectivement je me dis qu'elle peut baisser les bras. Comment revendiquer la chambre d'une personne morte ? Comment persister avec acharnement, « *à dire et re-dire et re-dire* », c'est-à-dire à : demander redemander, réclamer espérer, une chambre dans laquelle elle n'aurait pas le cafard à cause du mur ? Peut-être même a-t-elle peur de ce mur profond, imposant, abrupt. Comment la direction pourrait décider d'un changement de chambre « *libérées* » sans qu'elle ait à lutter ?

Alors par dépit, elle finit par parler d'elle avec le pronom personnel « *elle* », pour s'en extraire ou pour marquer sa désillusion. Elle prononce son nom, elle parle d'elle avec son nom : « *mais, Hannah* », elle, n'est pas morte elle est toujours là, « *mais elle est toujours restée* » Restée ?! Où ? Devant « *ce mur* », restée avec « *ce mur* ». Elle parle d'elle à la troisième personne, employant son prénom, « *mais, Hannah* » comme une chose ou un animal qu'on aurait laissé là. Restée. Elle ne demande plus (rien). Tout au plus se demande-t-elle si « *on* » la prend pour une *bonne poire*. Avec le temps, « *une chambre se libère* » puis « *des chambres se sont libérées* », au présent, au passé, ces temps sont employés par l'interlocutrice pour exprimer avec grand dépit que le temps passe et la situation en est là, toujours au même point, inchangée. Elle prend le ton de quelqu'un qui n'est plus naïf de sa condition de personne seule en lutte pour une chambre. Le ton de quelqu'un non dupe de la promesse non tenue (« *on m'avait dit à la fin de la semaine* ») : mais « *Hannah elle est toujours restée* » dit-elle avec le ton d'une plainte au relief cynique et âpre. Aujourd'hui Hannah est lucide sur sa condition de personne seule sans parenté proche à qui elle pourrait demander un changement dans les plus brefs délais.

MOI. – *Tu en as parlé, tu leur as dit ?*

HANNAH. – *Bien sûr (tranquillement, le ton évident) mais, ils ont (cafouillage)*

Évidemment je ne vois que lui devant la fenêtre, ce mur rugueux, vétuste avec son arrête saillante. À cette hauteur pour marquer l'étage, une frise forme des reliefs rectangulaires qui ressortent en crémaillère, un coup en rectangle plein, un coup en creux, ils s'enchaînent pour enjoliver la fin du bâtiment. « *En as-tu parlé ?* » est la question logique. (D'ailleurs) elle me

répond très calmement, très tranquillement, sur son ton très évident. Puis elle tente l'explication. Elle commence « *mais, ils ont* », elle cafouille, sans réussir à entretenir un calme apparent. Elle avise. Elle crée une « pause marquée<sup>139</sup> », reprend sur une intensité de voix qui se rapprocherait d'une note ou d'un air d'agacement. Elle donne l'impression de se battre avec une évidence qu'elle ne peut plus dire qu'avec un brin d'amertume et qu'elle est sur le point de formuler. Elle dit :

HANNAH. – *Bien sûr, mais, ils, ont* (pause marquée) *Tu sais, moi-j'en-A-ssez, D'AVOIR-À-DIRE, À-RE-DIRE, À-RE-DIRE* (pause) *J'EN AI ASSEZ.* (pause très marquée) *Je, je n'ai plus le NIAC !!!*

Hannah reprend avec une intonation de battante. Elle dit telle une guerrière qu'« *il faut lutter* ». « *Lutter* » monte dans les rouges mais il ne claque pas sèchement dans les rouges tel « *le NIAC* » radical, sans détour indiquant une débâcle physique et psychologique. « *Lutter* » est vociféré, il butte chaotique dans les rectangles rouges de l'échelle visuelle du son. Là où le son s'abîme. La voix de l'interlocutrice part très haut et déraile. J'entends que sa voix s'éraïlle à l'endroit où elle crie qu'il faut lutter. Je me dis qu'elle est fatiguée par toute la vigueur qu'elle met à me dire qu'il faut lutter. Je me dis qu'elle est fatiguée de devoir sans cesse lutter à l'échelle de toute une vie. Elle le sait et elle prétend que je le sais moi-même. Que je sais sans elle qu'il faut lutter toute sa vie. Qu'il le faudrait (qu'il le faudra toute notre vie).

Alors elle passe de la tonalité de guerrière à celle de perdante. Les rectangles verts tombent dans les limites audibles *a contrario* d'un son saturé. De l'une à l'autre des intensités, du rouge saturé au vert inaudible, de l'énergie à sa retombée, elle signale à quel point pour elle il faut lutter toute sa vie pour maintenir (en équilibre, une entropie) vivable une vie. C'est comme si elle sous-entendait un « alors maintenant » qui signale aujourd'hui que, à son âge et en maison de retraite, elle est fatiguée de lutter. J'ai l'impression triste qu'elle contemple lasse un éboulis de pierres qui aurait pris forme avec le temps. Elle capitule, elle semble « jeter l'éponge », elle baisse les bras, maintenant, voilà.

Y aurait-il pour Hannah avec « ce mur », cette absence de vue sur le parc, une réelle lassitude définitive ? Serait-ce en ces lieux, par l'architecture et la non-reconnaissance de la demande d'une chambre convenable auprès de la directrice, qu'Hannah en viendrait à vivre ce

---

139. Expression d'Éric Chauvier. Pour un exemple de cette « pause marquée », se reporter à son ouvrage de 2003, *Fiction familiale. Approche anthropolinguistique de l'ordinaire d'une famille*, Presses Universitaire de Bordeaux, Coll. Études culturelles, Pessac, p. 125.

que Pierre-Henri Tavaillot nomme le « “syndrome de glissement” » (le plus souvent « vécu à la phase du grand âge »), « c’est-à-dire la plus grande difficulté qu’éprouvent les individus, après un accident, une maladie, même bénigne, à “remonter la pente”<sup>140</sup> » ? Si Tavaillot énumère certains aléas pouvant survenir à la « phase du grand âge » et nomme des faits concrets tel l’accident, telle la maladie, c’est bien ici un de ces *glissements* que connaît Hanna avec le mur en face de sa chambre. Même s’il a lieu à l’issue de ce qui n’est pas un accident, ainsi que le propose le philosophe, le glissement de l’interlocutrice de *mon* enquête se produit avec la situation du mur et la non prise en compte de cet inconfort par la directrice. L’architecture, le paysage et les demandes sans résultat précipitent Hannah vers un lâcher prise qu’elle exprime en ces termes : « *j’en ai assez d’avoir à dire [...]* » « *J’en ai assez* » « *alors maintenant, voilà* ». Elle a non pas des difficultés à « remonter la pente » après un accident comme l’écrit Tavaillot, elle en reste-là, le glissement est fait, elle capitule. La déception envers l’institution qui, d’obédience protestante, lui inspirait confiance n’en est que plus amère.

| *HANNAH. – [...] Tu sais, moi-j’en-A-ssez, D’AVOIR-À-DIRE, À-RE-DIRE, À-RE-DIRE*  
 (pause) *J’EN AI ASSEZ ! Je n’ai plus le NIAC ! Il faut LUTTER !!! hé-é il faut lutter dans*  
 | *la vie, hé, tu le sais toi-même, alors maintenant, voilà*

Elle pense :

| *HANNAH. – Je n’ai plus le NIAC !!!*

Je vois monter le vu-mètre audio de mon *enregistreur-chéri*. Le NIAC !!! vient taper dans les (rectangles) rouges. Il gravit les barres du vert à la vitesse supersonique, il vient dans les rouges de mon potentiomètre et repart d’un coup vers une oscillation stabilisée dans les verts. Hannah revient dans des intonations qui sont les siennes en temps normal, ses variations chantées. Du coup l’enregistreur fait des oscillations vallonnées à travers ses petits rectangles verts. Un calme apparent est là, puis tout repart à la tempête.

Après m’avoir adressé un souffle de révolte avec l’interjection « *hé-é* » qu’il faut « *lutter, hé* » pour avoir les choses que l’on désire – et plus encore pour obtenir les choses évidentes allant de soi une chambre (avec vue), elle se rend compte que les combats et les luttes

---

<sup>140</sup> Pierre-Henri Tavaillot, 2017, « Vieillir : Pour quoi faire ? À quoi bon ? », in Anne-Marie Guillemard, Elena Mascova (dir.), *Allongement de la vie. Quels défis ? Quelles politiques ?*, éd. La Découverte, Paris, p. 148.

ne seront jamais finis. Cependant pour elle maintenant en maison de retraite, le combat est fini, combattre, lutter « *elle en a assez* ». À son âge et dans la maison de retraite elle lutte sans être écoutée. Cette situation pour Hannah pourrait se rapprocher d'une maltraitance subie qu'elle contient avec moi par une sortie verbale qui se rapprocherait d'une capitulation. Elle fait une conclusion sur sa personne, avec une expression très marquée avec l'accent gascon ainsi qu'en puissance, comme si une douleur sortait de son corps, la phrase est lancée : « *Je n'ai plus le NIAC !!!* »

### **Alors je me souviens**

Je vois encore Hannah qui, chez elle, s'est aménagé un « chez-soi » pour une mobilité réduite à la maison. Dans ce qui peut apparaître comme un enfermement à domicile, elle a créé des endroits confortables, des petites oasis pour son bien-être dans le chez soi. Elle a commencé par faire l'acquisition d'un fauteuil, l'unique de la maison. Si elle se plaignait de prime abord de son encombrement (il « *me gêne le passage à la table* ») près de la porte fenêtre dans la salle de séjour, il a reçu une place de choix : celle de recevoir la lumière du jour pour la lecture et la vue sur le grand cèdre au premier plan dans le jardin. Elle y passe du temps à réaliser quelque chose qu'elle aime faire, lire (« *heureusement que j'ai trouvé la lecture* »). Le fauteuil, placé perpendiculairement à la porte fenêtre, lui donne une certaine vue vers le dehors. De là, elle vaque à l'occupation du regard au loin au dehors de la maison et voit les jardins, les arbres, plus loin sur la petite colline du voisinage et les jardins limitrophes. En effectuant un mouvement latéral de la tête pour accéder à la vue, ce mouvement imperceptible lui permet d'être à la fois immobile (à la lecture et à la contemplation) et mobile (parce qu'ouverte au monde). Je me souviens d'elle en train d'y lire des livres dans la lumière du jour, des romans, regarder le grand cèdre et lire le *Nouvel Obs.*, souvent posé sur la margelle de la véranda, entre le dedans et le dehors, le soleil d'Ouest rentrant. Quand bien même elle était assise, je la trouvais ouverte à l'étrangeté du monde par sa lecture et par la vue. Dans cette mobilité exercée depuis « l'im-mobilité », le fauteuil qu'elle avait « *voulu là* » lui offrait la possibilité double d'être là *immobile* et d'autre part d'être là *mobile*. Le tiret de im-mobilité indique le choix des deux possibilités au sens où il

indique l'action d'être tantôt immobile, tantôt mobile, liant les deux comme puissances ou potentiels et non comme séparations des capacités<sup>141</sup>.

Chez elle, assise sur son fauteuil, je la vois encore lire une pile de deux, trois, quatre livres et vaquer à ses occupations du regard et de la pensée. Et puis d'un coup elle passait d'un détail sur le grand cèdre à une question sur la politique ou, d'un coup, s'étonnait d'un roman que je n'ai pas lu et dont je me moque et dont l'histoire ne m'intéresse pas. Alors pour ne pas la blesser, je me rappelle, je lui avoue que je lis très peu de romans. Elle s'enquiert alors de mes lectures du moment. Je lui raconte succinctement les ouvrages avec lesquels je travaille. Je lui dis que la question : – *Qu'est-ce qu'une vie bonne ?* posée par Judith Butler à la suite d'Adorno me préoccupe. Je lui dis que je lis la philosophe américaine car j'y trouve presque du réconfort à la lire. Je lui dis ce que je crois comprendre de Butler, à la mesure de ce que je pouvais saisir de la philosophe. C'est-à-dire que je lui dis : elle s'occupe à théoriser une politique critique des corps. Et puis je lui dis simplement que Butler écrivait pour les sans-voix, les sans-deuil, ceux que l'on ne réclamera pas, par exemple les migrants. Ceux qui n'ont pas le droit à l'agora, à l'espace public. Voilà ce que nous fabriquions des heures passées ensemble. Les discussions n'avaient aucune vocation à des débats de spécialistes. Nous sommes toutes les deux des profanes dans la discipline de la philosophie, nous étions des ignorantes intéressées. Je constate que Hannah trouve de l'étrangeté au monde lorsque résonnent des mots comme : politique, les sans-voix, le vivre-ensemble, précaire. De temps en temps nous partions sur un détail du jardin, sur la pluie et le beau temps, sur les mésanges, et plus tard le soir, sur le crissement des hirondelles...

La désillusion de Hannah en la maison de retraite est grande et à la mesure de la connaissance qu'elle a sur elle. En effet, Hannah n'est pas résidente dans cette maison de retraite par hasard. En premier lieu, c'est un établissement connu pour être anciennement l'hospice pour les indigents protestants. Elle l'a choisi en partie parce que la maison de retraite était tenue par les protestants. « *Maintenant* », dit-elle,

*ce n'est plus entre les mains des protestants, [...] c'est public maintenant, tout le monde y vient avec le secours, tu sais, avec les secours qui sont donnés, tout le monde peut venir*

---

<sup>141</sup> Pour ce paragraphe, je me réfère à la communication orale et écrite « “*Je ne fais plus ma course*”. Une ethnographie des mobilités réduites au chez soi de la maison », que j'ai réalisée en 2018 pour la journée d'études « Vieillesse (im)mobiles. Analyses pluridisciplinaires des mobilités locales au grand âge », organisée à la MSH Paris-Nord par le groupe de jeunes chercheur.se.s « VieillesseS et Société », le 2 février 2018.

*les protestants les catholiques les riches les pauvres, voilà, ce n'est plus du tout pareil, ce n'est plus, mais je crois quand même, j'ai ce souvenir qu'il y avait un dimanche, pendant lequel on disait, aujourd'hui, la quête, la collecte, je ne sais pas laquelle (choisir) (je rigole), la collecte sera pour l'asile protestant, pour l'asile d'O.. Tu sais ce que c'est un asile ? demande-t-elle crescendo.*

Si aujourd'hui la maison de retraite est publique à but non-lucratif, Hannah semble se souvenir qu'au temps où elle était « *entre les mains des protestants* » elle était gérée (entre autres) par les deniers du culte. Elle semble d'ailleurs se souvenir que lors du culte au temple de Carrère, « *il y avait un dimanche, pendant lequel on disait, aujourd'hui, la collecte ou la quête sera pour l'asile protestant [...] d'O.* » Plus tard, elle me citera même quelques noms de personnes étant allées « *vieillards* » et « *indigents* » vivre à l'hospice d'O.

Je note que c'est la première fois qu'Hannah désigne l'hospice par le mot « *asile* ». Lorsqu'elle me pose la question, qui n'en est pas (vraiment) une, sur un ton crescendo « *Tu sais ce que c'est un asile ?* », je ne réponds trop rien. Mais qu'elle me pose la question de l'asile, je souris, je me dis : tiens ! voici ce mot : « *asile(s)* », car justement je travaillais sur l'ouvrage éponyme de Goffman. Je ne m'étais auparavant jamais attardée sur le fait que *mon* interlocutrice employait ce mot au sujet de l'hospice d'O. Je savais que, lorsqu'il était question de la maison de retraite Marguerite de Navarre, Hannah en discutait avec des termes plutôt satisfaisants. Hannah disait simplement que « *de Navarre je crois que c'est bien* » : elle disait aussi que « *les gens s'y plaisaient* ». Avec son amie Simone, elles en discutaient plutôt avec des termes et des tons de voix élogieux. Toutefois, j'avais l'impression que leurs jugements allaient avec le fait que certains des pasteurs qu'elles avaient justement appréciés y avaient passé avec leurs épouses une retraite convenable jusqu'à leur mort<sup>142</sup>.

## Plan séquence

Je remarque depuis quelques temps le son continu des gargouillis qui sort du ventre de *mon* interlocutrice, ce qui donne une ambiance continue en arrière-plan de toutes les situations enregistrées. Avec le « *gruuuuii-grou-ou-i* » en continu je me dis que je devrais réécouter les

---

<sup>142</sup> Dans les années 1970, l'établissement était passé du statut de l'hospice, avec un dortoir collectif, au statut de maison de retraite avec chambres individuelles et l'on pouvait y trouver des gens très respectables comme les derniers pasteurs qui avait fait tout leur ministère à Carrère, qui avaient fait le culte dans les temples des alentours et qui avaient habité le presbytère protestant de Carrère. A leur retraite, ils étaient allés à la maison de retraite tenue « *des mains des protestants* », et pour finir l'enterrement avait eu lieu au temple et au cimetière de Carrère.

*rushes audio*<sup>143</sup> afin de vérifier à quel moment sont apparus ces bruits qui me semblent venir du fonctionnement des intestins. Après réflexion, je me dis que cela doit être juste après l'opération et son séjour à l'hôpital qui précède son entrée ici, puis me ravise, non ! Non !, je les entendais déjà lorsque je passais des heures chez elle et les « *gruuuuu-grou-ou-i* » sont arrivés après sa première opération. Elle est rentrée à la maison avec ces bruits continus (du ventre).

Ce sont en fin de compte les intensités variables et radicales du discours, les pauses marquées par l'interlocutrice et les reprises dans des amorces<sup>144</sup> très enlevées (hautes), tous ces reliefs, les textures de la voix, du genre – « *tu te r—ends compte [...]* », « *le Niac !!!* », la lutte, l'indignation, tout ce relief du contexte – qui mettent les « *gruuuuu-grou-ou-i* » au premier plan de l'ambiance générale. Si je n'avais jamais porté plus que cela attention à ces sons avant son entrée en maison de retraite, plus tard en écoutant les enregistrements, je constate que, si les conversations vont bon train, les « *gruuuuu-grou-ou-i* » se confondent dans les sons de voix aux intensités plutôt tranquilles. Le ventre de Hannah fait les « *guuuuu-grou-ou-i* » et ceux-ci ne surgissent pas au premier plan. Ils ont l'aspect d'un ronronnement de gargouillis continus qui s'insère dans le relief plat des conversations, dans des contextes de parole pacifiée (tranquille), c'est-à-dire dans les habitudes de voix chantante de Hannah et du contexte serein de chez elle à la maison. À la maison de retraite, les « *gruuuuu-grou-ou-i* » s'insèrent dans les silences qui entrecoupent des paroles moins apaisées.

Dans la situation de la maison de retraite, l'idée de « prise de vue » (malgré moi) me revient vivement. Filmer serait incongru puisque je ne filme pas le travail de mon terrain d'enquête, mais d'un coup, comme une apparition, alors que je mène l'enquête, il m'est **impossible** d'évincer la question : quel plan cinématographique ferais-je pour filmer l'héroïne de mon enquête lorsque son indignation monte avec « ce mur » ? Quel plan ferais-je pour saisir ce son, cette voix, cet événement ? Je vois Hannah, de profil, plaquée dans le coin de la chambre côté fenêtre, assise dans son fauteuil, le mur nous regarde. Que devais-je choisir pour capter le moment où le personnage, avec nos interactions, bascule dans la déception et le glissement psychologique de ne pas être entendu·e ? La question est pour moi incontournable,

---

<sup>143</sup> Terme de technicien-ne-s cinéma désignant les enregistrements audio, enregistrement des sons directs et d'ambiance.

<sup>144</sup> Au moment des réglages de la prise, l'ingénieur du son vérifie les « amorces » en début de phrase dans les dialogues. Il écoute comment la personne qui parle « amorce » et commence ses phrases, à quel volume, afin de déterminer le niveau d'enregistrement. La reprise du terme dit l'animation de Hannah.

incontrôlable, quel plan et valeur de plan choisirais-je pour filmer cette situation<sup>145</sup> d'infortune ? Je participe, me dis-je, de ce qu'on appelle en cinéma documentaire d'une mise en scène du réel. Comme Goffman « dans [sa] perspective situationnelle », je me concentre sur « un moment en cours » qui porte toute mon attention. Si j'imagine le filmer c'est que, telle une intuition, il se passe « quelque chose, ici » dans ce moment « en cours<sup>146</sup> », de la chambre et « *ce mur* », et à l'exemple du sociologue américain « je fais l'hypothèse qu'en m'intéressant à une situation ordinaire on se pose la question : “Que se passe-t-il ici ?” ».

J'essaie de saisir la profondeur du moment vécu. Pour décrire ce qui me guide dans mes observations, je pourrais parler « des importances », celles dont Vinciane Despret dit qu'elles existent chez les oiseaux, à propos de *son* merle chanteur perché sur l'endroit le plus haut d'un pâté de maisons où elle habite. Chaque jour celui-ci vient y chanter et elle décrit :

« Pour ce merle, le terme “importance” devrait s'imposer. Quelque chose importe, plus que tout, et plus rien d'autre n'importe si ce n'est le fait de chanter. L'importance s'était inventée dans le chant d'un merle. [...] L'importance m'avait touchée<sup>147</sup>. »

Dans le moment en cours que je vis avec Hannah, je localise et perçois que ce qui se passe, ce qui importe, a quelque chose à voir avec « *ce mur* » dont elle parle et qui constitue un point d'acmé. On peut en étudier les variations et saisir la manière dont cette importance ou ce sujet fluctue en prêtant une extrême attention à la vue, au son, au cadre pour filmer un moment en cours ou pour mettre en scène le réel. À la manière de Viveiros De Costa, j'entreprends « l'étude des variations d'importance<sup>148</sup> » et c'est cela qui ramène en moi l'idée de penser en

---

<sup>145</sup> « Ma perspective est situationnelle » écrit Goffman, « ce qui signifie », poursuit-il, « que je m'intéresse à ce dont un individu est conscient à un moment donné, que ce moment mobilise souvent d'autres individus et qu'il ne se limite pas nécessairement à l'arène co-pilotée de la rencontre de face-à-face. [...] que la question soit formulée explicitement dans les moments de doute et de confusion, ou implicitement lorsque les circonstances ne menacent pas nos certitudes, elle est posée et ne trouve de réponse que dans la manière dont nous faisons ce que nous avons à faire. » Plus loin, il note : « [...] le fait de parler de la situation “maintenant” (comme on dit : “ce qui se passe ici”) conforte la conviction du lecteur et de l'auteur qu'ils savent clairement et d'un commun accord ce qu'ils doivent entendre par ces termes. Pourtant, la durée que présuppose l'expression “maintenant” (comme l'expression “ici”) est très variable d'une circonstance à l'autre et d'un participant à l'autre. Que nous n'éprouvions apparemment aucune difficulté à nous comprendre rapidement ne remet nullement en cause l'intérêt intellectuel qu'il y aurait à analyser la nature de ce consensus apparent et à savoir comment l'établir. Le fait de parler de ce qui se déroule sous le regard de l'observateur nous donne sans doute une base de discussion [...] solide. Reste que cette base [...] et que nous ne savons toujours pas comment nous parvenons à un semblant d'accord sur la nature de “ce quelque chose” et sur ce qu'implique l'expression “sous le regard”. » Erving Goffman, 1991, *Les Cadres de l'expérience*, Les Éditions de minuit, coll. Le sens commun, p. 16-18.

<sup>146</sup> *Ibidem*, p. 19.

<sup>147</sup> Vinciane Despret, 2019, *Habiter en oiseau*, éd. Actes Sud, coll. Mondes sauvages, Pour une nouvelle alliance, p. 14.

<sup>148</sup> *Idem*.



termes de plans de cinéma, d'inventer les images à tourner, de trouver l'échelle, le cadre, la durée pour ces variations. Si j'ai cette idée, aussi, c'est que sur le moment la situation provoque en moi une concentration visuelle et émotionnelle. Aujourd'hui, je le sais, je filmerais en plan séquence, j'ai une passion pour ce plan : filmer en continu la situation. Satisfaite de mon choix, le plan séquence conviendrait complètement au « *gruuuuu-grou-ou-i* » continu sonore en arrière-plan. Il n'y aurait pas de « raccord son » à faire ou d'effet à générer pour entremêler des « *gruuuuu-grou-ou-i* » pour conserver un continuum probable des bruits de ventre de Hannah. Le plan séquence, c'est-à-dire enregistrer la totalité d'une situation, d'un moment en cours, sans couper, découle selon moi d'une rencontre. Filmer quelqu'un·e (le·la personnage) en plan séquence n'est pas facile. Il faut lui avoir tapé sur l'épaule. Il faut nous être tapé·e·s sur l'épaule. Il faut une réciprocité d'attention. Il faut un clap de départ, un clin d'œil, une attention singulière, furtive, un déclencheur réciproque. C'est un des acquiescements les plus fins. Le plan séquence découle d'une intention forte, faite à deux, qui ne surgit pas d'un coup, tout d'un coup, c'est-à-dire que nous sommes dans une mise en scène du réel coproduite implicitement. Ces « attentions », création de réciprocité, sont dues à notre « [...] mode de présence qui crée certains modes d'attention<sup>149</sup> ».

Alors je reviens sur les bruits du ventre, c'est un locuteur, me dis-je. Je souris de ma trouvaille. Je me dis que si je devais raccorder des plans plus ou moins longs pour construire un film, avec les « *gruuuuu-grou-ou-i* » qui sont là expressifs, ils feraient partis de la séquence, la rythmeraient. Je me dis à nouveau, EN PLAN SÉQUENCE, il y a « ce mur » et les « *gruuuuu-grou-ou-i* » et « *le Niac !!!* » et « *lutter, hé-é* », tout cela dans la durée de la situation : Hannah qui s'indigne et qui est déçue. Ce que, dans sa durée, le plan de Hannah plaquée démesurément dans un coin, assise dans son fauteuil, permet de montrer, c'est, plus qu'un point de vue subjectif sur ce qui arrive, une manière de « multiplier le monde<sup>150</sup> », c'est-à-dire que nous verrions « Hannah dans une chambre de maison de retraite donnant sur mur ». Nous verrions une (im)possibilité d'un dernier chez-soi, une antichambre de mort donnant sur un mur. Nous sentirions toutes les « importances » de Hannah, nous sentirions son indignation, tout cela formerait notre sensation de ce qu'elle vit (un des sens, selon moi, de l'expression « multiplier le monde »).

Caméra à l'épaule, dans le cou, le geste est doux et sûr, les deux yeux grands ouverts, dans le cadre. Hannah plaquée au mur, je filme en plan large. Je pose la question à côté de sa

---

<sup>149</sup> *Ibidem*, p. 36.

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 15.

préoccupation première : « *Tu dors bien ici ?* ». Hannah fait un faux-semblant étonné. Elle me renvoie que je pose une question presque hors sujet : « *Si je dors bien ?!* ». Si elle sait que j'ai lancé cette phrase pour engager la conversation, Hannah me regarde tout de même avec une expression du visage interrogative et exclamative. Pour l'instant, elle conserve un ton calme, avec sa voix habituelle qui part dans des intonations qui chantent. Je vois bien dans mon viseur que j'ai bien choisi ma valeur de plan (de l'air à gauche de l'air à droite, en haut en bas), je suis le plus fixe possible, à sa hauteur, je suis assise sur le lit. Je le sens, Hannah va prendre sa place dans le cadre. Elle est calme, puis s'agite. Et puis j'ai « *ce mur* ». L'intuition paye, le plan séquence avec Hannah va se dérouler. Elle expédie la question du calme et elle commence à se battre avec cette question du mur. Elle se redresse pour regarder vers le mur qui la regarde, je bouge un peu, l'horizontale tangué, je me ressaisis dans son mouvement à elle lorsqu'elle repart se plaquer, sur le fauteuil et dans *mon* cadre, regardant le biais pour éviter le mur, le regard au loin. Je m'appuie sur ce geste autant qu'elle pour rester à la hauteur *des attentions*. Elle tient une pause marquée, « *gruuuuu-grou-ou-i* », « *gruuuuu-grou-ou-i* », et poursuit : « *Tu te rends compte ce mur* ». Pour le moment je ne faillis pas, la bulle de mon niveau dans le viseur reste à l'horizontale, tout tient à Hannah et ses « importances ». Elle ne cède pas, elle dira ce que nous savons déjà, ce qu'elle a dit plus en haut jusqu'à l'indignation, jusqu'à la déception visible.

Elle se tait pour reprendre, très calme. Alors, comme si elle glissait dans le registre de la résignation, une bonne fois pour toute, pour toujours, elle prononce cette phrase : « j'en ai assez de lutter ». Puis-je couper ici ? Non ! Car il y a ce calme singulier qu'imprime Hannah. La voilà subitement dans une certaine distance. Un ton de la résignation que je ne lui connais pas. Son calme tient en haleine, un suspense. Je suis inquiète. Je m'entends respirer. Ses intensités ont glissé dans des variations, certes, mais lisses. Je n'entends plus que ce calme nouveau qui donne le ton de la distance. Elle reprend atone. Je me dis qu'elle est blessée.

Je vois son visage inexpressif. J'ai l'impression que le visage de Hannah est devenu neutre, objectif. Je pense au visage de Isaku Yanaihara<sup>151</sup> le modèle dont Giacometti tente de peindre le portrait. Giacometti est « soudain confronté à son impossibilité à peindre devant le visage lisse » et impénétrable de Yanaihara. Il déclare qu'il ne parvient pas à donner l'expressivité de son visage complexe, désir qui pourtant l'anime. Yanaihara raconte cette impossibilité de l'artiste à être satisfait. Ce dernier travaille la figure, il esquisse une patate ronde, blanche, sans relief. L'esquisse première semble neutre puis au fur et à mesure l'expression du visage apparaît comme elle peut. Giacometti reste insatisfait. Il défait le visage

---

<sup>151</sup> Isaku Yanaihara, 2014, *Yanaihara Isaku avec Giacometti*, Allia, Paris.

en train d'apparaître, il revient plusieurs fois, il reprend depuis le début d'un visage neutre. C'est cette figure que je détecte maintenant sur le visage de Hannah, observant l'impénétrable du visage, ou son neutre, comme une valeur à saisir.

Avec sa distance qui m'était inconnue, dans sa posture, dans sa voix, dans sa neutralité expressive, j'ai peur. Je voyais son visage. Est-ce son expression de la déception ? Ce questionnement me restait en tête. Tranquillement, sans conviction apparente, elle reprend, d'un ton qu'elle veut rassurant. Elle dit :

*Je suis bien, les gens sont gentils, y'a des gens que je fréquente, mais y'a pas le lien social (pause) qu'il y a par exemple à l'hôpital, [...] à l'hôpital et moyen séjour, les portes étaient ouvertes, les gens circulaient dans les couloirs, une infirmière venait te demander de temps en temps comment tu allais, si tu avais besoin de quelque chose, tandis que là, c'est pas du tout pareil, c'est pas la même chose, voilà.*

Elle fréquente des « gens », elle choisit ce mot pour définir ces fréquentations dans l'établissement ne présageant rien d'intense en termes de relations ou insinuant la piètre qualité des relations sociales entretenues. Elle compare la maison de retraite à l'hôpital. Hannah se plaisait davantage à l'hôpital que dans l'établissement d'hébergement collectif. Elle parle d'un lien social qui lui semble faire défaut. Lorsqu'elle dit ce qui caractérise le lien social à l'hôpital elle parle de portes ouvertes, d'infirmières qui passent, de gens dans les couloirs... Elle décrit *du* mouvement. Le mouvement, par définition c'est de l'espace, du flux dans l'espace. C'est donc cela qui lui manquerait à la maison de retraite. Du mouvement autour d'elle qui la conserverait dans une posture de curiosité et lui permettrait un ancrage au monde. C'est en cela, d'ailleurs, que le mur au milieu de la fenêtre est une hérésie : il empêche d'éprouver le mouvement et l'étrangeté au monde.

Je ne peux m'empêcher de nommer « blessure » ce qu'elle vit avec ce mur, qui la met dans une posture en retrait qui la coupe du monde, qui la coupe de ce qu'elle nomme « lien social » et qui est le mouvement avec le monde du dehors. Qui peut être le couloir avec un mouvement de passage, une porte ouverte, un oiseau sur une branche, le mouvement d'un nuage, le passage de quelqu'un sur le petit chemin dans le parc...

Hannah s'ennuie, me dis-je.

## Souvent indignée

Le sociologue Michel Billé prétend qu'en « vieillissant il nous est donné de développer une faculté d'indignation, une belle indignation... L'expérience acquise nous a en effet confrontés au juste et à l'injuste, au légitime et à l'illégitime... Au digne et à l'indigne<sup>152</sup> ». Dans son article *Vieux mais libres ?*<sup>153</sup>, il cite également le « Indignez-vous<sup>154</sup> » de Stéphane Hessel lorsqu'il est « ce vieil homme ». Et en effet, l'auteur de l'article affirme que « sans doute pourrait-on aller jusqu'à dire : « indignez-vous surtout si vous êtes vieux !<sup>155</sup> ».

Billé insiste : « la liberté est aujourd'hui un des attributs de la vieillesse<sup>156</sup> » et c'est donc « plus librement que jamais<sup>157</sup> » que l'on peut « s'indigner et dire » à cet âge. Pourtant, la question de la liberté des personnes âgées ne saurait se résoudre à une liberté plus grande parce que l'on aurait atteint un âge plus avancé. Il n'y a pas nécessairement de proportionnalité. Car être libre, nous dit Arendt, « signifie avant tout être délivré, non seulement de la peur, mais aussi des besoins<sup>158</sup> », et ce serait même, pour la philosophe, une des conditions de possibilité de ce qu'elle nomme la « révolution<sup>159</sup> ». Est-ce que l'Héroïne qui avoue ne plus avoir « *le NIAC !!!* » réunit les conditions pour « la liberté de dire<sup>160</sup> » ? Est-elle libérée des « besoins » (ressources) pour être « libre de dire » ? Aurait-elle la possibilité de s'indigner sans « peur » ? Est-ce qu'être résident·e en maison de retraite, seul·e, sans ressources relationnelles, sans aide extérieure, offre la possibilité à Hannah de s'indigner sans inquiétude et ouvertement auprès de la direction, des mauvaises conditions d'accueil et de soins dont-elle souffre ? Peut-elle réellement s'indigner sans se faire de tort ? Hannah n'est pas encore admise définitivement mais est en passe de le devenir. Elle cherche donc légitimement à se délivrer de peurs (celle d'être illégitime, ou de se sentir non libre de parler) et de besoins (une chambre dans laquelle trouver du bien-vivre) afin de conquérir les véritables conditions d'une vie libre là où elle est aujourd'hui.

---

<sup>152</sup> Michel Billé, 2012, « Vieux mais libres ? », in Michel Billé, Christian Gallopin, José Polard (dir.), *Manifeste pour l'âge et la vie : réenchanter la vieillesse*, ed. Érès, coll. « L'âge et la vie – Prendre soin des personnes âgées... et des autres », Toulouse, p. 48-49.

<sup>153</sup> *Ibidem*, p. 11.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>155</sup> *Idem*.

<sup>156</sup> *Id.*

<sup>157</sup> *Id.*

<sup>158</sup> Hannah Arendt, 2019, *La Liberté d'être libre. Les conditions et la signification de la révolution*, éd. Payot & Rivages, Paris, p. 9

<sup>159</sup> *Ibidem*, p. 17-87.

<sup>160</sup> *Ibid.*

Elle cherche moins à améliorer son cadre de vie qu'une liberté qui lui fait défaut, fait contre lequel elle s'indigne. C'est au regard de cette lecture que je propose de comprendre ce que traverse Hannah avec cette chambre avec vue-sur-mur. C'est une quête inlassable des conditions qui la rendraient libre, qui lui permettrait de trouver non seulement du bien vivre, mais d'être libérée de la peur et du besoin.

Cette question doit être envisagée aussi sous l'angle du fait qu'Hannah en est réduite à s'indigner en solo, « pour elle », et non dans une perspective collective. En effet, la posture d'inconfort dans laquelle elle est placée l'empêche d'étendre sa revendication à un niveau plus collectif. Billé interpelle et appelle à un collectif de vieux avec ces mots :

« Usons de cette liberté, ne renonçons pas à changer le monde. [...] vieux nous ne risquons plus rien. Je vais mourir, je le sais, [...] qu'est-ce que je risque ? Beaucoup moins qu'avant ! [...] Sa démarche a d'autant plus de valeur que ce n'est évidemment pas pour lui qu'il s'indigne et se mobilise.<sup>161</sup> ».

Mais, par sa situation fragile, l'héroïne de mon enquête ne peut s'indigner que pour elle-même. On saisit alors quelles ouvertures et libertés il est nécessaire d'avoir pour mener ce que Butler nomme « une vie bonne<sup>162</sup> » au sein de l'institution, ou même pour en changer les conditions afin d'y trouver un présent vivable.

Souvent indignée, maintenant, résignée, fataliste ou clairvoyante sur ses devenirs en établissement collectif, Hannah m'avoue, comme une conclusion à sa vie de lutte et de politique de vie :

*HANNAH. – Je me suffis à moi-même en quelque sorte dans ma tête.*

*MOI. – Tu as une solitude peuplée, en fait !*

*HANNAH. – Mmuuu !*

*MOI. – (J'insiste) Tu as une solitude peuplée*

*HANNAH. – Voilà, oui ! oui ! hOO-OOO, ha ! C'est très joli (elle se réjouit de l'expression reprise à Deleuze) Oui ! Tu penses si y'en a des souvenirs, là-dedans [...].*

---

<sup>161</sup> Billé Michel, Michel Billé, 2012, « Vieux mais libres ? », in Michel Billé, Christian Gallopin, José Polard (dir.), *Manifeste pour l'âge et la vie : réenchanter la vieillesse*, ed. Érès coll. « L'âge et la vie – Prendre soin des personnes âgées... et des autres », Toulouse, p. 49-50.

<sup>162</sup> Butler Judith, *op. cit.*

Elle s'éclaire, voilà me dis-je, ce qu'il nous faut, ce dont, nous avons besoin, c'est trouver de l'étrangeté au monde. L'expression « *tu as une solitude peuplée en fait*<sup>163</sup> ! » la fait d'abord réfléchir avec un « *muu* » dubitatif, perplexe. Mon timbre de voix est d'un volume trop bas. Elle n'est pas certaine de bien avoir entendu. Ce qui a pour effet que nous faisons ensemble une pause marquée, elle réfléchit. Je parle plus fort pour placer à nouveau « sa solitude peuplée ». Le groupe de mots a le mérite de provoquer sa joie (son enjouement), elle s'éclaire. Elle se réjouit, me regarde, m'adresse un sourire énorme qui « éclate » son visage. La figure devient ronde, ses pommettes surgissent (montent) vers le haut et rencontrent des yeux rieurs. Les expressions quittent le registre du plat relief, sa réflexivité est de retour. Elle sait que nous sommes dans nos prés carrés (nous ne nous comprenons pas toujours, nous nous en moquons), nous nous faisons plaisir par des attentions singulières. J'ai l'impression que l'expression deleuzienne est un élixir, un antidote à l'ennui. Elle trouve celle-ci « très joli[e] » et le dit simplement d'un sourire qui ravit.

## Histoire du kiné

*MOI. – Elles vont bien tes jambes ?*

*HANNAH. – Hoo, hé, ils sont un peu gonflés oui mes pieds ! (Crescendo) Mais tu vois, ALORS VOIS, ALORS YA UN KINÉ QUI VIENT, hoo-oo, ça j'ai refusé, hé,*

*MOI. – Pourquoi ? (Je lui souffle) (je ne comprends pas pourquoi elle veut arrêter les séance kiné. Et je lance un pourquoi : comme un souffle),*

*HANNAH. – Non-mais je t'assure, c'est se moquer des gens, c'est un fils Tournet, tu te rappelles TOURNET, qui était pharmacien ici à O., la pharmacie Tournet, non tu ne connais pas ? Alors il a ses 60 ans, hé, le fils Tournet maintenant, BON, (pause marquée) moi, j'ai connu des kinés justement à l'hôpital et au moyen séjour, ÇA ! OUI ! ÇA ! OUI ! C'ÉTAIENT DES KINÉS ! (Ici elle me fait penser au ton et au discussion très engagée) parce que j'avais mes orteils qui se recroquevillaient. (Elle dit cela en baissant la voix) un peu comme ça (elle montre avec ses pieds) ils me les avaient BI-IEN REN-ENDUS SOUPLES (elle en rigole) c'était magnifique (elle chante) (que de plaisir se dégage de ce magnifique) ça a duré quand même quelques temps (la souplesse) et puis ça a recommencé. Mais maintenant celui qui vient. 5 MINUTES ! (Mécontentement, brin de*

---

<sup>163</sup> Gilles Deleuze, 2003, *Pourparlers*, Les Éditions de minuit, coll. Reprises, Paris.

colère) *je ne sais pas combien il se fait payer. 5 minutes ! (Fatalement, ton fatal). Je t'ai dit moi que je marchais tout le long. Lui, il me fait marcher de ma chambre jusqu'à là au bout où tu as le, la gravure qui représente (elle ne dit pas la suite), ça, il me fait faire, ça et le retour, alors que moi je fais aller et retour deux fois.*

*MOI. – Ha mais c'est dommage parce qu'il travaille avec des gens âgés,*

*HANNAH. – Mais je vais lui dire la prochaine fois, je vais lui dire que ce n'est pas utile de continuer comme ça. Alors par exemple j'ai mes orteils qui recommencent, ils sont gonflés, et mes pieds aussi, alors la prochaine fois je vais lui dire qu'il me masse un petit peu, qu'il me fasse des massages aux pieds.*

*MOI. – et s'il ne veut pas l'entendre, tu demandes à un docteur qu'il te fasse une ordonnance comme quoi il faut qu'il s'occupe de tes pieds, il faut que tu gardes tes pieds.*

*HANNAH. – MAIS C'EST L'ESSENTIEL !!! les pieds. Alors là il me fait marcher, je te dis là, le petit bout, en sortant sur ta droite (elle me fait rire, je pouffe gentiment) tu aperçois une gravure sur un mur, et retourner. Tandis que moi je vais d'abord jusqu'à là-bas au fond, à gauche ou tu aperçois une fenêtre, une porte fenêtre, et puis je repasse jusqu'à là-bas au fond fond fond fond fond où y'en a une autre (d'un air accompli) c'est ça qui fait 75 mètres. (Puis elle refait le calcul et totalise) 300 mètres c'est comme ça que je compte. Alors qu'est-ce que tu veux que ce soit ce qu'il me fait faire ?!!*

Elle ne répond pas au sujet de ses jambes mais de ses pieds, elle m'annonce qu'ils sont un peu gonflés pour ne pas dire beaucoup. Je saisis chez Hannah l'importance du sujet. La voici qui repart dans l'émotion de l'indignation au sujet du kiné qui vient (qui travaille) à la maison de retraite. Dans un premier temps elle s'indigne, dans un second temps elle est en colère.

Reprenant les expressions qu'elle emploie lorsqu'elle s'indigne, elle formule des « *Ho, ho, ho-o* » et un « *Alors vois,* » qui m'interpelle, qui partent en hauteur, le volume de voix monte et l'accent du sud-ouest du Béarn s'accroche, et accroche. J'ai l'impression qu'il y a un "trop plein" de mécontentement qui reste coincé dans sa gorge. Je vois son cou gonfler comme le plumage sur le cou d'une volaille dont les plumes sortiraient pour impressionner et se défendre d'un danger. Quand elle m'interpelle un peu plus tard d'un « [...] *mais tu vois* », je devine Hannah dans un nouveau problème. « [*A]lors y'a un kiné qui vient* », dit-elle, elle parle fort avec émotion dans la voix puis redescend dans un ton beaucoup plus bas sur des « *ho-ho-o* » ébahis pour prévenir sans détour qu'elle a refusé de travailler avec le kiné. Sur le moment, je ne comprends pas son emballement. J'hésite, je veux saisir le contexte. Je ne saisis pas les raisons du refus de poursuivre avec le kinésithérapeute. Je souffle entre mes lèvres un —

« Pourquoi ? » très bas, presque timide. La réponse est sans équivoque : « *Non-mais je t'assure, c'est se moquer des gens* ».

En parfaite gasconne, elle commence par la forme négative : « *Non, mais* ». Je reconnais ce début de phrase. L'emploi du « *non mais* » est aux antipodes de ce que l'on pourrait attendre, comme par exemple dire « *mais oui* » en guise de reconnaissance à celui ou celle avec qui on devise. Le « *non mais* » de la langue gasconne, dont certaines personnes, même proches, peuvent s'offusquer. En effet, quand lors d'un dialogue il est mal compris par celles et ceux qui écoutent, s'en suit une remontrance, une incompréhension, un énervement, « *arrête avec tes : non mais* ». Les deux mots négatifs, leur ambiguïté, peuvent conduire le·la receveur·se à penser que l'émetteur·rice est dans le champ de la contradiction ou de la surenchère, qu'il·elle va de plus argumenter *que...* Une chose comme cela. Si le·la receveur·se peut être vexé·e par la traduction qu'il·elle en fait, il en va d'un tout autre usage. Ici, Hannah ne commence non pas par « oui, mais » mais par « *non-mais* » pour m'assurer de ce qui lui arrive avec le kinésithérapeute, que ce que fait le praticien « *c'est se moquer des gens* ». Je souris de la manière dont elle s'indigne. Tout en s'offusquant elle présente le *kiné*, « *c'est le fils de...* », elle me demande si je me souviens de..., voyant mon air hébété. Je fais semblant de réfléchir. Bêtement, je sors mon faux-semblant, ma panoplie de faux-semblants, — un froncé de sourcils, des gestes de lèvres interrogatifs, mon menton en berne. De son côté, elle me regarde dubitative, elle écarquille les yeux devant toutes mes simagrées, regardant mon hésitation jouée, elle me « *sauve la face*<sup>164</sup> », elle répond à ma place « *non, tu ne connais pas* ». Précisant son âge laissant entendre qu'on n'est pas, lui et moi, de la même génération : « [...] *il a ses 60 ans, hé, le fils Tournet maintenant, bon* ». L'âge du kinésithérapeute a son importance. En effet soixante ans est considéré comme faisant partie de la catégorie des seniors, de l'âge de la retraite, et même d'une possibilité de rentrer en EHPAD, en hébergement collectif... c'est-à-dire que le kinésithérapeute est proche de la retraite, ce qui dit qu'il n'est pas non plus tout jeune et de-là qu'il pourrait comprendre l'importance d'un tel soin. Elle fait une pause marquée. Je la sens inspirée et battante. Elle reprend comme une furie :

[...] *moi, j'ai connu des kinés justement à l'hôpital et au moyen séjour, ÇA ! OUI ! ÇA ! OUI ! C'ÉTAIENT DES KINÉS !* (Ici elle me fait penser au ton et aux discussions très engagées de Carrère) *parce que j'avais mes orteils qui se recroquevillaient.* (Elle dit cela en baissant la voix) *un peu comme ça* (elle montre avec ses pieds).

<sup>164</sup> Erving Goffman, 1974, *Les Rites d'interactions*, Les Éditions de Minuit, coll. Le Sens commun, Paris, p. 12.



Elle dit à présent qu'elle a connu des kinésithérapeutes, elle vante une nouvelle fois l'hôpital : « *des kinés justement à l'hôpital et au moyen séjour* », la voilà survoltée, elle pousse sa voix à l'extrême, « *ÇA ! OUI ! ÇA ! OUI ! C'ÉTAIENT DES KINÉS !* ». Elle est engagée, elle défend ce qui a été de qualité, à savoir deux choses : les soins prodigués par les kinésithérapeutes de l'hôpital et le service public hospitalier. Je sens sa *politique socialiste* revenir au premier plan. « *Ça ! Oui ! Ça ! oui !* » est d'ailleurs lancé avec conviction, dans un rythme parfait, tel le trot d'un cheval, une allure sautée à deux temps, entretenue dans une cadence parfaite suivant un métronome. Elle parle des kinésithérapeutes au passé, l'emploi de l'imparfait est dramatique car il dit ce qu'elle n'a plus sans eux. Elle baisse la voix, et avec pudeur elle dit : « *parce que j'avais mes orteils qui se recroquevillaient* », avec ses mains elle mime ses pieds, elle replie ses doigts comme les serres d'un rapace tenant sa proie. Puis montre ses pieds « *un peu comme ça* » et mime des pieds recroquevillés avec les orteils repliés un peu plus qu'il n'en faut, donnant l'impression de ne plus en avoir, montrant par là même le désastre du non-soin prodigué à la maison de retraite.

L'explication est simple et expressive. C'est une envolée de souvenirs du bien-être qu'elle a ressenti en travaillant avec le praticien. « *Ils me les avaient bi-ien ren-endus souples.* » J'entends un couplet de musique, une phrase chantée d'une voix qui rigole de plaisir, une voix de jouissance. Qui a fait dans sa vie des étirements pour travailler sa souplesse, c'est-à-dire pour améliorer la souplesse du corps ou d'une partie du corps, ne peut être indifférent à de tels propos. En effet, se sentir plus souple, constater une amélioration de la souplesse, permet de ressentir du bien-être et de plus produit une manière de penser sa force, sa posture, un genre de sécurité subjective, une sûreté vis-à-vis de soi.

Elle découpe les mots et les étire de satisfaction. Le bien est découpé en deux syllabes, ce qui donne un BI IEN qui s'attache avec un tiret pour former un BI-IEN qui signale sans ambiguïté à quel point le kiné lui avait bien rendu le chemin de la souplesse. Bien rendu : si le chemin (de la souplesse) est long, le résultat est « *bi-ien* » rendu. Elle en rigole, « *ho ! ho ! Ho !* », elle avait senti avec les exercices et les massages des kinésithérapeutes de l'hôpital une amélioration notoire. « *C'était magnifique* » résonne, rayonne, chante, éclaire, irradie, de bonheur, de joie la chambre d'EHPAD, l'atmosphère, Hannah et l'anthropologue. Le bonheur de Hannah est contagieux.

[...] ils me les avaient BI-IEN REN-ENDUS SOUPLES, ho, ho, ho, (elle en rigole) c'était magnifique (elle chante) (que de plaisir se dégage de ce magnifique) ça a duré quand même quelques temps (la souplesse) et puis ça a recommencé.

Ici Hannah évoque la perte de souplesse à la fin des soins. Ce n'est donc pas un défaut de sa vieillesse, mais d'une absence de travail pour la conserver. Il faut avoir travaillé la souplesse les étirements pour savoir que la souplesse s'entretient et se travaille tout le temps, il s'agit d'un travail quotidien qui s'effectue durant tous « les âges de la vie ». Par exemple, le cycliste<sup>165</sup> Robert Marchand, centenaire, vient de remporter le championnat du monde de vélo sur piste chez les vétérants de *plus de cent ans*, une catégorie spécialement inventée pour lui. À l'issue de la performance, un journaliste sportif demandait au cycliste quel était son secret pour pratiquer le cyclisme sur piste à plus 105 ans, il lui répondait : « je fais chaque jour des étirements ».

*Mais maintenant celui qui vient. Cinq Minutes ! (Mécontentement, brin de colère) je ne sais pas combien il se fait payer. 5 minutes ! (Fatalement, ton fatal). Je t'ai dit moi que je marchais tout le long, lui il me fait marcher de ma chambre jusqu'à là au bout où tu as le, la gravure qui représente, ça, il me fait faire, ça et le retour, alors que moi je fais aller et retour deux fois.*

*MOI. – Ha mais c'est dommage parce qu'il travaille avec des gens âgés*

Hannah passe de l'indignation à la fatalité et la colère. Il y a un nouveau « *Mais* » qui en marque le passage. « *Mais maintenant celui qui vient à la maison de retraite passe - Cinq Minutes !* » dit-elle dans un mécontentement très expressif au bord de la colère. Elle retombe abrupte sur un ton un brin fataliste. Elle s'interroge sur combien il peut bien se faire payer pour ce travail et cette durée de soin (« *Cinq Minutes !* »). Elle me rappelle pour la centième fois au moins ce qu'elle fait elle-même comme exercices de marche quotidienne dans les couloirs, elle calcule même, ce qui donne : d'ici la chambre jusqu'au fond du couloir, une fois 75 mètres, aller/retour, égal 150 mètres aller/retour, multiplié par deux égal 300 mètres en marche indoor EHPAD. « *Lui* », le kiné, dans sa prestation, la fait marcher jusqu'à la gravure et revenir. Le travail est vite fait et la souplesse des pieds ne s'améliore bien évidemment pas. En anthropologue qui hésite à s'engager pour les pieds souples de l'interlocutrice, je commence à suer par mon indécision, et finis par dire : « *Ha ! mais c'est dommage parce qu'il travaille avec des gens âgés !* ». Elle continue :

---

<sup>165</sup> « Robert Marchand, le cycliste centenaire collectionneur de records, est mort à 109 ans », *Le Monde*, 22 mai 2021, Rubrique Disparitions.

*HANNAH. – Mais je vais lui dire la prochaine fois, je vais lui dire que ce n'est pas utile de continuer comme ça. Alors par exemple j'ai mes orteils qui recommencent, ils sont gonflés, et mes pieds aussi, alors la prochaine fois je vais lui dire qu'il me masse un petit peu, qu'il me fasse des massages aux pieds.*

Mon intrusion, le fait que je donne mon avis, provoque une certaine révolution chez Hannah. En effet elle prend la liberté que je ne lui connaissais jusque-là. C'est-à-dire *la liberté d'être libre* de dire, elle va prendre « la liberté d'être libre<sup>166</sup> » de dire à un professionnel de la santé, et qui plus est qu'elle connaît, avec ses parents pharmaciens considérés comme notable des environs, que « *ce n'est plus utile de continuer comme ça* ». Ou mieux, elle va lui demander des gestes qu'il ne réalise pour l'instant, pas sur Ses pieds de personne au grand âge : Hannah désire des massages. Elle va dire au kinésithérapeute ce qu'elle désire, qu'elle veut que cette fois « *il [lui] masse un petit peu, qu'il [lui] fasse des massages aux pieds.* »

*MOI. – et s'il ne veut pas l'entendre, tu demandes à un docteur qu'il te fasse une ordonnance comme quoi il faut qu'il s'occupe de tes pieds, il faut que tu gardes tes pieds.*

*HANNAH. – MAIS C'EST L'ESSENTIEL !!! les pieds. Alors là il me fait marcher, je te dis là, le petit bout, en sortant sur ta droite (elle me fait rire, je pouffe gentiment) tu aperçois une gravure sur un mur et retourner. Tandis que moi je vais d'abord jusqu'à là-bas au fond, à gauche où tu aperçois une fenêtre une porte-fenêtre et puis je repasse jusqu'à là-bas au fond fond fond fond fond où y'en a une autre (d'un air accompli) c'est ça qui fait 75 mètres. (Puis elle refait le calcul et totalise) 300 mètres c'est comme ça que je compte. Alors qu'est-ce que tu veux que ce soit ce qu'il me fait faire ?!!*

Je conseille à *mon* interlocutrice de demander une ordonnance à un docteur car « *il faut que tu gardes tes pieds* » lui dis-je, prononçant ces deux recommandations sur des intonations d'une expressivité qui se rapprocheraient fortement du mode de l'injonction. Elle prend son tour de parole déclarant de manière très engagée « *mais c'est l'essentiel !!! les pieds* » et la voici repartie dans une explication du presque-rien-du-tout que lui fait faire le kinésithérapeute, l'exercice de la marche. Elle use cette fois d'une nouvelle variante, la comparaison. Elle compare l'exercice de la marche que lui demande de faire le praticien « *il me fait marcher* » et celui qu'elle réalise quotidiennement de sa propre volonté. Elle traduit l'exercice du

---

<sup>166</sup> Hannah Arendt, 2019, *op. cit.*

professionnel par « *le petit bout* » de marche, précisant que celui-ci est trop court pour être efficace. Puis elle évoque ses propres marches, plus longues, son explication étant suivie d'un énième calcul des distances où elle totalise une nouvelle fois ses trois cents mètres (« *c'est comme ça que je compte* »), avant de conclure d'un ton qui se veut très critique : « *Alors qu'est-ce que tu veux que ce soit ce qu'il me fait faire !!!* ».

Ce crescendo dans son explication m'apparaît optimiste. En effet, Hannah applique une forme de conclusion critique, ce qui à mon sens évoque chez elle ce que Foucault appelait « l'art de ne pas être tellement gouverné<sup>167</sup> ». En outre, elle donne à penser qu'elle va lui demander de travailler autrement, trouvant également, dans cette proposition au professionnel, une forme de liberté.

Pourtant, si elle donne l'impression qu'elle dispose de ressources pour se défendre du non-travail fait par le praticien, Hannah n'est pas dupe. Elle se rend bien compte qu'il y a un problème. Pour l'expliquer, elle tente le chemin de la généalogie. Elle précise que ces soins sont effectués par « *le fils des pharmaciens* », un fils de notables des environs connu·e·s pour leurs qualités dans leur métier. Elle semble trouver dommage que celui-ci ne soit pas à la hauteur de ses attentes. De plus, je remarque que l'âge que lui donne Hannah, soixante ans, la conduit à dire qu'il n'est plus très jeune, et qu'il pourrait pour cela être auprès des gens âgés de manière sérieuse et moins expéditive. Cependant, c'est son indignation plus que la généalogie qui cerne le mieux le problème. En effet, l'absence de soins adéquats pour ses pieds, comme il lui en était encore prodigués à l'hôpital en moyen séjour, témoigne de quelque chose qui lui serait désormais refusé, ici à la maison de retraite : « un droit à l'amélioration ». Lorsque la sociologue Iris Loffeier fait pour son compte le constat d'une « absence d'un “droit à l'amélioration”<sup>168</sup> » pour les personnes âgées, elle explique que celui-ci viendrait du fait que la maison de retraite est pensée comme une « dernière demeure », une « dernière maison », [avant] la mort<sup>169</sup> » :

---

<sup>167</sup> Michel Foucault : « Je proposerais donc, comme toute première définition de la critique, cette caractérisation générale : l'art de n'être pas tellement gouverné. [...] Et si la gouvernementalisation, c'est bien ce mouvement par lequel il s'agissait dans la réalité même d'une pratique sociale d'assujettir les individus par des mécanismes de pouvoir qui se réclament d'une vérité, et bien, je dirais que la critique, c'est le mouvement par lequel le sujet se donne le droit d'interroger la vérité sur ses effets de pouvoir et le pouvoir sur ses discours de vérité ; *la critique ce sera l'art de l'inservitude volontaire, celui de l'indocilité réfléchie*. La critique aurait essentiellement pour fonction le désassujettissement dans le jeu de ce qu'on pourrait appeler, d'un mot, la politique de la vérité. »

Michel Foucault, 2015, *Qu'est-ce que la critique ?*, éd. Vrin, coll. Philosophie du présent, Paris, p. 37-39.

<sup>168</sup> Iris Loffeier, 2015, *Panser des jambes de bois ? La vieillesse, catégorie d'existence et de travail en maison de retraite*, éd. PUF, coll. Partage du savoir, Paris, p. 140.

<sup>169</sup> *Idem*.

« L'idée est que les personnes âgées (d'autant plus en maison de retraite, que l'on appelle souvent "leur dernière demeure") sont "arrivées au bout", que seule l'expérience d'une mort plus ou moins prochaine les attend, et ce, quelle que soit la quantité de temps de vie qu'ils expérimentent effectivement.<sup>170</sup> »

Hannah sait qu'elle mourra en maison de retraite, dans cette maison de retraite, c'est sa « dernière demeure ». Mais elle regrette cette perte du soin, celui qui lui permettrait de ne pas uniquement se situer dans la perspective de la mort. En effet, pour Loffeier : « Le soin est un mouvement qui inscrit ses protagonistes dans un rapport au temps. Soigner, au sens premier du terme, c'est envisager un futur amélioré par rapport au présent<sup>171</sup> » et c'est cela qui lui est refusé. Dans *Panser des jambes de bois ?*, Loffeier se réfère également à Basil Bernstein, le sociologue anglais à qui elle emprunte la notion de « droit à l'amélioration », citant un passage dans lequel il explicite que :

« L'amélioration n'est pas seulement le droit d'être *plus* personnellement, *plus* intellectuellement, *plus* socialement, *plus* matériellement, c'est le droit d'avoir les moyens d'acquérir une compréhension critique et de nouvelles possibilités.<sup>172</sup> »

Dès lors, on comprend mieux l'acharnement de Hannah à tenter par elle-même de se libérer du sort qui lui est fait, car dans ses paroles, ses expressions, ses explications ; je vois bien qu'elle pressent que cela engage tout un rapport au présent et à des possibles qui ne lui sont pas ouverts. Par sa critique, elle pressent que ce n'est pas uniquement le soin ou l'amélioration de ses pieds qui sont en jeu, mais une amélioration tout court, celle qui laisse le présent ouvert quand bien même on serait proche de la mort, un présent inscrit dans un futur même s'il est proche. Iris Loffeier insiste sur l'absence de droit à l'amélioration pour les personnes résidentes en maison de retraite. Elle écrit :

« [...] ce que nous constatons, dans l'espace de la maison de retraite, c'est une relative absence, dans la façon de penser les personnes âgées, d'un droit, pour eux, à l'amélioration. [...] "[L]a personnes âgée", on le constate, n'est pas perçue comme capable du déplacement que demande un apprentissage (ou un retour à la santé). Les

---

<sup>170</sup> *Id.*

<sup>171</sup> *Ibidem*, p. 143.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 151.

personnes âgées sont construites comme un point de stabilité que l'on "maintient" pour ne pas qu'elle se "dégradent" plus encore, mais pour qui l'amélioration n'est pas envisagée. L'impossibilité de leur envisager un avenir implique beaucoup de choses dans les manières de faire avec eux, car cette impossibilité d'un futur défait le présent de ses potentialités<sup>173</sup>. »

Iris Loffeier s'appuie ensuite sur la situation d'une personne qui, sur son terrain en maison de retraite à but lucratif, appelle très souvent le personnel soignant, et à qui on n'a jamais pris le temps de préciser qu'« il ne servait à rien d'appeler tout le temps et pour rien ». Loffeier ajoute qu'il s'en suit un détournement des soignant·e·s envers la personne en question : « la position fataliste de l'impossibilité de s'améliorer étant de mise, les soignants et le personnel apprennent simplement à ne plus entendre ses plaintes<sup>174</sup>. » Cet aspect de la perception des personnes âgées en maison de retraite, qui a des effets particulièrement saillants sur les pratiques des soignants, repose la question de la citoyenneté des personnes âgées, qui impliquerait de leur rendre un droit au changement indépendamment de leur espérance de vie ou de leur incapacité supposée à « apprendre ».

La question que pose également le droit à l'amélioration est la question de la citoyenneté des résident·e·s. En effet, considère-t-on (en étant le personnel soignant, les professionnels spécialisés dans la santé et de la gestion des « vieux » en maison de retraite) les résident·e·s. en tant que personnes responsables de leur santé, de leur manière de vivre ? Iris Loffeier parle d'un « aspect saillant » que représente l'absence de droit à l'amélioration pour les personnes vivant en maison de retraite. Elle insiste sur le fait que « "la personne âgée" (...) n'est pas perçue comme capable du déplacement que demande un apprentissage (ou un retour à la santé)<sup>175</sup> ». Il en va d'une perception du soin. En maison de retraite, « [s]oigner n'est plus rétablir la santé, mais soulager temporairement ce qui est conçu comme un état où le pathologique est le normal<sup>176</sup> ». En reprenant les notions de « normal » et de « pathologique » de Canguilhem, Loffeier en déduit que :

---

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>174</sup> *Idem.*

<sup>175</sup> *Id.*

<sup>176</sup> *Ibidem*, p. 124.

« si le pathologique n'est rien d'autre qu'un autre normal, l'expertise du savoir médical l'institue en tant que factuel, et avoue du même coup son impuissance à rétablir le normal originel. [...]»<sup>177</sup> »

Et le pathologique, poursuit-elle,

« [...] devient un normal spécifique, au sens où il est institué au collectif des personnes âgées, et non individuellement.<sup>178</sup> »

Une photographie de la première de couverture de l'ouvrage de Loffeier *Panser des jambes de bois ?* représenterait ce « normal spécifique » : les jambes de bois de l'ensemble de résident·e·s. « Inféodée<sup>179</sup> » au titre, la photographie tente d'illustrer un groupe de six résident·e·s qui semblent suivre une activité physique tandis que la personne qui mène la séance est hors champ. Apparaissent uniquement leurs jambes et une partie de leur hanche. Il·elle·s lèvent plus ou moins leur jambe droite, la jambe gauche reste posée au sol beige et brillant, la lumière vient de derrière. À part un·e personne qui porte une paire de chaussures en semelle caoutchouc qui pourrait s'apparenter à une chaussure de sport, les cinq autres chaussent des pantoufles. Quel punctum aurait trouvé Roland Barthes sur cette photographie ? Je me demande également plus pratiquement s'il possible de lever facilement une jambe dans une position assise le dos reposant sur le dossier ? Je fais l'hypothèse que ce n'est pas la posture la mieux adaptée. Les chaises disposées en ligne, les personnes ont les bras sur les accoudoirs, ce qui ne facilite pas un maintien adéquat du haut du corps. En effet, les épaules restent bloquées en haut, dans le cou vers les oreilles. Les accoudoirs ne permettent pas de les laisser tomber afin d'éviter les contractions des trapèzes. L'image laisse apparaître des mains recroquevillées. À mes yeux, quatre personnes de la photographie seraient en capacité de faire l'exercice debout, en s'aidant d'une barre horizontale fixée au mur dans une salle dédiée à l'exercice physique. Deux autres, celles assises aux extrémités, au premier et second plan de l'image, sont dans des fauteuils roulants. Toutes ont pourtant la même position. Il s'agit d'un groupe de résidents réalisant l'exercice sans qu'il soit individualisé, adapté à chacun. Le problème que Loffeier diagnostique

---

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>178</sup> *Idem.*

<sup>179</sup> L'image en tant qu'illustration est très souvent « inféodée au texte » nous dit Mouloud Boukala. Ainsi la photographie sert à illustrer et valoriser un propos préexistant. Elle participe à la « production de la preuve » de l'énoncé scientifique.

Voir Mouloud Boukala, 2009, *Le Dispositif cinématographique, un processus pour (re)penser l'anthropologie*, éd. Téraèdre, Paris, p. 29.

dans les approches visant le collectif des personnes âgées proviendrait de l'« approche globale » des « spécialistes des personnes âgées dans le champ médical » dont l'objectif est d'envisager, certes, « l'étendue du désordre survenu avec le temps<sup>180</sup> », mais sans jamais tout à fait personnaliser ce soin. De sorte que ce que cette photographie semble représenter, c'est cette démarche même : non, ce ne sont pas les pieds de Hannah ou de untel que le soin vise, et la cohérence requise vis-à-vis de la personne et sa singularité, mais « la personne âgée » comme un archétype et pour laquelle une approche est mise en place quelle qu'elle soit. Ainsi la couverture montre, de manière masquée, un déni de singularité. En outre, il existe une idée « répandue<sup>181</sup> » selon laquelle les résident·e·s en maison de retraite « ne peuvent être “soignés”<sup>182</sup> » et donc bénéficier d'un soin pouvant « conduire “au rétablissement de la santé”<sup>183</sup> ». Pour les professionnels des soins, il y aurait « un point fixe, la mort » et le temps qui la précède est compris comme un processus d'« évolution, celui de la dégradation [...], les prédestinant à un déclin inéluctable, et c'est ce franchissement qui les définit en tant que personnes âgées<sup>184</sup> ». On comprendra alors que *mon* interlocutrice, Hannah, reçoit pour sa part un soin dont le but est le « maintien » et non un soin ayant pour objectif de « soigner » en vue d'« améliorer. » Mais surtout, la catégorisation « globale » des personnes âgées en un groupe homogène permet de dénier la citoyenneté<sup>185</sup>, le libre arbitre, le soin spécifique (désiré et demandé) en les plaçant dans une catégorie (les vieux) dont le but se révèle coercitif.

### **Chez le dermatologue**

Une femme dans la métropole provinciale est en rendez-vous chez un dermatologue. Elle fait partie de la catégorie – capitaliste – de « jeune senior »<sup>186</sup>. La femme pendant la consultation constate que le dermatologue porte certains stigmates identiques aux siens, des cheveux blancs, la peau fripée sur les bras, il porte moins de rides au visage qu'elle, le teint moins halé plutôt d'un teint blanc urbain, « assez bien foutu pour son âge ! ». Elle constate qu'il a cette chose particulière, d'apparaître consciemment comme « bel homme ». Tiens, est-ce cela

---

<sup>180</sup> Iris Loffeier, *op. cit.*, p. 148.

<sup>181</sup> *Ibidem*, p. 145.

<sup>182</sup> *Idem*.

<sup>183</sup> *Id.*

<sup>184</sup> *Ibidem*, p. 143.

<sup>185</sup> Loffeier évoque rapidement cet aspect à la page 152 de son ouvrage, évoquant le droit à l'amélioration que cette citoyenneté rendue leur permettrait.

<sup>186</sup> Je renvoie à l'article de Frédérique Aribaud, directrice générale de Senioragency, agence de communication spécialiste des plus de 50 ans, « Les seniors, un marché à part ou une part de marché ? », *Cahiers français* n° 424, nov-déc 2021, p. 56-65.



« un quinqu », « un quinqu urbain » réfléchit-elle. Il porte un jean moulant, une chemisette à manches courtes, des baskets montantes qu'elle ne trouve pas belles, elles sont classiques c'est tout, aucun goût vestimentaire pense-elle. Elle est à peu près convaincue qu'il accorde beaucoup de soin à paraître *sympa, cool, décontracté, sportif, jeune*, il fait tout cela pour une apparence (paraître) jeune. Quelque chose de très précis, lui fait dire cela. Elle aperçoit, depuis une porte-fenêtre de la salle de consultation, un vélo dans une courette-jardin. Le *bicycle* est posé avec un peu de désinvolture contre un petit arbre penché. Elle suppose qu'il lui appartient. Le cadre est en acier, de bonne facture, de marque allemande, de couleur anthracite, la selle est en cuir. Les pattes à l'arrière sont ouvertes ce qui indique que le vélo est prévu pour être monté en pignon fixe, pour ajuster la roue afin de tendre la chaîne. Elle ne voit pas bien le montage de la roue arrière. Elle lui dit « *beau vélo* » et lui demande s'il roule en pignon fixe. Le dermatologue lui rétorque que non, qu'il « *a essayé* », et ajoute, un air intelligent, que ce n'est pas pour lui. « *C'est dangereux* », ajoute-t-il, suffisant, d'un air entendu qui trahit son caractère raisonnable. Elle ne répond pas immédiatement. Elle a déjà entendu ce refrain. Elle se demande si elle va poursuivre ou pas sur le sujet. Elle se demande si elle ne ferait pas son intéressant. Elle dit qu'elle aussi fait du vélo, qu'elle roule « *en fixe, en single speed mais aussi en mono plateau 11 vitesses sur un cadre carbone CX très sportif, très taquin sur les chemins* » et roule avec tous ces types de vélo. Devant son délire cycliste, le dermatologue reprend en maître d'école moraliste, rappelant les risques encourus froidement, comme s'il parlait de *conduites à risques déviantes* : « *En ville c'est dangereux le vélo* ». Elle lui rétorque avec un « *oui, certainement, mais* » (ça vaut le coup), et poursuit par ce qu'elle affectionne dans sa pratique : ce qu'elle aime en ville, lui dit-elle, « *c'est le flux, rouler dans le flux, plus il y a de voitures, de circulation plus ça me donne envie de passer d'un côté de l'autre, c'est un terrain de jeu, je me sens libre lorsque je fais du vélo* ».

Il et elle n'en parlent plus. Il et elle deviennent muet·te·s. Le dermato fait son diagnostic. Il est concentré, penché sur sa cuisse avec une lunette. Maintenant il ressemble « *bêtement* » à un spécialiste. Il doit voir en-grand-décuplé l'anomalie. Elle se sent fragile, elle respire pour ne pas réfléchir à sa vulnérabilité. Il se redresse, tranquille, avec son buste étroit et long, ses épaules prennent la place avantageusement dans la chemisette. Elle revoit ses avant-bras avec ses biceps dans les manches courtes, il est encore très près, la distance de l'auscultation, puis il ôte avec adresse les lunettes grossissantes. Il réajuste une distance correcte, il est sur le point du discours savant. Il prend la parole d'un ton confiant rassurant, sûr de lui : « *Cette tache soit ce n'est rien soit il faudra l'enlever si elle ne part pas avec une crème que je vais vous prescrire, qu'il faudra*

*appliquer chaque soir pendant cinq jours. Je peux, s'il y a besoin, faire l'opération ici, au cabinet, c'est vite fait, avec une anesthésie locale. »*

Elle lui répond d'un « *ha* » atone, elle hoche la tête de concert. Elle se fiche de son cabinet, elle ne reviendra pas chez lui. Elle sait qu'elle est mal à l'aise avec le dermatologue « *quinqua* ». Maintenant il s'applique comme un bon élève du genre consciencieux sur son pupitre tirant la langue pour écrire les mots « */jours* », « *tube* », « *crème* » « *pdt 5 jrs* » ... Il lui tend l'ordonnance en commentant le soin à faire. Elle est perdue, elle n'entend plus quand elle ose lui poser une question : « *La crème je la pas-se en ro-ond ? Heu, je la fais pénétrer ? Ou je fais un petit tas dessus ?!* ». « *Je vais vous donner un tuyau !* ». Elle lève les sourcils suivis d'un petit coup de tête de biais, mi-étonnée, mi-pince-sans-rire. Il lui fait une fleur. Il dit : « *Vous appliquez la crème le soir, et vous gardez le tout jusqu'au matin en entourant avec du film plastique alimentaire.* » « *Ha* » dit-elle perplexe. Va-t-elle lui dire que le film plastique alimentaire en question est une énigme pour elle. Elle s'en est servi une fois chez un ami qui en utilise beaucoup et le film a fini froissé, en bande recroquevillée, puis en boule. Elle aimerait lui dire qu'elle n'en n'utilise pas, qu'elle met des assiettes sur des assiettes, des soucoupes sur des bols qu'elle entasse dans le réfrigérateur. Elle avise.

— IL EN A AB-SO-LU-MENT RIEN À FAI-RE — se dit-elle non sans raison.

Il semble subitement expéditif, pourtant elle doit lui poser deux questions supplémentaires. Elle a l'impression de lui demander de son temps. Il donne l'impression d'être totalement désinvesti. Pour lui, il a fait son travail, comme si la tache maligne lui avait ôté tout intérêt pour le reste. Elle commence sa question : « *heu, la tache là sur le front* ». Il marque un écart subtil de ses épaules. Il jette un regard, loin devant son front, et le diagnostic tombe sans équivoque : « *c'est des taches de vieillesse* ». Voyant le profond désintérêt du spécialiste, avec un brin d'espièglerie, elle remarque : « *Ha-a, vous ne les regardez pas ?* ». Sentant l'empressement du dermato, elle lui apprend qu'elle a autre chose à lui montrer. Elle marque une pause, redoutant de baisser les bras, elle est consciente de l'incompréhension qu'elle va soulever. Elle commence « *Voilà,* » suivi d'une petite pause, marquant un relief qui l'assure comme une corde de rappel ou un tuteur de brindille, qui lui donne du courage. Elle se lance maintenant, plus rien ne la retient devant le spécialiste : « *voilà, j'ai une ride sous chaque pied !* ». Sa voix est un peu haut perchée mais légèrement distanciée. Ça ressemble presque à un gag ! pense-t-elle. Elle transpire mais ne quitte pas le dermatologue des yeux. Elle veut savoir à quoi s'en tenir avec ces deux rides sous chaque pied, ornés d'une chaîne naissante de tout-petits îlots calleux. « *Je veux bien que vous les regardiez, si possible* ». Elle soutient son regard, elle remarque son étonnement, la prend-il au sérieux ? Étonné, il dit nonchalamment,

*LE DERMATOLOGUE. – montrez-moi. (Il regarde). C'est pareil, ce sont des choses qui arrivent avec l'âge, vous prenez du poids, vous perdez du muscle, votre voûte plantaire*  
*ELLE. – Vous pensez que je devrais aller montrer cela à un podologue, faire des semelles orthopédiques ou autre, faire de la kiné peut-être...*  
*LE DERMATOLOGUE. – Non, non, je ne pense pas, c'est avec l'âge...*

Si la tache maligne fait l'objet d'attention particulière donnant lieu à une auscultation minutieuse aux lunettes loupes, à un diagnostic établi, à un protocole de traitement ainsi qu'une possibilité d'opération chirurgicale bénigne au cas où la tâche perdurerait, les autres anomalies de la peau, elles, sont diagnostiquées comme faisant partie du processus de vieillissement, procurent un désintérêt certain et sont traitées avec une attention expéditive. Elle constate que la tache qui peut « mal évoluer » représente pour le spécialiste de la peau une opportunité, celle d'effectuer un acte chirurgical dans son cabinet. Une fois qu'il l'a diagnostiquée, il s'en désintéresse rapidement pour montrer sa table adaptée à l'intervention en anesthésie locale. La patiente juge la table et le dermatologue ridicules. L'opération chirurgicale nécessite un savoir-faire et un temps de rendez-vous plus long. La tache est pour le spécialiste une anomalie intéressante à soigner, d'autant qu'il peut exécuter lui-même le soin jusqu'au bout et mettre en œuvre ses compétences dans l'action qu'est l'opération. Les autres taches correspondent, pour le spécialiste de la peau, à des taches de vieillesse. Celles-ci ne lui inspirent pas plus d'engouement que cela, à tel point que la patiente lui en fait la remarque : « *Vous ne les regardez pas ?* ».

Ce dédain envers les taches dues à l'âge est aussi un dédain envers ce qui ne peut être empêché, le vieillissement. Par extension, il cible la personne qui entre nouvellement dans une classe d'âge, la catégorie de jeune senior. Le dédain du professionnel s'explique également par la banalité de son constat. Comme si ce genre de taches provenait d'une science infuse, immanente d'une catégorie, et que « la femme jeune senior » devrait disposer de ce savoir profane. Arrivant avec l'âge, les taches devraient apparaître comme une fatalité imprégnée d'évidence et de ce fait empêcher tout questionnement indu.

Quant aux rides sous les pieds, la patiente s'enquière de ce que peuvent être et devenir ces marques, elle est dubitative face à son classement expéditif de ses pieds. Le dermatologue range et classe. Il range les aléas, les attributs, par catégories celles qui vont avec les catégories de l'âge. Pourtant, elle pourrait lui parler de ses « relations » avec les rides de ses pieds, elle ne les a, non pas senties apparaître mais vues apparaître. Un relief s'est formé. Telles des

apparitions, dit-elle, les rides sont apparues. Elle s'est étonnée de cette transformation, pour cela elle en parle lors de la consultation. Pour expliquer ce changement, le dermatologue choisit de faire une liste des calamités dues à la catégorie dans laquelle il range son corps-sans-relations – perte-de-muscle, prise-de-poids – marquant le commencement d'un déclin physique. Pour lui, ces aléas du vieillissement ne méritent pas d'attention. Il prolonge son dédain en prétendant qu'il n'y a pas grand-chose à faire. Cela arrive avec l'âge, c'est-à-dire en prenant de l'âge. Ici le spécialiste donne le ton de l'évidence de la catégorisation. Il classe dans une catégorie le corps de « la personne jeune senior ». La patiente est restée calme, dubitative au regard de son corps rangé, classé, dans une catégorie dans laquelle certaines attentions ainsi que certains soins ne désormais plus utiles en vue d'une amélioration.

Alors ça commencerait là, pour Hannah, pour la jeune senior, pour les quinquas, dans cette catégorie de l'âge où le corps commence à montrer des attributs nouveaux, où le corps commence à montrer des signes du vieillissement. Ce corps en train de vieillir est rangé, catégorisé, classé dans une catégorie où certaines attentions sont devenues nécessaires (la prévention) ou inutiles (les signes de l'âge). Le caractère expéditif du dermato est le même que celui du kiné. L'absence de droit à l'amélioration est égale chez les deux praticiens. Pour autant, pour Hannah, la marche, telle une arpenteuse, est d'une importance primordiale, d'où sa demande de séance de kinésithérapie. Pour autant, pour la patiente évoquant sa pratique sportive du vélo en tout genre, ses pieds aussi sont importants. Tout en constatant l'écart d'âge des patientes, l'une « jeune senior », l'autre « senior » au « très grand-âge », les deux sont confrontées à la problématique de ce que nous pourrions appeler une « discrimination par l'âge ». Celle-ci n'est pas l'apanage de la personne au grand-âge, elle traverse le regard des spécialistes bien plus tôt, prend naissance dans une perception sociale du corps vieillissant qu'expérimente la quinquas au tournant des cinquante ans.

Hannah passe par divers états émotionnels pour dire et traduire ce qu'elle vit, telle que l'indignation, sa déception, sa lutte, et pour finir par sa résignation. Alors elle dit, en expliquant la différence entre l'hôpital et la maison de retraite, qu'« *un lien social* » autrement plus chaleureux lui manque. Toutefois, elle avoue que le cadre possède ses aspects positifs : « *elle mange bien* », elle « *fréquente des gens* », « *ici elle est sécurisée* ». Elle se sent non pas en sécurité mais « *sécurisée* » par « *la sonnette* » qu'elle peut utiliser en cas de problèmes. Consciente de ce besoin nouveau pour elle, elle dit très calmement avec distanciation :

| *HANNAH. – Il faut en passer par-là, Michèle.*

Hannah parle avec une distance presque froide, sans teint, d'un relief plat mais assuré. C'est la distance qu'il lui faut pour dire qu'elle en a fini de lutter. Qu'elle manque pour cela d'énergie et de possibilités. Pas grand-chose ne transparait de cette expression, mis à part une acceptation étrange qui pourrait se rapprocher d'une fin de vie politique. Elle rappelle qu'il faut lutter et qu'elle ne luttera plus, c'est sa décision. C'est l'impression grave mais tranquille qu'elle me laisse. J'ai peur. Elle est maintenant résignée. Elle sait qu'elle va mourir prochainement. Elle donne l'impression qu'elle s'est arrêtée ici.

Mais je comprends aussi qu'elle ne parle pas de la maison de retraite, que tout à coup elle me parle aussi d'un « passage » ailleurs qu'ici où elle est, qu'elle me parle d'une impasse de sa vie. Elle semble dire que, maintenant, elle sait calmement qu'il lui faut en passer par-là pour mourir. Elle fait une liaison très marquée, ce qui donne « il faut en passer par-là, Michèle » ce qui semble ressembler à du « temps » aussi pour mourir. Toujours en quête d'étrangeté, me dis-je.

« *Il faut en passer par-là, Michèle* ». J'ai entendu mon prénom, c'est la première fois qu'il résonne avec autant de dénouement pour me dire raisonnablement ce qu'il en est pour le bout de sa vie et mourir.

### 3. Un univers fait pour eux

#### Les activités comme inconfort psychologique

Élisée a un côté infiniment bonhomme, altruiste, agréable, disponible aux autres, arrangeant, il a cette chose de ne pas vouloir déranger. À la maison de retraite, il est très embêté par les questions des activités pour lesquelles il est chaque fois invité de manière insistante « *ils m'embêtent, tu sai-ais* ». Le voilà qui me raconte, « *ils veulent que j'aille à la Fête du Sel. Je n'y suis jamais allé. Ce n'est pas parce que je suis là maintenant que je vais y aller* ». Je finis par rire de cette proposition qu'on lui fait « *d'aller à la fête* », car sur ce point je peux affirmer que c'est le divertissement parfait où il ne se rendra pas, JA-MAIS. Élisée n'est jamais allé dans une fête, *pas même* à celle du village : « *Ici, (chez nous – la maisonnée) on n'allait pas à la fête* », si ce n'est à la fête du presbytère – dans l'entre-soi paroissial. J'imagine la tête d'Élisée lorsque la première fois l'animatrice lui a proposé de se joindre au groupe de résident·e·s supposé·e·s s'y rendre. Sa tête ronde a dû soit devenir encore plus ronde, soit s'allonger ; d'un air gêné, il a dû écouter poliment la proposition saugrenue, s'étonnant une nouvelle fois de ce que l'on pouvait attendre de lui, qu'il fasse *ce qui ça va de soi*. Dans tous les cas, il a été époustouflé par la suggestion et il ne sait plus comment « se tirer » de-là. Je sens qu'il est dans un guet-apens, pris entre sa bonhomie – ne pas être désagréable – et sa sobriété de vie. Il pense qu'il va « *devoir un jour [...] dire "oui"* », « *aller* », « *faire* », « *faire quelque chose avec* », car on le sollicite et, dit-il, « *ça m'ennuie* ». « *À force* », « *tu voi-ois* ». Alors il faut bien comprendre qu'il ne ferait pas cela pour lui ou pour les résident·e·s, afin de participer à *la mise en scène de la vie* collective des résident·e·s de l'EHPAD. Non, ce serait pour répondre un jour à une proposition d'activité, pour faire plaisir à l'animatrice.

Alors bien sûr je peux bien imaginer que *le bon vieux* qu'incarne d'apparence Élisée, intéresse l'animatrice. Une personne au grand âge, « *toujours joviale* », qui se déplace de manière leste, qui sortirait pour former avec les autres un petit groupe de l'EHPAD d'O. des Gaves, des « *bons vieux dépendant·e·s* », jouant le jeu de l'activité ludique. Quelque chose ne se jouerait-il pas ici ? Faire participer le *bleu*, le nouveau résident à la vie de l'EHPAD par le biais d'une activité qui le distrairait ? Élisée est entré définitivement dans l'EHPAD pendant l'été, en août. La fête a lieu début septembre, elle tombe donc *à pic*, parfaitement pour *l'embrigader* dans une activité qui pourrait le détendre et surtout participerait à une intégration réussie. L'institution verrait son nouveau résident s'épanouir, incorporé dans le collectif par une activité hors les murs. La sortie lui serait bénéfique pour rencontrer les autres résident·e·s. Il

rentrerait de la fête avec un petit sachet de sel autour du cou. Celui-ci serait suspendu au mur, sitôt revenu, en guise de souvenir et bien sûr en fantaisie décorative – pour égayer sa chambrette, qui traduirait la créativité à y faire son « chez-soi ». Alors le petit sachet opérerait ensuite tel un calendrier : « Fête du Sel 2019 ». Le voyant cloué au mur, il mesurerait le passage du temps : « Ha ! tiens deux Fêtes du Sel, 2019<sup>187</sup>, ça fait deux ans ! déjà, bientôt trois ».

Cette fiction qui n'arrivera jamais à Élisée rend également compte d'une attente de ceux qui gèrent la vie quotidienne dans la maison de retraite. Elle concerne les lieux, cette idée selon laquelle des « résidents »<sup>188</sup> parviendraient à transformer une chambre d'EHPAD impersonnelle en une chambre habitée en *homely*<sup>189</sup>, « comme si » ils·elles vivaient à la maison. Selon Isabelle Mallon, les résident·e·s façonnent de la sorte ce qu'elle nomme avec Virginia Woolf « une chambre à soi<sup>190</sup> ». Pour la sociologue, cette transformation, le décor *personnel* de la chambre, serait une gageure d'une intégration réussie ou d'une facilité, celle de construire son « home », « son nid » dans la maison de retraite, telle une niche douillette faite de paille où s'enroulerait un vieux chien pour son bien-vivre. La sociologue prétend que ce caractère de chambre qui est « à soi » est d'autant plus important que « vivre en maison de retraite<sup>191</sup> » peut être vécu pour les résident.e.s comme « le dernier chez-soi<sup>192</sup> ».

L'objet décoratif importé de *la vie d'avant* ne saurait exister pour Élisée et Marguerite. En effet, ces deux protagonistes n'ont aucune culture de la décoration murale et autre passion

---

<sup>187</sup> En 2020, la Fête du Sel a été annulée pour cause de la COVID.

<sup>188</sup> Nous devons à Isabelle Mallon la différenciation des deux graphies « Résident et Résidant » et d'avoir fait le choix du résident « [par] souci de porter un regard nuancé et juste (au sens de la justesse et non de la justice) ». Elle précise : « [Ce choix] m'a conduit à privilégier l'usage du terme [résident] pour dénommer les personnes âgées vivant en maison de retraite. Ce terme banal contribue à neutraliser les représentations sociales (les prénotions) véhiculées par les appellations habituelles des ressortissants des établissements d'hébergement pour personnes âgées. Il suspend les jugements de valeurs du sens commun, notamment de celui véhiculé par les professionnels des institutions, par son orthographe : les établissements parlent de [résidants], insistant finalement, dans la proximité du terme avec le participe présent, sur le caractère transitoire de la résidence. Et *Le Petit Robert* reprend dans les exemples qu'il donne la distinction implicite entre ces termes homonymes : les [résidants] "d'une maison de retraite" ne sont pas les [résidents] "d'une cité universitaire" (même si la similarité de ces équipements collectifs est frappante, au-delà des similitudes architecturales, dans leur fonction même de logement d'une catégorie d'âge déterminée). Les résidents des maisons de retraites ne sauraient être comparés à des résidents plus normaux, plus banals, moins à l'écart de la société et donc mieux intégrés. Le terme de [résident] rompt également avec les présumés théoriques associés à d'autres dénominations. Les résidents ne sont pas tous des reclus (E. Goffman, 1968) ; ils ne se considèrent pas nécessairement comme des pensionnaires ; ils ne se comportent pas forcément comme des usagers ou des clients. La neutralité du terme en permet donc l'usage sociologique : sa souplesse permet de rendre compte de la diversité des manières de vivre l'institution. »

Isabelle Mallon, 2004, *Vivre en maison de retraite. Le dernier chez-soi*, Presses Universitaires de Rennes, Coll. Le sens social, Rennes, p. 10-11.

<sup>189</sup> En chambre habitée à la manière d'un « chez-soi ».

<sup>190</sup> Isabelle Mallon, *op. cit.*, p. 83-85.

<sup>191</sup> Il s'agit ici du titre de son livre.

<sup>192</sup> Ici du sous-titre.

du bibelot, des photographies, des tableaux. Dans leur maison, les murs des pièces sont nus. Le mobilier est des plus sobres (un vaisselier, une table ronde) et plutôt vieux sans être rustique. Les quelques photographies anciennes et jaunies qu'ils-elles possèdent sont « fourrées » dans un tiroir d'une pièce nommée « *le petit salon* » ou « *la pièce de devant* » (très petite) où prend place le piano sur lequel Marguerite répétait, avec ses partitions empilées sur le manteau de l'instrument, ce qu'elle jouait en tant qu'organiste du petit orgue du temple. Même la devanture de la boulangerie-épicerie n'avait pas d'enseigne. Tous deux sont loin de la société de l'image, du signe, du divertissement, du spectacle. Lorsque je vois sur la table *made in EHPAD* les deux petits réveils, l'un rond de couleur rouge élimée, et l'autre carré « jaune-jaune » en plastique, ils me donnent l'impression de deux objets-ovnis inséparables qui auraient atterri sur la table pour faire la causette à Marguerite. Ces deux objets insécables, insolites (couleurs-formes-paire) placés sur le bord de la table de la cuisine et sur la table de l'EHPAD pourraient être compris comme objets de décor. Cependant, autant dans *la vie d'avant* au village que dans la vie *made in EHPAD*, ces deux réveils ne sont pas des objets décoratifs, mais des objets pratiques, utilisés par Marguerite et toujours placés dans son espace proxémique, à portée de mains.

La transposition n'est pas possible : l'espace de la chambre de l'EHPAD ne peut ressembler à un l'espace domestique tel qu'il et elle l'ont vécu, ne serait-ce que parce *mes* interlocuteur·rice·s n'ont pas pour habitude de passer du temps, du temps de loisir ou d'intimité, dans leur chambre, autrement que pour dormir. De même chez moi, enfant, il était presque inconcevable d'aller dans sa chambre en journée. « *Que faites-vous en haut ?* » était la question qui nous faisait redescendre. « *On montait en haut* » pour y dormir, on allait au lit.

Le décor de la chambre, lui, est arrivé lorsque nous étions adolescentes avec ma sœur jumelle. Le fait même de passer du temps dans la chambre est arrivé à la période de l'adolescence. Nous avons commencé par *scotcher* des posters de chanteur·teuse·s. Nous ne connaissions pas grand-chose de toutes ces célébrités. On ne lisait pas de magazines. Mais on avait repéré leur existence au magasin chez Pons, on allait à la fin du mois à l'épicerie-presse qui vendait certains d'entre eux, *Best* par exemple. On demandait à l'épicier (gentil) de nous donner le poster en double-page, on ressortait souvent avec. Ce devait être les invendus. Puis, juste un peu plus tard, il a existé les grands posters, vendus dans certains magasins de bibelots *en ville*. Accrochés sur un portant dans de grandes pochettes plastiques, il fallait faire défiler les images pour les regarder. Ces posters illustraient des situations parodiques, du vrai-faux. L'un d'eux représentait un troupeau de chevaux américains au galop, crinières au vent (la liberté) dans un décor de paysage du Far-West sous un soleil de plomb couchant orange. Je peux vous



assurer qu'il était moche. Un autre, que l'on m'avait offert, représentait un genre de dessin d'un monde surréaliste (absurde) de licorne, blanche sur fond bleu, et la nuit les contours de l'animal bizarre devenaient lumineux. Je peux vous assurer qu'il était moche. Un autre, un peu plus tard, employait la même stylisation pour montrer un homme ou une femme fumant de l'herbe à l'aide d'un bong, dans une posture plus ou moins sexy, ou encore, un autre représentait un couple, un homme une femme (hétérosexuel·le·s très probablement) se tenant la main, nu·e·s (dans mes souvenirs, j'ai un doute) marchant sur une plage au soleil couchant violet et orange. Je peux vous assurer qu'il était *ultra moche*. Bref, les murs de nos chambres en étaient tapissés. Ces décors muraux étaient collés de biais. Et puis la mode est passée.

En fin de compte, je ne sais pas du tout ce qu'est le décor d'une pièce. Les murs de mon appartement sont nus. Après coup, je me demande aujourd'hui comment ma mère voyant ces posters *ultra moches* sur les murs avec ce qu'ils représentent, ne s'est pas évanouie. Je m'avise : les posters étaient des représentations tellement grotesques de scènes du réel que ma mère n'était certainement pas ignorante de « ses » nouvelles adolescentes et se doutait que leurs pratiques esthétiques passeraient bien dans un avenir presque immédiat. J'aurais dû la remercier de ne pas avoir porté attention ouvertement à ce manque de goût passager.

Selon Isabelle Mallon « l'adjonction d'ornements<sup>193</sup> » au mobilier de la chambre *made in EHPAD* est une preuve d'intégration réussie. Dans la chambre « enclose », où « les empreintes institutionnelles » sont denses, le décor personnel de la chambre à soi serait un « contrepoint à l'institution », qui témoignerait de l'identité du ou de la résident·e, du « maintien de [leur] identité ou de [son] évolution de leur identité ». Si un décor personnalisé de la chambre impersonnelle de l'EHPAD est ainsi vu d'un bon œil, pour *mes* interlocuteur·rice·s, l'idée même d'une « adjonction d'ornements<sup>194</sup> » au mobilier de la chambre *made in EHPAD* est peu probable. En effet, la chambre restera nue, exempte de tout décor mural et de bibelots en tous genres ou de pompon sur le bouton d'appel d'urgence. Il et

---

<sup>193</sup> Isabelle Mallon, *op. cit.*, p. 81.

<sup>194</sup> *Idem.*

elle « important » de chez eux·elles une « culture » sans décor, ne connaissant pas la décoration de l'espace domestique (et, on l'a vu, a *fortiori* de la chambre)<sup>195</sup>.

*Mes* interlocuteur·rice·s ne décoreront pas leur chambre. En effet, chez eux·elles, si ce n'est un ou deux encadrés bibliques datant de la communion protestante accrochés au mur dans l'une des chambres, les murs de la maison sont nus. Le mobilier est vierge, et si un peu de pagaille subsiste, comme les enveloppes reçues, posées avant d'être rangées, aucune photographie n'est exposée, l'espace est exempt de tout décor. Les murs n'ont pas de peinture, ils sont enduits à la chaux. Le manteau de la cheminée ne porte pas de tissus brodés ni quoi que ce soit comme bibelot. Tout est nu. C'est pourquoi la moindre chose, comme la boîte à médicaments hebdomadaire qui a surgi un jour sur la table de la cuisine, fait l'effet d'une impression de familiarité rompue.

### « Comme si » : parodie et faux-semblant

Cette surenchère de l'invitation à faire « comme si », cette surenchère de l'animation en EHPAD – comme les invitations incessantes au divertissement que subit Élisée pour se rendre à la Fête du Sel – n'ont rien à voir avec l'idée que *mes* interlocuteur·rice·s se font du domestique et du convivial. Inviter Élisée à cette fête participe d'une vision d'un monde institutionnel heureux et idéalise un groupe de vieux joyeux d'agir ensemble. Si les animateur·rice·s surjouent une joie (entrain) qui possède pour Élisée un caractère déplacé, on soulèvera combien l'animation rend compte du mode de vie parodique proposé en maison de retraite. Les faux-semblants sonnent étrangement dans cette manière de faire croire à « la vie » : le jeu, ce n'est pas d'aller à la fête du sel, mais de *faire comme si* on était heureux d'y aller en groupe, comme si on était heureux d'y aller comme avant alors qu'on y est jamais allé. Comme si, la fête du sel était une fête à laquelle se rendaient auparavant les résident·e·s et que l'EHPAD réactualiserait là une partie de leur vie sociale d'avant. Il s'agit d'une croyance selon laquelle on s'est diverti·e·s toute une vie après le travail et que, devenu·e·s vieux ou vieilles, il faut continuer à le faire. Cette vie sociale est faite de présupposés. Elle révèle la parodie à laquelle *mes* interlocuteur·rice·s se confrontent tant bien que mal.

---

<sup>195</sup> Au fond, si une chambre nue est perçue comme un refus d'adaptation ou de vivre dans l'institution comme chez soi, cela ne peut être vérifié pour eux. Selon Mallon, les « chambres nues signent souvent un refus d'envisager la vie en maison de retraite comme une existence normale : l'établissement offre une solution provisoire, en attendant la mort ou un improbable retour dans l'ancien domicile », mais c'est sans tenir compte de la décoration ou des objets comme étant une *pratique* qui ne peut être généralisée. Le terrain long et les connaissances d'arrière-plan permettent de remettre en question cet *a priori*.

Voir Isabelle Mallon, *op. cit.*, p. 130.

Le caractère insistant avec lequel Élisée est invité à cette fête montre que des efforts sont faits pour créer ce convivial, une vie sociale (de l'établissement collectif) que l'animation (l'animatrice) appelle de ses vœux. Mais cet effort révèle également le caractère forcé (insistant) de la chose, le jeu auquel il faudrait croire et se plier. Élisée se livre en ce sens à ce que Goffman appelle « l'adaptation primaire » où le nouveau résident « collabore [...] en participant à une activité » dans les « conditions » choisies par l'institution en vue de son « bien-être<sup>196</sup> ». Dans *Asiles*, Goffman précise :

« [...] lorsqu'un individu collabore à une organisation en participant à une activité demandée dans les conditions requises, sous l'impulsion des motivations courantes telles que la recherche du bien-être qu'offre l'institution, l'énergie que procurent stimulants et valeurs associées et la crainte de sanctions prévues, il se transforme en "collaborateur" et il devient un membre "normal", "programmé" ou incorporé. Il donne et reçoit, avec l'état d'esprit requis, ce qui a été systématiquement décidé, qu'il lui en coûte personnellement peu ou beaucoup. Bref, il découvre qu'on lui demande officiellement de n'être ni plus ni moins que ce à quoi il est préparé et se trouve obligé de vivre dans un univers qui est fait pour lui. Nous dirons dans ce cas qu'il y a de la part de l'individu "adaptation primaire" (*primary adjustment*) à l'organisation [...]»<sup>197</sup>.

Élisée se voit poussé à épouser un nouveau « rôle », dans lequel il se trouve gêné de ne pas répondre positivement, mais il pressent qu'il doit tout de même se transformer en « collaborateur » car il en irait de son intégration. Il deviendrait, par cet acte de participation, « un membre "normal" ». L'adaptation primaire dont parle Goffman ne se fait donc pas sans violence. En effet, elle oblige le résident, et ici *mon* interlocuteur, à « être ni plus ni moins » que ce que l'institution attend de lui. Elle ne laisse que peu de place à ce qui ne rentre pas dans son univers. L'expression courante en français « rentrer dans le moule » évoque le caractère dual ou double de l'adéquation primaire : c'est le résident qui doit s'adapter à l'institution et à ses conditions, mais l'institution, en cherchant à toujours être « faite pour » et à élaborer elle-même les conditions, se préfigure ce que Élisée doit être sans tenir compte de ce qui est hétérogène. C'est pourquoi d'ailleurs Goffman précise qu'« il y a de la part de l'individu

---

<sup>196</sup> Erving Goffman, 1968, *Asiles*, Les Éditions de Minuit, coll. Le Sens commun, Paris, p. 245, pour cette note et les précédentes de la phrase.

<sup>197</sup> Erving Goffman, *op. cit.*, p. 245.

“adaptation primaire” (*primary adjustment*) à l’organisation » et qu’ « il serait aussi juste de parler de l’adaptation primaire de l’organisation à l’individu<sup>198</sup> » car l’institution cherche en permanence l’adéquation, ce qui signifie un refus de ce qui est autrement, différent. Élisée souffre pour sa part de cet impératif à s’adapter, car cela lui demande de jouer des rôles qui le forcent à ne pas être sincère, voire à changer sa manière d’être au monde. C’est parce qu’il pressent que la parodie lui demande de « faire comme », mais aussi de « faire faux ». Au théâtre ou dans le jeu d’acteur, la parodie

« [...] relève de l’imitation ludique ou critique d’une référence partagée. Oscillant entre conservation (moyen de reconnaître le parodié) et transgression (moyen de reconnaître le parodique), la parodie joue sur la coexistence d’une pratique attendue et d’une pratique accomplie, le décalage de celle-ci. *Parodier, c’est, en quelque sorte, tout à la fois faire comme et faire faux*<sup>199</sup> ».

Si sur une scène, il faut un décalage pour rendre compte de la parodie que l’on joue, dans une vie parodique, l’acteur du monde social se trouve obligé de parodier, de « faire comme » et de « faire faux », c’est pourquoi Élisée a l’impression de jouer faux.

### **Un univers fait pour eux**

« La seule chose qu’on puisse dire peut-être, c’est que la vie bonne consiste aujourd’hui à résister à toutes ces formes de fausse vie<sup>200</sup>. »

Ce que visent plus largement de telles incitations que vivent *mes* interlocuteur·rice·s, comme l’invitation à la fête du sel pour Élisée, mais aussi prendre une douche (la toilette) chaque jour (pour être une résidente propre, situation vécue par sa sœur), c’est de devenir un·e *résident·e made in EHPAD*, LA personne âgée membre de l’établissement et de son collectif.

---

<sup>198</sup> *Idem*.

<sup>199</sup> Gilles Merminod, 2017, « Une stylisation de l’imitation. La parodie pour étudier les pratiques narratives, in *Fabula / Les colloques, Le rire : formes et fonctions du comique*, <http://www.fabula.org/document4591.php>.

<sup>200</sup> Theodor W. Adorno, *Problems of Moral Philosophy*, cité par et dans Judith Butler, 2014, *Qu’est-ce qu’une vie bonne ?*, éd. Payot & Rivages, coll. Manuel Payot, p. 103.

Ici, Élisée comme Marguerite découvrent « concrètement » ce à quoi il et elle « sont préparé·e·s » et se trouvent plus ou moins « obligé·e·s de vivre dans un univers qui est fait pour (eux)<sup>201</sup> ». C'est cela même qui ne cesse de les sidérer, d'où les « *tu te rends compte* » qu'il et elle ne cessent de m'adresser. Là où certains feraient preuve de ruses, voire d'« adaptations secondaires » pour « s'écarter du rôle et du personnage que l'institution (leur) assigne tout naturellement<sup>202</sup> », il et elle sont frappé·e·s. C'est bel et bien une « découverte ». Il et elle apprennent ce qu'on attend de lui et d'elle, avec un étonnement permanent. L'un verra dans ces attentes un monde fait de « *discipline* », l'autre y verra un monde qui « *se trouve du travail* » là où il n'y en a pas. Pour Marguerite, le monde de l'EHPAD est un univers bruyant, toujours en activité, toujours en train de demander aux personnes y compris au personnel de jouer et de faire : « *tout un tintouin* ».

Non seulement Marguerite découvre des situations dans lesquelles elle est prise, mais c'est avec grand discernement qu'elle juge que le personnel aussi est pris dans l'obligation de lui faire la toilette lorsqu'elle estime que ce n'est pas la peine. De plus, il est rare qu'elle collabore directement à de tels actes. Chez elle, Marguerite ne sortait jamais de son espace domestique (de la maison) en y vaquant à ses occupations. Elle montait et descendait les escaliers seule, elle s'habillait seule, elle faisait la toilette quand bien lui plaisait, elle préparait les repas avec son frère. Il prétendait avec enthousiasme que « *préparer à manger* » était la chose qui lui « *restait* », que pour effectuer cette tâche de la vie quotidienne elle s'animait grandement. Certain·e·s voisin·e·s faisaient remarquer, par l'expression simple « *on ne la voit jamais* » (*même pas au jardin*), qu'elle n'apparaissait que rarement dans l'espace social au dehors de la maison. C'était un trait de sa personne, bien connu village. Elle n'a donc pas attendu la maison de retraite pour connaître un mode de vie en retrait, qu'elle a façonné.

La sollicitation, Marguerite l'éprouve donc grandement. Ce qui affecte Marguerite lorsqu'elle doit descendre au bras d'une aide-soignante pour dîner, c'est de sauver la face. Elle ne dit pas grand-chose (muette) à l'aide-soignante à qui elle doit prendre le bras pour être accompagnée à 17h30, être conduite dans les couloirs où elle devra attendre devant l'ascenseur afin de descendre en groupe pour rejoindre la table et attendre à nouveau le service du repas avec son frère, assis dans un nouveau rôle du « comme si c'était au restaurant ». La réponse qu'elle donne à la demande d'adaptation du repas collectif serait celle de porter des lunettes noires pour vivre mieux la situation difficile de devoir s'exposer à autrui au dehors de sa

---

<sup>201</sup> Erving Goffman, *op. cit.*, p. 245.

<sup>202</sup> *Idem.*

chambre. Elle s'offre la posture de l'évitement. Les lunettes noires de sport sont sa réponse au devoir d'adaptation. Leur caractère étrange, leur manière de détonner, de constituer une anomalie, montre que chez Marguerite il y a une réponse gestuelle à la découverte du monde parodique. Elle le fait elle-même sur le mode du jeu. Il n'y a donc pas tout à fait adaptation primaire ou secondaire, mais elle envoie un signe de sa volonté de ne pas jouer ce jeu-là. Par le jeu auquel elle se prête, elle se limite tout juste à ne pas perdre la face. Elle montre qu'elle ne voit rien, histoire de ne pas commettre d'impair en ne reconnaissant pas quelqu'un·e. Elle applique sa politesse, son exigence de ne pas montrer quoi que ce soit de dédaigneux pour ce repas auquel elle ne croit pas. Pour se rendre au restaurant, où elle aurait obligation de devoir se mettre en situation d'interactions verbales, elle se pare donc de cet attribut insolite car la demande d'y paraître à chaque repas au milieu des autres résident·e·s lui paraît incongrue. Elle se donne ainsi la possibilité d'aller déjeuner ou dîner avec son frère, sans toutefois se soumettre à la mise en scène du repas collectif. D'ailleurs, Marguerite et Élisée mangent tous deux à une table de deux.

### **Comme si domestique ou marchand**

Un autre aspect de la vie parodique peut-être analysé à travers les dénominations qui sont données aux lieux au sein de l'EHPAD. À O. des Gaves, on nomme la salle de restaurant non pas « cantine » ou « réfectoire » comme dans une école ou une prison, mais « restaurant ». Dans certains EHPAD à but non-lucratifs, on lui préfère le nom de « salle à manger ». Si l'un des noms emploie la « métaphore familiale<sup>203</sup> », et rejoue ainsi un « faire comme si propre au registre domestique<sup>204</sup> », le second marque le caractère plus sélectif de l'établissement par le registre « marchand<sup>205</sup> ». Ces deux dénominations ont en commun de respecter les préconisations de l'ANESM qui recommande, d'après Loffeier :

« [d'] aménager les espaces dédiés aux repas de manière conviviale [...] en aménageant l'espace “comme un restaurant” ou “comme une salle à manger” [...] sans qu'il évoque un réfectoire ou une cantine [...] en veillant à utiliser des couverts adaptés tout en conservant un aspect hôtelier<sup>206</sup> ».

---

<sup>203</sup> Iris Loffeier, *op. cit.*, p. 45.

<sup>204</sup> *Idem.*

<sup>205</sup> *Id.*

<sup>206</sup> Rapport de l'ANESM cité par Iris Loffeier, *op. cit.*, p. 45.

Le « comme si » s’immisce donc dans ce qu’il y a de plus simple, le fait de prendre un repas. L’étendue du monde parodique se mesure alors à sa manière d’infiltrer les aspects les plus banals de la vie. Dans le langage, dans la manière de faire usage des lieux qu’il implique, le « comme si » convoque certes des registres connus (domestique ou marchand), par le « truchement » du nom ou de références à un monde du dehors (le « *restaurant* », disent *mes* interlocuteur·rice·s avec un accent qu’ils·elles imaginent parisien) plus ou moins commune (mes locuteurs ne vont pas au restaurant, et surtout pas tous les jours). Ainsi, des « registres interprétatifs mobilisables<sup>207</sup> » concourent à fabriquer une domesticité factice. On notera d’ailleurs à quel point la salle à manger elle-même détonne dans le quotidien de mes locuteurs, renvoyant à une domesticité qu’ils·elles ne connaissent pas. En effet, chez eux comme chez moi, les repas sont pris à la cuisine (« *on s’y plait* », « *on est mieux* ») et la salle à manger n’est employée que de manière exceptionnelle.

### **Adapté·e·s ou inadapté·e·s**

Isabelle Mallon fait l’hypothèse que l’entrée en maison de retraite le « plus tôt » possible serait préférable pour une intégration réussie. Car dit-elle « si on y entrait plus tôt et en meilleur état, les possibilités de s’en saisir seraient plus grandes parce que les ressources disponibles pour les individus (psychiques et physiques notamment) seraient pour partie meilleures<sup>208</sup> ». Si *mes* locuteur·rice·s sont entré·e·s tard en maison de retraite, ce n’est pas la date ou le timing qui semble jouer dans leur intégration. Ils·elles seraient entré·e·s plus tôt, ce serait pareil. Les anomalies que révèle mon enquête montrent plutôt leur écart avec l’institution, leur surprise. Celle-ci se joue dans la manière dont leur mode de vie désuet, loin de l’idée d’une vie sociale foisonnante (valorisée au sein de l’institution ou rendue désirable par une société du divertissement), n’est pas pris en compte ou même simplement reconnu. *Mes* locuteur·rice·s ne sont pas inadapté·e·s de par leur vieil âge ou leur entrée tardive. Ils·elles ne sont pas non plus « zinzin·s » ou incapables de saisir l’importance d’une vie organisée pour la collectivité. Ils·elles ne sont pas aveugles aux nécessités et contraintes de la maison de retraite. Bien plutôt, ils·elles sont stupéfié·e·s par les aspects que l’institution, jusque dans les replis du quotidien, rend

---

<sup>207</sup> *Id.*

<sup>208</sup> Isabelle Mallon, cité par Iris Loffeier, *op. cit.*, p. 18.

parodiques<sup>209</sup>. Mon enquête ne cesse de relever des gestes ou des expressions verbales témoignant de cette découverte et de l'effarement qui va avec. Ils·elles ne sont pas inadapté·e·s, ils·elles ne se voient pas dans l'obligation de jouer ce jeu-là.

### **(Dé)placement en maison de retraite**

Cette découverte de l'abstraction de la maison de retraite, de la parodie du monde réel qu'elle joue, ne cesse de les étonner. *Mes* locuteur·rice·s vivent en permanence des impressions de familiarité rompues. Ils·elles sont surpris·e·s, ils·elles font comme ils·elles· peuvent. En ce sens ils·elles ne vivent pas tant un « placement » qu'un « déplacement ». En effet, il ne faudrait pas uniquement parler d'« entrée » ou d'« admission », et des conséquences d'une nouvelle arrivée, mais dire que la découverte du statut de résident·e, de membre du groupe de vieux·vieilles, provoque l'impression de familiarité rompue qui fait qu'ils·elles ont l'impression d'être des déplacé·e·s. Ce mot, il faut l'entendre dans son sens fort de « déplacement de populations » pour X raisons tangibles, politiques, guerres, guerres économiques, conflits, calamités climatiques... Le terme de « déplacé » évoque avec âpreté le « cas de force majeure » que serait le placement en maison de retraite : des personnes « déplacées » en raison de leur vieillesse, pour vivre l'épreuve du grand âge dans un lieu adapté, qui n'est pas chez eux. Il possède aussi un sens plus métaphorique, à l'image de la dernière scène de *Dersou Ouzala*. À la toute fin du film de Kurosawa, Dersou vient passer les mois d'hiver chez « Capitan » en ville. Cette scène, « où le vieil homme des bois, habitué à discuter avec le feu et à négocier avec les êtres de la forêt, se retrouve seul dans une chambre de béton nu, scrutant la cheminée vide<sup>210</sup> », le montre hagard, dans un environnement où il est déplacé et où tout ce qui fait ses liens au monde n'a plus cours. Pour *mes* interlocuteur·rice·s, c'est par le fait que la maison de retraite « retire » du domestique tout ce qui fait l'intensité de leur quotidien, et par l'incapacité de l'EHPAD de redonner un tant soit peu de vie non jouée, de vie sincère (calme, sans divertissement ou tintouin qui viendrait recouvrir le quotidien), que l'on peut comprendre ce que ce déplacement a de violent. Il soustrait quelque chose d'essentiel ; il abstrait le quotidien en le coupant d'aspects réels qui « font un monde ».

---

<sup>209</sup> Là où Isabelle Mallon prétend que les nouveaux résidents, face à « l'anormalité du monde », se trouvent « projetés de plein pied dans une réalité dont ils ne soupçonnaient pas l'existence ou qu'ils ne voulaient pas voir », il me semble que Marguerite et Élisée sont parfaitement conscients du monde parodique auquel on veut les soumettre ; il en va d'une lecture critique de la vie organisée en maison de retraite, et d'une manière de penser l'assujettissement et la possibilité d'une vie bonne, dont il sera discuté plus tard.

Pour les citations de cette note de bas de page, voir Mallon, *op. cit.*, p. 133.

<sup>210</sup> Baptiste Morizot, 2018, *Sur la piste animale*, éd. Actes Sud, coll. Mondes sauvages. Pour une nouvelle alliance, Arles, p. 151.



### **Si mes locuteurs étaient adaptés (fiction)**

Ils et elles trouveraient de l'intérêt à suivre le rythme scandé de l'institution. Ils·elles prendraient part aux activités ludiques, thérapeutiques. Ils·elles comprendraient avec une sorte d'intelligence pragmatique le bien fondé d'un « *pédagogisation* des relations » en œuvre « prenant en charge la diffusion d'une "bonne culture"<sup>211</sup> » qu'ils·elles (d'ailleurs) saisiraient amplement pour entretenir avec les personnels des relations adéquates afin que les soins soient réalisés dans les temps les plus courts qui susciteraient un bien-être et une reconnaissance du travail « bien fait » d'où en ressortirait un épanouissement (accomplissement) complice du personnel et des résident·es. Ils·elles sortiraient hors de leur « chambre à soi » comme Virginia Woolf sortait de son *cabanon à elle* pour aller faire un tour. Ils·elles quitteraient « leur dernière demeure » « leur dernière maison » pour entretenir des relations conviviales avec le reste des résident·e·s, pour socialiser dans les dédales publics à fort taux d'humanisation. Pour ce faire, sortir dans l'institution, hors de la chambre où « [...] tous les espaces [...] s'apparentent à des espaces publics<sup>212</sup> » dans lesquels les résident·e·s seraient à même d'y comprendre une manière d'entretenir leur citoyenneté. Cette compréhension des espaces publics dans les murs les ferait participer à la vie de la maison de retraite, ils·elles s'investiraient non pas comme un·e citoyen·ne·mais en citoyen·ne·s. Ce qui dans le meilleur des cas reviendrait à faire de la socialisation et de la participation et des capacités d'agir dans l'univers qui reste un univers des parodies.

### **« Les spectres de l'institution » pour les recherches actuelles**

Selon Isabelle Mallon, l'idée que la maison de retraite est une institution totale constitue une vulgate<sup>213</sup>. Depuis les années 1970<sup>214</sup>, la sociologie consacrée aux asiles et à ce que l'on nommait encore « les hospices » discute de deux caractéristiques de l'institution : l'institution disciplinaire étudiée par Michel Foucault d'une part, et l'institution totalitaire par Erving Goffman d'autre part. Les deux adjectifs forment les notions qui ont certainement le plus alimenté les travaux sur l'hospice pour les vieux·vieilles pauvres. Leur reprise actuelle ne se fait donc sans l'idée que la notion est datée (chez Isabelle Mallon) ou bien, de manière plus

---

<sup>211</sup> Loffeier, *op. cit.*, p. 7.

<sup>212</sup> Isabelle Mallon, *op. cit.*, 113.

<sup>213</sup> *Ibidem*, p. 16.

<sup>214</sup> Isabelle Mallon cite les chercheur·e·s F. Jandrot-Louka et J.-M. Louka (1977) pour l'hospice, et Druhle pour les maisons de retraite (1978), qui ont tous trois analysé ces institutions comme « totalitaires ». De plus, elle fait référence aux travaux de Benoît-Lapierre N., Cevasco R. et Zafiro-Poulos M., et particulièrement l'ouvrage *Vieillesse des pauvres. Les chemins de l'hospice*, Paris, Éditions ouvrières, 1980.

intéressante, que celle-ci, passée dans le langage courant, ne laisse pas entrevoir le présent de l'EHPAD sans ce fantôme de ce qu'ont été autrefois ces institutions totales : c'est ce que Loffeier nomme les « spectres omniprésents de l'institution<sup>215</sup> ».

Dans son enquête menée au sein d'une maison de retraite à but lucratif, Loffeier emploie ces deux « concepts » lorsqu'elle analyse les situations rencontrées, interrogeant pour sa part les acteurs que sont les résident·e·s et les personnels. Pour elle, les spectres doivent être entendus ou vus comme les fantômes qui hantent « les discours » en œuvre. Surtout, elle propose « d'intégrer ces concepts au matériau analysé, plutôt que les mobiliser comme cadres analytiques, car ils sont omniprésents dans la maison de retraite, dans les discours et les virtuels de tous ses acteurs, pas seulement ceux du/de la sociologue<sup>216</sup> ». Car c'est en effet une des qualités de son enquête que d'affirmer résolument que « le sociologue », sur le terrain et dans ses écrits, « ne (peut) pas définir son regard sur les maisons de retraite que par l'institution totale ou disciplinaire, qu'il s'y oppose ou s'y conforme<sup>217</sup> ». Cela lui permet de penser le spectre de l'institution totale certes comme omniprésent, mais aussi comme un virtuel qui habite les pensées et les discours de notre temps. Elle ne s'en débarrasse donc pas aisément, comme Mallon, mais la réintègre pour donner à percevoir la manière dont l'institution totale peut permettre de penser le présent des EHPAD.

Pour *mes* interlocuteur·rice·s, on a vu combien ces spectres étaient présents, formulés dans les propos qu'ils elles m'adressent sur leur présent et leur vécu en EHPAD : « discipline », « tintouin » (au sens de gestion), et les différents constats : « tant de discipline », « mais on est si nombreux ». Ils·elles en ont donc une connaissance intime. Si mon travail, comme celui de Loffeier, entend saisir et rendre compte de l'expérience qu'ils elles disent faire (de l'institution), on ajoutera que si la maison de retraite n'est pas (toujours) (ou plus) une institution totale, une autre caractéristique majeure relevée par Goffman convient d'autant mieux à ce que vivent *mes* interlocuteur·rice·s.

Lorsqu'il définit ces institutions dans les premières pages d'*Asiles*, Erving Goffman les nomme « totalitaires ou enveloppantes ». Le second adjectif, qu'il ne répète pas à chaque fois,

---

<sup>215</sup> Iris Loffeier, *op. cit.*, p. 11. Voir également le chapitre premier « Les Spectres omniprésents de l'institution totale et disciplinaire », p. 11-32.

<sup>216</sup> Loffeier précise toutefois, en accord avec Mallon, que « pénétrer avec le regard d'un sociologue dans une maison de retraite » consiste « invariablement » à être « confronté au premier abord [...] à la "domination institutionnelle" à l'œuvre » et que son propre travail ne saurait oublier qu'il s'agit d'un prérequis.

Voir Iris Loffeier, *op. cit.*, p.17 pour la citation de note de bas de page et p. 18 pour la citation dans le texte.

<sup>217</sup> Iris Loffeier, *op. cit.*, p. 18.

me semble plus à même de saisir à quel point l'institution prend en charge tout à la fois l'emploi du temps (temporalités), les soins, les activités. Pour Goffman, la prise en charge est un élément central des institutions totalitaires :

« Le caractère essentiel des institutions totalitaires est qu'elles appliquent à l'homme un traitement collectif conforme à un système d'organisation bureaucratique qui prend en charge tous les besoins, quelle que soient en l'occurrence la nécessité ou l'efficacité de ce système<sup>218</sup>. »

Si de nos jours l'EHPAD n'applique plus à l'homme « un traitement collectif », l'idée d'institution « enveloppante » n'en demeure pas moins essentielle pour comprendre ces établissements. L'institution qu'est l'EHPAD, dans sa manière de prendre en charge tous les aspects de la vie, enveloppe l'être de sorte qu'il ait la sensation qu'on s'occupe de lui, qu'on prend soin de lui ; elle prend en charge et dessine une forme de vie basée principalement sur le soin. Ce faisant elle ne reconduit pas uniquement les aspects totalitaires des institutions ; elle applique bien plutôt une forme de gestion plus conforme à l'exercice du pouvoir qu'exige l'ère biopolitique dans laquelle nous vivons. Elle passe par toute une série de pédagogisation, des relations notamment, pour faire de l'individu un bon résident de l'institution. Il y a aujourd'hui dans les institutions une manière pédagogique de faire passer la discipline. Cette pédagogisation vise la plupart du temps à engager l'individu dans cette prise en charge de lui-même, dans une forme de vie ludique, tout en l'adaptant à un emploi du temps qui va jusqu'à décider de ce qu'est une journée. Par les rythmes imposés, une journée est faite d'un lever, d'une douche, d'un déjeuner, d'activités, d'un goûter et d'un dîner. C'est ce à quoi équivaut une journée *made in EHPAD*. Cette prise en charge empêche de vivre sa vie quotidienne dans sa journée, de décider de ce qu'est, pour soi, une journée. L'autre pédagogisation concerne les soignants, infirmières et tous les autres personnels intervenant dans l'EHPAD, qui sont les premiers destinataires des discours à caractère pédagogique, mais non les destinataire « finaux ». Il y a aujourd'hui dans les institutions une responsabilité pédagogique des professionnels. Dans la perspective de « mettre à distance l'institution totale » et de ne pas la reproduire aujourd'hui, il leur revient « d'instruire les populations dont ils assurent la “prise en charge” », « [d'] informer les usagers », « de s'assurer de la compréhension des informations par l'utilisateur, de « veiller (au) rappel explicite des lois de référence du secteur en vue de son appropriation [...] par les

---

<sup>218</sup> Erving Goffman, 1968, *Asiles*, Les Éditions de Minuit, coll. Le Sens commun, Paris, p. 48.

usagers ». On espère ainsi fournir une compréhension intime des contraintes, leur incorporation, afin que ces nécessités soient incarnées par les résident·e·s, dans leurs comportements et leurs esprits mêmes. Selon Loffeier, il est même attendu des professionnels qu'ils « explicitent », qu'ils « formalisent », qu'ils préservent », qu'ils protègent », qu'ils « garantissent », qu'ils « facilit[ent] la reconnaissance les règles de la vie collective et accompagnent [...] leur appropriation.<sup>219</sup> »

En ce sens, comme le reconnaît Loffeier, il leur revient de transmettre « ces discours pédagogiques » pour que l'institution atteigne ses objectifs d'« amélioration des conditions d'hébergement des personnes âgées ». C'est par un singulier détour que cette amélioration est atteinte ou désirée, puisque c'est aux personnels de faire « passer la discipline » (en proposant (soumettant) aux résident·e·s (*mes* interlocuteur·rice·s) une forme de vie mode d'emploi, où la primauté va à la réalisation des soins à une sécurité sans risque, comprise par chacun·e·s. Ils sont les garants d'une compréhension des moyens pour arriver à ce bien-être, pour les rendre faisable et acceptable. Le bien-être n'est de la sorte peut-être pas atteint, mais il est « com-pris » par chacun·e au sens de « prendre avec soi », au sens péjoratif d'« incorporé » : le pouvoir passe « dans les corps » (Foucault). Les discours pédagogiques rendent le pouvoir incarné. Ils sont les nouveaux dispositifs de l'institution pour faire passer la discipline. C'est ce que veut dire Hannah lorsqu'elle dit « [ici] je suis sécurisée » et « les gens sont gentils » ; pour le reste, elle ne trouve pas d'intérêt à cette vie mode d'emploi made in EHPAD. La résidente ne dit seulement pas qu'elle est en sécurité, qu'elle se sent en sécurité, elle prétend qu'elle est sécurisée, comme si elle était sous cloche, sous clé. J'entends ici discipline non pas au sens de règlement, donc, mais au sens de dispositif, dans lequel on fait entrer l'individu qui doit s'y plier. On se soumet (ou on le respecte) à un règlement, on se plie à un dispositif. Ce verbe dit la manière dont il implique la participation de celui ou de celle qu'il vise.

Selon Tiqqun, le dispositif n'empêche pas la fraude mais rend visible le corps fraudeur :

« Face à tout dispositif, par exemple, un portillon d'entrée de métro parisien, la mauvaise question est : “à quoi sert-il ?”, et la mauvaise réponse, dans ce cas précis : “à empêcher la fraude”. La question juste [...] est au contraire : “mais que fait, quelle opération réalise ce dispositif ?” La réponse sera alors : “Le dispositif” singularise, extrait les corps en fraude de la masse indistincte des usagers, en les forçant à quelque

---

<sup>219</sup> Iris Loffeier, *op. cit.*, p. 96-97 pour cette citation et les précédentes du paragraphe.

mouvement aisément repérable [...]. Ainsi le dispositif fait exister le prédicat fraudeur [...]»<sup>220</sup>. »

Le dispositif semble faire exister ainsi, chez *mes* interlocuteur·rice·s, le prédicat « inadapté ». On dira alors que *mes* interlocuteur·rice·s et leurs anomalies sont « rendu·e·s visibles » par leur manière de ne pas se soumettre au dispositif. Les anomalies et impressions de familiarité rompue d'Élisée et Marguerite les extirpent de l'emploi du temps et de la discipline de l'EHPAD non moins comme des inadapté·e·s que comme des corps fraudeurs, non dociles. Ils sont comme des faux-plis, leurs paroles et leurs gestes montrant comment Élisée et Marguerite « ne se plient pas ». L'inflexibilité serait alors la marque de leur résistance, celle de leur faux-pas réalisé pour sortir tantôt d'un dispositif, tantôt d'un monde parodique.

### Une visite en temps de Covid

« Nous ne sommes capables de concevoir que des systèmes hyper-outillés d'habitudes sociales, adaptés à la logique de la production de masse. Nous avons quasiment perdu le pouvoir de rêver un monde où la parole soit prise et partagée, où personne ne puisse limiter la créativité d'autrui où chacun puisse changer la vie<sup>221</sup>. »

« L'autre possibilité : une structure conviviale<sup>222</sup>. »

Alors que les maisons de retraite « s'humanisent » où les résident·e·s ne sont plus considéré·e·s comme des « reclus·e·s », une visite à Élisée en mai 2020 m'interroge. Une de mes dernières visites à Élisée, durant la période du coronavirus, peut souligner le caractère (r)enfermé de l'EHPAD, le monde clos qu'il a constitué un bref instant sous l'impératif de la protection sanitaire.

Ce jour-là j'ai pris rendez-vous pour lui rendre visite, selon la procédure demandée. Une professionnelle arrive à l'accueil habillée avec une des panoplies qui me fait penser à celle qui

---

<sup>220</sup> Tiqqun, 2001, « “Une métaphysique critique pourrait naître comme science des dispositifs...” », éd. Les Belles Lettres, p. 151.

<sup>221</sup> Ivan Illich, 1973, *La Convivialité*, éd. du Seuil, coll. Points, Paris, p. 34-43.

<sup>222</sup> *Idem.*

est utilisée dans les services hospitalier. Un pantalon blanc, une bouse planche, elle est souriante et avenante. J'attends. Elle passe et repasse. Elle semble préparer une pièce. J'attends. 11H 40. Je lis la liste de questions auxquelles je viens de répondre. Si je suis de la famille, si non qui suis-je, si j'ai eu le Covid, si oui à quelle date, je soussignée sur l'honneur que tout est véridique, je m'aperçois que j'ai fait un tuyau avec les quatre-cinq feuilles. Mince. C'est l'heure.

*L'ANIMATRICE. – C'est vous qui ... ?*

*MOI. – Oui,*

*L'ANIMATRICE. – Il est là, je dois vous rappeler les règles (les règles de distanciation, port du masque) excusez-nous pour l'accueil, et la salle ... vous disposez de 20 minutes (nous l'écoutons).*

Intérieurement je supporte toutes les recommandations et restrictions (ne pas s'approcher, rester derrière le plexiglas), je rentre, puis Élisée entre après-moi par la même porte. Nous sommes embêté·e·s, parfois on se lève pour essayer de mieux se comprendre, et puis nous hurlons pour nous comprendre, tout à coup l'un de nous se lève puis l'autre, du coup on se parle du haut et au-dessus du panneau en plexi l'animatrice nous demande de nous rasseoir, ha oui c'est vrai, nous essayons de reprendre, je vois qu'Élisée a mis sa veste de costume, il me dit qu'il ne savait pas qui venait, pourtant j'avais rempli un document pour montrer patte blanche. Il n'y avait plus de place sur le planning des visites, alors j'ai insisté pour qu'il me fasse un créneau horaire en fin de matinée. Élisée s'étonne de me voir car on l'a prévenu d'une visite mais sans nom. Nous sommes maintenant seul·e·s, l'animatrice est sortie de la pièce, elle semble à la fois dans la pièce et dans une autre pièce à faire quelque chose. Quelqu'un entre en s'excusant, il trifouille dans une armoire à classeur, je le regarde, il sort, Élisée baisse la voix : « c'est le directeur ». Je suis soufflée (étonnée). Le directeur dans une visite/parloir. La salle des visites en temps de Covid, c'est une salle pour l'administration en temps de non-Covid. La feuille que j'ai remplie me l'avait bien dit : « Les visites ont lieu dans le salon de rencontre du bureau du secrétariat. » Nous continuons à parler de rien, rien ne vient, il y a le sourire d'Élisée et le mien en retour puis les sourires ensemble, nous nous sourions. Je crois comprendre la simplicité du moment, l'importance de la visite. Et puis il me rappelle un pronostic qu'il avait fait la dernière visite avant celle-ci : « je t'avais dit qu'il passerait ! » Je le vois exalté, d'un coup nous nous levons, nous avons cette envie pour cette victoire de nous prendre l'épaule, pour réaffirmer notre bonheur furtif à virer un homme politique de droite. Il me félicite, il nous félicite, alors nous parlons à voix très hautes, nous sommes en joie d'avoir

viré le rictus droitier, de Juppé, dont le successeur n'a pas été réélu à la mairie de Bordeaux il y a peu. Nous sommes presque en train de faire vaciller le « truc en plastique », entendant l'animation l'animatrice, qui est revenue, nous rappelle à l'ordre, les distances, les distances. Ha, oui ! Nous nous remettons dans les chaises, le directeur de l'institution vient à nouveau chercher un classeur qui devait lui manquer à l'instant, il passe derrière Élisée, il tient une posture pour se rendre invisible alors je ne vois plus que lui, il fait glisser quelques chemises documents dans des intercalaires qui sont dans un tiroir-glissière qui fait un bruit de bureau administratif. Il repart en s'excusant, je vois Élisée fatigué dire la sentence qui fixe la visite dans sa catastrophe humaine :

ÉLISÉE. – [...] *tant de discipline* (avec deux trois « héé » ou « tu vois » déictiques qui ajustent la teneur et la densité de ce qu'il vit)

Je suis dans la voiture, je ne démarre pas de suite. Je réfléchis à ce mot : discipline, que je n'avais pas autant entendu de la bouche de quelqu'un de familier depuis longtemps. Élisée en temps de post-confinement retient une deuxième fois le caractère de « discipline » au sein de l'EHPAD. Le « QUE de discipline » de son entrée devient, en temps de pandémie du Covid-19, un « TANT de discipline ». Élisée juge que les restrictions et les mesures sanitaires pèsent, telles un trop plein (d'ébahissement, d'émotions retenues). Il vit le « tant de disciplines » restrictives, à la fois pour lui en EHPAD et pour les autres au-dehors. C'est un « tant » insinuant le dérèglement et la prolifération des règlements : loi, état d'urgence national, charte de l'EHPAD, charte de conduite à tenir. Ils vivent même une mise en abîme : les résident·e·s sont confiné·e·s dans l'EHPAD mais aussi confiné·e·s dans leur chambre à l'intérieur de l'EHPAD. Ainsi Élisée n'a pu voir sa sœur pendant le premier confinement.

Le monde clos que l'EHPAD a constitué sous l'impératif de la protection sanitaire n'est pas sans rappeler la vie enclose, enfermée sans possibilité de recevoir des visites venant de l'extérieur ou de l'intérieur. Si l'EHPAD s'est doté d'un attirail de mesures pour humaniser l'institution, ces situations vécues révèlent un certain « retour du spectre » du caractère total ou enveloppant de l'institution, par son contrôle des corps, pendant la pandémie notamment. De plus, les conditions de la visite n'y sont pas pour rien dans le ressenti d'Élisée de cette discipline en temps de Covid. Reçu dans une salle spéciale pour l'occasion, il doit sortir hors de sa chambre pour recevoir une visite dans un bureau administratif, dans lequel a été installé un genre de parloir. L'endroit est incongru, ainsi que la manière dont est construite la structure qui fait tenir le plexi, l'anti-postillons, l'anti-bises, l'anti-virus, la barrière, du coup nous

ressemblons à des masques de cire, ce doit être l'effet de la membrane plexiglas, qui donne l'impression que nos figures sont des masques, des effigies des absents, des *imago*, des à travers, virtuels, des reflets de nous-mêmes<sup>223</sup>.

L'animatrice rappelle aimablement à Élisée qu'aujourd'hui il mange « en bas » et lui demande s'il s'en souvient. Il mangera aujourd'hui « en bas » par opposition à en haut dans sa chambre : l'EHPAD a recommencé à servir en salle de restaurant, sous la règle du turn-over des résident·e·s. Élisée répond qu'il s'en souvient parfaitement. Il est gêné par ce rappel, comme s'il devait se contenter de ce retour à la normale, lui aussi, au détour d'une question légèrement infantilissante de l'animatrice.

Conclusion de la partie

### **Un outil convivial**

La notion d'outil convivial peut nous aider, en conclusion, à saisir de plus près ce que vivent *mes* interlocuteur·rice·s dans les situations narrées dans cette partie. Ivan Illich appelle « austère » celui ou celle « qui trouve sa joie et son équilibre dans l'emploi de l'outil convivial<sup>224</sup> ». Il n'oppose ainsi pas l'austérité et la convivialité (la première étant en réalité liée à la convivialité), mettant plutôt l'accent sur la place de l'outil. C'est pour Illich l'outil qui est convivial et non la personne<sup>225</sup>. Il appelle « société conviviale une société où l'outil moderne est au service de la personne intégrée à la collectivité, et non au service d'un corps de spécialistes<sup>226</sup> ». Pour lui, l'idée est de ne pas rendre « despote » l'outil, et qu'il demeure « serviteur ». S'il insiste sur cet aspect dans l'introduction de son livre de 1973, *La Convivialité*, alors qu'il s'interroge pour sa part sur la place et le rôle de l'outil dans une société industrielle, ses remarques peuvent nous aider à analyser de manière critique la question de la convivialité au sein de l'institution qu'est l'EHPAD. Pour Illich, le danger est que l'outil ne soit pas convivial, qu'il ne soit plus à l'échelle de l'homme, qu'il ne soit plus disponible à son usage. C'est pourquoi il le définit dans les termes suivants :

---

<sup>223</sup> À ce sujet, voir Jean-Luc Nancy, 2003, *Au fond des images*, éd. Galilée, Paris, p. 128.

<sup>224</sup> Ivan Illich, *op. cit.*, p. 13.

<sup>225</sup> *Idem.* « C'est l'outil qui est convivial et non l'homme ».

<sup>226</sup> *Id.*



« L’outil convivial est celui qui me laisse la plus grande latitude et le plus grand pouvoir de modifier le monde au gré de mon intention. L’outil industriel me dénie ce pouvoir ; bien plus, à travers lui, un autre que moi détermine ma demande, rétrécit ma marge de contrôle et régit mon sens<sup>227</sup>. »

L’EHPAD, en « déniait ce pouvoir » aux individus, en faisant une place à la gestion qui permet qu’« un autre que moi détermine ma demande », est loin de constituer un outil convivial. De plus, il ne peut être nommé convivial car il opère en sens unique, par une pédagogisation des relations et en prodiguant des soins sur le mode industriel. La distinction entre l’outil convivial et l’outil industriel importe pour Illich, au sens où ils définissent des relations au monde très différentes pour les individus : « Pour autant que je maîtrise l’outil, je charge le monde sens ; pour autant que l’outil me domine, sa structure me façonne et informe de la représentation que j’ai de moi-même. » Lorsqu’il est convivial, le but est que l’outil soit disponible à l’usage afin que je puisse charger le monde de sens, il doit permettre de me laisser « la plus grande latitude et le plus grand pouvoir de mobiliser le monde au gré de mon intention ».

C’est par de brefs indices que je remarque que cette convivialité n’existe pas : les boutons de l’ascenseur devraient pouvoir être lus ou saisis pour mener à l’étage ou au lieu auquel Hannah désire se rendre, les activités devraient être affichées dans l’ascenseur non comme des pense-bêtes mais comme des invitations ou comme des informations simples et partagées, les soins et la toilette devraient être réalisés selon un emploi du temps dont on ne donne pas la maîtrise à Marguerite, la ronde est trop près de la porte pour optimiser les déplacements (être rapide, utile) soumis aux impératifs et à l’efficacité des personnel·le·s et surtout, le rythme est scandé, avec une routine, dont l’emploi du temps est calqué sur les nécessités de l’EHPAD et l’emploi du temps salarial. Tous ces indices concourent à montrer que l’outil convivial peut basculer et franchir un « seuil critique<sup>228</sup> » qui le transforme en un outil loin de la personne.

Malgré la vie parodique et le faire semblant sur lequel elle repose, la maison de retraite pense mettre en œuvre la possibilité d’une vie domestique conviviale. Ce n’est pas par la mauvaise foi qu’elle n’y parvient pas, mais par un manque d’imagination sur ce que sont des

---

<sup>227</sup> *Ibidem*, p. 44.

<sup>228</sup> Ivan Illich, *op. cit.*, p. 13. Il ajoute : « Passé un certain seuil, l’outil devient une école, un hôpital, une prison. Alors commence le grand enfermement. Il importe de repérer précisément où se trouve [...] ce seuil critique. »

vies, la prise en compte des devenirs singuliers/ordinaires. Il semblerait qu'il existe un manque de discernement sur ce que sont les vies, les vies inégales, les passés hétérogènes.

### **Des désuet·e·s magnifiques**

« Je ne veux pas que l'on me traite en désuette<sup>229</sup>. »

Samuel Daiber<sup>230</sup>

*Mes* interlocuteur·rice·s ne sont pas inadapté·e·s à l'EHPAD, pas plus que inconscient·e·s des nécessités et des contraintes de la vie collective. Ils·elles ont simplement ce charme de vouloir mener une forme de vie « ordinaire », « domestique », « conviviale » (outil), « désuète », qui fait que la forme de vie en institution ne saurait directement les satisfaire. Pourtant, ils·elles ne demeurent pas sans ressources. Parfois, ils·elles, dans leur étonnement, témoignent d'une inventivité pour faire face ou ne pas perdre la face. La gestualité de Marguerite, de son corps flanqué de lunettes noires, en était une. Mais ils·elles sont aussi loin d'être dupes envers cette parodie ou envers le retour du « spectre de l'institution totale », sa manière de s'insinuer ou d'envelopper chaque repli de la vie quotidienne. Car s'ils·elles ne sont pas dans une revendication ou en posture de réaction, s'ils·elles sont « pris·e·s » « enveloppé·e·s » « surpris·e·s » « étonné·e·s » dans ce que sont leurs devenirs de « la personne âgée » en EHPAD, il m'a paru frappant de voir Élisée et Marguerite mimer eux-mêmes le nom de la salle de restaurant de la maison de retraite en le prononçant avec un faux accent parisien. Il et elle la nomment le « *restauront* ». Pour Goffman, c'est un procédé de stylisation dont la tonalité singulière est celle de la raillerie ou de l'ironie ; pour ma part, je remarque jusque dans leurs ironies envers le lieu, une manière de mieux vivre ce qu'ils·elles traversent.

---

<sup>229</sup> L'orthographe est de l'auteur.

<sup>230</sup> Samuel Daiber, 1979, « Lettre du 9 janvier 1954 », in Michel Thévoz (dir.), *Écrits bruts. Textes choisis et présentés par Michel Thévoz*, PUF, coll. Perspectives Critiques, Paris, p. 63.



Deuxième partie

## II. RESTER VIVRE À LA MAISON AU GRAND ÂGE



Au village de Carrère, mes voisin·e·s Hannah, Élisée et Marguerite, Jean et Jeanne, se disent vieux et vieilles. Du haut de leurs 89 ans et plus, ils·elles vivent ce que Caradec a nommé « l'épreuve du grand âge<sup>231</sup> ». En entrant dans une vieillesse avancée (il y a des vieillesse plurielles et plusieurs moments de la vieillesse), ils·elles expérimentent et vivent cet âge. Plutôt que d'entrer dans la question par le biais de l'incapacité ou des incapacités physiques liées à l'âge, j'ai décidé de commencer par la question qui les anime, eux, elles, à savoir « rester vivre à la maison ». En effet, il existe en gascon une expression, le « *damoura ta case* », que j'ai maintes fois entendu au village et par laquelle *mes* interlocuteur·rice·s expriment non pas une crainte, celle de partir en maison de retraite, mais un désir, celui de rester vivre à la maison. « *Damoura* » signifie « demeurer », rester dans la demeure, et par extension « vivre ». Plus précisément, quant à la dénomination que j'emploie dans cette partie, j'ai choisi l'expression « rester vivre à la maison » car elle provient des propos de *mes* interlocuteur·rice·s. Avec elle, on cernera non pas « le maintien à domicile » comme fait, mais le « rester vivre à la maison » comme un moment vécu de leurs vieillesse.

« La maison » aura une place centrale dans la première partie développée ici, dans la mesure où il me faut expliciter ce que « la maison de paysan » engage comme relations au village avec les parent·e·s, ami·e·s, voisin·e·s et ce de manière historique, c'est-à-dire en l'approfondissant des connaissances d'arrière-plan relatives à ce village paysan du Béarn. L'enquête de Bourdieu sur le célibat des aînés en Béarn fournit quelques indications pour saisir l'importance de la maison et de la manière dont un nom et des terres lui sont attachées, dans la transmission de l'héritage, mais aussi dans les relations de voisinage au village. Ici, ses remarques nous aideront à comprendre l'importance accordée par les interlocuteur·rice·s de l'enquête à la maison et aux relations d'entraide avec les voisin·e·s et la parenté. Ce sera aussi pour moi l'occasion de saisir *au présent* la qualité des relations de voisinage telle que la perçoivent *mes* interlocuteur·rice·s et comment celle-ci joue dans leur désir (ou non) de rester vivre à la maison au grand âge (1. Une maison et des voisins).

Enfin, la maison se trouve au centre des aides à domicile reçues. Elle est ce qu'on aménage pour vivre avec ses capacités (et recevoir des soins), là où l'on reçoit les visites (et des aides), là où l'on vit (et où l'on est aidé). Dès lors, le lieu du « maintien » (le domicile) et ses aides, rencontre un autre lieu, vécu, temporel et matériel (la maison). Ce tiraillement, perceptible dans mon titre « Rester vivre à la maison », est volontaire : il rend compte de la manière dont les aides reçues au titre de l'ADMR ou de l'APA auxquelles *mes*

---

<sup>231</sup> Vincent Caradec, *op. cit.*

interlocuteur·rice·s font appel sont perçues. Je les décrirai donc à ce moment fatidique où ils·elles viennent juste de solliciter et d'obtenir ces aides à domicile. Ils·elles conçoivent qu'ils·elles ont besoin d'aide, et les reçoivent avec bienveillance. En passant du temps avec eux et elles au village, je remarque cependant une série de dissonances dans la manière dont elles sont perçues. En observant des situations et en échangeant de manière formelle ou informelle avec eux·elles, j'ai tenté de rendre perceptibles et sensibles ces dissonances. Ces dernières rendent compte de ce que c'est que devoir se faire aider, comprendre finement comment ces aides sont reçues et perçues au village, et la rencontre entre des gestes et des attentes, ce qui donne un aperçu intérieur et intime de ce large sujet vastement traité par la sociologie de la vieillesse que constitue l'aide et le maintien à domicile<sup>232</sup> (2. L'aide à domicile).

Dans une dernière partie, on posera de nouveau la question du « placement » en maison de retraite, et avec elle, non plus la question du rester vivre à domicile, mais de la possibilité d'y mourir. En effet, le maintien à domicile n'est aujourd'hui qu'une étape avant qu'il ne soit plus possible. Il existe toujours un moment, un seuil où il est décidé que vivre chez soi n'est plus possible, même avec toutes les aides. Dans le récit que des enfants de deux *mes* interlocuteur·rices·s, mort·e·s entretiens en maison de retraite, me font du placement et de la mort de leurs parents, j'observerai au sein des propos de ces enfants, eux-mêmes jeunes retraités, ce qui a primé dans leurs décisions, comment ils les formulent dans leur récit, la manière dont celui-ci traduit des idées et des conceptions de la mort qui, en dernier lieu, font vivre à leur parent *une certaine mort* et pas une autre (3. Une mort sereine).

En finissant par ce récit de *ceux qui restent*, je crois aussi que la maison de retraite comme seul horizon possible de la vieillesse pourra être de nouveau questionné. De fait le récit au village qui termine ce chapitre deux se boucle avec le début du récit du chapitre un. On finit donc là où l'on avait commencé. Par cette forme narrative non-chronologique, j'ai voulu rendre compte de la manière dont je me trouve, avec les interlocuteur·rice·s, sur le terrain dans un moment qui a pour perspective qu'ils·elles n'ont pas pu rester alors qu'ils·elles en avaient envie. Cela montre aussi à quel point, rétrospectivement, la maison de retraite doit être, si elle est le seul horizon possible pour ceux·celles qui n'ont pas les moyens de rester chez eux·elles à la maison, conçue comme un lieu vivant à même de « com-prendre » (c'est-à-dire, littéralement, de « prendre avec lui ») les vieillesse et les passés (présents) des personnes au grand âge qui y

---

<sup>232</sup> Loin de prétendre faire une synthèse de la notion de « maintien à domicile », cette partie la convoquera non point dans la perspective de faire le tour de la question mais en sélectionnera des aspects saillants qui me permettront de traiter la question appréhendée par mon terrain, à savoir le « vécu du vieillir », et donc de mettre au jour la manière dont cette question est vécue et perçue. On trouvera en bibliographie, dans la section « Maintien à domicile », une liste importante des ouvrages et articles afférents à cette question.

entrent pour leur fin de vie. Questionner cela en dernier lieu, c'est enquêter sur la manière dont cette idée reçue, au village, qu'un *moment donné* existe pour finir sa vie et que ce moment a un lieu qui ne peut être la maison. L'idée n'est pas de prendre parti, mais de rendre compte. La non-chronologie donne au lecteur la possibilité de saisir pour lui et par lui-même ce que traversent *mes* interlocuteur·rice·s à ce moment précis.

C'est enfin l'occasion pour moi de faire le récit du tout début de mon terrain, de comment j'arrive au village pour commencer cette enquête avec mon passé d'anthropologue indigène qui me fait voir, interagir et voisiner avec *mes* voisin·e·s et interlocuteur·rice·s dans le but de comprendre leur épreuve du grand âge mais aussi notre présent. Car si vivre une épreuve c'est traverser quelque chose, ce choix narratif permettra de rendre compte au lecteur de ce que c'est d'enquêter sur un terrain qui m'est proche, d'en faire le partage.



# 1. Une maison et des voisins

## A. Les signaux du voisiner

### **J'arrive**

On est en septembre et l'air commence à devenir un peu plus frais déjà, j'arrive. J'ai pris le train depuis Bordeaux et j'ai traversé le Gave de la ville voisine où se trouve la gare pour rejoindre le village. Je suis à Carrère pour commencer mon terrain d'enquête. J'ouvre la maison, je commence par pousser les contrevents du bas, ça fait « Bong ! » sur les murs cimentés de la façade côté cour et jardin (derrière) et je laisse grande ouverte la fenêtre (bien aimée) de la cuisine d'où je vois le figuier celui qui *ne vaut rien* mais qui nous (la famille) procure l'ombre dans la cour, et qui fait donc maintenant office de parasol. Depuis que nous avons senti son ombre dans un bout de la cour nous (la famille) semblons *mieux* l'estimer. C'est-à-dire que nous lui reconnaissons une utilité. Je quitte la fenêtre de la cuisine, je prends le couloir pour ouvrir la porte qui donne sur la cour. J'aperçois le jardin, sa vision me fait accélérer le rythme du cœur (palpitations), je suis émue. *Mon* chien TKL, m'embête, il me coupe de ma relation intime avec le moment où je ressens l'espace, entre le dedans et le dehors, un genre de seuil (aller dehors). Je vais découvrir le jardin, ce qu'il est en cette saison. Il (le chien) me gêne par son impatience (« *tu m'énerves !* »), mais il fait pourtant partie de la bande (de l'anthropologue), alors je m'exécute car, lui, son plaisir (son truc) c'est d'aller mettre de l'ordre dans le jardin potager, c'est-à-dire le désordre ; il va faire décamper, détalé tous les chats et les chattes et tout ce qui peut exciter ce chien (que j'aime pourtant). Il produit ses aboiements qui n'en sont pas, c'est-à-dire que lui aussi est perturbé par cette arrivée « *à la maison* », son cœur doit être à bloc, il est chez lui, c'est *un (mon) seigneur* sur ses terres, son domaine (il m'énerve encore plus). Il produit donc ses bruits d'aboiements bizarres avec sa gorge de chasseur, il fait son TKL prédateur, du coup il mord le portail en même temps qu'il sort ses aboiements de conquérant, je le retiens du pied, je monte le loquet, il passe son nez avec la force d'une meute de teckels jetée sur un sanglier acculé (il m'énerve plus encore). Il parvient à passer. Hop ! C'est tout de suite la pagaille, il aboie en chien passionné par la chasse des chats (nombreux) du voisinage, les chats prennent le jardin pour leurs toilettes alors ça m'arrange maintenant d'avoir un chien toqué à ce point. Je referme le portail (très vieux) métallique (adoration esthétique d'un certain design vernaculaire). Je reste dans la cour où j'entends le teckel guerroyer dans son petit domaine, je regarde le dallage (*made in Leclerc de O.*) qui me fait penser à mon père qui en son

temps avait défoncé le sol en ciment très beau avec du gravier pêle-mêle (petits cailloux éparses) et du sable anthracite très fin *tirés* du Gave. J'aimais la texture du sol-ciment imparfait inégal et qui me semblait doux. Alors, je sens ces dalles (en surface-gravillons pointus et mesquins) toutes uniformes sous mes pieds, au début beigeasse-rose, elles sont devenues gris (foncé) avec les années se parant de taches à géométrie fractale (champignons blancs-gris-vert-rond-~~fractal~~) qui donnent de la vie à la surface d'autant plus que des graminées dessinent joliment les jointures, à tel point que ça pourrait me faire l'effet d'une pièce de *land art*, mais en vrai, pour la vraie vie. Mes pensées vont au livre *Vie de Henry Brulard* lorsqu'il décrit l'herbe inégale entre les pavés de la rue qu'il arpente. Je me demande alors pourquoi chez nous (dans la famille, entre mon frère et mes sœurs) certain·e·s disent que les graminées entre les dalles ce n'est pas propre et certain·e·s pensent que c'est joli. Alors on finit par les gratter avec un couteau car c'est la domination de l'esthétique soi-disant propre qui règne dans les pensées. Autrement ça fait *cascan*<sup>233</sup> (sale). Nous le déclinons même en gascon, ça fait plus authentique comme résolution du propre. Sur ces considérations, je m'accoude au mur de la cour, ce qui est une habitude familiale, le ciment me chauffe les bras, le ventre, les cuisses, il est assez haut pour que je garde le dos droit et les coudes dessus. De là, je fais un panoramique visuel dans le jardin, je le scanne, je scrute ce que je connais de lui (les détails), il produit un exercice du regard, l'exercice me met presque dans une plénitude, je sucerais presque mon pouce (tranquille un moment) lorsque je vois, sur le coin opposé du bon-figuier qui a été scié, une boîte en plastique vert (comme la nature) : c'est le composteur mis à la disposition gratuitement par la communauté de communes, me dis-je. J'ai un profond dédain pour cette caisse verte qui jure dans les verts du jardin, et puis je vois le chien qui se sauve par un trou.

Je me retourne, maintenant, dos au jardin, adossée au mur je me chauffe le dos à la paroi, mon regard se balade sur le parterre des fleurs et sur la lavande. Les deux grands rosiers de ma mère, avec leurs grandes épines (coriaces) et leurs tiges hautes appuyées sur le mur mitoyen, semblent en forme. Je repense à mon père et ses dalles venant de la grande surface de la ville petite d'à côté (15 km). Ma déception et mon énervement qu'avait produit ce cassage esthétique

---

<sup>233</sup> Gascon pour dire sale, à propos de toutes choses. Humain et non-humain. Un jour, je discutais avec un paysan vigneron un peu moins vieux qu'Élisée. Au grand âge, il travaille les vignes avec son fils. Il effectue tout le travail qui se *fait à la main* car son fils n'a pas « *le goût pour cela* ». Je lui posais la question sur une vigne en coteau (à côté d'une des siennes) que j'avais repérée comme n'étant pas travaillée de la même manière que toutes les autres. Je ne me souvenais pas de qui travaillait cette parcelle et pourquoi on laissait l'herbe haute pousser même sous les pieds (ceps) de vigne alors que toutes les autres, à l'échelle du vignoble, avaient reçu leur dose de produit désherbant qui a pour effet de cramer tout ce qui pousse sous les ceps de vigne, ce qui dessine une ligne jaune (blanchâtre) sur toutes les longueurs des rangées et dont la vue me met mal à l'aise. Alors que je donnais un avis profane sur le bienfait de cette vigne, il me répondit sans sourciller en se moquant de la parcelle, que cette vigne était *cascante* [kas'kante], c'est-à-dire sale, mal travaillée.

de la cour. Ce changement aura une répercussion sur sa dénomination. Je remarquais que l'appellation de « la cour » prenait de plus en plus souvent le nom de terrasse. En effet je constatais très vite après sa transformation que certaines personnes (de la famille plus éloignée) appelaient désormais la cour du nom de « *terrasse* ». Cette traduction a été terrible, je m'apercevais que le dallage donnait un nouveau nom à la cour. La cour dallée toujours nommée « la cour » était parfois dénommée la terrasse.

Pourtant, me dis-je en indigène, la cour est « la cour ».

Dans cette maison (« *à la maison* »), il existe un savoir des noms. La porte-de-la-cour, la cour, le couloir, les deux portes-de-devant, la porte-de-devant (« *Tu as fermé ?!* », « *c'est bien fermé !?* »), nous fermons à clé « la porte-de-devant » lorsque nous sortons pour un temps assez long, à l'inverse de la-porte-du-garage que nous laissons ouverte. Pour nous (la famille), nous passons le plus souvent par la porte-du-garage (toujours ouverte) ; personne d'autre que la famille n'entre par-là, à moins d'y être invité. Nous n'avons pas idée par expérience que quelqu'un·e d'autre que nous pourrait entrer de ce côté (le garage). Nous fermons donc à clé la porte-de-devant, et la porte-du-garage est laissée toujours ouverte (ce sont, il faut comprendre, les deux portes « de-devant » c'est-à-dire « devant » côté rue ; les deux portes sont en façade, elles donnent directement sur la rue, sans trottoir de ce côté, côté impair). Cependant, c'est une habitude que nous perdons, nous tendons maintenant à fermer les deux portes à clef dès que nous allons au-dehors. Cette porte de devant a des usages bien précis. Jusque-là, la porte-de-devant était utilisée par les visiteurs et les visiteuses. Selon qu'ils·elles connaissaient plus ou moins la maison, ils·elles donnaient un coup de sonnette ou pas, certaines ouvraient la porte pour entrer dans le couloir lançant simultanément un « *hep !* », « *y'a du monde !?* » pour prévenir de leur présence tout en prenant le couloir. La porte est donc ancrée dans les habitudes du village, il y a une manière d'entrer chez les gens par une porte laissée ouverte, et ce sont des manières d'entrer qui se savent, même quand elles se modifient, tel est le « chez » Hannah, où on passait par la grande porte pour rendre visite, alors que depuis quelques semaines il faut passer par la petite porte qui reste ouverte.

Il y a un savoir vernaculaire des noms et nous disons les noms de : le garage (dans le garage, au garage, passe par le garage), la cuisine, la fenêtre-de-la-cuisine (que j'aime), la cour (que j'aime) le portail-du-jardin (que j'aime), le jardin (que j'aime), *au* fond-du-jardin, le figuier (scié) *au* fond-du-jardin, le chemin herbeux dans le jardin qui court tout le long jusqu'au fond-

du-jardin (que j'aime), le fil à linge de part et d'autre, délimitant le potager en deux parties, et qui me font penser intimement à ma mère, aux fleurs et aux légumes. Le fond-du-jardin, le-mur-de-la-cour, (« au » mur, « sur » le mur). La terrasse, qui est au premier étage, est arrivée là dans les aménagements de la maison en mode de vie moderne. La terrasse n'a pas été construite pour un art de vivre, elle est là à la place de la grange (la grange était mitoyenne à la grange du second voisin (de côté), elle partait de la rue, traversait en longueur la maison, allait jusqu'au bûcher, braséro et autres matériels domestiques, ceux-ci sous un hangar orienté vers la cour. Cette partie de grange a été démolie pour permettre la construction d'un rectangle raccroché au corps d'habitation pour deux innovations majeures (et attendues) : la salle d'eau et les *W.-C.* (appelés les cabinets, *on ne va pas aux W.-C. on va aux cabinets*). Ces deux pièces sont éclairées par un bandeau vitré, ce qui a pour effet que l'on se caille aux cabinets et dans la salle d'eau. Avec, d'un côté la-porte-du-garage et de l'autre la-fenêtre-de-la-cuisine. La grange donc est devenue le-garage et le bout de la grange démoli est devenu une petite extension pour accueillir les sanitaires, ce qui donne – par extension – un toit terrasse.

Cette salle de bain est arrivée quand mes frères et sœurs aînés étaient déjà grands, dans les années 1970. Quant à moi, j'ai vu apparaître une pièce, la salle de séjour (salle à manger). Celle-ci a été faite (au fur et à mesure) : c'est comme cela que je me souviens de cette pièce en train de se faire, non pas d'un coup mais avec du temps. Après coup je me suis dit que c'était avec les sous que mon père avait de temps en temps (maïs, vin payé par les coopératives « *le maïs paye plus que les vignes* »). Le mur de la cour et ses usages multiples – contre le mur (adossée), sur le mur (assise) – le mur de la cour en été est un égouttoir à vaisselle. Ma mère disposait là de magnifiques agencements de casseroles, faitouts et autres vaisselles qui séchaient au soleil pendant quelques heures.

Le changement de nom fréquent de la cour en terrasse m'affecte. C'est je crois un manque de précision sur les usages et les modes de vie et en fin de compte un manque de discernement, d'à-propos. Lorsque j'entends appeler la cour : la terrasse, ça m'écorce comme un point d'intrusion, ça rentre dans mon corps par ma tête, ça reste, ce mot stagne comme un point intercostal auquel je dois porter attention par une respiration technique (apprise) pour ne pas souffrir. Et puis je me dis toujours que les noms sont des batailles de territoire, pour moi la cour est incarnée. Pour ne pas m'énerver ou pour ne pas déprimer ou pour ne pas être déçue par cette traduction du lieu ordinaire que représente pour moi la cour, je dois faire un effort de contenance, de distance, d'empathie douloureuse avec ce nom, « terrasse », prononcé par les proches (famille) ou moins proches. C'est pour moi ressentir un éloignement du vécu paysan

de cette maison, une impression de « familiarité rompue » vécue à son point de paroxysme. Une rupture. J'éloigne mes pensées qui me blessent et je file en courant « en haut » ouvrir les chambres, ici à l'étage justement il y a la terrasse. J'ouvre les cinq chambres, là les volets ne font pas le même « bang ! », ils font le « bang ! » résonnant dans la rue longue, étroite et droite. J'accompagne un à un les contrevents des trois chambres de devant. Je me penche de chaque côté ce qui me fait regarder la rue, je prends l'ambiance, et puis tout est visuel, je regarde les maisons ouvertes (peu), les volets entrebâillés (beaucoup), les voitures stationnées (nombreuses), je vois la tache d'huile de la vieille bagnole de mes voisins de côté, à droite, « chez Maupas ». En face, l'entrebâillement de la porte cochère d'Élisée et Marguerite.

Je suis à Carrère pour commencer mon terrain d'enquête. J'ouvre la maison de « chez Y. » (la maison de famille) et j'ouvre les fenêtres de chaque pièce, celles-ci étant fermées depuis la fin de l'été et le début de l'automne. Je me dis que ces volets vont enfin rester un peu ouverts ces prochains temps et j'observe la façade de la maison de « chez C. », en face, où vivent Élisée et Marguerite, qui ont longtemps voisiné avec mes parents, puis ma mère après la mort de mon père, nous sommes des voisins historiques.

### **La porte cochère**

La maison de chez C. a une porte cochère en façade. Cette porte cochère dont la variation d'ouverture est gérée par Élisée selon les rythmes et les heures de la journée, du matin jusqu'au soir, est celle de l'ancienne boulangerie-épicerie. Selon les temps de la journée, Élisée ouvre plus ou moins la porte cochère donnant sur la grange qui précède la cuisine, le lieu de vie et la pièce principale. La maison de chez C. est la seule maison de la rue dont la porte cochère est, selon les moments de la journée, soit fermée, soit entre-ouverte, ouverte, très ouverte... Aux alentours de 8h30, le matin, Élisée ouvre juste le loquet. Je vois donc la maison d'en face ouverte d'un interstice de quelques millimètres, le loquet a juste été soulevé. Élisée est levé, je le sais par l'ouverture de la porte. Il m'envoie un premier signe, il est là, debout en bonne santé, vieux et la maison ouverte. Vers dix heures, juste avant que les coups de klaxon de la boulangerie du village de Lacoste ne retentissent au bout de la rue, la porte s'entrebâille d'une vingtaine de centimètres, sans que j'aperçoive encore le moindre bout d'Élisée. Puis nous entendons le klaxon de la voiture. Dix heures vingt, la porte cochère s'ouvre d'un bon mètre, voici Élisée. La boulangerie s'arrête devant « chez C. » :

| ÉLISÉE. *Une baguette et demi je vous prie [...] bonne jourl-né-e*<sup>234</sup>. »

Puis il rentre sans toucher l'écart d'ouverture de la porte, alors chacun·e sait, est averti·e, qu'il est possible d'aller maintenant chez Élisée. Vers treize heures, heure du repas de midi, Élisée abaisse la lame du loquet, la porte est fermée. À nouveau elle s'entrebâille en début d'après-midi, dans différentes variations selon ce qu'Élisée a à faire : il est au jardin, la porte est poussée, tout en laissant un tout petit écart, pour indiquer qu'il est là mais derrière ; il entrouvre davantage lorsqu'il est à l'intérieur. Le soir, il ferme la porte cochère jusqu'au lendemain.

Je suis le mouvement rythmé de la porte depuis la fenêtre de la pièce de devant où je me trouve par intermittences, et où au matin dès le réveil, comme un premier travail, j'ouvre les contrevents. La porte cochère de chez C. et ses différentes variations d'ouvertures sont comme une dissection de la journée. Certains matins, la porte s'ouvre et Élisée apparaît sur le seuil avant de scruter la longueur de la rue, d'un côté et de l'autre. Par sa position, il donne l'impression qu'il appartient au règne des insectes ; il marque un moment d'immobilité, présent au matin ; il regarde chez moi sans insistance (des fois il doit se dire que je me lève tard) et s'il n'a pas toujours tort (car il m'arrive de me lever tard), parfois je suis levée mais je tarde seulement un peu à ouvrir côté rue. Alors, il est là devant sa porte cochère, il a sa manière de se tenir, ni raide ni souple, et puis un peu grand mais pas géant, il regarde au loin, plantant ses yeux dans la longueur de la rue longue, puis il regarde devant lui, la voiture avec sa fuite l'huile, s'y attarde. Avec sa présence, son tact, son être-là, sa tête ronde et des oreilles qui sculptent le haut du visage, il campe tel un phasme sur un bout de trottoir devant sa porte cochère ; s'il semble vulnérable, il est accroché, me dis-je, scrutant la tache d'huile sous la baignole incroyablement ancrée dans le bitume devant sa porte, à la fois fluide près du regard des eaux pluviales, il s'attarde dessus. J'aime le voir regarder cette tache et s'attarder. S'il s'interroge sur elle, comme je me suis moi-même demandé comment et quand elle s'était inscrite dans et par notre nouveau voisinage, il la fixe sans jugement, comme si elle méritait toute son attention de voisin, lui porte attention pour la comprendre, puis il rentre.

La porte cochère de la maison « chez C. » est d'un seul tenant, ce n'est donc pas uniquement le battant haut de la porte qu'Élisée laisse ouvert mais tout le côté droit, ainsi le

---

<sup>234</sup> Ici, Élisée prononce journée, avec le double-double « r », le « r » roulé. Cela ressemble à un : joull-née, le joull-née est dit en deux fois, le joull monte en intonation une petite rupture infime est marqué pour redescendre sur née qui traîne un peu [jourll-née]. Je me réfère aussi à l'écriture du « r » en « l » comme écrit Alain Guiraudie dans son dernier roman *Rabalairé*. où, il emploie l'occitan en assez grande quantité dans quelques-uns des dialogues avec des habitant·e·s d'un *besiat*, dans lequel a lieu son récit.

pois du tenant permet à la porte de garder l'entrebâillement qu'il lui donne. C'est ainsi que je perçois en tant que voisine le jeu entrebâillé (presque imperceptible) de la porte tenue par Élisée (soit ouverte soit poussée soit tirée), par d'infimes variations que je regarde sans m'attarder. D'ailleurs, regarder n'est pas l'action adéquate, c'est plutôt que le langage de la porte prend place dans mon champ visuel. Ce sont des signes envoyés dans l'espace proxémique<sup>235</sup> du voisinage, comme un langage de signes qui m'engage dans une invitation implicite à maintenir une capacité à voisiner. Je la regarde et en lit les signes, elle me signale ce que fait mon voisin d'en face, sur son état, ses activités, et quand je peux lui rendre visite.

### **Premiers voisins**

Les usages des portes (porte de devant chez moi, porte cochère chez Élisée), des volets, et les signes que nous nous envoyons sur le déroulement de la journée, de nos activités, nous disent combien au village nous voisinons de manière implicite. Élisée a toujours tenu sa porte, pour la boulangerie (il était un des boulangers du village), pour l'épicerie (tenue par Marguerite) et puis pour recevoir après le culte (où quelques amis se retrouvaient chez lui). La porte est donc un langage ancré dans ses pratiques quotidiennes au village. Il envoie des signes presque imperceptibles certes, toutefois repérables par les voisins.

En voisinant, je m'aperçois que j'envoie moi aussi des signes à mon voisin d'en face. Chaque soir, je ferme les volets côté rue, sauf ceux de la dernière chambre tout à droite. Je ne m'en étais pas rendu compte spécifiquement, lorsqu'un jour, devant la porte cochère, je parle à Élisée qui me montre du menton l'étage :

ÉLISÉE. – [...] je sais quand c'est toi qui es là, tu sais à quoi ? Tu ne fermes pas les contrevents en haut de ce côté, tu laisses ouvert [...].

Cette remarque sur mon habitude de Laisser les volets ouverts d'une chambre me renseigne sur la contemporanéité du concept « indigène » de « premier voisin ». Dans son enquête « Célibat et condition paysanne<sup>236</sup> » menée dans les années 1960 dans un village en

---

<sup>235</sup> Concept de l'anthropologue américain Edward T. Hall, dont il est question dans son ouvrage (traduit) *La Dimension cachée*. La proxémie est la distance qui s'établit entre des personnes prises dans une interaction. Edward T. Hall, 1971, *La Dimension cachée*, éd. Point Seuil, coll. Essais, Paris.

<sup>236</sup> Pierre Bourdieu, 2002, « Célibat et condition paysanne », in *Le Bal des célibataires*. Crise de la société paysanne en Béarn, éd. Points Seuil, coll. Essai, Paris, p. 19-162.

Béarn, Pierre Bourdieu rencontre la notion dans les paroles d'un locuteur, un certain « J.P.A ». Il le cite pour en établir la définition :

« Le premier voisin, "celui que l'on appelle le premier en cas de décès, c'est la maison d'en face. Avec ce premier voisin, on peut communiquer par des "enseignes", des signaux. Le second voisin (*lou coundrebesi*), c'est la maison à côté." (J.P.-A.)<sup>237</sup>. »

Les volets, comme la porte cochère, sont des signaux que mon voisin et moi nous nous envoyons en qualité de premiers voisins. Élisée et Marguerite sont des « premiers voisins », c'est-à-dire que nous sommes les voisins d'en face. La situation spatiale par rapport à la maison d'habitation est d'importance : on distingue le « premier voisin » (la maison d'en face) du « second voisin » (la maison d'à côté), et les relations qu'impliquent cette localisation et ce statut sont différentes. Par exemple, le premier voisin n'est pas uniquement celui avec lequel, car de face, on « communique par des "enseignes", des signaux », il est également celui que l'on fait venir en cas de décès dans la maison. Bourdieu le note au sujet des relations dans le hameau, dont l'unité géographique est le quartier :

« Le quartier était [...] d'abord un groupe de voisinage qui se réunissait à l'occasion de travaux communs, des cérémonies familiales et des fêtes. Lors des enterrements par exemple, les "premiers voisins" allaient inviter l'ensemble des familles du quartier, maison par maison<sup>238</sup>. »

Au-delà de leur situation géographique, la qualité réciproque de premier voisin détermine donc leurs relations sociales lors d'événements ponctuent le cours de la vie. Ainsi Bourdieu décrit-il dans son article des pratiques que je vois encore s'actualiser dans le village-rue de mon enquête. Si, comme lui, je les découvre en tant qu'indigène, je me rends également compte, comme il le dit dans une préface ultérieure, qu'il y a quelque chose de « naïf » dans la perspective de se jeter dans « une sorte description [...] un peu effrénée d'un monde social que je connais sans le connaître comme il en va de tous les univers familiers<sup>239</sup> ».

Le premier voisin est un concept « indigène », qui me renvoie au caractère implicite de nos relations avec Élisée. Le terme n'est jamais employé dans les conversations, mais il habite

---

<sup>237</sup> *Ibidem*, p. 95.

<sup>238</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>239</sup> *Ibid.*, p. 10.



nos pratiques. L'importance des signes que nous nous envoyons par la porte cochère et les contrevents, l'importance du statut de premier voisin, me renseignent donc tout d'abord sur le caractère historique de notre relation (ma mère et mon père, ma grand-mère étaient leurs premiers voisins). Mais par extension, ce que cette découverte me mène à saisir, ce ne sont pas les pièges de la description des implicites d'« un univers familial », comme Bourdieu en son temps, c'est plutôt l'absence, aujourd'hui, de ces premiers voisins pour Élisée et de la rupture que cela constitue pour lui. Car la maison de chez Y. (la maison de famille, chez moi) est fermée épisodiquement depuis la mort de ma mère et cette maison fermée constitue, je le pressens, un manque à voisiner qui n'est pas pour le rassurer au moment où il entre au grand-âge chez lui au village. Décrire l'implicite m'oblige à percevoir l'ampleur émotionnelle que des lieux, des signes, engagent pour *mes* interlocuteur·rice·s. La description indique le passé qui affleure sous le présent pour le charger d'un sens qui demeurerait inaperçu sans elle.

### La maison fermée

Je n'ai pas pour habitude d'aller rendre visite systématiquement à Élisée. C'est souvent au niveau du seuil de la porte cochère que nous échangeons, l'on se parle au-dehors. Élisée ne rentre pas à Y., (si ce n'est pour les décès, pour des événements exceptionnels), il lui arrive en revanche de sonner et d'ouvrir la porte pour faire rentrer TKL (le chien) qui s'est sauvé pour courir le village. En revanche, j'ai pris l'habitude d'aller voir Élisée juste avant de repartir : la veille ou plus précisément le jour où j'ai fixé mon jour de départ. Il y a plusieurs raisons à cette visite *avant de partir*, avant de fermer la maison pour un temps qui pouvait être plus ou moins long, souvent à la fin des grandes vacances, après lesquelles on met un certain temps à revenir. Ce n'est pas tant pour faire une visite de politesse, dire au revoir avant de partir ; quand je préviens Élisée que je m'en vais tel jour, c'est le prévenir en quelque sorte que la maison *d'en face* sera fermée pour un temps. Aussi, en différentes occasions, Élisée m'a confié que « *ce qui est dur, c'est de voir la maison fermée, tu sais, ça fait drôle, ça fait quelque chose oui... on ne s'y habitue pas...* ». Lorsqu'Élisée dit « *on ne s'y habitue pas* », ce n'est pas tant qu'il ne s'habitue pas à voir la maison d'en face fermée mais plutôt il ne s'habitue pas à voir la maison qui lui fait face inhabitée, sans personne, la maison sans habitants, sans monde, sans première·e·s voisin·e·s. Une espèce de manque de relations qui d'évidence constituaient l'espace habité.

HANNAH. [...] mais la maison ne reste pas fermée c'est ça qui reste l'essentiel, tu vois Michèle, c'est ça, l'essentiel, parce que tu sais la maison de Y. quand même hein [...].

Une autre voisine de la rue, Hannah, signale combien « “la” maison fermée » est difficilement vivable pour l’entourage du voisinage. Fermée, elle rend la vie plus dure. Les volets toujours fermés disent l’absence des voisins, ils sont le signe d’une maison vide. Dans ses propos, Élisée parle d’une maison « sans monde », il évoque la maisonnée, quand les maisons étaient constituées *des gens* des maisons. Hannah le souligne en la nommant (« *parce que tu sais la maison Y. quand même hein* »), invoquant par là une histoire. La maison fermée représente pour mon voisin d’en face et pour Hannah un espace de réminiscences de ce qu’avaient été des relations entre voisin·e·s avec les demeurant·e·s de la maison toujours ouverte.

Je perçois dans les propos d’Élisée et d’Hannah une forme d’inquiétude, comme s’il·elle y voyaient quelque chose de néfaste peut-être, presque toxique, de ne pas avoir, dans leur présent au village, un voisinage dense et proche. Les maisons qu’il·elle connaissent sont tantôt fermées pour de longues périodes, étant devenues des maisons secondaires comme la mienne, ou tantôt vendues et louées à des nouveaux habitants. Les maisons ne sont donc pas toutes habitées, ou elles le sont par des habitant·e·s que lui et·elle ne connaissent pas. Il·elle pressentent donc que vivre au village implique pour elles·eux au village de vivre avec une qualité de voisinage différente de celle qu’il·elle ont connue. La maison fermée, la place qu’elle occupe dans nos dialogues, désigne à quel point cela les rend nostalgiques, certes, mais la maison fermée pourrait aussi incarner le manque *réel* d’habitant·e·s voisin·e·s. Ce n’est pas le passé qui leur manque, mais de réels voisins, qui sont là au quotidien, en face ou dans la rue. Je vois Hannah me dire cela, elle semble comme soulagée par la maison ouverte avec du monde dedans quand je suis là pour mon terrain d’enquête, ou que certain·e·s de mes frères et sœurs y passent du temps, surtout l’été et à l’automne.

De mon côté, lorsqu’elle me dit cela, je me raconte une autre histoire qui me désole. Avec mes frères et sœurs, nous avons gardé la maison en indivision après la mort de ma mère en 2009. Nous disons « *aller à la maison* », mais nous ne sommes à la maison qu’épisodiquement : pour les vacances d’été, les fêtes de Pâques, de Noël et autres petites vacances et grands week-ends. Nous créons donc je pourrais dire un genre d’animation avec la vision de la maison fermée qui s’ouvre de temps en temps. Depuis le début de mon enquête, je reste plus longuement « à la maison ». Plus souvent aussi. D’ailleurs Élisée sait « *quand c’est moi qui est là* ». Il voit les signes de la voisine d’en face par un volet toujours ouvert. Pendant que j’enquête, je constate que la maison fermée devient une anomalie dans le village. Je pressens (mauvaise impression) que la maison devient une maison de famille, une maison secondaire (de citadin·e·s). Et si les vieux voisins et les vieilles voisines sont content·e·s de

nous voir épisodiquement, je vois à quel point une maison fermée et le retour périodique, comme si on n’habitait pas vraiment là, crée un genre de voisinage étrange qui ne permet pas d’avoir des voisin·e·s au quotidien. À tel point que j’hésite à aller me balader dans le village, à chercher mon chien, à me promener en vélo, à faire un tour, à faire ma promenade le soir. Car de temps à autre, je croise des habitant·e·s (le plus souvent des voisin·e·s plus éloigné·e·s ou que je connais peu) du village-rue qui me disent : « *tu es là un peu* » « *tu es venue ouvrir la maison* », « *ça te plaît la campagne* », « *ça te manque la campagne* », « *tu ne t’ennuies pas quand tu es à Carrère* », comme si je venais de loin, comme si je vivais un grand dépaysement. Je peux être embarrassée avec l’expression « *à la campagne* », avec le coup de « *la campagne* », de venir à la campagne, d’être à la campagne pour un moment. J’ai l’impression presque qu’ils·elles finiraient par me demander si je n’ai pas peur de la nature, si j’aime la nature, faisant allusion au concept de nature qui n’existe pas vraiment (bien sûr) ou qui existe justement comme un concept de citadin·e·s. Alors ça me blesse, j’ai envie de dire que je ne suis pas à la campagne, loin de là. Lorsque je suis à Carrère, je suis à la maison, et lorsque je ne suis pas à la maison, je suis dehors. J’essaie de trouver des coins sans bruit, alors je bats la campagne, mais je crois que ce n’est pas très bien vu. Déjà mon chien qui se sauve par le trou du composteur (en *plastoc*) au fond du jardin est considéré comme un *bandolier* (un brigand), le nom péjoratif que l’on donne aux chiens qui courent le village-rue. Ce qui est frappant, ici, ce n’est pas tant que j’aie l’impression intime d’être perçue comme quelqu’un·e qui est là en vacances – comme si venir de la ville à la campagne c’était pour se reposer – que cette manière de me dire que je viens à la campagne, qui me rappelle que je ne suis pas là tout le temps. Je perçois que, au fond, une maison que j’avais l’impression d’habiter rencontre une autre réalité : je ne suis finalement que l’habitante d’une maison secondaire.

### **Une mort au village**

Faire le terrain au village, y passer des temps longs, modifie ma perception. Mes allers-retours, les propos d’Élisée et de Hannah, ce que me renvoient les voisin·e·s plus éloigné·e·s au sujet de ma venue, m’évoquent un présent du village et des relations sociales entre voisin·e·s que doivent maintenant vivre *mes* interlocuteur·rice·s à leur grand-âge – ce présent dont je pressens les épaisseurs et les difficultés, au sujet de *ce que voisiner veut dire* pour eux·elles. Savoir implicite de l’indigène (je ne m’étais pas rendue compte que c’était ce que nous faisons, nous le faisons), je comprends que c’est aussi un arrière-plan qui change, que ces relations de voisinage se reconfigurent avec le temps, le départ en maison de retraite et les morts successives des habitant·e·s et voisin·e·s. C’est dans ce présent que vivent Élisée, Marguerite et Hannah,

celui dont ils·elles ressentent la meurtrissure<sup>240</sup>. En même temps, je ne cesse de me demander en quoi ce statut de premier voisin décrit par le locuteur de Bourdieu existe bel et bien au village. Lorsqu'Hannah et Élisée me parlent de l'importance de la maison Yan Petit, et qu'Élisée me signifie l'importance des premiers voisins que nous avons été, je cherche à savoir quelle part du concept indigène s'est actualisée dans notre histoire commune.

On est au mois d'avril, pendant les vacances de Pâques, avec ma sœur (Valérie), nous avons parlé de la mort de *mon* père au village. Il est mort de maladie chez lui, à 77 ans. Il était soigné pour un cancer. Malade, il a toujours privilégié de rentrer à la maison, même vingt ans auparavant, avant une rémission : il faisait alors des allers-retours à l'hôpital en voiture, conduit par ma mère. Avec ma sœur, nous reconstituons sa mort au village, comment ça s'est passé, comment les voisins ont aidé, comment ils ont prévenu les autres. Nous discutons dans la cuisine. J'ai décidé de lui en parler car, depuis quelques temps, un des voisins d'en face, Pierrot, ne cesse de me rappeler à quel point ma sœur est « costaud ».

| *PIERROT. – Elle est costaud ta sœur, elle est costaud ça hein [...].*

Quand mon père est mort, ce voisin était là, et il me rappelle souvent qu'il est étonné d'avoir été celui qui a fermé les yeux de mon père. Dans ma tête, je relie les propos qu'il tient au sujet de ma sœur (« *elle est costaud* ») au fait qu'il la trouve courageuse d'avoir été à la maison au moment du décès. J'éprouve le besoin d'en parler avec elle car je suis préoccupée par le fait que ce soit ce voisin et non le premier voisin qu'on soit allé chercher comme l'avait dit Pierre Bourdieu. Notre discussion est un peu tendue, parce que pour elle, qui était là, c'est quand même le voisin d'en face et elle me le fait remarquer : il habite en face, depuis la fenêtre de sa chambre, la chambre du fond, elle voit sa maison, « *pile dedans* » :

| *VALÉRIE. – [...] et puis quoi Pierrot, qu'est-ce qu'il y a ?! il est bien en face de chez nous, moi la fenêtre de ma chambre elle donne chez lui en tout cas, pile dedans.*

Aussi quand je m'étonne que ma mère et elle ne soient pas allées chercher Élisée, elle me répond : « *on est juste allées chercher le voisin le plus jeune pour porter papa à l'étage* ». Elle ajoute que de toute façon, il y avait Élisée : « *bé bien sûr qu'il y avait Élisée* ». Pour elle,

---

<sup>240</sup> Plus tard, quand Élisée entrera en maison de retraite avec sa sœur, je ne cesserais de me demander si la maison fermée n'est pas extrêmement liée à leur départ, si les deux, ne seraient pas restées, s'il y avait eu des voisin·e·s habitant la maison de manière continue durant toute l'année.

dans la situation, il n'y a pas de distinction entre un premier voisin (historique, réel) et un autre (qui habite aussi vraiment en face). Les deux sont dans sa tête des premiers voisins. Ma mère, ma sœur et les voisins réalisent cette tâche d'organiser le décès. C'est Pierrot et ma sœur qui ont porté mon père sur son lit. Concernant le fait que ce soient elle et lui, ils ont tous les deux une réponse : il dit qu'il est étonné et que ma sœur a du courage, tandis qu'elle analyse l'étonnement de Pierrot avec clarté. Elle dit :

*VALÉRIE. — Et puis, son étonnement dit aussi que les choses ne se sont pas passées peut-être comme lui imagine le traitement de la mort. Ce qui le bouscule, c'est que j'étais une personne, une femme et en plus la fille (il me rappelle que j'étais forte aussi de faire ça alors que c'était mon père ou que j'étais la fille ; lui n'aurait pas pu, me dit-il) qui empoigne le corps de son père mort pour le porter là où il devait être et que je voulais qu'il fût.*

Ainsi que l'écrit Yvonne Verdier dans *Une campagne voisine*, au moment d'une mort dans la famille ce ne sont pas les membres qui s'en occupent : « la famille [...] répugne à ce travail, “Ils ne le font pas, ils se retirent”<sup>241</sup> ». Dans sa contribution à l'ouvrage, elle évoque le personnage de la laveuse, autrement nommée la femme-qui-aide, qui “fait les morts” et que les habitants de Minot ont appelé jusqu'en 1963. Elle la cite, qui raconte la préparation du mort : « On m'appelle dès qu'ils sont morts, il faut le laver le raser si c'est un homme, le coiffer bien [...]. Ensuite je l'habille<sup>242</sup> ». Puis la « femme-qui-aide » prépare le lit, elle change le drap du dessus. Pour cela il faut un homme pour soulever le mort.

Le récit d'Yvonne Verdier nous indique d'où vient l'anomalie. Ce qui interloque Pierrot et qu'il désigne par le « courage » de ma sœur, c'est que ce soit la fille qui ait porté son père sur son lit de mort. En effet, ce n'est pas le rôle de la fille, d'une femme de porter un mort, en outre le père. Cette situation permet de constater que les « premiers voisins » (s'il en existe encore) appelés lors d'un décès, sont aujourd'hui vieux. Nous constatons ici un glissement du concept de « premier voisin ». La pratique « normale » aurait été de prévenir d'abord le premier voisin d'en face réel, celui à qui on envoie depuis toujours des signaux implicites par le biais de la porte cochère par exemple. Or celui-ci est trop vieux, donc un autre choix s'opère, l'autre

---

<sup>241</sup> Yvonne Verdier, 1990, « La femme-qui-aide et la laveuse » (chapitre 12), in Tina Jolas, Marie-Claude Pingaud, Yvonne Verdier, Françoise Zonabend (dir.), *Une campagne voisine*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, p. 307.

<sup>242</sup> *Idem.*

premier voisin, plus jeune, avec lequel il y a moins d'affinités, mais qui n'en reste pas moins un premier voisin. En outre, cette situation révèle que ma sœur, la fille, n'aurait pas dû porter son père sur son lit de mort. Je remarque que l'anomalie est inhérente au contexte. Ma sœur le précise dans notre échange : mon père n'est pas mort dans son lit, mais dans le couloir.

*VALÉRIE. – Mais y'avait Élisée aussi oui, bé bien sûr qu'il y avait Élisée, mais tu sais quand papa est mort, il est mort en bas, c'est cocasse on croit que quand on meurt à la maison on meurt dans son lit, et bien non, papa est mort dans le couloir. J'étais avec maman je te dis c'était une drôle de situation, (il arrive de dire drôle à la place de bizarre), c'était cocasse, papa mort dans le couloir, il fallait donc le monter, alors avec maman on a discuté comment faire, qui prévenir, bon Élisée c'est sûr, mais Élisée il avait genre 80 ans il était vieux pour porter papa dans les escaliers, alors à la fin on a décidé avec maman d'appeler Pierrot, et puis quoi Pierrot qu'est-ce qu'il y a, il est bien en face de chez nous, moi la fenêtre de ma chambre elle donne chez lui en tout cas, pile dedans.*

Le premier voisin étant de l'âge du défunt, ma sœur est allée chercher Pierrot, qui a dix ans de moins, pour aider à porter mon père à l'étage. Élisée était là, ma sœur me le confirme mais elle s'emballe un peu :

*VALÉRIE. — alors à la fin on a décidé avec maman d'appeler Pierrot, et puis quoi Pierrot qu'est-ce qu'il y a, il est bien en face de chez nous, moi la fenêtre de ma chambre elle donne chez lui en tout cas, pile dedans.*

(L'échange ne se fait pas simplement, nous nous énervons, le sujet est sensible. Je me demande si Valérie ne pense pas qu'elles n'ont pas appelé le bon voisin ! Mince.)

*MOI. — Oui mais je te pose la question parce qu'à aucun moment Pierrot m'a parlé de la présence d'Élisée, tu vois, alors je me suis dit que je te le demanderais mais c'est juste pour l'histoire du premier voisin, la maison d'en face c'est tout, je me pose cette question du premier voisin, si ça existe bien comme le dit Bourdieu.*

*VALÉRIE. — Oui, oui bon et bien à la fin, maman m'a dit va chercher Pierrot et Élisée et tous les deux étaient là. Avec Pierrot, les deux, on a monté papa, puis Maman, Élisée et moi, je crois que Pierrot est parti un moment donné, aussi on arrivait pas à fermer la bouche de papa, Élisée nous a dit que on entourait la tête d'un bandeau pour maintenir la bouche fermée, que ça se faisait dans ce cas, et puis nous avons décidé de comment l'habiller, en tout cas y'avait Élisée, le moment n'était pas joyeux mais c'était très-très*

*fort... c'était bien on a parlé beaucoup de comment faire, comment il fallait faire, ce qu'il fallait faire pour préparer papa... et puis c'est Élisée et Pierrot qui ont prévenu les voisins.*

Avec du recul, je me rends compte que j'ai quand même un peu de mal à saisir quel était le rôle d'Élisée ce jour-là, sa place ayant été, pour le portage, quelque peu usurpée par un voisin plus jeune. Je décide donc d'écrire à ma sœur le récit de notre conversation dans la cuisine et mets au point un protocole pour qu'elle puisse corriger son récit. Je lui propose de lire notre échange, de retoucher le dialogue et de réécrire ce qui s'est passé jusqu'à ce que nous ayons une version qui lui convienne :

Mail du 03 avril 2014 à valp2r :

Valérie, j'ai écrit très vite un genre de retranscription sur notre conversation au moment de la mort de papa où je te demandais comment et avec quels voisins, tu t'en souviens ? [...] On pourrait faire comme ça, tu lis, et tu reprends assez vite, tu m'envoies, je reprends assez vite, je te l'envoie, et jusqu'à ce que l'on se dise là c'est bon.

Je lui propose cela car je préfère que ma sœur me reprecise comment les décisions se sont prises et quelle a été la présence d'Élisée dans la situation. Elle lit donc ma transcription puis j'obtiens la réponse et la rectification suivantes :

Mail du 3 avril 2014 à mp2r :

Michèle, dans mon souvenir c'est au moment où papa est sur son lit qu'on va chercher Élisée et qu'il vient de suite. On se retrouve alors maman moi et les deux voisins d'en face dans la chambre, Élisée pleure on est tous les quatre debout et en mouvement je sais que Pierrot dit qu'il faut fermer les yeux de papa le plus difficile c'est de fermer la bouche alors il me semble que c'est Pierrot qui dit qu'il faut entourer la tête de papa avec un linge, il ressemble à un œuf de Pâques comme ça Paul.

Bon voilà un moment après les voisins parlent de prévenir les autres voisins et gens du village, chacun dit qui ils préviendront, puis ils partent.

Avec maman nous continuons à nous occuper de papa, nous discutons de comment on l'habille. Maman fait finement le clown, elle porte le béret de papa, je retrouve plusieurs fois le réveil posé à l'envers, aujourd'hui je repense à cette histoire de réveil, peut-être c'est un geste qui accompagnait la mort mais qu'on a oublié, est-ce que Bourdieu parle de ces choses dans son livre ?

Bon voilà si tu as besoin d'autres précisions, je suis là.

En enquêtant sur ce qu'il reste des pratiques concernant les morts et les premiers voisins, j'apprends par le récit de ma sœur qu'ils et elles ont tous réfléchi à ce qu'il convenait de faire. Au sein du récit se glissent certains gestes anciens, qui s'actualisent dans la situation de la mort au village, comme le fait de porter le mort dans son lit, de l'habiller, de prévenir les voisins. Un détail étrange revient à la mémoire de ma sœur, qui parle d'un réveil qu'elle a « retrouvé plusieurs fois posé à l'envers ». Je l'imagine le remettre à l'endroit et le revoir de nouveau dans cette position superstitieuse, dont elle ignore l'origine et sur laquelle elle m'interroge. Pour toute réponse, je lui copie la partie du texte d'Yvonne Verdier où la femme qui aide parle de tout ce qui est effectué pour arranger les morts, et dans laquelle différentes superstitions du même ordre sont présentes :

« “On m'appelle dès qu'ils sont morts, le raser si c'est un homme, le coiffer bien ; l'eau dont on s'est servi pour le laver, il faut la jeter au loin, pas dans l'évier, dans la rue. Ensuite je l'habille, en principe avec quelque chose de propre (les gens âgés tiennent prêt dans l'armoire leur habit de cérémonie, le costume de mariage ou la robe du lendemain de noce). Quand le mort est prêt, bien habillé, il faut un homme pour le soulever, le mettre dans son fauteuil pendant que je prépare le lit... On met un drap propre sur le lit d'où on a tout enlevé, sauf le sommier ; fallait prendre un drap, pas un drap neuf, non, un drap qui soit assez souple... Ensuite on réinstalle le mort dans son lit, on lui ferme les yeux, on lui ferme la bouche. On lui cache le visage avec une



serviette ou un mouchoir blanc ; les mains on les lui croise sur le ventre, et on lui met un chapelet dessus avec un brin de buis. On le recouvre ensuite avec un autre drap blanc, un joli drap, bien fin, on le plisse bien. Pour le mettre au cercueil, on ôte le drap de dessus et on rabat celui du dessous par-dessus.”

Le mort « bien arrangé », la femme-qui-aide se livre à tout un ménage mortuaire : fermer les fenêtres, les volets, couvrir le miroir d’un linge – blanc selon les uns, noir selon les autres – sinon il refléterait, retiendrait pourrait-on dire, éternellement le visage du mort : “On le verrait toute sa vie dedans, car le miroir est général placé en face du lit.” On voile également aujourd’hui l’écran de télévision, surface qui évoque le miroir, capte, emporte, conduit vers les mondes lointains – ou encore regard indiscret ? Il y a donc ici un souci de fermeture de tout ce qui est passage à l’extérieur. Rien ne doit sortir de la chambre du mort, hormis ce jeu d’eau, dehors, à la rue.

Elle arrête les horloges (on ne les remet en marche qu’après l’enterrement) et finit d’apprêter la chambre mortuaire en recouvrant le table de nuit d’une nappe blanche sur laquelle elle dispose un verre d’eau bénite où trempe une branche de buis. A côté, elle pose le Christ et le grand cierge de la famille allumé. On éteint les lumières électriques, on s’éclaire faiblement à la chandelle, on ne fait pas de feu. Elle impose aussi un arrêt à toutes les activités domestiques des femmes de la maison : les parents de doivent pas cuisiner, ni laver, ni faire le ménage, surtout dans la chambre du mort. Une voisine vient préparer les repas, s’occuper de la maison, traire les vaches<sup>243</sup>. »

Le fait que nous nous interrogeons sur le réveil retourné dont se souvient ma sœur provient de ce que nous sommes novices en matière de savoir ce qui se faisait au village pour s’occuper des morts. Ce geste, dont ma sœur dit que « peut-être c’est un geste qui accompagnait la mort mais qu’on a oublié » dit tout de même notre sensibilité à sa présence, tout en étant capables de le trouver suspicieux puisque nous savons notre mère peu superstitieuse. Si nous ne parvenons pas au terme de nos échanges à savoir qui, des deux voisins ou de ma mère, posait le réveil à l’envers, le récit que ma sœur fait de la situation dit l’importance sociale de l’accompagnement des voisins pour la mort à la maison. Elle s’accompagne d’un ensemble de gestes et de signes. À un moment donné, Pierrot se retire, laissant les personnes les plus proches, dont Élisée fait partie, pour arranger le mort. Enfin, les deux voisins d’en face partent prévenir, comme dans l’enquête de Bourdieu, les voisin·e·s et parent·e·s qu’il convient de prévenir.

---

<sup>243</sup> Yvonne Verdier, *op. cit.*, p. 307-308.

M'inquiétant de « qui est allé prévenir qui ? » et « jusqu'à quelle portion du village ? », Valérie m'envoie, le jour suivant, une ultime précision qui clôt notre dialogue :

VALÉRIE. – *Eh bien oui j'ai le souvenir que chacun avertit son réseau, style Pierrot prévient sa sœur Yvette, peut-être Larre, Élisée certainement Jean, Hannah et quelques autres, mais je ne sais pas. Et je pense que chacun a prévenu au-delà des voisins dans le village.*

Tous ces gens qu'ils préviennent (à savoir les membres d'une génération qui ont tous et toutes à peu près le même âge) montre que la mort à la maison, la mort au village, est une mort accompagnée et entourée par les voisin·e·s, jusque dans la manière dont la nouvelle de la mort est colportée dans le village. Elle parle d'une forme de sociabilité révolue dont des traces surgissent et se réactualisent dans les pratiques des ancien·ne·s habitant·e·s. Ces morts au village, qu'on voudrait désormais faire passer dans une « tradition » ancienne ou qu'on souhaiterait rapidement reléguer dans les rangs du « passé », sont pourtant très présentes dans les esprits et le vécu de *mes* interlocuteur·rice·s, qui ont l'âge de mes parents. Car cette vie sociale qu'ils et elles ont connue et à laquelle ils·elles sont attachées fait vivre et motive leur désir de rester vivre vieux chez eux. C'est quelque chose qui, il n'y a pas si longtemps, se faisait encore et dont ils·elles vont plus ou moins être privés, par cette délégation de la mort à d'autres instances que les voisins mais aussi par le constat de l'absence des voisins qui assurent ce service. La mort de mon père fait pourtant figure d'exception. En 2001, ma sœur a prévenu Pierrot et Élisée, ce jour-là, à dix heures du soir. Elle n'a pas appelé les pompiers, un médecin, le Samu ou les pompes funèbres, mais les voisins.

## B. Les nouveaux voisins et les voisins historiques

### **Le figuier**

Élisée me demande si j'ai de bonnes relations avec les voisins de chez Maupas, la maison d'à côté, mes « seconds voisins ». Je lui réponds que « *Je leur dis bonjour* ». Avec ma réponse peu loquace, mon premier voisin saisit la qualité de nos relations qui sous-entend que je leur dis juste « bonjour » sans autre relation. Si je n'informe pas plus que cela Élisée des relations à *minima* que j'entretiens avec mes nouveaux voisins, je ne lui dis pas non plus franchement que ces voisins sont des voisins qui ne disent pas « bonjour ». L'absence de signe

de reconnaissance au voisin a pour résultat de me mettre dans l'embarras lorsque nous nous croisons. C'est le cas d'une situation précise : le voisin sort de chez lui, au même moment où je sors de la grange en face de chez lui. Il passe devant sans rien dire. Il fait comme si je n'étais pas là. Je dis un bonjour machinal, je ne peux pas faire autrement que d'envoyer un bonjour (léger, pas appuyé, désintéressé). Je souris un peu, je fais un peu ma voix qui chante, sans recherche de relations. C'est une habitude ordinaire. Je le laisse traverser la rue, il passe devant moi en diagonale puis je traverse à mon tour. Je ne me vois pas « rien dire », c'est une impossibilité. Lorsque je croise quelqu'un·e (des habitant·e·s) dans la rue, *a fortiori* mon voisin, nous nous faisons un signe (à pied, à vélo, en voiture, en moto, en tracteur). Aujourd'hui, le voisin me donne l'impression que je suis un ovni et il ne s'étonne pas de trouver là l'ovni dans la rue à rentrer chez elle, dans la maison mitoyenne à la sienne. Il tourne juste la tête et dit un bonjour dénué de toute expression d'animation. Je me raconte l'histoire de la culpabilité (« mince je le force à dire bonjour »), il est indifférent. Du coup, il m'apparaît comme un zombi qui avance dans la rue sans conscience du voisinage, il avance nonchalamment, il lève la tête et prononce le mot bonjour, dénué de tout attribut de savoir dire bonjour dans la rue (à des voisin·e·s ou des gens qu'on croise). Puis je me dis que c'est peut-être moi qui suis violente avec cette manie toujours de devoir « faire » un bonjour.

Nous allons devoir inventer des bonjours nouveaux avec mon voisin de côté, me dis-je.

Je pense à toutes les manières (façons) de dire bonjour qui existent entre voisin·e·s. Je sais que j'ai dans mes habitudes une panoplie assez conséquente de formes de « bonjours », appris depuis l'enfance en habitant dans le village-rue. Une quantité de signes sous des formes verbales et/ou de signes imperceptibles adressés entre habitant·e·s du village. Avec ma sœur, nous (les jumelles) les avons expérimentés depuis l'enfance, à deux, contrefaits, imités, faits et refaits. Nous avons vu et ressenti ce qu'un bonjour produisait sur les visages et les corps. On écarquillait les yeux tellement c'était étonnant de voir *en live* ces différents bonjours, et il nous arrive d'en parler encore aujourd'hui.

Il y en a un spécial : « le bonjour depuis le tracteur ». Jean de La-Grande-Prairie (qui était pour moi le champion du village dans ce bonjour) passe en tracteur dans la rue. Il disait bonjour avec ses sourcils qu'il levait jusqu'en haut du front, atteignant un point culminant avec une gymnastique incroyable, au moment où les sourcils paraissaient en lévitation, hop ! Il les faisait retomber dans sur ligne normale du visage. Il faisait un bonjour étonnant. En simultanément, je levais le menton avec un geste lent que je laissais suspendu un laps de temps en haut.

Il y a aussi les gestes de main. Avec des levers différents et leur durée singulière, le temps du passage en voiture. Le conducteur lève la main le temps du passage, parfois certains

ne regardent pas, c'est le geste qui compte. Certains vieux voisins, comme Robin, remportent la palme de ce magnifique bonjour.

Et puis il y a celui-ci. Je suis dans le village, un jeune homme, très grand, beau à sa manière, passe avec un casque sur les oreilles relié à un *smartphone*, une bouteille d'eau à la main, il marche au milieu de la rue. Tous les soirs, il passe, je pense qu'il va marcher par-là ou là. J'aime notre bonjour, j'avance dans la rue, je lui souris, je monte le menton, tout en lui envoyant une chose comme « *tu vas te balader* » et lui retire son casque des oreilles et me dit bonjour, des fois nous faisons un tour de parole, nous échangeons assez vite fait, et hop ! nous repartons chacun dans son rythme. Lui est très souriant, il pose une ambiance directement conviviale, comme si tout devenait simple, un bonjour allant-de-soi, un bonjour avec sa manière à lui, qu'il invente, ou réinvente. Le dire bonjour au village n'est donc pas une question d'âge, ni même de savoir-faire préalable. Il signale plutôt l'absence de bonjour de mon voisin de chez Maupas, sur lequel je continue d'enquêter.

Nous discutons avec Élisée devant la porte cochère. Il me dit : « *j'étais dehors, le voisin se garait devant* » (sa porte), « *j'ai essayé de lui parler* ». Sachant qu'il était boulanger, il a eu l'idée de lui poser une question avec laquelle il supposait l'intéresser et qui pourrait les engager au dialogue, en lui demandant :

ÉLISÉE. – *Ça marche la boulangerie ?*  
LE VOISIN. – *Oui.*

Élisée imite le dialogue concis. Il fait la réplique du « oui » avec un sourire intérieur. Il demeure moqueur quant à l'état de leur relation. Sans blâmer le voisin pour autant (bien au contraire, il désire s'entretenir avec lui), il devine qu'établir une relation avec son voisin ne sera pas des plus faciles. Certes la question qu'il a choisie ce jour-là n'est pas vraiment une question ouverte. Le voisin pouvait répondre par oui ou par non. Mais selon Élisée il aurait fallu de sa part qu'il coopère de manière plus quantitative : n'aurait dû-t-il pas continuer après le « oui » ? Je vois Élisée faire sa tête d'abasourdi. Il imite son étonnement, qu'il double d'un petit rire accompagné de soubresauts : « ho-ho-ho !! » traduisant que son voisin qu'il ne connaît pas ne fait pas d'efforts. Il me signifie qu'il sait qu'il va falloir du temps pour obtenir des échanges avec ne serait-ce qu'un peu de familiarité et il semble désolé. Alors qu'il pensait avoir été inventif et ingénieux avec sa question sur le métier qu'ils ont en commun, il se rend compte qu'il s'est trompé et que cela ne suffit pas. Machinalement, lorsqu'Élisée voit un voisin il est « obligé » de (lui) dire « quelques choses » (au pluriel). Il serait gêné de ne rien dire. La question était

lanceuse, se voulait un embrayeur de possibilités conversationnelles puisque c'était leur métier. Il n'en n'a rien été, le voisin n'échange pas avec lui au sujet de la boulangerie. Peut-être est-ce le mot « boulangerie » qui, concrètement et dit tout seul comme cela, ne l'a pas inspiré. Après tout, pourquoi le voisin parlerait « boulangerie » alors qu'il est ouvrier-boulangier ? Il travaille pour une boulangerie dans laquelle il est salarié ; Élisée, de son côté, a fait du pain dans son fournil ; peut-être que ces deux métiers, et les mots, ne recouvrent pas une même réalité, sur laquelle ils pourraient engager un dialogue sur un sujet commun.

Ce voisin-boulangier, je l'entends souvent démarrer sa bagnole tôt dans la nuit, il part au travail, me dis-je. Ce voisin de côté, je ne connais pas son nom, ni même son prénom. C'est une famille, un couple de jeunes gens, parents de cinq enfants. Quand il et elle ont acheté la maison il y a deux ans, le voisin a coupé le figuier dès qu'il est arrivé. Je dis « le » parce que j'ai toujours vu le figuier au-fond-du-jardin, planté dans le coin, à la limite des deux parcelles. Il est vrai qu'il avait poussé plus de leur côté que du nôtre, alors le voisin était dans son droit de le couper. Avec le temps, mes tentatives, celle d'Élisée notre persévérance, nous nous disons maintenant bonjour. Nous n'avons plus le figuier commun de nos jardins mitoyens et nous avons tout à construire de nos relations de voisinage qui sont, à la base, plutôt mal parties semble-t-il. Elles sont parties non pas d'une interaction mais d'un résultat visuel, le figuier scié, qui était l'aboutissement de son action que je n'ai pu voir en cours. Parties du sciage d'un fruitier, qui plus est un figuier, qui incarne l'arbre qui pousse partout, qui s'incruste, qui penche plus d'un côté que de l'autre, qui est beau et sent bon. Le figuier était enraciné dans le temps présent, il représentait un espace de proximité, un arbre pour voisiner, l'arbre de la palabre aux confins du jardin, dans un coin, limitrophe aux deux maisons. Il nous avait appris la saveur du fruit mangé sur l'arbre. Les voisins des deux côtés, chacun selon le rythme de sa journée, venaient passer un moment sous l'arbre pour manger des petites figues rouges (la bordelaise), de la fin août jusqu'à septembre bien avancé. Enfants, nous allions « au-figuier » à l'heure du goûter, il assurait une partie de nos goûters que nous prenions sur l'arbre (on grimpait dedans). Les figues, nous les mangions toujours dehors, au fond du jardin, « au-figuier ». Nous faisons la cueillette au moment du pic d'abondance, les figues prêtes à tomber, regorgées de sucre, telles des fruits confits. Juste à ce moment-là nous remplissions plusieurs fois le panier pour « faire-la-confiture-de-figue ».

Ces pratiques autour d'un figuier empiétant sur la borne du géomètre, nous les avons en quelque sorte arpentées depuis des savoir-être et savoir-faire dans cet espace de relations au voisinage qui s'étaient transmis aux enfants depuis la mère de la mère de la mère. Le fruitier révèle aujourd'hui ce qui avait été l'évidence jusqu'ici, la reconnaissance d'un figuier

limitrophe. Jusqu'ici, chacun l'avait reconnu à la fois vulnérable, prenant sa place, et nous rendant des services. Il avait ses fonctions. En fin de compte, nous l'avions reconnu comme il était, un « bon figuier ». Nous l'avions reconnu comme faisant partie des deux côtés, des deux maisons, il avait pris sa place comme une évidence ; il était partie prenante dans le petit groupe de voisinage, intégré, incorporé : il était un espace à voisiner. Aujourd'hui, pour mon nouveau voisin, l'espace qu'est le figuier ne représente pas cette évidence. Le figuier, important pour moi, ne l'est pas pour lui. Ici, « l'évidence » fait « rupture<sup>244</sup> », elle produit deux mondes séparés. Autrement dit, le figuier ne représente pas les mêmes évidences pour chacun des voisins. L'évidence « nous partage<sup>245</sup> », elle nous sépare.

Aussi ne reconnaissant pas l'étrangeté du voisinage, et par là même ne reconnaissant pas le figuier en tant qu'étrangeté, le voisin nouvellement arrivé ne se pose pas la question du comment habiter ici avec le voisinage ? Il ne se demande pas ce que fait ce figuier ici ou s'il a une fonction. La décision impérieuse de mon nouveau voisin d'abattre le figuier « *sans nous le dire* » nous éloigne de la primauté du parler pour voisiner, où l'on peut reconnaître son voisin comme étrangeté pour se questionner sur nos devenirs voisinés. L'absence du figuier au fond, dans le coin, celui ouvert donnant sur l'espace du voisin d'à côté, donne maintenant à l'espace un aspect étrange, comme s'il était vide de ce qui l'avait constitué jusqu'ici et que ce manque résonnait dans l'espace.

Si le petit groupe de voisinage formé par deux maisons apparaît distinct et forclos aujourd'hui, le figuier scié montre une rupture dans les usages. Cette rupture me fait découvrir que les pratiques autour du figuier étaient implicitement transmises. Avant, nous n'en avions pas conscience. Elles le deviennent, conscientes, une fois bafouées – par la « rupture d'évidence induite par certains faits<sup>246</sup> », celle que constitue l'abattage de l'arbre. D'où aussi le fait que cette situation *apparaisse* comme une rupture : ce qui était évident ne l'est pas forcément. Mon voisin et moi, clairement, n'avons pas les mêmes évidences. Et le fait que ce soit le cas pour nous deux montre que, les pratiques communes n'existant pas entre nous, il s'agit d'en inventer de nouvelles. Voisiner est autant quelque chose de déjà construit qu'à élaborer constamment entre voisins. Effectivement, de « voisins », il faudrait que nous puissions nous mettre à « voisiner ».

---

<sup>244</sup> Michel Foucault, 2001, « Table ronde du 20 mai 1978 » (Texte 278), in *Dits et Écrits (1954-1988), Tome II (1976-1988)*, éd. Gallimard, coll. Quarto, Paris, p. 842.

<sup>245</sup> « L'évidence est ce qui se partage, ou partage ». Anonyme, *Appel*, sans éditeur, p. 4.

<sup>246</sup> Judith Revel, 2002, *Le vocabulaire de Foucault*, éd. Ellipses, Paris, p. 31.

Le figuier, comme la mort d'un vieux au village, nous disent l'apparition de « désordres ». En effet, l'enquête ne montre pas seulement des pratiques qui se transforment ou qui n'ont plus cours, elle fait apparaître des anomalies. Éric Chauvier nomme ces dernières des « perceptions récurrentes de l'étrangeté<sup>247</sup> ». Au village, elles ne cessent d'apparaître d'abord parce que les voisin·e·s ne sont plus les mêmes, que le voisinage se transforme. Elles sont ressenties par Pierrot lorsque porter son père est le fait de la fille, et qu'ils·elles n'aient été que deux ou trois dans les maisons pour ce décès.

Lorsqu'Élisée me demande « *tu connais tes voisins chez Maupas ?* », il saisit que les nouveaux venus sont un potentiel de proximité tandis que les pratiques, les rapports de voisinage, diffèrent de ce qu'il a connu. Les ancien·ne·s habitant·e·s ont vécu une forme de voisinage, avec l'aide pour les morts, des premiers voisins, des fruitiers partagés dans les jardins comme le figuier, le partage des surplus de légumes. Voisiner avec les nouveaux·elles habitant·e·s crée des situations et des relations où des anomalies apparaissent, tant que l'on se rend compte avec elles que « voisiner » était fait de plein d'usages implicites.

### **Le nouveau voisin de chez Maupas**

« “C'est fini maintenant. Les gens ne sont plus heureux comme alors. Il n'y a pas de jeunesse non plus. On était plus heureux, on se croyait plus heureux.” (J.-P. A.) »

*Le Bal des Célibataires*, Pierre Bourdieu<sup>248</sup>.

Avec le nouveau voisin tout reste à faire en termes de voisinage. Mais, je le pressens dans mes échanges avec Élisée, cela crée un présent au village inédit pour nous, et induit pour *mon* vieux voisin une inquiétude : un souci au sens de « se soucier de ». Cela occupe ses pensées

---

<sup>247</sup> Éric Chauvier, 2003, *Fiction familiale. Approche anthropologique de l'ordinaire d'une famille*, coll. études culturelles, Presses Universitaires de Bordeaux, Pessac, p. 72.

<sup>248</sup> Pierre Bourdieu, cite (J.-P. A.) un interlocuteur dans *Le Bal des célibataires*. Celui-ci (J.-P. A.) explique à propos du quartier (il parle du voisinage du hameau versus les habitants du bourg) : « Les jeunes gens se fréquentaient plus que maintenant. Les gens se connaissaient plus par quartier. Les gens vivaient plus ensemble (*Lou monde que bibèn mey amasse*) quartier par quartier. Maintenant on vit beaucoup plus chacun pour soi. Maintenant tout le monde se plaint et pourtant il y a de l'argent... Autrefois, les gens étaient beaucoup plus heureux de vivre. Les “Les bagarres” (*lous patacs*), le travail, les fêtes... C'est fini maintenant [...] » Pierre Bourdieu mène l'enquête dans le village en Béarn de 1959 et 1960. La plupart de mes locuteurs·rice·s sont né·e·s en 1920-21-22-23. Ils·elles ont l'âge des « immariables », la célèbre expression d'un des amis et interlocuteurs du sociologue de l'enquête. Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 95.

et ses actes, et un trouble, quelque chose qui se modifie et que l'on ne voit encore pas clairement, qui inquiète. Le nouveau voisin maintenant me dit bonjour, mais il laisse crever son chien noir (Dakota) attaché court à une chaîne. Je vais le voir. Je tombe toujours sur son épouse. Je leur demande de bien vouloir s'occuper du chien noir. Quelque temps après j'ai toqué à nouveau pour un chat qui était mort et en décomposition dans leur jardin et quelques temps après je suis allée retoquer pour une chèvre qui agonisait prise dans la clôture/palissade en train de crever. Au début, le voisin avait une BMW d'une couleur approximative, tirant vers le doré, avec des enjoliveurs tendance *tuning* avec des ailerons et des pneus larges et plats (sport). Le silencieux du pot d'échappement devait être usé, il entraînait dans la rue longue à fond, il faisait rugir le moteur, juste avant de stopper l'engin il donnait des coups d'accélération avant de couper le moteur, ce qui faisait trembler l'ensemble du vitrage (fenêtre) de la maison. Un soir je lui dis :

MOI. – *Doucement ! Tu fais vibrer les fenêtres de toute la maison.*

LUI. – *Ce n'est pas ma faute si tu as une maison de merde ! »*

MOI. – *Non c'est toi qui as une voiture de merde [...]*

Ce n'est pas très facile. Je sens de l'incompréhension des deux côtés. Je me dis que je préfère le conflit que l'indifférence. Je me dis que ça pourra évoluer vers de meilleures relations, mais je ressens une terrible déception. Son arrivée nous a tous bouleversées, et dans le contexte actuel du village, avec les vieux·vieilles habitant·e·s entrant dans l'épreuve du grand âge, j'essaie de saisir l'ambiance que ce présent dessine, et si je devais donner une piste, une intuition qui provient de ma présence d'anthropologue indigène sur le terrain, je dirais, en faisant appel à mes émotions, que c'est la première fois que je ressens le voisin comme étrangeté et non comme entourage.

Je lis le journal accoudé au-mur-de-la-cour. Depuis quelques temps je constate ce que je nomme « une autre musique ». J'entends chez mes voisins une ambiance plus apaisée (cool). Le chien n'aboie plus, il ne pleure plus, je n'entends plus les bruits de chaîne, il est mort. Ces temps-ci, la famille va plus souvent au jardin. Les enfants y vont très rarement seuls, ils s'y déplacent en famille. Le père ne traite plus aussi souvent ses garçons de « *mongole* », « *de tapette* », de « *fais pas ta tarlouze !* ». Il dit que s'ils (les garçons) continuent « *à faire les cons* » il va leur « *crever le ballon* » « *et ça sera fini* » ou il les menace de démonter le trampoline (que j'aime bien) s'ils ne font pas ci ou ça qu'il leur commande de faire. C'est le premier trampoline dans un jardin (ou parc) que je vois vraiment utilisé. Les garçons font des sauts périlleux



majestueux, parfois je les vois dépasser au-dessus de la clôture/palissade-en-bois-tressée, ils me font sourire intérieurement, j'aimerais en faire autant, et de temps à autre ils vont si haut que je me dis qu'ils vont peut-être passer à travers. Le trampoline fait des bruits de ressorts usés. J'ai appris à connaître les prénoms des enfants avec les parents qui crient (gueulent) les prénoms au-dehors, pour s'interpeler d'un bout à l'autre du jardin. Avant le trampoline, ils ont monté en famille une très grande piscine, puis en peu de temps l'eau est devenue noire alors ils l'ont délaissée. Quand les garçons jouent, le père allume la tronçonneuse et autres outils à moteur si possible et scie pendant des heures des bouts de charpente qui tombent en ruine d'un morceau de grange et une petite dépendance côté jardin. Puis les voisins ont mis des poules dans un enclos contre la clôture/palissade-bois-treillis-tressée. Ils ont trouvé une astuce pour le poulailler, ils ont transporté une armoire ancienne de la maison pour faire le nid des poules. J'ai demandé si je pouvais leur donner les épluchures que je lance par-dessus la clôture à l'endroit des poules. Plus tard il y a eu six coqs (chanteurs) pour quatre-cinq poules.

La musique de la vie ordinaire est meilleure mais rude. Je plante les piquets de tomate avec une massette, la voisine me voit faire, elle dit qu'elle va me prêter « la » masse, elle me la passe par-dessus la palissade en bois. Elle est énorme, et avec elle ça va être un peu trop dur mais je plante trente anciens piquets de vignes d'acacia avec la masse-énorme. L'impact sur l'acacia fait un très joli son. Je fais la (le) pitre, je joins des « Han ! » parfaits au moment où la tête de l'outil cogne sur le piquet. J'en passe une trentaine. Je m'arrête pour caresser la tête des piquets, avec les impacts la surface est chaude et lisse, c'est agréable. Quand je la leur rends, les « *mercis* » commencent avec des « *y'a pas de quoi c'est normal* ». Une fois je vais toquer chez mes voisins, et demande à la voisine si elle a une chignole à me prêter pour faire deux trois trous. Je lui explique qu'avec ma sœur, on rénove les volets de la maison et nous avons oublié la perceuse. Un des garçons vient me l'amener quelques minutes après et j'ai rendu l'outil quelques jours plus tard avec une poche de bonbons et un pack de cannettes de bière. La voisine est surprise. Elle me rappelle, avec un léger reproche espiègle dans la voix, que ce n'est pas obligé d'apporter quelques choses en rendant l'objet prêté, c'est normal de prêter... Alors je lui réponds, de ne pas porter attention, que je la remercie beaucoup, que la perceuse nous a aidés, que les travaux ont bien avancé, et que ça me fait plaisir de lui rendre l'outil comme cela cette fois-ci. Et puis nous nous sommes souri largement. Deux incompréhensions survivent dans nos relations. Les voisins prennent des chiens dont ils ne s'occupent pas, c'est un euphémisme. Maintenant ils partent quelques jours pendant l'été et les chiens restent attachés sans eau en plein soleil, ils aboient et pleurent la journée et le soir à partir de la nuit ils hurlent à la mort.

## Mes voisins historiques

Avec les voisins historiques, les relations au voisinage ne sont pas toujours évidentes à entretenir ou à comprendre. Le voisin d'en face, Pierrot, me suggère d'attacher TKL avec une chaîne pour éviter qu'il passe chez lui. Puis vient me féliciter pour avoir passé la faux et/ou la tondeuse (que je hais) avant de me complimenter de manière enjouée sur ce qu'il appelle « *faire du beau travail* », c'est-à-dire qu'il n'y a plus une herbe qui dépasse sur le bord contre chez lui (son practice golf) : « *tu as fait du beau travail !* ». Élisée, lui, me dit qu'il ne faut pas attacher le chien. Il me raconte qu'un jour (il y a quelques années), Pierrot était venu lui dire, en se plaignant, que son chat (celui de la maison, le chat de chez...) dormait sur sa voiture et que ça le dérangeait. Élisée m'interrogeait sur ce qu'il pouvait bien faire pour ce chat qui allait dormir sur « la » voiture, soulignant l'impossibilité de dire ou d'interdire à cet animal de s'y poser. Pierrot est un voisin « *straight* », il a des idées très droites en tout, en politique, en religion, en forme de vie. Je le décris ici car il ne s'agit pas d'idéaliser les voisins ou le groupe de voisinage sous prétexte que ce dernier serait historique. Sa réception de la famille des voisins de chez Maupas dit également que les relations qu'Élisée et moi tentons d'établir avec eux n'est pas le fait de tout le village. Pierrot ne supporte pas la famille des nouveaux voisins. Au début, il venait me trouver et je sentais qu'il y avait de son côté un genre d'incompréhension qui pouvait le pousser à faire des remarques d'un racisme social sans mesure. Avec Pierrot je tempère, je fais ce que j'appelle « faire l'idiote ou faire l'imbécile » c'est-à-dire qu'à l'inverse d'Élisée, mes relations avec Pierrot sont des plus fausses. Lui, est tellement maladroit lorsqu'il perçoit que ses idées (*straight* et de droite) ne sont pas les nôtres qu'il a trouvé une astuce pour entretenir des relations avec moi et avec Élisée. Il communique par des blagues qui le font rire, s'éclairer. Il fait des petits gestes de tapoter l'épaule ou le dos de ma main par exemple, pour un rapprochement, et hop ! Il lance sa blague et par le biais de ses simagrées, il surjoue la connivence, je souris ou je fais semblant « qu'il est drôle ». En fin de compte, je m'applique à ne pas lui faire perdre la face, j'entretiens des relations quelque peu obligées, je ne me vois pas ne rien dire ne rien voisiner avec Pierrot. Il m'arrive de regarder un match de rugby avec lui chez lui, mais là encore c'est un moment ennuyeux, sans chaleur. Il est accoudé à la table de la cuisine, face à l'écran plat rivé au mur tandis que la chaîne privée diffuse le rugby, le son à fond (il devient sourd). J'ai l'impression que nous vivons ce temps rugby en solo, chacun de son côté, lui prenant toute la table et moi sur le côté, droite sur ma chaise. Le pire me dis-je, c'est la mi-temps avec les publicités, que je coupe et qu'il regarde, bref, je finis par lui dire que je vais fermer la grange et je reviens.

Quand nous abordons ensemble le sujet des nouveaux voisins et qu'il commence lui-même à en parler (voisins qui au fur et à mesure ne sont plus vraiment nouveaux), je perçois tout de suite que la réputation de « famille nombreuse » (ou même de « cas sociaux ») participe du fait qu'il ne les supporte pas avec tous ces enfants. Pierrot n'admet pas que le voisin gare sa voiture devant chez lui. Il lui a mis des mots sur le pare-brise. Sans résultat. Puis, il est sorti pour lui en faire la remarque, avant que la situation ne s'envenime (elle a failli en venir aux mains). Pierrot a quatre-vingt-huit ans, et le voisin un peu moins de quarante : imaginons le handicap<sup>249</sup> qu'il aurait fallu imposer au second pour créer un combat à égalité des forces !

Mais Pierrot, à la suite de médisances exacerbées de sa part envers les voisins, a trouvé une astuce pour les obliger à se garer ailleurs que devant sa fenêtre. Alors que la municipalité, avec l'intercommunalité des communes, a décidé il y a peu de faire le traçage au sol des places de stationnement dans le village-rue, Pierrot a fait des pieds et des mains pour éviter qu'il y ait une place de stationnement devant chez lui. Il a réussi : aucune voiture ne peut stationner devant chez lui. Alors, lorsque quelqu'un vient le voir et lui rendre visite, il sort fier et dit : « *Tu peux te garer devant la porte...* ».

Si j'analyse les situations vécues ces derniers temps, voire les propos tenus au village, je me rends compte que le voisinage est plutôt hostile aux voisins mais aussi à la famille qui est nombreuse. Cette critique, du registre de la discrimination sociale, contient une part de médisance, allant jusqu'à critiquer le nombre d'enfants. Cette critique ne m'a pas laissée indifférente car je suis moi-même issue d'une fratrie de six enfants, une famille nombreuse. Elle me semble injuste voire injustifiée, dans la mesure où nous-mêmes n'avons pas eu à la subir. J'apprends donc qu'au village les dissensions, entre voisins, ne sont pas inexistantes. J'avais appris à aimer ou à considérer mes voisins tels qu'ils étaient, et la reconfiguration du voisinage, l'arrivée de nouveaux voisins, me rappelle que cette considération est le fait d'une histoire, non pas celle du village, mais celle que je me raconte, dans ma propre perception des places occupées par chacun dans le village-rue. Ici, en tant qu'anthropologue indigène, je ne suis donc pas seulement un des acteurs du champ social que j'étudie ; je possède un savoir indigène et une perception implicite d'une histoire de ces relations et apprends, par le terrain, son caractère construit. Je perçois d'autant plus intensément ce qui me lie à mon premier voisin,

---

<sup>249</sup> Un handicap : lors d'une course hippique pour les courses de plat et d'obstacles (*steeple-chase*, etc.), il est appliqué des règles de l'« handicap » sur les chevaux les meilleurs pour l'égalité des chances. Selon le code des courses « L'objectif des courses à handicap est d'égaliser les chances des concurrents en affectant un handicap de poids aux chevaux jugés les meilleurs » (article 52 IV). »

<https://www.turfomania.fr/questions-reponses/handicap-courses-hippiques.html>

d'en face, avec qui nous partageons une même approche envers ces nouveaux voisins. Élisée me dit que, ce qui lui plaît de ces voisins, « *c'est une famille nombreuse* » et il me dit que, ce qu'il remarque et qu'il apprécie, « *c'est qu'ils semblent soudés, [...] ils sont toujours ensemble, ils font tout ensemble, les enfants sont toujours autour des parents* ». Voilà, ce que constate Élisée. De mon côté, j'aime bien par exemple les voir s'engouffrer tous dans la voiture, et me dire, j'espère qu'il n'y a pas les flics au rond-point de l'autoroute. Et parfois je vois le père qui remplit le réservoir de la voiture avec un jerrican de cinq litres et les enfants autour devant réservoir. Je me dis, mince ! C'est galère !

Et puis, comme cela, avec des situations de la vie quotidienne de voisinage, nous avons pris l'habitude de nous dire « bonjour ». C'est aussi avec les enfants qui ont grandi ; le premier m'entend démarrer la moto, me regarde partir sur moto, il semble intéressé par le bolide. Il regarde, à force de me sentir regardée, je lui fais un bonjour. Je choisis mon lever de main avec les doigts très écartés accompagné d'un sourire large. Et nous nous disons un « *bonjour* » musical, le garçon a un très beau sourire.

### **Les hirondelles**

Je suis cool dans la cuisine. Je déjeune tranquillement devant la-fenêtre-de-la-cuisine sans me presser plus que cela. Avec du thé et des tartines je goûte la gelée de mûres que je viens de faire hier soir jusqu'à une heure avancée de la nuit. Je pense à me faire un café quand mon frère vient de traverser la rue pour venir à la maison prendre son petit déjeuner à la cuisine. Il entre, il dit sur un ton un peu honteux, embêté, gêné, qu'il y a un type, un ouvrier qui passe le karcher sur le mur de la maison à côté, là, au logement social (me montre-t-il du menton). Il dégingue les nids d'hirondelles. Je n'attends rien de mon frère. Je devine facilement qu'il ne lui a rien dit. Je fais un bon de lionne, à la vitesse super-féline d'un jaguar, en trois secondes, je suis devant la tuerie. Je vois les oisillons scratchés sur le bitume, je vois leur charpie dans la terre en charpie, tout est défoncé par le jet d'eau ultrapuissant. Les oisillons (oisillons-nids : charpie) sont projetés en l'air et retombent sur l'asphalte, une voiture passe dans la rue qui finit d'écraser tout cela. Je gueule à l'ouvrier d'arrêter son carnage. Je lui demande s'il n'est pas aveugle. Il me répond qu'il travaille. Je lui demande si ça ne lui a rien fait lorsqu'il a vu tous ces nids disposés les uns après les autres sous le toit avec les petits. Si ça ne lui a pas donné envie de poser l'outil et de se poser la question s'il fallait à tout prix faire le boulot. Je lui dis qu'il pouvait aller trouver la maire. Il regarde plutôt le mur, il ne s'arrête pas plus que cela de bosser. Il jauge le mur, il inspecte la peinture récalcitrante, c'est son importance qui prime, il remet un coup de jet par-ci par-là, ce qui donne un son rythmé et déclenche un jet encore plus

violent. Il dit que c'est le maire (c'est une femme) que ça vient de la mairie, qu'il est commandité par la mairie pour faire ce travail alors il s'exécute (normal, quoi). La tuerie est presque achevée. Je lui demande sur mon mode hyper furie « si ça l'embête pas d'avoir tué toutes les hirondelles qui se trouvaient là », s'il n'a pas vu ces six-sept-huit nids à la suite, si quelque chose ne cloche pas de décaniller tous ces nids. Des nids historiques. Des décennies issues d'habitudes migratoires (ça je ne lui dis pas). Je ne décolère pas (furax). J'ai ma voix qui se coince maintenant dans la gorge, je sens que je pourrais pleurer, même plus pour les hirondelles mais pour l'ouvrier qui continue de passer le jet comme si de rien n'était. Je lui demande pourquoi il n'a pas été trouvé la maire pour lui dire... Bref, je me calme d'apparence, intérieurement, je bous. Je sais que je contiens mon énergie de la révolte. Je suis laminée par le comportement du type (par notre incompréhension). Je vois des petits bouts d'oisillons mélangés à l'eau terreuse des nids couler dans les dalles concaves des eaux pluviales, tout cela file vers les grilles du regard. Certains bouts restent coincés dedans, dans la rue devant le mur, certains oisillons collés au bitume. Ils ressemblent à des bouts de chair délavés, broyés puis collés au goudron par les pneus des voitures. Maintenant, le mur écaillé, le sous-toit sans tous les nids magnifiques qui tenaient à la paroi, est propre. Il n'y a plus au mur des nids d'hirondelles de sous-toit. Des nids robustes, ces nids ronds et contigus, mitoyens, la terre et les brindilles faisant des petites vagues sur les parois, le cul des nids arrondis et pointus vers le bas.

Je rentre. Je finis par m'engueuler avec mon frère. Qui est désolé (bien sûr) il est triste (bien sûr), il s'indigne (bien sûr) mais il n'a rien dit (bien sûr) au type-ouvrier alors qu'il commençait son travail commandé. Manque de courage, me dis-je. Je file m'accouder au mur-de-la-cour. Je dois me calmer, je dois me calmer, je dois me calmer, me dis-je quand la sonnette (que je n'aime pas) me fait sursauter. Je vais à la porte. Mon voisin d'un peu plus loin dans la rue, conseiller municipal, m'amène un grand cageot de légumes de son jardin. Il me le met dans les bras pendant que je lui raconte le carnage la destruction des nids, le carnage. Lui disant, que je ne comprends pas que la municipalité ait commandé ce travail sans se soucier des hirondelles qui nichent sous le sous-toit là, depuis au moins une bonne cinquantaine d'années. D'abord il prend le parti d'en rigoler, il se moque un peu de moi dans l'espoir de produire de la connivence pour minimiser amicalement la situation. J'ai l'impression qu'il ne comprend pas mon indignation. J'ai toujours son carton de légumes dans les bras et je continue à lui dire mon mécontentement. Il finit par me dire qu'il ne fallait pas le prendre comme cela, que les hirondelle y'en aura d'autres. Pour moi, ces nids ne reviendront pas.

Plus tard, je rencontre la maire dans la rue. Elle m'apprend que mes remarques ont fait un tollé, que ça a créé des frictions assez graves. Alors elle s'excuse. Nous savons d'où nous venons, nous ne sommes pas de l'excuse pour oublier, se blanchir de bêtises ; nous ferons avec, nous aurons cela à expier, solitaires. La maire me dit on s'est trompé par inattention, on n'y a pas pensé... on aurait dû attendre que les hirondelles soient parties. L'embêtant, là encore, me dis-je, décaniller ces nids, il faut dire simplement c'est « une connerie », voilà.

Alors je lui dis très calmement, pourquoi y aurait-il un château du XIII<sup>ème</sup> flambant neuf, qui ferait l'objet de toutes les attentions, pourquoi on entrerait dans ce village par un panneau des patrimoines français marron et blanc indiquant « Bastide » par un dessin icône, pourquoi cette fierté à dresser le drapeau béarnais (les deux vaches béarnaises), pourquoi cette fierté pour le temple protestant et son orgue avec des concerts organisés par une association pour la sauvegarde de l'orgue, et pourquoi ces petits panneaux récents, indiquant la singularité de ce village béarnais, un panneau « église », un panneau « temple », un panneau « château », au sein même du village comportant trois rues et vanter cette singularité pour après ne pas prêter attention aux nids ? Alors je continue à dire à dire : les touristes qui passent ici après avoir vu le château, le temple et le fronton de l'église passent dans la rue, ils-elles font en général le tour du village et passent obligatoirement devant les nids sous le sous-toit, et là, c'est toujours une exclamation d'étonnement, de jolies pensées exprimées à voix haute, et c'est, *pouf*, je parie, le moment de la photographie, *clac*, à tous les coups ça marche. Les nids ont été des joyaux tranquilles sans esbroufe, sans bruit, un genre de reconnaissance implicite.

Alors je dis à la maire (que j'appelle par son prénom) les nids avec les hirondelles ici ou là-bas sont des nids d'hirondelles que nous savons là. C'est cela, le drame : un mur bien peint vaut mieux qu'un alignement parfait de nids tenant à la paroi du mur d'un habitat à loyer modéré de la municipalité.

### **Une cartographie des voisins**

« Il n'y aurait peut-être que deux mots, deux mots pour se déplacer :

ici : qui accueille,

là-bas : qui raccompagne. »

Thierry Metz, *L'homme qui penche*<sup>250</sup>.

---

<sup>250</sup> Thierry Metz, 1996-1997, *L'Homme qui penche*, éd. Pleine Page, Bordeaux, poème 14.

Un jour où nous buvons la Ricoré à l'heure du thé, Hannah me raconte le voisinage, elle cite des noms. Il lui vient cette idée d'énumération après m'avoir dit qu'Alice, sa voisine d'en face, est partie en maison de retraite. Elle s'en alarme, elle dit qu'Alice s'était remise d'une fracture du bras et qu'elle recommençait à venir faire un signe par la fenêtre. Elle reprenait ses habitudes de voisinage de ce côté de la rue (ouest). Elle était hardie mais son fils ne voulait pas qu'elle reste seule à la maison, alors Thierry, « *le fils* », l'a « *placée* », mise en maison de retraite. Hannah s'en offusque, j'ai le sentiment en écoutant son récit cette après-midi-là qu'elle appréhende son départ comme une précipitation de la déréliction du voisinage et que cette disparition la fait souffrir. Alors Hannah pose son petit bol sur la nappe, elle a besoin de tapoter des doigts sur la toile cirée un genre de rythme simulant l'inquiétude. En la regardant, je remarque une déception qui naît dans les expressions de son visage, et puis avalant bruyamment une gorgée de Ricoré, elle fait un bruit de gorge serrée, soucieuse elle dit :

*HANNAH. – [...] Tu vois autrefois, parce que nos grands-parents, nos ancêtres disons entre guillemets – c'est pas les Gaulois, ça, ça, bon – ils étaient, je ne sais pas, plus conviviaux que maintenant, peut-être plus simples dans, dans la manière de vivre, mais mais y'avait quand même Jeanne du Touret (elle dit le nom enjouée, elle s'éclaire en le disant) tu ne l'as pas connue ? Louise Tista, maintenant où sont les D., les Lartigau, heu, les Lartigau habitaient là quand nous étions enfants, y'avaient les Lartigau là en face. Là chez Lestère, il y avait Jeanne Lestère, Jean Lestère. Tu vois, bon, ici à côté, Louise Montagut, ho Louise Montagut, c'était la belle-mère d'André, tu as connu André et Gaston, c'était une petite femme boulotte, un peu du genre de Jeanne Lori. Elle arrivait toujours avec son tricot, ho, elle venait, s'installait comme ça, tu sais y'avait un, sais pas, une familiarité qui n'existe plus maintenant, une familiarité sans tout de même trop pousser, hé.*

Pour énumérer ses voisins, Hannah cite beaucoup de noms. Elle commence par citer les voisins d'en-face. Elle ne commence pas directement par le « premier voisin », la maison pile en face, elle part d'une voisine qui habitait en face, mais décalée à gauche de deux maisons. Il est fort possible que Hannah ait commencé par cette voisine Jeanne du Touret car celle-ci était considérée dans le village comme une personnalité. Elle tenait une petite épicerie et plusieurs de mes locuteurs font référence à la fois à la personnalité de Jeanne du Touret et au lieu, l'épicerie « de Jeanne du Touret », notable dans les mémoires. Puis Hannah continue son énumération en restant en face – décrivant les voisins de côté – passe sur le côté droit décalé de

deux maisons, chez Tista, le garagiste d'autos et réparateur de vélos où se trouve une toute petite pompe à essence. Jusqu'à la fin des années 1970, c'est lui qui réparait et qui faisait l'entretien de sa bicyclette, achetée en 1942 pour les remplacements d'institutrice qu'elle faisait alors. Pour finir avec ses voisins d'en face, Hannah clôture avec « le premier voisin », « *là chez Lestère...* », évoquant celle qui vient de partir en maison de retraite. Ce n'est en effet qu'une fois après avoir cité tous ses voisins de l'autre côté, ceux d'en face parmi lesquels figurent le premier voisin, que Hannah peut se mettre à énumérer le « second voisin (*lou contrebesi*) », c'est-à-dire « la maison à côté<sup>251</sup> ».

Elle passe alors du « *là en face* », « *là chez...* » utilisé pour citer ses premiers voisins, au « *ici à côté...* » privilégié pour évoquer ses voisins de côté. Dans la cartographie orale de Hannah, les premiers voisins sont désignés et localisés par l'adverbe « *là* ». Géographiquement cela a une importance, cela dessine l'espace. Comme l'écrit Roger Brunet dans *Les Mots de la géographie* :

« À l'opposé d'ici, là est ailleurs, où je ne suis pas mais que je désigne. [...] Il différencie l'espace, distinguant quelque chose d'autre que son lieu à soi – même si l'on dit : je suis là, es-tu là, c'est *ailleurs* que l'interlocuteur. Là est indicateur de l'altérité et de la connaissance<sup>252</sup>».

*A contrario*, les voisins de côté sont exprimés par « *ici à côté* », « *ici, en ce lieu où je suis : le lieu du sujet*<sup>253</sup> ». Dans sa tirade, qu'elle étend de quelques souvenirs entrecoupant l'énumération des noms, Hannah nous donne des indices sur le type de relations entretenues avec sa voisine de côté :

HANNAH. – [...] *ici à côté, Louise Montagut, ho, Louise Montagut, [...] elle arrivait toujours avec son tricot, ho, elle venait, s'installait comme ça, tu sais y'avait un, sais pas, une familiarité qui n'existe plus maintenant, une familiarité sans tout de même trop pousser, hé.*

---

<sup>251</sup> Pierre Bourdieu, 2002, *Le Bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, éd. Seuil, coll. Points Essais, Paris, p. 95.

<sup>252</sup> Roger Brunet, Robert Ferras, Hervé Théry (dir.), 2003, *Les Mots de la géographie, dictionnaire critique*, éd. RECLUS – La documentation française, coll. Dynamiques de territoire, Montpellier-Paris, p. 293.

<sup>253</sup> *Idem.*



La voisine dit-elle, « *elle arrivait [...]* », « *elle venait* », et, précise Hannah, elle « *s’installait comme ça, dans une familiarité qui n’existe plus maintenant, une familiarité sans tout de même trop pousser* ». En racontant ainsi la visite de la voisine de la maison d’à côté venant s’installer avec un tricot, Hannah donne des précisions sur la qualité et la manière de voisiner. Venir s’installer avec le tricot, c’est aussi prendre une place avec une idée de confort, certes, mais plus encore s’installer pour un temps long et confortable. La possibilité de venir s’installer « *comme ça* », en un mot simplement, montre aussi la capacité d’action à voisiner ensemble : la capacité à *venir* et la capacité à *recevoir*, à s’installer un temps. Ce moment passé chez le voisin en tricotant marque « *une familiarité* ». L’article indéfini employé par Hannah caractérise une qualité de familiarité, une qualité elle-même indéfinie, une “certaine” familiarité ; il convoque la notion de « distance », complexe par la façon dont elle fait appel aussi bien au proche et au lointain. Pour en préciser la teneur, Hannah relève la tête, délaissant son bol, me regarde et finit par « hé » pour insister sur le caractère de ce qu’elle juge être cette familiarité. À l’image de Goffman qui parle d’« intimité sans chaleur »<sup>254</sup>, Hannah opte pour une formule dénotant l’oxymore, elle parle de familiarité « *sans tout de même trop pousser* ». Dans le séminaire du « Comment vivre ensemble » Roland Barthes parle d’« une distance convenable ». L’auteur reprend l’apologue des porcs-épics de Schopenhauer<sup>255</sup> où il est question de porcs-épics souffrant de froid hivernal. Les porcs-épics se rapprochent les uns les autres pour se réchauffer, ils se piquent, s’éloignent, à nouveau se rapprochent, se piquent, s’éloignent à nouveau du buisson piquant. Ainsi dans ce processus d’interaction, il écrit que ces « alternatives de rapprochement et d’éloignement durèrent jusqu’à ce qu’ils aient trouvé une distance convenable où ils se sentiraient à l’abri des maux<sup>256</sup> ». Au fond, la distance convenable est une distance adéquate. Elle est une manière d’occuper l’espace, qui témoigne d’une attention au vivre-ensemble. Dans ces exemples comme dans les propos de *mon* interlocutrice au sujet de Louise Montagut, il s’agit de pouvoir être là, avec l’autre, savoir rester ou s’en aller.

Afin de saisir la qualité indéfinie de cette familiarité qui habite les relations entre voisin·e·s, une expression du champ de l’équitation me vient en mémoire. Il s’agit de

---

<sup>254</sup> Erving Goffman, 1973, *La Mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, Les Éditions de Minuit, coll. Le Sens commun.

<sup>255</sup> Dans son article “The Narcissism of Minor Differences” publié en 1998 dans l’*European Journal of Social Theory*, Anton Blok nous rappelle que Freud se réfère, dans “Psychologie de groupe et l’analyse du moi” (1921), “à la parabole des porcs-épiques glacés de Schopenhauer” et que le psychanalyste “étend ensuite la comparaison à la rivalité entre villes voisines”.

Anton Blok, 1998, “The narcissism of minor differences”, *European Journal of Social Theory*, vol. 1, n° 1, p. 33-57.

<sup>256</sup> Roland Barthes, 2002, *Comment vivre ensemble. Notes de cours et de séminaires au Collège de France, 1976-1977*, éd. du Seuil / IMEC, coll. « traces écrites », p. 452.

l'expression « garder ses distances », qui signifie maintenir un espace adéquat de manière à ne pas recevoir un coup pied de la part du cheval que l'on suit. La métaphore me vient en tête alors que j'observe la place que moi-même je perçois pouvoir tenir alors que j'entre dans l'espace domestique de Hannah pour boire la Ricoré. Je saisis au fur et à mesure mes places à tenir. Avec mes connaissances d'arrière-plan, je sais que j'ai le droit à un côté de la table mais je ne sais pas encore lequel. Je peux entrer par la porte sans sonnette, traverser la cuisine, je peux aller jusqu'à la salle de séjour où je trouve Hannah à la lecture. Je peux effectuer cette traversée de tout l'espace domestique (couloir cuisine salle de séjour, ouverture de trois portes) sans surprendre Hannah. Je fais une entrée franche et remarquée, j'avance, je prends ma voix sympathique et je chante presque « *c'est Michèle* » « *Tu es par là ?!* ». Je n'attends pas la réponse, je ne demande pas si je peux rentrer (ça ne se fait pas). Alors que je franchis le seuil de la pièce où elle se trouve, Hannah s'éclaire, en simulant un petit étonnement de plaisir, elle dit : « *tiens ?!* ».

Pour autant, lorsque Hannah lance « *Allons boire la chicorée, devant* » c'est-à-dire à la cuisine, elle choisit l'espace « *de la familiarité sans trop pousser* ». Pour saisir les places qu'elle m'attribue, les analyser en même temps qu'elles me sont données au sein de la situation, je dois être à mon travail d'anthropologue, je dois observer tout en participant. Je devine sans trop d'effort (je le sais) qu'Hannah a une place (attitrée) à la table de la cuisine pour boire la Ricoré en journée, et une place qu'elle aime pour le petit déjeuner du matin. Enfin, elle a une place près de la fenêtre pour quelques ouvrages de coutures ou autres, d'ailleurs à cette place il y a un petit meuble comme un panier sur quatre pieds où je vois le nécessaire à couture, quelques aiguilles à tricoter et des petits coupons de tissus. Ici, à cet endroit, il y a une chaise. Quand je la vois je me dis que ce pourrait être là, la place de la familiarité sans trop pousser, à côté de la porte, celle où il est possible d'entrer et de partir comme on est arrivé, s'asseoir, deviser un moment et repartir, depuis la chaise près de la porte. Hannah s'affaire pour tout préparer. Lorsque je propose à Hannah de prendre les bols dans le buffet, j'hésite. Je sais que ce n'est pas l'usage. Je ne peux pas me permettre d'aider et d'ouvrir les meubles de la cuisine. Je me pose la question (oserais-je même ouvrir la porte du buffet). J'ai sur le moment une petite lutte intérieure : oui mais non ! me dis-je, qu'est-ce-que je fabrique !? Quelle manie d'anthropologue, la participation, en fin de compte.

Alors je préviens Hannah, je lui propose oralement de prendre les bols, puis la casserole, puis de mettre l'eau dans la casserole. Je lui dis que je pourrais passer l'éponge sur la table. Je sais très bien où elle se range. Je fais un pari, implicitement, qu'elle est sous l'évier dans une boîte de fromage blanc par exemple ! Je gagne mon pari.

Parfois je ne fais rien, je pose juste l'enregistreur au bon endroit. Avec beaucoup d'humour et de simplicité, je me colle à l'observation et je fais exprès de lui proposer mon aide. Parfois elle s'offusque, elle dit « *laisse-moi faire, ça me prend plus de temps de le dire que de le faire* » (elle n'a pas complètement tort) et elle part dans un rire (ricanement) d'évidence, pour me remettre à ma place. Je dois laisser faire la maitresse de maison. Alors elle se débrouille sans moi, comme tous les jours. Je réfléchis et je me dis que je suis peut-être une dame de compagnie anthropologue.

Certains autres jours, il nous arrive de le faire ensemble de concert, et là ça devient une chorégraphie des corps, comme si l'on jouait un quotidien, je lui demande (je fais l'imbécile) où se trouve la boîte d'allumettes pour allumer la gazinière, tout en sachant où elle se trouve, « *sous le rebord-là* ». Dans un même mouvement, tout de suite en suivant, Hannah me demande si je sais allumer le gaz, et puis elle me dit de prendre, « je te prie », « de prendre les biscuits dans le buffet ». Je lui demande de quel côté (« *là en haut* »), elle répond aussitôt. Les petits bols pour la Ricoré sont sur la table. Elle me désigne ma place en me parlant du bol qu'elle prend parce qu'il a une trace sur le bord (un vice de forme) et je la vois qui prend son bol pour le mettre à la place où elle a l'habitude de s'asseoir à la table. Ma participation est liée à ma connaissance assez poussée de la mise en scène de la vie quotidienne dans l'espace de la cuisine (ordinaire, domestique). En l'expérimentant ce jour-là et en en faisant le récit, je saisis le rapport que cette participation entretient avec la familiarité dont parle Hannah au sujet de Louise Montagut, et par extension, la qualité des relations entretenues au village par les voisin·e·s au grand âge. Il s'agit d'une familiarité qui permet des choses (entrer sans frapper, s'asseoir, être là sans forcément parler), qui connaît des limites (ne pas aider, faire à la place du ou de la maitre·sse de maison), mais qui admet au sein de la maison des visites de voisinage qui permettent une forme de vivre ensemble, précisément celui que Barthes essaie de définir par l'apologue des porcs-épics. La distance convenable décrit le genre de relations que les personnes au grand-âge chérissent dans le fait d'avoir des voisin·e·s, qui, loin d'être une amitié (cela peut être le cas) ou une parenté (cela peut être le cas aussi), est une certaine familiarité (un être à côté, un être ensemble, à une distance convenable) dont la teneur, plus ou moins quelconque *mais environnante*, fait des liens au village, une chose importante.

Dans l'énumération que fait Hannah de ses voisins, la plupart ne sont plus là aujourd'hui. Moi-même j'écoute Hannah faire sa cartographie du voisinage et m'aperçois qu'elle remonte au voisinage du temps où j'étais enfant jusqu'à aujourd'hui. Les maisons dont elle parle ont maintenant changé d'habitants. Par exemple, elle parle des Lartigau puis des

Lestère, qui ont occupé la même maison d'en face de chez elle. Les seconds ne sont arrivés qu'après le déménagement des premiers sur la place de la bascule, mais elle cite les noms des deux familles ayant habité là. Ce faisant, elle parle du voisinage qui change et insuffle dans son énumération une forme de tristesse qu'elle éprouve. D'un ton désolé, avec une voix très délicate et beaucoup de concentration, elle tente de me faire entendre ce qu'est la désertion du voisinage au fur et à mesure.

*HANNAH. – « [...] là, Alice quand elle était là, on avait quand même un bon petit rapport de voisinage, mais elle est partie en maison de retraite, tu vois... C'est surtout les gens qui sont morts et remplacés par des gens étrangers au village, qui de mon point de vue, y'en a qui sont qui s'intègrent aussi, alors là en face je ne les connais pas, ici non plus je ne connais pas, là derrière chez B. je ne connais pas, ici non plus je ne connais pas et au fond là-bas les Marceau maintenant, ils sont vieux, ils sont comme moi. »*

Quand Hannah cite toutes les maisons habitées par des gens qu'elle ne connaît pas, elle montre combien le champ des voisin·e·s s'est restreint. Le village aujourd'hui est fait de quelques vieux·vieilles au grand-âge, de moins en moins nombreux·ses, et de nouveaux·elles habitant·e·s que Hannah nomme « *des gens étrangers au village* ». C'est en citant ces deux types de voisin·e·s et en les mettant en opposition qu'elle me demande si je vois ce qu'elle vit avec le départ en maison de retraite de sa voisine Alice Lestère. Ce faisant, même si Hannah ne demande pas spécialement de relations fortes avec ses voisin·e·s (elle évoque « un bon petit rapport », « une familiarité sans trop pousser »), elle insiste sur le fait que les gens ne sont plus là. C'est une sorte d'état de fait qu'elle soulève : « *tu vois...* », entendu « tu vois c'est ça qui arrive », les gens s'en vont en maison de retraite, meurent. Des gens les remplacent, mais il est difficile de voisiner avec eux.

### C. Un présent fébrile

#### **Les parcelles**

Derrière la grange située de l'autre côté de la rue se trouvent des parcelles en enfilade. C'était là que se trouvaient les outils, les greniers, la basse-cour, des fruitiers remplacés par deux noyers sur une parcelle, les autres, le voisinage, qui sont limitrophes, sont passées en gazon. L'une (à gauche) ressemble à un *practice* de golf sur gazon synthétique et est pourtant

en herbe naturelle (pelouse). Ce voisin (Pierrot) ne supporte même plus les pâquerettes qui apportent quelques taches blanches dans le vert, alors il fait tondre très court l'herbe qui du coup a un aspect dru. Sur l'autre lanière de terrain (à droite) a été bâti un garage traversant qui, avec son toit à deux pentes, ressemble à une petite maison. Ce petit chalet pour voitures accueille deux véhicules, disposant chacune d'une porte tout en partageant le même rideau roulant allant jusqu'au sol. On y trouve également, un peu plus haut, une piscine enterrée. À l'arrière de la parcelle de chez moi, au fond, on y voit un noyer avec des branches denses et longues dont les feuilles en automne tombent d'un côté, sur la parcelle du *practice*, et de l'autre, sur la parcelle du « *voisin à la piscine* ». Les feuilles et les noix sont devenues un aléa pour les deux voisins, alors il a fallu scier les branches du majestueux noyer.

Sur la parcelle du noyer entourée de ces voisins, il y a de l'herbe que je tonds, ou que je fauche si j'arrive trop tard dans le printemps, ce qui fait que la lamelle ressemble à s'y méprendre à un pré pour faire *les foins*. Je vais faire le foin, me dis-je. Pendant que je transpire à la faux, je sens que cela détend mes voisins. Celui du *practice* me dira à la fin « *tu as fait du beau travail, c'est propre* ». Je pousse le vice de la poésie du lieu et du faux-semblant en fanant l'herbe. L'herbe reste à faner quelques heures sur la face où elle est tombée lors de la coupe par l'action de la faux. Avec son bruit typique au moment où elle tranche les tiges hautes tombant sur une même ligne, la faux est l'outil qui m'a invitée à non seulement « tondre » (à couper l'herbe) mais à entrer dans ce projet de faire les foins. Laisse au soleil, l'herbe fane doucement libérant l'odeur sucrée du foin, si doux et si chaud. Je retourne l'herbe une fois dans la journée avec la fourche à deux dents, celle appropriée pour réaliser ce geste du *retourner du presque-foin*. En fin de journée, avant que l'humidité ne reprenne ses quartiers, je réunis le foin en andains que je rassemble, pour finir, en deux meules compactes et denses. Je troque alors ma fourche pour celle munie de trois dents, pour soulever les tas. Les dents entrent dans la densité au sommet de la meule, et quand elles commencent à faire « *croOa* » lorsque je finis d'enfoncer avec force la fourche à l'aide du poids de tout mon corps, j'entends le son et je sens le foin pris entre les trois dents. C'est le moment où je juge parfaite la compression du foin entre les dents et où je peux alors basculer le manche à la verticale, produisant un mouvement de levier. La meule monte alors au-dessus de ma tête, elle est lourde, la réussite du geste qui conduit la meule au-dessus de mes épaules me donne confiance pour soutenir le tout en un équilibre parfait. Le tas est constitué au fond de la parcelle et je foule le foin pour bâtir une meule que je monte au pied du *noyer-amputé*.

À cette période, je rends visite à Élisée, nous sommes en milieu d'après-midi. Je frappe à la porte et entre : « C'est Michèle ! ». Nous nous embrassons chaleureusement. Il scrute sa chambre, il cherche (quelques secondes) où nous allons nous asseoir. Les deux, nous participons à l'agencement de nos corps dans la chambre de l'EHPAD, ce qui donne une chorégraphie de l'hésitation. Pour finir, en accord implicite, nous nous asseyons sur le bord du lit, côte à côte comme finalement nous prendrons place chaque fois. Je constate qu'Élisée est endimanché, il porte des pantalons, une paire de pantalon habillée c'est-à-dire avec un pli, une chemise, un chandail et une montre plaquée or. En le voyant, je ne peux m'empêcher de penser qu'Élisée s'est habillé comme un jeune homme des années après-guerre qui rentrerait au lycée.

J'évoque avec lui ce travail que je réalise comme une réminiscence du travail des foins en lui disant plus modestement que « j'ai passé la faux au Noguièr » (le nom employé pour désigner la parcelle et la grange sur la parcelle). Sur le lit de l'EHPAD, nous discutons de la hauteur de l'herbe, je lui fais une description. Je lui dis qu'une fois l'herbe coupée j'ai eu envie de faire *le foin*, de passer par toutes les étapes de la fenaison. Nous nous entretenons sur quelques précisions concernant les techniques de la faux. Il me pose la question taquine, il connaît d'avance la réponse :

ÉLISÉE. – *Tu sais taper la faux ?! (aiguiser).*  
MOI. – *Non. Je l'ai aiguisé à la meule !*

Il rigole. Il se moque gentiment. D'un coup, il me dit : tu sais qui est venu me trouver, Pierrot (*le voisin du practice*). Il m'a demandé de faire tomber la cheminée du fournil qui penche. Il a peur qu'elle tombe de son côté ! Élisée m'assure qu'il est impossible que la cheminée tombe chez lui. Il fait un calcul entre la hauteur de la cheminée et son emplacement pour démontrer qu'elle tombera de son propre côté, sur la parcelle qui s'étend derrière l'ancienne boulangerie-épicerie. Quand il m'évoque cette cheminée, je sens Élisée embêté par la demande de son voisin. Je sais que c'est important pour lui de laisser la cheminée tomber d'elle-même avec le temps. Je suis sensible à sa décision de préférer « la ruine », d'attendre la chute de la cheminée du fournil. D'un coup, je le sens taquin-moqueur, il me raconte que ma mère lui avait dit, la veille de la tempête Klaus : « *j'espère que ta cheminée va tenir !* » J'apprécie la manière dont il contrefait ma mère « timide-réservée-gentille-bienveillante », en prenant des pincettes, sur le ton amical (« *tu sais comme elle était toujours timide* »). Puis Élisée rigole de plus belle lorsqu'il me rappelle que c'est la cheminée « *de chez [m]oi qui était tombée !!* ». À l'entendre me faire ce récit avec l'ironie de la situation, je pense qu'Élisée a une

affection pour la haute cheminée de l'ancien fournil. Je dois dire (avouer) qu'elle jure aujourd'hui avec les alentours *hyper*-bien entretenus à l'esthétique péri-urbaine pavillonnaire. Sur sa parcelle, la longue cheminée de briques rouges penche de mieux en mieux. Son jardin est un joli jardin, avec un petit chemin où, de chaque côté, est planté le fil à linge tiré avec des piquets d'acacia. Le reste est en herbe de longueur inégale.

La cheminée en ruines est une anomalie dans le paysage, me dis-je. Une étrangeté.

Sur la parcelle du voisin Pierrot, il y a le practice sur toute la longueur, et une partie en chemin bitumé qui, de la largeur d'une voiture, part de la maison d'habitation et va jusqu'au portail en plastique vert donnant sur la-petite-route-de-derrière le village. Certaines parcelles portent (toutefois) des traces d'un passé paysan : on y aperçoit un hangar en bois et tôles ondulées sur le toit ou bien, comme sur la parcelle suivante, chez Yvonne et Jeannot, on retrouve un hangar en tôle abritant de chaque côté deux vieux cribs à maïs (séchoirs) en bois et recouverts de grillage. Ces structures architecturales vernaculaires construites en ossature bois ont été pensées et montées par des paysans propriétaires des parcelles. Le petit volume des séchoirs à maïs laisse rêveur sur les questions de l'agriculture. J'ai devant moi des traces d'un passé paysan. Ici même, et pour celui qui regarde, s'appréhendent les traces de ce que pourrait être pour Le Goff « la fin du village<sup>257</sup> ». Ils constituent les signes visuels d'un village paysan. Une cheminée de boulanger en ruines qui penche et qui va tomber, deux hangars en tôles ondulées, deux cribs minuscules abritant aujourd'hui un dernier stock de bûches de chauffage pour les cheminées et poêles à bois. Ils se mélangent à des signes plus récents. En enfilade, sur les parcelles contigües au nombre de sept, je compte quatre piscines enterrées et deux piscines plus petites, moins vaniteuses, en toile bâche d'architecture démontable.

Un jour, la voisine de la piscine (côté garage électrique à deux portes), qui garde toujours un sourire large, m'interpelle. Elle me dit que maintenant avec la piscine, construite (trop près) de la clôture mitoyenne, elle aimerait poser une palissade en plastique vert (comme la nature) ou en bois tressé de couleur beige-marron (comme l'idée des couleurs de la nature naturelle des magasins de jardinage). Elle me demande :

---

<sup>257</sup> Jean-Pierre Le Goff, 2012, *La Fin du village. Une histoire française*, éd. Gallimard, coll. Folio Histoire, Paris, p. 577.

*ELLE. – Qu'en pensez-vous ? (Arborant toujours le même sourire, large)*

*MOI. – À la rigueur une haie avec des petits arbustes, renseignez-vous pour voir ce qu'il faut mettre, mais une palissade !? (Je fais trainer le mot, pour montrer mon étonnement)*

*(Je réfléchis un peu sous le choc de la proposition). Et puis, vous savez, j'ai cette perspective, ce champ de vision, cette diagonale (historique), là, jusqu'au bout, à travers [...] les jardins, chez..., chez..., le pré d'Élisée (celui de droite), j'aperçois tout ça à travers le grillage, et puis toute l'enfilade [...]*

*(Je désigne avec mes mains, un bras tendu vers l'avant, mon regard va loin. Je fais exister un aiguillage montrant les branchements des paysages, un voisinage depuis l'envers du décor du village-rue, tout le derrière).*

*[...] Cette diagonale, là, jusqu'au bout, à travers [...] les jardins [...] c'est une habitude du regard qui va loin [...].*

*Mon regard part de chez moi, là où nous sommes au pied de la piscine, de part et d'autre de la clôture ; il va jusqu'au bout de l'envers du décor, un des derrières du village-rue. Je regarde la voisine souriante qui sourit encore.*

Souriante à l'extrême, j'ai l'impression qu'elle est restée bloquée dans une expression du sourire permanent. C'est elle maintenant qui montre des signes d'étonnement, elle me regarde avec embarras, un peu gênée par ma position, du coup elle sourit moins mais se reprend presque aussitôt. Je lui réponds que je n'aimerais pas voir une palissade opaque et en plastique. Je l'invite à planter (à la rigueur) une haie naturelle et réitère cette solution. Je me rends compte qu'elle est gênée par la promiscuité de nos deux parcelles. Après réflexion, je pense que le « si proche » des parcelles est une réalité passée. L'enfilade de lamelles étroites, contiguës, représente la géométrie (et le cadastre) vernaculaire des rues dans le village-rue : une maison, une lamelle (lanière) de terre. Si je regarde à travers et dans la diagonale, je vois une trouée, une trouée d'air dans la diagonale. Et j'affirme à ma voisine que c'est cela que nous devons voir, une trouée d'air, c'est-à-dire une vue au loin pour éviter une vue sans voir, étriquée, une vue de palissade ou une vue au-dessus, suffocante, avec des bruits des moteurs et des baignades sans horizon, avec seul le son.

Sur le côté gauche, l'autre limite a été faite par le voisin du practice, lorsque la parcelle abritait encore une jument dite de « sang », et qui, au moment du poulinage et de la saillie, était rentrée « en box » dans le village, dans la parcelle d'un lieu *encore-paysan*. Le voisin du practice, qui lui était parti gagner sa vie à la capitale, avait décidé de changer la clôture en piquets pour faire poser par une entreprise (le maçon) une clôture formatée béton et grillage



dont le fil de fer était recouvert de plastique blanc (aujourd'hui vert couleur nature). Le fil de fer torsadé en petits carrés blancs finissait en carrés inachevés, ce qui donnait des bouts de fils drus et agressifs. La clôture qui avait ainsi pour objet d'enjoliver la parcelle en délimitant un terrain de villa, a eu pour conséquence malheureuse d'éventrer (déchirer la peau de tout le ventre de) la jument qui a voulu sauter cette nouvelle clôture. Afin d'éviter que cela ne se reproduise mon père, pour finir, a dressé un grillage au-dessus du grillage blanc.

Sur le côté droit, à partir de la mi-avril, les voisin·e·s de la parcelle retirent la bâche et allument le moteur de la piscine, ce qui donne un bruit d'ambiance en continu qui s'apparenterait au bruit d'une petite soufflerie. Ce n'est pas à vrai dire bruyant, plutôt insidieux, comme s'il devenait une habitude et formait au quotidien un champ auditif en surface dans un spectre assez large. Au début, lorsque vous n'assistez pas au *rebootage* annuel du moteur de la piscine, je m'étonnais du petit bruit insidieux qui pouvait m'agacer. « Tiens ! c'est quoi ce bruit ? » me demandais-je, et là tout à coup, « Ha oui, c'est la piscine ! » me disais-je. Et puis ce bruit nouveau a pris son espace, il est devenu bêtement le bruit de la parcelle et de nos parcelles, par le spectre rayonnant. Une « ambiance ambientale<sup>258</sup> » ou « le concept d'ambiance à l'épreuve de la vie ordinaire<sup>259</sup> » l'ambiance prend dorénavant une teneur nouvelle et avec cette nouvelle couche je m'aperçois que je passe dans une ambiance nouvelle qui m'enveloppe (me prend). Elle me surprend. J'ai assisté (un jour) au lancement annuel de la piscine, telle une ouverture de la saison. Je me trouvais sur ma parcelle, mitoyenne, lorsque les voisin·e·s retraité·e·s, aidé·e·s de leur fils, commençaient à s'affairer pour ôter la bâche, avec une *bataille familiale* au sujet du comment procéder à l'enlèvement-nettoyage-séchage de la bâche. Puis le fils posait la question s'il « (*fallait*) rajouter de d'eau » ; « oui » répondait sans hésiter le père. Le 16 mars, le moteur de la piscine était lancé, simultanément, le bruit prenait sa place, diffus, tranquille, il prenait le tout, il faisait l'ambiance quotidiennement jusqu'au soir, jusqu'à la mi-octobre.

Ces parcelles en enfilade, à ma droite et à ma gauche, mitoyennes, font l'objet de discussions pour changer leur destination. Or sous le présent des piscines et des pelouses existe et affleure, pour Élisée et moi, une mémoire des lieux. Pour nous elle habite l'aujourd'hui, et charge les parcelles mitoyennes et leurs paysages étendus d'une émotion et d'un sens remis en question. Le présent est dur, pas spécialement conflictuel car il n'y a pas nécessairement discordes autour de la cheminée (ancienne, à faire tomber) ou de la piscine (nouvelle, à cacher

---

<sup>258</sup> Éric Chauvier, 2018, « Le concept d'ambiance à l'épreuve de la vie ordinaire », *Communications* 2018/1, n°102, p. 99-110.

<sup>259</sup> *Idem.*

de la vue), mais il est le signe d'une forme de mésentente avec laquelle vivre au quotidien. Après des années passées au village à en être le boulanger, je saisis combien pour Élisée laisser la cheminée du fournil tomber est une manière de laisser le temps aller, sans forcer la ruine, une manière de l'accueillir et de laisser dans le paysage des parcelles la marque visuelle d'une vie de travail destinée à s'estomper lentement, avec la vieillesse de l'ancien boulanger qu'il est et de l'ancienne épicière qu'est sa sœur, Marguerite.

### **Les draps**

Je franchis la porte cochère, traverse la grange, je rentre dans la cuisine. Cette fois-ci Marguerite est assise sur une chaise côté jour. Elle plie les draps, seule. L'un d'eux est posé sur ses genoux, le drap est déjà à moitié plié. Je m'assoie. Elle dit que Élisée les ramasse correctement sur le fil à linge en les pré-pliant. Elle ajuste la dernière bande, celle du quart, en suivant l'ourlet de la longueur du drap et le pli de celui de la moitié. Tout en continuant son ouvrage, elle me dit qu'elle ne sait pas où est Élisée, qu'il a dû partir au jardin. Je m'étonne de cette précision. Car quand Élisée va au jardin, il pousse le battant de la porte cochère qui se trouve devant, côté rue, puis va derrière, où se trouve le jardin et dans lequel, occupé, il ne peut recevoir. Bref, au drap suivant, je lui propose de l'aider. Nous nous levons, nous nous plaçons face à face dans la longueur de la pièce. Nous réglons une distance pour tendre le drap entre nous. Elle me dit : « *tu tombes à pic* ». Marguerite prend les choses en main et me donne des ordres « *recule un peu* », « *tends plus* »... Les deux plis dans la longueur sont faits. Je me dirige alors vers Marguerite tout en levant les bras pour maintenir la tension du drap. Elle reste à sa place, lève aussi les bras pour que le drap soit tendu. Nous avons effectué ce déplacement tout en conservant la tension du drap, telle la concentration d'un funambule dans son travail d'équilibriste. Arrivée à sa hauteur, au moment où le drap fait un pli à la moitié de sa longueur, alors que le drap pend entre nous, nous avons à nouveau aligné les deux pans côté ourlet. A ce moment-là, Marguerite fait des remarques, demande comment est le pli en bas dans la largeur, comment est celui de la longueur... puis me parle de nouveau « *lâche le drap* », « *prends-le en bas maintenant* ». Nous recommençons la même opération cette fois-ci moins périlleuse car il s'agit du pli du quart, le dernier pli, celui que nous voyons dans les armoires bien rangées.

Elle me demande de le poser sur la table car elle veut finir seule. Les derniers plis semblent importants. Alors, je me saisis du drap que je laisse pendre, machinalement je lui fais prendre un mouvement de balancier et au moment où le drap atteint le point le plus haut, c'est-à-dire le point neutre de l'équilibre, je l'emmène vers moi en lui redonnant de la vitesse. Le drap vient alors taper sur mes cuisses pour donner du poids aux plis, ses empreintes définitives.

Le drap sur la table, Marguerite vérifie le travail. « *Tu t'en sors pas mal* » remarque-t-elle et puis elle dit à nouveau « *tu tombes à pic [...]* ». Je me rassois tandis qu'elle continue la vérification du pliage, puis elle me dit « *va-t'en maintenant* ». Je la quitte.

Plus tard, le lendemain, je vois Élisée qui me dit « *on s'est fâché·e·s hier avec Marguerite, alors j'étais dans la pièce de devant, je ne t'ai pas vue passer à la porte* » avant de me préciser que Marguerite lui avait dit que je l'avais aidée à plier les draps. Il n'était donc pas au jardin mais dans la pièce de devant, car il et elle venaient de se disputer juste avant de se mettre à les plier. Et il était venu dans cette pièce (le petit salon) pour avoir la paix. Il ajoute que sa sœur l'a embêté pour qu'il vienne me voir, pour me remercier.

Marguerite estime que lors de la visite je l'ai aidée à plier les draps. Si elle a insisté auprès de son frère pour qu'il vienne me remercier, c'est certainement parce que, selon Marcel Drulhe, « entre voisins, il ne peut pas y avoir d'aide à fonds perdus : comme dans les sociétés villageoises d'avant la mécanisation où l'«on rendait le temps», les services de voisinage sont à situer sur le registre de l'entraide<sup>260</sup> ». Elle me remercie donc pour un service rendu. Si on pouvait presque considérer ça comme « normal », ce remerciement reste étrange et une autre chose l'explique. Lors de mon passage ce jour-là, je considérais, et il en est de même pour Marguerite, que je faisais une visite de courtoisie de type : je rentre, je m'assoie, je bavarde, je m'en vais. Or, comme l'expliquent Marcel Drulhe, Serge Clément, Jean Mantovani et Monique Membrado plus loin dans son article, la visite de voisine « exclut en effet l'entraide ». Pour eux·elle, « un voisin est serviable ou hospitalier : tendanciellement, il ne peut pas être les deux ! » Et si en effet, lorsque je fais une « visite » de voisinage je ne suis pas censée « aider », alors Marguerite en avait conclu de son côté que ce type de visite qui était la mienne ce jour-là n'avait pas normalement une fonction d'aide, et que par conséquent il fallait venir me remercier.

Je remarque pourtant que les visites que je leur fais, même si elles sont de courtoisie, peuvent se situer dans le « registre de l'entraide<sup>261</sup> ». D'une part lors de mes visites, je demande souvent s'il et elle ont besoin de quelque chose (des courses, si je vais faire des courses), ou encore, je peux être amenée à demander des conseils de jardinage à Élisée du type « *tu as arrosé aujourd'hui ?* », suite à quoi il me donne des conseils. Il faut ainsi noter que les visites comportent de l'entraide qui n'est pas toujours explicitée en tant que telle, ou qui ne fait pas nécessairement partie des « services de voisinage » à « rendre » sur le mode réciproque évoqué

---

<sup>260</sup> Marcel Drulhe, Serge Clément, Jean Mantovani, Monique Membrado, 2007, « L'expérience du voisinage : propriétés générales et spécificités au cours de la vieillesse », *Cahiers internationaux de sociologie*, 2007/2, n°123, p. 329.

<sup>261</sup> *Idem.*

par Druhle. Le sociologue modère d'ailleurs ses catégories de visites et avoue que les visites de voisinage relèvent en partie du « rendre service<sup>262</sup> ». Elles sont « élastiques »<sup>263</sup> et s'interpénètrent. C'est-à-dire qu'une visite de courtoisie peut faire que « *je tombe à pic* » et je plie des draps, soit que j'ai besoin de conseils, soit que je passe un moment à discuter pour tenir compagnie dans la journée. En outre, dans la situation du pliage des draps, Marguerite n'a pas hésité à se saisir de l'occasion de ma présence, elle répond positivement à l'aide que je lui propose sans aucune opposition. Pourtant, nous l'avons vu, Marguerite considère comme moi que la visite est de courtoisie, c'est-à-dire qu'elle aurait normalement dû continuer seule à plier les draps, et moi j'aurais dû rester assise ou m'en aller. C'est d'ailleurs ce qui lui permet de me dire de m'en aller après l'ouvrage accompli, et me remettre à ma place c'est-à-dire dans la position de « première voisine » qui rentre à l'intérieur uniquement en certaines occasions. Cependant, elle se permet d'accepter mon aide et de me demander ainsi de partir, me plaçant presque, ici, dans la posture du « voisin privilégié » qui « cumule ces deux activités du voisiner : il rend service et il a le privilège de pouvoir rentrer chez autrui<sup>264</sup> ». En effet, Marguerite et Élisée me l'ont souvent signifié : « *on est à l'aise, on n'est pas gêné avec toi [...]* ».

Je suis la voisine de la maison d'en face, la voisine d'Élisée et Marguerite, ce qui exclut presque la « fréquentation » amicale. Je n'étais pas habituée à pénétrer dans l'espace intérieur intime, c'est-à-dire entrer chez Élisée et Marguerite. La visite de courtoisie était faite par les vieux, par exemple ma grand-mère très vieille allait voir la mère d'Élisée et Marguerite, Hortense, qui était également très vieille. Souvent ces visites étaient faites lorsque la personne était malade ou autre, ou que la grand-mère devait demander quelque chose, ou rendre compte d'une chose qui était arrivée... Toujours est-il ces visites relevaient le plus souvent de stratégies d'entraide et pour l'entraide, c'est-à-dire qu'elles ont en réalité pour but de tenir compagnie à la vieille personne. Au moment de la mort d'Hortense, la mère de Élisée et Marguerite, ma mère était présente, accompagnée de ma sœur jumelle alors enfant, en qualité de première voisine, pour la visite au mort, la visite à la famille, ainsi que la mise en bière. Élisée, en tant que premier voisin, était là à la mort de mon père pour l'habiller, pour la visite au mort, la visite à la famille, au moment de la mise en bière et au moment où le cercueil sort de la maison pour être emmené au cimetière. Plus tard, il en a fait de même pour ma mère. Ainsi nous avons historiquement dans notre mémoire et dans nos pratiques, un statut de premiers voisins, que j'ai outrepassé ou modifié en effectuant mes visites. Ma visite chez Marguerite, finalement, montrait des relations

---

<sup>262</sup> *Ibidem*, p. 331.

<sup>263</sup> *Ibid.*, p. 327.

<sup>264</sup> *Ibid.*, p. 334.

de « premier voisin » aujourd'hui évoluant vers un type de « voisin privilégié » tel que ce dernier peut entrer dans l'espace intime et aider une personne du grand âge dans un acte de la vie quotidienne.

Peter Mann, en 1954, remarquait au sujet de la « voisinité » (qu'on pourrait traduire par le fait d'être voisin·e·s et les relations de voisinage) que cette dernière était clairement un concept duplice, qui a deux faces (« *a twofold concept* »). Il explique en effet :

*« Neighborliness is a twofold concept. On the one hand, there is what will be called "manifest neighborliness". This is characterized by overt forms of social relationships, such as mutual visiting in the home and going out for purposes of pleasure. On the other hand, there is what will be termed "latent neighborliness" which is characterized by favorable attitudes to neighbors which result in positive action when a need arises, especially in times of crisis or emergency<sup>265</sup>. »*

Peter Mann distingue ici la « voisinité manifeste » et la « voisinité latente » comme deux faces de la voisinité. Il indique que le « *manifest neighborliness* » se caractérise par des formes ouvertes de relations sociales, des visites mutuelles au domicile voire même des sorties à l'extérieur. Si les relations sociales entretenues par le « premier voisin » en Béarn et dans mon enquête ne sont pas de même qualité, il n'empêche qu'antérieurement avec Marguerite et Élisée nous avons un voisiner « manifeste ». Nous avons entretenu, en somme, des relations de premiers voisins, statut qui, s'il excluait les « fréquentations » amicales, était pourtant ouvert aux relations d'entraide réciproque. Mais nous avons également entretenu ce que Peter Mann nomme un « *latent neighborliness* » c'est-à-dire que, en même temps que nous entretenons des relations de voisinage, il y a un potentiel latent de relations. C'est en fin de compte ce qu'incarne la visite de courtoisie, fait d'une conversion de « premier voisin » à « voisin privilégié », chez Marguerite et Élisée. Dans nos interactions, nous sommes amené·e·s à redéfinir ensemble les relations que nous avons de par leur vieillissement et de par la situation privilégiée qu'il et elle m'ont donnée lors de mes visites. Il existe donc des limites élastiques conférées aux statuts de voisins, elles ne cessent de se vérifier au village, au moment où ils elles entrent dans leurs vieillesse.

C'est pourquoi, entre autres, il m'a été possible de me trouver dans cette situation d'apporter de l'aide à Marguerite. De manière générale, je vois surtout là une façon pour elle

---

<sup>265</sup> Peter Mann, 1954, « The Concept of Neighborliness », *American Journal of Sociology*, vol. 60, n°2, p. 164.

de s'adapter à la vieillesse : à l'épreuve du grand âge, elle rencontre la nécessité de « réorganisation des dépendances<sup>266</sup> ». En redéfinissant mon statut de voisine, elle participe de cette réorganisation, liée pour partie au fait qu'elle ne peut plus faire seule certaines choses.

S'il est vrai qu'elle vieillit et qu'elle peut faire de moins en moins de choses dans son quotidien, qu'il lui est difficile d'entrer en relation du fait de ses handicaps, Marguerite ne cesse dans sa vieillesse de se réajuster. Je constate de sa part une capacité à trouver dans la visite une ressource supplémentaire, c'est-à-dire une aide, un voisin·e, pour plier les draps. Elle procède selon moi à ce moment-là de la vieillesse à un « travail des dépendances<sup>267</sup> », qui considère avec justesse qu'être autonome n'est pas nécessairement le fait d'une autonomie totale et solitaire, mais une organisation précise des dépendances, liée à un moment et à des besoins jamais figés. De fait, en pensant la dépendance *comme le pendant* de l'autonomie, on voit comment chacun·e reconfigure au cours de sa vie ses diverses dépendances en fonction de ses capacités. Ainsi, avec cette réorganisation de ses dépendances, Marguerite fait de chacune des aides reçues un potentiel pour se maintenir à domicile dans son quotidien et s'organise une vie à la maison possible malgré son grand âge.

#### **« On dirait qu'on habille la reine »**

Un soir, Élisée sonne à ma porte. Paniqué, il me demande d'appeler le SAMU : « *Marguerite n'est pas bien, elle a perdu connaissance [...]* ». Je sors, je traverse la rue et grimpe les escaliers. Mes sœurs suivent. Sur le lit Marguerite est inconsciente. Je la pense morte. Au téléphone, le standardiste des urgences me pose de nombreuses questions auxquelles je ne sais pas répondre. Je ne peux pas (non plus) demander à Élisée, je suis sortie de la chambre, mon téléphone portable ne capte pas à travers les murs épais de maison béarnaise. L'apothéose vient lorsque l'urgentiste s'enquiert du numéro de téléphone du domicile de la personne à secourir, c'est une condition pour déclencher les secours. Je ne le connais pas, si je bouge je perds la communication et Élisée ne m'entend pas. Je suis vaincue, la personne au bout du fil attend le numéro. Dans l'impossibilité de résoudre le problème, je vois débouler Élisée dans un genre d'animation burlesque : « elle s'est réveillée, dis-leur qu'y a plus besoin [...] ». J'explique la situation (l'événement), l'urgentiste ne comprend pas, je crains qu'il ne prenne mon appel pour une mauvaise plaisanterie, je perds ma crédibilité, je ne sais plus quoi lui raconter. J'hésite à raccrocher, j'ai hâte d'aller retrouver Marguerite la ressuscitée. Je finis par raccrocher au nez

---

<sup>266</sup> Bernadette Veysset, 1989, *Dépendance et Vieillesse*, éd. L'Harmattan, coll. Logiques Sociales, Paris, p. 23.

<sup>267</sup> *Idem.*

du standardiste urgentiste. Je remonte à l'étage, Élisée vient vers moi en me disant « *ho-o-o, je croyais qu'elle était morte [...]* ». Moi aussi. « *Elle a ressuscité* » rigole Élisée.

C'est le 31 décembre, pas loin de 22 heures, nous sommes quatre au chevet de Marguerite quelque peu étonnée de nous trouver (les voisines) dans sa chambre, tout ce monde autour d'elle. Nous passons un grand moment de conversation amicale, à rire de la situation cocasse. Élisée trouve le moyen de me faire visiter l'étage, de me montrer la chambre des parents, puis sa chambre, une chambre côté rue qu'il occupe l'été et une autre où il dort l'hiver. Nous revenons auprès de Marguerite. La ressuscitée sur son lit repasse la situation : « *Qu'est-ce qui s'est passé ?* », « *pourquoi tout ce monde ?* » (elle ne sait pas qu'elle a perdu connaissance). Elle est d'abord très étonnée puis avec son ton autoritaire, demande des explications précises. Nous racontons. Elle dit avec conviction qu'elle a eu de la chance, puis fait la remarque : qu'il y ait du monde chez... (chez moi). Elle émet l'idée que ça serait bien que quelqu'un habite à la maison (de famille). Avec mes sœurs, nous essayons de ne pas trop surenchérir sur la question, nous faisons comme si le sujet était sans importance. Nous ne relevons pas cette possibilité émise par notre voisine. Moi la première, je me défile, pourtant la remarque caustique (pragmatique) de ma voisine retient tout mon intérêt – la possibilité d'avoir un voisin·e sur lequel·laquelle on peut compter et produisant des ressources, même si les voisin·e·s ne sont pas reconnu·e·s comme ressources (aidant) des plus fiables. Je pense que ses devenirs ou ses possibles de rester vivre à la maison et d'y mourir pourraient être conséquemment conditionnés par une forme de proximité conviviale solidaire à laquelle les voisins pourraient, à leur mesure, répondre.

Marguerite grimace de douleur lorsqu'elle veut bouger. Elle fait des « *aïe* ». Élisée nous explique qu'elle est tombée cet après-midi, c'est lui qui l'a montée à l'étage. Il me montre son bras qui est tout noir, avec un hématome. Avec mes sœurs, nous proposons à Marguerite de l'aider pour se mettre au lit. Élisée nous laisse. Marguerite nous téléguidé dans les opérations. Je trouve une chemise de nuit sur une chaise. Je l'aide à l'enfiler, tant bien que mal, avec quelques « *aïe* ». Non sans ironie, elle s'amuse de la situation : « *on dirait qu'on habille la reine* » lance-t-elle avec humour et connivence. Hélène caresse le front de Marguerite avec une attention sincère. Valérie fait sa voix enjouée qui détend et qui donne un côté doux au moment dans la chambre de la ressuscitée. Marguerite prend part à son bien-être, nous lui demandons comment elle veut être installée, elle demande que l'on *rapite* son lit fait aux dimensions singulières d'« autrefois », ni petit ni grand, avec un traversin et des coussins disposés d'une certaine manière, un gros coussin sur un petit coussin du côté de la lampe de chevet, on retape le gros-vieux-édredon de plume. Et nous la quittons.

**« Y'a quelqu'un ?! » : l'anthropologue de la situation.**

C'est le mois d'août, il fait très chaud. À l'heure de la sieste, quelqu'un dans la rue appelle à l'aide. Depuis les volets entrebâillés de la chambre à l'étage, je vois une femme affolée s'engouffrer dans la grange d'en face (chez moi), il n'y a personne je le sais. Elle en ressort plus paniquée encore. Elle avance dans la rue :

*LA FEMME. – Y a quelqu'un ?! (Appel affolé, petite pause, j'entends des bruits de pas, le temps d'avancer vers la porte de Pierrot) Y a quelqu'un ?!*

*J'ouvre les volets, la femme avance dans la rue, vers la maison.*

*MOI. – OUI ! ? (D'un ton engagé)*

*LA FEMME. – J'ai besoin d'aide !*

Lorsque nous échangeons, elle m'apprend qu'elle a trouvé Yvonne à la maison, seule depuis ce matin, dans un grand stress émotionnel. Son frère a été hospitalisé après des examens médicaux et elle est sans nouvelles de lui depuis. Inquiète, elle attend d'en savoir davantage alors qu'il se trouve en observation à l'hôpital pour un problème grave dû à un diabète (de sénescence). Elle habite avec son frère, dans la maison où il et elles sont nés. Dans le récit que me fait cette femme, membre de la parenté éloignée d'Yvonne, les informations qu'elle me donne et son affolement, je sens qu'elle est très faussement ennuyée. Je comprends assez vite que la femme qui appelle à l'aide ne compte pas s'éterniser (plus que cela) auprès de Yvonne. Elle est venue au village pour faire une visite de courtoisie, elle restera tout au plus une heure, le temps d'expliquer avec son ton tourmenté qu'elle ne peut vraiment pas rester, que ce moment (d'urgence) tombe très mal. Elle s'excuse, elle doit repartir, continuer ailleurs ses vacances planifiées de longue date. Elle dit aussi qu'elle ne doit pas tarder (Édouard) le mari doit préparer la voiture. J'écoute toutes les bonnes raisons qu'utilise la femme-parente-éloignée pour échapper avec contenance et pragmatisme à l'urgence qui se présente. Je perçois maintenant sans peine qu'elle s'est assurée que je serai la femme de la situation. Pour elle, je serai dévouée, je resterai auprès de ma voisine Yvonne jusqu'au dénouement de l'épreuve. Elle finit par dire qu'elle ne passait que pour dire bonjour avant de repartir (ses vacances sont finies). Elle s'excuse encore, confuse (simulation) de ne pas pouvoir rester. Elle réussit à partir, elle me remercie même. Sans trop d'intuition, je fais l'hypothèse que, cette femme après avoir passée la porte, elle soupire de soulagement. Pouvoir partir sans attache, me dis-je.



La parente-éloignée fait une visite de courtoisie. Au la fin de son séjour, le dernier jour, cette visite dite de politesse est relativement coutumière. Elle est effectuée par une parenté qui est de « retour au pays » pour quelques jours, qui visite alors la famille proche voire un·e ami·e resté·e « au pays ». La visite de politesse au dernier moment correspond à aller « dire (faire) un bonjour pour dire au revoir ». Cette déclinaison de la visite c'est se dire que l'« *on passe chez [...] dire bonjour* ». Lorsque je me rends au village, je fais pour ma part une visite à mes premiers voisins et vais leur « dire au revoir » avant de partir, avant de refermer la maison pour un temps. La visite se fait avant de repartir. Souvent, la décision est oralisée à la maison. « *Je vais dire bonjour à [...]* » ou bien « *il faut que je passe voir [...]* » ou « *tu as été chez [...]* » ou « *tu as été voir... ?* ». En somme, c'est « *un bonjour pour dire au revoir* », la visite faite au dernier moment est celle où l'on ne s'éternise pas plus que cela : « *il faut que j'aille dire bonjour à ... avant de partir* ». Mes interlocuteur·rice·s me posent assez vite la question :

| MARGUERITE. – *tu repars quand ?*  
| MOI. – *demain*

Il m'est arrivé de répondre « *demain ou après-demain* », la réponse imprécise cause du trouble à mon hôte et de ce fait à moi-même. L'imprécision du jour du départ est sujette à une incompréhension notable. Je comprends par là même que « le départ », la question du jour précis du départ, n'est pas anodine car elle est liée à la problématique du départ loin pour travailler. Les jeunes en âge de « vivre leur vie » en « gagnant leur vie » par le biais du travail salarié, effectué loin du village dans les grandes villes et les métropoles françaises et/ou européennes, sont celles et ceux qui, depuis les années 1970, sont parti·e·s. Ces départs sous la forme de « l'exode rural » posent la problématique de l'isolement pour les habitant·e·s au village. Les départs peuvent être une source d'inquiétude pour les voisins. Car une maison de famille fermée est une ressource de relations et d'entraides en moins.

Bien sûr je connais Yvonne, son nom, le nom de la maison, sa biographie, sa généalogie, le prénom de son frère, je connais les terres qu'il et elle travaillaient, le surnom de son frère et pourquoi il en porte un, et comment il a été nommé ainsi par les gens de sa classe d'âge, et plus largement par tout le village. Je connais son âge, un âge du grand âge, je connais le nombre de chiens qu'il et elle ont eu et le chien d'aujourd'hui, des chiens de chasse à plume, des setters anglais. Je sais qu'il et elle ont travaillé la terre avec mes parents, qu'ils·elles partageaient les outils et qu'ils·elles se sont aidé·e·s au travail pendant les années d'après-guerre et jusqu'aux années 1970. Yvonne nous a emmenées ma sœur et moi (les jumelles, ma mère trop fatiguée)

les premiers jours après la naissance à la pesée sur la balance de l'épicerie-boulangerie de Marguerite. Je connais les deux tracteurs qu'ils ont eu, le rouge Massey Ferguson, le second de la marque Renault, le tracteur orange. Je sais que derrière la maison il y a une grange, devant sous l'auvent, il y a un citronnier dans un gros récipient type lavoir en ciment avec des roulettes, prêt à rentrer. En continuant en enfilade, un jardin potager vivrier où, en été, les pieds de piments sont toujours magnifiques (ils font penser à l'omelette). C'est le frère d'Yvonne qui fait le jardin. Puis, au bout, le matériel agricole est rangé sous la nef d'un hangar pas énorme, les côtés agencés pour le séchage du maïs, un « *crib* » en ossature bois. Ce dernier côtoie la citerne à gasoil agricole et deux petites pompes (à gasoil et à essence) qui appartenaient à un garagiste maintenant fermé. Je sais que son frère et mon père se sont froissés (à vie) pour une raison bête. Ils ont cessé de travailler ensemble (plus d'entraide au travail de la terre, plus d'outils en commun), ils·elles ne se sont plus jamais parlé·e·s, ne se sont seulement plus adressé·e·s le bonjour de la main ou ni même adressé·e·s un imperceptible signe des sourcils. Plus rien.

J'ai repris contact avec les deux après la mort de mes parents. Yvonne coupée en deux par sa maladie, appuyée sur son déambulateur, faisait une promenade sur le petit chemin de derrière lorsqu'elle s'est arrêtée et nous avons discuté, là, dehors. C'est aussi par le biais du chien setter que Jeannot délivrait de l'enclos pour courir, j'aimais bien ce chien qui, avec son magnifique port et son corps élancé de setter anglais, pour finir sa balade, folâtrait quelques minutes devant chez moi avant de rentrer au son du sifflet de rappel de Jeannot. Ce que j'aimais bien, c'était regarder Jeannot en train de regarder son chien, je crois qu'il l'aimait beaucoup, à la fois en chasseur et en animal-d'espèce-compagne. Il savait que je les regardais, alors nous nous faisons un bonjour sincère d'un coup de menton.

Aujourd'hui, au temps présent, je rentre chez Yvonne avec la femme qui m'a trouvée. Yvonne est assise sur une chaise, face à la table de la cuisine, installée comme si elle s'apprêtait à manger ou comme si elle finissait. Je ne parviens pas à discerner la situation. Elle me donne l'impression que quelque chose s'est arrêté dans un moment en cours dans lequel Yvonne jouait d'ordinaire. Elle avait petit déjeuné le matin tôt et été restée assise à la table de la cuisine au moment où son frère avait été transporté à l'hôpital. Je comprends qu'elle n'a pas déjeuné à midi. Elle se trouve en grande détresse. Elle a peur. Elle s'inquiète de ne pas voir rentrer son frère. Alors nous voilà les deux, dans un moment peu probable, vu notre histoire. Je suis chez... et je tente par la parole de rassurer Yvonne. Je lui dis, que je vais rester avec elle le temps qui faudra. Je lui dis qu'elle doit prendre ma présence comme une opportunité pour tenter de s'apaiser. Sa détresse est trop grande. Je m'applique à la parole, à la discussion. Elle se met à parler. Elle peut s'éclairer, elle me dit que c'est elle qui nous a amenées à la première pesée sur

la balance de chez... (Marguerite). Je l'écoute. Elle évoque le passé et revient au présent. Elle s'inquiète. Elle me parle de son frère. Elle semble l'admirer. Avec ce qu'elle dit, je devine qu'elle a vécu sa vie avec un amour fraternel. Je lui propose de lui faire à manger. Elle me parle du frigo. Il est super-plein, des aliments pourrissent à l'intérieur, je fais semblant de ne pas les voir. Finalement, elle me dit qu'elle prendra de la soupe qui est sur la gazinière avec un fond de nouilles (pâtes plates très-très-cuites). Me voilà presque sortie d'affaire, elle tire du tiroir sa serviette, je lui montre que je suis contente, elle va enfin manger. Elle est prête quand elle lève la tête vers l'évier, puis revient vers moi de son regard ennuyé et me demande :

| YVONNE. – *Tu me passerai je te prie le dentier ?!*

Je lève la tête, de face, plein cadre, au-dessus de l'évier sur une petite tablette je vois le dentier dans la transparence d'un verre Duralex, à côté de deux brosses à dents et d'une boîte à savonnette. Je prends le verre avec un haut le cœur que j'essaie de dissimuler, j'avance le verre avec le dentier au-dessus de l'assiette comme si elle m'avait dit : « passe-moi le sel ». J'espère de tout mon cœur qu'elle va se saisir seule de la prothèse, je continue à tenir le verre fermement pour opérer un genre de contrepoids entre le dentier et ses doigts recroquevillés et tordus. Et hop ! Elle l'a dans les mains. Elle le met. Je me sens un peu penaude d'être aussi sensible avec cette situation de la prothèse dentaire. Je suis pourtant habituée, beaucoup de *mes* interlocuteur·rice·s (voire tou·t·e·s) en ont un, qu'ils·elles le portent ou pas. Par exemple, Hannah vient de perdre une dent de devant et me dit qu'à l'âge qu'elle a « *maintenant ça ne fait rien* », qu'elle ne se fera pas poser de fausse dent. Pourtant elle porte une perruque. Ils·elles prétendent que le dentier n'est pas adapté, qu'il fait mal ou les gêne. Marguerite par exemple n'a plus de dent de devant et ne porte pas son dentier. Élisée, lui, en a un depuis peu mais il ne le porte pas toujours. Je constate qu'il n'a plus de dents en bas et en haut. Avant il en avait mais très abîmées, gâtées, cassées. D'ailleurs à la maison de retraite, son amie et parente, qui vient le voir et qui est infirmière, lui conseille de mettre son dentier. Elle prétend qu'on ne le comprend pas bien lorsqu'il parle, qu'on ne reconnaît pas ses joues qui, sans, se creusent. Il est vrai que sans dentier, il n'a plus sa rondeur du visage. Il fait également, dans les creux, des sons soufflés, qui passent par là où il n'a plus de dents, donnant l'impression de ratés. Nous en rigolons tous les trois et il dit que sa prothèse le gêne. Alors elle, elle est habituée, elle va chercher le dentier dans le cabinet de toilette, elle revient avec et lui propose. Élisée s'en saisit et le met. Dans cette situation avec Marielle et Élisée, je suis à l'aise, je ne ressens pas de haut de cœur. J'ai l'impression que je suis dans une situation des plus normales, un dentier passé, de

la main à la main. L'amie-parente est joviale, il n'y a pas d'équivoque, le geste est un pur-geste de *care*. Elle sort le dentier du gobelet plastique, le dentier dans la main, passe devant-moi le donne à Élisée ; le mouvement est ajusté, sympathique (bourré de vitalité). Elle constate : « *pfff il est sale !* ». Elle simule de l'énervement et vocifère des critiques à l'encontre de l'EHPAD. Elle tend la prothèse à Élisée, assis sur le lit comme moi. Il le met. Il semble plutôt content d'avoir auprès de lui un ouragan d'activité autour de lui. Il s'en amuse. Je supporte sans mal la situation, le geste est prodigué par une infirmière amie-parente qui donne du sens à ce dentier (geste professionnel et amical). Elle dit : « *on comprend ce que tu dis maintenant* ». Et puis, l'attention le fait sourire, nous parlons tous trois, d'une façon triviale, l'un·e après l'autre, nous donnons notre avis sur les creux de ses joues lorsqu'il ne porte pas le dentier. Et nous passons à autre chose. Même si la sensibilité à ce genre de choses n'est pas mon fort (je peux vite être écœurée), je ne comprends pas pourquoi le dentier d'Yvonne me donne ce midi un haut le cœur si intense.

| YVONNE. – *Michèle, j'ai besoin d'aller aux toilettes.*

Yvonne m'a incluse comme une aide possible. Nous allons faire doucement, je lui propose. Je ne sais pas comment m'y pendre, tu vas me dire comment je dois faire, tu vas me dire tout ce que je dois faire pour t'aider. Je ne sais pas t'aider à t'asseoir, je ne sais pas te soulever, je ne sais pas t'aider à pisser et à te redresser. Alors tout doucement, comme si nous avions besoin du volume bas de nos voix pour nous aider, simplement, elle m'a dit ses indications, arrête-toi là, devant les cabinets, pousse le déambulateur pour passer, aide-moi à tourner, maintenant, descends-moi la culotte, et soutiens-moi jusqu'à la cuvette pour m'asseoir. Je l'ai laissée seule aux toilettes. Elle m'a prévenue ou appelée de sa voix douce et timide (simple), sans ambiguïté :

| YVONNE. – *J'ai fini, [...]*

Nous avons recommencé le mouvement inverse, je lui ai servi de point de prise et de soutien, je me suis demandé pourquoi elle n'avait pas fait poser une rampe de maintien, une barre d'appui, pour aider à la descente et la montée. Je me fais la réflexion (je prends conscience de la difficulté) et pense à son frère aussi vieux qu'elle, qui l'aide. Je me dis qu'il doit être fatigué. Puis j'ai remonté à sa demande la culotte à hauteur de ses mains, elle s'en est saisi tant bien que mal et nous avons fini par l'ajuster ensemble à la taille sous sa jupe. Le déambulateur

devant elle, Yvonne a pris les poignées, ses épaules ne sont pas plus hautes que les manches de l'outil de la marche, au niveau des lombaires il y a une cassure ce qui produit un angle droit et un dos qui reste à l'horizontale, son dos ne tient plus. Je suis marquée par la maladie de *camptocormie* et ce qu'elle produit sur son corps, elle qui était si grande et qui se retrouve pliée en deux, littéralement. Il nous a fallu du temps. Nous avons fait des poses, pour nous remettre de nos gestes, nous avons fait des gestes lents, avec mes questions et ses explications, des guidages et des ajustements de corps, des aides, des mimiques, des entendus, des signes, des acquiescements, des oui et des non... Tant de regards précis, exempts de tout faux-semblants, de pathos psychologique. Mon altruisme se loge au fur et à mesure dans la vulnérabilité d'Yvonne. C'est la première fois que me vient le mot sororité. Yvonne pleure, elle a peur pour son frère, elle a peur pour elle.

Ma journée chez Yvonne avance mais est loin de se terminer. De nouvelles péripéties pointent à l'horizon. Nous finissons le repas, je me fais réchauffer le café du matin lorsqu'un orage éclate, avec des pluies diluviennes. Nous entendons des abats d'eau, il pleut à verse. Nous discutons et soudain je vois une grande flaque d'eau sous la chaise de Yvonne. Je ne pense pas d'abord à une inondation dû aux intempéries du moment. Bêtement je pense qu'elle s'est « pissée » dessus. Et je dis :

| *MOI. – Mais pourquoi tu ne m'as pas demandé ?*

Elle me regarde d'un air ébahi, très étonnée, ne comprenant pas ma question. Je me rends compte simultanément que la cuisine est inondée. L'eau passe par la fenêtre fermée et dévale à tout va le mur jusqu'au carrelage de la cuisine. Nous avons bientôt les pieds dans l'eau, j'ai subitement une baisse de moral et Yvonne, elle, est encore plus dans la détresse en constatant les dégâts en train de se produire. Je lui propose de changer de pièce. Tout à coup, je me souviens que tout est ouvert chez moi. Là, je suis au bord de la crise de nerfs. Je préviens Yvonne que je dois aller fermer les fenêtres, les portes, chez moi. Je la rassure une nouvelle fois, lui promettant que je reviens très vite et à mon retour j'écoperai l'eau de la cuisine pour pouvoir revenir l'occuper comme elle en a l'habitude en journée, c'est sa pièce de vie. Je vérifie si je peux faire quelque chose avec la fenêtre mais rien n'est possible. Je sors, dans la rue je suis trempée en quinze secondes, je reçois des seaux de pluie, je marche jusqu'à chez moi sous un torrent de pluies diluviennes qui entrent dans les maisons côté impair. Chez moi, l'eau passe par le dessous des portes côté rue et je vois la calamité se profiler.

Je retourne chez elle. Sous l'orage, et avec l'eau qui continue d'entrer dans les maisons et que nous tentons de contenir, Yvonne me demande pour la énième fois d'appeler l'hôpital que je ne réussis pas à joindre. Enfin, j'ai par chance le standard qu'il nous faut, je communique les informations que me donne Yvonne. Je me débrouille mal on me demande si je suis de la famille, machinalement je réponds que je suis la voisine. *Illico presto* (immédiatement) la sentence tombe : – nous pouvons renseigner uniquement la famille. J'explique, rien à faire. Yvonne craque. Elle pleure. D'une voix douce, je lui dis des paroles apaisantes, je me rapproche de son corps cassé en deux, je la prends par les épaules d'un geste sincère, je la pique d'émotion qui la saisit d'un coup : elle sourit et se détend. Patrick, le voisin d'à côté qui aide d'habitude Jeanneau et Yvonne, était absent aujourd'hui. Il est rentré et passe nous voir. Il vient d'apprendre que Jeannot est à l'hôpital, après qu'une nièce ait été contactée par l'hôpital et l'ait joint à son tour. Elle se nomme Géraldine, je la connais, elle pourra arriver dans la nuit car elle finit tard son travail et habite la région bordelaise. Nous reprenons les discussions à la table de la cuisine. Nous décidons que j'aiderai Yvonne à se mettre au lit. Elle dit qu'elle ne veut pas rester seule avec la porte ouverte. Le voisin lui propose que je ferme et que Géraldine viendra chercher la clef chez moi. Je me dis que ce n'est pas très prudent d'enfermer Yvonne. Mais je cède à la proposition.

Je l'aide à se mettre au lit. Nous nous y reprenons à plusieurs fois. Le lit n'est pas médicalisé. Comment est-ce possible ! Avec son frère, il et elle ont une technique. J'avoue après coup que j'ai failli penser que nous n'y arriverions pas. Je reprends confiance et courage en un laps de temps. Je lui demande presque, j'implore un peu plus son aide. Elle ne peut pas. Son handicap ne lui permet pas. Elle ne peut pas tenir son haut du corps sur le lit alors que je lui monte ses jambes. Il faut que je la soulève, me dit-elle. Elle m'indique que je dois la soulever juste de quoi pousser son corps vers le milieu du lit. Je pense y être arrivée lorsqu'elle prétend qu'elle n'est pas encore à sa place. Elle dit qu'elle est trop près du bord. Je dois la pousser vers le mur pour qu'elle soit assurée de ne pas tomber. Nous y sommes parvenues après des ajustements et réajustements, des petits lever-pousser et autres. Elle me dit que c'est Jeannot qui la met au lit. Je me dis qu'il est costaud pour son grand âge.

Dans ce présent fébrile, où de nombreuses situations-limites et exceptionnelles surgissent, comme l'évanouissement de Marguerite ou la détresse d'Yvonne en l'absence de son frère, la question de l'entourage que constitue le voisinage comme réseau d'entraide participant au fait de pouvoir vivre vieux ou vieille chez soi se pose de manière spécifique. Les voisin·e·s ont une fonction d'aide ponctuelle, dans les cas d'urgence ou dans les moments

exceptionnels. Voisiner n'est donc pas s'offrir un réservoir d'aide permettant de rester à domicile, mais un entourage de proximité géographique, aux relations de familiarité de spectre divers, allant de la relation privilégiée à la familiarité peu poussée. Voisiner au village, vivre à la maison, c'est s'entourer et vivre dans un univers familial, avec ses signes, ses contradictions, ses mésententes, ses aléas, ses solidarités, ses parentés et ses amitiés. C'est un monde dont j'ai tenté la description pour, avec son passé et ses ruptures, avec le présent et ses anomalies, rendre compte d'un attachement à la maison, des raisons qui motivent et habitent ce souhait qu'ont *mes* interlocuteur·rice·s de rester au village. Le but de la narration des situations vécues dans ce présent est de montrer que, loin d'idéaliser une vieillesse à domicile en fonction d'un passé ou d'une tradition, ils·elles ont une histoire et un regard singulier qui fabriquent et animent leur désir de rester chez eux·elles. Sans motiver par le discours le désir de rester vivre à la maison<sup>268</sup>, j'ai prêté attention aux signes de ce désir, et tenté de mettre au jour la profondeur vécue et intime d'un espace habité. Cela met en mouvement un souhait *a priori* statique (rester, *damoura*), pour lui donner sa dimension sensible et mouvante.

Petit à petit, pour pouvoir rester vivre à la maison, un choix désiré, la plupart de *mes* interlocuteur·rice·s ont accepté de se faire aider, contractualisant diverses aides de l'ADMR (association d'Aide à Domicile en Milieu Rural) liées à l'obtention de l'APA (Allocation Personnalisée d'Autonomie). Les moments limites, comme la situation de la perte de connaissance de Marguerite à Noël ou la grande détresse d'Yvonne un jour d'été, participent d'un moment charnière après lequel *mes* interlocuteur·rice·s vont se faire plus amplement aider. Non pas qu'ils·elles prennent acte tout à coup qu'il faut faire quelque chose ou qu'un seuil a été franchi, mais ils·elles agissent en tenant compte de leurs sensations et de leurs peurs bien plus que de leurs capacités réelles. Cette capacité réelle, ils·elles savent souvent bien la mesurer et pour la plupart, depuis plusieurs années, ils·elles tiennent compte de leurs capacités et besoins d'aide lié·e·s à leurs âges respectifs. J'aimerais maintenant observer la manière dont ces aides ont été vécues au quotidien par mes voisin·e·s au grand-âge.

---

<sup>268</sup> Je n'ai pas cherché à ce qu'ils et elles m'expliquent ce désir, j'ai plutôt voisiné avec mes voisin·e·s au grand âge et observé comment ils·elles organisaient ce désir de vivre vieux et vieille à la maison. Dans certaines situations, le sujet était abordé, mais je n'ai jamais cherché à ce qu'ils·elles répondent frontalement à cette question.

## 2. L'aide à domicile

Je suis seule avec Marguerite dans la cuisine où, presque chaque fois je la trouve assise à la même place : à gauche de la cheminée dans un fauteuil. Il ressemble à une grande chaise large avec un siège en paille, un bon dossier et des accoudoirs arrondis. Je m'assois sur la tablette/siège du déambulateur qui est devant la cheminée depuis des lustres et dont elle ne s'est jamais servi. Il me fait penser aux voitures qui restent garées des semaines au même endroit sans jamais bouger, les voitures-ventouses. Il y a quelques temps, elle a passé deux ou trois jours à l'hôpital suite à une chute. Ce qui lui a valu une radio du coude et de revenir avec ce déambulateur. Pourtant, elle marche sans en avoir aucunement besoin. Elle me fait remarquer que je m'assois dessus, « *tu t'assois là-dessus !?* ». Elle se lève pour aller à la table regarder de très près deux réveils à pile en plastique, posés à côté d'une boîte orange translucide : c'est la boîte à médicaments. Elle l'ouvre et prend, dans un compartiment, un comprimé qu'elle casse en deux avec les dents et remet l'autre bout à sa place dans le casier. Je lui fais remarquer qu'elle ne le prend pas en entier. En regardant à nouveau le réveil avec insistance, elle me répond qu'elle prendra l'autre moitié plus tard. Puis elle me parle du pilulier. La boîte est prévue pour recevoir les médicaments qu'elle doit prendre le soir pour dormir. Il y a un compartiment pour chaque jour de la semaine. Elle me précise qu'elle savait prendre les médicaments avant d'avoir la boîte et m'explique qu'il a bien fallu dire oui à quelques choses, ne pas tout refuser quand il a été question de demander de l'aide de la part de l'ADMR (Aide à Domicile en Milieu Rural). Alors, voici la boîte à médicaments. L'infirmière vient le lundi ranger les comprimés dans les compartiments journaliers et repart aussitôt. Puis, dans la semaine, elle fait une visite quotidienne. Marguerite dit que l'infirmière passe « *à toute allure* » puis me signifie nettement qu'elle ne juge pas la boîte d'une grande utilité. C'est un objet dont elle aurait pu se passer car, dit-elle, elle n'a pas attendu d'avoir la boîte pour savoir quand et comment elle doit prendre les médicaments. Si la boîte est issue du système mis en route avec la demande de l'APA (Allocation Personnalisée d'Autonomie), Marguerite sait aussi que les aides sont allouées sous certaines conditions.

Le maintien à domicile relève de conditions édictées par chaque organisme avec lesquels *mes* interlocuteur·rice·s sont en lien, que ce soit au niveau de l'aide à domicile (auxiliaires de vie, femmes de ménage) ou pour les aides médicales (soins quotidiens ou ponctuels). Pour bénéficier des différentes aides qu'ils·elles reçoivent chez eux·elles, *mes* interlocuteur·rice·s



doivent passer par le classement de la grille AGGIR<sup>269</sup>, qui décide de la capacité ou de l'incapacité de la personne à vivre en autonomie chez elle. Marguerite est celle qui a été le plus « girée ». Elle est la plus âgée de *mes* interlocuteur·rice·s et certainement celle qui souffre le plus visiblement de troubles liés à la vieillesse, notamment quant à sa vue et à son ouïe, qui ont beaucoup baissé. D'après la grille nationale AGGIR, elle a été reconnue dans l'incapacité à réaliser certains actes essentiels de la vie quotidienne. Depuis quelques temps, elle se fait donc aider par une « auxiliaire de vie » qui vient une heure, deux fois par semaine, pour faire le ménage : celle-ci passe l'aspirateur à l'étage, fait une machine de linge, lave le sol de la cuisine. Elle effectue ce que Marguerite ne peut plus faire sans un nombre conséquent d'efforts et apporte un soutien notable. Pourtant, au village, les effets de ce classement préalable au déclenchement des aides affectent les pensées de *mes* interlocuteur·rice·s au grand âge. Je remarque que, depuis, Élisée se plaint de plus en plus de sa sœur, en disant souvent « *Ho-o, c'est pas intéressant [...]* », « *c'est pas reluisant [...]* » et ceci depuis que les institutions ont reconnu les handicaps de Marguerite sur la grille en question. La grille AGGIR est donc une étape obligatoire dans le processus de déclenchement des aides, concrètement, mais elle possède aussi une effectivité dans la pensée de *mes* interlocuteur·rice·s, qui change avec l'appréciation faite par l'institution.

Un jour que je suis chez Marguerite pour une visite de courtoisie, j'entends l'infirmière qui passe la porte cochère laissée entre-ouverte, traverse la grange dans sa longueur pour ouvrir la porte de la cuisine. Marguerite est assise à gauche de la cheminée face à la table, elle est recroquevillée dans son fauteuil à large siège de paille. Marguerite et Élisée ne l'ont pas entendue dire un premier bonjour, c'est juste à l'instant où elle entre dans la pièce qu'il et elle se rendent compte de sa présence. L'infirmière prend un flacon de médicament sur la table et va vers Marguerite qui se redresse, l'infirmière lui met une goutte dans l'œil, rebouche la fiole et la repose sur la table. D'un coup d'œil, elle vérifie en même temps la boîte à médicaments et ce faisant elle tourne le dos à la patiente, qui en profite pour s'enfoncer dans la chaise-fauteuil. Ce n'est que lorsqu'elle s'apprête à prendre congé que l'infirmière se retourne vers Marguerite pour dire quelques civilités avant d'ouvrir la porte.

| *L'INFIRMIÈRE. – A demain,*

---

<sup>269</sup> Bernard Ennuyer, 2014, *Repenser le maintien à domicile. Enjeux, acteurs, organisation*, éd. Dunod, Paris, p. 211.

ÉLISÉE. – *Mer-r-ci-i, bonne soirée !*

MARGUERITE. – *Au revoir, mer-r-ci-i*

(Marguerite ne l'entend pas. L'infirmière quitte la pièce en refermant la porte derrière elle.)

Pour mettre les gouttes dans l'œil, l'infirmière prend le menton de Marguerite qui bascule la tête en arrière, le menton en avant. Puis avec la main gauche, elle maintient la tête tout en abaissant la paupière inférieure de l'autre main pour laisser tomber la goutte. Les différentes étapes pour réaliser le soin sont relativement inconfortables – maintien de la tête en arrière, ouverture de la paupière, attente de la goutte, la goutte tombe. Il y a un moment qui pourrait paraître agréable, celui où l'infirmière essuie le contour de l'œil. Cependant le collyre pique l'œil de Marguerite, et la nature du soin met la patiente dans une situation où elle doit rester passive, fragile. Marguerite se trouve dans une espèce d'attente, la tête maintenue haute, le bout du flacon s'approchant de l'œil... Bref, c'est une expérience presque inquiétante. Je sens physiquement, en regardant Marguerite, l'inconfort pendant le soin. Je fais-moi même une réadaptation de ma posture de buste que je mets en retrait, plaqué au dossier de la chaise, je recule mon cou jusqu'à bloquer mes cervicales. Je compatis inconsciemment à l'attente de la goutte qui va tomber dans l'œil.

Le soin de l'œil est un soin rapide, le menton maintenu à la convenance de l'infirmière. Marguerite marque un petit mouvement de surprise, la goutte est tombée. Après avoir mis les gouttes, l'infirmière fait un demi-tour pour déposer le flacon et elle ne se retourne que sur le seuil pour dire au revoir. Il arrive que les échanges verbaux soient plus longs. L'infirmière peut en effet engager la conversation pour prévenir, par exemple, que c'est sa collègue qui passera demain. Au moment où l'infirmière prend congé, Marguerite et Élisée la remercient chaque fois.

Je remarque que les situations de soin auxquelles font face Marguerite et Élisée semblent loin d'être satisfaisantes ou agréables. Pourtant, il et elle restent toujours poli·e·s. Si l'infirmière « *passé à toute allure* », il et elle lui souhaitent chaque fois une bonne soirée et la remercient d'une manière très cordiale, certainement par conscience de leur nécessité ici. Mais aussi, il et elle sont très lucides sur la manière dont il et elle désirent recevoir les aides. Il et elle la reçoivent sereinement, comme des personnes qui savent ce dont elles ont besoin. Le ton de Marguerite sur l'infirmière qui « *passé à tout allure* » ou lorsqu'elle me dit qu'elle prendra « *la seconde moitié du médicament plus tard* » en témoigne. Les interactions de Marguerite avec les personnes susceptibles de lui apporter de l'aide dans son quotidien sont finement pensées et

perçues par *mon* interlocutrice. Dans sa lucidité, elle est habile à saisir la place qu'elle occupe dans les interactions sociales avec celles et ceux qui sont là pour l'aider. Le soin de l'œil est un soin rapide, c'est une aide ponctuelle qui s'achèvera avec la fin du traitement, peu de temps après.

Quand l'infirmière passe, c'est pour Marguerite une visite presque fonctionnelle. Elle n'essaie pas de nouer une relation avec elle ; elle voit bien, de plus, que son passage « *à toute allure* » n'est pas très engageant. Elle est à la fois consciente de ce que l'infirmière envoie comme signes pour dire que ce sera très rapide et du souhait involontaire (néanmoins présent) de ne pas franchement interagir mais de juste faire le soin, de faire son travail. Or, l'infirmière n'est pas la seule maladroite ici puisque Marguerite n'est pas dupe du fait que ce soit, somme toute, banal de recevoir ce soin et considère ça comme une pure nécessité et elle peut être un peu froide. De toute façon, elle sait qu'elle ne pourra entrer en interaction dans un laps de temps si court, alors elle n'essaie même pas et je le comprends. Marguerite n'y voit pratiquement plus et n'entend presque plus. Pour lui parler, il faut être en face d'elle, proche et parler fort. Lors des échanges, elle est très vite fatiguée, elle dit que la tête lui tourne lors de conversations plus ou moins longues. Elle dit que ça « *la gêne beaucoup* » de ne plus entendre et de ne plus y voir, que « *ça coupe* » (sous-entendu de tout et des relations sociales). Avec Marguerite, même si on n'a pas le temps, il faut s'approcher et s'arrêter, élaborer une distance adéquate, être près et parler fort, avoir toutes sortes d'attentions au présent et à la relation. Interagir avec elle requiert ainsi une certaine présence. De plus, je remarque que la manière de se déplacer dans l'espace de l'infirmière est intrusive. Non parce qu'elle entre par elle-même dans la cuisine depuis la porte cochère et la grange (c'est ce que tout le monde fait), mais parce qu'elle ne prête pas attention plus que cela à elle, ou à son frère, présent dans la pièce. C'est frappant quand elle se penche sur la boîte à médicaments : elle se penche et vérifie cela comme s'il et elle n'étaient pas là ou pas capables de voir ou comme si c'était normal qu'elle regarde cette boîte dans le cadre de son travail. Mais il en résulte une certaine présence au milieu de la cuisine qui fait qu'elle débarque un peu dans l'espace domestique.

A. Chez Hannah

### **Un déambulateur et des visites**

Hannah n'aime pas avoir quelqu'un toujours à la maison. À son retour de l'hôpital après une chute, elle a dû pendant quelques temps avoir la présence en continu à domicile d'une

auxiliaire médicale et de vie. Pour elle, c'était un épisode et une situation difficiles. Elle me dit en baissant la voix sur le ton de la confiance :

HANNAH. – Tu sais, [...] je n'ai pas été habituée, y'en a certains qui sont habitués, on appelait ça "la bonne" autrefois. On était bonne, alors on logeait chez le patron, avec le propriétaire, on mangeait. Mais maintenant je n'aime pas ça.

La phrase catégorique et épidermique : « *Je n'aime pas avoir quelqu'un toujours dedans* », montre que, si Hannah accepte bien volontiers de se faire aider, la représentation de *la bonne à tout faire* habite pour elle la figure de l'auxiliaire de vie, une position et situation qui semblent la gêner et qui, surtout, semble n'être pas désirable dans son devenir-vieux chez elle.

C'est donc sur d'autres aides qu'Hannah a décidé de construire son présent de personne au grand âge au village. Et tout d'abord avec un outil contre la chute : le déambulateur. Hannah est tombée plusieurs fois en quelque temps, elle a fait une série de chutes, dont une très sérieuse à l'hôpital pendant qu'elle effectuait une rééducation fonctionnelle après qu'elle soit tombée chez elle. Suite à ces deux accidents, elle est restée plusieurs mois hospitalisée. Puis elle est rentrée. Depuis ce temps, elle se déplace toujours avec un déambulateur. Elle dit avoir une grande appréhension pour se mettre en mouvement, qu'elle a maintenant remplacé la canne par le déambulateur et elle ne peut plus faire sans. Hannah est courbée sur le déambulateur, elle prend appui sur les deux poignées, elle fait glisser les deux patins qui font rouler les deux roues de devant. Cette posture, le buste courbé en avant et en appui constant, la laisse dans un équilibre précaire. Elle se déplace dans toutes les pièces du rez-de-chaussée de la maison, elle ne monte plus à l'étage. L'agencement de son intérieur est sobre, il n'y a aucun superflu, il ne traîne rien par terre, rien n'encombre le passage, les chaises sont tirées sous les tables, les pièces sont relativement grandes pour pouvoir circuler aisément avec le déambulateur qu'elle ne quitte jamais. « *Je suis obligée de me faire suivre toujours cet instrument* (le déambulateur). ».

Le matin, je sais qu'elle marche dans la grange. Elle m'a dit en faire le tour dix fois, toujours avec le déambulateur, pour tenter de rester leste. Son utilisation, qui dépend de la qualité d'équilibre entretenue par les personnes, importe dans l'autonomie en ce qu'il est l'outil de la marche, il rend possible de pouvoir se déplacer et marcher sans chuter. L'expression employée par Hannah m'intrigue. Le déambulateur, qu'elle désigne par « *cet instrument* », qu'elle est « *obligée de se faire suivre* » (pour marcher toujours avec lui où qu'elle aille), est en réalité l'appareil qu'elle suit en se mettant à marcher. C'est un appareil qu'elle a incorporé dans

sa technique de marche, dans ses « habitus » pour pallier son équilibre précaire. Marcher, pouvoir continuer à marcher dans son intérieur, est capital pour pouvoir rester seule à la maison et autonome. Et puisqu'elle a besoin d'aide pour cela, qu'elle en a conscience, Hannah se sert du déambulateur, elle n'hésite pas à s'en servir, elle « travaille avec » comme lorsqu'elle s'entraîne dans la grange. Même si elle avoue plutôt être consciente d'en avoir toujours besoin, c'est un instrument qu'elle a choisi.

Hannah a en effet accepté d'aménager le rez-de-chaussée de sa maison et de faire placer la salle de bains dans la grange car elle a perdu confiance en son équilibre depuis sa dernière chute qui l'a conduite en moyen séjour à l'hôpital. Depuis qu'elle est revenue, le déambulateur vient pallier sa perte d'équilibre et c'est un « instrument » qui la rassure. Même si elle râle parfois (« *je suis toujours obligée de me faire suivre cet instrument* »), elle en « bénit l'inventeur ». Je remarque pourtant qu'elle sort moins et que, depuis qu'elle est chez elle avec le déambulateur, elle n'ose plus sortir comme elle faisait avant, pour effectuer le tour du village. Elle reçoit de nombreuses visites, comme en réponse à ce manque de relations au dehors. Elle reste à l'intérieur. Alors que je lui suggère qu'elle pourrait tout de même continuer à se promener et faire « *sa course* » (le nom donné par elle au tour du village), Hannah insiste :

HANNAH. – *Non, je ne peux pas, non, tu sais, le déambulateur c'est encombrant. Et puis je ne veux pas !* (Elle change de ton et de volume de voix) *C'est une certaine fierté. Je l'avoue tu vois* (elle ne veut pas qu'on l'entende avouer sa fierté, elle fait comme si les murs avaient des oreilles).

Par fierté, Hannah se coupe des relations sociales. Cette situation d'abandonner la promenade par peur du regard d'autrui montre un phénomène bien connu, étudié par Vincent Caradec au sujet des personnes au grand âge et qu'il nomme « la déprise ». Selon lui, « au cours du vieillissement, on peut être confronté à des processus de “déprises” [...] qui appellent à négocier sa relation aux autres et à remodeler son identité<sup>270</sup> ». Ainsi je remarque qu'Hannah, pour pallier le manque de relations obtenues lors de ses sorties à l'extérieur, remodèle et « négocie sa relation aux autres » avec une certaine volonté.

Elle organise ses relations sociales et amicales à la maison et reçoit les visites chez elle de sorte à les étaler sur la totalité de la semaine. Chaque lundi, après avoir regardé les

---

<sup>270</sup> Marcel Drulhe, Serge Clément, Jean Mantovani, Monique Membrado, *op. cit.*, p. 335.

« Questions au gouvernement » sur la chaîne parlementaire, elle reçoit vers 15 heures « *Les Demoiselles* » Louise et Louissette, qui habitent dans le village-rue. Elles passent ensemble le reste de la journée, puis ces *demoiselles* prennent congé après la visite de l’infirmière. Ensuite Madame Descazeaux, une amie de longue date, qui habite à six kilomètres, lui rend visite le mercredi pendant une bonne partie de l’après-midi. Simone, elle, vient deux fois par semaine. Elle est « L’Amie » de Hannah. Un peu plus jeune qu’elle – elle est née en 1928 alors que Hannah est née en 1923 – elle a habité Carrère, quand elle a été jeune fille ses parents ont déménagé au village d’à côté, à un kilomètre, où elle s’est mariée et où elle vit depuis. Elle vient voir Hannah le vendredi et le dimanche matin, en auto, après avoir traversé le gave de Pau. Parce qu’il n’y a pas de portage de repas le dimanche, Hannah se fait ce jour-là amener le repas par Henriette, qui est la femme de son cousin issu de germain. Ainsi Hannah, malgré le fait qu’elle ne sorte plus, est quelqu’un·e de très entouré·e, et qui fait en sorte de le rester. Elle étale ses visites, demande de l’aide ponctuelle et à des moments précis de sorte à souvent recevoir la visite de quelqu’un. Elle pallie donc le manque d’autonomie au niveau de la marche qui l’isole chez elle.

*HANNAH. – On me dit “tu es très aidée”, par exemple ce matin ce matin j’ai eu, moi je dis toujours femme de ménage, “l’auxiliaire de vie” on l’appelle maintenant (elle rigole). Elle est venue une heure ce matin. Et après si tu n’étais pas venue, je n’aurais plus vu personne sauf, Christine, qui me porte le plateau du repas, mais pressée, hé, mais Christine elle pose le plateau et elle part, hé-hé-hé (presque une onomatopée de l’évidence), elle est pressée qu’est-ce que tu veux, c’est pas une visite qu’elle fait, voilà ! Alors heureusement que je trouve quand même de la lecture, tu vois là, tu as regardé Questions au gouvernement ?*

Hannah organise ses visites de façon à rompre son isolement en tant que personne qui n’ose plus sortir, mais cela n’est pas aussi facile que cela. Si elle reçoit des visites d’amies, elle prétend toutefois que, les jours où elle n’a pas de visites, les journées sont longues. Quand elle évoque pour moi cet ennui, elle contrebalance l’absence de visites avec le plaisir que lui donne la lecture : « *alors heureusement que je trouve quand même la lecture* ». Même si elle semble contrainte et que cela sonne comme une légère excuse, elle fait la part des choses et s’occupe à des activités qui lui font plaisir.

Je remarque tout de même qu’Hannah estime que le portage des repas ne rentre pas dans la catégorie des visites. Si elle reconnaît que leur livraison à domicile est très importante, et

commode, pourtant, elle ne peut s'empêcher de me signaler : « *hé, mais Christine elle pose le plateau et elle part, hé-hé-hé, elle est pressée qu'est-ce que tu veux [...]* ». Elle connaît le prénom de la personne qui lui porte les repas, mais elle reste imperturbable : « *elle est pressée qu'est-ce que tu veux, c'est pas une visite qu'elle fait, voilà !* ». L'importance de partager des moments à la maison avec celles et ceux qui lui apportent son aide est donc capitale pour elle. De plus, le repas porté ne peut exister en tant que visite car il est pris seule, il est synonyme de solitude. Il représente même l'opposé d'un repas pris en famille, celui qu'il était possible de prendre à plusieurs, quand, « *avant il y avait du monde à la maison pour s'occuper des vieux* », une phrase que Hannah m'a dite une ou deux fois. Elle relativise donc ici un propos qu'on lui dit souvent – « *“tu es très aidée”* » – en précisant tout ce qu'elle fait pour ne pas être seule.

Je ne peux m'empêcher de le constater un vendredi après-midi, alors que je trouve Hannah chez elle en compagnie de Simone. Tous les vendredis après-midi, Simone fait une longue visite à Hannah. C'est aussi le jour où Hannah lui donne la liste des courses pour la semaine, qui viendront compléter les repas préparés. Ce jour-là, nous discutons des élections et je les interroge sur le fait d'aborder ce sujet. Entre elles, elles parlent très souvent politique, me disent-elles. Elles connaissent parfaitement les socialistes et le Parti Socialiste, elles s'indignent de la politique « *de droite* » et elles critiquent souvent joliment des personnalités politiques « *de droite* ». Je me plais à remarquer que, lorsqu'elles se voient l'après-midi, la visite commence dans la salle de séjour côté jardin, du côté où il y a de la lumière, près de la porte vitrée. Puis à dix-sept heures, elles boivent la Ricoré. Et entre dix-sept heures et dix-huit heures, avant de quitter Hannah, Simone prend la liste des commissions qui se trouve sur le buffet, courses qu'elle fera le samedi dans une enseigne de la grande distribution (une moyenne surface implantée là où elle vit). Elle les déposera chez Hannah le dimanche matin juste avant de se rendre chez « *Les Demoiselles* » Louise et Louissette. Ce jour-là, je suis avec elles devant, nous avons fini de prendre la Ricoré. Simone s'apprête à partir, elle se dirige vers le buffet. Hannah est assise à la table de la cuisine. Je suis occupée à ramasser les bols sur la table, lorsque Hannah lance :

*HANNAH. – N'oublie pas ma commande, hé, Simone.*

*SIMONE. – Non, c'est ce que je vais prendre, vous n'avez rien oublié Hannah ? Alors le lait, deux litres de jus, les oranges, les pommes, mais les oranges, le jus ! Le jus d'orange je pense ?*

*HANNAH. – Deux litres de jus d'orange,*

*SIMONE. – les pommes, six oranges, les yaour(t)s (dit sans prononcer le t), et les ampoules, alors les ampoules comme je vous le dis, vous serez déçue, hein. Allez je vous salue et je vous dis à très bientôt, à dimanche Hannah,*

*HANNAH. – Oui, oui*

*SIMONE. – et si vous avez oublié*

*HANNAH. – Je te téléphone pour te le dire.*

C'est tout une petite scène. Elles s'amuse à jouer, peut-être parce que je suis là. Hannah ne fait pas une grande liste de courses : des fruits, du jus de fruit, des biscuits, ce dont elle a besoin en dehors des deux repas principaux du jour. Hannah ne fait plus la cuisine, elle se contente des repas livrés à domicile, constitués du déjeuner et du dîner, commandés par le biais d'une cantine : « *Je me fais livrer les repas c'est bien pratique. La cantine (la boîte pour transporter les repas) a changé, avant elle était rectangulaire et maintenant elle est comme ça ronde et haute* » m'explique-t-elle. Oui c'est vrai, me dis-je, elle a une forme de récipient profond avec des étages à l'intérieur ; et puis elle est orange, avant elle était beige et marron. Hannah la range sur le réfrigérateur table-top.

Quand j'aborde avec elle le sujet de toutes ces aides, Hannah dit qu'avant il y avait du monde dans les maisons pour s'occuper des vieux-vieilles, maintenant il n'y a plus personne. Alors du coup il faut faire autrement et avec tout ce qui existe et qui n'existait pas encore il y a dix ou quinze ans, c'est-à-dire solliciter les services d'Aides Personnalisées à l'Autonomie (APA), pour que la vie à la maison soit possible et plus facile. Elle considère qu'il faut s'en servir pour se faire aider dans le quotidien.

Les personnes âgées disposent aujourd'hui au village d'aides à domicile pour que soit rendu possible de rester vivre chez soi. Il existe un assez large panel de services utilisés par les vieux-vieilles de mon enquête, qui vivent seul·e·s ou en couple, ou entre frère et sœur : il y a les auxiliaires de vie, les infirmières, l'assistance Présence Verte, les aides ménagères, le portage des repas à domicile une fois par jour. Tout cela représente aussi des *relations sociales institutionnelles* qui ont aujourd'hui une importance considérable pour les personnes âgées dans les villages. Car vivre à la maison, moins mobile, plus vieux, plus vieilles, n'est pas nécessairement synonyme d'être voué·e·s à vivre seul·e·s et autonomes. Hannah organise quant à elle, avec la force qui est la sienne, les visites contractualisées au maximum comme des visites sociales – qui font un emploi du temps de la semaine lui évitant de trop larges plages de temps seule. Surtout, elle convertit certaines visites passées pour un soin ou une aide-ménagère en visite sociale, à part entière. Elle s'en attriste même lorsque ce n'est pas le cas, comme avec le



portage des repas à domicile. Christine passe « *trop vite* » pour que ce soit « *une visite qu'elle fait* », suggère Hannah. Pourtant, dans son cas, une visite pour un soin quotidien (lui enlever et de lui mettre les bas de contention) n'est pas spécialement longue, et Hannah la pense tout de même comme visite : c'est la visite de l'infirmière.

### La fulgurance

Avec Hannah, nous sommes dans la pénombre. Lumière éteinte, nous buvons la Ricoré qui, depuis quelques années maintenant, a remplacé l'habitude de « prendre le thé » à cinq heures. Nous sommes en fin de journée, en hiver, aux alentours de dix-sept heures trente. Nous entendons la porte d'entrée s'ouvrir en même temps qu'un « *bonsoir* » chaleureux et musical. Le « *bonsoir* » retentit au loin, imbriqué dans le son de l'ouverture de la porte, il monte en volume, il se fait long, il s'étire, jusqu'au franchissement de la porte de la cuisine. L'infirmière Laure annonce son arrivée.

*HANNAH. – Laure qui vient m'enlever les chaussettes (les bas de contention)*

*LAURE. – Voilà juste un petit passage*

*HANNAH. – Très bien*

*LAURE. – je ne vous embête pas longtemps. La journée s'est bien passée quand même ?*

*HANNAH. – Oui, hé hé hé avec des visites*

*LAURE. – En compagnie*

*HANNAH. – en compagnie, ha ha ha !*

*LAURE. – Voilà tant qu'elle a de la compagnie*

*HANNAH. – Ça c'est très bien, ça va aussi par la force des choses*

*LAURE. – Oui, mais, vous, vous appréciez quand même la compagnie*

*HANNAH. – a-a-ah, bien sûr que oui, il ne faut pas le demander voyez, bien sûr que oui  
Alors c'est vous, la fin de la semaine ?*

*LAURE. – voilà, jusqu'à vendredi, voilà et vous reverrez Véronique !*

*MOI. – Vous êtes combien d'infirmières à travailler ?*

*LAURE. – Trois, trois à intervenir [...]*

*HANNAH. – Alors vous êtes de Gabot ? (La commune où l'infirmière habite)*

*LAURE. – Oui, c'est ça*

*HANNAH. – Alors à Gabot y a un, voyons qui est passé là, qui est de Gabot aussi, qu'est-ce qu'il était venu faire, travailler [...]*

*LAURE. – Marius Galustre ?!*

*HANNAH. – oui peut-être pour la chaudière*

*LAURE. – non alors c'est pas Marius Galustre ?!*

[...] (Elles continuent toutes deux quelques instants au sujet de la chaudière puis Laure s'en va.)

*LAURE. – À demain matin !*

La visite de l'infirmière a duré deux minutes et quarante-neuf secondes.

Un autre jour, j'assiste à la même visite et prête attention à leurs interactions.

*HANNAH. – Ça c'est l'infirmière*

*LAURE. – Bonsoi-oir !*

*HANNAH. – Bonsoir Laure !*

*LAURE. – Comment allez-vous ?*

*HANNAH. – Ça va*

*LAURE. – Ça va,*

Pendant que l'infirmière, assise sur le déambulateur, retire les bas à Hannah, Simone continue avec moi la discussion amorcée un peu plus tôt avec Hannah et moi au sujet des ménages « *qui ne tiennent pas* » et elle y voit, dit-elle, « *un changement de civilisation.* » Comme cela peut m'arriver quand je ne suis pas vraiment d'accord ou que je ne sais pas quoi dire, je ne dis rien, Simone continue :

*SIMONE. – Nous (Hannah et Simone) qui connaissons beaucoup de monde et que nous les voyons vivre, c'est ce que je dis à Jean-Paul : tu habites à X. (son fils qui habite une ville moyenne française), mais qui tu connais à X. à part tes amis ? Tandis que moi, je connais tout L., tout C., tout V., tout B., tout E., tout O., moi je connais tous les gens. (Elle énumère ici les villages alentours) Alors je vois, je vois comment ça se passe !*

(Silence. Nous nous taisons. De leur côté, Laure et Hannah poursuivent leur échange et leur soin.)

*LAURE. – Vous allez vous faire mal aussi à faire ça*

*HANNAH. – NO-on – voilà, Ha-a attendez, là*

*LAURE. – et voilà-à !*

*HANNAH. – dire qu'il faut que je me fasse faire, enfin*

LAURE. – *mais c'est pas grave on en parle pas !*

HANNAH. – *Mais c'est très bien, mais c'est très, ça me donne le plaisir de voir cette jeunesse*

LAURE. – *Exactement*

HANNAH. – *Autour de moi*

(Les deux rigolent en faisant des ha-ha-ha et des hi-hi-hi !)

LAURE. – *Bon allez je vous souhaite une bonne soirée mesdames.*

SIMONE. – *Au revoir mademoiselle* (dit d'un air pointu)

MOI. – *Bon week-end au revoir*

HANNAH. – *Alors Gabot, c'est vous qui habitez à Gabot !?*

(Hannah pose la question au moment où l'infirmière referme la porte de la cuisine derrière elle.)

SIMONE. – *Elle est gentille cette petite* (dit-elle sur un ton quelque peu condescendant).

HANNAH. – *Elle a une figure agréable, y a !, des figures comme ça !* (répond Hannah, l'infirmière étant partie).

Durée de la visite de l'infirmière : une minute et vingt-huit secondes.

## La ruse

Hannah pose la question « *c'est vous qui habitez à Gabot !?* » alors que l'infirmière a passé le seuil et refermé la porte derrière elle. Cette situation fait sourire Hannah qui se rend bien compte que les vitesses de réaction ne sont pas les mêmes. L'une rapide, l'infirmière en mode vitesse vive, et Hannah, lente, en vitesse molle, laisse Hannah avec son énoncé inachevé et sans réponse. L'infirmière est déjà partie. Hannah sait que la prochaine fois, pour la retenir plus longtemps, il faudra adopter une autre tactique, une de ces « tactiques de pratiquants<sup>271</sup> » telles que les appelle De Certeau, afin de parvenir à rendre plus long son temps de passage.

Au début du soin, après le « *et voilà !* » de l'infirmière qui ponctue le soin achevé ainsi que le travail « bien fait », Hannah reconnaît sa vulnérabilité par l'impossibilité à retirer ses bas. Elle use d'une formule par laquelle elle répond au joyeux « *voilà* » de l'infirmière en disant : « *dire qu'il faut que je me fasse faire, enfin.* » Elle indique là en premier lieu sa dépendance quant au fait de devoir se faire mettre les bas de contention. Puis elle finit par un « *enfin* », par lequel elle indique le choix qu'elle a préféré faire, c'est-à-dire accepter de se faire

---

<sup>271</sup> Michel De Certeau, 1990, *L'Invention du quotidien. I. Arts de faire*, éd. Gallimard, coll. Folio, Paris, p. XLIV.

enfiler quotidiennement des bas de contention par une infirmière. Le *enfin* de Hannah montre ici une contrepartie heureuse, celle « *de voir cette jeunesse, autour d'elle* ». Elle dit « *enfin* », non pas pour évoquer la fatalité comme on dirait « c'est comme ça », mais plutôt « *enfin* », comme une manière de signifier le choix conscient et judicieux d'avoir préféré de manière décidée une « visite », fut-elle celle d'une infirmière à qui elle est liée par un contrat. Pour Hannah, cela reste une visite, comme celle des voisin·e·s et des ami·e·s.

Lorsqu'elle parle de l'infirmière, Hannah dit qu'« *elle a une figure agréable* » et qu'il y a « *des figures comme ça !* » tandis qu'avec ses mains qu'elle emmène à ses pommettes, elle simule une tête ronde accompagnée d'un large sourire jusqu'aux oreilles. Cette phrase et ce geste disent son plaisir, celui de côtoyer notamment sa bonhomie. Malgré leur caractère éclair, les visites de l'infirmière existent comme une fulgurance dans son quotidien, et figurent un moment qui illumine. La visite « brille comme un éclair » à « l'instant du danger<sup>272</sup> ». Par sa qualité, elle sauve Hannah d'une solitude qui pourrait être pesante. Sa durée a beau être courte, elle rayonne dans le quotidien, éclaire un moment de la journée. Hannah tente de la prolonger, elle n'y arrive pas toujours. C'est ainsi qu'elle peut sourire cette fois-ci de sa ruse manquée car malgré tout, malgré la rapidité, « *il y a des figures comme ça !* » qui lui font plaisir. Elle sait que l'infirmière la sauve d'une certaine solitude et d'une certaine monotonie.

La visite, pourtant, possède un déroulé qu'elle ne peut maîtriser, lié au fait que Laure doit tout de même ne pas s'éterniser et passer à la visite suivante. Hannah sait donc qu'elle ne peut rivaliser et jouer sur le terrain, stratégique, des rapports de force. C'est pourquoi, habilement, elle trouve cette « tactique » pour la retenir. En effet, dans son ouvrage *L'invention du quotidien*, De Certeau oppose tactique et stratégie :

« (...) [la tactique est] un calcul qui ne peut pas compter sur un propre, ni donc sur une frontière qui distingue l'autre comme une totalité visible. La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Elle s'y insinue, fragmentairement, sans le saisir en son entier, sans pouvoir le tenir à distance. Elle ne dispose pas de base où capitaliser une indépendance par rapport aux circonstances. Le "propre" est une victoire du lieu sur le temps. Au contraire, du fait de son non-lieu, la tactique dépend du temps, vigilance à y "saisir au vol" des possibilités de profit. Ce qu'elle gagne, elle ne le garde pas. Il lui faut

---

<sup>272</sup> Walter Benjamin, 2013, *Sur le concept d'histoire*, Thèse VI, traduction inédite de l'allemand par Olivier Mannoni, Préface de Patrick Boucheron, éd. Payot & Rivages, coll. Petite Bibliothèque Payot, Paris, p. 60.

constamment jouer avec les événements pour en faire des “occasions”. Sans cesse le faible doit tirer parti de forces qui lui sont étrangères<sup>273</sup>. »

Parce qu'elle ne maîtrise pas l'organisation de Laure, que cela ne dépend pas d'elle, Hannah sait que l'occasion est à « saisir au vol ». Parce que la tactique « n'a pour lieu que celui de l'autre », Hannah déploie son « art de faire des coups dans le champ de l'autre »<sup>274</sup> et pose, au moment où celle-ci s'en va, une dernière question qui la ferait rester plus longtemps : « *C'est vous qui habitez à Gabot ?!* »

### L'appareil

Plus largement, cette « ruse » d'Hannah trahit combien *mon* interlocutrice sait qu'elle a besoin d'elle, et combien elle s'est organisée pour l'avoir à ses côtés au quotidien. En effet, Hannah fait venir l'infirmière pour un soin relativement simple : la pose de bas de contention.

Un vendredi, alors que l'infirmière entre dans la cuisine et allume la lumière, Hannah, tout en retirant ses jambes de dessous la table, pousse le déambulateur pour pouvoir présenter les pieds face à l'infirmière. Elle dit : « *haaaa, ça c'est, en patois on dit une coOInte, ...un travail* ». Je remarque qu'Hannah marque un silence avant de dire ce qu'elle entend par *cointe*, qu'elle traduit par travail. Cette situation quotidienne pour rester vivre à la maison est vécue comme un travail, c'est-à-dire que cette situation de devoir simplement porter des bas de contention et de devoir les faire poser et enlever par quelqu'un est considérée par celle qui est vieille comme une tâche laborieuse, un vrai labeur quotidien. D'une part, c'est difficile physiquement, et puis, il faut toujours se faire aider.

Ce même jour, Simone, en présence de l'infirmière, propose à Hannah de se renseigner auprès de la pharmacienne du village d'à côté pour des bas de contention plus grands, pour qu'elle puisse les enfiler elle-même. Hannah rétorque que c'est la taille qu'il lui faut, que c'est le docteur qui les lui a prescrits. À cette réponse, l'infirmière lui suggère de se servir de l'« appareil » pour enfiler les bas de contention. Elle lui en fait la proposition en employant un ton de voix qui me laisse penser qu'il en a déjà été question. Puis l'infirmière donne l'exemple d'une dame que connaît très bien Hannah et qui parvient à enfiler toute seule ses bas de contention en s'aidant de l'« appareil ». Hannah rétorque assez vite qu'elle ne peut pas le faire elle-même, même avec l'« appareil », qu'elle n'est pas assez souple. Je remarque qu'ici *mon*

---

<sup>273</sup> Michel De Certeau, *op. cit.*, p. XLVI.

<sup>274</sup> *Idem.*

interlocutrice refuse promptement un appareil qui lui permettrait de rester le plus possible autonome dans la pose des bas. C'est-à-dire que celui-ci lui permettrait de réaliser seule les tâches dites les plus « faciles » : celle, par exemple, d'accepter d'utiliser le matériel médical disponible fait pour aider, et qui est mis à la disposition des personnes âgées dépendantes. Je remarque également qu'elle accepte sans trop broncher une comparaison avec une autre personne âgée qu'elle connaît bien, et par cet exemple d'être considérée par l'infirmière, devant nous (Simone et moi), comme moins autonome que d'autres qui ont le même problème et qui parviennent à le contourner.

Mais Hannah le sait : utiliser cet outil reviendrait à se couper d'une relation sociale quotidienne, dans deux moments de la journée qui peuvent être ressentis comme des temps importants, le matin (le moment du lever) et le soir (le moment du coucher). Alors le refus de se servir d'un appareil, le fait de prétexter un manque de souplesse tout en acceptant d'être de ce fait jugé·e moins autonome, peut être considéré comme une tactique, une « ruse<sup>275</sup> » et un vrai travail pour parvenir à entretenir et augmenter la fréquence des relations sociales dans le quotidien.

Dans ce cas, émerge le paradoxe suivant : refuser de se débrouiller seule dans certaines tâches du quotidien et le désir de rester vivre à la maison et donc d'être le plus possible autonome. Mais est-ce que Hannah ne nous montre pas ici un choix important, celui de préférer le contact humain à celui de l'« appareil » ? Entre le déambulateur, instrument qui la rend autonome, et l'appareil qui la rendrait autonome pour mettre les bas, on voit que le choix ne se porte pas sur l'autonomie, puisqu'elle en accepte l'un et refuse l'autre. Il y a un équilibre désiré entre la possibilité de faire seul·e les choses et être accompagné·e pour certaines. L'« appareil » qu'on lui suggère d'utiliser, Hannah n'en veut pas. Peut-être moins parce qu'elle n'est pas assez souple comme elle le prétexte, que parce qu'ici, finalement, l'autonomie serait synonyme d'un moment pénible et solitaire. Elle fait donc un choix entre ceux qu'elle veut utiliser ou pas, et elle décide par là d'une alliance qui lui semble juste entre autonomie et accompagnement. C'est un agencement de désirs qu'on voit s'exprimer dans ces choix. On peut voir qu'en refusant certains appareils, elle augmente ses relations sociales quotidiennes, et en incorporant le déambulateur dans la marche, elle maintient sa capacité d'autonomie dans les tâches principales de la vie quotidienne.

La première visite de l'infirmière que j'ai décrite dure deux minutes et quarante-neuf secondes ; la seconde, une minute et vingt-huit secondes. Vue sous l'angle unique de la durée,

---

<sup>275</sup> *Ibidem*, p. XLVII et p. 61.

il est évident que sa visite « dépasse le mur du son » en rapidité. Nous pourrions aussi la caractériser de fugace. Notons que les trois infirmières intervenant à domicile semblent toutes prises par un planning très serré où le temps est compté, ce n'est donc pas uniquement le cas de Laure. Si nous avons discuté de la fulgurance de la visite, il nous faut désormais observer la nature du soin qui a lieu en si peu de temps et tenter de comprendre, par-delà la prétendue « rapidité éclair », ce qui a vraiment lieu dans cette interaction quotidienne. Décrivons en détail une autre de ces visites.

Pendant le franchissement de la porte d'entrée retentit un *bonjour* qui remplace le timbre de la sonnette (il n'y en a pas). L'infirmière tourne à main gauche coupant un couloir dans sa largeur pour atteindre et ouvrir maintenant la porte de la cuisine où Hannah est assise. Elle rejoint Hannah, qui pousse son déambulateur pour tirer les pieds de dessous la table et les passer sur le côté. Tout se passe simultanément, l'infirmière continue à avancer en direction d'Hannah en disant à nouveau bonjour et /ou en demandant comment ça va. Elle marque un ralentissement afin d'ajuster le déambulateur à la distance qui lui convient pour retirer les bas. Une fois assise sur la tablette/siège de l'outil, son buste en son entier passe en avant entre les poignées du déambulateur. Elle plonge littéralement vers les pieds d'Hannah, qui lui fait face, assise sur une chaise et qui de concert étire comme elle peut la jambe vers les mains de l'infirmière qui s'en saisit. Le travail du soin commence. L'infirmière fait coulisser en petits boudins le bas de contention qui ne se détend qu'après avoir passé l'anatomie du mollet, mais il y a encore le passage difficile du pli de la cheville. Hannah veut aider, elle lève le pied, me semble-t-il, un peu plus haut que la hauteur ajustée par l'infirmière qui lui dit « *Vous allez vous faire mal aussi à faire ça* » (ou peut-être *aussi* la conseille-t-elle par la même occasion de la laisser travailler). Puis nous entendons, seul, le son d'ambiance produit par l'infirmière et Hannah, c'est-à-dire les petits bruits de doigts, de frottements feutrés des bas de contention que l'infirmière retire avec précision. Il règne dans ces quelques secondes sans voix, sans parole, une intensité et une attention portée à chacune d'elles. Avec une idée tendue vers un seul objectif : la réussite du soin salvateur. Hannah prononce un petit « *haaa* » allongé, un « *ha* » pour signifier un soulagement progressif libérateur de la tension du bas de contention. Hannah donne des indications « *Haaa attendez, là,* » on y est presque et l'infirmière lance un victorieux et musical : « *et voilà* ». Ça y est, les bas de contention sont en boules dans les mains de l'infirmière qui, aussitôt, quitte le déambulateur pour les déposer pendus sur la tablette de l'outil de la marche, qu'elle replace à portée de main de Hannah. L'infirmière est dans l'encoignure de la porte, prête à quitter la pièce, sur le point de partir, alors à ce moment Hannah adapte un

*coup*, elle pose la question pour faire durer la visite. Cette fois, l'infirmière, tout en tenant la porte, va se retourner vers Hannah et poursuivre la conversation.

HANNAH. – *Alors vous êtes de Gabot ? (La commune où elle habite)*

L'INFIRMIÈRE. – *Oui, c'est ça*

HANNAH. – *Alors à Gabot y a un, voyons qui est passé là, qui est de Gabot aussi, qu'est-ce qu'il était venu faire, travailler [...]*

L'INFIRMIÈRE. – *Marius Galustre ?!*

HANNAH. – *oui peut-être pour la chaudière*

L'INFIRMIÈRE. – *non alors c'est pas Marius Galustre !*

(Elles continuent les deux au sujet de la chaudière.)

L'INFIRMIÈRE. – *À demain matin !*

La visite de l'infirmière a duré moins de trois minutes, et pourtant, comme nous l'avons précisé, elle existe en fulgurance. Cette visite *a priori* courte et que l'infirmière qualifie comme « *voilà juste un petit passage* », possède une durée singulière inhérente à la nature du soin. Ce sont les bas, les touchers avec les mains, le corps de l'infirmière qui va vers le corps d'Hannah, les jambes sorties et proposées aux mains de l'infirmière, les petits bruits feutrés, des respirations, des soupirs, des « *Haaa* » intimes, des « *attendez là* », le « *et voilà* » musical du soin libérateur de la contention, les déroulés, roulés, étendus, suspendus des bas une fois retirés. La nature du soin incarne à elle seule la durée en une intensité de temps qui donne du temps à la durée courte.

Et si on pouvait décrire comment la durée *s'étire*, on commencerait d'ailleurs tout en amont de la brève visite. Il y a en premier le *bonsoir* allongé, montant et musical dit par l'infirmière depuis le dehors qui retentit jusqu'au dedans. Il produit du mouvement, il agrandit l'espace. Il circule, il vient depuis le dehors, ce bonjour va jusqu'à Hannah qui me prévient que c'est « *Laure (l'infirmière) qui vient* » lui « *enlever les chaussettes* ». C'est le temps où Hannah, en un instant, évalue presque la qualité de la journée passée. Telle une jauge du temps quotidien éprouvé, elle dit : « *c'est déjà l'infirmière, hé bien elle n'est pas en retard...* » qui revient à dire qu'elle passe tôt, qu'elle est déjà là. Ou bien elle prononce comme un aveu, un plaisir secret : « *Ha ! C'est l'infirmière qui vient m'enlever les chaussettes* », auquel elle ajoute parfois un commentaire, étonnée : « *Tiens tu vois les jours rallongent, c'est l'infirmière qui vient m'enlever les chaussettes, il fait encore jour* ». Toujours, Hannah fait un commentaire sur sa



venue. Cela montre à quel point, si le soin médical reste la partie matérielle concrète de la visite de l'infirmière, la partie relationnelle n'en reste pas moins importante.

B. « Présence Verte », un dispositif de secours

### **Chez Jean et Jeanne**

C'est l'été et je reviens du lac. Au bout de la rue, du côté de Courenx, je trouve Jean et Jeanne Hourcq assis·e·s sur un petit banc de pierre devant leur maison. Je m'arrête à leur hauteur et leur signifie le plaisir que j'ai à les trouver là en cette fin de journée. Nous commençons à échanger des tours de paroles, je m'assois à gauche de Jean, au bout du banc, du côté d'où je viens. Je m'efforce de parler assez fort, car si Jean et Jeanne parlent d'une voix douce, je sens qu'il faut que je monte moi-même d'un ton. Quand le téléphone sonne et que Jeanne entre à l'intérieur, je suis seule avec Jean. Au-dessus de nous, les hirondelles chassent.

Alors je lui demande « *comment on dit les hirondelles ?* » (en patois) et il est le premier à s'en souvenir, à le dire aussi vite, comme ça, ça lui vient de suite : « *las arringas* ». Je répète le mot et lève la tête, je repense à sa voix et à son sourire. C'est chez Jean et Jeanne que nous allions chercher le lait, au bout de la rue longue, le matin. Aujourd'hui, ils ont transformé la grange de paysan avec salon et chambre au rez-de-chaussée. La porte cochère est une porte vitrée, et Jean tient à me montrer les deux petits lits médicalisés qu'il et elle ont fait placer dans la chambre du bas. Ce sont deux petits lits jumeaux qui leur permettent de recevoir des soins à domicile, ce qui signifie, me dis-je, qu'il·elle ne dorment plus ensemble. À l'épreuve du grand âge, il et elle ont transformé la maison d'habitation et Jean est fier de me faire visiter de son propre chef les adaptations : toilettes (*W.-C.*) avec rampe de soutien, douche à l'italienne large, avec des carreaux au sol antidérapants. Il me fait découvrir avec entrain la salle de bain, il revient sur la douche et il dit que depuis qu'il a une auxiliaire de vie et une douche adaptée, il prend plaisir à la douche quotidienne aidée par la professionnelle du soin. Je souris car, au même moment, je regarde Jeanne éberlué par la manière dont son mari s'empresse avec gaité à préciser le plaisir qu'il éprouve à recevoir ce soin de la toilette aidée.

### **La pastille rouge**

Je suis intriguée par le bracelet que Jean et Jeanne Hourcq portent au poignet. Une pastille rouge sur un bouton poussoir avec un bracelet en tissu élastique. Je leur demande :

MOI. – [...] C'est quoi cette pastille rouge ?  
 JEAN. – Ha, ça c'est présence verte [...] tu ne connais pas ?

Jean m'explique alors que, quand il a un problème il appuie dessus ; il peut tomber ou autre, eh bien il appuie sur le bouton et il est raccordé à un service qui les rappelle aussitôt. Il me précise sans transition que « elle », en parlant de Jeanne, sa femme qui est revenue et qui prend part à la discussion, « si elle ne prenait pas de la morphine avec d'autres médicaments elle serait morte ». Je crois que par là il signifie là où il et elle en sont. Jean me raconte qu'un jour il est tombé « au fond là-bas » (du jardin, une très grande parcelle de l'ancienne ferme du village-rue), il n'avait pas réussi à se relever à cause de son genou défectueux. Il était resté en plein soleil, il « avait appelé » à l'aide, longtemps, des heures, personne n'avait entendu. Il dit qu'il a eu peur. Enfin, c'est la « femme de ménage » qui passait ce jour-là, ne le voyant pas arriver, qui est venue voir et qui l'a trouvé. « Depuis on a Présence verte ».

### **Le dispositif « Présence Verte »**

Le site web « Présence Verte » nous informe de son objet. Il a une double vocation de proximité et de solidarité, dont l'idée est de mettre en place un réseau d'entraide nommé "Réseau de solidarité". C'est-à-dire, faire un réseau de solidarité de deux à quatre personnes qui composent l'entourage de l'abonné·e (les voisin·e·s, les ami·e·s, la famille, le médecin) et qui s'engagent à lui porter assistance. Les catégories que convoque « Présence Verte » dans son site, c'est-à-dire les voisin·e·s, les ami·e·s, la famille, le médecin, sont précisées et mises entre parenthèses, comme si cet entourage formait un potentiel « réseau de solidarité » logique et existant, comme allant de soi, faisant appel au bon vouloir des personnes proches, trouvées à proximité, familières et solidaires, portant secours à leur entourage : les personnes âgées en difficulté peuvent alors rester vivre à la maison.

Le groupe de mots choisi par « Présence Verte » pour le « rester vivre à la maison » est « le maintien à domicile ». Celui-ci est précisé à deux occasions : tout d'abord, à propos du « réseau de solidarité, le maillon indispensable dans la chaîne humaine pour le maintien à domicile », et ensuite à propos du « matériel de téléassistance ». Ces deux appareils, l'un humain et l'autre technologique, constituent ensemble un dispositif d'alarme-assistance, le dispositif « Présence Verte » mis en place pour le maintien à domicile. Sur l'une des pages du site web, dans la rubrique « le matériel de téléassistance », sont présentées « les technologies de téléassistance : performantes, fiables et d'utilisation simple ».

Dans la présentation du site, il est précisé que le service de téléassistance « Présence Verte » pour le maintien à domicile combine deux équipements. D'abord un *transmetteur*, pour entrer en contact avec la centrale d'écoute installé chez « l'abonné » qui transmet le signal émis par le déclencheur vers la centrale d'écoute dédiée. Il est équipé d'un système « main libre », il rend possible le dialogue entre l'abonné et l'interlocuteur « Présence Verte » en toute circonstance. Il est souvent placé à côté du téléphone. Ensuite il y a un *déclencheur*, un bouton poussoir rouge porté en bracelet ou en collier. Il permet de se déplacer chez soi et de pouvoir déclencher le dispositif en appuyant, ce qui envoie un signal au transmetteur qui lance l'appel à la centrale d'écoute. C'est ce que fait le bouton rouge.

### Le réseau d'Hannah

Hannah est une « abonnée » de « Présence Verte », elle est célibataire sans enfant, elle n'a ni frère ni sœur, elle a quelques ami·e·s aussi vieux·vieilles qu'elle, elle a des voisins, tous nouveaux, qu'elle ne connaît pas, « *des gens étrangers au village* ». La famille, la parenté dont elle dispose à Carrère se compose essentiellement (me semblait-il) d'Élisée et Marguerite : « *Marguerite et Élisée qui sont du même âge que moi, heu, heu, sont mes cousins au 2<sup>ème</sup> degré. Ils sont cousins germains de ma tante et de ma mère* ». Je me demande si elle les a mentionné·e·s dans le réseau de proches à constituer pour le dispositif, car j'avais appris concernant les « cousins » que « la caractéristique de cette catégorie de parenté est de n'impliquer aucune obligation de quelques sortes que ce soit<sup>276</sup> ». Hannah a également un médecin de famille. Aussi me suis-je demandé quels « réseaux de solidarité » elle avait sollicité lors de sa souscription à « Présence Verte » quand j'ai su qu'elle s'était abonnée.

Hannah porte le bouton poussoir rouge en pendentif, avec un collier de petites perles grises en plastique qu'elle retire de dessous sa chemise de coton bleue boutonnée jusqu'au ras du cou. « *La Présence Verte tu vois je l'ai là, hein, tu vois autour du cou* » me dit-elle, tout en me montrant son bijou déclencheur. Puis elle me dit :

HANNAH. – *je n'ai pas mis Élisée, il a bien assez à faire avec Marguerite. (Silence, pause) Alors j'ai mis les cousins S. : Élie, Jacques et Étienne. J'ai mis Étienne en troisième lieu, alors, que, bon, je, il travaille, heu du côté de Mendy en Soule, tu vois ? Par-là, il est dans, heu, la banque. Alors Élie, si j'ai besoin, c'est lui qui vient le premier.*

---

<sup>276</sup> Tina Jolas, Marie-Claude Pingaud, Yvonne Verdier, Françoise Zonabend, 1990, *Une campagne voisine*, éd. de la Maison des sciences de l'homme, coll. Ethnologie de la France, Paris, p. 138.

*Quand je suis tombée dernièrement, qui ne m'a pas fait du bien encore, c'est Jacques qui est venu parce que Élie était occupé. Quand ils n'ont pas l'un ils téléphonent à l'autre, et s'ils ne peuvent avoir personne ils téléphonent aux pompiers. Alors c'est les pompiers qui viennent.*

*MOI. – Et donc tu leurs as demandé s'ils voulaient*

*HANNAH. – y avait donc Élie, Jacques et Étienne pour mettre sur « Présence Verte », et comme je te dis, si y'en a aucun on avertit les pompiers, et si les pompiers ne sont pas là, ils viennent eux-mêmes (Présence Verte). Je ne sais pas comment ils font, hein, y a toujours eu quelqu'un, hein, je n'ai pas appelé souvent.*

Hannah a constitué son « réseau de solidarité » afin de pouvoir rester vivre à la maison en formalisant un engagement d'entraide avec trois cousins, c'est-à-dire qu'elle a contractualisé un engagement formel et officiel d'entraide en sollicitant par l'intermédiaire de Présence Verte « le cercle le plus excentrique de la parenté<sup>277</sup> » la catégorie des « cousins ». Hannah convoque « les cousins S. », les cousins issus de germain, le fils du fils de la sœur du père d'Hannah et de deux cousins qui sont frères, ce sont les enfants du fils du fils de la sœur du père d'Hannah.

« Les cousins S. » sont de Carrère, ils ne sont pas « voisins » de Hannah, ils habitent dans le quartier de voisinage de la famille S. B., à la sortie du village, dans un périmètre autour de la ferme du fils du fils de la sœur du père d'Hannah. Ce cousin est un paysan à la retraite, il a un peu plus de 75 ans. Il est le père des deux autres cousins auxquels Hannah a demandé de s'engager officiellement à l'aider en cas d'appel d'urgence. L'un est agriculteur au village, et l'autre travaille à l'extérieur, à une quarantaine de kilomètres de Carrère ; ils ont entre 45 et 55 ans.

Hannah dit qu'elle aurait pu demander à son cousin qui est aussi « voisin ». Tous deux font partie du même groupe de voisinage, celui de la rue principale du village-rue, mais elle explique : « ... je n'ai pas mis Élisée, il a bien à faire avec Marguerite (sa sœur avec qui il vit et dont il s'occupe). (Silence) Alors j'ai mis les cousins S. ».

Hannah ne peut pas choisir ce cousin-voisin qui lui est proche car il est aussi vieux qu'elle, ils·elles sont tou·t·e·s les deux né·e·s en 1923. De plus, celui-ci vit avec sa sœur qui est son aînée de deux ans et dont il s'occupe. Hannah et le cousin-voisin, Élisée, entretiennent des relations d'entraides et amicales :

---

<sup>277</sup> *Idem.*

HANNAH. – *Chez les D., c'est cousins au deuxième degré, avec Élisée et Marguerite c'est deuxième degré (me dit-elle pour m'expliquer ces relations). Mon arrière-grand-mère était la grand-mère d'Élisée et Marguerite. Bon, alors que nous sommes contemporains, tout à fait, hein, je t'ai expliqué pourquoi, y avait un décalage, l'un se mariant tard et la suivante se mariant jeune, voilà. Alors avec Élisée et Marguerite, on a vécu très près, on était très proches. Élisée, tant qu'il était jeune, il était quasiment presque tout le temps ici, et après il allait aux champs avec mon père, (cette précision lui fait esquisser un large sourire) alors tu vois.*

Lorsqu'Hannah faisait encore sa « course » (son tour du village) tous les matins, un peu avant midi, elle s'arrêtait faire une visite à ses cousins Élisée et Marguerite ; ils se voyaient ainsi tous les jours, et une fois par semaine elle leur apportait le *Nouvel Observateur*. Il y a quelques temps, Hannah a été hospitalisée sept mois, et quand elle est rentrée à la maison, Élisée allait la voir en fin de journée et lui fermait les contrevents du bas, ceux du haut restant toujours à demi ouverts, entrebâillés à l'année. Ensuite Marguerite, la sœur d'Élisée, a fait une mauvaise chute ; elle est restée un moment au lit sans pouvoir se lever, alors Élisée s'en est occupé, et du coup, il avait moins de temps pour passer chez sa cousine. Hannah lui fait parfois porter le *Nouvel Observateur* par quelqu'un·e. « *Ha, tiens, tu porteras le Nouvel Obs. à Élisée* » m'a-t-elle dit une fois, en fin de visite.

Ce sont donc les cousins S. qui se retrouvent dans le réseau d'entraide contractualisé via « Présence Verte ». En même temps, ils constituent et produisent, je l'apprends, une entraide informelle autour de Hannah. En effet Hannah, si elle peut, fait appel directement à un cousin, et ce sans passer par le dispositif « Présence Verte ».

HANNAH. – *[...] je n'ai pas appelé souvent (Présence Verte), voilà pourquoi maintenant j'ai un portable (ce n'est pas un portable c'est un téléphone sans fil). Y'a des fois où je tombe où je ne suis pas très loin de... Je me propulse, si je puis dire, en me trainant jusqu'au téléphone, alors voilà pourquoi maintenant j'ai demandé un téléphone portable pour l'avoir là. Là maintenant tu es là et il est là-bas, il faut que je demande à Paulette (épouse du cousin S.) qu'elle me fasse une petite poche pour me le faire suivre. Autrefois ça n'arrivait pas ça parce qu'autrefois on vivait en famille. Alors il y avait toujours la suite, tu vois, et maintenant même chez toi maintenant, vous vous êtes un peu éparpillés y a plus le noyau (en tapotant sur la table) qui habite Carrère.*

Hannah utilise « Présence Verte » comme un dispositif d'alarme qu'elle sollicite en dernier recours, en appel d'urgence. En premier, elle fait appel au lien de parenté privilégié qu'elle entretient avec la catégorie « des cousins » issus de germains. Elle considère cette catégorie de parenté comme parenté proche, proche dans le sens où la parenté est parfaitement connue jusqu'aux enfants des fils du fils de la sœur de son père. Par l'intermédiaire de cette parenté, Hannah construit en partie son devenir vieux à la maison. En effet, par des liens de parenté privilégié tels que ceux-ci, elle parvient à obtenir une entraide à la fois contractualisée (avec « Présence Verte ») et à construire une entraide, informelle, qu'elle peut solliciter seule. De sorte qu'Hannah privilégie les relations sociales de proximité réelles, qu'elle peut solliciter elle-même (si elle le peut). En cas de besoin, elle appelle en premier « *les cousins S.* », avant même d'actionner le dispositif Présence Verte, qui pourtant comprend aussi ses cousins à l'intérieur même du « réseau de solidarité ». Par l'achat d'un téléphone sans fil, Hannah renforce sa capacité à pouvoir appeler elle-même son réseau local de relations. Cela lui évite de la sorte de passer par un intermédiaire des relations sociales, qui en un certain sens peut évoquer un entremetteur contractualisant des relations sociales tout en appelant à la solidarité de l'entourage.

Hannah reste donc discrète sur cet usage et ne s'en sert qu'en dernier recours. C'est ainsi qu'elle parvient encore à dissimuler sous sa chemise boutonnée jusqu'au ras du cou le bouton poussoir rouge, le déclencheur de la centrale d'écoute, par lequel une voix anonyme prévient « *les cousins S.* » d'aller au secours de la cousine Hannah.

### **Jean et Jeanne face aux deux faces du dispositif**

Je traverse la rue pour me rendre à la grange, au loin au bout de la rue j'aperçois les lumières d'une ambulance, c'est chez Hourcq (Maison Hourcq, chez Jean et Jeanne). Je m'avance en remontant la rue, l'ambulance est garée devant la porte cochère vitrée de la maison. Un homme en uniforme bleu foncé avec des bandes fluorescentes, des papiers dans une main, le téléphone dans l'autre, donne des informations, un genre de signalement, il est en fin de communication, il raccroche.

MOI. – *Que se passe-t-il ?*

LUI. – *C'est la mamie qui a appelé, on va la transporter à l'hôpital.*

Je rentre, Jeanne est assise dans son fauteuil, Jean est retiré un peu dans un coin, il y a avec eux deux autres personnes en uniforme bleu foncé, auxquelles il faut ajouter les deux

voisines Jo-Jo et Blandine qui sont, elles, affairées à préparer des papiers, de dos à Jeanne. Enfin bref, il y a un mouvement qui fait penser que quelqu'un va partir dans une seconde mais que rien n'est prêt. Du coup, Jean et Jeanne donnent l'impression d'être complètement perdu·e·s, il et elle ne disent pas un mot. Je trouve l'atmosphère impressionnante. J'arrive timidement à demander à Jeanne « qu'est-ce qui se passe ? ». Elle ne sait pas. Jean lui, en retrait, regarde la scène et je me joins à lui. Un des hommes en uniforme dit : « *on va emmener mamie aux urgences*<sup>278</sup>. » Et puis je les quitte.

Les hommes en bleu qui nomment Jeanne étonnamment mamie, font partie du service d'urgence agréé aux normes « Présence Verte ». Ils étaient seuls, je n'ai pas vu le médecin de famille. Pour constituer leur « réseau de solidarité », Jean et Jeanne ont demandé à « *Jo-Jo qui est la "première voisine"* », d'en face, décalée de trois maisons. Elle habite une maison proche de la leur et « *c'est un peu la parenté, elle vient un peu* » (sous-entendu nous rendre visite). Jean et Jeanne ont également sollicité une de leur voisine (la voisine de côté) et le médecin de famille. Quand je demande comment il a choisi parmi les voisin·e·s, Jean me dit à propos des voisin·e·s : « on n'a pas *de voisins qui nous visitent, on a tous ces voisins, ils nous visitent pas, non* ». Il parle de *ces* voisins, il les démontre et les désigne comme n'étant pas les siens. « *Ces voisins* » dont il parle, ont fait construire des maisons dans un ancien pré à vache, formant une grappe d'habitations. Elles ont poussé tout d'un coup en face de chez lui comme des champignons, ce sont des constructions relativement récentes, elles ont moins de cinq ans. S'il n'entretient pas de rapport avec eux, « *ces voisins* » n'en restent pas moins des voisin·e·s, un potentiel à voisiner. Je remarque d'ailleurs que Jean a formé son « réseau de solidarité » dans la catégorie des voisins avec une voisine de très longue date qui, bien que pas tout à fait en face, est sa « première voisine » et aussi « *un peu parente* », une chose qu'il me rappelle au détour de sa phrase sans réussir toutefois à se souvenir comment, à quel degré... De sorte que Jean fait ici

---

<sup>278</sup> Aujourd'hui, les personnes âgées ne passent plus par les urgences, elles sont dirigées directement à l'hôpital. « Le temps de passage aux urgences est plus long pour les personnes âgées : sa durée médiane est de 4 heures pour les patients âgés de 75 ans ou plus, contre 2 heures et 10 minutes pour les 15-74 ans, en excluant les patients ayant séjourné en unité d'hospitalisation de courte durée. En prenant en compte ces derniers, la durée médiane s'allonge, de façon plus marquée pour les âgées. Elle est de 4 heures et 30 minutes, contre 2 heures et 20 minutes pour les patients plus jeunes. Le nombre d'examen complémentaires, plus important pour les patients âgés, et les délais nécessaires à leur réalisation contribuent à augmenter la durée de passage aux urgences. À cela s'ajoutent les modalités d'hospitalisation éventuelles en aval des urgences : le délai pour obtenir un lit est plus important pour les personnes âgées. En cas de retour à domicile, les durées de passage plus longues pour les personnes âgées sont constatées dans les points d'accueil ayant les ressources en gériatrie, en lieu avec les prises en charge plus adaptées dans les points d'accueil. »

Bénédicte Boisguerin, Léa Mauro, 2017, « Les personnes âgées aux urgences : une santé plus fragile nécessitant une prise en charge plus longue », *DREES*, Mars 2017, n° 1008, p. 1. <https://drees.solidarites-sante.gouv.fr/sites/default/files/er1008.pdf>

appel « à la parenté diffuse où seule demeure la conscience d'une parenté <sup>279</sup> ». De manière similaire mais un peu différente, l'autre voisine à qui il et elle ont demandé de figurer dans les personnes contactées fait partie de la catégorie des « nouveaux voisins », mais celle-ci, à la différence de « tous ces voisins, qui nous visitent pas », est tout simplement qualifiée d'« une voisine ». En effet, cette voisine qui « voisine avec » Jean et Jeanne depuis une bonne dizaine d'années habite la même rue, la rue principale du village-rue, c'est-à-dire sur un territoire connu, dans une maison connue des locuteurs. En plus de connaître la maison où elle vit (car ce n'est pas une maison récente), il et elle peuvent nommer la maison, et même si elle n'en est pas issue, il est possible de la rattacher à ce « chez » familial ». Car le chez, qui « renvoie [...] à la fois à la maisonnée au sens de gens qui vivent sous le même toit et à la maison au sens de lignée<sup>280</sup> », n'est pas ici le cas de la voisine mais demeure important : il représente l'existence des relations sociales antérieures à la « nouvelle voisine », dans un espace de proximité préexistant et reconnu comme tel par l'emploi de la préposition « chez ».

Ce sont donc ces deux voisines, Jo-jo et Blandine, que je trouve chez Hourcq ce jour-là. En cas d'urgence, Jeanne appelle directement la centrale d'écoute Présence Verte, qui de ce fait déclenche l'appareil complet du dispositif. Lors d'un appel en urgence, c'est la totalité du « réseau de solidarité » de l'« abonnée » qui se trouve réuni : une ambulance labellisée « Présence Verte » et les deux personnes de « l'entourage solidaire et de proximité » (les deux voisines). Dans le cas de la venue sur place des secours, le réseau est donc présent. Cependant, ce dernier n'évite pas une atmosphère de vulnérabilité pour l'« abonnée ». La tension, le silence et le côté un peu perdu de la situation vécue par Jeanne et ses voisines en témoigne et désigne à quel point il leur faut surtout suivre le protocole. L'« abonnée » est dans une attente. Digne, elle adopte une posture semblable à celle des « corps dociles<sup>281</sup> » : surveillée et comme exercée, à se taire, à attendre, j'observe Jeanne qui subit la situation sans formuler de questions, demeurant ainsi sans explication si ce n'est que l'hôpital l'attend (ou l'attente d'une place disponible à l'hôpital). De plus, la mise à distance des voisines ne permet pas qu'elles prennent une plus grande part à ce qui arrive ou qu'elles soutiennent plus manifestement la personne qu'elles viennent pourtant secourir. D'ailleurs, « [nous allons] transporter mamie à l'hôpital » est l'unique information que j'obtiens quant à moi ce jour-là et qui semble la seule réponse adéquate à l'appel d'urgence. Par l'anonymat de l'ambulancier qui ne cesse de nous répéter cette phrase sans engager la conversation, par la situation que le déclenchement du dispositif

---

<sup>279</sup> Tina Jolas, Marie-Claude Pingaud, Yvonne Verdier, Françoise Zonabend, *op. cit.*, p. 138.

<sup>280</sup> *Ibidem*, p. 131.

<sup>281</sup> Michel Foucault, 1975, *Surveiller et Punir. Naissance de la prison*, éd. Gallimard, coll. Tel, Paris, p. 159-199.



d'urgence crée pour *mon* interlocutrice, cette dernière, docile, est « saisie » par ce qui se passe. En ce sens, « Présence Verte » constitue un dispositif, au sens où l'entend Giorgio Agamben. Dans un texte court publié sous le titre *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, le philosophe propose « une partition générale et massive de l'être en deux grands ensembles ou classes : d'une part les êtres vivants (ou substances), de l'autre les dispositifs à l'intérieur desquels ils ne cessent d'être saisis<sup>282</sup> ». Pour Agamben, le dispositif possède un caractère englobant :

« J'appelle dispositif tout ce qui a, d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants. Pas seulement les prisons donc, les asiles, le *panoptikon*, les écoles, la confession, les usines, les disciplines, les mesures juridiques, dont l'articulation avec le pouvoir est en un sens évidente, mais aussi, le stylo, l'écriture, la philosophie, l'agriculture, la cigarette, la navigation, les ordinateurs, les téléphones portables et, pourquoi pas, le langage lui-même, peut-être le plus ancien dispositif dans lequel, plusieurs milliers d'années déjà, un primate, probablement incapable de se rendre compte des conséquences qui l'attendaient, eut l'inconscience de se faire prendre<sup>283</sup>. »

Le dispositif nous saisit, nous modèle, contrôle les gestes et les conduites, les opinions et les discours, les oriente, les détermine, les capture. Dès lors, la liste peut effectivement se limiter aux institutions telles que les prisons, les asiles ou les écoles par le fait que « leur articulation avec le pouvoir » semble « évidente », mais Agamben y adjoint une liste plus étonnante : le stylo, l'ordinateur, ou encore le téléphone portable (pour ne retenir qu'eux). A mon sens, « Présence verte » pourrait figurer dans cette liste dans la mesure où ce dispositif est censé étendre les capacités ou les canaliser (comme le stylo canalise la main). Seulement, un dispositif qui a pour but *a priori* d'aider et de soutenir peut tout à fait posséder, en même temps, quelque chose de coercitif dans la mesure où, par sa nature, il « dispose » les corps et les pensées à sa convenance, selon sa forme, ou plus précisément sa « disposition ». Ainsi le dispositif est-il là pour configurer l'espace et les corps d'une certaine manière. En sortir est impossible, d'où le fait qu'Agamben insiste sur le fait qu'on est « saisi » par le dispositif.

Dans le cas de Jeanne, où l'appel d'urgence est lancé, on perçoit toute la force du dispositif. Elle passe par une centrale d'écoute et se trouve confrontée à son côté impersonnel

---

<sup>282</sup> Giorgio Agamben, 2007, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, Payot & Rivages, coll. Petite Bibliothèque, Paris, p. 32.

<sup>283</sup> *Ibidem*, p. 31-32.

et anonyme. Lorsqu'enfin les voisines choisies et élues la rejoignent, celles-ci sont en train de réunir ordonnances et papiers divers afin de compléter administrativement les demandes du dispositif. À cela, il faut ajouter l'ambulancier Présence Verte qui nous informe par deux fois que « *la mamie* » va être transportée à l'hôpital. Si cette situation met tout le monde en tension, il faut toutefois retenir que les « abonnés-e-s » reconnaissent un côté rassurant et pratique au « dispositif Présence Verte ». En effet, en appuyant sur le déclencheur, le bouton poussoir rouge, l'entourage est prévenu ; en cas d'absence de leur part, ce sera le médecin qui sera prévenu ; s'il est absent, ce seront les pompiers qui seront prévenus ; s'ils sont absents, ce seront les services de secours labellisés aux normes Présence Verte qui prendront en charge l'urgence. Ces derniers, toutefois, ne pourront prendre le risque de maintenir la personne à son domicile et attendront alors le feu vert pour un lit disponible à l'hôpital. Ici comme de manière générale, on peut observer le fonctionnement du dispositif Présence Verte et comment les gens s'en servent. On peut également constater comment celui-ci rassure ses usagers ou l'entourage. Or on ne sait pas ce qu'il induit comme situation vécue. Dans le cas de Jeanne, le dispositif pose question. Comment n'a-t-elle pu empêcher, une fois l'aide venue, l'hospitalisation ? Ne pouvait-elle pas désirer rester à la maison, après la venue des secours ? Quels choix avait-elle à l'intérieur du dispositif mis en marche ?

Les réponses viennent, bien entendu, du protocole : Présence Verte prévoit qu'en cas d'appel d'urgence, il faut absolument transporter la personne auprès du personnel de santé, qui vérifiera son état. Au-delà d'une impossibilité de déroger à ce principe (qui vise une intention juridique, à savoir protéger le dispositif de télé-assistance en cas de survenue d'un problème), cette impossibilité dénote ce que Foucault a nommé un passage, au sein de l'État moderne, d'un « pouvoir souverain » qui a le pouvoir de « faire mourir et laisser vivre » à un nouveau type de pouvoir qui, à l'inverse, se dote du pouvoir de « faire vivre et laisser mourir ». Or, celui-ci, en se donnant pour objet la vie,

« [se donne] de plus en plus de droit d'intervenir pour faire vivre, et sur la manière de vivre, et sur le “comment” de la vie [...] et le pouvoir intervient surtout à ce niveau-là pour majorer la vie, et pour en contrôler les accidents, les aléas, les déficiences [...]»<sup>284</sup> ».

---

<sup>284</sup> Michel Foucault, 1997, *Il faut défendre la société*, éd. Gallimard/Le Seuil, coll. Hautes Études, Paris, p. 221.

Les limites repérées par Foucault peuvent être ici reprises quant à la place du dispositif dans la gestion de l'urgence vécue par Jeanne. Il a pour but d'aider et de « majorer la vie, d'en prolonger la durée, d'en multiplier les chances<sup>285</sup> », mais ce faisant il en « contrôle les accidents, les aléas, les déficiences », rendant impossible toute décision qui irait à cette rencontre. Présence verte est un dispositif d'aide qui *ne peut pas* laisser quelqu'un·e chez lui s'il·elle a appelé pour un malaise ou une chute. Et c'est peut-être un paradoxe d'aujourd'hui qu'on retrouve dans ce dispositif, et qu'Agamben, à la suite de Foucault, a appelé « survie modulable ». La « survie modulable » est une façon ou un vœu de toujours faire survivre les êtres. Chez le philosophe, cela s'exprime dans ce qu'il nomme « dispositifs » en tant qu'il s'exerce avec eux un pouvoir propre aux sociétés modernes. Il écrit : « Ce n'est plus la vie, ce n'est plus la mort, c'est la production d'une survie modulable et virtuellement infinie qui constitue la prestation décisive du bio-pouvoir de notre temps<sup>286</sup>. ».

Dans la disponibilité de l'aide et l'arrivée des secours, dans le dispositif matériel (bracelets et colliers avec pastille rouge), on observe une organisation qui vise la vie et la santé à tout prix, et, pourquoi pas, ce qu'Agamben a nommé « survie » qui, pour *la maintenir*, transportera seule aux urgences une personne âgée. Or partir à l'hôpital, vieux, vieilles, c'est parfois mettre du temps à revenir ou alors bénéficier d'un placement durant celui-ci, c'est parfois partir de chez soi pour ne jamais revenir. La possibilité de rester vivre chez soi s'en trouve fragilisée. Le problème n'est peut-être pas la priorité de la « médecine » et de la « santé » dans la gestion de cette urgence, mais cette question des dispositifs que nous mettons en place. Par exemple, Jean et Jeanne, à partir du moment où il et elle ont demandé de l'aide, ne peuvent plus intervenir dans les décisions. Dans la situation que j'ai observée, il et elle semblaient désemparés, comme s'il et elle ne pouvaient plus dire « cela va mieux » et ne pas aller jusqu'au point d'hospitaliser Jeanne. Le moment était étrange parce qu'il fallait « faire » à tout prix, on ne pouvait plus décider. La situation semblait aller dans un seul sens, n'avoir qu'une seule résolution possible : emmener mamie à l'hôpital. Ainsi ce n'est pas seulement la violence sourde de ce propos de l'ambulancier qui fait de la situation un moment presque intenable, mais l'impossibilité d'agir quand un dispositif a entièrement pris le relais.

---

<sup>285</sup> *Ibidem*, p. 226.

<sup>286</sup> Giorgio Agamben, 2003, *Ce qui reste d'Auschwitz. Le témoin et l'archive*, éd. Payot & Rivages, coll. Petite Bibliothèque, Paris, p. 169.

## « À la grande prairie »

C. revient de chez Élisée et me trouve dans la rue alors que je reviens de promenade. Il m'annonce qu'il doit bientôt partir en maison de retraite et je le trouve embêté de ce départ précipité et lui dis alors que je passerais le voir plus longuement, pour discuter. Comme Hannah, Élisée et Marguerite, Jean et Jeanne, il a pour souhait de « rester vivre à la maison » au village et le souhait d'y finir ses jours. Atteint d'un cancer, il se sait malade. Comme eux, comme elles, il se dit « vieux ». Il imagine ses vieux jours comme un essai de « [...] *passer quelques temps au mieux et puis partir, à, à la grande prairie* ».

Pour C., « *partir* » est mourir pour rejoindre « *la grande prairie* ». Son désir, l'image qu'il se fait de mourir, n'est pas de « partir » pour rejoindre l'autre lieu qu'est la maison de retraite, mais la « grande prairie ». Cette expression épique et poétique n'a rien d'ironique ou de désuet, elle me donne même l'impression que, pour C., le désir de « partir » depuis la maison est très fort. Il reconnaît que cela ne sera pas tout à fait parfait, il en entrevoit la durée courte (la mort prochaine) car il se sait malade et s'accommoderait de vivre « quelques temps au mieux », ici au village, comme il peut. Or, la famille proche et l'entourage ne prennent pas en considération le fait que, malgré sa vulnérabilité, et même, avec elle, il a tout de même le désir de rester vivre au village. Comme si cette vulnérabilité était de fait un frein à ce possible, alors qu'il la pense et la comprend en toute conscience dans son souhait de mourir à la maison.

– *Je l'ai dit plusieurs fois, il y a quatre-vingt-huit ans que je suis né à Carrère, hé-é, je voudrais plutôt y finir mes jours. [...] Tu vas passer quelques temps au mieux et puis partir, à, à la grande prairie.*

### 3. Une mort sereine

#### A. Le récit d'une mort

##### **Un an plus tard**

« Une mort sereine » est un récit que j'ai nommé d'après les propos tenus par deux enfants de Jean et Jeanne. Il est né d'une conversation autour d'une table et dans laquelle Josiane et Mireille entrent dans le récit de la « fin de vie » de leurs parents, un an et quelques mois après la situation d'urgence avec Présence Verte. Je fais le choix de travailler essentiellement sur une unique conversation, car en tant qu'anthropologue indigène ce temps long de trois heures d'entretien m'a marquée, pour plusieurs raisons. Ce jour-là, j'étais chez Hourcq. Au début, à l'intérieur des interactions conversationnelles, nous étions cinq personnes accoudées autour d'une table de cuisine en train de discuter, à l'image de Goffman qui note qu'une conversation « implique un nombre de participants qui ont peut-être décidé de passer ensemble un moment, plus ou moins long [...] »<sup>287</sup>. Et cette conversation a retenu mon attention car j'ai observé, au sein de celle-ci, le passage de la simple conversation (à cinq participants) au récit plus complexe (fait à deux). L'apparition de ce récit dans la conversation se mesurait au fait que *mes* interlocutrices construisaient (pour elles, pour nous, pour moi) une histoire qui invitait à « s'installer dans une narration, à s'y engager avec empathie »<sup>288</sup>. Dans l'échange, soudain, la parole des deux sœurs Josiane et Mireille devient un récit auquel on « assiste » en tant qu'auditeur·rice ou, mieux, un récit où l'on « est appelé à prendre part aux diverses actions dramatiques qui y sont mises au jour et se déploient »<sup>289</sup>. Par sa façon d'interpeler l'auditeur dans les différentes actions qui y sont racontées, ce récit « demande » écoute et empathie. Il exige cela de nous, nous met à cette place (que nous le voulions ou non).

Si c'est cela qui m'a frappée en le réécoutant, il faut de plus reconnaître à ces deux interlocutrices la capacité à se servir de cette situation de conversation avec moi pour se « mettre d'accord ». Elles élaborent entre elles et au fur et à mesure le contenu du récit. Comme une scène rejouée, elles semblent « passe[r] une copie de la bande enregistrée »<sup>290</sup> de leur « expérience

---

<sup>287</sup> Erving Goffman, [1974] 1991, *Les Cadres de l'expérience*, Les Éditions de Minuit, coll. Sens Commun, Paris, p. 488.

<sup>288</sup> *Ibidem*, p. 494.

<sup>289</sup> Nathalie Sarraute, 1989, *L'Usage de la parole*, Gallimard, coll. Folio, Paris, quatrième de couverture.

<sup>290</sup> Erving Goffman, *op. cit.*, p. 494.

passée<sup>291</sup> » qui concerne la fin de vie de leurs parents pour m'en faire part, et par là, s'entendent et s'accordent toutes deux (avec notre assentiment) sur le bien-fondé de la décision « difficile » du placement en maison de retraite. Le récit possède donc une fonction. Ma présence d'anthropologue et de voisine, présente épisodiquement au village (comme elles), semble avoir attisé leur désir de raconter le placement et la fin de vie de leurs parents, ce qui rend leur récit d'autant plus marquant qu'il semble avoir lieu pour la première fois.

De fait, s'il est normal et évident que l'anthropologue, par ses questions, « suscite » des paroles, ce récit est notable en ce que nous semblons assister à sa « genèse ». Son ton, son déroulement, beaucoup de choses me le rendaient notable et intrigant. Je peux dire que, pendant le récit, j'ai été étonnée de la distance prise par *mes* interlocutrices lorsqu'elles racontaient les événements dramatiques qui constituent la fin de vie et le processus de la mort. Pourquoi me racontaient-elles cela avec autant de détachement ? Qu'est-ce qui avait permis aux interlocutrices de s'engager dans la voix du récit pour raconter les moments qu'elles jugeaient « difficiles » et « compliqués » de la fin de vie de leurs parents ? Comment s'étaient-elles mises à *se raconter* toutes deux une version *satisfaisante* de la mort de ceux-ci ? Pourquoi avaient-elles choisi cette situation de conversation avec moi pour faire le récit du placement et de ce moment fatidique qu'on appelle l'agonie, le « déclin précédant la fin <sup>292</sup> » ?

**« Tu entends quoi par “partir sereinement” ? »**

« Que fait-on quand un mourant préfère mourir chez lui plutôt qu'à l'hôpital, et quand on sait qu'il mourra plus vite chez lui ? Et si c'était justement ce qu'il veut ? Il n'est pas encore superflu de dire que les organes passent souvent bien avant les hommes.<sup>293</sup> »

Norbert Elias.

Devant la maison Hourcq qui est ouverte – les volets à l'étage et la porte cochère sont ouverts – il me semble reconnaître le véhicule de Josiane, fille de Jean et Jeanne, décédés tous

---

<sup>291</sup> *Idem.*

<sup>292</sup> Josette Rey-Delborte et Alain Rey (dir.), 2004, *Le Nouveau Petit Robert*, Paris, p. 50.

<sup>293</sup> Norbert Elias [1987] 2012, *La Solitude des mourants*, éd. Bourgois, coll. Titres, p. 119-120.

les deux en maison de retraite cette année. Depuis, la maison Hourcq est fermée et mise en vente. Je tape à la porte, c'est Raymond, le mari de Mireille, sœur de Josiane, qui m'ouvre. Je me présente. Il me dit qu'il m'a connue toute petite, enfin enfant, je suis « la jumelle » à qui il a rempli plus d'une fois le pot au lait, quand Jeanne n'était pas là. Oui c'est ça, je suis Michèle, bien sûr je ne l'ai pas reconnu, nous n'avons pas trouvé cela étonnant, d'ailleurs ça nous a fait rire de nous voir comme ça avec notre âge. Je lui demande si Josiane est là. Je l'informe que je mène une enquête anthropologique, qu'il y a quelques mois, avant qu'ils ne décèdent, j'ai enregistré en audio Jean et Jeanne et que certaines fois, Josiane était là. Je prévient que j'aimerais la saluer et que nous nous entretenions au sujet des enfants ayant des parents en fin de vie, enfin j'ai dit quelque chose comme ça. Pour l'instant Josiane n'est pas là, m'informe-t-il, elle est partie faire une course. Je le quitte en lui répondant : « *Dis-lui que je suis par là et que je repasserai dans la journée !* ».

Ce bref passage à la maison Hourcq et les conversations montrent qu'il nous faut, aux locuteurs et à moi-même, anthropologue indigène, reprendre connaissance d'un environnement. Raymond et moi ne nous connaissons pas vraiment cependant nous partons depuis la période que nous avons connue. Moi (l'anthropologue) enfant j'allais chercher le lait ; lui (mon locuteur) servait parfois le lait à la place de Jeanne. Cette situation nous remet en somme dans l'histoire du passé du village, ce qui permet une connivence dans le présent. La possibilité de me reconnaître (« *je sais qui tu es, je t'ai connue enfant, tu es la jumelle, je te servais le lait quand Jeanne n'était pas là* »), cette réminiscence d'une situation passée, nous conduisent jusqu'au rire de nous voir ainsi plus tard. Cette situation montre d'où nous partons, d'où nous parlons. C'est-à-dire que nous savons peu de choses de nous, mais nous savons cela, ces quelques bribes biographiques permettant une connivence et de la sympathie à nous croiser, même si je finis simplement par demander à *mon* interlocuteur d'annoncer aux deux filles que je viendrai discuter avec elles de leurs parents.

Josiane et Mireille viennent de Carrère, où elles ont été à l'école libre catholique puis en pension au moment du collège. Leurs parents Jean et Jeanne étaient des paysans qui vivaient du revenu de leur terre. Elles sont parties loin et ont fait leur vie ailleurs. Aujourd'hui à la retraite, l'une a été directrice d'une crèche en milieu rural, et l'autre employée dans une administration française. Elles habitent toutes deux dans un habitat groupé pavillonnaire dans une commune rurale à quarante minutes d'un grand centre urbain. Elles ont deux et trois enfants, mariés, qui travaillent dans le secteur privé tertiaire et marchand. Ils habitent à proximité de leurs parents. Elles ont chacune des petits-enfants. Les interlocutrices, leurs enfants et petits-

enfants forment un groupement familial avec un ancrage sur le même territoire géographique. Elles « ont fait leur vie » dans cette commune d'adoption. C'est à deux heures trente de la maison de leurs parents et de la maison de retraite où il et elle sont allé·e·s.

Tel est le trajet qu'elles faisaient lorsque, au moment de la retraite, Josiane, l'aînée, plus tard relayée par sa sœur Mireille, a commencé à s'occuper de ses parents, d'abord de manière occasionnelle lors de certains problèmes de santé du père (qui a dû notamment subir une opération chirurgicale), puis de manière systématique et prolongée sur plusieurs jours à intervalle régulier. Elles venaient ainsi pour une durée de trois à sept jours, toutes les deux à trois semaines, rythme de visite qu'elles ont d'ailleurs conservé une fois les parents placés en maison de retraite. Josiane et Mireille ont respectivement 65 et 62 ans. Elles ont l'âge de mes frères et sœurs aînés et ont connu, comme moi, trois générations sous le même toit. Leur mère Jeanne, comme la mienne, s'est occupée jusqu'à leur mort à la maison de la mère et du père de son mari ; Jeanne soignait de plus ses vieilles voisines aussi en fin de vie. Souvent, les femmes accompagnaient également au village leur mari en fin de vie jusqu'à la mort à la maison. Ces données travaillent souterrainement notre dialogue, comme un passé proche qui gonfle le présent et lui insuffle une teneur. En effet, le récit du placement qu'elles m'ont fait et que je m'appête à analyser est habité de ce temps et de ces pratiques que nous avons connues. C'est d'ailleurs pour cela que le récit de leur propre accompagnement de leurs parents en fin de vie est si important, parce qu'elles accomplissent en quelque sorte, mais différemment, ce que nos parents ont fait : s'occuper des vieux de la famille.

Pourtant, je ne m'explique qu'elles aient placé en maison de retraite Jean et Jeanne, dont je connaissais le désir de vieillir et mourir chez eux·elles ainsi que tout ce qu'il·elle avaient réalisé pour le concrétiser. Quand ont-elles décidé cela, à quel moment et pour quelles raisons ? Comment ont-elles décidé d'aller à l'encontre du choix de leurs deux parents de rester vivre chez eux et pourquoi ? Qu'est-ce qui a motivé la décision, comment l'expliquent-elles, comment l'ont-elles vécue et perçue, elles ? En tentant de le comprendre dans l'analyse de leurs paroles, je propose d'évaluer et saisir les « limites » qui ont été posées au maintien à domicile de leurs parents, tant concrètement, pratiquement, que dans les représentations que Mireille et Josiane se font de la vieillesse et de la mort. Elles prennent en effet des décisions en estimant qu'il n'est « plus possible » – soit pour elles, accompagnantes, soit pour leurs parents qui sont trop malades ou pour qui rester chez eux constitue un danger – de rester et de mettre leurs parents dans une maison de retraite où ils pourront recevoir des soins dont ils pourraient avoir besoin. Si la sécurité est en effet le premier frein à ce possible rester vivre chez soi – ainsi que, ironiquement, à la possibilité d'y mourir (on pourrait en effet se demander comment être en



sécurité devant la possibilité de mourir, question non seulement ironique mais au fond très juste tant elle parle de notre façon contemporaine d'être face à la mort) – il me semble qu'une étude rapprochée des propos des locuteurs et de leurs formes langagières permet de toucher, via leur expression, à ces pratiques et représentations que Mireille et Josiane se font de la mort et de ce qui, à l'intérieur de celles-ci, limite une possibilité pourtant ouverte ainsi que nous l'avons vu des autres habitants : celle de vieillir et mourir à la maison ?

Plus tard, en fin de journée.

Je frappe, je rentre, je passe la salle de séjour pour entrer dans la cuisine où je rejoins Josiane et Mireille, les deux filles de Jean et Jeanne, et leurs époux Yves et Raymond. Nous échangeons un moment sur des choses anodines. Nous sommes les cinq accoudés autour de la table, nous parlons. Je leur demande s'ils sont là pour un moment, ils me retournent la question. Je remarque qu'il fait une bonne température dans la pièce et que c'est moins humide que chez moi. J'entends un ronronnement, un bruit agréable, affectif, et je m'aperçois que le poêle à bois est allumé. Nous évoquons le fait de chauffer les maisons quand nous ne sommes pas là. Eux·elles, laissent allumé continuellement le chauffage central au gaz au minimum, même quand ils·elles ne sont pas là, à cause de l'humidité. Quand ils·elles viennent à la maison, ils·elles allument aussi le poêle à bois, pour la qualité de la chaleur impulsée par le bois qui crépite, qui pète, qui bouge, le feu dégage une chaleur qui vibre de sa présence dans toute la cuisine. Nous parlons du Gave qui est à nouveau hors de son lit, et qui inonde les terres... Josiane me demande où j'en suis de mon enquête. Elle me dit qu'elle aimerait beaucoup écouter les enregistrements que j'ai faits avec ses parents. Nous convenons que je lui donnerai les fichiers *audio* sur une clé USB, qu'elle doit aller acheter le lendemain.

Puis, nous parlons des derniers moments de Jean et Jeanne et la conversation continue sur les dates, la prise de décision pour le placement en maison de retraite. Josiane dit que sa mère est « partie vite et sereinement ». Jeanne est décédée le 5 mai 2014 après qu'elle et son mari soient entrés ensemble en maison de retraite le 12 décembre 2013, et Josiane précise que c'est à l'issue d'une hospitalisation de Jean que les trois enfants ont pris la décision qu'il n'y aurait pas de retour à la maison, mais plutôt un placement en maison de retraite pour les deux parents. Ils ont « profité », dit-elle, de cette situation d'hospitalisation car, depuis le domicile, le départ en maison de retraite aurait été compromis, il aurait fallu convaincre les parents. Ainsi pour les enfants, l'hospitalisation est saisie comme une opportunité qui rend envisageable et tangible le placement. C'est pendant l'hospitalisation du père que les rendez-vous avec l'assistante sociale ont été pris, que les dossiers et les demandes d'aides ont été faits, et que

s'est présentée l'opportunité de deux chambres mitoyennes qui se libéraient dans une maison de retraite.

À l'écouter, j'ai envie de revenir en arrière et je quitte volontairement la question de la maison de retraite pour revenir sur la mort de Jeanne qui, selon Josiane, est « *partie sereinement* ». À ce moment de la conversation, ce sont les deux filles qui prennent la parole, les maris se taisent. Raymond, le mari de Mireille, est au bout de la longueur de table, du côté de la table où l'on s'assoit sur un banc avec un dossier et il écoute, il acquiesce par moments, parfois il grommelle quelque chose le plus souvent inaudible. Il restera attablé tout le long de la conversation, souvent dans une posture de retrait. Les coudes sur la table, il regarde plutôt ses mains qui sont jointes, et de temps en temps oriente la tête en direction de l'interlocutrice, pour revenir le plus souvent retranché dans sa position initiale, voûté sur la table qui lui sert de tuteur, il est attentif mais ne prendra que très rarement la parole. Yves, le mari de Josiane, est, lui, assis au bout de table mais à la place dite du chef de famille, le buste parfaitement perpendiculaire à la table et les coudes prenant toute la largeur. Dès qu'il sera question de la fin de vie de ses beaux-parents, il ne prendra plus la parole et quittera la table pour aller chercher du bois. Il s'absentera longtemps. À sa gauche Josiane, sa femme, est assise dans la longueur, du côté du banc, dans la posture de quelqu'un·e qui se tient bien à table et je suis en face d'elle, mais pas dans une relation de face à face. Je me suis placée impoliment de trois quarts, mon coude gauche sur la table, la hanche contre, les jambes dans le sens de la longueur orientées vers Mireille. Mireille, elle, n'a pas de contact physique avec la table, elle a les jambes dépliées devant elle, orientées en direction de sa sœur, son buste contre le dossier de la chaise, elle s'accoudera occasionnellement à la table. Nous sommes les cinq attablé·e·s pour discuter.

Sur la table où rien ne traîne, recouverte d'une toile cirée ornée de bandes bleues-blanches-rouges qui traversent la table dans toute sa longueur, l'enregistreur de paroles est posé à côté de moi. Je pose donc la question de la « mort sereine » qui me semble importante. L'expression employée juste avant et hors enregistrement par Josiane a retenu mon attention. Dès lors que je place mon « l'enregistreur chéri » en précisant que je nous enregistre, je lui pose la question « *tu entends quoi par partir sereinement ?* ». L'échange commence.

JOSIANE. – *Et bé, c'est-à-di-ire, si tu veux, elle elle a décliné petit à petit*

MIREILLE. – *Ouais*

JOSIANE. – *elle a, c'était euh – elle elle – elle a compris qu'elle allait mourir, puisque la veille du premier mai, elle a dit à papa de nous appeler pour, heu, parce qu'elle allait mourir, tu vois. [...] On n'y est pas arrivées le premier mai on y est arrivées le deux, moi*

*je suis arrivée le deux je crois. Et toi (en s'adressant à sa sœur) le 2 mai, et e-e-et heu-eu, petit à petit elle a décliné*

*MIREILLE. – oui {de jour en jour} (dit ensemble)*

*JOSIANE. – de {de jour en jour} (dit ensemble un peu décalé) tu vois*

*MIREILLE. – La veille elle était très énervée, très énervée quand même hein ? (Mireille parle en même temps en élevant le ton de la voix pour prendre la parole.)*

Josiane parle du déclin progressif de sa mère, le « petit à petit » vers la mort. Sur le mode de la narration, elle raconte l'approche de la mort vécue par sa mère comme conscience de sa mort proche : « *Elle a compris qu'elle allait mourir* ». C'est ce que Anselm Strauss nomme la « conscience ouverte » de la mort, situation dans laquelle « le personnel médical et le patient sont tous les deux conscients que ce dernier est mourant<sup>294</sup> ». Dans leur livre *Awareness of Dying*, Strauss et Glaser déterminent dans ce cas plusieurs contextes de conscience : « la conscience fermée, la conscience présumée, la conscience feinte mutuelle et la conscience ouverte »<sup>295</sup>. Il est important de noter que chacun de ces contextes naît « autour de la confrontation du malade et du personnel hospitalier et des modes propres d'interactions apparaissant dans ce contexte ». Si les auteurs affirment que le contexte de conscience ouverte est « celui qui s'établit toutes les fois où l'équipe médicale et le patient savent que ce dernier va mourir et en tiennent compte dans leurs actes<sup>296</sup> », il faut dans notre cas ajouter les proches du mourant, ici en l'occurrence les enfants. Ils·elles sont partie prenante de l'interaction – avec le personnel médical, avec les parents mourants – et ont eux aussi une conscience de la mort qui, bien qu'elle soit relative à leur position, « compte dans leurs actes ». Ainsi je propose de me pencher sur l'énoncé « *elle a compris qu'elle allait mourir* » afin de comprendre ce qu'il signifie dans la perspective des enfants, afin d'observer comment celui-ci nous informe de leur représentation de la mort de leur mère.

### **La mort convenable**

En une phrase longue et hésitante, l'interlocutrice ponctue son explication du mourir « sereinement » en m'adressant un « *tu vois* » pour me convaincre de son argumentation sur le fait que la mourante était consciente de l'imminence de sa mort. Quand elle m'adresse la phrase

---

<sup>294</sup> Anselm Strauss, 1992, *La Trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*, éd. L'Harmattan, Paris, p. 113-114.

<sup>295</sup> *Ibidem*, p. 114.

<sup>296</sup> *Idem*.

« elle a dit à papa de nous appeler pour heu, heu, parce qu'elle allait mourir, tu vois », sa sœur lui répond par un « ouais » pour lui signifier qu'elle est en effet d'accord, en même temps qu'elle semble émettre une réserve. Le « ouais » peut apparaître au premier abord comme un acquiescement dit sur un ton désinvolte et familier, mais en fin de compte cette manière de dire oui est prononcée pour mesurer les propos sur la mort sereine. Il est utilisé pour valider le récit de l'interlocutrice (« elle a décliné petit à petit ») autant que pour exprimer un doute sur les faits qui sont exprimés, laissant l'explication donnée sur la mort sereine encore ouverte, la signalant comme encore pas tout à fait adéquate. Elle laisse cependant sa sœur reprendre la parole, en acquiesçant à nouveau. C'est à l'issue de la seconde reprise formulant le déclin « *de jour en jour, tu vois* » supposée attester de la sérénité de la mort de leur mère que Mireille élève la voix pour prendre la parole au-dessus de celle de sa sœur et nuancer radicalement cette mort : « *La veille elle était très énervée, très énervée quand même hein ?* » Sa prise de parole confirme la première réserve qu'elle avait émise. Elle montre, aussi, qu'il leur faudra se mettre d'accord dans l'élaboration du récit. Ici, afin de pouvoir mesurer le comportement dit serein de la mourante qui sait qu'elle va mourir, elle propose à sa sœur de ne pas omettre certains indices importants. Elles poursuivent, ensemble, en montant le ton, comme pour se persuader du paradoxe soulevé ici dans la conversation entre le fait de « partir sereinement » et l'énervement vécu par leur mère au moment d'une mort prétendue ou ressentie comme sereinement vécue.

Jusqu'ici, tout nous menait à croire à « un style de mort (qui) approche de l'idéal<sup>297</sup> ». La mourante faiblit petit à petit et meurt en quelques jours, comme si elle s'éteignait en déclinant. C'est d'une "mort sans lutte contre la mort" dont il s'agit et dont les deux interlocutrices veulent se convaincre. Ce désir lui-même peut être interrogé. Il semble indiquer qu'une mort d'une personne très vieille devrait être sans lutte. Avec sérénité, à la fin de sa vie, on s'en va. Si Strauss signale pour sa part qu'une mort « sans lutte contre la mort » n'est pourtant pas, dans tous les cas, considérée comme un « comportement acceptable face à la mort<sup>298</sup> », il a recensé et remarqué qu'il existait quelques situations où le « droit de mourir » sans lutter serait accepté. Strauss donne le cas « des vieux patients très usés » qui ont « le droit de mourir vite et, s'ils sont conscients, ne sauraient être blâmés pour ne pas lutter contre la mort<sup>299</sup> ».

Un autre point évoqué semble faire de la mort de Jeanne une mort sereine. Consciente de sa mort imminente, la mourante demande à voir ses enfants avant de mourir, elle conserve

---

<sup>297</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>298</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>299</sup> *Ibid.*, p. 120.

un certain sang-froid, elle affronte donc la mort avec dignité. Avec la conscience d'une mort proche ainsi que le comportement sans lutte devant la mort imminente, la mourante adopte selon Anselm Strauss ce que celui-ci appelle un « "style convenable de mort" ou plus exactement "un style convenable de vie face à la mort"<sup>300</sup> ». Sous deux aspects, Jeanne semble donc bel et bien avoir vécu une mort sereine – c'est-à-dire : calme et convenable. Comment les enfants pourraient-ils·elles ne pas fantasmer une mort sereine des parents arrivés au grand âge ?

Or, Mireille fait une rectification en invitant sa sœur à se souvenir que « *la veille elle était très énervée [...] quand même, hein ?* ». Il va alors leur falloir déterminer ensemble quel était vraiment le comportement de leur mère devant la mort en essayant de comprendre le paradoxe qu'elles soulèvent elles-mêmes dans leur récit entre l'énervement vécu par leur mère près de la mort et leur description sereine de cette mort, entre leurs représentations et la réalité. Elles poursuivent, ensemble :

*JOSIANE. – et e-et heu-eu, petit à petit elle a décliné*

*MIREILLE. – oui {de jour en jour}*

*JOSIANE. – de {de jour en jour, tu vois}*

*MIREILLE. – La veille elle était très énervée, très énervée quand même hein ?*

*JOSIANE. – Alors, elle était, elle était pas, elle était pas consciente, la veille elle n'était pas consciente (dit d'un ton d'expert donnant une explication) et énervée, heu, voilà elle se débattait si tu veux, voilà, et après, heu-eu-eu,*

*MIREILLE. – elle est décédée le mardi matin (dit très doucement)*

*JOSIANE. – non, le lundi*

*MIREILLE. – le lundi, le lundi matin*

*JOSIANE. – et puis le lundi matin on y est allées. ----- Elle est partie -----  
----- elle est partie, comme ça, Toc ! (avec sa main elle donne un petit coup sur la toile cirée)-----*

Josiane, marque un premier silence, vif, accroché à une certaine durée avant de laisser tomber – « *Elle est partie* » – suivi à nouveau d'un silence vif identique mais plus long, pour dire une seconde fois – « *Elle est partie, comme ça* ». Mais surtout, au début de sa prise de parole, elle juge la mort de sa mère comme une mort sereinement vécue par la mourante en insistant sur l'aspect progressif de celle-ci : « *de jour en jour* », « *petit à petit* ». Puis elle donne

---

<sup>300</sup> *Ibid.*, p. 121.

deux précisions concernant la veille du décès. Elle affirme que Jeanne était « *très énervée, très énervée [...] elle se débattait* ». Malgré ce désordre apparent de la mourante, elle parle de la non-conscience de la mourante devant l'approche de sa mort : « *Elle n'était pas consciente, la veille elle n'était pas consciente et énervée, heu, voilà elle se débattait, si tu veux, voilà.* » Josiane et Mireille, considérant que leur mère est « *partie sereinement* », la déclarent d'abord consciente de sa mort (« *elle avait compris qu'elle allait mourir* »), et ce argumenté par le fait qu'elle fasse appeler leur père. Aussi quand Mireille se met à nuancer la mort en revenant sur sa prétendue sérénité (« *la veille elle était très énervée [...] quand même hein ?* ») sa sœur Josiane rétorque en prenant un ton d'expert, un peu catégorique : « *la veille elle n'était pas consciente* ». Elle semble préciser un changement de comportement radical : la mourante devant la mort n'était tout à coup plus considérée consciente. En réalité, si le paradoxe soulevé par les deux filles devient un imbroglio, c'est parce que Josiane elle-même n'accepte pas la possibilité que sa mère se débattre devant la mort. Elle est donc obligée dans son récit de la déclarer inconsciente (la veille) pour conformer l'image qu'elle possède de sa mère face à la mort avec la réalité de sa mère qui se débat, soudain, la veille, devant l'imminence de la mort tandis que celle-ci avait été jusque-là déclarée, sinon irréprochable, convenable, digne et calme. C'est pourtant une des « ambigüités » que soulève Strauss de la « conscience devant la mort » quand bien même celle-ci serait « ouverte » : une conscience ouverte d'une mort proche n'empêche pas le mourant, au moment de la mort, de l'affronter dans l'agitation, l'énervement, la peur, l'angoisse<sup>301</sup>.

### **Mourir vite**

Elle est partie vite, comme cela, d'un coup. Josiane matérialise son récit par un geste de la main qu'elle laisse retomber sur la toile cirée qui produit un petit bruit qui fait « Toc ! » La mort se voit ainsi qualifiée de sereine par un troisième terme : la mise en avant de la vitesse à laquelle elle est advenue.

Si la mort est alors qualifiée de sereine parce qu'elle est advenue vite, pour raconter ce « (vite) partie sereinement », les interlocutrices utilisent des faits qui se déroulent juste avant le moment même de la mort. Parce que cette mort a duré un seul instant, elles racontent toutes les actions qu'elles réalisent juste avant :

---

<sup>301</sup> *Ibid.*, p. 113-116.

JOSIANE. – Et puis le lundi matin on y est allées, j’ai laissé Mireille heu (pause) à l’hôpital (pause) elle----allait [...] apporter, heu, un

MIREILLE (coupe la parole). – Hé bé-é, pour aller récupérer des tickets de repas !

JOSIANE. – Oui on avait décidé de rester avec (elle hésite)

MIREILLE (coupe la parole). – Eh bien de manger avec papa !

JOSIANE. – Donc c’était moi. J’y suis arrivée, je suis montée, j’ai rencontré une aide-soignante dans le couloir qui me dit : “si vous avez quelque chose à lui dire, c’est le moment”. Donc je suis entrée dans la chambre, y avait papa sur le fauteuil, maman dans le lit, je leur ai pris la main à tous les deux, et j’ai dit à maman : Maman, je te promets, on s’occupera de PA –pa (pause marquée). Elle est partie, (pause hyper-marquée, blanc, silence, nous entendons autour de la table « les mouches voler », un genre de suspens, marquant l’étonnement de Josiane de la rapidité à laquelle elle est morte) elle est partie, comme ça (comme un rien).

Josiane rappelle ici que c’est elle qui est arrivée la première, d’un « moi j’y suis arrivée » signifiant non pas au chevet de la mère mourante, mais à la maison de retraite, où elle a dû arriver en voiture. Ensuite, elle liste un nombre d’actions pour donner sa mesure de la mort rapide : arrivée donc en voiture, elle est montée, elle a rencontré une aide-soignante dans le couloir, qui, enfin, lui a proposé d’aller auprès de sa mère et lui a ensuite suggéré que, si elle avait quelque chose à lui dire, il fallait qu’elle le fasse maintenant car, lui a-t-on dit, « c’est le moment ». Le moment de mourir était là, maintenant présent, tangible, tout de suite. Pourtant, ce n’est qu’au terme d’une grande liste de verbes d’action – arriver, monter, rencontrer, entrer – ainsi que d’indications de lieux – un couloir, la chambre, le fauteuil, le lit – qu’il est enfin possible à *mon* interlocutrice de raconter la mort, son instant même. Ce faisant, on remarquera là, le trait d’un récit réalisé « rétrospectivement » : chaque élément précédant la mort devient un signe dont elle se souvient et qu’elle convoque.

Sur ce point, le récit de Josiane relève donc d’une façon relativement commune de raconter la mort, en remontant le flux des souvenirs. Mais de la sorte il nous informe peu des raisons pour lesquelles les enfants ont besoin de prétendre à une mort sereine. Pour le comprendre, il faut revenir à un fait majeur du passé qui m’a été raconté par Josiane hors enregistrement.

Lorsque Jeanne est arrivée à la maison de retraite, placée suite à un séjour à l’hôpital, elle a regardé sa fille droit dans les yeux, en lui disant : « Je ne vais pas mourir ici au milieu de tous ces étrangers !? ». Elle n’a alors pratiquement plus quitté sa chambre, pas même pour

prendre les repas. Jeanne est décédée peu de temps après (environ 5 mois). De nombreux éléments tendent donc à laisser croire qu'il s'est agi là d'une mort rapide et donc sereine. Or, plusieurs indices nous ont montré qu'elle n'était pas si sereine, puisque les interlocutrices insistent toujours sur le calme apparent de la mort de leur mère en ajoutant d'autres éléments qui viennent plus ou moins le contredire, sinon troubler cette mort. En réalité, Josiane et Mireille ont certainement besoin de se raconter que leur mère a vécu une mort sereine parce qu'elles sont celles qui ont décidé de la placer là où elle n'avait pas envie de mourir, au milieu « *des étrangers* ». Elles ne se racontent donc pas seulement une mort idéale parce qu'elles ont cette image-là de la mort, mais parce qu'elles ont placé leurs parents. Elles ne les ont pas laissés au village à la maison, là où, elles le savent, tout le monde avant mourrait. Le « *ici au milieu des étrangers* » renvoie implicitement, en effet, à cet autrement du mourir d'avant. La force de cet énoncé vient aussi de sa façon claire d'exposer un refus et qui est formulé non pas comme refus de « vivre là » mais bien de « mourir ici ». Et Josiane et Mireille me rapportent ces propos de Jeanne parce qu'elles se trouvent dans une position inconfortable non seulement vis-à-vis de leur mère, mais vis-à-vis d'elles-mêmes. Cela se traduit dans le récit qu'elles font de la mort sereine et les multiples paradoxes qui l'habitent, mais aussi dans une promesse faite par Josiane à sa mère au moment de mourir : « *Maman, je te promets, on s'occupera de Pa - pa.* ».

## La promesse

« Acte éthique par excellence, la promesse est [...] la manifestation la plus puissante de notre volonté, le témoignage le plus exaltant de notre liberté. “La promesse est un acte impossible”, mais c'est le seul digne de ce nom (...) <sup>302</sup> ».

Jean-Luc Nancy<sup>303</sup>

---

<sup>302</sup> Jean-Luc Nancy, 2015, *Question à Jean-Luc Nancy*, Forum de discussion à partir des questions générées par la leçon inaugurale de Jean-Luc Nancy lors du 26<sup>ème</sup> forum Philo, « Le Monde », Le Mans, 14 Novembre 2014.

<sup>303</sup> J'ai pensé et écrit « La promesse » en m'appuyant sur la « Leçon inaugurale » de Jean-Luc Nancy, prononcée à l'occasion du 26<sup>ème</sup> Forum Philo, « Le Monde », Le Mans, 14 Novembre 2014. Diffusion, France Culture le 07 juillet 2015 et disponible en ligne : <http://www.franceculture.fr/emission-forum-le-monde-le-mans-questions-a-jean-luc-nancy-2015-07-07>



« *Maman, je te promets, on s'occupera de Pa-pa* ». La phrase de Josiane contient des verbes conjugués au présent et au futur. Les deux temps de la promesse faite au moment de la mort de sa mère sont tout d'abord liés à la temporalité de l'énonciation. La promesse est réalisée depuis le présent, le maintenant où tu meurs « *je te promets* », c'est-à-dire, maintenant, au présent que tu meurs, là je te dis : « *je te promets, on s'occupera de Papa.* » Malgré le futur de la seconde partie de la phrase, la promesse n'est donc pas pour l'avenir, mais pour le maintenant. Dans une leçon inaugurale, le philosophe Jean-Luc Nancy évoque le fait que les promesses sont faites au futur, mais « un futur qui est comme l'expansion de son propre présent, le présent de son énonciation. Je le dis moi maintenant et donc je le fais déjà.<sup>304</sup> » La promesse est donc performative, arrimée à l'acte d'énonciation. Pour détailler cette idée, Jean-Luc Nancy insiste sur le « maintenant » de la promesse en analysant l'étymologie de l'adverbe. En le traduisant du latin « main » et « tenant », Nancy dit qu'il s'agit, littéralement, du « moment où je tiens dans mes mains, ce qui veut justement dire que tenir dans ses mains c'est seulement maintenant, c'est le présent<sup>305</sup> ». S'il désigne ainsi la temporalité de la promesse comme étant le présent et présuppose qu'elle n'a d'autre temps que celui-ci, il admet par là l'impossibilité de la promesse. En effet, on ne peut jamais dire ce qui sera. Lorsque Josiane prend la main de chacun de ses parents et dit : « *Maman, je te promets, on s'occupera de PA –pa* », elle dit « *on s'occupera de lui*, mais peut-être ne pourrai-je pas tenir ma promesse, que ce sera trop lourd à tenir et, pour différentes raisons je lâcherai et par conséquent je ne tiendrai pas ma promesse ». En potentialité dans la promesse existe, toujours, la possibilité de ne pas tenir la promesse. Aussi la promesse faite par la fille est-elle ce que Nancy nomme « fausse promesse », c'est-à-dire la promesse en tant que juste promesse, dite comme une formule. C'est pourquoi il s'en tient au maintenant de l'énonciation et dit que c'est là que réside sa vérité :

« Le maintenant de la promesse est le maintenant de la parole [...]. La promesse a d'abord sa vérité dans la parole et on peut dire que la vérité de la parole est toujours une forme de promesse<sup>306</sup>. »

La temporalité de la promesse ainsi décrite permet de mieux comprendre la situation. La promesse de la fille n'a pas tant de valeur réelle au niveau du contenu (le futur « *on*

---

<sup>304</sup> Toutes les citations ici présentées de Jean-Luc Nancy sont extraites et issues de « Questions à Jean-Luc Nancy », dont la référence figure dans note précédente. Provenant d'une conférence et non d'un ouvrage, elles seront donc référencées sans mention de page.

<sup>305</sup> *Idem.*

<sup>306</sup> *Id.*

*s'occupera* ») mais elle en possède indéniablement dans l'ici et maintenant de sa parole par laquelle elle affirme sa présence et sa relation à autrui – qu'autrui soit celui qui meurt (la mère) ou celui qui reste (le père). Pour Nancy, « [...] il n'y a pas un au-delà de la promesse. Si la promesse est justement dans le présent, dans le maintenant [...] de la parole, il n'y a pas d'au-delà<sup>307</sup> ». Pour lui, en parlant, « j'ai déjà promis de ne pas me taire ». La promesse comprise comme parole, comme acte de langage qui vaut sans au-delà, est promesse toujours relancée d'une relation. Elle existe à travers le langage, mais son temps est surtout le présent, c'est-à-dire l'être-là. C'est pourquoi on pourrait presque dire, avec Blanchot, que c'est une promesse de rien, un « entretien muet » que, « tenant la main d'autrui qui meurt, je poursuis avec lui<sup>308</sup> ». Par cette promesse et la continuité renouvelée de la parole qu'elle constitue, Josiane parvient à être là pour autrui qui meurt.

Pourtant, la phrase stéréotypée qu'elle emploie la met à distance du moment que vit sa mère. D'ailleurs, je remarque que, dans son récit de l'événement, elle évoque sa promesse tout en racontant comment son père était là, assis dans le fauteuil lorsqu'elle est entrée. La parole de la fille et la posture du père : ces deux éléments du récit, ensemble, montrent les façons d'être présent pour la mort et nous indiquent deux sens différents de la « présence ». Au moment de sa mort, la mourante reçoit une promesse pour un avenir incertain adressé à quelqu'un d'autre, celui qui est conscient et qui va rester, son mari. C'est pourtant lui le seul acteur qui se trouve là auprès de Jeanne qui va mourir comme « présent », simplement présent. Et pour le décrire l'interlocutrice, après avoir rencontré une aide-soignante dans le couloir la prévenant de la mort imminente de sa mère, raconte qu'il « *y avait papa sur, le-eee, [elle reprend] sur le fauteuil, maman dans le lit [...]* ». Et de fait le mari dans la chambre de sa femme, assis sur le fauteuil, et sa femme à côté dans le lit en train de mourir, sont déjà dans cette configuration dont parle Blanchot, celle selon laquelle la « présence à autrui qui meurt » consiste à « partager la solitude de l'événement qui semble sa possibilité la plus propre et sa possession impartageable [...]»<sup>309</sup>. Comme si Jean, dans sa posture, acceptait que « je » ne peux en effet qu'assister à la mort de l'autre, à « ta » mort, c'est-à-dire « me maintenir présent dans la proximité d'autrui qui s'éloigne définitivement en mourant<sup>310</sup> ». Les paroles de la fille et la posture du père font émerger l'importance réelle de la présence à autrui qui meurt, sans avenir et sans promesse :

---

<sup>307</sup> *Id.*

<sup>308</sup> Maurice Blanchot, 1983, *La Communauté inavouable*, Les Éditions de Minuit, Paris, p. 21-24.

<sup>309</sup> *Idem.*

<sup>310</sup> *Id.*

« À quoi sert la présence à autrui qui meurt ? À rien, sinon à rendre présent le service à autrui jusque dans la mort, pour qu'autrui ne se perde pas solitairement, mais s'y trouve suppléé.<sup>311</sup> »

### Une négociation constante

La mort prétendument sereine de Jeanne racontée par ses deux filles se voit plusieurs fois remise en cause par des éléments du récit. Les interlocutrices elles-mêmes contredisent leur version des faits par des pondérations et rectifications, des réserves et des corrections. Par exemple, elles évoquent le déclin *progressif* mais aussi le caractère *rapide* de la mort. Ou bien, à la conscience sereine de leur mère devant la mort, elles ajoutent l'énervement la veille qui remet en cause la mort « convenable » d'une mourante qui se comporte dignement devant la mort. Ces contradictions montrent que, au moment même où elles me parlent, l'enjeu de ce récit est la narration commune de la mort de leur mère, l'élaboration d'une version à deux voix.

Le récit de ce qu'elles disent avoir vécu apporte ici quelques réponses quant aux manières dont le placement est effectué et motivé par les enfants, alors même qu'un désir de mourir à la maison est formulé par les parents. D'abord, le placement n'est pas une chose facile pour les enfants, qui profitent d'une hospitalisation pour ne pas faire rentrer les parents chez eux. L'hospitalisation rend plus facile de les convaincre, l'hôpital étant de plus le lieu où les dossiers et demandes se font. Ensuite, le récit que Mireille et Josiane tiennent à faire d'une mort sereine montre que, si pour elles mourir dans l'angoisse n'est pas une chose acceptable, c'est surtout parce qu'elles ont besoin de penser que le placement était la bonne décision. En effet, elles ont conscience de s'opposer ainsi à ce que leurs parents restent mourir chez eux, mais le récit de la mort sereine doit valider l'institution et leur choix. Le récit semble être le lieu où elles élaborent *a posteriori* une version satisfaisante de la mort qui doit à la fois refléter leurs pratiques et à la fois conserver leur propre estime de ce qu'elles ont fait, c'est-à-dire ne pas les blesser. C'est pourquoi cette version satisfaisante est aussi le lieu de négociation entre les deux sœurs qui, dans la conversation, construisent et agencent peu à peu les éléments qui pourront y entrer. Il s'agit également d'un moment de parole intense en ce qu'il contient l'enjeu, pour Josiane et Mireille, de se mettre d'accord sur le récit de la mort de leur mère. Le récit de la mort et de la vieillesse de leurs parents n'est de la sorte pas immuable puisqu'il se négocie, avec le réel, et entre elles. À ce titre, la suite de leur récit mérite une attention similaire. Car après avoir raconté à deux voix la mort de leur mère, Josiane et Mireille vont inopinément passer à la mort du père.

---

<sup>311</sup> *Id.*

## B. Une autre mort

### La comparaison

Je remarque effectivement qu'elles passent de la mort prétendument sereine de la mère – dont le « moment saillant<sup>312</sup> » réside en une mort rapide, mise en scène par une main qui retombe sur la toile cirée de la table de la cuisine – à la mort du père. Le geste conduit l'interlocutrice à effectuer un genre de relation d'idées, qui la fait poursuivre sur la mort de Jean. Malgré un silence qui dure, la comparaison est immédiate :

JOSIANE. – [...] elle est partie, comme ça. Toc ! (Pause marquée. Hyper-silence) alors que papa ça a été...

Le ton employé pour passer de la mort de la mère à la mort du père insinue que pour ce dernier « ça a été » tout le contraire d'une mort facile. « On sentait qu'il était dans une forme de rébellion » dit alors non sans mal Mireille, qui prend une grande respiration, déglutit, reprend à nouveau sa respiration avant de continuer en hésitant. Aidée par sa sœur, elles qualifient les journées passées à accompagner la fin de vie de leur père :

MIREILLE. – [...] heu, o-oh on passait des après-midis mais an-angoissantes  
JOSIANE. – angoissantes  
MIREILLE. – Angoissantes, très très-très angoissantes, [...]

Les journées vécues par les interlocutrices comme « angoissantes », puis « [...] très très très angoissantes [...] », traduisent une situation difficile. Pour leur mère, elles ont exprimé la mort sereine par le déclin vers la mort, une mort que Jeanne même pressentait plus ou moins imminente à son entrée lorsqu'elle disait : « je ne vais pas mourir au milieu de tous ces étrangers ». Les interlocutrices ont jugé leur mère consciente de la mort proche et ont pu se mettre d'accord pour parler d'une mort rapide (Jeanne est morte 3 mois environ après son entrée). Et si pour le père, les interlocutrices font de nouveau le récit d'un processus du déclin du mourant jusqu'à sa mort, je retiens qu'elles font le récit de leur expérience et parlent davantage de ce qu'elles éprouvent. D'abord, elles donnent la durée du déclin. Josiane l'évalue à trois semaines : « on a vécu trois semaines avec Mireille heu-eu... » (elle ne finit pas sa phrase

---

<sup>312</sup> Arlette Farge, 2002, « Penser et définir l'événement en histoire », *Terrain*, n° 38, mars 2002, p. 70.

et le « *heu-eu* » veut dire « vraiment difficiles »). Ensuite Mireille répond à sa sœur pour revoir à la baisse le nombre de jours vécus comme angoissants : « *quinze jours, quinze c'était, quinze jours, quinze jours oui, quinze jours* » dit-elle en bégayant. Soudain, Josiane et son mari, en haussant la voix et sur le ton de la contestation, rétorquent : « *Enfin ça avait commencé avant hé !* ». À ce moment-là, je remarque qu'Yves, le mari de Josiane qui s'était absenté au moment du récit de la mort de sa belle-mère, reprend sa place à la table et intervient maintenant quand il est question de la mort de son beau-père. Puis Josiane poursuit seule, pour indiquer qu'elle s'est occupée de son père avant sa sœur. Mireille acquiesce par : « *oui, oui ! il avait fait une pneum. On y est allé·e·s, on est arrivé·e·s pour la, nous, pour le jour de la fête des pères [...]* ». Mireille donne ici deux indications : leur père « *avait fait une pneum* », que je traduis sur le moment par pneumonie. Elle ne prononce pas le mot en entier, soit elle imite le jargon des infirmier·e·s (« *il a fait une pneum* »), soit elle se met dans l'urgence de dire, comme pour se défendre, qu'elle n'est pas arrivée au moment de l'hospitalisation de son père (pour une pneumopathie) mais « *pour le jour de la fête des pères* ». Je note, aussi, le retour du mari, cette fois-ci dans la conversation. Effectivement, l'emploi du « on » et du « nous » précise la présence de « son mari » lors de cet événement. Ils décident à plusieurs voix du calendrier et de la temporalité de ce déclin.

### **La plainte**

À la mort de Jeanne, Jean se retrouve seul en maison de retraite. Un jour qu'il déjeune avec ses filles – Josiane et Mireille étant venues manger avec lui à un retour de l'hôpital – ce jour-là il a commencé, semble-t-il, à se plaindre de la maison de retraite, disant que le personnel soignant oublie de lui « porter le petit déjeuner » et qu'il « demandera aux autres » résident·e·s car « il est sûr que ça arrive à d'autres ». Mireille, l'interlocutrice, pour raconter la plainte, contrefait son père, elle prend un ton comme s'il lui disait une chose sur le ton de la confidence grave ou du complot. Il confie à sa fille qu'ici on ne lui sert pas les petits déjeuners tous les jours, et que ça doit arriver à d'autres. À d'autres comme lui qui formulent une plainte à propos d'une maison où il n'a pas décidé d'être. Les filles qui racontent que ça a commencé là, « *les journées angoissantes* », à partir d'un père qui commence à se plaindre à un moment précis qu'elles distinguent elles-mêmes : après la mort de sa femme et juste après une hospitalisation.

Pour mieux comprendre cette plainte et comment elle est perçue par ses filles, revenons de nouveau au moment du placement de Jeanne en maison de retraite et aux mots qu'elle a prononcés le jour de son entrée : « *je ne vais pas mourir ici au milieu de ces étrangers* », refusant ensuite de quitter sa chambre. Elle se laissait ici aller à une certaine forme de déprise,

façon de ne pas accepter la décision d'être placée là pour finir ses jours. Jean, lui, a attendu d'être seul, après la mort de son épouse donc, pour émettre un avis sur son placement. Il ne s'est pas plaint directement, il a préféré raconter une histoire, une forme de manigance « *oui j'ai pas le petit déjeuner tous les jours, elles, elles oublient de me porter le petit déjeuner [...]* ». Contrefaisant toujours la discussion, Mireille simule sa réponse : « *Je lui ai dit "Mais papa, ce n'est pas possible ! qu'ils ne t'apportent pas le petit déjeuner tous les jours..."* ». Sa fille lui répond catégoriquement, sous-entendu que ce qu'il annonce est invraisemblable : « *Parce que tu as des médicaments, ils doivent automatiquement t'amener les médicaments* ». Les interlocutrices ne peuvent croire à la véracité de ce qu'il prétend vivre. Elles insinuent qu'il commence à « perdre la tête ». D'ailleurs, elles changent subrepticement de sujet pour insister sur l'état de leur père qui se dégrade. Pour cela, elles reviennent sur un épisode dans lequel Jean aurait déjà, antérieurement, « perdu la tête ». Elles parlent des anxiolytiques qu'un chirurgien lui avait prescrits suite à une opération avec des complications microbiennes post-opératoires, et disent que ceux-ci l'avaient mis dans un état de nerf. Alors, il a finalement pris de la morphine. Elles racontent :

*JOSIANE. – [...] ils l'avaient mis sous morphine, [...] il a pété complètement les plombs*

*MIREILLE. – il voyait des Allemands dans l'hôpital ! Ho-o ! Quand même, ho-o*

*YVES. – le directeur de l'hôpital était (vivait) avec ses gosses au premier étage dans l'hôpital.*

*MIREILLE. – avec sa femme ils faisaient beaucoup de bruit. Hooo ! Et alors y'a les Allemands qui sont venus, y'a le chef qui était là, hoo-oo-oo [...].*

*MIREILLE. – On arrive avec maman et il commence à nous raconter ça, on se regarde avec maman. Moi je file dans le bureau des infirmières. Je dis "mais y'a longtemps qu'il est comme ça ?!" Je dis "ma sœur est venue hier et elle ne m'en a pas parlé" (elle imite les infirmières qui parlent très bas). "Eh oui, votre papa est comme ça". HO-Oo-oo, et puis c'est passé, mais il parlait, mais il s'en rendait compte, parce que, il me disait : "Comment j'ai pu inventer, ces ces, les Allemands et tout ça." Et puis un jour [il dit] "Ça y est j'ai la solution à l'énigme. C'est que le petit jeune homme qui fait les nuits, l'infirmier de nuit, c'est un blond !"*

*MOI. – Ho, non ?!*

*LES DEUX MARIS. – holà ! ouais ! ouais !*

*(Pause marquée comme s'il fallait du repos)*

*MIREILLE. – Mais ça le turlupinait ! “Mais pourquoi je suis allé chercher ça, pourquoi je suis allé chercher cette histoire et tout ça ?”*

Sous morphine, Jean a déliré, « *il voyait des Allemands partout dans l’hôpital* ». Bien sûr pas n’importe lesquels, les Allemands de la guerre. Ceux qui lui ont fait peur à un moment donné de sa jeunesse vécue sous l’Occupation. Sa jeunesse qui devait se plier à l’autorité allemande. Pour Jean sous morphine, la figure de l’infirmier blond prenant son service de nuit incarne « les Allemands », c’est-à-dire les troupes d’occupation qui lui ont fait peur. Est-ce que, pour lui, l’hôpital et le personnel soignant étaient sources de stress à tel point qu’il revivait sous morphine une situation de la guerre au village ? Si Jean s’est interrogé sur comment il en était arrivé à imaginer la présence des Allemands dans l’hôpital et qu’il a de lui-même élucidé l’énigme en la figure d’un jeune infirmier « blond » qu’il revoyait dans son parcours de soin, il n’en reste pas moins que le séjour à l’hôpital lui avait évoqué la période douloureuse « noire » de l’Occupation. Comme dans cette situation qui traduit la résurgence d’une période douloureuse et signale l’intensité malheureuse du présent, on peut se dire que, lorsqu’il raconte que les petits déjeuners ne lui sont pas portés tous les jours, cette plainte possède un fond de vérité sur la façon dont Jean vit la maison de retraite. Mais je remarque que Josiane et Mireille préfèrent penser qu’il avait perdu la tête et classer la situation sans lui accorder un soin de traduction qui exigerait d’entendre non pas la vérité du propos, mais une certaine vérité dans ce qu’il dit. À ce moment du récit, les propos des enfants recouvrent, je crois, moins la réalité perçue de leur père (comment il vit la maison de retraite) qu’ils n’éclairent, au fond, la façon dont les enfants acceptent sans trop de questions la vie en maison de retraite.

### **La dégradation**

En fin de compte, Jean a été hospitalisé pour une pneumopathie. À sa sortie de l’hôpital une semaine plus tard, les interlocutrices constatent que « *cérébralement il y avait une dégradation [...], « cérébralement il a perdu [...]* ». C’est le deuxième trait qui, pour elle, marque le début du déclin.

*MIREILLE. – cérébralement il y avait une dégradation, d’ailleurs, elles avaient pris, mis (les aides-soignantes) un lit au ras du sol avec un matelas pour, heu,*

*JOSIANE. – pour éviter qu’il ne tombe*

*MIREILLE. – pour éviter qu’il tombe*

Pour Mireille, la réponse du personnel soignant à la dégradation cérébrale de son père est logique. Elle en accepte la décision sans la remettre en question : mettre le lit au ras du sol pour éviter qu'il ne tombe. Même si l'argumentation reste plausible, je m'étonne pour ma part de cette décision. En effet, je savais que Jean avait subi plusieurs opérations des genoux et il en gardait des séquelles physiques. Il s'asseyait et se levait d'un fauteuil ou d'une chaise avec grande difficulté. J'imagine donc que « tomber du lit » ou tomber en se relevant d'un lit posé par terre revient au même, ou que se lever d'un lit médicalisé doit tout de même rester nettement plus facile à réaliser que se lever d'un matelas par terre.

Les interlocutrices évoquent ensuite un autre retour à la maison de retraite après une (autre) hospitalisation, vécu lui aussi comme difficile. Elles racontent :

*MIREILLE. – [...] cérébralement il a perdu-u heu-eu*

*JOSIANE. – toutes notions*

*MIREILLE. – toutes notions, il se levait, il allait faire pipi dans la poubelle des infirmières, donc du coup, il a fallu lui mettre des barres au lit, l'attacher au fauteuil, et là, ça l'énervait, ça l'agaçait, il était, il voulait être assis, (elle ponctue ces actions par un coup sur la table) (top !) après il voulait être couché (top !), et il voulait être assis, (top !) il il voulait être couché (top !) et il ne tenait plus debout, hein ? Hé ? (Elle s'adresse à sa sœur) Il ne tenait plus debout, hein, il ne tenait plus, il n'avait plus, la, la (bégaiement)*

*JOSIANE. – la force*

*MIREILLE. – la force de de de, heu-eu, alors, alors les conversations on en avait plus, on sentait qu'il-qu'il était dans une forme de rébellion quoi [...].*

Les interlocutrices parlent de perte de toutes notions, ce qui ne permettait pas à Jean d'affronter sa maladie et sa mort proche en adoptant un comportement convenable. Si le malade mourant doit en effet « adopter un style convenable de vie face à la mort » il doit aussi, précise Strauss, « s'il le peut, [...] coopérer avec le personnel qui s'occupe de lui et si possible éviter de le troubler ou le mettre dans l'embarras<sup>313</sup> ». Il est attendu de la part du patient mourant, qui a conscience de son état, qu'il « coopère » et « participe à la vie sociale du service<sup>314</sup> », affrontant ainsi la mort avec dignité. Or, les interlocutrices considèrent que leur père « a perdu

---

<sup>313</sup> Anselm Strauss, *op. cit.*, p. 121.

<sup>314</sup> *Idem.*



toutes notions », ce qui leur permet de lister sans hésitation un certain nombre d'actions inconvenantes, dont la plus notable est qu'« *il se levait et allait faire pipi dans la poubelle des infirmières* ». Le comportement de Jean semble ainsi illustrer, comme le propose Anselm Strauss, « un modèle opposé » au style de mort jugé convenable, modèle que le personnel soignant, dit-il, qualifie de « comportement inacceptable<sup>315</sup> ». Ce qui est plus étonnant c'est que, si c'est au regard de ce comportement vécu comme inacceptable par le personnel soignant au point que ce dernier ait « dû » mettre des barres au lit de Jean pour le contenir, Mireille avalise elle aussi ce traitement et ces décisions en listant « logiquement » des actions comprises comme inacceptables et qui, dans son discours, légitiment qu'il ait « fallu » infliger à leur père des mesures de contention. Le propos des enfants est d'autant plus ambigu lorsqu'elles reconnaissent dans le comportement de leur père « *une forme de rébellion* », ainsi qu'elles le confient à la fin de cet extrait. Comment en effet peuvent-elles légitimer en même temps le traitement de contention afin de contenir les actions de révolte et parvenir à reconnaître très justement cette forme de comportement comme une rébellion ? Finalement, cette situation ne montrerait-elle pas l'inadéquation entre déclarer « *une forme de rébellion* » et accepter que cette révolte soit contenue par un traitement, la contention ? D'autre part, le traitement de contention raconté ici semble faire partie de ce que Anselm Strauss appelle une « gamme de tactiques<sup>316</sup> » dont use le personnel soignant pour inciter à un style de vie acceptable face à la mort. L'auteur évoque l'aspect « négatif<sup>317</sup> » de ces tactiques auxquelles a recours le personnel médical lorsque les mourants font « trop de bruit à l'approche de la mort » : le personnel « donne des ordres, réprimandes, admoneste, [...] fait des reproches [...] menace<sup>318</sup> », « afin d'essayer d'apprendre aux patients comment mourir de façon convenable<sup>319</sup> ». Ainsi l'autre lecture possible de la situation narrée par Josiane et Mireille pourrait être celle, en creux, d'une admonestation permanente vécue par Jean pour mourir d'une mort convenable. Derrière l'évidence de leur parole, se lit une autre version de la situation où la violence de ce qui est vécu par Jean est mise au jour.

Dans le récit de la dégradation de leur père, les deux enfants n'émettent que peu ou pas de critiques à l'encontre des décisions du personnel soignant. On y trouve également d'autres

---

<sup>315</sup> *Id.*

<sup>316</sup> *Ibidem*, p. 125.

<sup>317</sup> *Ibid.*, p. 126

<sup>318</sup> *Ibid.*, p. 125-126.

<sup>319</sup> *Idem.*

façons dont elles s'étonnent du comportement de leur père. Par exemple, elles commencent leur narration par un « *c'était horrible* » qui montre à quel point elles ont vécu des choses auxquelles elles n'étaient pas habituées. Elles appuient sur l'adjectif en élevant la voix, « *Oh là là !, c'était horrible, HORRIBLE* », avant de raconter :

MIREILLE. – *quand je suis arrivée, il me prenait les mains, là comme cela, il nous demandait qu'on l'embrasse* (elle imite son père qui lui agrippe les mains)

JOSIANE. (coupe la parole) – *qu'on l'embrasse*

MIREILLE. (coupe la parole) – *alors, alors, j'étais inquiète, alors tout l'après-midi, "moi je veux un baiser, moi je veux un baiser, je veux un bisou", tout ça, ho-o, ho-o, ho-o* (indignée) [...].

Si les demandes de baisers, de bises, de bisous peuvent sembler simples et normales, elles restent étonnantes. En effet, compte tenu d'où nous venons, les interlocutrices et moi-même, je peux dire que nous pouvons nous étonner de la demande d'amour explicitement formulée de cette façon-là : « [...] *Je veux un baiser, je veux un bisou* ». À Carrère, les marques d'affection entre parents et enfants ne sont pas monnaie courante, aussi remarquai-je que *mon* interlocutrice désigne par un terme plutôt évocateur le « *tout ça* » du registre de l'amour (jusque-là jamais explicité ouvertement par les parents, encore moins énoncé ainsi : « *je veux un bisou* »). Si la demande d'amour, d'affection, est un registre qui ne fait pas partie des habitudes ou qui reste peu probable au regard du contexte d'où nous venons, l'énonciation explicite l'est d'autant moins. C'est pourquoi l'interlocutrice qui contrefait une fois encore son père, cette fois-ci en train de lui agripper le bras tout en réclamant un baiser, ne peut être qu'assurément indignée de cette supplication. C'est d'ailleurs ce qui lui fait dire le « *ho-o-o !* » de l'indignation, qu'elle prononce avec la même intonation que le « *qui a hèra de mau* » (« *il y a beaucoup de mal* » pour en arriver là), l'expression gasconne si souvent entendue après un oubli, un défaut de mémoire, une action inappropriée sinon indécente... Puisque la demande d'amour explicite faite par Jean en adoptant un comportement inhabituel (« *il s'agrippait* ») convoque sinon la honte, le malaise, l'incompréhension, l'étonnement, surgit alors le « *qui a hèra de mau* », c'est-à-dire le « *ho* » dit plusieurs fois par l'interlocutrice indignée. Pour mimer la demande pressante insistante de gestes d'amour, elle prolonge ses « *ho-o, ho-o, ho-o [...]* » en faisant des petits bougés latéraux de la tête, comme si elle me disait « non, non, non » ce n'était pas lui, elles ne reconnaissaient plus leur père, comme si ce n'était plus vraiment lui dans son rôle de mourant.

Josiane et Mireille continuent le récit de la dégradation, qu'elles marquent de signes inappropriés voire étonnants qui surgissent dans son cours. Elles me disent que, plus tard, les muscles de la déglutition n'ont plus fonctionné, Jean ne pouvait plus s'alimenter. Il a fallu le mettre sous perfusion. Jean était très énervé car le médecin l'avait mis sous anxiolytiques, médicaments qui, on le sait depuis la première hospitalisation, l'énervent plus qu'ils ne le tranquilisent. Finalement, on lui a posé les perfusions dans le dos pour éviter qu'il ne les arrache, ce qui l'a d'autant plus énervé. Il a perdu progressivement la voix. Il était, maintenant, dans l'impossibilité d'exprimer oralement son besoin d'amour. Josiane semble affectée par ce moment où « *la voix est partie* » qui a eu pour conséquence, disent ensemble les interlocutrices, qu'« *on ne se comprenait plus* ». Elle est triste, je l'entends à sa voix. Jean, pourtant, use d'une autre tactique pour se faire comprendre : « *il nous tirait, il nous serrait* » dit Mireille, en insistant fortement sur les deux verbes et en employant une nouvelle fois l'interjection « *ho-o* » sur le ton de l'indignation. Là où Louis-Vincent Thomas, dans *Mort et Pouvoir*, entrevoit une « expansion libidinale et l'exaltation de l'appétence relationnelle » comme « deux traits essentiels qui caractérisent l'approche de la mort<sup>320</sup> », Josiane et Mireille ne peuvent s'empêcher de trouver le geste du père presque obscène.

C'est d'ailleurs avec l'apparition répétée dans le récit des demandes de preuves d'amour à ses filles que ces dernières vont suspecter la mort imminente. Les signes physiques traduisant le déclin progressif leur avaient permis déjà de suspecter la mort proche, et les sollicitations des preuves d'amour de leur père semblent y contribuer d'autant plus. Bien qu'elles ne s'exprimeront jamais sur leur comportement, leurs propres réponses à ces demandes, les paroles dites au moment du déclin, les moments passés, il est possible de se pencher sur la façon dont elles-mêmes expliquent et narrent les événements auxquels elles prennent part. Ce que les filles de Jean racontent de leur père proche de la mort, s'avère être autant le récit de cette mort que le récit de leur réaction et de l'expérience que la mort de leur père a été pour elles. Ainsi on pourrait voir, dans ce récit de l'insistance du père en train de réclamer des preuves d'amour, une chose qu'Elias a analysée dans son texte de 1982 *La Solitude des mourants*, à savoir que la mort proche concerne vraisemblablement tout autant celui qui va mourir que le comportement

---

<sup>320</sup> Louis-Vincent Thomas s'appuie ici sur les propos du psychanalyste Michel de M'uzan et suggère de retenir des analyses de ce dernier « l'ardent désir qui conduit le mourant à focaliser tous ces intérêts profonds sur un objet clé qui peut être une personne quelconque sur qui s'opère le transfert [...] » et souligne « l'importance du maternage dans l'assistance au mourant ».

Voir Louis-Vincent Thomas, [1978] 2010, *Mort et Pouvoir*, éd. Payot & Rivages, coll. Petite Bibliothèque Payot, Paris, p. 38-39.

des vivants face à la mort. En effet, le fait que Josiane et Mireille racontent avec insistance cet épisode des preuves d'amour nous indique :

« [...] que l'agonie, [...] est étroitement liée, de nos jours, à la gêne singulière que les vivants éprouvent en présence d'un mourant. Bien souvent, ils ne savent pas très bien quoi dire. Le vocabulaire en usage dans cette situation est relativement pauvre. Des sentiments de gêne pénibles empêchent les paroles. Cela peut-être fort douloureux pour les mourants eux-mêmes<sup>321</sup>. »

Ce « sentiment de gêne » face à ce qui est vécu provient peut-être d'une maladresse. Josiane et Mireille traversent cette épreuve comme elles peuvent. Surtout, l'ensemble des éléments que les filles de Jean listent visent à raconter, pour elles, plusieurs étapes du processus de la mort. Ce processus de déclin, qu'elles appellent « *la dégradation* », passe pour elles par plusieurs étapes significatives : la plainte, la dégradation cérébrale, la perte de toutes notions, la « *forme de rébellion* », les insistantes demandes d'amour. Sont aussi évoqués ces trois temps : « *la voix est partie progressivement* », « *on ne se comprenait plus* », « *il ne s'alimentait plus* ». L'énervement allant crescendo, elles ont pensé que « *c'était la fin* ».

### **L'impatience des enfants**

Il n'est pas facile pour Josiane et Mireille « d'assister calmement [au] processus de déclin<sup>322</sup> » de leur père ; les enfants font face à la mort tout autant que leur parent. Mais il s'agit certainement de comprendre que ceux qui vont mourir « ont particulièrement besoin des autres<sup>323</sup> » et que l'absence de réponse à un besoin d'affection ou l'incapacité à trouver des mots pour se trouver présent lors de ce processus « peut être fort douloureux pour les mourants eux-mêmes<sup>324</sup> ». Devant l'agonie du père mourant, plusieurs moments traduisent une certaine impatience de la part des enfants à voir la mort advenir. Les filles, elles, s'attendaient à la mort proche mais elles ne savaient pas si le père avait envie de mourir. Alors Mireille imagine prendre les devants, et elle raconte :

---

<sup>321</sup> Norbert Elias, *op. cit.*, p. 37-38.

<sup>322</sup> *Ibidem*, p. 112.

<sup>323</sup> *Idem*.

<sup>324</sup> *Ibidem*, p. 38.

MIREILLE. – *Moi je vais lui demander à papa s'il a envie de rejoindre maman. Est-ce qu'il a envie de mourir, est-ce qu'il ---, qu'est-ce qu'il pense ? Et le lendemain, je dis : "Mais papa, heu, heu, tu veux rejoindre maman ?" heu, il me dit : "je ne suis pas pressé". [...] Parce qu'on se disait "ça y est", que c'était la fin et tout ça. Et plus elle (sa sœur) y restait, et plus il était*

JOSIANE. (coupe la parole) – *énervé*

MIREILLE. (coupe la parole) – *énervé [...]*

La question est drôlement posée, la réponse est superbe. Le mourant et les interlocutrices sont catholiques pratiquants, d'où cette idée de poser la question en ce sens (avec l'expression « *rejoindre maman* »). Aussi, je remarque que la question tient du registre des « locutions stéréotypées » qui aide l'interlocutrice à poser la question, et qui faciliterait entre autres selon Elias, « la maîtrise de la forte part d'émotion qu'impliquent de telles situations<sup>325</sup> ». Pourtant celle-ci projette de lui demander autrement, c'est-à-dire en termes de désir, « s'il a envie de mourir », « ce qu'il en pense » – ce qui équivaldrait assurément à employer un autre vocable fait avec ses propres mots et expressions. De plus, la question telle qu'elle la pose n'invite pas à une réponse longue. S'il est en effet possible de répondre à la question « *Est-ce que tu veux rejoindre maman ?* » par un oui ou par un non, Jean use d'une réponse d'un autre laconisme. À l'origine, il s'agissait plutôt de lui demander « *est-ce qu'il a envie de mourir ?* » et « *qu'est-ce qu'il en pense [de mourir] ?* ».

D'ailleurs, je remarque que l'interlocutrice, qui utilise elle-même une formule qui n'a pas vraiment à voir avec l'envie de mourir proprement dite, obtiendra une jolie réponse de la part de son père : « *je ne suis pas pressé* ». Jean répond avec discernement à la question posée. Par la grande honnêteté dont il fait preuve, il laisse sa fille perplexe. Tandis que cette dernière éprouve le temps des derniers jours comme un temps long et éprouvant, il semble plutôt enclin à prendre du (son) temps. Jean oppose – consciemment ou non – à la précipitation de ses filles une forme de lenteur. Mais plus simplement, n'est-il pas en train de vivre sa vie en train de mourir, en tant que personne qui n'est pas pressée de mourir ? Il se peut aussi qu'il s'agisse là, comme nous le dit Élias, d'un de ces cas où certains mourants recevant des soins de la part de leurs proches « retardent leur mort [...] à recevoir ainsi une dernière preuve d'affection, un dernier signe qu'ils comptent pour les autres » et « dont la présence réchauffe le cœur et donne

---

<sup>325</sup> *Idem.*

l'impression d'appartenir à une communauté [...]»<sup>326</sup> ». Ainsi la situation est la suivante : le père n'est pas pressé de mourir et ses filles passent toutes les journées auprès de lui. Josiane, la fille aînée, reste toutes les nuits à dormir à la maison de retraite au chevet de son père. Elle « y restait » dormir pour, en somme, veiller le mourant qui n'était pas pressé de mourir. Les deux sœurs précisent que, plus elles y passaient du temps (jour et nuit), plus Jean était énervé.

*MIREILLE. – Alors on y passait de neuf heures le matin jusqu'à huit heures du soir, Josiane y passait (elle cherche ses mots) les nuits*

*JOSIANE. (coupe la parole) – les nuits*

*MIREILLE. – Parce qu'on se disait "ça y est", que c'était la fin et tout ça. Et plus elle (sa sœur) y restait, et plus il était*

*JOSIANE. – énervé*

Josiane et Mireille ne semble pas concevoir que leur présence puisse être énervante. Pourtant, le hors-champ de la situation est palpable et on peut aisément imaginer que ce soit, pour Jean, une source d'énervement de voir tous les jours ses filles qui, dans les mêmes circonstances, attendent la mort d'un moment à l'autre. On pourrait également voir dans leur incompréhension une extension d'un certain malaise : n'ont-elles pas, après tout, laissé leur père dans une certaine solitude en ne comprenant pas qu'il était en train de vivre sa fin de vie, la sienne, à son rythme ? La présence de ses filles est indéniable, ainsi que leur soutien, mais elles ont une propension à être là uniquement pour observer le déclin, et Jean a, quant à lui, dû vivre cette présence impatiente de la part de ses filles.

Certes, comme le signale Elias, le déclin « brutal ou progressif de l'être humain est finalement ici sans grande importance », puisque c'est assurément le « fait de mourir, sous quelque angle qu'on l'envisage, [qui] est un acte de violence<sup>327</sup> ». Mais les filles, croyant leur père à l'agonie, ne cessent d'envisager et de faire face à des signes de déclin. Obnubilées par la dégradation du mourant, cela va leur « faire baisser les bras<sup>328</sup> ».

*JOSIANE. – c'était horrible (ensemble)*

*MIREILLE. – c'était horrible (ensemble)*

*JOSIANE. – on ne savait pas comment le prendre, enfin on on on on avait plus*

<sup>326</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>327</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>328</sup> *Ibid.*, p. 112.

*MIREILLE (elle coupe la parole, elle semble vouloir l'aide). – oui, et puis je dis à Josiane, ça suffit, de de lui remettre la chemise, on le laisse comme ça, nu avec sa couche, mais on ne l'embête plus, on l'embête plus.*

Les interlocutrices baissent en effet ici les bras. Mais elles ne « rentreront » pas « à regret » « chez elles » comme le suggère Éliás au sujet des médecins et des proches qui se retrouvent dans ce cas de figure. En effet, Mireille va plutôt prendre les choses en main en courant à l'hôpital pour rencontrer le médecin et les infirmières :

*MIREILLE. – Moi je dis il faut que je voie le médecin, parce qu'on peut plus rester comme ça, à, à, hooo, on on, alors je cours à l'hôpital, je cours à l'hôpital parce que la dame, le médecin coordinateur [...], je la connaissais, donc je file vite à l'hôpital donc je cours, au, heu, et j'ai, et je demande à la voir. On me dit, "mais non, elle est pas là". HOooo, la cadre de santé du service, heu, elle me voit dans un état, heu, heu, je pleurais, tout ce que je savais. Elle me récupère, elle appelle le médecin qui était dans un autre service qui était occupée mais qui voyant dans quel état j'étais elle me, elle m'a, alors je lui dis arrêtez, alors nous on était persuadées comme papa on lui avait mis des piles,*

*JOSIANE. – une pile, que c'était la pile*

*MIREILLE. – que c'était la pile qui le maintenait (elle parle sur les paroles de sa sœur)*

*MOI. – (je ris et souris ouvertement de leur supposition) ha ! ha ! ha !*

*MIREILLE. – Mais pourquoi vous ne débranchez pas cette pile !? (J'écarquille les yeux) Qu'il soit plus calme, ci et là. Mais elle me dit, "votre papa c'est pas une question de pile. Est-ce qu'il a envie de partir ou pas ? Et il a pas du tout envie de partir donc, il lutte contre la mort quoi !"*

*JOSIANE. – Voilà.*

Mireille n'en peut plus. À défaut de savoir comment prendre le mourant, elle court alors vers l'institution, se tournant vers elle en espérant obtenir de l'aide par rapport à son père. Ce qui est étrange, c'est l'écart entre deux questions qu'elle semble poser ici. Au départ, elle se pose la question en ces termes : « on ne savait plus comment le prendre » et s'interroge donc au sujet du comment (faire avec son père). Elle finit pourtant par poser la question du pourquoi : « mais pourquoi vous ne débranchez pas la pile !? », préférant se tourner vers infirmières et médecins. Ainsi la question du pourquoi prend l'ascendant sur la question du comment, c'est-à-dire que la dégradation des organes semble être pour les interlocutrices encore l'unique cause

de son énervement. Comme dans une phrase célèbre d'Elias qui dit que « les organes passent bien souvent avant les hommes<sup>329</sup> », est-ce que *mes* interlocutrices n'omettraient pas de prendre en compte ici l'expérience subjective de leur père, quand il dit par exemple ne pas être pressé de mourir pour rejoindre sa femme, leur mère ? Ne feraient-elles pas davantage confiance à la partie des organes physiques ou à un système – la pile – qui maintiendrait en vie dans un énervement sans fin, sans tenir compte de la dimension de relation réciproque avec autrui ? N'ont-elles pas ainsi manqué d'accorder plus de crédit à la part émotionnelle, en l'occurrence à la demande de preuves d'amour ainsi qu'aux comportements s'y rapportant qui peuvent certes, faire peur ou créer de la gêne : « *il voulait qu'on l'embrasse* », « *il s'agrippait à mes mains* », « *il nous tirait, il nous serrait* » ?

Mireille et Josiane, aujourd'hui, s'en remettent au savoir du médecin de l'hôpital qui, pour les aider, leur répond que ce n'est pas une question d'organe ou de pile, mais de décision de leur père à mourir : « [...] *et quand il ne luttera plus contre la mort, il se laissera partir tranquillement* ». L'infirmière de la maison de retraite leur signale ensuite que les soins palliatifs sont passés pour aider Jean, et que ce service lui a prescrit un anxiolytique. Josiane demande alors à l'infirmière « *combien de temps ça peut durer ?* » (Sous-entendu : combien de temps ça peut durer de mourir ?) Celle-ci répond : « *“pffu-u, tant qu'il ne sera pas sous morphine”* » (sous-entendu que « ça peut durer longtemps »). Elle semble ainsi livrer un savoir qu'elle détient sur l'état du mourant (ou des mourants), et révèle alors ce non-dit jusqu'à présent.

Pourtant, bien plus que l'étonnement envers ces deux réponses qu'on leur a faites (celle du médecin et celle de cette infirmière), le récit des filles de Jean laisse entrevoir une lacune : ces paroles ne viennent pas compléter un manque de savoir mais désignent un large déficit de parole entre les enfants et le mourant durant le processus du déclin. Les propos des soignants désignent ici un « est-ce qu'il avait envie de mourir » global qui montre que Josiane et Mireille n'ont peut-être pas accordé assez de crédit à ce moment qu'est la fin et à parler avec Jean de tout et de rien et du comment de la mort, de ses désirs... Ils mettent en avant un manque de communication. Dans un chapitre intitulé « Mort idéale ? Mort maîtrisée » de son célèbre ouvrage sur *La Mort*, Louis-Vincent Thomas revient d'ailleurs sur l'accompagnement des mourants :

---

<sup>329</sup> *Ibid.*, p. 119-120.



« Tant que l'entourage reste angoissé par la mort, tant que cette angoisse n'a pas été parlée, le malade ne peut être entendu dans sa demande et dans ses plaintes. Or, plus encore que la douleur, le moribond redoute cette solitude et cet abandon si fréquent dans les institutions (hospices, mouirois) où il meurt aujourd'hui. [...] [L]e mourant attend "qu'on ne se soustraie pas à cette relation, à cet engagement réciproque qu'il propose presque secrètement, parfois à son insu. Alors que les liens qui l'attachent aux autres sont sur le point de se défaire absolument, il est paradoxalement soulevé par un mouvement puissant, à certains égards passionnel. Par là, il surinvestit ses objets d'amour car ceux-ci sont indispensables à son dernier effort [...], comme s'il tentait de se mettre complètement au monde avant de disparaître"<sup>330</sup>. »

Si l'angoisse de l'entourage empêche d'accompagner tout à fait le mourant, elle produit ici un manque de relations et de dialogue, pourtant indispensable. En effet, est-ce que le questionnement que le médecin renvoie à la fille ne l'indiquerait pas à sa façon, comme s'il formulait tout à coup une chose sur laquelle les deux filles qui accompagnent le déclin de leur père ne s'étaient pas interrogées ? Le docteur demande « *Est-ce qu'il a envie de partir ou pas ?* », puis parlera de « *lutte contre la mort* » alors que les enfants, eux, ont parfois traduit le comportement de leur père comme « *une forme de rébellion* » contre l'institution. De plus, cette traduction a eu de nombreuses conséquences sur la vie de Jean en maison de retraite : face à sa rébellion supposée, il s'est vu infligé de mauvais traitements, celui de l'attacher au fauteuil, de dormir dans un lit posé au ras du sol afin qu'il ne se lève pas selon ses désirs et peut-être dans le but de rationaliser ses mouvements de lutte contre la mort. Enfin, ce manque de conscience de la part des enfants se remarque dans les deux formules stéréotypées par lesquelles Mirelle expliquera, d'un ton d'expert, la lutte contre la mort : elle parle de « *dualité entre la vie et la mort* » et décèle « *un dilemme entre la vie et la mort* ». Le vocabulaire utilisé n'émerge pas de situations conversationnelles avec l'intéressé, son père, mais de la vision qu'elle a, elle, de la lutte contre la mort. De plus, elle dit qu'elle pense « *qu'il n'avait pas décidé de partir* », et ce par une supposition puisqu'elle le pense sans en avoir parlé avec le mourant. Lorsqu'elle le lui demande enfin, Jean dit qu'il n'est pas pressé de mourir. Or les enfants, devant l'agonie de leur père, ne savent plus ce qu'elles doivent faire, ce qui les met dans une forme d'impatience à voir la mort advenir. Pourtant le docteur les prévient : parce qu'il n'a pas envie de partir, il lutte contre la mort. Les enfants en déduisent qu'il se retient de mourir. Puis les soins palliatifs sont

---

<sup>330</sup> Louis-Vincent Thomas, [1988] 2003, *La Mort*, PUF, coll. Que sais-je ?, Paris, p. 79-80.

venus, ils l'ont mis sous morphine et il est mort vingt-quatre heures après. L'infirmière avait raison.

*MIREILLE. – et je pense que les forces physiques s'en allaient effectivement, alors que lui dans sa tête, je pense qu'il n'avait pas décidé*

*JOSIANE. – de partir*

*MIREILLE. – de partir, et les soins palliatifs sont venus le lendemain, le lendemain*

*JOSIANE. – Ils l'ont mis sous morphine*

*MIREILLE. – -----sous morphine (dit en même temps) et il a tenu vingt-quatre heures*

*JOSIANE. – vingt-quatre heures. Avant qu'ils le mettent sous anxiolytique, j'avais demandé à l'infirmière "ça peut durer longtemps ?" L'infirmière m'avait dit, « pffuu-uu tant qu'il ne sera pas sou-ous morphine », effectivement vingt-quatre heures après la morphine il est parti.*

Ce qu'elles disent ici de la plainte et de la dégradation du père, leur impatience à le voir mourir, donne à sentir comment elles ont traversé cette épreuve en tant qu'accompagnantes. On en perçoit les failles, les hors-champs, les implicites, et la manière dont elles prêtent du crédit à la façon dont leurs vieux parents ont été pris en charge en maison de retraite. Y vivre constitue, pour elles, une alternative possible sinon satisfaisante à la fin de vie à la maison et cela est perceptible dans ce qu'elles disent de la vie que Jean a eu dans l'établissement.

### C. Jean à la maison de retraite

Jean a passé deux mois en maison de retraite, seul, après la mort de sa femme. Résident d'un EHPAD dans une petite ville à quinze kilomètres du village, je me demande comment il a vécu cette expérience ou du moins ce que vont en raconter les enfants qui l'y ont placé. Je leur pose donc la question de sa vie sociale en maison de retraite en demandant d'abord si Jean prenait part aux activités qui y étaient organisées.

### Satisfaction des enfants

Répondant à ma question, les interlocutrices dressent un bouquet d'activités assez conséquent que Jean suivait de façon régulière, à savoir : « Il allait manger à la salle à manger », « il allait à ses cours de gym. Il adorait, il adorait les cours de gym il adorait les

*cours de gym* ». Il faisait un atelier Mémoire et Équilibre, du chant, la chorale, « *y avait la messe une fois par semaine* ». Il faisait « *des fois des petites sorties* » en ville accompagnées, et enfin, il avait fait un voyage en car sur la côte Landaise, organisé pour les résident·e·s.

Dans la liste des activités, la première qui vient est : « *il allait manger à la salle à manger* ». Ce qui donne deux indications. La première : Jean descendait pour prendre ses repas, par conséquent, il sortait de sa chambre pour manger avec les autres résidents. La deuxième indication concerne les interlocutrices, qui listent en effet en premier dans leur énumération « *manger à la salle à manger* » (souvent appelé par elles « *le restaurant* ») ce qui signifie qu'elles conçoivent le fait « *d'aller manger à la salle à manger* » en tant qu'activité à part entière, comme aller à un cours de gym par exemple.

MIREILLE. – *Il allait manger au au*

JOSIANE. – *à la salle à manger*

MIREILLE. – *Il allait à ses cours de gym là*

JOSIANE. – *de gym. (Elle parle par-dessus) Il adorait, il adorait les cours de gym il adorait les cours de gym.*

C'est avec un grand entrain que les interlocutrices listent les activités de leur père. Puis, dès lors qu'il est question de Jean en maison de retraite, je remarque que les deux maris prennent à nouveau part à la conversation. Les quatre locuteurs évoquent notamment deux occasions festives, la fête des pères et l'anniversaire, les 90 ans de Jean. Ils·elles se racontent ces moments comme s'ils·elles se souvenaient du « *bon temps* ». Ils·elles rigolent avec connivence et font des remarques qui les font rire.

YVES. *Le mari. – On arrivait avec le foie gras, le magret et tout le bazar. Ça devait sentir (les quatre locuteurs rigolent. Puis, Yves reprend) Le champagne (à nouveau les quatre rigolent en faisant des hi hi). Hé bé quoi, après tout*

La remarque « *ça devait sentir* » (sous-entendu que ça devait sentir dans toute la maison de retraite) les fait rire tous les quatre un peu comme s'il avait raconté une belle farce qu'ils·elles avaient faite. Ils·elles semblent tous les quatre avoir pris plaisir à rendre visite à Jean ainsi qu'aux repas préparés ensemble dans un coin cuisine type kitchenette mis à disposition des familles et des résident·e·s. Dans l'atmosphère vive de la conversation, je les interroge de nouveau :

*MOI. – Il avait des relations avec les autres, heu ?*

*LES DEUX. – Ah ! oui oui*

*JOSIANE. – y avait une mamie, y avait même une mamie dès que papa, dès que maman est décédée, elle nous a dit : “Vous savez, j’ai demandé à votre papa si je pouvais l’appeler Jean ?” (ça les fait rire avec des hihi) Non, non, parce que papa il s’y plaisait, enfin il avait l’air de se –*

*MIREILLE. (elle coupe la parole à sa sœur) – Ha ! Oui ! Parce qu’il prenait le goûter à la tisanerie. Ils (les résidents) prenaient le goûter. Ils étaient autour de la table, tous. Et puis t’avais leur café au lait, leur jus de fruit, leur gâteau et puis ils mangeaient tous ensemble. Y avaient des dames qui jouaient à des jeux.*

*YVES. – (glisse) il y avait des lotos*

*MIREILLE. – il regardait comment elles jouaient parce que c’était*

*MOI. – (hop ! je la coupe)*

Je demande si Jean avait des relations sociales avec d’autres résidents. Les deux interlocutrices me retournent immédiatement un « *Ah ! oui oui* » très positif. Mireille choisit de raconter une séquence de vie qui me semble traduire de la satisfaction des enfants à voir leur père prendre part à une multitude d’activités collectives et entre autres celle de prendre « *le goûter* ». Elle plante le décor telle une image icône, c’est-à-dire « *il* », mon père, « *prenait le goûter* » dans un lieu nommé la tisanerie. « *Ils* » les vieux tel mon père « *prenaient le goûter* », réunis « *autour de la table* », « *tous* » étaient là. Ce faisant Mireille établit « *le goûter en maison de retraite* » en image d’Épinal.

Quand il est question des relations sociales de son père en maison de retraite, Mireille choisit de raconter une séquence de vie collective. Elle dresse dans ses grandes lignes une scène de vie quotidienne proche d’un « idéal type » : à la tisanerie, parce qu’il y en avait une, mon père prenait le goûter. Tous les vieux étaient là, autour de la table... Ils avaient leur café au lait, leur jus de fruit, leur gâteau, ils mangeaient tous ensemble. Puis des dames jouaient aux jeux de société. Mon père alors les regardait faire.

Ici, l’interlocutrice ne fait pas une énumération réelle des éléments. C’est pourquoi celle-ci emploie le pronom personnel « *tu* » : « *Et puis t’avais leur café au lait [...]* ». Elle ne dit pas par exemple : « *il y avait du café, des jus de fruits, des gâteaux...* ». Son emploi lui permet de chercher les éléments qui constituent « *le goûter* ». De plus, l’emploi du déterminant possessif « *leur* » est étonnamment utilisé dans la locution. Avec lui, l’interlocutrice semble mettre à distance (« *leur café, leur jus de fruit* ») et même mettre en avant un groupe et une

tranche d'âge constituant une catégorie homogène. En effet, d'une part elle les exclut d'elle-même (ce n'est pas « mon » jus de fruit ou « le » jus de fruit mais « leur » jus de fruit) tout en les constituant d'autre part comme un groupe, dont elle légitime ainsi l'existence. Il n'en reste pas moins que l'emploi du pronom « leur » montre la manière de penser de l'interlocutrice, qui en outre traduit son contentement et sa satisfaction devant cette scène.

« *Ils étaient autour de la table, tous. Et puis t'avais, leur café au lait, leur jus de fruits [...].* » Avec ces propos, on pourrait également se méprendre sur la tranche d'âge. Ils pourraient convenir aussi pour d'autres catégories aussi larges que celle qu'on appelle : les enfants. Lors de mon premier terrain au village, alors que je me trouvais chez Hourcq avec Jean et Jeanne, Josiane, leur fille, et Véronique, l'aide-ménagère occupée à faire le ménage dans la salle de séjour, j'avais remarqué que Josiane avait interrompu plusieurs fois la conversation que j'avais avec son père pour lui demander « *papa veux-tu aller faire pipi ?* » à quoi il avait répondu « *non j'y suis allé* » puis « *non, non* » patient, comme si la question était « normale ». Par la suite Jean s'était levé, avait placé le déambulateur dans le sens de la marche pour aller seul aux toilettes. Josiane alors l'avait rejoint pour le suivre derrière sur le côté. Elle l'avait accompagné dans son déplacement jusqu'aux W.C. Josiane me semblait intervenir un peu trop en amont, en prévision, ce que Jean-Pierre Lavoie, professeur à l'Université du Québec à Montréal, nomme quant à lui « l'excès de supervision et de protection qui peut par exemple mener à l'infantilisation du vieux parent<sup>331</sup> ».

Enfin, ce récit du goûter peut donner lieu à une dernière analyse. Si en le racontant, Mireille indique d'une part pourquoi son père « avait l'air de se plaire » à la maison de retraite, d'autre part celui-ci montre dans quelles situations de forme de vie les enfants prennent plaisir et se contentent à voir leur père. Aussi cette satisfaction des enfants peut être interrogée.

Ainsi que nous l'avons vu, à la fois les enfants se satisfont des récentes conditions de vie de leur père structurées par de multiples activités qui constituent sa nouvelle forme de vie en tant que résident dans une maison de retraite (« *les cours de gym* », « *le goûter* »). On osera, alors, une interprétation. Les enfants narrent le moment qui les satisfait car peut-être ont-ils vu leur père découvrir un monde étrange s'ouvrant devant lui, pouvant s'incarner entre autres dans la scène du goûter collectif suivi de dames jouant entre elles à des jeux de sociétés. C'est d'ailleurs dans la situation du goûter à la tisanderie que les interlocutrices trouvent les « raisons suffisantes » de leur choix au placement de leurs parents en maison de retraite.

---

<sup>331</sup> Jean-Pierre Lavoie, Monique Membrado, 2014, « Prendre soin d'un parent âgé. La part du lien familial », in Cornelia Hummel, Isabelle Mallon, Vincent Caradec (dir.), *Vieillesse et Vieillissements. Regards sociologiques*, Presses Universitaires de Rennes, Coll. « Le Sens social », Rennes, p. 343.

## La décision du placement

Parce que beaucoup d'éléments sur les raisons du placement sont sous-entendus ou implicites dans leur récit (la santé, la satisfaction de la vie collective et active à la maison de retraite), je décide alors dans l'entretien d'interroger *mes* interlocutrices sur cette décision : comment a-t-elle été prise, et par qui ? Je m'exécute non sans mal. En effet, les questions se rapportant au placement en maison de retraite restent pour *mes* interlocutrices et moi-même très sensibles. De plus, relisant plus tard mes notes de terrain je constatais que j'avais consigné que « je ressens de la peur teintée d'un sentiment d'angoisse à poser cette question ». En effet, nous sommes les enfants parti·e·s plus ou moins loin du village, en conséquence de quoi aujourd'hui est le moment où nos parents au grand âge, voisin·e·s, ami·e·s, habitant·e·s que nous connaissons tout·e·s plus ou moins, se retrouvent seul·e·s chez eux. Des enfants ou parents proches, les neveux et nièces, prennent alors la décision de placement en hébergement collectif les parents. Je les interroge là-dessus : « *Et donc, pour heu-eu, lorsque vous avez décidé qu'il valait mieux qu'ils aillent en maison de retraite, vous avez été les trois enfants à décider et à palabrer ?* ».

Josiane dit qu'en tant qu'enfants ils ont pris cette décision « *difficile* » prétextant sans finir sa phrase qu'elle « *n'avait pas trop* » le choix de faire autrement. Aussi, elle doit se reprendre à deux fois pour rectifier son énoncé. En effet, dans une première phrase courte, avant de parler du choix, elle évoque « *de(s) moments difficiles à prendre* », tel un virage difficile à négocier après une ligne droite, telle une ligne de conduite qu'elle s'était donnée, fixée en tant que fille aînée qui doit s'occuper de ses parents jusqu'à leur mort. Elle me dit que la décision s'est prise entre les trois enfants, c'est-à-dire *mes* deux interlocutrices et leur frère cadet. Celui-ci ne s'est pas occupé de ses parents quand ils ont été en fin de vie, c'est pourtant celui qui habite le moins loin. Cependant, de grandes divergences politiques, religieuses et de mode de vie ont fait que les relations familiales entre le fils et les deux parents se sont depuis longtemps délitées. C'est lui qui a commencé à pointer du doigt que Josiane sa sœur aînée ne pouvait pas continuer à passer autant de temps à s'occuper de ses parents. Mireille s'est jointe à sa sœur aînée pour les aider, elles se sont relayées par intermittence lorsque leurs parents étaient à domicile. Josiane affirme que même une fois en maison de retraite « *on a été très présentes* », elle reprend :

JOSIANE. – *Parce qu'après on venait, heu, tous les huit jours y avait quelqu'un. Voilà, on restait huit jours sans personne, heu, moi je venais huit jours, après personne, après*

*toi tu venais (Mireille), tu venais huit jours, on a fait ça tout le temps. Pratiquement tout le temps.*

Il semblerait qu'il y ait eu un épuisement de la part des deux filles devant leurs parents à « l'épreuve du grand âge », qui comprend entre autres « des problèmes de santé » et des « limitations fonctionnelles<sup>332</sup> ». Face à ces problèmes, le besoin d'aide semble s'être accru. Et justement, lorsque je leur demande comment elles en sont venues à préférer le placement de leurs parents en maison de retraite, elles mettent en avant ce grand âge, un certain seuil :

*MOI. – Et donc, pour heu, quand vous avez décidé qu'il valait mieux qu'ils aillent en maison de retraite, vous avez été les trois enfants à décider et à palabrer ?*

*JOSIANE. – Et oui, des moments difficiles à prendre. Des décisions difficiles (elle rectifie), mais bon après on avait pas trop, heu*

*MIREILLE. – Oui parce que c'est très bien d'avoir tout un, heu, plein de, de services à domicile, mais arrivé à un moment donné ça ne suffit pas, il faut quelqu'un en permanence nuit et jour. Donc, tu ne peux pas.*

Dans leur réponse, Josiane et Mireille soulèvent aussitôt la question très importante des services des soins à domicile qui, selon elles, ont des limites. Si Mireille convient qu'il existe un large éventail de services à la personne qui permet de rester vivre à la maison, elle affirme cependant qu'« arrivé à un moment donné ça ne suffit pas ». Elles argumentent également sur le fait qu'il faille une présence en continu « nuit et jour » d'une personne à la maison. Si par la suite, elles évoquent rapidement la partie financière d'une telle prise en charge, Mireille disant que « c'est financièrement [...] pas possible », cette dernière convoque plutôt l'argument de la sécurité. Elle prend en effet quelques secondes où rien n'est dit mais c'est un silence dans lequel elle paraît réfléchir. Puis elle dit :

*MIREILLE. – [...] Et, heu, maman a bien fait l'expérience, parce que le temps qu'elle a été à la maison de retraite, deux fois en pleine nuit, elle a tiré sur la sonnette, de nuit ils sont arrivés. Elle a été transférée à, à, à l'hôpital. Ils l'ont mise au service de cardiologie, heu, elle a été prise en charge.*

---

<sup>332</sup> Vincent Caradec, 2014, « Transitions du vieillissement et épreuve du grand âge », in Cornelia Hummel, Isabelle Mallon et Vincent Caradec (dir.), *Vieillesse et Vieillissements. Regards sociologiques*, Presses Universitaires de Rennes, Coll. « Le Sens social », Rennes, p. 278.

Mireille continue son argumentation. Cette fois, elle tente de démontrer par les faits (« *maman a bien fait l'expérience* ») que la sécurité en maison de retraite était plus adaptée à l'état de sa mère. Le bien-fondé de la décision du placement est justifié dans les propos de l'interlocutrice, par l'exemple des deux fois où Jeanne aurait en pleine nuit « *tiré sur la sonnette* » pour demander de l'aide, ce qui lui avait permis d'être transportée aux urgences à temps. Elle oppose à cet argument qu'à l'inverse, si sa mère avait été à la maison, l'issue n'aurait certainement pas été la même.

*MIREILLE. – Ici à la maison, tu as beau appeler SOS médecin, tu l'as pas tout de suite, hein ? T'as le temps de faire des malaises et de mourir sur le champ. (Silence 3 secondes)*

*Alors on essayait de lui faire comprendre à maman : “Regardes, là tu vois, tu as tiré sur la sonnette, tu aurais été à la maison, comment tu aurais fait !?”*

*MOI. – Qu'est-ce-qu'elle répondait ?*

*JOSIANE. – Rien*

*MIREILLE. – Rien. Ha ! Toute façon l'accompagnement des personnes en fin de vie, heu, et bé c'est, c'est, très, très compliqué. Je pense que l'on n'en a pas conscience. Il faut y être confronté au problème.*

Mireille poursuit sa démonstration, en deux temps, et usant de deux « tu » différents. Le premier est un « tu » d'ordre général qui essaie d'inclure tout le monde qui participe à la conversation (les maris, la sœur, l'anthropologue) et demande l'adhésion de l'ensemble de l'auditoire. C'est pourquoi on peut aussi considérer qu'il admet aussi un caractère plus large encore, fonctionnant ici comme une sorte d'évidence : « *tu as beau appeler SOS médecin, tu l'as pas tout de suite, hein ?* » puis le « *T'as le temps de faire des malaises et de mourir sur le champ* ». Dans un second temps, le « tu » devient celui qu'elle adresse à sa mère pour lui faire comprendre intimement, dans le rapprochement du « tu », ce que celle-ci risque selon elle. L'évidence doit donc être traduite pour être partagée (ce que montre d'ailleurs le « *on essayait de lui faire comprendre à maman* »). Toujours est-il que le frottement des « tu » vise à convaincre que la décision du placement était la bonne solution. La mère n'a rien dit à l'argumentation de la raison sécuritaire que les enfants soulèvent pour la convaincre. Les interlocutrices disent en effet chacune à leur tour qu'elle a répondu : « *Rien* ». Mireille en conclut que, de toute façon l'on pourrait dire tout ce que l'on veut, que ça ne permettrait pas d'entrevoir « le compliqué ». Elle signifie bien à celui qui l'écoute que :



MIREILLE. – *Ha ! De toute façon l'accompagnement des personnes en fin de vie, heu, et bé c'est, c'est, très, très compliqué. Je pense que l'on n'en a pas conscience. Il faut y être confronté, au problème.*

Le sujet de l'accompagnement des personnes en fin de vie fait naître une incompréhension entre les interlocutrices et le mari de l'une d'entre elles. En effet Josiane dit que, pour être conscient de ce que représente l'accompagnement des vieux parents en fin de vie, « il faut le vivre » et en avoir fait l'expérience. Yves, son mari, considère que l'accompagnement des parents « *c'est un métier (de) toute façon* » et se heurte à une incompréhension de la sœur de son épouse. Mireille lui renvoie son incompréhension par un : « *Hein ?* », sous-entendu : qu'est-ce que tu dis (raconte) ? Son épouse Josiane n'est pas non plus d'accord avec le pragmatisme de son mari. Elle lui donne son point de vue, elle parle d'entourage « *c'est l'entourage, c'est la vie.* » Les deux sœurs sont du même avis « *c'est la vie* », c'est-à-dire que la fin de vie des parents ça fait partie de la vie, « *c'est l'entourage* », ça arrive à un moment donné de l'existence. Ce à quoi Yves rétorque : « *Quand on peut.* » Cette conclusion pragmatique retombe, sèche. Elle ne provoque plus de réponse, mais le désaccord de Mireille, sa belle-sœur, se remarque au bref et vif changement de ton qu'elle opère, m'adressant la parole :

MIREILLE. – *Tes parents sont décédés à la maison. Tous les deux ? Ils étaient décédés à la maison papa et maman ?*

Elle recrée ainsi le terrain de la conversation à partir duquel nous avons parlé, elle propose cette direction comme étant celle à partir de laquelle il nous est possible de continuer à parler. C'est par notre provenance commune du village, le fait qu'elle connaisse mes parents, et que nous nous soucions de ce passé où les vieux mourraient à la maison que nous pouvons échanger et « soumettre à la discussion » cette question si importante de la vie et de la mort de ses parents en maison de retraite.

Une étude minutieuse des paroles qu'elles ont eu durant cet entretien sur la vie et la mort de leurs parents en maison de retraite permet de saisir plus amplement les choix qu'elles ont faits, comment elles les ont pris. D'une part, Josiane et Mireille sont plutôt satisfaites de la vie en maison de retraite. En racontant les activités et le quotidien de leur père, on perçoit que c'est pour elles une alternative au devenir-vieux chez soi possible voire agréable – et ce même si elles avouent que la décision a été difficile à prendre et que ce sont les trois enfants, elles et leur

frère cadet, qui en ont parlé ensemble pour la concrétiser. Selon elles, il s'agit certainement de la meilleure solution possible notamment parce que les aides à domicile ne suffisent plus et avec la vieillesse les besoins s'accroissent, exigeant ainsi « plus » voire « trop » aux aidant familiaux. Si elles sont loin d'estimer, comme Yves, que s'occuper des parents en fin de vie « c'est un métier », elles perçoivent un certain seuil, passé lequel, s'occuper des parents n'est plus possible : la vieillesse, la fatigue des accompagnants, la présence accrue que cela exige. Mais elles justifient également le placement en maison de retraite de leur parents Jean et Jeanne par une raison qui semble primer sur les autres dans leur discours, celle qu'elles énoncent avec le plus d'évidence : la sécurité, qui en maison de retraite est davantage adaptée à l'état de leurs parents vieillissants. En effet, les urgences de santé se sont trouvées de plus en plus nombreuses et peut-être les enfants n'acceptent-elles pas ici l'insécurité dans laquelle cela les met de savoir leurs parents seuls chez eux. C'est une des limites au mourir à la maison, celle conduisant le plus souvent au placement.

### **Le retour impossible**

Un jour, au mois de novembre 2014, je me trouvais à passer un moment avec Jean assis dans la salle de séjour côté ouest, il prenait le dernier rayon de soleil de la fin de journée. Josiane était présente et attendait un appel téléphonique du docteur généraliste à propos d'un résultat d'analyses qu'avait faites Jean le matin et dont dépendait une décision de nouvelle posologie dans un traitement médical. Elle discutait à la table avec Anne-Marie, la première voisine qui est « un peu parente » et infirmière et avec qui Jean et Jeanne avaient constitué et contractualisé leur réseau d'entraide du service de secours « Présence Verte ». Les deux attendaient l'appel du thérapeute. Le docteur appelle. Les résultats ne sont pas bons. Jean envoie un juron inhabituel, étonnant pour moi. Anne-Marie prépare le médicament que Jean doit prendre dans les plus brefs délais. Elle s'en va peu de temps après et Josiane s'absente acheter des chrysanthèmes pour fleurir la tombe familiale. Nous sommes seuls Jean et moi, quand il me dit qu'ils (le docteur et sa fille) veulent qu'il aille se reposer et faire de la rééducation dans une maison à Cazares et qu'il ne veut pas y aller. Jean, tout en me disant cela à voix très basse, se met à pleurer. Nous avons continué à discuter à voix très basse. Il disait qu'il était inquiet de devoir partir, de devoir laisser sa femme, la maison. Qu'il était fatigué, qu'il n'avait pas envie. Tout cela l'embêtait, c'était du tracas pour lui.

Cette situation souligne la fatigue et l'inquiétude de devoir partir de la maison. Jean ne voulait pas partir de la maison pour faire une rééducation et se reposer. Il voulait rester chez lui. Plus tard, il n'avait pas non plus consenti à son placement en maison de retraite. Deux mois

après cette situation de grande inquiétude, lui et sa femme entrent en maison de retraite par décision des enfants. Malgré son placement non désiré, Jean va prendre part à un certain nombre d'activités organisées par l'institution et mener une vie au sein même de celle-ci. Il va prendre les repas en salle à manger et le goûter en compagnie des autres résidents. Il adopte là un comportement dont il semblerait qu'il nous éclaire sur son envie de s'intégrer à la nouvelle forme de vie que propose l'institution. En effet, selon Isabelle Mallon, « le désir de s'intégrer se traduit par une adoption des règles et les rythmes de l'institution. Ces résidents profitent de manière extensive et intensive de l'offre d'animation complète de l'institution, qui fonctionne pour eux comme un club du troisième âge intégré. Ils y profitent de loisirs et de services auxquels ils n'avaient pas accès à domicile<sup>333</sup> ». Certes, si on lui reconnaît un désir d'intégration à sa nouvelle forme de vie institutionnelle, reconnaissons-lui aussi une capacité à découvrir l'étrangeté du monde. D'ailleurs, Mireille le souligne en disant : « y avaient des dames qui jouaient à des jeux. [...] il regardait comment elles jouaient » parce que c'était un nouveau monde qu'il regardait devant lui. Un microcosme de vieux·vieilles tou·t·e·s comme lui dans une société de loisirs qu'il ne connaissait pas, s'ouvre devant lui, le faisant écarquiller les yeux (Peter Sloterdijk disait qu'il faut parvenir à halluciner le monde).

Le jour après les obsèques de sa femme Jeanne, les enfants vont « le chercher » pour aller manger avec lui à la maison Hourcq. Jean, dès qu'il eut fini le repas, a demandé, a dit à ses enfants : « “Vous me ramenez chez moi ” ». Yves dit alors que la maison de retraite « *c'était chez lui là-bas déjà [...] c'était plus ici [...]* ». « Là-bas » était devenu « chez lui » énonce mon interlocuteur. Pourtant, les deux filles disent qu'« *ils ont insisté* » pour que leur père ne se désintéresse pas de ce qu'il se passe dans la commune, « *parce que pour les élections, on avait voulu le faire venir* ». Mireille raconte :

*MIREILLE. – Je lui disais: “Non mais ne te désintéresse pas de ce qu'il se passe à Carrère. T'as plein de gens qui viennent te voir. Il faut que tu continues à savoir ce qui se passe”, en plus y avait un changement de mai-ire tout ça, tout ça, donc on voulait le maintenir, voilà. [...]*

Les enfants espéraient voir leur père garder un intérêt, un ancrage, pour « ici » – à savoir Carrère et la Maison Hourcq – alors qu'il était déjà chez lui à la maison de retraite. Ce que je constate

---

<sup>333</sup> Isabelle Mallon, 2014, « Vieillir en maison de retraite », in Cornelia Hummel, Isabelle Mallon et Vincent Caradec (dir.), *Vieillesse et Vieillissements. Regards sociologiques*, Presses Universitaires de Rennes, Coll. « Le Sens social », Rennes, p. 328.

c'est que les maris et surtout Yves expriment le « *chez lui* » de Jean en parlant de la maison de retraite (disant que là-bas c'était devenu chez lui) alors que les interlocutrices venant de cette maison ne désignent pas, elles, la maison de retraite en tant que le « *chez lui* » de leur père. Elles racontent à l'inverse leur insistance à le maintenir dans le « *ici* », dans un ancrage qui a été et qui semble n'avoir plus de sens pour lui. Pour les élections, pour venir voir un ami, il ne se rendait plus au village certainement parce que, également, ça lui était difficile d'y revenir, surtout une fois qu'il avait fait de la maison de retraite une maison possible, où il vivait, prenait part à la vie proposée... De son père, Mireille énonce d'ailleurs l'impossible retour : « *Il n'avait plus envie de venir ici.* ».

Tandis que le père semble s'intégrer à sa nouvelle vie en institution, satisfaisant par-là même ses propres enfants, étonnamment pour ces derniers ce n'était pas suffisant. Ils exigent que leur père, à la fois se fasse à la maison de retraite et à la fois revienne au village où il a vécu. Face à cette exigence peut-être massive et contradictoire, on peut imaginer que Jean n'ait pas voulu, ou pas pu.

### **La culpabilité**

Le lendemain, Josiane passe chez moi. Elle devait en effet me déposer une clé USB pour récupérer les fichiers audio contenant les entretiens de ses parents. Je lui propose de boire un café. Elle refuse. Nous restons à discuter dans le couloir :

*JOSIANE. – Je ne dors pas quand je suis à la maison, dit-elle. Tout me revient. Je culpabilise. Je me dis : “Si je ne les avais pas mis en maison de retraite seraient-ils morts aussi vite ?” [...]. Je sais que ma mère m'en veut de l'avoir mise en maison de retraite. Papa, je ne sais pas ?*

*MOI. – Oui mais tu n'es pas la seule à avoir pris la décision. Tu as décidé avec ta sœur et ton frère ?*

*JOSIANE. – Oui mais moi ce n'est pas pareil. Moi j'hérite de la maison. Ils m'en ont fait donation de leur vivant. Ça s'est trouvé comme ça, j'ai accepté la maison. Les autres n'en voulaient pas.*

Se servant du prétexte des enregistrements pour venir discuter et revenir sur la conversation, Josiane me confie des inquiétudes qu'elle n'avait pas osé formuler et, finalement, sa culpabilité. Elle avoue ne pas dormir quand elle vient au village, qu'elle ne cesse de se questionner sur son choix. Une question la taraude en effet : « si je ne les avais pas mis en

maison de retraite, seraient-ils morts aussi vite ? » Très vite elle relativise. Si elle sait que sa mère lui en veut, peut-être que son père a été heureux, du moins laisse-t-elle l'ouverture possible à cette solution par son « *Papa ? je ne sais pas.* » Au moment où je tente de la rassurer, évoquant qu'elle n'a pas pris la décision seule mais avec ses frères et sœurs, elle avance une raison de sa plus grande culpabilité : l'héritage de la maison.

Elle prétend que, pour elle, ce n'est pas la même chose parce que ses parents l'ont faite héritière de la maison. En tant qu'aînée, Josiane a reçu l'héritage de la propriété, qui usuellement revenait en Béarn à l'aîné des enfants. Si celle-ci revenait normalement au premier né des garçons, occasionnellement le droit d'aînesse pouvait échoir à une fille, comme ici. Aussi, il existe dans le Béarn paysan, ainsi que l'a vu Bourdieu, un moment important qui se rattache à l'héritage de la propriété : c'est le « partage<sup>334</sup> », qui se fait après estimation de la propriété. Le chef de famille définissait une « part » équivalente de la part du patrimoine qui revenait aux cadets. Le « partage » se faisait le plus souvent à l'amiable, au moment du mariage de l'un des enfants. C'est à ce moment que l'aîné était « institué » dans la fonction de chef de maison, et de successeur du père. La propriété était estimée de manière à définir la « part » qui revenait aux cadets afin que chacun d'eux disposent d'une part équivalente (une somme d'argent), qu'ils recevaient soit à leur mariage soit à la mort des parents. *Mes interlocuteur·rice·s et moi-même qui venons de là, avons tou·t·e·s entendu parler du « partage », c'est-à-dire la question du partage des terres et des biens. Avec le partage, il était tacitement entendu que celui qui restait à la maison et à l'exploitation agricole héritait du patrimoine, en contrepartie duquel il devait s'occuper des parents jusqu'à leur mort, tâche qui revenait à la belle-fille. La relation d'aide aux vieux parents se faisait à partir de ces liens d'interdépendances de nature pratique et fonctionnelle, inhérente à l'exploitation agricole. S'occuper des « vieux » de la « maisonnée » jusqu'à leur mort était issue d'un système de contraintes propres à la « condition paysanne<sup>335</sup> » dans sa dimension économique et morale. Ce que dévoile Josiane, dans le cas de la succession faite du vivant de ses parents procédant à une distribution patrimoniale entre chaque enfant, c'est qu'elle se met dans la position de « l'héritier redevable<sup>336</sup> » du fait qu'elle ait « accepté la maison », même si, comme elle l'avoue, « *ça s'est trouvé comme ça. [...] Les autres n'en voulaient pas* ». Ses frères et sœurs ont refusé la maison, c'est-à-dire l'« univers moral qui*

---

<sup>334</sup> Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 26-27.

<sup>335</sup> *Ibidem.*, p. 15-59.

<sup>336</sup> Catherine Gucher, 2013, « Être « aidant familial » en « milieu rural » entre devoir moral et contraintes sociales, quelle place pour l'autonomie ? », *Gérontologie et Société*, 2013/3, n° 146, p. 109.

justifie l'aide qui est présentée comme « juste retour des choses »<sup>337</sup> ». Parce qu'elle hérite de la maison et parce qu'elle est l'aînée, Josiane se sent d'autant plus coupable d'avoir transgressé une norme morale, celle de « s'occuper des vieux de la maison ». Pour ces raisons historiques, connues d'elle, elle éprouve de la culpabilité à avoir placés ses parents en maison de retraite.

Elle évoque à plusieurs reprises sa culpabilité. Tantôt, elle trouve des faits pour se reconforter : « *Mais ce qui me rassure [...]* » commence-t-elle. Elle me raconte alors que son père s'était opposé à réunir les deux lits médicalisés dans une seule pièce pour faire un salon dans l'autre, supposant que celui-ci était lui-même fatigué de devoir en permanence s'occuper de sa femme : « *Tu vois c'était devenu dur pour papa de s'occuper plus ou moins de maman. Il préférait avoir deux chambres sans pièce commune de séjour.* » Tantôt elle se donne bonne conscience en prenant comme exemple d'autres placements en maison de retraite qui ont eu lieu à Carrère. Dans la conversation, elle me rappelle à nouveau la phrase de sa mère en me disant : « *quand même elle m'a dit : je ne vais pas mourir ici au milieu de tous ces étrangers.* » Elle me dit cela sur le ton de : c'est un peu fort quand même comme expression, et que ça avait été dur à entendre. J'évoque le fait que ses parents désiraient mourir à la maison. Elle acquiesce et donne une nouvelle fois à ce désir le contrepoint et argument de la sécurité. Je lui suggère alors qu'il y a peut-être des décisions « *impérieuses* » prises par les enfants, car je veux savoir ce qu'elle en pense. « *Oui, mais pour la sécurité* », « *pour la sécurité* » répète-elle avant de dire : « *je ne vivais plus* », énoncé qu'elle complète en disant qu'elle ne « *pouvait pas passer tout son temps ici. [...] Et puis même, chaque fois que mon père se déplaçait, j'étais derrière lui pour l'aider, ce n'était plus possible.* » Elle finit par dire : « *Que ça me serve de leçon pour moi.* » La situation qu'elle a vécue comme une épreuve difficile à laquelle elle pense encore la mène ainsi à reconsidérer sa propre manière de faire avec ses enfants. Elle dit qu'elle en parlera avant avec ses enfants « *pour qu'ils n'aient pas ce poids* », même si elle admet, peut-être autant pour sa position de fille : « *mais ce n'est pas facile de parler aux parents.* »

Josiane se sent coupable et continue d'évoquer ses doutes avec moi. Sa présence ici dans le couloir me renvoie alors à ce qui a pu se dire la veille. En effet, l'anthropologue n'est pas là simplement à poser des questions pour son enquête mais sa présence provoque aussi des effets dans le réel. Ma présence, mes interrogations constituent un véritable déclencheur de leur récit et de leurs paroles. Je remplis en effet une fonction tout autre que celle de simple interlocuteur, devenant ainsi un « assistant » de Josiane et Mireille, que d'une certaine façon j'aide à « parler ». Agamben a en effet conceptualisée cette figure de l'assistant à partir de personnages des contes

---

<sup>337</sup> *Ibidem*, p. 109.

que sont ces étranges créatures qui accompagnent le héros ou le lecteur durant l'aventure et qui foncièrement nous aident, « même si nous ne savons pas comment<sup>338</sup> » ils nous ont aidés. Tel est ce à quoi la visite de Josiane chez moi me fait penser, de ma position mais aussi de la situation conversationnelle de la veille et du récit qui en est né. Que Josiane se sente coupable est une chose, qu'elle vienne me le dire en est une autre. Ainsi je suis, anthropologue, son « assistante », c'est-à-dire que j'aide par ma présence à la naissance de sa parole, qui me permet en retour d'interroger nos pratiques, nos gestes et nos pensées.

### **Le sucre de la terre**

Quand je suis à-la-maison je me promène, je fais « des à travers champs », seule avec mon chien. J'en ai presque fait un concept personnel (« un à travers champ », « des à travers champs », « faire des à travers champ »). Un jour, je reviens d'un à travers champ et remonte la rue jusqu'à chez moi quand je trouve C. à la fenêtre de sa maison qui, au rez-de-chaussée, donne en plein milieu de la rue (il n'y a pas de trottoir de ce côté du village-rue, côté impair). Je parle. Je dis que je me promène, je vais par-là, je passe par-là puis je longe contre la vigne de chez..., pour remonter à Grand Tuc, puis je m'arrête en haut de... pour contempler les vallons et les bois en hauteur, et la chaîne (des Pyrénées, un bout). Je passe par la gauche pour ne pas voir le grand composteur Suez qui pue et qui pue (encore plus) suivant les vents (ce sont les boues de la côte d'Argent Basque, les résidus de traitement des eaux). Ensuite, lui dis-je, je me dirige par-là et je prends à travers bois, je suis quelques trous d'animaux, je me plie, je marche parfois à quatre pattes, même lorsqu'il y a des *sègues* (ronces), car la plupart des bois sont, je dois dire, *cascants* [kas'kants].

Là, l'homme au grand âge n'est pas habitué à ce genre de description faite par une femme, qui plus est sortie d'une maison qu'il connaît très bien (bonne réputation sans reproche). Pourtant, nous avons parlé pendant de nombreuses heures, avec notre intermédiaire « l'enregistreur Tascam » de l'anthropologue. Je lui ai posé des questions sur son accès à la propriété, car il a fait un mariage avec une *héritière* (*daune*) c'est-à-dire qu'il s'est marié avec une fille unique, héritière, et donc c'est lui qui est venu (l'homme) habiter chez... l'héritière. Lui ne portera jamais le nom et la maison où il s'est marié. Il porte le nom de la maison d'où il est issu. Les habitant·e·s le nomment ainsi, par le nom d'où il est issu, d'où il vient. Je lui ai posé des questions sur l'amour lorsqu'il était jeune garçon, comment, puis les mots de l'amour

---

<sup>338</sup> La formulation exacte d'Agamben étant : « On peut alors dire qu'ils nous ont porté assistance, même si nous ne savons pas comment. » Giorgio Agamben, 2006, « Assistants », in *Profanations*, éd. Payot & Rivages, coll. Rivages poche, Paris, p. 31 et p. 29-38 pour l'ensemble du texte.

(en occitan, qu'avec lui j'appelle le Béarnais), nous avons discuté de sa première nuit de noces (*la rostre*) qu'il n'a pas faite chez lui car « *ça le gênait de faire ça chez ses beaux-parents* » alors il a demandé à quelqu'un d'aller demander si « *la rostre* » pourrait se faire chez Cazerotte... Nous avons donc parlé des noces, et de sa sexualité, de son cancer de la prostate, des derniers jours qu'il passe chez lui.

Car dans quelques jours, C. doit partir en maison de retraite « améliorée ». Il se fiche (entre moquerie et désenchantement) de sa femme et de son fils qui l'ont poussé à s'y rendre. Il me dit qu'il n'ose pas aller l'annoncer à ces voisin·e·s et parent·e·s qu'il va quitter la maison pour aller vivre dans une résidence pour les vieux·vieilles : « *ça m'embête de le dire, ils vont me prendre pour un fou !* » Il a les larmes qui montent. Et puis, d'un coup, il s'arrête, il regarde vers le parterre sans fleurs et il me dit de regarder au pied de l'hortensia. Au moment où il me le dit, je tourne la tête et je vois un tas de sucre blanc en morceaux. Offusqué, il relance et dit : « *il (un de ses fils) débarrasse tout [...], ils ont même jeté le sucre, bon sang quand même jeter du sucre.* » La remarque est dure comme du marbre ou de l'acier, comme une chose qui ressemblerait à un matériau où il ne fait pas bon se cogner. J'ai l'impression qu'il est de plus en plus étonné de la tournure de ses derniers jours à la maison. Son visage est marqué. Il en a gros sur la patate, me-dis-je.

Et puis il s'étonne de comment on discute. Il est étonné de tout ce qu'il m'a dit, avec mes questions-conversation(s). Malgré sa tristesse, il revient sur mes à travers champs, ça l'interloque. C'est comme si je traversais des coupe-gorges ! Alors que j'ai rarement une sensation de cette sorte d'insécurité. C'est vrai, il y a un endroit où je ne passe pas lorsque la nuit tombe. C'est dans un bois, justement, où il y a un petit sentier avec des traces de pas de bottes, de VTT et « du cheval », et surtout je ne sais pas pourquoi à cet endroit l'essence des arbres change. Il ne devrait pas y avoir ces arbres ici (je me fais la remarque chaque fois que je passe là), ils ressemblent à de grands camélias géants à feuilles (qui brillent et très vertes), courbées vers le bas ; les troncs viennent pêle-mêle sur le sentier et je ne vois qu'eux, et ça peut m'inquiéter. Et puis après ce passage, une fois l'inquiétude partie, je ré-entends le bruit-de-l'autoroute. Avec cet arrière-plan sonore intervient un petit énervement, une déception toujours là, qu'elle soit là. Et à nouveau un passage inquiétant : passer sous l'autoroute. C'est-à-dire prendre « la buse » prévue par « Scetauroute » (les bâtisseurs autoroutiers qui pensent aux animaux et aux aventurières) qui pour le coup, je ne peux pas penser autrement, est vraiment glauque. Ici, une fois dans la buse, je m'imite en train d'être calme, mais je suis toujours happée bêtement par le sol qui est bizarre, il a des taches (champignons) plutôt brunâtres tirant vers le rouille et dans les rouges. Ici, je ne suis pas rassurée et je joue la courageuse jusqu'au bout.



Pourtant sur ce sentier il y a les derniers (pour moi) champignons, les mousserons (je crois que c'est leur nom) tous en ligne, qui prédisent la fin des cèpes, et des girolles peut-être (mais pas sûr). Je ne suis pas chercheuse de champignons (faut que je tombe dessus). Puis je continue mon chemin. Je suis un ruisseau et lorsqu'il a beaucoup plu ou qu'il y a une petite mare vernaculaire, les pieds de sangliers se précisent, je la ferme et je vois au loin des sangliers qui prennent paisiblement un bain, je ne suis pas vraiment rassurée mais je regarde de loin. J'ai attaché TKL bien avant pour me permettre de regarder cette scène et je donne, sévère, une leçon de tenue au chien. Je ne sais pas pour quelle raison nos nous tenons le chien les cochons et moi-même hyper en règle, à distance mais quand même près et très calmes.

Alors le vieux au grand âge me dit : « *tu vas aussi loin [...] bon sang !* », et je sais que mes à travers champs le tracassent, car pour lui les femmes qui s'aventurent à la campagne sont des aventureuses. Je me demande même s'il ne pense pas que c'est une chose de mauvaise femme, genre des femmes faciles, j'ai l'impression qu'il insinue cette possibilité, comme une mauvaise réputation. Mais aussi avec leur idée de campagne je ne rencontre jamais personne dans les bois et dans les à travers champs. Alors Claudine, qui sait elle aussi que je me promène, me met en garde, il s'y en passe des choses, tu ne devrais pas aller aussi loin.

Alors je ne lui dis pas que je pars avec un bouquin sur moi et que j'ai hâte de rejoindre le pré-à-vache-en-pente, en lisière de bois près des trous de passages des animaux, *mon* pan herbeux de tranquillité où je lis et je dors en milieu d'après-midi. C'est *mon* lieu parfait où je prends le premier soleil de février. Et puis, à force de recommandations diverses, parfois ils·elles parviennent à me mettre mal à l'aise. J'ai l'impression que je suis justement quelqu'un de pas d'ici. Alors bien sûr il y a les chasseurs, mais eux aussi ils ne vont pas bien loin. Eux, je les croise le plus souvent dans leurs voitures (Kangoo, vieilles bagnoles, ou 4x4) un autocollant collé au cul de la voiture et représentant une grosse tête de sanglier avec deux grosses dents presque comme des défenses d'éléphants. Un jour qu'ils avaient blessé un sanglier (très gros cochon) ils m'ont demandé voyant TKL si le chien sentait le sang et je leur ai répondu « non, que le kébab ou l'os de poulet entre les roues des voitures », ils ont filé, et j'ai compté pas moins de vingt voitures avec des chasseurs en treillis et gilets jaunes (enfin fluo). Parce qu'ils continuaient la chasse, je ne pouvais pas rester. Je suis rentrée chez moi car mes à travers champs étaient foutus.

Alors il me dit, le vieux qui a fini en maison de retraite et qui, lui, trouvait des champignons, il avait ses coins assez loin, au bout d'un moment sa femme lui a interdit d'aller aux champignons. Et là, il la contrefait en train de lui dire « *et tu ne vas pas aller tomber par-là ? [...]* » et en conclut : « *elle me visse* ». Puis il repart avec sa rengaine et me dit : « *et tu n'as*

*pas peur de te perdre !? »* ou *« de trouver quelqu'un par-là ? »* Je ne réponds pas, je réfléchis à la deuxième question et me demande ce qu'ils ont dû pouvoir faire tous ces gens de la campagne (tous ces hommes) pour avoir peur que je me promène dans la campagne. Et je repense à une balade hyper-drôle, je me promenais avec Valérie, on remontait un pré puis on reprenait sur un ancien pré à vaches que je voyais pour la première fois en maïs, j'en étais ébahie, un très joli pré en pente en bordure d'un bois, il y avait encore la petite citerne à eau pour l'abreuvoir des vaches. Ah oui, ils ont *laissé* depuis l'an dernier les vaches à lait, me dis-je. Nous remontons donc cette parcelle de maïs puis un pré, débouchant plus haut sur une *cantère* (bordure) de vigne quand (il fait chaud) je dis à ma sœur *« je me demande ce que ça doit faire de se promener torse nu ? »* Là en remontant le pré en pente, j'ai cette envie de sentir le soleil fin de journée sur ma poitrine. Valérie dit *« y'a qu'à le faire »*. Nous voilà, torse nu pendant un moment, c'est agréable, nous marchons, nous sortons du pré pour prendre un sentier, et là, on lève la tête d'un côté, un peu plus loin devant nous de face un chasseur solitaire avec son fusil ! Ha ! mince ! Hop ! Nous nous remettons le tee-shirt, ça nous fait rire quand même. On le croise.

Tu le connais

Non, je ne vois pas du tout,

Punaise, les Pédezert torse-nu dans les bois et les prés

C'est le dialogue qu'on échange vite fait, en finissant par une blague où nous imaginons ce « Punaise » dit de nous. On parle aussi de celui qu'on a croisé. Et on a fait attention à la même chose, le chasseur était habillé tout en noir de la tête aux pieds et on se fait la remarque que son fusil était noir aussi et la crosse aussi était noire et en plastique. Et on croyait que les crosses étaient en bois. Alors je dis : je vois toujours les chasseurs en soldat ici, habillés en Kaki, ils ont la nostalgie du soldat, mais lui tout en noir à quoi ressemble-t-il ? Il n'est peut-être pas de Carrère. Bref. Je n'ai jamais rencontré personne dans mes à travers champs, je dis à Valérie. Et puis on finit par dire qu'on s'en fiche après tout.

## Conclusion de la partie

### S'entourer

Les voisin·e·s sont à prendre en considération parmi les personnes qui comptent pour le rester vivre à la maison jusqu'au bout de la vie. En effet, il est préférable de disposer d'un réseau de voisinage de proximité (premiers voisins, voisins de côté) que l'on peut solliciter, notamment lors des situations d'urgence. Pourtant, pour l'entourage (famille proche), ils·elles sont perçu·e·s comme personnes *peu fiables* : les voisin·e·s peuvent partir (déménagement, départ en maison de retraite, période intermittente de voisinage). Or, l'étude des signaux implicites l'a montré, les voisin·e·s sont à même de jouer un rôle quotidien de surveillance sous une forme implicite. Ils·elles sont une veille attentive et distante. Par exemple, un·e voisin·e regarde « en passant » si les volets sont ouverts ; passé une certaine heure, les volets devraient être ouverts et il·elle le sait ; restés fermés, ces derniers renseignent sur une anomalie ou un potentiel problème rencontré par les vieux·vieilles voisin·e·s. Ces habitudes du regard et la connaissance des routines et habitudes (portes, volets, fenêtres...) au sein du groupe de voisinage s'entretient avec une capacité à voisiner. C'est-à-dire que les voisin·e·s étudient les signaux et y prêtent attention, tout en veillant à éloigner toute possibilité de sembler trop curieux. Entretenir des familiarités « *sans trop pousser* », l'expression employée par Hannah, nécessite de comprendre le temps passé au village avec ses voisin·e·s comme un tissu de relations. Il s'agit de saisir « que le privilège de la familiarité – qui peut correspondre à une sorte d'intimité sans chaleur – se constitue organiquement, selon un long processus développé de façon progressive au fil du temps passé ensemble » et qu'il « forme plutôt un système de rapports bien réglés, automatiquement étendus à un individu et accepté par lui dès lors qu'il prend place [...]»<sup>339</sup> » dans le groupe de voisinage.

De plus, l'importance des voisin·e·s se mesure également au fait qu'ils·elles représentent une forme de co-présence, ils·elles rassurent l'ensemble par le simple fait d'être-là. Ils·elles apportent parfois une aide notable dans les tâches de la vie quotidienne sans toutefois se substituer aux aides domiciles contractualisées.

---

<sup>339</sup> Goffman parle ici des « équipes » et de la coopération de ses membres, dont nous adaptons les remarques au groupe de voisinage.

Erving Goffman, 1973, *La Mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, Les Éditions de Minuit, coll. Sens Commun, p. 84.

## Des aides diverses

Pour Bernard Ennuyer, le maintien à domicile est tout d'abord affaire de soutien. Selon lui, « le soutien de la personne englobe toutes les mesures d'accompagnement que peut nécessiter le fait de vouloir rester chez soi » et il évoque pour cela les aides « humaines », « techniques » et/ou « financières<sup>340</sup> ». Le terme de soutien importe dans la démarche du sociologue en ce qu'il s'agit, pour lui, de « pren(dre) en compte toutes les dimensions de la personne, qu'elles soient physiques, psychiques ou sociales<sup>341</sup> ». Pour rester vivre à la maison au grand âge, *mes* interlocuteur·rice·s disposent quant à eux·elles d'aides dont les types divergent. Il peut s'agir d'aides techniques (appareils pour la marche, dispositifs d'urgence) mais aussi d'aides médicales et ménagères contractualisées (infirmières, auxiliaires de vie, aide au ménage, portage de repas municipal). L'enquête a montré que les premières aides constituent un panel d'outils rarement adaptés, qui sont fournis ou prescrits aux personnes au grand âge. Ils entrent souvent en contradiction avec des souhaits ou des désirs, comme le déambulateur qui empêche Hannah, l'héroïne de mon enquête, de continuer à entretenir des relations sociales au-dehors de sa maison. Elle se coupe des relations par fierté car elle ne veut pas être vue avec le déambulateur. La sociologie de la vieillesse mettrait un point d'honneur à qualifier Hannah de personne dans l'impossibilité de revoir son identité à l'aune de ses vieux jours. Je ne soutiendrais pas le contraire, mais je dirais c'est par manque de connaissances en technique et type de déambulateurs existant qu'elle finit par se couper de relations au-dehors et qu'elle adopte définitivement une « (im)mobilité réduite au chez soi de la maison<sup>342</sup> ». Chez elle, le déambulateur dont elle dispose est « *l'instrument* » qui lui va bien dans son espace domestique et dont « *[elle] bénit l'inventeur* ». Elle pense qu'il est à sa convenance mais elle n'en connaît pas d'autres. C'est-à-dire qu'Hannah possède un modèle de déambulateur relativement commun, le même que tou·t·e·s *mes* interlocuteur·rice·s. En effet, après une chute et à la suite d'une hospitalisation (court et moyen séjour), *mes* interlocuteur·rice·s reviennent tou·t·e·s à domicile avec *le* déambulateur, qu'il·elle·s en aient l'utilité, le besoin, ou pas. Celui-ci prend place dans un « attirail » de solutions pour la vie à domicile. À sa manière de trainer dans un coin de la cuisine de Marguerite, où il semble devenu un attribut banal de l'« habitat ordinaire »

---

<sup>340</sup> Bernard Ennuyer, 2014, *Repenser le maintien à domicile. Enjeux, acteurs, organisation*, éd. Dunod, Paris, p. 31.

<sup>341</sup> *Idem.*

<sup>342</sup> Michèle Pédezert, 2018, « “Je ne fais plus ma course ” : une ethnographie des mobilités réduites au chez soi de la maison », communication à la Journée d'études *Vieillesse (im)mobiles. Analyses pluridisciplinaires des mobilités locales au grand âge*, organisée par le groupe des jeunes chercheur.se.s « VieillesseS et société », MSH Paris-Nord, le 2 février 2018.

de la personne au grand âge, il devient une anomalie. Par le fait d'en voir un dans chaque maison, il pose question sur la façon dont il est prescrit de manière systématique.

Pourtant, le déambulateur peut devenir un allié très important pour rester vivre à la maison. Il demeure l'outil de la marche. Cependant, pour que cet outil soit parfaitement adapté aux utilisations dans l'espace domestique *et* au-dehors de la maison (*indoor and outdoor*), un accompagnement à son utilisation devrait être réalisé, que ce soit par des professionnel·le·s de la santé, du soin et de la relation ou par des kinésithérapeutes, ergothérapeutes, afin de procéder à des réglages, des ajustements voire même au *choix* du modèle. En effet, il est difficile à manipuler ; pour se familiariser avec « l'instrument », Hannah s'entraîne, mais seule, dans la grange, avec sa volonté. Dehors, elle le trouve trop encombrant pour le village-rue qui ne possède même pas de trottoir assez large. Ainsi procéder à un accompagnement à la maison et au village, pour créer une confiance et faciliter la « mise avec » de l'utilisateur·rice ne devrait pas être une solution solitaire, que les vieux et vieilles habitant·e·s réalisent seul·e·s et par leur seule détermination. Dès lors, le soutien « technique » est bien présent, mais systématique et peu commode, voire prescrits sans accompagnement à son utilisation.

Pourtant, un grand nombre d'aides apportées par les auxiliaires de vie, les aides ménagères voire les aides médicales, comme les visites d'infirmières quotidiennes, apportent une aide humaine ponctuelle et appréciable. Certain·e·s, comme Hannah et Jean, n'hésitent pas à les considérer comme des « visites » au même titre que celles des voisin·e·s, ami·e·s, parent·e·s. Ils·elles ont dû parfois aménager leur maison pour les recevoir, mais ont fait ces concessions avec une liberté de choix. D'un autre côté, la réception chez soi, au quotidien, de personnes qui aident, peut être perçue comme une intrusion, par le fait que les professionnels de la santé ou les aides de l'ADMR répondent à un emploi du temps serré qui exige de leur part d'effectuer un service relativement lourd au quotidien et les oblige à passer très rapidement chez chacun·e. Pourtant, malgré la vitesse, la relation peut être vécue sans ce sentiment d'intrusion. Cela dépend de la considération d'entrer dans le domicile comme espace vécu, que l'on en partage ou pas les usages. Les deux infirmières, l'une qui passe à toute allure (et regarde et parle à Marguerite et Élisée comme s'ils·elles n'étaient pas vraiment là, au milieu de leur cuisine), l'autre qui passe à toute vitesse (mais dont la visite attentive, même pressée, est vécue comme une fulgurance heureuse par *ma* vieille voisine Hannah), indiquent à quel point l'aide à domicile doit considérer une certaine « culture du domicile », au sens où le domicile est d'abord et avant tout le lieu de l'intime et de l'individuel :

« La culture du domicile, c'est la culture du "sur-mesure", de l'individuel, du subjectif et du primat du sujet, notamment dans cette affirmation que ce sujet, fut-il diminué, est premier. En ce sens, la culture du domicile n'est pas une culture d'objectifs et de résultats fixés en-dehors des individus comme ce peut être le cas dans une institution comme l'hôpital ou une forme d'hébergement collectif, dans laquelle la finalité de l'institution peut se révéler éventuellement contradictoire avec le désir de la personne<sup>343</sup>. »

Penser le maintien à domicile, c'est donc faire passer la personne et son désir au centre des aides reçues, là où l'hôpital et l'EHPAD peuvent être soumis à des gestions qui contreviennent à ce centrage autour de l'individuel. *Mes* interlocuteur·rice·s perçoivent bien que les aides qu'ils·elles reçoivent tendent parfois à relever purement du contrat ou du service, et ne s'en formalisent pas. Mais cela montre que, qu'elles soient appréciées ou pas, ces aides à domicile connaissent un obstacle majeur : le temps.

Tout d'abord, au sens littéral du temps passé à recevoir ces aides. Dans diverses situations, elles sont perçues pour partie insuffisantes en termes de durée, et cette temporalité n'est pas toujours aisée pour *vivre le fait de se faire aider* à la maison car il leur faut composer avec leur demande et besoin d'aides et la présence fugace ou hâtive de celles et ceux qui viennent chez eux·elles. Ce temps déjoue la possibilité d'entrer en relation, ou en tout cas il impose aux relations de s'effectuer dans le temps alloué.

Le temps, c'est aussi l'idée que les personnes âgées qui vivent chez elles au grand âge vont finir leur vie chez elles, et que rester vivre à la maison le processus du vieillissement et de la mort doit se penser comme un accompagnement à ce désir. C'est d'ailleurs, dans une perspective critique, ce que le sociologue Bernard Ennuyer évoque lorsqu'il définit le maintien à domicile :

« La première proposition de définition du maintien à domicile donne la première place aux personnes âgées concernées : le maintien à domicile, c'est d'abord et avant tout, l'expression du désir de nombreuses personnes qui ont fait le choix de demeurer dans leur domicile jusqu'au bout de leur âge et de leur vie, c'est-à-dire qu'elles ont souhaité

---

<sup>343</sup> Bernard Ennuyer, *op. cit.*, p. 40.

continuer à vivre et mourir chez elles. Il est important de resituer ce maintien à domicile comme l'expression d'une volonté de se maintenir chez soi jusqu'au bout de sa vie<sup>344</sup> ».

« [...] [O]n ne peut parler de maintien à domicile que si la personne concernée en a vraiment exprimé le souhait<sup>345</sup> », continue le sociologue, et ce souhait, à l'inverse, doit être tenu et respecté jusqu'au bout. Le temps devient alors une question de seuil : jusqu'à quel point il est possible, aujourd'hui, de se maintenir à domicile ? Car s'il s'agit bien que la personne « reste *chez elle*, sur le long terme avec ses habitudes de vie et des relations avec les autres générations en conservant autant qu'elle le peut et qu'elle le souhaite, sa place dans le milieu qui a été le sien, milieu familial, milieu géographique, milieu de voisinage, etc.<sup>346</sup> », il y a toujours un moment où il est décidé que le fait de se maintenir, que ce maintien, n'est plus possible.

Rester vivre et mourir chez soi se heurte à ce seuil, matérialisé par les peurs de celles et ceux qui, dans l'entourage proche, accompagnent les parents en fin de vie. Pour Josiane et Mirelle, c'est aussi leur usure et leur fatigue, liées à leur distance géographique du domicile de leurs parents et à un « sur-engagement » qui montrent un désir de maîtrise qui conduit au placement. En effet, le risque ou les aléas, mal supportés par l'entourage, ne laissent pas celles et ceux qui vivent au grand âge chez eux jusqu'au bout. Pourtant, se maintenir à domicile, c'est bel et bien tenter de respecter ce « désir » et ce « souhait issue de la volonté des personnes âgées à se maintenir chez soi et ce « éventuellement en dépit de l'âge, pour y mener sa vie, avec tous les risques inhérents à ce choix<sup>347</sup> ».

Une chute, le constat de la dégradation des parents : quels que soient les déclencheurs, les enfants ne supportent ce seuil qu'à un certain point et il en résulte un placement en toute fin de vie vécu comme injuste, ou malheureux.

C'est en effet lors des tout derniers jours de la vie des habitant·e·s au grand âge que ce placement a lieu et qu'il est le plus malheureux : ils·elles partent alors qu'ils·elles se savent en fin de vie, proches de la mort, qu'ils soient malades ou conscient de leurs vieillissements, de leurs forces et de leur santé : Jeanne savait, vers ses 94 ans, qu'elle allait mourir bientôt ; C., dont le fils et la femme le surveillent par peur qu'il ne tombe en se déplaçant, se savait atteint d'un cancer et donc gravement malade. Ils·elles sont donc allé·e·s en maison de retraite pour y

---

<sup>344</sup> *Ibidem*, p. 29.

<sup>345</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>346</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>347</sup> *Ibid.*, p. 30.

mourir. Leurs propos : « *Je pensais (...) partir à la grande prairie* » ou « *tu ne vas pas me laisser mourir au milieu de tous ces étrangers* » ne disent pas uniquement que leur souhait de mourir à la maison n'a pas été respecté, mais qu'il n'a pas été respecté *in extremis* et que c'est aussi cela qui les fait souffrir.

Les aides n'ont pas été, en France, conçues pour un maintien jusqu'à la mort à la maison ; elles sont même plus avantageuses lorsque la fin de vie se fait en EHPAD. Pourtant, c'est relativement tôt et sans hésitation que *mes* interlocuteur·rice·s ont sollicité et contractualisé ces aides à domicile, lorsque cela leur a été nécessaire. Mais, chemin faisant, dans le parcours administratif, médical et social qu'ils·elles ont dû faire pour obtenir les moyens économiques de financer ses aides, ils et elles se sont trouvé·e·s confronté·e·s aux évaluations et à leurs critères (physiques, moraux, incapacitaires) qui ont changé leur jugement sur leurs vieillesse. C'est là, peut être que s'est joué pour Élisée sa perte de confiance dans son choix de rester vivre à la maison. Il aurait jugé de plus en plus difficile sa vie à domicile avec Marguerite en rapport avec les évaluations des incapacités de sa sœur qui maintenant est considérée par la grille AGGIR comme personne dépendante. De plus, cet outil de mesure est lui aussi relativement contestable, dans la mesure où il détermine « un niveau d'incapacité et en aucun cas un besoin d'aide ». Or, *mes* interlocuteur·rice·s sont entouré·e·s et aidé·e·s par des proches, amis et voisins, et il aurait fallu prendre en compte dans leur besoin d'aide « l'environnement géographique, affectif, économique de la personne, son parcours de vie antérieure, sa demande, la façon dont elle veut mener sa vie<sup>348</sup> ».

L'importance du passé, de la manière dont ils·elles ont pensé finir leur vie à la maison, l'entourage des voisins et son impact émotionnel sur la vie sociale au village et à la maison, me semblent trop peu pris en compte dans les désirs de rester vivre à la maison. L'enquête a montré pourtant que c'était là que se fondaient une partie de leur souhait, et même inversement un frein à celui-ci, lorsque l'entourage des nouveaux voisins et de maisons fermées au quotidien crée un contexte présent presque inquiétant. L'entourage proche est donc nécessaire, mais aussi l'entourage dense : car c'est le fait de se sentir entouré qui joue beaucoup sur *mes* interlocuteur·rice·s et que j'ai pu remarquer dans leurs propos. C'est parfois ce qui les tarade, un manque à voisiner qui crée dans la vie à domicile une inquiétude, qui la remet en question.

---

<sup>348</sup> Bernard Ennuyer, *op. cit.*, p. 104.



## La question du placement et les limites des enfants

Les enfants de Jean et Jeanne ont émis l'idée qu'en dernier lieu, c'est leur fatigue, leur épuisement, les propos de leur frère, qui a suggéré qu'elles n'avaient plus à s'occuper de leurs parents, qu'elles y avaient passé trop de temps, que le seuil était là, mais aussi l'argent qui avait été un facteur décisif au placement.

Pour Ennuyer, même si l'argent ne résout pas tout, et notamment ne solutionne pas toujours les différends familiaux, le « constat » du manque d'argent « s'impose à nous<sup>349</sup> ». Pour lui, si « on veut qu'il y ait effectivement un véritable choix possible entre hébergement et le domicile, il faut que l'effort de la collectivité soit équitable entre les sommes globales dépensées à domicile et en hébergement, et que les conditions d'attribution individuelle de cette aide soient les mêmes à domiciles et en hébergement, ce qui n'est pas le cas<sup>350</sup> ». L'argent peut ainsi devenir un frein, comme ce fut le cas ici très nettement pour Jean et Jeanne, ainsi que leurs filles me l'ont confié.

Mais le placement a aussi été rendu possible à l'issue d'une hospitalisation d'un de leur parent, lors de laquelle elles en ont profité pour effectuer les demandes et les démarches. Il existe donc une certaine occasion saisie ici pour cesser la vie à domicile, en dépit du souhait des parents. Pourtant, ces derniers avaient organisé leurs devenirs vieux, en aménageant la maison de paysan, en sollicitant des auxiliaires de vie pour le quotidien, en s'abonnant à Présence Verte et en s'entourant de voisines qui pouvaient être là en cas d'urgence. Mais une décision impérieuse se réalise souvent en dépit de ce choix, qui ne peut être tenu jusqu'au bout : par sécurité, le dispositif Présence Verte transporte Jeanne à l'hôpital, parce que les deux enfants ne peuvent voir leurs père et mère vivre le processus de la vieillesse sans penser qu'il leur faut une surveillance constante, le choix est remis en question, contrarié, empêché. Dès lors, c'est la question de la liberté que posent les dispositifs ou la surveillance extrême, un certain rapport au risque que contient cette liberté. Car en désirant vivre leurs vieux jours et la fin de la vie chez eux·elles, *mes* interlocuteur·rice·s ne réclament pas moins que « la liberté d'être libre<sup>351</sup> » de choisir cette fin de vie à la maison. L'impériosité de l'entourage ou des dispositifs se situe à cet endroit parce qu'il va non pas à l'encontre d'un choix mais d'une liberté d'être libre. Après tout, vivre au grand âge, dans un entourage affectif et une maison connue, et parfois dans la maison où l'on est né, c'est continuer le processus de la vie, c'est continuer à vivre et à faire

---

<sup>349</sup> Bernard Ennuyer, *op. cit.*, p. 242/

<sup>350</sup> *Ibidem*, p. 243.

<sup>351</sup> Hannah Arendt, *op. cit.*

face à cette fragilité qui nous constitue et nous mène irrémédiablement vers le mourir. Reconnaître la fragilité et la vulnérabilité de celui qui va mourir, c'est entrevoir que chacun·e aura à faire face à son propre déclin et à sa propre fin(itude). La vie au grand âge à la maison n'est possible qu'en tenant compte de ce rapport à la mort. Si on a vu à quel point le récit des enfants de Jean et Jeanne laissait entrevoir une image stéréotypée de la mort à laquelle elles veulent plier leur récit, c'est aussi à l'impossibilité de laisser vivre à leur parents une autre mort que cette mort sereine, idéale, sans embuches, qu'elles ont été confrontées et qui est une des limites du mourir à la maison.

Pourtant, en ne cessant de parler tout au long de cette partie de « maison » davantage que de « domicile », c'est enfin à l'attachement à un environnement géographique et à un « parcours de vie antérieure », qu'il convient de prêter attention. Or cet attachement n'est pas géographique mais émotionnel, il concerne les lieux et les personnes. Il désigne le désir de mourir comme on a vécu, non pas seul mais entouré. En parlant de cette vie à la maison comme « attachement », c'est l'autre sens de l'attachement qui se révèle ici, celui par lequel, que je sois ou non celui·celle qui meurt, nous sommes ce que Blanchot a nommé une « communauté d'hommes devant la mort »<sup>352</sup>. Cela interroge sur la manière dont on ne cesse pas de faire de l'autonomie un des facteurs déterminant pour rester vivre vieux·vieilles à domicile. Nous sommes, au cours de la vie et face au mourir, attaché·e·s et lié·e·s les un·e·s aux autres. Ce faisant, l'attachement dont il est question pourrait, en conclusion, être compris à l'aune de ce que Rousseau écrivait dans l'*Émile* :

« Tout attachement est un signe d'insuffisance : si chacun de nous n'avait nul besoin des autres, il ne songerait guère à s'unir à eux. Ainsi de notre infirmité même naît notre frêle bonheur<sup>353</sup> ».

---

<sup>352</sup> Maurice Blanchot, *op. cit.*

<sup>353</sup> Jean-Jacques Rousseau cité par Martin Rueff, 2014, « Privée de pleurs de deuil : Judith Butler, la vie bonne dans la vie mauvaise », in Judith Butler, *Qu'est-ce qu'une vie bonne ?*, éd. Payot & Rivages, coll. Manuels Payot, Paris, p. 27-28.



## Conclusion générale

La première partie de cette étude sur le présent de *mes* interlocuteur·rice·s à l'EHPAD a montré qu'au sein de l'institution, ils·elles ont eu à se mesurer à une certaine discipline propre à la vie en collectivité, ainsi qu'à se confronter à une foule d'injonctions implicites à s'adapter ou s'intégrer. Or, une analyse minutieuse a montré que l'EHPAD constitue surtout un univers composé à la mesure des personnes âgées *en se préfigurant* ce qu'elles sont, ce qu'il leur faut, ce que doit constituer leur quotidien : c'est le sens de l'expression « un univers fait pour eux » devenu le titre du troisième chapitre et qui analyse ce qu'ils·elles ont vécu et perçu de leur vie à O. des Gaves ou à l'EHPAD Marguerite de Navarre. Mon travail a ainsi pu soulever un certain nombre d'*a priori* posés par les institutions qui prennent en charge la vie des personnes âgées et les meurtrissures générées par ces *a priori*. Ensuite, dans une perspective goffmanienne et avec le concours des travaux d'Iris Loffeier, j'ai cherché à saisir le type de pouvoir qu'exerçait « l'institution totale » : « enveloppante » (qui prend en charge tous les aspects de la vie) plutôt que « totalitaire », l'EHPAD vécu par *mes* interlocuteur·rice·s s'est révélé tout aussi hanté par le spectre disciplinaire qu'habité par une certaine gestion biopolitique propre à notre temps. L'institution enveloppante exige de la participation : elle inclut les soins médicaux et les sorties de divertissements et recrée un univers qui mime la vie à domicile tout en la prenant totalement en charge. J'ai nommé « vie parodique » la vie ainsi créée. J'ai également étudié la manière dont l'institution, jusque dans les noms des lieux (restaurant, salle à manger) de vie, en était le reflet factice. L'expression « vie parodique », cependant, est loin de désigner abstraitement le caractère factice de la vie en institution. Reliée à certaines paroles d'Élisée ou de Marguerite, elle mène à saisir combien *mes* interlocuteur·rice·s ne sont pas dupes de la mise en scène de la vie réalisée dans l'institution collective, et montre que cette parodie les fait souffrir. En dernier lieu, elle pose, sans lui donner tout à fait de réponse, la question de la *possibilité* de « mener une vie bonne dans une vie mauvaise<sup>354</sup> », au sens où les situations ont montré *mes* interlocuteur·rice·s en prise avec ce présent qui leur était fait. Le texte les décrit confronté·e·s à cette vie qui leur est imposée, leur manière de l'expérimenter, de lui faire face, de la refuser ou d'en souffrir.

La deuxième partie les a montré·e·s un peu plus tôt chez eux·elles, faisant appel, au moment du grand âge, à une diversité d'aides afin de rester vivre à la maison et au village. Un

---

<sup>354</sup> Je reprends ici l'expression de Judith Butler dans un sens légèrement différent. Voir Judith Butler, *op. cit.*

premier chapitre spécifie que c'est à tout un ensemble de relations sociales que renvoie la maison. Les relations au village, entre parent·e·s, ami·e·s, voisin·e·s, font partie de leur désir de rester vivre chez eux.

En même temps, on a vu que rester vivre à la maison ou le « maintien à domicile » jusqu'au bout de la vie ne cessait d'avoir, malgré tout ce qu'ils elles faisaient, une série de limites, posées par eux·elles-mêmes, la famille, les médecins ou l'hôpital, qu'il existait un seuil au-delà duquel ils·elles ne pourraient ou ne pouvaient plus rester. Cette limite du maintien à domicile n'est pas uniquement légale. Elle est, on l'a vu, présente dans les perceptions de *mes* interlocuteur·rice·s qui, à plusieurs reprises, ont entrevu qu'ils·elles ne pourraient plus rester seul·e·s chez eux·elles en évoquant « un moment donné » dont j'ai cherché à évaluer la teneur. Bien entendu, le contexte présent du village, et le passé d'une vie où plusieurs générations vivaient sous le même toit et où l'on mourrait à la maison, habitent également leur désir de rester vivre vieux·vieilles chez soi, et ce pour mourir chez soi. Or, souvent, c'est ce désir même qui n'est pas respecté : d'autres facteurs prennent le dessus (la peur, la chute, « être sécurisé ») et font passer ce désir au second plan. Là où Bernard Ennuyer précisait pourtant que « maintien à domicile » renvoyait avant tout à un souhait émis par une personne, j'ai pu éprouver et percevoir, dans mon enquête, toutes les entraves qui étaient faites à ce souhait. Dans le chapitre trois, où se déploie le récit des enfants de Jean et Jeanne sur la mort de leurs parent·e·s en institution, cette question s'est reposée avec acuité, donnant à percevoir ce que venir du village de Carrère signifie également dans la question de la mort à la maison. À ce jour, presque tou·t·e·s *mes* interlocuteur·rice·s sont mort·e·s. Tou·t·e·s sont mort·e·s dans un EHPAD. Seul Élisée est en vie, il a 99 ans aujourd'hui.

Élisée, Marguerite, Hannah, Simone, Jean et Jeanne sont au centre de mon enquête. Ma relation avec eux·elles est au centre du récit. J'ai écrit en respectant leur singularité et les moments vécus avec eux·elles sur le terrain, car c'est ce choix, tout autant que les détails ou les noms propres, mes connaissances d'arrière-plan et la mise en récit, qui engage un regard singulier sur leur vie au grand âge. L'enquête menée de singularité en singularité permet de faire émerger la parole des « vieux » et de considérer chaque devenir avec ses particularités. Faire des conversations au bord du lit de l'EHPAD, prêter attention à leur vécu antérieur, à leurs propos et aux façons de parler, révéler ce qui, à leurs yeux, constitue des anomalies, permet de ne pas subsumer ce qui est vécu et expérimenté par ceux·celles qui y sont « pris en charge ». Là où les cohortes et panels étudient un devenir global, j'étudie ce que vivent des personnes. L'attention à la singularité des devenirs permet de toucher ce que vivent chacun·e de *mes*

interlocuteur·rice·s. C'est en cela que le récit de ce terrain peut élargir le sens de ce qui, à ce jour, est expérimenté uniquement par les familles et les proches : il tente de montrer des parcours, de soulever des questions. En respectant l'unité dramatique des situations, la narration ne généralise pas ce qu'est une vie, mais tente de donner à sentir ce qui fait une vie, c'est-à-dire sa façon, son épaisseur. Hannah, Élisée et Marguerite, Jean et Jeanne ont eu ces devenirs vieux et pas d'autres. Mais c'est par le récit des leurs que quelque chose peut être pensé et questionné.

« *Il faut en passer par là, Michèle.* » Cette phrase d'Hannah, intégrée au titre de la thèse, contient en elle-même l'idée que c'est à leur vécu que ce travail entend prêter attention. Elle renvoie à la manière dont ils·elles ont traversé et expérimenté eux-mêmes, elles-mêmes, ce moment de vie « comme » parodique. Elle signale l'intensité avec laquelle j'ai moi-même perçu et narré leurs destins. « *Il faut en passer par là, Michèle.* ». La phrase contient une concession, faite avec lucidité. Dans le ton, elle témoigne d'une certaine résignation, en même temps qu'une manière de faire face, d'assumer ce fardeau, et de le faire courageusement. J'entends aujourd'hui dans sa voix une force de la distance. Surtout, par le prénom qu'elle m'adresse en fin de phrase, elle exige que j'écoute et que je comprenne. Elle me le demande, un peu solennellement, mais aussi comme un rappel, comme si c'était moi qui n'étais pas réaliste. Elle me rappelle presque à l'ordre. « *Il faut en passer par là, Michèle.* ».



Epilogue





On est le 9 janvier 2019, je me trouve à la manifestation contre la loi de réforme des retraites. Alors que le cortège s'avance vers Gambetta, je remarque des manifestant·e·s en train d'inscrire un tag près d'un parking. Celui qui écrit en rouge vient de finir sa bombe, un autre l'aide et termine la phrase en couleur dorée. Je n'ai pas pris la photo lorsque qu'ils·elles sont dans le cadre. Je ne voulais pas risquer que les personnes soient identifiables. Ils·elles écrivent souvent des slogans magnifiques. Cette fois, ils·elles ont écrit : « Vous aimez trop les choses et pas assez les vieux ».

Je sais le slogan écrit par une *certaine* jeunesse de gauche et autonome, cela me permet d'en déduire certaines choses. Le « vous » désigne ici les politiques qui mettent en œuvre les réformes. « Les choses » désignent ce qui advient des « vieux » dans le cadre de ces réformes et du monde qu'elles construisent. Ce faisant, le tag met l'accent sur le devenir-objet des personnes, ici des vieux, dans un monde capitaliste où la marchandise (ou le marché) étend son spectre jusqu'aux individus. La chosification que soulève ce tag montre à mes yeux non seulement ce que les lois impliquent comme manière de regarder, penser et gérer « les vieux », mais aussi une telle déconsidération de cette classe d'âge, qu'elles en viennent à ne plus faire d'eux des sujets ou des citoyens... Ce que ne dit pas ce tag, c'est la manière dont cette chosification advient, mais il en pose le constat. « Vous aimez trop les choses et pas assez les vieux » peut sonner comme une accusation.

Toutefois, s'adressant aux politiques, au regard du contexte de revendication de son émission, le pronom « vous » peut également s'adresser à tout un chacun qui lit ce tag en contexte plus « ouvert ». Le tag fait alors réfléchir à l'absence de considération des vieux, avance une raison, propose une lecture. Si je ne suis pas entièrement d'accord avec le « vous » utilisé, qui fait un peu la leçon, je trouve néanmoins pertinent d'avoir rapproché « choses » et « vieux ». Pour moi, avec la réforme des retraites comme contexte d'arrière-plan, il sonne comme une mise en garde sur le devenir des vieux dans notre présent. Les lois pour la vieillesse – jusqu'à leur nom (*pour* la vieillesse) – visent une population exclue des choix ou des décisions qui les concernent. Plus largement, elles reproduisent par leur contenu et ce qu'elles soutiennent – la privatisation des maisons de retraite, la privatisation du champ de la dépendance – une chosification des « vieux » en ce qu'elles les font entrer sur le marché.

On est à la mi-août 2021, ma sœur Valérie est à Carrère. De nombreuses personnes sont passées cet été, il est temps de prendre soin de la maison, elle se lance dans le ménage. Elle met de l'ordre dans le buffet où nous rangeons le pain, quand je reçois une photographie. Je suis pour ma part dans une forme de vie retirée sur l'estuaire de la Gironde pour écrire la thèse au

moment où elle me les envoie depuis son *smartphone-faitout*. D'abord une. Elle montre une publicité sur une poche de pain. J'ai l'habitude de ranger le buffet. Cela prend du temps car, souvent, je découvre une panoplie de pochettes avec des encarts publicitaires, ce qui m'a toujours heurtée. D'ailleurs, lorsque j'achète une baguette, je la prends sans la pochette ou je demande un papier de boulangerie. Je sens que je gêne la vendeuse, il m'arrive d'arrêter mon excentricité et de laisser tomber. Quand je range le buffet et qu'il y a toutes les pochettes de baguettes laissées par celles et ceux qui sont venu·e·s dans le courant de l'été, alors je regarde : les téléphonies, la lingerie, la thalasso., la bijouterie, les soldes d'une bijouterie : un pour deux, achetez deux lingerie la troisième à 50%... J'avoue que, lorsque je découvre les pochettes dans le buffet, je les regarde longuement, elles suscitent à la fois ma curiosité et mon agacement. On les trouve souvent recto-verso. D'un côté une publicité vantant un séjour en thalassothérapie et de l'autre une bijouterie qui fait des soldes. Les publicités s'appuient sur une iconographie *cheap* ainsi que sur des typographies nombreuses dans le même cadre. Valérie n'est pas dupe, elle sait que celle qu'elle m'envoie va me frapper. Mais cette fois-ci, la publicité me désole.



Un couple (apparemment) *prend le café* dans une tasse blanche. Les deux semblent amoureux et figurent la mise en scène d'un moment convivial, où l'homme regarde la femme qui baisse les yeux dans ce moment heureux. Il et elle sont extrêmement souriant·e·s, il et elle ont les cheveux bien blancs. Je remarque la parfaite dentition blanche de la femme sur la pochette et son arc de cercle dentaire parfait. Il semble que l'homme lui adresse des mots d'amour, des mots qui leur font extrêmement plaisir. Les deux acteur·rice·s arborent un sourire de complicité comme s'il et elle vivaient un moment idyllique, *lovely-love*. Photographié·e·s dans un cadre en forme de feuille d'arbre, les deux très bien habillé·e·s, il et elle représentent le « plus de vie » que vante le slogan publicitaire : « Ensemble ajoutons de la vie aux années ».

La mise en scène « ajoutons de la vie aux années » suppose de la vivacité produite par le « ensemble ». Avec « nous », il faut comprendre le groupe qui fait la publicité de l'établissement Saint-Joseph et tou·t·e·s ceux·celles qui y entreraient. Orpea est le leader de la prise en charge de la dépendance. Le groupe français est coté en bourse, ayant ainsi comme impératif de rapporter de l'argent à ses actionnaires. Il possède 1200 établissements d'hébergements collectifs pour personnes âgées dépendantes, est notamment fortement implanté en Europe et en Amérique Latine. Dans son ouvrage *Repenser le maintien à domicile* de 2014, Bernard Ennuyer signalait qu'il existait « un certain nombre d'opérateurs privés à but lucratif (Orpea, Korian, Medica, etc.) qui ont fait de l'EHPAD un placement financier rentable en dehors de toute considération sociale sur l'accueil et le bien-être de leurs résidents !<sup>355</sup> » Le point d'exclamation dont use le sociologue dans les dernières pages de son livre montre son indignation. Au même titre que moi lorsque j'observe la pochette de pain et constate la réalité de ces « placements financiers », il perçoit combien la privatisation et le but lucratif poursuivi se font au dépend des résident·e·s et des vieux·vieilles mêmes qui vivent dans ces institutions. Pour lui, un autre signe de cette publicité effrontée, voire décomplexée, dont font usage ces groupes, est l'email :

« À titre d'exemple, depuis septembre 2013, nous recevons tous les jours dans notre boîte mail, une publicité vantant l'investissement dans l'immobilier de rendement en choisissant l'Ehpad, avec ce slogan « l'Ehpad, le placement citoyen “anti crise”...<sup>356</sup> »

---

<sup>355</sup> Bernard Ennuyer, *op. cit.*, p. 289.

<sup>356</sup> *Idem.*

Je reçois moi-même toujours, en 2022, ces publicités pour investir dans « l'EHPAD ». Quant à la maison de retraite Saint-Joseph, aujourd'hui passée dans le giron du groupe Orpea<sup>357</sup> et qui vante sur les poches de pain « ajoutons de la vie aux années », elle se situe dans la même petite ville que celle où se trouve Élisée. Cette très grosse maison, érigée sur un genre de pain de sucre en hauteur de la ville, est comme retirée. Il faut monter une petite route qui grimpe pour y accéder. Élisée et Marguerite sont resté·e·s trois semaines dans cet EHPAD, avant de rejoindre celui où il et elle se trouveraient ensuite définitivement. Je ne sais si Orpea avait déjà racheté Saint-Joseph, mais me souviens d'un profond malaise à les trouver là. J'y avais ressenti une certaine pauvreté d'accueil, de services. Il m'était déjà difficile de les voir en maison de retraite et, en sortant d'une première visite à Élisée et Marguerite, je m'étais appuyée sur ma moto avant de démarrer, scrutant le parc pentu, réfléchissant à ce qu'Élisée venait de m'annoncer, qu'il ne voulait pas rester à Saint Joseph, qu'il n'en était pas question. Je ressassais, et j'ai pleuré.

Valérie m'envoie une deuxième photo, avec un sms écrit :

Vraiment je n'en reviens pas !

Je réponds :

Si tu savais comment ça pue dans cet Ehpad

Il s'agit de nouveau d'une pochette qui vante l'établissement Saint-Joseph. La réponse que je fais à ma sœur est mon premier souvenir, olfactif, du lieu où j'avais trouvé Élisée et Marguerite lors de leurs premiers temps en maison de retraite. L'image vante des prestations hôtelières soignées et adaptées. Elle montre le devant de la bâtisse comme un cadre de vie chaleureux et convivial, tout en promouvant dans le texte – en plus petit sous le slogan « Un environnement propice au bien-être des aînés en court ou long séjour » – des activités régulières et des activités thérapeutiques, des équipes professionnelles, bienveillantes et à l'écoute. Lorsque je regarde et lis cet encart publicitaire, je ne me dis pas seulement que la publicité, comme à son habitude, recouvre une réalité moins engageante. Je le relis en n'y croyant pas : « Résidence Saint-Joseph, un environnement propice au bien être des aînés en court ou long séjour. Venez découvrir notre résidence ».

---

<sup>357</sup> À l'heure où j'écris ces lignes, ce groupe fait actuellement la une des journaux et le gouvernement lance deux enquêtes pour donner suite à l'investigation du journaliste Victor Castanet, *Les Fossoyeurs* (éd. Fayard). Trois ans durant, il a enquêté au sein des EHPAD et cliniques du groupe, parmi d'autres.



Dans sa formulation, la campagne joue de stratégies communes de communication, mais ce qui est bizarre, quand même, c'est de trouver cette publicité chez le boulanger. Le fait qu'elle se soit trouvée sur une poche de pain, au mois d'août, est encore plus frappant. Je ne peux m'empêcher de penser à toutes les familles qui sont là pour des vacances chez leurs ainé·e·s et qui lisent cette publicité pour leur trouver potentiellement un hébergement, pour maintenant ou pour plus tard. Je vois sa parution comme une opportunité, une fenêtre ouverte dans la campagne publicitaire, comme si le « moment » de la campagne d'Orpea était minutieusement choisi. Je sais aussi que la boulangerie vend le pain à un grand nombre d'habitant·e·s des villages alentours, et que ces pochettes se sont donc retrouvées sur les tables des maisons. Chacun·e peut donc être en mesure de se rendre compte que les EHPAD du coin, connus de tou·t·e·s, sont maintenant liés à de grands groupes cotés en bourse. Mais c'est aussi peut-être comme cela que l'idée fait son chemin, et que demain tout cela semblera normal.





## Bibliographie

### OUVRAGES, ARTICLES ET CHAPITRES GENERAUX

- ADORNO W. Theodor, 2001, « Asile pour sans-abris », in *Minima Moralia*, éd. Payot & Rivages, coll. Petite Bibliothèque, Paris, p. 45-48.
- AGAMBEN Giorgio, 2008, « Qu'est-ce qu'un paradigme ? », in *Signatura rerum. Sur la méthode*, éd. Vrin, coll. Textes philosophiques, Paris, p. 9-36.
- AGAMBEN Giorgio, 2007, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* éd. Payot & Rivages, coll. Rivages Poche, Paris.
- AGAMBEN Giorgio, 2006, « Assistants », in *Profanations*, traduit de l'italien par Martin Rueff, éd. Payot & Rivages, coll. Rivages Poche, Paris, p. 29-38.
- AGAMBEN Giorgio, 2002, « Forme-de-vie », in *Moyen sans fins. Notes sur la politique*, éd. Rivages Poches, coll. Petite Bibliothèque, Paris, p. 13-23.
- ALTHABE Gérard, HERNANDEZ Valeria, 2004, « Implication et réflexivité en anthropologie », *Journal des anthropologues* [En ligne], n°98-99, mis en ligne le 22 février 2009, consulté le 02 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jda/1633> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.1633>
- ALTHABE Gérard, 1990, « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain », *Terrain* [En ligne], n°14, mis en ligne le 17 juillet 2007, consulté le 21 novembre 2013. URL : <http://terrain.revues.org/2976> ; DOI : 10.4000/terrain.2976.
- ALTHABE Gérard, 1972, « Extrait de “Étude du chômage à Brazzaville en 1957” », publié dans les Cahiers de l'ORSTOM, Paris 1963 » in *Les Fleurs du Congo. Une Utopie du Lumumbisme*, éd. L'Harmattan, Paris, p. 375-408.
- ANONYME, *Appel*, texte en ligne sur : <http://rocbo.lautre.net/poleis/Tiqqun/appel.html>
- ARIÈS Philippe, 1975, *Essai sur l'histoire de la mort en Occident. Du Moyen âge à nos jours*, éd. du Seuil, Paris.
- ARENDRÉ Hannah, 2019, *La Liberté d'être libre. Les Conditions et la signification de la révolution*, traduction Françoise Bouillot, éd. Payot & Rivages, Paris.
- AUGÉ Marc, 2014, *Une ethnologie de soi : le temps sans âge*, éd. du Seuil, coll. La Librairie du XXIe siècle, Paris.
- AUSTIN L. John, 2007, *Le Langage de la perception*, traduit de l'anglais par Paul Gochet, introduction de Bruno Ambroise et Sandra Lugier, éd. Vrin, Paris.
- AUSTIN L. John, [1962] 1970, *Quand dire, c'est faire*, éd. du Seuil, coll. Points Essais, Paris.
- BACHELARD Gaston, [1957] 2020, *La Poétique de l'espace*, éd. PUF, coll. Quadrige, Paris.
- BARTHES Roland, 2002, « La Lumière du Sud-Ouest », in *Œuvres complètes*, Tome 5, éd. du Seuil, Paris.



- BARTHES Roland, 2002, *Comment vivre ensemble : simulations romanesques de quelques espaces quotidiens. Notes de cours et de séminaires au collège de France 1976-1977*, Seuil IMEC, coll. « Traces écrites », Paris.
- BAUDELAIRE Charles, 1976, *Œuvres complètes II*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, éd. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris.
- BENJAMIN Walter, 2013, *Sur le concept d'histoire*, Préface de Patrick Boucheron, éd. Payot & Rivages, coll. Petite bibliothèque Payot, Paris.
- BIRNBAUM Jean (dir.), 2015, *Qui tient promesse ?*, éd. Gallimard, coll. Folio Essais.
- BLANCHOT Maurice, 1983, *La Communauté inavouable*, Les Éditions de Minuit, Paris.
- BLOK Anton, 1998, « The Narcissism of Minor Differences », *European Journal of Social Theory*, vol.1, n°1, p. 33-57.
- BLONDET Marieke, LANTIN MALLET Mickaële (dir.), 2017, *Anthropologies réflexives*, éd. PUL, coll. Nouvelles écritures de l'anthropologie.
- BOUKALA Mouloud, 2009, *Le Dispositif cinématographique. Un processus pour (re)penser l'anthropologie*, éd. Téraèdre, coll. L'anthropologie au bout de la nuit, Paris.
- BOULAY Bérenger, « Un nouveau discours de l'histoire », *Critique*, n° 769-770, « Sur les traces de Carlo Ginzburg », p. 553-563.
- BOURDIEU Pierre, 2004, *Esquisse pour une auto-analyse*, éd. Raisons d'agir, coll. Cours et travaux, Paris.
- BOURDIEU Pierre, 2002, *Le Bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, éd. du Seuil, coll. Points Essais, Paris.
- BORNAN Sandra, LEGUY Cécile, 2013, *Anthropologie des pratiques langagières*, éd. Armand Colin, Paris.
- BRUNET Roger, FERRAS Robert, THÉRY Hervé (dir.), 1993, *Les Mots de la géographie, dictionnaire critique*, éd. RECLUS – La documentation française, Montpellier-Paris.
- BUBER Martin, [1923] 2012, *Je et Tu*, Présentation inédite de Robert Misrahi, éd. Aubier, coll. Philosophie, Paris.
- BUTLER Judith, 2015, *Qu'est-ce qu'une vie bonne ?*, éd. Payot & Rivages, coll. Manuels Payot, Paris.
- BUTLER Judith, 2016, « Peut-on mener une bonne vie dans une vie mauvaise ? » (chapitre 6), in *Rassemblement. Pluralité, performativité et politique*, éd. Fayard, coll. À venir, Paris, p. 241-270.
- BUTLER Judith, WORMS Frédéric, 2021, *Le Vivable et l'Invivable*, éd. PUF, coll. Questions de soin, Paris.
- CHAUVIER Éric, 2018, « Le Concept d'“ambiance” à l'épreuve de la vie ordinaire », *Communications*, 2008/1, n° 102, « Exercices d'ambiances. Présences enquêtes, écritures », p. 99-110.
- CHAUVIER Éric, 2014, *Les Mots sans les choses*, éd. Allia, Paris.
- CHAUVIER Éric, 2012, *Somaland*, éd. Allia, Paris.

- CHAUVIER Éric, 2011, *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*, éd. Anacharsis, coll. Essais, Toulouse.
- CHAUVIER Éric, 2008, *Si l'enfant ne réagit pas*, éd. Allia, Paris.
- CHAUVIER Éric, 2006, *Anthropologie*, éd. Allia, Paris.
- CHAUVIER Éric, 2003, *Fiction familiale. Approche anthropolinguistique de l'ordinaire d'une famille*, Presses Universitaires de Bordeaux, coll. Études culturelles, Pessac.
- CLIFFORD James, [1983] 2003, « De l'autorité en ethnographie. Le récit anthropologique comme texte littéraire », in Dominique Cefaï (dir.), *L'Enquête de terrain*. éd. La Découverte, Paris, p. 263-295.
- COHEN Marcel, 2013, *Sur la scène intérieure. Faits.*, éd. Gallimard, coll. Folio, Paris.
- CORDOBA Pedro, 2011, « Les formules de la peur. Carlo Ginzburg. Peur, révérence, terreur », *Critique*, n°769-770, « Sur les traces de Carlo Ginzburg », p. 458-473.
- CONGOSTE Myriam, 2012, *Le Vol et la Morale. L'ordinaire d'un voleur*, Préface Éric Chauvier, éd. Anacharsis, coll. Les Ethnographiques, Toulouse.
- DAIBER Samuel, 1979, « Lettre du 9 janvier 1954 », in Michel Thévoz (dir.) *Écrits bruts*, Textes choisis et présentés par Michel Thévoz, coll. Perspectives Critiques, éd. PUF, Paris.
- DE CERTEAU Michel, 1990, *L'Invention du quotidien, 1. Arts de faire*, éd. Gallimard, coll. Folio Essais, Paris.
- DELEUZE Gilles, 2003, *Pourparlers*, Les Éditions de Minuit, coll. Reprises, Paris.
- DELEUZE Gilles, 1985, *L'Image-Temps. Cinéma 2*, Les Éditions de Minuit, coll. Critique, Paris.
- DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, 1980, *Mille Plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*, Les Éditions de Minuit, coll. Critique, Paris.
- DESMARTIS Marie, 2012, *Une chasse au pouvoir. Chronique politique d'un village de France*, Préface d'Alban Bensa, éd. Anacharsis, coll. Les Ethnographiques, Toulouse.
- DESPRET Vinciane, 2019, *Habiter en oiseau*, éd. Actes Sud, coll. Mondes sauvages. Pour une nouvelle alliance, Arles.
- DEVEREUX Georges, [1980], 2012, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, éd. Flammarion, coll. Champs Essais, Paris.
- DIBIE Pascal, 2006, *Le Village métamorphosé. Révolution dans la France profonde*, éd. Plon, coll. Terre Humaine, Paris.
- DIBIE Pascal, 1995, *Le Village retrouvé. Essai d'ethnographie de l'intérieur*, éd. L'Aube, La Tour de d'Aigues.
- ELIAS Norbert, 2012, *La Solitude des mourants*, éd. Christian Bourgois, Paris.
- ELLUL Jacques, 2004, *Le Système technicien*, préface de Jean-Luc Porquet, éd. Le Cherche midi, Coll. Documents, Paris.
- FARGE Arlette, 2002, « Penser et définir l'événement en histoire », *Terrain*, n° 38, « Qu'est-ce qu'un événement ? », éd. du patrimoine, Paris, p. 69-78.

- FAVRET-SAADA Jeanne, 1990, « Être Affecté », *Gradhiva*, n°8, p. 3-9.
- FAVRET-SAADA Jeanne, 1977, *Les Mots, la Mort, les Sorts*, éd. Gallimard, coll. Folio Essais, Paris.
- FAVRET-SAADA Jeanne, 1981, *Corps pour corps. Enquête sur la sorcellerie dans le Bocage*, éd. Gallimard, coll. Témoins, Paris.
- FOUCAULT Michel, 2015, *Qu'est-ce que la critique ? suivi de La culture de soi*, éd. Vrin, coll. Philosophie du présent, Paris.
- FOUCAULT Michel, 2013, *L'Origine de l'herméneutique de soi. Conférences prononcées à Dartmouth College, 1980*, éd. Vrin, coll. Philosophie du présent, Paris.
- FOUCAULT Michel, 2001, « Table ronde du 20 mai 1978 » (texte 278), in *Dits et Écrits (1954-1988)*, Tome II (1976-1988), éd. Gallimard, coll. Quarto, Paris, p. 839-853.
- FOUCAULT Michel, 2001, « L'éthique du souci de soi comme pratique de la liberté » (texte 356), in *Dits et Écrits (1954-1988)*, Tome II (1976-1988), éd. Gallimard, coll. Quarto, Paris, p. 1527-1548.
- FOUCAULT Michel, 2001, « Foucault répond à Sartre » (texte 55), in *Dits et Écrits (1954-1988)*, Tome I (1954-1975), éd. Gallimard, coll. Quarto, Paris, p. 690-701.
- FOUCAULT Michel, 2001, *L'Herméneutique du sujet. Cours au Collège de France (1981-1982)*, éd. Seuil / Gallimard, coll. Hautes Études, Paris.
- FOUCAULT Michel, 1997, *Il faut défendre la société. Cours au Collège de France (1975-1976)*, éd. Seuil / Gallimard, coll. Hautes Études, Paris.
- FOUCAULT Michel, 1975, « Les corps dociles », in *Surveiller et punir*, Gallimard, coll. Tel, Paris, p. 159-199.
- GARFINKEL Harold, 2007, *Recherches en ethnométhodologie*, éd. PUF, coll. Quadrige, Paris.
- GEERTZ Clifford, 2003, « La Description dense. Vers une théorie interprétative de la culture », in *La Revue du M.A.U.S.S.*, « L'Enquête », Paris, p. 165-216.
- GEERTZ Clifford, 1996, *Ici et Là-Bas. L'Anthropologue comme auteur*, traduit de l'anglais (USA) par Daniel Lemoine, éd. Métailié, Paris.
- GEERTZ Clifford, 1983, « Jeu d'Enfer. Notes sur le combat de coq Balinais », in *Bali. Interprétation d'une culture*, éd. Gallimard, coll. NRF, Paris, p. 165-216.
- GINZBURG Carlo, 2019, *Le Fromage et les Vers*, Préface de Patrick Boucheron, éd. Flammarion, coll. Champs, Paris.
- GINZBURG Carlo, 2010, *Le Fil et les Traces. Vrai faux fictif*, éd. Verdier, Lagrasse.
- GOETZ Benoit, 2011, *Théorie de la maison. L'Habitation, la surprise*, éd. Verdier, coll. Art et architecture, Lagrasse.
- GOFFMAN Erving, 1988, *Les Moments et leurs hommes*, textes réunis et présentés par Yves Winkin, éd. du Seuil, coll. Points Essais.
- GOFFMAN Erving, 1981, « Engagement », in G. Bateson, R. Birdwhistle, E. Goffman, E. T. Hall, D. Jackson, A. Schlegel, S. Sigman, P. Watzlawick, *La Nouvelle Communication*, textes recueillis et présentés par Yves Winkin, éd. du Seuil, coll. Points Essais, Paris.

- GOFFMAN Erving, [1981] 1987, *Façons de parler*, Les Éditions de Minuit, coll. Le Sens commun, Paris.
- GOFFMAN Erving, [1974] 1991, *Les Cadres de l'expérience*, Les Éditions de Minuit, coll. Le Sens commun, Paris.
- GOFFMAN Erving, 1975, *Stigmate*, Les Éditions de Minuit, coll. Le Sens commun, Paris.
- GOFFMAN Erving, 1973, *La Mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, Les Éditions de Minuit, coll. Le Sens commun, Paris.
- GOFFMAN Erving, 1968, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*, Les Éditions de Minuit, Coll. Le Sens commun, Paris.
- GOLDSTEIN Pierre, 2015, *Vulnérabilité et Autonomie dans la pensée de Martha C. Nussbaum*, éd. PUF, coll. Philosophie, Paris.
- GRICE H. Jean, 1979, « Logique et conversation », *Communications*, n°30, « La conversation », p. 57-72.
- GUIRAUDIE Alain, 2021, *Rabalaire*, éd. P.O.L, Paris.
- HALL T. Edward, 1971, *La Dimension cachée*, éd. Points Seuil, coll. Essais, Paris.
- HARAWAY Donna, 2007, « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », in *Manifeste Cyborg et autres essais. Sciences – Fictions – Féminisme*, anthologie établie par Laurence Allard, Delphine Gardey, Nathalie Magnan, éd. Exils, Paris, p. 107-142.
- HEMLER Étienne, 2019, *Ici et là. Une philosophie des lieux*, éd. Verdier, Lagrasse.
- HONNET Axel, 2013, *Lutte pour la reconnaissance*, éd. Gallimard, Folio/Essais, Paris.
- HONNET Axel, 2008, *La Théorie du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*, éd. La Découverte / Poche, Paris.
- ILLICH Ivan, 1973, *La Convivialité*, éd. du Seuil, coll. Points Essais, Paris.
- JOLAS Tina, PINGAUD Marie-Claude, VERDIER Yvonne, ZONABEND Françoise, 1990, *Une campagne voisine*, éd. MSH, coll. Ethnologie de la France, Paris.
- JOSEPH Isaac, 2009, *Erving Goffman et la microsociologie*, éd. PUF, coll. Philosophies, Paris.
- JOUAN Marlène, LAUGIER Sandra (dir.), 2009, *Comment penser l'autonomie ? Entre compétences et dépendances*, éd. PUF, coll. Éthique et philosophie morale, Paris.
- LE GOFF Jean-Pierre, 2021, *La Fin du village. Une histoire française*, éd. Gallimard, coll. Folio Histoire, Paris.
- LAUGIER Sandra, 2009, « L'autonomie et le souci du particulier », in Marlène Jouan, Sandra Laugier (dir.), *Comment penser l'autonomie ? Entre compétences et dépendances*, éd. PUF, coll. Éthique et philosophie morale, Paris, p. 407-432.
- LAUGIER Sandra, 1999, *Du réel à l'ordinaire. Quelle philosophie du langage aujourd'hui ?* éd. Vrin, coll. Librairie Philosophique, Paris.
- LE BLANC Guillaume, 2011, *Que faire de notre vulnérabilité ?*, éd. Bayard, Paris.

- LE ROY LADURIE Eugène, 1975, *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*, éd. Gallimard, coll. NRF, Paris.
- LÖWY Michael, 2001, *Walter Benjamin : Avertissement d'incendie. Une lecture des thèses « Sur le concept d'histoire »*, éd. PUF, coll. Pratiques théoriques, Paris.
- MALINOWSKI Bronislaw, 1989, *Les Argonautes du pacifique occidental*, éd. Gallimard, coll. Tel, Paris.
- MALINOWSKI Bronislaw, 1985, *Journal d'ethnologue*, Traduit de l'anglais par Tina Jolas, éd. du Seuil, coll. Recherches anthropologiques, Paris.
- MANN Peter H., 1954, « The Concept of Neighborliness », *American Journal of Sociology*, Vol. 60, n° 2, (Sept., 1954) p. 163-168, Published by : The University of Chicago Press. URL : <http://www.jstor.org/stable/2771901>, accessed : 21/10/2014 12:03.
- MARCUS E. George, 1995, « L'ethnographie du/dans le système-monde. Ethnographie multi-située et processus de globalisation », in Cefaï, Daniel (dir.), 2010, *L'Engagement ethnographique*, Paris, éd. EHESS, pp. 371-395.
- MAUER Manuel, 2015, *Foucault et le Problème de la vie*, Publication de la Sorbonne, coll. La Philosophie à l'œuvre, Paris.
- MEMMI Albert, 2005, *La Dépendance*, éd. Gallimard, coll. Folio Essais, Paris.
- MERMINOD Gilles, 2017, « Une stylisation de l'imitation. De la parodie pour étudier les pratiques narratives », *Fabula / Les colloques, Le rire : formes et fonctions du comique*. <http://www.fabula.org/colloques/document4591.php>.
- MESSY Jack, 2002, *La personne âgée n'existe pas. Une approche psychanalytique de la vieillesse*, éd. Payot & Rivages, coll. Petite Bibliothèque, Paris.
- METZ Thierry, 1996-1997, *L'homme qui penche*, éd. Pleine Page, Bordeaux.
- MISRAHI Robert, 2012, « Martin Buber, philosophe de la relation », in Martin Buber, *Je et Tu*, éd. Aubier, coll. Philosophie, Paris.
- MOLINIER Pascale, PAPERMAN Patricia, LAUGIER Sandra (dir.), 2021, *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, éd. Payot & Rivages, coll. Petite Biblio Payot Essais, Paris.
- MORIZOT Baptiste, 2018, *Sur la piste animale*, éd. Actes Sud, coll. Mondes sauvages. Pour une nouvelle alliance, Arles.
- MÜLLER Bernard, PASQUALINO Caterina, SCHNEIDER Arnd (dir.), 2017, *Le Terrain comme mise en scène*, éd. PUL, coll. Nouvelles écritures de l'anthropologie.
- NAEPELS Michel, 2019, *Dans la détresse. Une anthropologie de la vulnérabilité*, éd. EHESS, coll. Cas de figure, Paris.
- NANCY Jean-Luc, 2003, *Au fond des images*, éd. Galilée, Paris.
- NANCY Jean-Luc, 2014, « Seule la promesse nous fait tenir », *Le Monde des livres*, 06 novembre 2014. [http://www.lemonde.fr/livres/article/2014/11/06/seule-la-promesse-nous-fait-tenir\\_4518992\\_3260.html](http://www.lemonde.fr/livres/article/2014/11/06/seule-la-promesse-nous-fait-tenir_4518992_3260.html).
- NANCY Jean-Luc, 2015, « Leçon Inaugurale », 26<sup>ème</sup> Forum Philo « Le Monde », Le Mans, 14 Novembre 2014. Diffusion France Culture le 07 Juillet 2015.

<http://www.franceculture.fr/emission-forum-le-monde-le-mans-questions-a-jean-luc-nancy-2015-07-07>.

- NANCY Jean-Luc, 2015, *Question à Jean-Luc Nancy*, Forum de discussion à partir des questions générées par la leçon inaugurale de Jean-Luc Nancy lors du 26<sup>ème</sup> Forum Philo « Le Monde », Le Mans, le 14 Novembre 2014. <http://www.franceculture.fr/emission-forum-le-monde-le-mans-questions-a-jean-luc-nancy-2015-07-07>.
- NUSSBAUM Martha, 2012, *Capabilités. Comment créer les conditions d'un monde plus juste ?*, éd. Flammarion, coll. Climats, Paris.
- PACHET Pierre, 1993 (2018), *Le Grand Âge*, éd. Le temps qu'il fait, coll. Corps Neuf, Paris.
- REVEL Judith, 2002, *Le Vocabulaire de Foucault*, éd. Ellipses, Paris.
- REY-DEBOVE Josette et REY Alain (dir.), 2004, *Le Nouveau Petit Robert*, éd. Le Robert – SEJER, Paris.
- RUEFF Martin, 2014, « “Privée de pleurs de deuils” : Judith Butler, la vie bonne dans une vie mauvaise », in Judith Butler, *Qu'est-ce qu'une vie bonne ?*, traduit de l'anglais et préfacé par Martin Rueff, éd. Payot & Rivages, coll. Manuels Payot, Paris.
- SARRAUTE Nathalie, 1989, *L'Usage de la parole*, éd. Gallimard, coll. Folio, Paris.
- SCHWARTZ Olivier, 1993, « L'Empirisme irréductible » (Postface), in Nels Anderson, *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, éd. Nathan, p. 265-308.
- SIMMEL Georg, 1991, « Essai sur la sociologie des sens » (chapitre 4), in *Sociologie et épistémologie*, éd. PUF, Paris, p. 223-238.
- SIGMAN J. Stuart, 1991, 1981, « “Qui a donné l'ordre de larguer la bombe atomique ?” Une relation ethnographique des règles de conversation dans un établissement gériatrique », in G. Bateson, R. Birdwhistle, E. Goffman, E. T. Hall, D. Jackson, A. Schlegel, S. Sigman, P. Watzlawick, *La Nouvelle Communication*, textes recueillis et présentés par Yves Winkin, éd. du Seuil, coll. Points, p. 256-266.
- STRAUSS Anselm, 1992, *La Trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*, éd. L'Harmattan, coll. Logiques sociales, Paris.
- TIQQUN, 2001, « “Une métaphysique critique pourrait naître comme science des dispositifs...” », éd. Les Belles-Lettres, p. 130-159.
- THOMAS Louis-Vincent, 1975, *Anthropologie de la mort*, éd. Payot, Paris.
- THOMAS Louis-Vincent, [1978] 2010, *Mort et Pouvoir*, éd. Payot & Rivages, coll. Petite Bibliothèque Payot, Paris.
- THOMAS Louis-Vincent, [1988] 2003, *La Mort*, éd. PUF, coll. Que sais-je ? Paris.
- TRAIMOND Bernard, 2008, *L'Anthropologie à l'époque de l'enregistreur de paroles*, éd. William Blake and Co, coll. Art & Arts, Bordeaux.
- TRAIMOND Bernard, 2012, *Penser la servitude volontaire. Un anthropologue de notre présent*, Gérard Althabe, éd. Le Bord de l'eau, coll. Des Mondes ordinaires, Lormont.
- VERDIER Yvonne, 1983, *Façons de dire, façons de faire. La Laveuse, la couturière, la cuisinière*, éd. Gallimard, coll. NRF, Paris.

VERDIER Yvonne, 1990, « La femme-qui-aide et la laveuse » (chapitre 12), in Tina Jolas, Marie-Claude Pingaud, Yvonne Verdier, Françoise Zonabend (dir.), *Une campagne voisine*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, p. 301-327.

YANAIHARA Isaku, 2014, *Yanaihara Isaku avec Giacometti*, éd. Allia, Paris.

ZONABEND Françoise, 1999, *La Mémoire longue. Temps et histoire au village*, éd. Jean-Michel Place, Paris.

## **SUR LE VIEILLISSEMENT**

### **Ouvrages et chapitres d'ouvrages**

AMERY Jean, 2009, *Du Vieillissement. Révolte et résignation*, éd. Payot & Rivages, Paris.

ANCHIS Annick, 2019, « Vivre chez soi sous l'œil des professionnels des soins : le choix des contraintes », in Françoise Le Borgne-Uugen, Florence Douguet, Guillaume Fernandez, Nicole Roux, Geneviève Cresson (dir.), *Vieillir en société. Une pluralité de regards sociologiques*, éd. Presses Universitaires de Rennes, Rennes, p. 253-260.

ARGOUD Dominique, Le Borgne-UGUEN Françoise, MANTOVANI Jean, PENNEC Simone, PITAUD Philippe (dir.), 2004, *Prévenir l'isolement des personnes âgées. Voisiner au grand âge*, Fondation de France, éd. Dunod, Paris.

ARGOUD Dominique, PUIJALON Bernadette, 1990, *La Parole des vieux. Enjeux, analyses, pratiques*, Préface de Francis Charhon, éd. Dunod, Paris.

BILLÉ Michel, 2012, « Vieux mais libres ? », in Michel Billé, Christian Gallopin, José Polard (dir.), *Manifeste pour l'âge et la vie : réenchanter la vieillesse*, coll. « L'âge et la vie – Prendre soin des personnes âgées... et des autres », éd. Érès, Toulouse, p. 11-51.

BILLÉ Michel, MARTZ Didier, 2010, *La Tyrannie du bien vieillir*, éd. Le Bord de l'Eau, coll. Clair & net, Lormont.

CARADEC Vincent, 2014, « Transitions du vieillissement et épreuve du grand âge », in Cornélia Hummel, Isabelle Mallon, Vincent Caradec (dir.), *Vieillesse et Vieillissements. Regards sociologiques*, éd. Presses Universitaires de Rennes, coll. Le Sens social, Rennes, p. 273-288.

CARADEC Vincent, 2004, *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*, éd. Armand Colin, Paris.

CARADEC Vincent, 1996, « L'aide ménagère : une employée ou une amie ? », in Jean-Claude Kaufman (dir.), *Faire ou faire faire ? Famille et services*, éd. Presses Universitaire de Rennes, Rennes, p. 155-167.

CLEMENT Serge, MANTOVANI Jean, MEMBRADO Monique, 2010, « Du bon voisinage aux solidarités de proximité », in Philippe Pitaud (dir.), *Solitude et Isolement des personnes âgées*, éd. Érès, p. 105-138.

DE BEAUVOIR Simone, 1981, *La Cérémonie des adieux. Suivi de Entretien avec Jean-Paul Sartre, août-septembre 1974*, éd. Gallimard, Paris.

DE BEAUVOIR Simone, 1970, *La Vieillesse*, éd. Gallimard, Paris.

- DRULHE Marcel, 1978, *Vieillard en collectivité. Production de la vie sociale dans les institutions d'hébergement pour les personnes âgées*, Thèse pour le doctorat de troisième de sociologie sous la direction de R. Ledrut, Toulouse.
- ENNUYER Bernard, 2019, « La stigmatisation des “personnes âgées” dans les politiques publiques vieilles en France des années 1960 à aujourd’hui », in Françoise Le Borgne-Uguen, Florence Douguet, Guillaume Fernandez (dir.), *Vieillir en société. Une pluralité de regards sociologique*, éd. Presses Universitaires de Rennes, Rennes, p. 35-44.
- ENNUYER Bernard, 2017, « Quel avenir pour les personnes dites “âgées” ayant besoin d’aide et de soins dans leur vie quotidienne ? », in Anne-Marie Guillemard, Elena Mascova (dir.), *Allongement de la vie. Quels défis ? Quelles politiques ?* éd. La Découverte, p. 279-295.
- ENNUYER Bernard, 2014, *Repenser le maintien à domicile. Enjeux, acteurs, organisation*, 2<sup>ème</sup> édition, éd. Dunod, Paris.
- ENNUYER Bernard, 2004, *Les Malentendus de la dépendance. De l’incapacité au lien social*, éd. Dunod, Paris.
- HERMAN Michèle, PAUCHET Nathalie, ASTRUC Christine, SLIMANI Naïs, BOYER Myriam, 2010, « Solidarité de voisinage ; ce que nous enseigne le terrain », in Philippe Pitaud (dir.), *Solidarité et Isolement des personnes âgées*, éd. Érès, coll. Pratiques du champ social, Toulouse, p. 207-220.
- LAVOIE Jean-Pierre, MEMBRADO, 2014, « Prendre soin d’un parent âgé. La part du lien familial », in Cornelia Hummel, Isabelle Mallon, Vincent Caradec (dir.), *Vieillesse et Vieillissements. Regards sociologiques*, éd. Presses Universitaires de Rennes, coll. Le Sens social, Rennes, p. 341-351.
- LOFFEIER Iris, 2015, *Panser des jambes de bois ? La vieillesse, catégorie d’existence et de travail en maison de retraite*, préface de Nicole Ramognino, éd. PUF, coll. Partage du savoir, Paris.
- MALLON Isabelle, 2004, *Vivre en maison de retraite. Le dernier chez-soi*, éd. Presses universitaires de Rennes, coll. Le Sens social, Rennes.
- MEIDANI Anastasia, Cavalli Stefano, 2019, « La déprise : un outil d’analyse des expériences du vieillir », in Anastasia Meidani, Stefano Cavalli (dir.), *Figures du vieillir et formes de déprise*, éd. Érès, coll. « L’âge et la vie – Prendre soin des personnes âgées... et des autres », Toulouse.
- MOLINIER Pascale, 2009, « Vulnérabilité et dépendance : de la maltraitance en régime de gestion hospitalière », in Marlène Jouan, Sandra Laugier (dir.), *Comment penser l’autonomie ? Entre compétences et dépendances*, éd. PUF, coll. Éthique et philosophie morale, Paris, p. 433-458.
- MOREY Pearl, 2020, « *La Liberté en toute sécurité* ». *Les Promesses des dispositifs techniques de géolocalisation des résident-e-s en EHPAD face aux tensions morales du care*, thèse de sociologie, thèse de doctorat soutenue le 8 décembre 2020, éd. EHESS, Paris.
- PAPADANIEL Yannis, 2013, *La Mort à côté*, préface d’Albert Piette, Postface Philippe Bataille, éd. Anacharsis, coll. Les Ethnographiques, Toulouse.
- PÉDEZERT Michèle, 2017, « “Devenir vieux” au village : enquête sur l’aménagement de la maison et la vie quotidienne dans un village-rue du Béarn », in Florence Zérillo (dir.), *Le*



*Viellissement de la population. Quels enjeux pour l'animation sociale et socioculturelle professionnelle ?*, éd. Carrières Sociales, coll. Des paroles et des actes, Bordeaux.

TAVAILLOT Pierre-Henri, 2017, « Vieillir : Pour quoi faire ? À quoi bon ? », in Anne-Marie Guillemard, Elena Mascova (dir.), *Allongement de la vie. Quels défis, Quelles politiques ?* éd. La Découverte, coll. Recherches, Paris, p. 139-151.

VEYSSET Bernadette, 1989, *Dépendance et Vieillissement*, éd. L'Harmattan, coll. Logiques sociales, Paris.

WERBER Florence, TRABUT Loïc, BILLAUT Solène (dir.), 2014, *Le Salaire de la confiance. L'aide à domicile aujourd'hui*, éd. Rue d'ULM, Presses de l'ENS, coll. sciences sociales, Paris.

ZIELINSKI Agatha, 2009, « Pour une éthique de la relation : la dimension relationnelle de l'autonomie et de la vulnérabilité », in *Évaluation pour l'accompagnement*, Actes des premières rencontres scientifiques sur l'autonomie, www.cnasa.fr

### Articles de revues

ARIBAUD Frédérique, 2021, « Les Seniors, un marché à part ou une part de marché ? », *Cahiers français*, n° 424, « Être senior aujourd'hui », novembre-décembre 2012, éd. La documentation française, Paris.

BALARD Frédéric, SOMME Dominique, 2011, « Faire que l'habitat reste ordinaire. Le maintien de l'autonomie des personnes âgées en situation complexe à domicile », *Gérontologie et Société*, 2011/1, n°136. DOI : 10.3917/g.s.136.0105

BARTHE CLEMENT Serge, DRUHLE Marcel, 1990, « Vieillesse ou vieillissement ? Les processus d'organisation des modes de vie chez les personnes âgées », *Revue internationale d'action communautaire*, n°23, « Vieillir et mourir. À la recherche de significations », printemps 1990, p. 35-46.

BLANCHET Mickaël, 2013, « Le Vieillissement des campagnes : éléments d'introduction démographique et géographie », *Gérontologie et Société*, 2013/3, n°146, p. 21-38. DOI :10.3917/g.s.146.0021

BOISGUERIN Bénédicte, MAURO Léa, Mars 2017, « Les Personnes âgées aux urgences : une santé plus fragile nécessitant une prise en charge plus longue », DREES, 2017, n° 1008. <https://drees.solidarites-sante.gouv.fr/sites/default/files/er1008.pdf>

BONTRON Jean-Claude, 2013, « L'Accès au soin des personnes âgées en milieu rural : problématiques et expériences », *Gérontologie et Société*, 2013/3, n° 146, p. 153-171. DOI : 10.3917/g.s.146.0153

CARADEC Vincent, 2007, « L'Épreuve du grand âge », *Retraite et Société*, 2007/3, n°52, p. 11-37.

CLEMENT Serge, DRUHLE Marcel, MANTOVANI Jean, Monique MEMBRADO, 2018, « Genèse de la déprise », *Gérontologie et Société*, 2018/1, vol. 40, n° 155, p. 27-32.

DRULHE Marcel, CLEMENT Serge, MANTOVANI Jean, MEMBRADO Monique, 2007, « L'expérience du voisinage : propriétés générales et spécificités au cours de la vieillesse », *Questions d'ici et d'ailleurs*, Cahiers internationaux de sociologie, éd. PUF, 2007/2, n°123, vol. 73, p. 325-339.

- DRULHE Marcel, CLEMENT Serge, MANTOVANI Jean, MEMBRABO Monique, 2007, « L'expérience du voisinage : propriétés générales et spécificités au cours de la vieillesse », *Questions d'ici et d'ailleurs*, Cahiers internationaux de sociologie, éd. PUF, 2007/2, n°123, vol. 73, p. 325-339.
- GUCHER Catherine, 2013, « Le Vieillissement des populations et des territoires au prisme d'une ruralité transformée », *Gérontologie et Société*, 2013/3, n° 146, p. 11-20. DOI : 10.3917/g.s.146.0011.
- GUCHER Catherine, 2013, « Être "aidant familial" en "milieu rural" entre devoir moral et contraintes sociales, quelle place pour l'autonomie ? », *Gérontologie et Société*, 2013/3, n° 146, pp. 105-116. DOI : 10.3917/g.s.146.0105.
- GUÉRIN Laura, « "Faire manger" et "jouer le jeu de la convivialité" en établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (EHPAD) », *SociologieS (en ligne)*, Dossiers « Relation d'aide et de son et épreuves de professionnalité », mis en ligne le 16 juin 2016, consulté le 30 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/5404>
- PÉDEZERT Michèle, 2018, « "Je ne fais plus ma course". Une ethnographie des mobilités réduites au chez soi de la maison », communication pour la Journée d'études « Vieillesse (im)mobiles. Analyses pluridisciplinaires des mobilités locales au grand âge », MSH Paris-Nord, le 2 février 2018, publiée en ligne sur le blog des jeunes chercheur.se.s « VieillesseS et société ». <https://vieillissementsetsociete.files.wordpress.com/2018/04/michele-pedertz-je-ne-fais-plus-ma-course-immobilite1.pdf>
- TRIMAILLE Hélène, MATHIEU-NICOT Florence, CORNET Cécile, TANNOU Thomas, GODARD-MARCEAU Aurélie, CRETIN Élodie, KOEBERLE Séverine, AUBRY Régis, 2020, « Trajectoires de personnes âgées hospitalisées de façon non pertinente », *Gérontologie et société*, 42(163), 47-62. <https://doi-org.docelec.u-bordeaux.fr/10.3917/g.s1.163.0047>
- VILLET Alain, 2007, « EHPAD. La crise des modèles », *Gérontologie et Société*, vol. 4, n° 123, p. 169-184.
- ZIELINSKI Agatha, 2009, « Le libre choix. De l'autonomie rêvée à l'attention aux capacités », *Gérontologie et Société*, 4 vol. 32, N°131, p. 11-24.